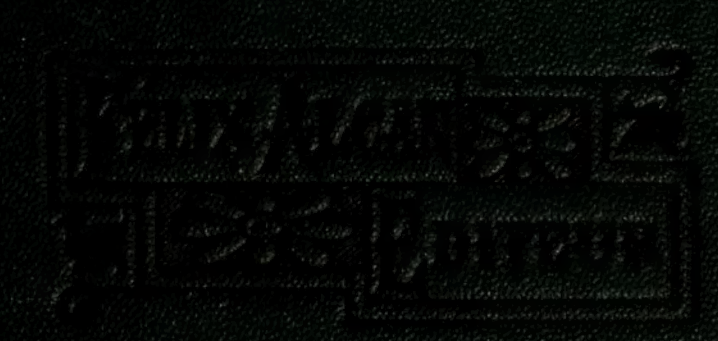
Bibliothèque

de Philosophie

Contemporaine




22500617730

GH

L'ACTIVITÉ MENTALE

ET LES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUTRES OUVRAGES DE M. FR. PAULHAN

La Physiologie de l'Esprit, 1 vol. in-32, de la BIBLIOTHÈQUE UTILE, avec figures dans le texte, cart. à l'anglaise..... 1 franc.

Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition — essai de psychologie générale, 1 vol. in-18, de la BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE........................ 2 fr. 50

L'ACTIVITÉ MENTALE

ET

LES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT

PAR

FR. PAULHAN

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, éditeur
108, Boulevard Saint-Germain, 108
1889

L'ACTIVITÉ MENTALE
ET LES ÉLÉMENTS DE L'ESPRIT

INTRODUCTION

A chaque instant notre esprit travaille. On peut dire, si l'on fait abstraction du temps du sommeil qui peut donner lieu à des discussions, que son activité est continuelle : sans cesse des phénomènes psychiques s'éveillent en nous, se développent, disparaissent après en avoir suscité d'autres, sans cesse des tendances entrent en jeu, et, à notre connaissance ou à notre insu, déterminent ou modifient le cours de nos actes, de nos pensées, de nos désirs, de nos perceptions même, sans cesse des combinaisons nouvelles se forment et d'autres combinaisons se défont, simultanément et successivement un nombre indéfini de faits se produisent, s'associent, se repoussent, et cela constitue la vie de l'esprit, analogue à la vie de de l'organisme, résultant comme elle de l'activité d'innombrables éléments, soumise comme elle à des lois générales, expression de l'ordre abstrait des phénomènes.

Ces lois sont de généralité variable ; quelques-unes s'appliquent à tous les phénomènes sans exception, elles sont l'expression la plus abstraite de la vie psychique, elles ne l'épuisent pas, elles ne peuvent l'expliquer complètement, mais elles indiquent les relations essentielles et les plus générales des phénomènes et permettent de se faire une idée précise de la nature de l'esprit. Les lois générales se retrouvent dans tous les phénomènes de l'activité psychique, les différentes classes de faits psychiques, la perception, l'idée, la volonté, les tendances

nous en offrent des formes différentes en même temps qu'ils nous présentent à côté d'elles certaines autres lois moins générales qui ne se rapportent qu'à eux seuls. Enfin dans certaines formes psychiques concrètes et particulières, l'amour du mal, par exemple, ou la parole intérieure, et dans tel fait déterminé, par exemple, tel sentiment éprouvé à tel moment par telle personne, nous retrouvons à côté des lois les plus générales et des lois moins générales, d'autres lois plus particulières encore. Un des buts de ce travail est l'étude des lois les plus générales de l'esprit et de la manière dont elles se manifestent pour donner naissance aux principales classes de phénomènes psychiques, — la perception, le raisonnement, le jugement, la volonté, etc., nous apparaîtront ainsi comme des formes particulières, dont nous aurons à déterminer les caractères précis et les éléments qui en sont en quelque sorte la matière, des lois générales de l'activité mentale.

Ces lois sont peu nombreuses. La première, la plus importante, celle qui exprime le mieux l'activité synthétique de l'esprit, c'est une loi de finalité, la loi de l'association systématique ; la loi de l'inhibition la complète, les lois du contraste et la loi de l'association par ressemblance et contiguïté — qui est loin d'avoir l'importance et la portée qu'on lui a données, — en dérivent et nous en montrent les complications. Mais ces lois ne peuvent être établies et comprises que par l'étude du jeu des éléments qui composent l'esprit. Nous tâcherons d'abord d'isoler ces éléments et d'examiner leurs propriétés, de voir comment ils s'unissent et se combattent, quelles formes donne à l'esprit cette sorte d'activité relativement indépendante, comparable à celle des cellules dans l'organisme, et mieux encore à celle des hommes, et des groupes sociaux secondaires, familles, partis, dans le corps social, et ensuite comment l'activité des éléments se

rattache à l'activité du tout et à ses différentes formes, bien que celle-ci soit tout autre chose que la somme et la juxtaposition des activités qui la composent.

Et ceci nous conduit à une troisième étude : l'esprit est ou tend à être un tout unifié et coordonné. Nous aurons à l'envisager à ce point de vue synthétique. Etude de la vie des éléments psychiques, étude des lois de l'activité mentale et des formes générales des phénomènes psychiques, étude de l'esprit, voilà les trois parties dont se compose ce travail.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE DES ÉLÉMENTS PSYCHIQUES

CHAPITRE PREMIER

Les Éléments psychiques.

Tout fait psychique est un système, une synthèse d'éléments plus ou moins bien coordonnés : que nous prenions une sensation de l'ouïe ou de la vue, une idée, un sentiment, une volition, nous trouvons toujours que ce phénomène est complexe et que les éléments en sont coordonnés de quelque manière ; c'est une loi de l'esprit qu'aucun phénomène psychique ne peut se produire avec des éléments totalement incoordonnés, — et c'est à la coordination même que le phénomène doit son unité. Nous étudierons plus tard en détail cette loi de systématisation et ses diverses formes — mais nous ne l'envisageons ici qu'au point de vue de la manière dont un fait psychique est composé.

Les phénomènes psychiques diffèrent beaucoup sous le rapport de la complication, de la complexité, et les éléments seront de nature diverse selon le composé qu'on examinera : dans l'audition d'un accord, par exemple, ces éléments sont des sensations auditives ; dans la vision d'un tableau ces éléments sont des sensations visuelles, auxquelles s'associent des images et des idées ; dans la volition ces éléments sont des idées, des images motrices,

des impulsions, etc. Nous examinerons plus loin en détail ces différentes classes de faits psychiques; pour le moment nous devons étudier la vie des éléments psychiques et tâcher de préciser, non pas tant comment ces éléments se groupent, que l'existence des éléments psychiques et ce qu'il faut entendre par ce mot.

Il y a plusieurs sortes d'éléments psychiques — comme il y plusieurs sortes d'éléments sociologiques. Est-ce l'homme, est-ce la famille qui représente l'unité dont la société est faite ? C'est l'un et l'autre, et cela varie selon l'époque et la société, selon que la famille est plus ou moins forte, selon que l'individu est plus ou moins indépendant, on peut avoir des éléments sociaux divers, les familles peuvent aussi s'agglomérer en tribus, les individus en associations diverses, en partis, — toutes ces formes secondaires de la vie sociale ont une vie en quelque sorte indépendante, ou peuvent l'avoir en certains cas. Sans doute, l'élément dernier de l'organisme social est l'individu — mais entre l'individu et le tout, il y a différentes petites organisations, différents systèmes moins complexes qui jouent leur rôle dans la vie du tout, qui sont de véritables éléments sociaux, les uns plus complexes, les autres moins, ayant leurs tendances propres, leurs opinions, leurs désirs, leurs passions qui se combinent ou se combattent et donnent à l'ensemble qui les réunit, selon la nature de leurs rapports, l'aspect de l'unité ou l'aspect de l'incohérence.

En psychologie, nous trouvons des combinaisons secondaires analogues, des éléments psychiques, synthèses d'éléments plus simples, éléments actuels ou possibles de synthèses supérieures et de la vie générale de l'esprit. Nous ne pouvons pas préciser ici l'individualité de l'élément dernier qui serait à l'esprit ce qu'est l'homme à la société. C'est une question de savoir si tous les phénomènes psychiques sont en dernière analyse composés

d'un élément unique, le « choc nerveux » de M. Spencer [1], qui, quoique complexe à certains égards, car il correspond forcément à un état physiologique assez compliqué, serait simple, irréductible au point de vue mental (comme l'homme est simple au point de vue social, tout en étant composé au point de vue psychologique), et formerait l'élément primordial de notre vie psychique. Cette question ne paraît pas encore complètement résolue, et nous n'avons pas besoin de lui donner une solution. Les lois des combinaisons chimiques ne varient pas, si l'on suppose que tous les corps simples sont formés d'atomes semblables, diversement groupés, ou si l'on pense que les dernières particules du plomb, par exemple, diffèrent de celles du chlore, ou si encore on pense que la question est insoluble.

Mais si nous ne pouvons définir l'élément primordial de l'esprit, nous constatons la présence d'éléments de l'esprit très différents par leur complexité, comme les éléments sociaux dont nous avons parlé, et même quelque peu variables dans leur forme — et en cela ils ressemblent encore à ces mêmes éléments, — mais bien réels, et que l'on peut, en général, décomposer par l'analyse en éléments plus simples, et réunir par la synthèse en éléments plus complexes. Une idée, une perception, un raisonnement, une tendance sont ainsi des complexus d'éléments plus simples en même temps qu'ils peuvent être des éléments de systèmes plus complexes.

Une belle expérience de synthèse des éléments psychiques est celle par laquelle M. Helmholtz a montré la nature des sons des voyelles et du timbre des sons en général. M. Helmholtz, à l'aide d'un ingénieux appareil, fait vibrer à la fois divers diapasons accordés suivant un son fondamental et ses différentes harmoniques ; selon les diverses

1. Voyez H. Spencer. *Principes de psychologie*, vol. I. Trad. franc. Ribot et Espinas.

combinaisons que l'on produit, on fait apparaître des voyelles diverses. Avec huit diapasons, Helmholtz a reproduit les sons *ou*, *o*, *eu*, avec quatre autres diapasons, il reproduit le son *a*, etc. La découverte de la nature du timbre des sons permet de considérer chaque instrument de musique, chaque voix différente, comme donnant une synthèse d'impressions auditives, de sons divers réunis en un tout parfaitement unifié.

Mais à un autre point de vue chacun des sons produits par chaque diapason qui est un élément du son synthétique est aussi un complexus. Il résulte d'une quantité d'impressions produites par chaque vibration du diapason. Je n'insiste pas sur l'analyse des sensations auditives qui est bien connue [1]. Nous voyons ainsi une série d'impressions inconscientes se combiner pour former une sensation et une certaine quantité de sensations se combiner pour former une sensation plus complexe et nous avons la notion d'éléments plus ou moins complexes dont le jeu constitue les diverses apparences de l'activité mentale. Que d'ailleurs les composés psychiques puissent, comme les composés chimiques, différer par leurs apparences de leurs composants, c'est un point dont il serait superflu de chercher longuement à montrer la réalité après les belles analyses de MM. Spencer, Taine, Bain et Wundt et les remarquables synthèses de M. Helmholtz ; nous aurons d'ailleurs plus d'une fois l'occasion de le constater, et j'aurai à essayer d'en donner au moins une explication partielle.

Mais les phénomènes de groupement et de systématisation que nous remarquons à propos de sensations et de perceptions, nous les retrouvons dans tous les domaines de la vie psychique — et elles sont plus faciles à remarquer dans les faits intellectuels ou affectifs plus complexes. — Je suis chez moi me préparant à sortir ; on me

1. Voyez Taine. *De l'intelligence*, vol. I.

dit : « Le temps est sombre, il va pleuvoir ; » ces mots éveillent en moi un système déterminé d'éléments psychiques, qui, selon qu'il s'accordera plus ou moins avec mon état mental présent, aboutira à ces mouvements coordonnés qui constituent l'acte de prendre mon parapluie ou à ces mouvements coordonnés qui constituent le fait de vérifier ce qu'on me dit ou de demander une confirmation. Si, étant allé quelques moments avant à la fenêtre, j'avais vu le ciel clair et senti un air vif, je serais surpris et le système éveillé en moi par les paroles qu'on m'a dites se combinerait avec cet état antérieur pour me pousser à aller encore à la porte ou à la fenêtre vérifier le temps ; si j'avais vu le ciel chargé de nuages, le système nouveau aboutirait à l'acte sans trouble ; de même, si je suis préoccupé, je puis obéir machinalement à la suggestion sans vérification ni doute.

Nous voyons dans des faits comme celui-là des éléments psychiques à l'œuvre, ils s'attirent, se repoussent, s'associent et se séparent, on peut suivre la série des phénomènes à partir d'un phénomène initial. Souvent les faits se compliquent encore davantage. Ouvrons un livre et prenons une phrase quelconque, celle-ci, par exemple : « La science des étoiles a eu son berceau près du berceau même du genre humain, dans les belles plaines de Sennaar » Ces mots, mis à la suite les uns des autres, éveillent en nous diverses idées qui s'associent et forment un tout ; il y a dans le fait de lire une phrase en la comprenant une véritable synthèse psychique, des mots, des sons, des images, des idées s'associent dans un acte unique, convergent vers un même résultat, et le sens total qui provient de l'association de ces différents éléments, est un système et non le résultat de la juxtaposition des mots, des images et des idées, mais l'ordre même que prennent particulièrement ces éléments en ce cas. Et la phrase entière ainsi comprise peut à son tour entrer comme

élément dans bien des combinaisons diverses. Nous pouvons, par exemple, la faire entrer dans une série de phrases résumant l'histoire de l'astronomie, mais nous pourrions aussi la faire entrer dans une étude de la civilisation chaldéenne. De plus, chacun de ses éléments peut devenir le point de départ d'un nouveau complexus, d'une nouvelle série. L'esprit peut s'arrêter sur la phrase et travailler sur tel ou tel de ses éléments ; nous pouvons remarquer, par exemple, cette image par laquelle le lieu où naît et commence à se développer une science s'appelle un berceau, ainsi que le lieu où commence à se développer un homme. Nous pouvons remarquer, à un autre point de vue, qu'il est bien douteux que l'humanité ait eu pour berceau les plaines de Sennaar, nous pouvons examiner la contexture de la phrase, en faire l'analyse logique, nous pouvons prendre chaque mot et en faire le point de départ d'une longue série d'éléments psychiques constituant un commentaire philologique, nous pouvons passer par une série d'idées éveillées chacune par la précédente et arriver ainsi à des considérations qui paraissent n'avoir plus aucun rapport avec le point de départ. Mille autres combinaisons d'idées ou d'images sont possibles, qu'il serait trop long et d'ailleurs inutile de rechercher.

Dans tous ces cas nous entrevoyons le jeu des éléments psychiques — c'est d'ailleurs à ce seul point de vue que nous devons envisager à présent tous ces phénomènes complexes. Il s'agit de bien voir que l'activité de l'esprit est composée de l'activité d'un certain nombre d'éléments variés, idées, tendances, images, perceptions qui s'attirent et se repoussent, s'associent et se séparent, se combinent et se dissolvent. Le même élément peut passer d'un composé à l'autre, il peut se décomposer en des éléments plus simples qui entreront dans de nouvelles synthèses et pourront rester séparés. Ces phénomènes sont tout à fait analogues à ceux que nous trouvons

dans la vie sociale. On voit, par exemple, des groupes parlementaires se joindre pour voter sur telle ou telle question, tantôt à tel groupe, tantôt à tel autre, on les voit parfois se dissoudre et les éléments qui les composaient entrer dans des groupes différents, et ne plus se retrouver ensemble. On voit des ouvriers, des paysans se réunir, appelés par la loi, dans un régiment, passer d'un régiment à un autre, obéir aux mêmes chefs, participer aux mêmes actes, combattre « comme un seul homme » puis, le temps du service fini, rentrer chez eux, reprendre leur métier, quitter leurs habitudes militaires, ne plus revoir leurs compagnons d'armes. Tout fait social est évidemment la synthèse des actes combinés d'un certain nombre d'hommes, actes tendant vers un même but ou vers des buts harmoniques — de même tout fait psychologique est la synthèse des activités combinées d'un certain nombre d'éléments psychiques. Et les éléments psychiques, comme les éléments sociaux, peuvent aussi bien se combattre que s'associer, et se séparer que s'unir. Je ne veux pas dire qu'il y ait identité complète entre la vie psychique et la vie sociale, mais il existe entre elles des analogies profondes, la psychologie n'a pas moins besoin d'être rapprochée de la sociologie que de la physiologie. La tendance à expliquer la psychologie par la physiologie domine en ce moment, mais si ni la sociologie, ni la physiologie ne peuvent précisément expliquer les phénomènes psychiques, ces deux sciences nous aident certainement à les comprendre, et si la physiologie leur donne une base, la sociologie leur donne un sens. Quant à la ressemblance particulière que nous venons d'indiquer, nous allons voir, par l'étude de la vie des éléments psychiques, qu'elle est parfaitement réelle.

Nous avons vu que les éléments sont, comme les groupes sociaux, de complexité différente, qu'ils peuvent se rattacher à des complexus variables d'autres éléments, que

les éléments plus simples qu'ils comprennent peuvent eux-mêmes entrer tour à tour, et quelquefois simultanément, dans des combinaisons diverses. — Ces composés psychiques varient évidemment selon les éléments qui les forment et selon la forme propre qu'ils affectent. Ils varient, par exemple, selon qu'ils sont formés d'idées, de sensations ou d'images de telle ou telle nature, et d'impulsions motrices, etc., ils varient aussi selon que les éléments qui les constituent se coordonnent d'une manière ou d'une autre, dans un sens ou dans l'autre, selon telle ou telle orientation — la forme de la combinaison doit dépendre au reste, à quelque degré, de la nature même des composants.

On peut, pour étudier le composé psychique, l'élément de l'esprit, se placer à deux points de vue corrélatifs qui se complètent ou se suppléent l'un l'autre, celui de l'analyse et celui de la synthèse naturelle ou expérimentale. Dans le premier cas, on prend un composé tout formé, et l'on tâche d'en montrer les éléments ; dans le second cas, on part d'un élément et l'on observe comment il se combine avec d'autres pour arriver au composé. C'est-à-dire que l'on produit artificiellement, ou que l'on observe dans sa production naturelle un ou plusieurs éléments psychiques, et que l'on constate la nature des éléments psychologiques suscités par le fait seul de l'existence du premier, et la nature du composé synthétique qui en résulte. Les mêmes lois générales doivent évidemment être retrouvées par les deux méthodes et nous emploierons tantôt l'une, tantôt l'autre, selon les circonstances et les avantages que chacune d'elles présentera. Elles nous serviront, maintenant que nous avons reconnu l'existence des éléments de l'esprit, à voir comment ils agissent.

CHAPITRE II.

L'activité indépendante des éléments psychiques.

On a dit que l'activité de l'homme pouvait se résumer par ces deux formules : chercher son intérêt, éviter ce qui y est contraire. Cela n'est pas absolument exact, mais une formule de ce genre serait beaucoup plus juste appliquée aux éléments qui composent l'esprit qu'appliquée à l'esprit lui-même.

La loi d'association systématique, dont nous étudierons plus loin le fonctionnement, s'énonce ainsi : un fait psychique tend à s'associer et à susciter les éléments qui peuvent s'unir avec lui pour une fin commune ; la loi d'inhibition systématisée s'énonce ainsi : un fait psychique tend à empêcher de se produire, à empêcher de se développer ou à faire disparaître les éléments qui ne sont pas susceptibles de s'unir à lui pour une fin commune. Ces deux lois paraissent résulter des propriétés mêmes des éléments de l'esprit ; nous allons voir en effet comment ces éléments sont susceptibles d'agir d'une manière relativement indépendante, comment les opérations de l'esprit résultent de la mise en jeu de leurs affinités positives et négatives, de leurs désirs et de leurs répulsions, et comment l'esprit lui-même, s'il existait à l'état parfait, à l'état de personnalité parfaitement coordonnée et unifiée, pourrait être considéré, en quelque sorte, comme le plus complexe des éléments, celui qui synthétiserait tous les autres.

La tendance à l'association systématique et à l'inhibition systématisée est une propriété des éléments psychiques : telle est la nouvelle loi par laquelle on peut compléter les deux autres, par rapport au but que nous poursuivons à présent, j'entends par là que dès qu'un élément

psychique existe, il tend par le seul fait de son existence, à en susciter certains autres, à en inhiber d'autres aussi. Ce n'est pas l'ensemble de l'esprit, *s'il n'est pas lui-même bien coordonné*, qui détermine l'apparition ou l'arrêt des phénomènes, ce sont les éléments. C'est-à-dire que c'est ce qui est déjà systématisé dans l'esprit qui tend à acquérir une systématisation plus complète. Si c'est une sensation, elle tendra à éveiller des idées, à susciter des actes particuliers, précis, appropriés, si c'est une tendance générale, une habitude intellectuelle, une organisation mentale préétablie, elle tendra à faire interpréter de telle ou telle manière les sensations qui arrivent à l'esprit. Chaque élément, c'est-à-dire chaque système agit pour soi, de là provient un mode de fonctionnement de l'esprit qui peut aller en certains cas jusqu'au dédoublement de la personnalité, quand des systèmes différents, non harmoniques coexistent en nous ; chacun travaille pour lui-même et tend à s'assimiler de nouveaux éléments psychiques. Comme tout élément psychique est systématique, c'est-à-dire composé d'éléments qui convergent vers un même résultat, comme lorsque la finalité n'existe pas dans l'ensemble d'un organisme psychique ou d'une suite d'actes, ou d'un raisonnement, ou d'une passion (et en ce cas ces faits ne sont pas réellement des éléments psychiques, mais des combinaisons imparfaites d'éléments — ou si l'on veut des éléments imparfaits et qui, à ce titre, ne manifestent qu'imparfaitement le mode d'activité essentiel aux éléments psychiques), elle existe dans les éléments, cette tendance des éléments à l'association systématique s'exerçant sans contrôle supérieur suffisant, sans direction générale efficace, arrive à produire de nombreux désaccords dans le total des éléments psychiques. On aurait quelque chose d'analogue dans un orchestre où des musiciens joueraient, aussi justement qu'on voudra, différents airs dans des tons différents.

La vie organique nous offre un certain nombre de systèmes, d'actions coordonnées relativement indépendants, par exemple, les battements du cœur produits par les ganglions nerveux qui se trouvent dans les parois de cet organe. Le cœur arraché de la poitrine peut continuer à battre — un fait analogue a été observé chez l'homme même : une heure après la mort, on a vu le cœur d'un supplicié présenter encore des contractions rhythmiques. De même pour la respiration. On sait que le centre principal de la respiration se trouve dans la moelle allongée, dans le bec du *calamus scriptorius* ; ce centre ne paraît pas fonctionner par voie réflexe, tout en subissant d'ailleurs par voie réflexe certaines influences, il agit automatiquement selon la nature du sang qui l'irrigue, selon que ce sang est plus ou moins riche en oxygène ou chargé d'acide carbonique ; or, « on peut, dit M. Richet, supprimer l'encéphale, couper la moelle au-dessus du bulbe, sectionner les deux pneumo-gastriques, autrement dit supprimer toutes les voies centripètes sans empêcher le système incitateur d'avoir lieu. »

Dans la vie psychologique proprement dite, nous trouvons des faits absolument analogues — on pourrait étudier successivement à ce point de vue toutes les formes de la vie mentale, depuis les sensations jusqu'au raisonnement, jusqu'à la volonté, toutefois, je me contenterai, pour le moment, de prendre quelques exemples qui me paraissent devoir donner une idée générale, nette et précise de la nature et du jeu des éléments psychiques, et d'étudier la question à un point de vue général, nous aurons ensuite à reprendre et à examiner séparément, à propos des lois de l'activité mentale, les diverses classes de phénomènes psychiques, et nous trouverons alors l'occasion de compléter par des détails nos idées générales sur l'activité indépendante des éléments de l'esprit.

Lorsque dans une société, une association se dissout,

c'est une loi, une forme de finalité qui se rompt, et les éléments, les hommes qui composaient l'association sont rendus à la vie individuelle, ils entrent alors dans de nouvelles formes d'activité sociale. Si, par exemple, une filature se ferme, les ouvriers et les ouvrières qui y travaillaient et qui étaient réunis par une association systématique, se mettent à travailler chacun de son côté, soit séparément, soit dans de nouvelles associations, où quelques-uns, d'ailleurs, peuvent se rencontrer, et avoir entre eux soit les mêmes rapports qu'auparavant, soit des rapports différents, — il en est de même des éléments psychiques, quand, pour une cause ou pour une autre, le lien qui les rattachait vient à se rompre, ils entrent dans de nouvelles associations, ou bien ils travaillent chacun pour soi, au risque de ne produire que de l'incohérence. Cette activité isolée des éléments, nous la trouvons sous une forme frappante dans les maladies mentales.

Le calembour est une forme de ce désordre ; en l'analysant on voit qu'il consiste essentiellement en ce qu'un son employé comme élément dans un complexus particulier (son, idées et images systématisées constituant la signification du son), qui fait lui-même partie d'un système plus complexe, la phrase, se sépare, au moins partiellement, de ces deux systèmes et s'associe à d'autres systèmes d'idées et d'images. L'association due à la ressemblance de certaines parties des mots, l'association par la rime, par exemple, est un fait essentiellement analogue, ici c'est un son qui, associé systématiquement à d'autres sons, s'allie en même temps à des sons différents pour former simultanément, ou avec des intermittences rapides, des systèmes qui ne s'allient pas entre eux ; dans cette dernière classe on peut ranger la plupart des *lapsus linguæ* et des *lapsus calami*.

Les exemples abondent. On peut citer d'abord le cas des mots qui se suivent sans présenter aucun sens

et qui sont appelés l'un à la suite de l'autre par la ressemblance, l'identité d'une partie de leur son. Un bel exemple de ce phénomène est fourni par la malade dont Trousseau a rapporté l'observation, et qui a écrit plus de cinq cents pages de mots qui s'attiraient l'un l'autre par l'assonnance, quelquefois aussi par le sens, mais toujours avec une incohérence manifeste : « chat, chapeau, peau, manchon, main, manches, robes, jupon, pompon, rose, bouquet, bouquetière, cimetière, bière, etc...» [1].

A un degré plus élevé, nous trouvons le calembour volontaire ou à demi-volontaire. M. Regnard a cité plusieurs pièces de vers écrites par des fous, où se trouve à un haut degré ce mode d'association systématique élémentaire ; quelquefois on y voit aussi un reste de coordination supérieure intellectuelle, certaines suites de mots ont un sens, comme dans la pièce suivante ou l'incohérence ne manque pas absolument :

J'aime le feu de la Fougère
Ne durant pas, mais pétillant;
La fumée est âcre de goût.
Mais des cendre de : là Fou j'erre
On peut tirer en s'amusant
Deux sous d'un sel qui lave tout,
De soude, un sel qui lave tout [2].

D'autres fois, le sens disparaît à peu près complètement ainsi que dans ces vers, cités encore par M. Regnard, et composés par un délirant vaniteux, malade depuis vingt-cinq ans :

Magnan ! à mon souhait, médecin *Magnan*ime
Adore de mon sort la force qui... t'anime.
....
Admirant son beau crâne..... autre renard de Phèdre,
Nargue Legrand du Saullé et sois un Grand du Cèdre [3].

1. Cité par Luys. *Actions réflexes du cerveau*, page 170.
2. Dr Regnard. *Les maladies épidémiques de l'esprit*, page 370.
3. Regnard. Ouv. cité, p. 390.

Il n'est pas indispensable d'être fou ou idiot pour faire des calembours et associer les mots d'après des ressemblances superficielles. Alors, au lieu d'être une dissociation permanente des systèmes plus complexes, c'est une dissociation momentanée qui donne lieu au phénomène. Rien de plus naturel, quand on éprouve le besoin de se détendre l'esprit, que de rendre à eux-mêmes les éléments psychiques retenus dans des systèmes complexes dont la permanence n'est pas essentielle à la vie, et de leur laisser une liberté dont ils abusent quelquefois. Pour continuer la comparaison faite plus haut et qui peut se suivre assez avant, les ouvriers de la filature ne travaillent pas toujours, ils ont leurs moments de repos, leurs récréations et vivent alors spécialement pour eux-mêmes, ils s'emploient, au moins en général, à des systèmes moins complexes.

Ce même phénomène qui résulte de la disparition d'un système supérieur, peut résulter aussi de ce que ce système supérieur ne s'est pas encore constitué, en ce cas le calembour est involontaire, il est simplement une confusion. Un enfant entend lire un passage d'un livre où il est dit que, chez certains animaux, par la couleur, les dimensions, la femelle *diffère du mâle ;* l'enfant, pour qui ces mots femelle, différer, mâle n'ont sans doute pas un sens bien net, et qui ne saisit pas l'ensemble de la phrase, demande pourquoi il est question de *faire du mal.* Chacun, en remontant dans ses souvenirs d'enfance, trouvera sans doute des cas où une ressemblance de son lui a fait associer des idées passablement incohérentes, et il en observera facilement chez les enfants ou les illettrés qu'il aura l'occasion de voir.

Je me souviens, pour mon compte, que, étant tout enfant, je tâchais en vain de comprendre un vers de *La Cigale et la Fourmi* :

« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »

Le principal et l'intérêt m'étaient des choses absolument inconnues : *principal* me faisait l'effet d'un adjectif se rapportant à animal, et j'ébauchais une vague synthèse en interprétant *intérêt* d'une manière analogue, comme équivalant un peu à intéressant, mais je sentais bien que tout cela n'était pas satisfaisant et les divers systèmes, les diverses significations que je pouvais attribuer aux divers mots, dans mon ignorance de celle qu'ils devaient avoir dans ce passage, restaient en moi à peu près isolées.

De même chez les peuples enfants, les éléments n'étant pas encore solidement associés les uns aux autres dans des systèmes cohérents engendrés et fortifiés par un long exercice de l'intelligence et de ses formes élevées, les éléments psychiques s'associent un peu à tort et à travers. Le mythe verbal, dont M. Max Muller a tiré parti comme on sait, est un phénomène analogue à ceux que nous étudions ici et où se manifestent très bien l'activité indépendante et les affinités des éléments psychiques. M. P. Regnaud a fait récemment une étude des jeux de mots védiques et son étude paraît psychologiquement très-juste.

Dans les langues modernes, dit-il, « le calembour est *artificiel :* c'est un effet voulu, personnel, sans attaches directes avec les lois qui président au développement du langage et qui, par cela même, reste isolé et infécond.

« Il n'en est pas de même des jeux de mots qui remplissent le *Rig-Veda*, et qui contribuent à en rendre l'interprétation si difficile. Ils sont *naturels*, et sortent des entrailles mêmes du langage, sans que la volonté de celui qui les produit y ait généralement la moindre part. Loin d'être complices des erreurs qui en résultent, leurs auteurs en sont dupes et se sont pris aux illusions dont ils étaient les agents inconscients. C'est qu'ici il s'agit moins d'homonymie réelle que des différentes significations qu'un même mot peut prendre en vertu de

métaphores qui tiennent aux lois mêmes de la pensée à une certaine période de son développement. En vertu de ces lois, telle expression qui correspond primitivement à l'idée de briller, par exemple, passera souvent sans changer de forme, ou en n'en changeant que légèrement, soit à celle de brûler, être ardent (d'où être agité au physique et passionné, désirer au moral), soit à celle de voir, connaître, penser, soit à celle de brûler, souffrir. La confusion de ces différents sens n'ayant d'abord qu'un seul mot pour point de départ, l'influence des uns sur les autres, même après la séparation des formes verbales qui les ont tirés d'un sens primitif unique, l'adjonction à chacun d'eux d'épithètes qui ont passé par les mêmes phases significatives, sont autant de causes qui les ont entrecroisés, non pas de telle sorte qu'il y ait indétermination complète et que l'un se prenne pour l'autre, mais assez pourtant pour que l'un reflète l'autre et y fasse allusion.

« Ce n'est qu'un long usage de la parole qui a détendu ces attaches » [1]. Enfin on peut rapprocher de ces faits jusqu'à un certain point le phénomène de la composition poétique — du moins chez certains poètes. — L'idée et la rime s'appellent réciproquement et souvent c'est la rime qui vient la première, les mots s'associent par leurs ressemblances, leur identité partielle de son et les idées viennent ensuite raccorder aussi bien que possible le nouveau mot aux vers déjà composés [2]. Les *lapsus linguæ* et les *lapsus calami*

1. P. Regnaud. *Le caractère et l'origine des jeux de mots védiques*. Revue de l'histoire des religions. Septembre-octobre 1887, p. 166-167.

2. Voyez Th. de Banville. *Petit traité de poésie française*, pages 54, 61, 83. Il ne faudrait pas prendre trop au pied de la lettre la théorie de M. de Banville, mais elle correspond bien, au moins partiellement, à la réalité. Et nous avons ici une occasion de remarquer comment un même procédé général peut conduire selon la forme de ses applications particulières à des incohérences ou à des beautés de premier ordre.

se rapprochent des phénomènes précédents en ce qu'ils sont des sortes de calembours involontaires, ils se produisent alors que l'association se relâche, lorsque les éléments psychiques ne sont pas assez strictement coordonnés, lorsqu'une partie de leur force associative peut se détourner du système principal et les coordonner avec d'autres éléments, de manière à faire apparaître quelquefois un nouveau système général, et à supprimer l'ancien. En même temps que la force de l'association, ces phénomènes nous montrent la force d'inhibition des éléments psychiques — celui qui l'emporte enrayant le développement, ou supprimant l'existence de celui auquel il se substitue.

Sous l'influence de diverses circonstances, ces éléments peuvent quitter un système pour entrer dans un autre. Voici un lapsus assez compliqué où ce mode d'association est très visible. Je le cite parce qu'il est authentique et curieux, bien que la nature du lapsus paraisse le condamner à paraître plutôt dans un journal amusant que dans une étude sérieuse.

Un jeune employé est chargé d'écrire une lettre à un percepteur pour l'inviter à faire « recouvrer les sommes dues » par certains contribuables. Autour de lui ses collègues tiennent des propos légers, si bien que, vaguement distrait par la conversation, et combinant les deux préoccupations, il se voit sur le point d'inviter le percepteur à faire « recouvrir les femmes nues, » il s'arrête heureusement après avoir écrit la moitié de la phrase. Qu'on remarque combien les deux phrases se ressemblent, elles ne diffèrent que par quatre lettres, une dans le premier mot, deux dans le troisième, une dans le quatrième ; d'autre part le sens est aussi différent que possible. Il est bien évident que les éléments psychiques du second système, de celui qui était mis en activité par les propos de

l'entourage, se sont combinés avec ceux qui constituaient la représentation mentale des mots à écrire.

Les faits de ce genre jettent une vive lumière sur le mécanisme de l'esprit, on prend sur le fait, si je le puis dire, l'activité cellulaire de l'âme ; chaque impression, chaque complexus tend à s'associer les autres éléments psychiques qui sont susceptibles de s'harmoniser avec lui, et il y parvient quand les systèmes supérieurs sont momentanément dissous ou relachés. On voit combien l'interprétation générale de ces phénomènes s'accorde avec les vues ingénieuses de M. Binet, en particulier avec son interprétation de certaines associations psychiques au moyen de la loi de fusion [1].

Dans les rêves nous voyons souvent certains éléments, certaines idées, envahir pour ainsi dire l'esprit en s'associant les phénomènes présents, en déterminant leur interprétation, en éliminant en revanche ce qui ne peut s'adapter à eux. Je vis en rêve une nuit un parent mort depuis peu ; j'étais dans un jardin avec un neveu de ce parent, venu depuis la mort de celui-ci, et dans mon rêve, au début, je me rendais parfaitement compte de ces circonstances. Je vis entrer dans le jardin un homme qui me parut habillé comme l'était mon parent (autant que je m'en souviens, pourtant, le costume qu'il portait n'avait jamais appartenu à ce dernier, mais dans mon rêve j'en jugeais autrement), sa tournure générale rappelait un peu celle du mort. Cependant me rappelant fort bien la situation, je ne crus pas avoir à faire à lui et je pensais qu'on avait donné à la personne qui entrait quelques-uns de ses vêtements. Une seconde après, l'identification entre le mort et la personne que je voyais était complète ; elle

1. Binet. *Psychologie du raisonnement*, p. 94-118. Voir aussi : Brochard. *La loi de similarité dans l'association des idées*. Revue philosophique, 1880, t. I.

était devenue tout à fait mon parent, j'entendais sa voix que je reconnus très bien et je n'avais pas le moindre doute, l'idée même de douter que mon parent fût devant moi ne se présentait pas à mon esprit, rien ne me suggérait la pensée de sa mort et j'avais totalement oublié mes premières réflexions. Ces deux états psychiques paraissaient s'être succédé sans transition. Une partie du premier avait été totalement évincée alors qu'une grande partie, le lieu de la scène, la présence du neveu, enfin la présence de la personne dont l'identité avait été différemment interprétée dans les deux cas, subsistait encore.

La meilleure condition pour voir se développer cette propriété d'association systématique est peut-être l'état de somnambulisme. Ici, en effet, toutes les associations supérieures si elles ne sont point rompues, sont au moins relâchées et n'existent plus qu'à l'état latent, l'esprit est relativement vide ; aussi une simple impression que l'on suscite éveille sans trouble et sans obstacle, au moins dans certains cas, et si l'on ne contrarie pas trop les associations anciennes et profondément enracinées, une série systématisée de phénomènes.

Nous avons des exemples frappants de ce fait dans les suggestions faites pendant l'état cataleptique étudié par l'école de la Salpêtrière. Par exemple, si, comme l'avait signalé Braid [1], on dispose d'une certaine manière le bras d'une somnambule, les autres membres et la physionomie prennent une expression harmonique, si l'on approche les deux mains de la bouche, comme dans l'acte d'envoyer un baiser, le sourire apparaît sur les lèvres. MM. Charcot et Richer ont obtenu des résultats tout à fait analogues sur la physionomie [2]. On suggère de même des actes, par

1. Braid, *Neurypnologie*, trad. franc. de M. Simon, p. 170 et suiv.
2. Richer. *Études cliniques sur la grande hystérie.*

exemple, « dans l'angle d'une pièce la malade est placée un pied sur les barreaux d'une chaise, et les deux mains saisissant les plis d'un rideau comme dans l'acte de grimper ; à peine cette attitude est-elle communiquée que la malade, en un clin d'œil, a escaladé la chaise et qu'on a grand peine à la retenir et à lui faire lâcher le rideau auquel elle se tient suspendue ».

Tous les phénomènes de suggestion nous montrent une loi analogue, c'est toujours un fait qui, suscité dans un organisme où le contrôle manque à un degré remarquable, détermine, soit des images, soit des actes appropriés. M. Richet a produit ainsi des personnalités variées chez la même personne. Une fois le point de départ donné, le reste s'ensuit fatalement, par une systématisation spontanée ; une honnête mère de famille entre en plein dans un personnage d'actrice et ne le prend pas par ses plus beaux cotés [1]. On sait que la systématisation ainsi produite s'étend jusqu'à cette partie de nos actes que la volonté consciente ne règle pas en général : l'écriture, par exemple, est modifiée [2]. Toutefois la personnalité première n'est évidemment pas complètement anéantie : — comment le serait-elle sans que l'organisme fût anéanti ou complètement transformé — aussi la même suggestion peut-elle ne pas produire le même effet sur deux personnes différentes. M. Beaunis cite, en particulier, un cas où le vol d'une cuiller, commis à la suite d'une suggestion, par deux personnes, s'accompagne de phénomènes qui, au point de vue physique et surtout au point de vue moral, varient sensiblement d'une

1. Richet. *L'homme et l'intelligence*, p. 238.

2. Voir les expériences de MM. Ferrari, Héricourt et Richet. (*Revue Philosophique*, t. XXI, p. 414.) — L'analyse de M. Hoctès prouve, il est vrai, que cette transformation de l'écriture n'est pas complète et que le sujet interprète avec sa nature propre le personnage suggéré ; mais cela n'a rien que de très naturel et n'enlève pas sa portée à l'expérience. Voir la *Revue Philosophique*, T. XXII, p. 330.

personne à l'autre [1]. Évidemment l'organisation préétablie de l'esprit a une importance capitale dans n'importe quel fait psychique à l'état normal, et l'état de somnambule ne détruit pas complètement ni n'interrompt même absolument cette organisation ; bien sûrement, pour que les éléments psychiques puissent exercer leur pouvoir de systématisation, il leur faut un terrain propice. M. Beaunis a raison de voir dans l'expérience qu'il rapporte une épreuve qui montre d'une manière tout à fait délicate le fond d'une âme, pour ainsi dire, ce qui reste quand les associations les plus superficielles ou du moins les plus instables sont détruites ou rendues latentes, mais évidemment le fait que le milieu où doit se développer le phénomène joue un rôle important dans ce développement même, fait sur lequel nous aurons à revenir, ne diminue en rien le fait que ce phénomène aussi a un rôle considérable dans le développement auquel il donne lieu. Dans certains cas curieux, la systématisation spontanée va plus loin encore. M. Richet endort un de ses amis et lui dit : « Viens avec moi, nous allons partir en » ballon..... Nous montons, nous sommes dans la lune ! » Et, à mesure que je parlais, il voyait les péripéties de ce fantastique voyage. Tout d'un coup, il éclata de rire. « Vois donc, me dit-il, cette grosse boule brillante qui est « là-bas ? » C'était la terre que son imagination lui représentait [2]. » On voit bien ici une spontanéité très marquée, l'esprit n'est pas passif, et à vrai dire un esprit ne saurait être complètement passif. Nous trouvons une spontanéité analogue dans certaines observations de M. Pierre Janet, Le sujet est placé dans une des phases intermédiaires de l'hypnotisme étudiées par M. Janet, les hallucinations produites sont très intéressantes « elles sont très complètes, dit l'auteur, et existent immédiatement dans tous

1. Beaunis. *Études sur le somnambulisme provoqué*, p. 192 et suiv.
2. Ch. Richet. *L'homme et l'intelligence*, p. 180.

les sens. Si je lui dis qu'il y a un mouton devant elle, elle le voit, mais aussitôt, sans que j'ajoute rien, elle l'entend bêler et imite son cri, puis elle le caresse et sent sa toison sous sa main [1] ». Ici encore la systématisation spontanée des éléments psychiques produit des effets que la volonté ne peut produire.

Il faut noter aussi dans cet ordre de faits les impulsions morbides. Marc raconte dans son ouvrage sur la folie, que passant un jour sur le Pont-au-Change et y voyant assis sur le parapet un garçon maçon qui se dandinait en prenant son déjeuner, il fut saisi du désir de lui faire perdre l'équilibre et de le précipiter dans la rivière : « Cette idée, ajoute-t-il, ne fut qu'un éclair ; mais elle m'inspira une horreur telle, que je traversai rapidement le pavé pour m'élancer rapidement sur le trottoir opposé, et m'éloigner ainsi avec promptitude de l'objet qui avait fait naître en moi cette horrible velléité. » Talma, à qui Marc rapporte le fait, lui dit avoir éprouvé la même propension dans des circonstances à peu près semblables. Marc rapporte encore, d'après Pariset, qu'un littérateur connu, s'étant trouvé un jour en face d'un des plus beaux tableaux de Gérard, fut pris de l'envie de crever la toile d'un coup de pied ; ce désir s'évanouit bientôt, mais il fut assez vif pour lui faire tourner le dos au tableau [2]. Nous voyons ici naître un système très cohérent en lui-même, mais très mal coordonné avec l'organisation générale de la personne chez qui il s'éveille, suscité par une perception dans des conditions psychiques qu'il est souvent difficile de préciser. Ce système ne peut toutefois se

1. P. Janet. *Les phases intermédiaires de l'hypnotisme.* Revue scientifique, 1886, 1er semestre, p. 581.

2. Marc. *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, tome II, p. 479. Voy. encore Esquirol. *Monomanie homicide* au tome II de ses *Maladies mentales* ; Maudsley, *Le crime et la folie* ; Ribot, *Maladies de la volonté.*

compléter par un acte à cause des associations coordonnées qui se réveillent et luttent contre lui, mais dans d'autres cas, où les associations supérieures ont moins de force, le système nouveau est difficilement réprimé malgré les désirs et la volonté générale du patient, le système nouveau se suffit, pour ainsi dire. Des malades sont obligés de se faire attacher, quelquefois, il est vrai, avec un lien aussi fragile que possible ; d'autres, enfin, finissent par céder à leur impulsion, qui alors envahit progressivement l'esprit et paralyse momentanément les tendances supérieures. On en trouvera des exemples dans les aliénistes qui ont traité la question, Marc, Esquirol, Maudsley ; voici encore des faits qui montrent la même activité indépendante d'un système psychique. Marc a vu, dans une maison de santé de Paris, une demoiselle dont les discours et les actes étaient raisonnables, mais qui s'occupait à découper en petits morceaux ses vêtements et ses hardes. Interrogée sur la cause de cette manière d'agir, elle répond : « Je ne puis m'en empêcher, c'est plus fort que moi » [1]. M. Ball dit avoir vu, dans le service de M. le Dr Mesnet, un alcoolique héréditaire chez qui les hallucinations étaient exclusivement auditives... il appréciait parfaitement le nature de ces fausses perceptions et ne croyait point à leur réalité ; « elles exerçaient cependant un empire irrésistible sur lui. Lorsque au milieu de la rue il s'entendait appeler par son nom, il se retournait presque toujours ; lorsque les voix lui intimaient un commandement il obéissait presque invariablement. Un jour, passant sur les quais, il entend une voix qui lui commandait de jeter dans la Seine les deux pièces de cinq francs qu'il avait dans sa poche ; il obéit machinalement, et, à peine l'avait-il fait, qu'il aurait voulu se jeter

1. Marc. *De la folie*, I, p. 88. Voir d'autres observations, même page et pages suivantes.

lui-même à l'eau ; car, disait-il, nous n'avions pas en ce moment vingt francs à la maison [1]. » Brierre de Boismont, dans un travail sur la monomanie, dit que, souvent, des personnes sont venues le consulter, en lui disant : Depuis un an, deux ans et plus, nous sommes tourmentés par le souvenir de la mort de notre père qui s'est tué à cette époque. Nous avons d'abord résisté, mais à mesure que le moment fatal approche, notre résistance diminue, et nous craignons bien de nous tuer quand il sera arrivé. « Ce déplorable résultat, ajoute l'auteur, n'a été que trop souvent constaté [2]. » On peut observer, chez les hystériques, une sorte d'émiettement, de dispersion de la volonté, une incohérence complète dans les actes et les paroles ; chaque système suscité par une impression agit seul, et aboutit à l'acte sans contrôle de systèmes supérieurs. Une jeune fille profite de l'éloignement de ses parents, sort seule, rencontre un ouvrier, se laisse accoster et conduire dans un hôtel, y passe quelques jours, puis rentre dans sa famille, raconte en éclatant de rire ce qui lui est arrivé et ne demande pas même à épouser l'homme qui a abusé d'elle [3]. Il n'y a pas de cohérence dans les actes [4]. De même il y a des systèmes d'idées séparés dans la folie et des systèmes psychiques encore plus émiettés dans la démence, la paralysie générale, etc.

Il ne faut pas croire, au reste, que l'activité relativement indépendante de systèmes psychiques plus ou moins complexes se remarque seulement dans la folie et les états analogues. Nous pouvons l'apercevoir à chaque instant de notre vie mentale et de la vie mentale des personnes que nous connaissons. La façon dont les idées nous arrivent,

1. Ball. *Leçons sur les maladies mentales*, p. 640.

2. *Annales d'hygiene publique et de médecine légale*, 2e série, t. VIII, p. 452.

3. Legrand du Saulle. *Les hystériques*, p. 380.

4. Voir Ribot. *Les maladies de la volonté. Le règne des caprices.*

dont les souvenirs nous viennent, dont nos désirs se forment, dont nos décisions sont prises, impliquent dans une grande mesure l'activité d'éléments psychiques qui travaillent pour eux-mêmes, — pendant que *nous* sommes occupés d'autre chose, — assez faiblement pour que leur œuvre passe longtemps inaperçue, avec assez de force pour que, à un moment donné, une nouvelle idée, idée de génie, idée ordinaire, idée criminelle arrive à se produire et à se formuler sans être prévue, et s'impose au moi qu'elle modifie, qui la modifie et dont elle fait désormais partie intégrante. Un grand nombre d'idées et de désirs naissent ainsi sans qu'on s'y attende et bien souvent sans qu'on puisse préciser leur origine et suivre leur développement.

Les mouvements à l'état normal et pathologique seraient un intéressant objet d'étude au point de vue de la loi dont nous nous occupons ici, mais il serait trop long de développer chaque détail. La pathologie du langage nous offre des exemples plus précis et peut-être plus concluants encore. On y voit l'indépendance relative des systèmes d'impressions qui sont les mots et des systèmes plus réduits encore qui sont les lettres. Souvent dans le désordre complet du langage quelques mots restent et peuvent seuls être prononcés. « Un malade de la clinique de Westphal, paralysé depuis peu à la suite d'une attaque d'apoplexie, avait conservé l'apparence d'une grande intelligence, mais il ne pouvait ni prononcer *spontanément* un mot, ni *répéter* ceux qu'on lui disait. Lorsqu'on prononçait devant lui une parole il ouvrait la bouche, faisait toutes sortes de grimaces, et des efforts visibles pour parvenir à répéter ce qu'on disait, mais il n'arrivait constamment qu'à dire « tschi-tschi » ou bien « akoko », il était également incapable d'imiter des sons isolés. Lorsqu'on l'invitait à faire une lecture, car il avait appris à lire, il produisait (quelles que fussent les lettres

qui étaient dans le texte) comme en épelant, les sons *a*, *u*, *œ*, etc., qu'il était ensuite capable de répéter... A la dictée il écrivait convenablement de sa main gauche son nom et celui de sa femme [1]. » Ce fait a l'avantage de montrer l'indépendance relative d'un grand nombre de systèmes psychiques, mots écrits, mots prononcés, sons isolés ; du reste, les exemples de pareils phénomènes abondent dans les ouvrages où sont étudiés les troubles de la parole. M. Bernard rapporte d'après M. Grasset un cas où l'on voit bien comment un système existe en lui-même et forme une unité, non seulement par rapport aux autres systèmes, mais, en quelque sorte, par rapport à ses propres éléments. « Un officier, réduit à *pardi* et à *b*. , incapable de prononcer les mots *enfant* et *patrie* isolément, chante exactement le premier couplet de *la Marseillaise*, paroles et musique. » MM. Escot, Onimus, Hallopeau, Brown-Séquard ont rapporté des faits semblables [2]. D'autres malades peuvent dire un air sur une seule syllabe et ne peuvent prononcer les paroles ; on voit encore ici l'indépendance relative de deux systèmes qui sont unis en général et qu'on aurait pu croire indissolublement unis.

M. Bernard fait remarquer qu'il en est, en général, des airs et de leurs paroles comme du reste du langage des aphémiques « Ce sont des clichés dont les malades ne peuvent rien détacher, qu'ils donnent tout d'une pièce. » On le voit, le système est un, les éléments en sont dans ces cas indissolublement agglutinés les uns aux autres, ils ne peuvent se séparer. D'autres exemples nous font voir au contraire d'autres modes d'association et de dissociation. M. Kussmaul cite, d'après Graves, le fait d'un malade qui avait à la suite d'une attaque perdu les noms propres et les substantifs, sauf les lettres alphabétiques initiales ; pour le reste il n'avait pas perdu la

1. Kussmaul, *Les troubles de la parole*, trad. franç., p. 207.
2. Bernard. *De l'aphasie et de ses diverses formes*, p. 125.

parole. Il se fit donc un dictionnaire des substantifs nécessaires pour la vie courante et le consultait aussi souvent qu'il était arrêté par un de ces mots. Voulait-il, par exemple, dire vache, il cherchait dans la lettre V. On voit comment des lettres peuvent exister isolément dans l'esprit ou plutôt s'associer seules avec un sens donné. Dans le bégaiement on trouve encore de bons exemples de l'indépendance des systèmes psychiques qui composent les lettres, certaines lettres sont prononcées plus ou moins facilement ou quelquefois ne peuvent pas être prononcées selon les autres lettres qui les accompagnent ou qui les suivent. Enfin la surdité verbale, la cécité verbale, nous offrent encore d'autres cas d'associations systématiques indépendantes sur lesquels je n'insiste pas ; ils sont très connus et il suffit ici de les rappeler [1].

L'activité systématique des éléments nerveux se montre peut-être encore plus visiblement, quand deux ou plusieurs systèmes agissent à la fois dans l'esprit, quand deux éléments psychiques suscitent à la fois des systèmes d'idées et d'impressions qui ne s'harmonisent pas entre eux. Cela se produit à l'état normal. J'ai examiné ailleurs la question en ce qui concerne les phénomènes affectifs [2], et j'ai exposé dans la *Revue scientifique* [3] quelques expériences qui montrent, à mon sens, comment chaque système, chaque élément psychique suscité a, par lui-même, une tendance à systématiser. Si, par exemple, j'essaye de réciter une pièce de vers, tout en écrivant une pièce de vers différente, il se produit quelquefois certaines erreurs tenant à l'interpolation d'un mot ou d'une

1. Voir Kussmaul, *Les troubles du langage ;* Bernard, *De l'aphasie* , G. Ballet, *Le langage intérieur et l'aphasie ;* G. Bastian, *Le cerveau comme organe de l'esprit*, tome II ; Féré, *Traité élémentaire d'anatomie médicale ;* Luys, *Les actions réflexes du cerveau* ; Ribot, *Maladies de la mémoire.*

2. *Les phénomènes affectifs*, chap. III.

3. Numéro du 28 mai 1887.

lettre qui passe du discours dans le texte écrit, mais en somme ces erreurs sont rares, à moins de rencontres fortuites, à moins que le même élément ne se rencontre à la fois dans les deux systèmes. Les mots qui forment un vers et les vers qui forment une pièce tiennent bien les uns aux autres ; en général, tout en récitant, je me représente d'un trait un ou deux des vers que je dois écrire, après cela, je n'y pense plus, la machine est montée, l'écriture se fait automatiquement, chaque élément étant coordonné avec les autres. De temps en temps je dois m'arrêter d'écrire, mais la récitation que je continue ne me gêne guère pour retrouver le fil de ce que j'écris. En récitant des vers, pendant que je faisais une multiplication très-simple, j'ai pu effectuer les deux opérations dans le temps nécessaire pour en faire une seule, ce qui met hors de doute la simultanéité de l'activité des deux systèmes psychiques et le fait que chacun agit pour soi. C'est un peu — pour recourir encore aux comparaisons avec la sociologie qui pourraient en psychologie être d'un grand usage — ce qui se passe, par exemple, dans une classe où des élèves lisent et calculent, tandis que d'autres font une page d'écriture.

M. Tannery a signalé à la Société de psychologie physiologique, un fait assez curieux : lorsqu'il parle mentalement et que sa pensée vient à être distraite, la parole intérieure se continue quelquefois d'une façon incohérente, mais souvent avec plus de force [1]. J'ai remarqué aussi chez moi ce phénomène : lorsque je viens à penser un peu malgré moi et par distraction à une chose dont l'idée m'est désagréable, il arrive souvent que le système psychique dont l'activité est suspendue, tâche, si je puis dire, de maintenir sa prépondérance en me faisant

1. Séance du 25 octobre 1886. Voir dans la *Revue philosophique*, de janvier 1887, p. 103.

parler tout haut ; c'est du reste un fait analogue à celui de lire volontairement à haute voix pour éviter d'être distrait par le bruit ou par des idées ; seulement dans ce dernier cas le phénomène est voulu, dans le premier cas il est involontaire, c'est-à-dire que dans le premier cas il montre l'activité spontanée et indépendante d'un système psychique, dans le second il montre aussi la coordination régulière et l'influence d'un certain nombre de systèmes.

A l'état semi-pathologique ou complètement pathologique, l'intensité du dédoublement et l'action séparée des éléments psychiques sont plus évidentes encore. Les faits de ce genre commencent à devenir très nombreux. L'hypnotisme en fournit un grand nombre. « On place sur une table un pot à eau, une cuvette et du savon ; aussitôt que son regard est attiré par ces objets, ou que sa main touche l'un d'eux, la malade, avec une spontanéité apparente, verse l'eau dans la cuvette, prend le savon et se lave les mains, elle le fait avec un soin minutieux. Pendant qu'elle tourne ainsi le savon entre ses mains, si l'on vient à abaisser la paupière d'un seul œil, de l'œil droit, par exemple, tout le côté droit du corps devient léthargique, la main droite s'arrête aussitôt, mais, chose singulière, la main gauche n'en continue pas moins le mouvement [1]. » Les expériences de M. Dumontpallier [2] sont encore plus extraordinaires. Je n'ai pas besoin d'insister ici sur les phénomènes de dédoublement de la personnalité examinés par M. Pierre Janet ; ils montrent admirablement cette indépendance relative

1. Richer, ouvrage cité, p. 693.

2. Comptes rendus des séances et mémoires de la Société de Biologie 1882, p. 786. Voir aussi Magnan. *Des hallucinations bilatérales de caractère différent selon le côté affecté* (extrait des *Archives de Neurologie*).

possible des systèmes psychiques [1]. On trouve des faits très curieux à cet égard dans les dépositions des camisards, qui ont formé le *Théâtre sacré des Cévennes*. Les camisards, quelques-uns au moins, prophétisaient, prêchaient dans des langues qu'ils connaissaient à peine ou qu'ils ne connaissaient pas dans leur état normal. Il paraît s'être produit chez eux de véritables dédoublements de la personnalité. «..... Je les prie, au nom de Dieu, de se souvenir de ces choses terribles qui ont été prononcées contre ceux qui, après avoir été rendus participants du Saint-Esprit, rejettent autant qu'il est en eux le don céleste qu'ils avaient goûté. Et je leur déclare solennellement et sans équivoque, par cet acte public et sur le serment que je fais devant Dieu, que je ne suis point l'auteur des agitations que je souffre dans mes extases, que ce n'est point moi qui m'agite moi-même, mais que je suis mû par une force qui est au-dessus de moi. Et pour les paroles qui sont prononcées par mes organes, je déclare, avec les mêmes protestations de vérité, qu'elles se forment sans dessein de ma part, et qu'elles découlent inopinément de ma bouche, sans que mon esprit participe à cette opération merveilleuse par aucune méditation précédente, ni par aucune volonté présente de parler sur-le-champ. » Durand Fage dit aussi : « Ma langue et mes lèvres furent subitement forcées de prononcer avec véhémence des paroles que je fus tout étonné d'entendre

1. Pierre Janet. *Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité pendant le somnambulisme provoqué.* Revue Philosophique, décembre 1886, et *L'anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychiques.* Revue Philosophique. Mai 1887. Voir aussi Ribot, *les Maladies de la personnalité;* Richet, *les Mouvements inconscients*; Ball, *le Dualisme cérébral*, (dans le volume intitulé *la Morphinomanie*), etc..

n'ayant pensé à rien, et ne m'étant pas proposé de parler »[1].

Ce n'est pas seulement dans ce qu'on pourrait appeler les dédoublements simultanés de la personnalité, mais aussi dans les dédoublements alternatifs, que l'on peut voir se manifester l'indépendance relative des systèmes psychiques. Ici encore nous voyons certains faits, certaines impressions devenir le point de départ d'une série systématique d'actes et d'idées en contradiction avec la série d'actes et d'idées qui avait précédé et avec celle qui suivra. Un homme vient de parler ou d'agir dans un sens, en lui suggérant telle ou telle idée, on le voit quelquefois parler et agir en sens inverse sans avoir conscience de ses contradictions. J'ai insisté ailleurs sur ces variations de la personnalité à l'état normal[2]. A l'état morbide, de pareils faits ne sont pas rares. Griesinger a cité un professeur qui se croyait empereur romain et qui continuait à lire un cahier du cours d'histoire qu'il faisait dans son collège[3]. Des faits de ce genre et de plus marqués se rencontrent à chaque pas dans les ouvrages de pathologie mentale ; ils sont d'ailleurs bien connus et je n'ai pas besoin d'y insister[4].

Des faits qui se rattachent aux précédents et qui montrent comme eux l'indépendance possible du système psychique

1. P. 93 et III. J'emprunte ces faits à une réimpression du *Théâtre sacré des Cévennes*, réimpression remaniée, mais dont l'éditeur affirme, dans sa préface, qu'il n'a fait que changer l'ordre des morceaux sans toucher au texte.

2. *Revue Philosophique* de 1882. Voyez aussi, plus loin, le chapitre sur la personnalité.

3. Griesinger. *Traité des maladies mentales*. Trad. Doumic, p. 385.

4. Voir Griesinger, *Traité des maladies mentales* ; Ball, *Leçons sur les maladies mentales* ; Azam, *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité* ; Ribot, *Les maladies de la personnalité;* Richet, *L'homme et l'intelligence* ; Berjon, *La grande hystérie chez l'homme* ; Bourru et Burot, *Variations de la personnalité.*

et le rôle primordial de l'association systématique comparée aux principes de contiguïté et de ressemblance, sont ceux qui nous montrent un système psychique, ou bien encore des systèmes restés à l'état latent, dont ni la ressemblance ni l'activité ne peuvent réveiller les éléments et qui se réveillent d'emblée à un moment donné, selon la loi de l'association systématique.

On sait que chez les déments certaines facultés restent parfois intactes ; ils peuvent, par exemple, jouer aux cartes ou aux dames, bien que leur esprit soit généralement désorganisé. Chez les idiots on trouve des faits analogues. Griesinger a vu, dans l'asile d'Earlswood, à Londres, un jeune homme qui avait fait tout seul un modèle remarquable d'un vaisseau de guerre ; cet individu avait un esprit très-borné, en particulier il n'avait aucune idée des nombres. « Il est plus fréquent, ajoute l'auteur, de voir des individus plongés dans une idiotie profonde exécuter d'assez bons travaux de dessin ou de peinture ; naturellement ce n'est chez eux qu'un talent mécanique. M. Morel (*Études cliniques*: t. III, p. 49), parle d'un idiot qui ne prononçait pas un mot et qui avait un talent remarquable sur le tambour ; son grand-père avait été tambour-major, et son père avait toujours eu le désir de se faire lui-même tambour..... La mémoire des lieux, qui est quelquefois très développée chez certains idiots, d'ailleurs à peu près nuls, se rapproche un peu de ces talents spéciaux [1]. » De même dans la folie on voit persister certaines facultés dans un état très florissant. Esquirol rapporte le cas d'un général, atteint de manie, chez qui « le délire persiste tout l'été, avec quelques intervalles de rémission, pendant lesquelles le malade écrit des comédies et des vaudevilles qui révèlent l'incohérence de ses idées... ; malgré l'égarement de ses idées, le général

1 Griesinger, *Traité des maladies mentales*, trad. française, p. 432.

conçoit le perfectionnement d'une arme et en trace le dessin, il témoigne le désir d'en faire exécuter un modèle.» Un jour il se rend chez le fondeur ; à sa rentrée il est repris par l'agitation et le délire. Huit jours après, seconde visite au fondeur, « le modèle est exécuté et l'ordre d'en faire cinquante mille est donné. Cet ordre fut le seul acte du délire qui révéla au fondeur la maladie du général. Plus tard cette arme a été adoptée. » Ainsi, au milieu de l'incohérence générale, un système important est maintenu et a pu aboutir à sa fin. Il est à remarquer que le trait du délire qui révéla au fondeur la maladie de son client ne se révèle qu'après l'exécution du modèle, c'est-à-dire alors que le système, ayant abouti, devait tendre à disparaître. La finalité des éléments est ici évidente [1]. Quelquefois, dans des états de stupeur complète, d'anéantissement total, un seul système de mouvements coordonnés survit encore. Abercrombie raconte qu'un malade « dans un état d'apoplexie complète dont il ne guérit jamais, ajustait fréquemment son bonnet de nuit avec le plus grand soin quand il prenait une mauvaise position, l'abaissant d'abord sur ses yeux et en arrangeant le devant de la façon la plus exacte. Une autre personne, dans un état de parfaite insensibilité provenant d'une maladie grave du cerveau, fut souvent vue, le jour même qui précéda sa mort, tirer d'un petit sac, à la tête de son lit, une montre à répétition, la mettre près de son oreille, lui faire sonner l'heure et la replacer ensuite dans le sac avec la plus grande précision [2]. » Nous pouvons rapprocher de ces faits ceux où un système ou bien un ensemble de systèmes s'éveille, interrompt les actes commencés qui reprennent quand le nouvel état disparaît à son tour. Il y aura

1. On trouvera un grand nombre de faits très intéressants dans l'ouvrage de M. le Dr Parant : *La raison dans la folie*.

2. Abercrombie, *Inquiries on the intellectual powers*, p. 111.

à reprendre ces faits au point de vue de la loi d'arrêt, mais ils nous intéressent ici en ce qu'ils montrent bien l'action isolée d'un système d'états neuro-psychiques : ils nous montrent très bien cette force de coordination inhérente aux éléments psychiques qui, la systématisation ne pouvant s'effectuer immédiatement, attendent, pour ainsi dire, que l'état qui les empêche d'aboutir ait disparu pour reprendre la coordination interrompue, à peu près comme une personne arrêtée dans une course par le passage d'un régiment, par exemple, attend que le régiment ait passé et reprend sa route dès qu'elle le peut, au point où elle en est restée. Il est difficile de dire, toutefois, jusqu'à quel point la comparaison est exacte. En effet, nous pouvons bien voir un individu sur un trottoir, mais nous ne savons pas comment se comportent des cellules cérébrales qui sont arrêtées dans leur travail; la persistance d'une idée ou d'un souvenir à l'état latent n'offre aucun sens parfaitement précis ; on admet qu'il reste dans les éléments nerveux une trace, un résidu, mais ce n'est guère là qu'un mot pour désigner un phénomène inconnu : autant vaut garder le mot d'association latente. Nous rencontrons très souvent ce phénomène, d'abord dans la vie normale : nous sommes à travailler, une personne nous dérange, nous oublions notre travail pour lui parler, et quand cette conversation est finie, si l'attention qu'elle a éveillée n'a pas été très forte, nous reprenons notre travail au point où nous l'avons laissé, et souvent alors nous perdons le souvenir de la conversation précédente pour reprendre, au contraire, les idées qui nous occupaient auparavant. Il arrive souvent aussi à l'état normal que la substitution des deux systèmes l'un à l'autre n'est pas absolue ; un système se manifeste encore quand l'autre est en jeu par une sorte de tendance sentie, par des états de conscience faibles et vagues, qui, lorsqu'ils se fortifient un peu, c'est-à-dire quand les tendances

enrayées ont une forte organisation et une activité impérieuse, donnent lieu à des sentiments d'impatience, d'irritation, auxquels on ne réfléchit pas toujours et dont on ne se rend pas toujours bien compte. Dans les cas semi-pathologiques ou pathologiques, ce phénomène s'exagère. Les rêves nous fournissent beaucoup de faits de ce genre ; les choses que nous avons vues en rêve, les actes que nous avons commis nous ne nous les rappelons plus en bien des cas ; quelquefois ils nous reviennent en mémoire pendant un rêve. Toutes les fois qu'il y a un changement, de ce qu'on pourrait appeler l'orientation générale de l'esprit, fait très important et sur lequel j'aurai à insister, il se produit une sorte de scission d'autant plus marquée en général que le changement est plus fort. On oublie facilement ce qu'on a fait pendant la nuit, si on s'est éveillé et levé, jusqu'à ce que quelque incident nous remette sur la voie. Lors du dernier tremblement de terre, je fus à demi-réveillé par la secousse, assez faible d'ailleurs ; je pensai immédiatement à un tremblement de terre comme pouvant être la cause des oscillations qu'il me semblait éprouver, puis j'entendis du bruit, je m'imaginai qu'on cassait du charbon au rez-de-chaussée, que peut-être cela m'avait fait croire à un ébranlement du sol ; mes idées se confondirent, je me rendormis et quand je me réveillai, j'avais tout à fait oublié l'événement : ce ne fut que vers une heure de l'après-midi, lorsque j'entendis parler par d'autres personnes du tremblement de terre, que je me rappelai ce qui m'était arrivé. Voilà donc encore un exemple de système isolé. Il faut citer en ce genre l'oubli qui suit souvent les phénomènes hypnotiques : l'hypnotisé ne sait pas ce qu'il a fait précédemment, souvent même le souvenir ne peut être réveillé par la vue des objets qu'il a maniés pendant l'état somnambulique, et comme l'a montré M. Delbœuf dans des expériences que nous aurons encore à citer plus loin, l'association systématique peut

seule rappeler le souvenir, si l'on réveille, par exemple, le somnambule pendant qu'il est en train d'accomplir un acte. L'épilepsie est encore une névrose remarquable pour les faits qu'elle fournit dans cet ordre d'idées. Les malades accomplissent parfois, dans l'état de petit mal, des actes dont ils n'ont aucun souvenir. Les faits de ce genre sont bien connus [1]. Tel est celui du magistrat qui, présidant une audience, quitte son siège, s'avance, parle d'une manière incohérente, retourne à sa place et reprend ses fonctions sans avoir souvenir de ce qu'il vient de faire. Les cas les plus intéressants pour nous sont ceux où le système interrompu rentre en activité manifestement au point même de la coordination où il avait été interrompu. Esquirol rapporte le cas d'une jeune dame, dont le père est épileptique, qui est prise de ses accès au milieu d'un cercle, à la promenade, à cheval : « elle n'est point renversée, les yeux sont convulsifs, le regard est fixe ; l'accès ne dure qu'une seconde, et la malade reprend la conversation, la phrase, où elle les a laissées sans se douter nullement de ce qui vient de lui arriver » [2]. Griesinger rapporte, d'après Pritchard, un fait analogue : il s'agit d'une dame qui « tout à coup, au milieu d'une conversation, s'arrêtait et se mettait à parler d'autre chose : au bout de quelques instants, elle reprenait la conversation à la phrase, et qui plus est, au mot même où elle s'était arrêtée, et n'avait pas le moins du monde conscience de l'interruption qu'elle avait faite » [3].

1. Voir les observations de Trousseau, (Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu), citées par M. Luys, *Actions réflexes du cerveau*, p. 129 ; voir aussi Littré, *la Double conscience*, in *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine ;* voir aussi Jackson, *les Troubles intellectuels momentanés qui suivent les accès épileptiques*, (*Revue scientifique*, 1876.)

2. Esquirol, *Maladies mentales*, t. I, p. 277.

3. Pritchard, *Annales médico-psychologiques*, cité par Griesinger, *Traité des maladies mentales*, p. 129

Nous pouvons rappeler encore ici ce fait que les tendances persistent à l'état latent pendant des années entières sans se manifester, jusqu'à ce que les circonstances favorables au développement du système dont elles font partie se présentent, soit que le milieu ait changé, soit que les tendances qui inhibaient celles-là aient disparu. Comme nous avons à revenir sur les faits de ce genre au point de vue de l'activité de l'esprit, je me borne à indiquer ici ce qui peut mettre particulièrement en relief l'activité automatique indépendante des éléments psychiques. Je rappellerai, par exemple, les retours de langues oubliées depuis longtemps, de sentiments, ou peut-être plutôt de pratiques religieuses au moment de la mort, phénomènes très bien interprétés par M. Ribot [1]. Le retour d'une langue oubliée ou inusitée depuis longtemps, paraît relativement assez fréquent. « Un homme, cité par M. Abernethy, était né en France, mais il avait passé la plus grande partie de sa vie en Angleterre et, pendant plusieurs années, avait entièrement perdu l'habitude de parler français. Mais quand il fut soigné par M. Abernethy, à la suite des effets d'une blessure à la tête, il parla toujours français. Un cas semblable arriva à l'hôpital Saint-Thomas ; il fut présenté par un homme tombé dans un état de stupeur à la suite d'une blessure à la tête. Quand il revint partiellement à lui, il parla un langage que personne à l'hôpital ne comprit, mais qui fut bientôt reconnu pour le langage du pays de Galles. On découvrit alors qu'il était depuis trente ans absent de ce pays et que, avant l'accident, il avait entièrement oublié son langage natal. Quand il fut complètement guéri, il oublia de nouveau ce langage et recouvra l'usage de la langue anglaise [2]. »

1. Ribot, *Maladies de la mémoire.*

2. Abercrombie, *Inquiries concerning the intellectual powers and the investigation of truth*, p. 108.

Des cas très curieux et fort intéressants aussi et bien propres à montrer l'activité relativement indépendante des systèmes, sont ceux où un système de mouvements ou d'idées se transmet par hérédité d'une personne à une autre ; le système paraît d'ailleurs n'avoir aucune cohérence harmonique avec le reste de la personnalité de l'individu, cependant il doit évidemment se rattacher à d'autres phénomènes organiques qui ont avec lui un rapport de cause à effet. Le fait n'en reste pas moins intéressant et probant dans la mesure où l'activité isolée peut exister, car elle n'est jamais, comme nous l'avons dit, absolument isolée. Laycock rapporte le fait suivant cité par Darwin, d'après M. Francis Galton. « Un personnage était sujet à l'habitude que voici : lorsqu'il était étendu sur le dos dans son lit et profondément endormi, il élevait le bras droit lentement au-dessus de son visage jusqu'au niveau du front, puis l'abaissait par une secousse, en sorte que le poignet tombait pesamment sur le dos de son nez. » Le geste ne se produisait pas chaque nuit et on ne lui connaissait pas de cause appréciable. Son fils et une fille de ce fils héritèrent du même tic. D'après Laycock, il est probable que cet acte avait pour origine l'habitude prise par le grand-père ou un de ses parents de se frapper la figure ou le menton quand il ne dormait pas [1]. M. Galton a trouvé dans vingt-deux familles une tendance héréditaire à la vision des « number-forms » ; l'hérédité se montre aussi à propos de cette curieuse disposition qui fait associer une couleur avec chaque voyelle : Une dame écrit à M. Galton que ses sœurs voient comme elle les lettres colorées, mais les couleurs sont différentes. M. Galton ajoute qu'il a pu relever au moins trois autres cas dans lesquels l'hérédité a joué aussi un rôle important [2].

1. Laycock, *la Mémoire ancestrale* (*Revue scientifique*, 1876, vol. II)
2. Galton, *Inquiries into human faculty*, p. 140 et 151.

On trouve aussi dans l'ouvrage de M. Ribot un certain nombre de faits analogues [1].

On pourrait rapprocher de ces faits, à d'autres points de vue, la mémoire qui se continue quelquefois d'un rêve à l'autre, et souvent d'un accès de somnambulisme naturel ou artificiel à l'autre, ainsi que la ressemblance des accès de folie ou d'épilepsie chez un même sujet. Il vaut mieux pour le moment, poursuivre notre étude et en indiquer la portée et les conséquences. Toutefois, il n'est pas inutile de dire auparavant quelques mots d'une question traitée par les aliénistes mais qui intéresse notre sujet et dont il faut au moins interpréter les données.

On sait que la doctrine de la monomanie, fondée par Esquirol, admettait que l'esprit pouvait être troublé sur un point seulement ; le malade était sain, sauf en ce qui concernait une idée particulière et ce qui s'y rattachait. Il n'est pas besoin de faire remarquer combien cette idée, si elle était juste, appuierait la théorie de l'indépendance fonctionnelle possible des systèmes psychiques. Mais on l'a, depuis Esquirol, fortement attaquée ; on a admis que, même quand le délire semblait localisé, l'esprit tout entier était en réalité malade. Inutile de dire que je n'ai pas à prendre parti dans la discussion en tant qu'elle concerne la médecine mentale, mais il faut voir ce que nous pouvons en retenir pour la psychologie. En fait, il ne paraît pas douteux actuellement que le désordre de l'esprit est plus général qu'il ne semble, un délire partiel suppose bien, au moins, un trouble général qui se marquerait dans ce fait que les autres systèmes psychiques, ceux qui sont ou semblent sains, ne jouent pas le rôle de réducteurs, pour employer une expression de M. Taine qu'ils devraient jouer, ils ne peuvent arrêter, enrayer le système morbide. D'ailleurs, « plus on approfondit le problème, dit M. Ball, plus on demeure convaincu que les

1. Ribot, *de l'Hérédité*.

manifestations psychologiques de la folie constituent un ensemble dont on ne saurait logiquement démembrer les parties ». Mais le même auteur ajoute. « Il n'en est pas moins vrai que, dans certaines formes de délire, les aberrations mentales se groupent autour d'un centre commun et constituent une prédominance en faveur de certaines idées, de certaines tendances qui semblent absorber, pour ainsi dire, tout ce qui les entoure et imposent une sorte de conscription forcée à toutes les facultés de l'individu. Le délire ambitieux, le délire des persécutions dans l'ordre des conceptions délirantes, la folie homicide, la dipsomanie dans l'ordre des impulsions irrésistibles, nous offrent des exemples classiques de ce qu'on nomme aujourd'hui des délires partiels. » La théorie de l'indépendance relative des systèmes psychiques et de la systématisation considérée comme propriété des éléments psychiques n'a pas besoin de davantage. Elle ne saurait, en effet, attribuer aux systèmes partiels une indépendance absolue que les conditions organiques forcément communes à tous rendent impossibles. Elle trouve d'ailleurs un appui solide dans de nombreuses observations des aliénistes, quelle que soit la manière dont on les interprète [1].

1. Voir encore, à ce sujet, *du Diagnostic médico-légal de la pyromanie par l'examen indirect*, par le Dr E. Marandon de Montiel, dans les *Archives de Neurologie*, 1887, p. 19.

CHAPITRE III.

Éléments psychiques et facultés.

On entend dire quelquefois qu'il y a lutte entre la mémoire et telle ou telle autre faculté, l'intelligence par exemple, ou la volonté. C'est là une façon de parler commode, mais purement métaphorique : le conflit n'existe pas entre deux facultés, il existe entre deux ou plusieurs éléments psychiques ; une idée, une tendance peuvent combattre un sentiment, une autre tendance, une croyance et nous avons vu déjà plusieurs cas de la force inhibitrice qui complète la force associative des éléments psychiques. Quant aux facultés, elles ne désignent guère que des manières d'être des faits psychiques ; nous les examinerons tout à l'heure comme modes de systématisation psychique, comme des formes diverses d'association systématique de différents éléments, nous devons dire ici quelques mots de leurs rapports avec la vie indépendante des éléments psychiques.

La mémoire, a-t-on dit, se résout en des mémoires [1] ; la volonté se résout en des volitions. On peut généraliser cette manière de voir. Il semble bien que toutes les facultés de l'esprit sont aussi fragmentées ou peuvent l'être. Nous aurons à examiner les conséquences de ce fait, mais il faut d'abord en bien déterminer la signification.

De tout ce que nous venons de voir il paraît résulter que les systèmes psychiques peuvent, dans des conditions

1. Ribot, *les Maladies de la mémoire*, p. 106 et suiv.

appropriées, naître et fonctionner dans une certaine mesure, indépendamment des autres systèmes qui composent l'esprit, c'est-à-dire sans se combiner avec eux. Chaque système paraît avoir sa vie propre, comme chaque élément biologique a jusqu'à un certain point la sienne, et d'ailleurs un système ne paraît être que l'activité coordonnée de cellules ou de fibres nerveuses, c'est-à-dire qu'il existe pour chaque système une organisation particulière qui implique ou qui explique la mémoire, au moins au sens biologique, la sensibilité, l'intelligence (comme pouvoir de coordination) et la volonté (comme pouvoir de mouvement ou d'arrêt). De plus ces qualités sont intrinsèques pour ainsi dire à chaque système. Chez un individu donné, tel ou tel système peut être très fortement doué au point de vue de la mémoire, de la sensibilité, de l'intelligence, ou de la volonté, tandis que tel autre l'est très peu. Pour la mémoire, je n'ai pas à insister beaucoup, les faits sont à présent connus et interprétés [1]. On sait que certaines mémoires très spéciales peuvent exister seules à un degré très développé. L'exemple des calculateurs prodiges est bien connu et très frappant. J'ai assisté à une séance donnée par Inaudi. On lui propose sept opérations à la fois, une addition (quatre nombres de quatre chiffres), une soustraction (huit chiffres environ), une multiplication, une division, deux extractions de racine cubique et une extraction de racine carrée. Il a fait toutes ces opérations successivement sans regarder le tableau où les nombres étaient écrits ; à la fin de la séance, il a pu énumérer toutes ces opérations

1. On le doit surtout aux travaux de MM. Taine, Galton, Ribot et Charcot. Voyez Ribot, *Maladies de la mémoire*, chap. III; Taine, *de l'Intelligence*, vol. I; Galton, *Inquiries into human faculty*, *Mental imagery*, *Numberform*, *colour association*, etc.; G. Ballet, *le Langage intérieur et l'aphasie*, p. 28.

(données et résultats), en commençant par la dernière, plus une multiplication de trois chiffres et une soustraction de vingt-sept chiffres qu'il avait faites précédemment, sans hésitation et presque sans erreur. Il m'a dit qu'il pourrait se rappeler encore ces chiffres pendant quelques jours, mais que, à part les chiffres, il n'avait pas une bonne mémoire.

La sensibilité est spécialisée comme la mémoire, j'entends ici par sensibilité l'excitabilité en général ; je veux dire, par conséquent, que chez le même individu certains systèmes sont plus facilement que d'autres mis en activité. Il n'est guère besoin, sans doute, d'appuyer sur cette considération ; chacun a souvent remarqué combien certaines personnes discourent volontiers sur certains sujets, combien elles sont sensibles à tout ce qui peut se rapporter à un point spécial, combien elles sont irritées, chagrines, ou au contraire joyeuses et épanouies à chaque allusion qui peut réveiller le système particulièrement sensible. Il est très important de remarquer que ce système ne tient pas bien souvent une place considérable dans la constitution de la personnalité. Le contraire se produit évidemment aussi, mais cela a moins d'importance au point de vue des sensibilités spéciales. C'est un fait bien connu qu'il y a « une manière de prendre les gens » c'est-à-dire d'appuyer sur tel ou tel ressort, de toucher « l'endroit sensible », en flattant une vanité particulière, ou une haine ou une idée fixe. Tel enfant est sensible aux caresses, tel autre à la raillerie, tel autre aux coups ; il y en a beaucoup, bien entendu, qui sont sensibles à plusieurs excitants à la fois. De même certains systèmes d'idées, comme certains systèmes d'actes sont éveillés plus facilement chez certaines personnes et l'effet varie d'une personne à l'autre. Tel récit laissera indifférente telle personne qui passe cependant pour sensible et frappera vivement une autre qui, d'une

manière générale, est plus indifférente, si par des circonstances de constitution ou par suite d'évènements particuliers, il peut réveiller chez la dernière un plus grand nombre d'éléments psychiques ou des éléments mieux exercés, et plus aisément excitables. Il paraît probable d'ailleurs que la sensibilité et la mémoire ont au moins quelques conditions organiques communes : c'est ce qui est relativement le mieux organisé en nous qui se met le plus facilement en activité. On sait combien les occupations professionnelles et les habitudes, comme la nature première, influent sur la manière de concevoir les choses : devant un accident un médecin peut être intéressé scientifiquement, une mère pensera à son fils. La guerre n'est pas la même chose pour un officier ambitieux et pour la fiancée d'un soldat. Un psychologue est porté à analyser, à comparer l'esprit et le caractère des personnes qu'il connaît ; un négociant les envisage à un autre point de vue ; un mathématicien sera enclin à remarquer si les nombres qui lui passent devant les yeux offrent des caractères de divisibilité par tel ou tel chiffre, etc. Ce n'est pas que les systèmes psychiques n'existent pas à l'état latent chez les personnes même chez lesquelles ils ne se réveillent pas, mais ils n'ont pas le degré de sensibilité voulu pour se mettre en branle à propos d'une excitation qui n'atteint pas un degré éminent de force et de qualité spécifique. Par exemple, le physiologiste qui expérimente sur un chien ou un cobaye sait bien que cet animal peut souffrir, mais son organisation mentale et ses habitudes scientifiques font qu'il ne songe pas à ce fait, ou que, s'il y songe, ce fait n'éveille pas le système d'impressions qui existerait chez un spectateur ou une spectatrice autrement doués. Il n'est pas sensible en ce sens. En revanche, le spectateur ou la spectatrice qui s'indignent sont moins sensibles à l'importance des recherches scientifiques. Ce n'est pas qu'ils ne sachent aussi que ces recherches sont

importantes, mais ce point de vue les frappe moins et ne détermine pas chez eux la mise en activité du système qui constitue le zèle scientifique et qui pourrait peut-être être réveillé par des moyens appropriés. On raconte que Fontenelle dînait de temps en temps avec un ami ; ils mangeaient chaque fois, à la saison, une botte d'asperges dont ils étaient très friands, mais chacun les aimait à sa manière, Fontenelle à l'huile, son ami à la sauce. On apprêtait donc pour chacun sa part. Un jour, au moment de se mettre à table, et comme on allait commencer à préparer les asperges, l'ami est pris d'une attaque d'apoplexie et tombe mort, Fontenelle se précipite immédiatement dans l'escalier : « Toutes à l'huile », cria-t-il. Dira-t-on que Fontenelle n'était pas sensible ? Cela dépend. Il n'était peut-être pas très sensible à l'amitié, mais il serait injuste de lui dénier une vive sensibilité à l'endroit des asperges.

Ainsi la pluralité des sensibilités de l'homme se marque par ces deux faits : 1° que chez un homme certains systèmes sont plus facilement excités que d'autres ; 2° que certains systèmes de sentiments qui sont communs à une grande partie de l'humanité, le regret, le remords, la joie, et certains systèmes d'actes sont surtout déterminés chez chaque individu, par la mise en jeu d'un ou de plusieurs systèmes particuliers, à l'exclusion des autres.

La pluralité de l'intelligence n'est pas moins visible que celle des sentiments : il n'y a pas une intelligence, il y a des intelligences. L'intelligence ne doit pas être considérée comme une faculté ou un pouvoir psychique ou nerveux existant à part des phénomènes et les réglant ; elle fait partie des phénomènes, elle est unie à certains groupes de phénomènes, elle est la loi selon laquelle s'arrangent certains groupes de faits ; mais cette loi peut ne pas être semblable pour tous les groupes de faits qui existent dans un cerveau. Chaque système psychique a sa manière de se coordonner, il comprend d'ailleurs, un

plus ou moins grand nombre d'éléments et selon que ces éléments seront plus ou moins nombreux et plus ou moins complexes eux-mêmes, selon qu'ils pourront s'abstraire plus ou moins facilement, se séparer les uns des autres, se décomposer en éléments plus simples, et se combiner facilement de différentes manières, selon qu'ils seront plus ou moins bien systématisés, nous verrons naître des intelligences particulières, variables d'un individu à l'autre pour le même système psychique, d'un système psychique à l'autre pour le même individu. Tout le monde, par exemple, n'est pas de la même force au whist ou au jeu de dames et inversement une personne peut être très habile pour ces jeux et assez peu intelligente pour le reste. Les faits de ce genre sont d'une fréquence telle que chacun peut en observer ; certaines personnes sont des commerçants ou des industriels distingués et n'ont, en dehors de là, aucune aptitude remarquable. Il y a des hommes de science qui sont complètement fermés aux lettres, et des hommes de lettres qui ne comprennent rien aux sciences: bien des personnes qui passent pour intelligentes et qui, en effet, le sont sur certains points, ont beaucoup de peine à suivre un raisonnement mathématique. L'inverse se présente aussi. Pour descendre des mathématiciens aux calculateurs, les petits calculateurs prodiges, Mangiamele, Mondeux, Inaudi, etc., ne paraissent pas avoir été remarquablement doués en dehors de leur intelligence spéciale, qui même dans ce domaine du calcul reste très spécialisée.

L'intelligence que nous étudierons plus loin avec plus de précision est, en somme, une manière particulière de coordination des éléments psychiques abstraits. Résoudre un problème, c'est trouver des résultats qui se combinent de manière à s'accorder avec certaines données ; gagner une partie d'échecs, c'est combiner de telle manière les mouvements de ses pièces que l'échec et mat soit donné au roi de l'adversaire ; guérir une maladie, c'est combiner

diverses influences de médicaments, de diète, de repos, d'exercices, etc., de manière à rétablir ou à laisser se rétablir le bon fonctionnement de l'organisme. Il y a évidemment dans tout acte intelligent une coordination plus ou moins consciente d'images, de sensations et d'idées ; cette coordination se distingue de celle qui produit les sentiments par un trouble psychique moins considérable, par une systématisation plus parfaite, de l'activité volontaire par le manque ou l'affaiblissement de certains éléments, impulsion et attention qui caractérisent les volitions, et de l'activité automatique par une systématisation moins parfaite et relativement plus compréhensive. Mais il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans ces distinctions et d'autres qu'on pourrait trouver, et nous pouvons nous en tenir au sens un peu vague dans lequel on prend vulgairement ce mot : faculté de compréhension et de combinaison.

La pluralité des intelligences dans un sens comme dans l'autre paraît indiscutable ; tout le monde a vu avec quelle facilité chacun combine et comprend. Dans une certaine sphère, avec quelle facilité il se trompe et raisonne faux dès qu'il en sort. Il est en chacun des éléments intelligents et généralement il y en a un plus grand nombre qui ne le sont pas. On raisonne bien sur un point, on raisonne faux sur d'autres ; cela se marque d'une manière frappante chez les personnes qui veulent juger des théories appartenant à des ordres de connaissances qu'elles possèdent mal : généralement elles sont incapables de faire le moindre raisonnement juste. Ce fait facile à constater est peut-être celui qui, si on l'examine un peu attentivement, montre le mieux combien l'intelligence n'est pas, bien souvent, une faculté générale de l'esprit ou du cerveau, mais une manière d'être particulière de systèmes psychiques qui peuvent rester isolés. Je prendrai comme exemple le fait suivant : J'ai assisté à des séances données par

un liseur de pensées, Pickman, l'émule de Cumberland. Je ne parlerai pas ici de l'interprétation que l'on doit donner de ces phénomènes ; les expériences que j'ai vues ne m'ont pas paru suffisamment concluantes pour que je me sois fait une opinion bien arrêtée ; peut-être la suggestion par le tact et le sens musculaire ne peut-elle pas tout expliquer, mais je ne l'affirmerai pas. Je ne voudrais pas non plus nier qu'une partie des phénomènes ne fût due au talent de prestidigitateur de Pickman. Quoi qu'il en soit, un certain nombre de spectateurs ne voyaient en tout cela qu'une mystification et comme Pickman commettait parfois des erreurs, j'ai entendu dire : si c'était de la suggestion, il ne se tromperait jamais. C'était là une raison en faveur. Cependant les personnes qui la présentaient, si elles vont parfois à la chasse, doivent savoir qu'on manque parfois le gibier, si elles ont fait des problèmes elles ont pu voir qu'on arrivait quelquefois à des résultats erronés et qu'on peut se tromper même en faisant une multiplication, sûrement elles n'en concluent pas que le chasseur qui tue une pièce est un prestidigitateur ou que la table de Pythagore est une mauvaise plaisanterie. Mais ici, elles s'avançaient sur un terrain qui ne leur était pas connu et les éléments psychiques qui s'éveillaient en elles dans ces conditions manquaient complètement de cohérence générale et s'unissaient en des systèmes qui ne s'harmonisaient pas avec l'expérience. Une intelligence abstraite n'eût pas manqué de remarquer que : 1° une force quelconque peut atteindre un certain degré et ne pas être capable d'aller au delà ; 2° que le phénomène dont il était question était trop mal connu pour qu'on pût dire comment il devait être au cas où il serait réel ; 3° que des circonstances particulières pouvaient quelquefois obscurcir la faculté particulière de Pickman au cas où elle existerait, comme des circonstances particulières amoindrissent toutes les facultés possibles, etc. Ce n'est pas à

dire que cette intelligence abstraite ne se puisse acquérir jusqu'à un certain point et nous verrons tout à l'heure, comment on doit l'interpréter. En somme, elle ne paraît exister que par une bonne systématisation de tous les éléments psychiques, c'est-à-dire qu'elle fait bien encore partie intégrante de ces éléments, mais qu'elle est partie intégrante de tous ou de presque tous.

L'illogisme qui est si fréquent dans les raisonnements humains, comme chacun sait, n'est pas autre chose qu'une illustration du même principe. Un homme illogique est celui chez qui coexistent ou se succèdent fréquemment des idées qui ne sont pas en harmonie, c'est-à-dire qui *ne sont pas dans un rapport parfait de finalité*, mais ces idées ne sont que des systèmes d'images, de résidus moteurs, sensitifs, etc.; chacune existe à part, chacune a son intelligence propre, elle a son intelligence en soi, parce qu'elle est coordonnée et que l'intelligence n'est pas autre chose qu'une forme particulière de coordination de certains éléments; les systèmes pris à part sont intelligents, l'individu, leur somme, ne l'est pas.

Remarquons, en passant, que les idées les plus contradictoires en apparence peuvent très bien s'adapter l'une à l'autre quand on les conçoit d'une certaine manière, c'est-à-dire quand on leur retranche ou qu'on leur ajoute certains éléments sans les modifier sensiblement. Par exemple, on peut trouver que telle ou telle coutume est bonne et mauvaise à la fois, si on complète la pensée en entendant qu'elle est bonne dans certaines conditions, mauvaise dans d'autres. C'est ce fait qui a fait probablement la fortune de l'identité des contradictoires, absolument insoutenable quand on la présente comme on le fait parfois. Mais bien souvent les idées ne sont pas mises en harmonie quoiqu'elles puissent l'être sans trop de peine; d'autres fois encore elles ne peuvent réellement pas l'être. Les idées sur les objets de la religion, Dieu, la vie future

etc., présentent souvent, non pas dans les catéchismes ou les cours d'instruction religieuse (où déjà elles sont passablement illogiques), mais chez les individus, une incohérence remarquable. La même personne vous dira selon les moments : on n'a jamais vu revenir un mort, quand on est mort c'est pour longtemps, etc. ; d'un autre côté, elle s'indignera contre « ces doctrines qui nous assimilent à des bêtes » et qui nient l'âme et l'immortalité. L'homme est manifestement considéré après sa mort, à la fois, comme pourrissant dans la terre et comme vivant dans le ciel, mais il ne s'agit pas ici bien souvent d'une séparation radicale entre le corps et l'âme : on donne presque toujours un corps à l'âme — il faut avoir l'imagination abstraite et l'esprit cultivé pour la concevoir ou s'imaginer qu'on la conçoit autrement — et aussi une âme à ce corps. Le séjour sous la terre épouvante un peu, il semble que réellement quand on sera en elle, on en sentira le poids. Il n'est pas difficile de voir dans ce fait la coexistence de deux systèmes d'idées, issus d'expériences différentes d'abord et ensuite d'expériences et d'enseignements divers, systèmes qui coexistent dans l'esprit sans s'unifier, et qui se composent chacun d'idées et aussi de raisonnements, car chaque système aboutit de temps en temps à des imaginations nouvelles, à des actes, à des exclamations. Ici encore chaque système est intelligent, pris en soi ; leur somme, l'individu considéré comme un tout, ne l'est pas au même degré. Les religions et les théories sur la vie future anciennes et nouvelles donnent une bonne collection de faits de ce genre [1]. Il faut les prendre surtout évidemment non chez les philosophes

1. Voir les ouvrages sur les civilisations inférieures et les civilisations primitives. Lubbock, *Origines de la civilisation* ; Tylor, *la Civilisation primitive* ; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* ; Perrot. *Histoire de l'Art* ; Réville, *Prolégomènes de l'Histoire des Religions* et *les Religions des peuples non civilisés*, etc.

ou les théologiens qui ne sont pas, cependant, exempts de contradictions, mais chez les gens incultes ou chez les peuples plus rapprochés des origines, chez qui les systèmes divers entrent moins en rapport et où la contradiction est plus nette et moins masquée.

Comme il y a des mémoires, des sensibilités et des intelligences, il y a aussi des volontés. Chaque système se souvient, sent, pense et veut pour son compte, ce n'est que par leur harmonie et leurs combinaisons que l'individu pense et agit à son tour. On a souvent dit que toute idée était une tendance à un acte, cette loi qui peut-être gagnerait en exactitude et en précision à être quelque peu modifiée, est assez vraie pour que je fasse remarquer ici combien elle s'accorde avec tout ce que j'ai dit. Toute idée tend à un acte ; il en est de même pour tout sentiment, c'est-à-dire en somme, que tout système psychique tend à se compléter par des volitions et des phénomènes moteurs [1], que chaque système a sa volonté. « L'homme le plus vertueux, dit M. Renan [2], ne peut empêcher que, dans les profondeurs de son organisation, des millions de créatures rudimentaires ne crient : « Nous voulons être. » Ces petits êtres ne sont pas moraux, ils n'ont pas lu Malthus, ils n'aspirent qu'à exister pleinement. » L'observation est juste et Schopenhauer l'avait faite en d'autres termes, il faut seulement la généraliser. Chaque organe représente une volonté, un désir ; le cœur veut battre, les poumons veulent respirer, les pieds veulent marcher, les intestins veulent digérer, la preuve en est que le cœur bat séparé de la poitrine, que les intestins d'un animal éventré, continuent leurs mouvements péristaltiques : c'est que nos organes sont reliés à des systèmes d'éléments nerveux qui fonctionnent harmoniquement, les ganglions du cœur, le

1. *Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition*, p. 21.
2. Renan, *Dialogues philosophiques*.

centre respiratoire de la moelle allongée, les organes coordinateurs des mouvements dans la moelle allongée, le mésocéphale, le cervelet, mais il existe des systèmes d'éléments nerveux et psychiques semblables qui ne se rattachent à aucun organe en particulier, mais qui n'existent pas moins pour eux-mêmes, sentant, jouissant, souffrant, voulant chacun pour soi. Nous assistons continuellement à une action harmonique et aussi à des conflits de ces systèmes. Une certaine coordination d'éléments psychiques nous pousse à rechercher les honneurs, une autre à chercher le profit, une autre nous mène à la recherche désintéressée de la vérité, d'autres nous poussent au jeu, à des distractions diverses, d'autres encore à telle ou telle occupation, et plusieurs de ces systèmes existent à la fois chez le même individu. Les faits de ce genre, les conflits de ce que nous appelons nos désirs, nos tendances et qui sont l'expression de l'activité séparée et souvent mal coordonnée des systèmes psychiques qui sont liés physiquement à un même organisme, sont tellement fréquents que je n'ai pas besoin d'y insister. Ils sont connus de tous ; on les trouve partout, dans les livres et dans la vie, il me semble bien qu'il n'y a pas pour les interpréter, de théorie plus simple ou plus exacte que celle que j'expose.

Mais il y a encore d'autres moyens de constater la pluralité des volontés. C'est de voir combien le mode de vouloir change quelquefois, selon le système qui est en jeu, comment le même homme peut avoir sur différents points une volonté tantôt ferme, tantôt hésitante, tantôt tenace, tantôt faible. C'est que le degré d'organisation des systèmes n'est pas le même, ni leur degré de sensibilité. Tel homme restera inflexible sur certains points et vis-à-vis de certaines personnes, qui cèdera facilement sur d'autres points ou vis-à-vis de certaines autres personnes.

Dire que chaque système a son activité, c'est dire que

chaque système a sa moralité, la moralité n'étant qu'une systématisation parfaite des actes. Je connaissais une personne qui était à la fois zélée pour la religion et pour les devoirs de son état, sa religion lui interdisait de travailler le dimanche, sa profession le lui commandait quelquefois, et généralement ce n'était pas la religion qui l'emportait. Je lui avais fait remarquer le fait sans avoir naturellement de réponse bien satisfaisante. On voit bien ici comment chaque système a sa moralité propre, et cela se voit encore en bien d'autres cas. Les conflits de devoirs sont bien connus, ils répondent précisément à ces conflits de systèmes psychiques qui ont chacun leur moralité propre et une moralité qui ne peut se réaliser sans nuire à la moralité du système voisin. Toute la casuistique, c'est-à-dire une bonne partie de la morale, a pour matière ces conflits de systèmes. Un livre récent de M. Brouardel [1], montre quelques cas fort intéressants, les cas où le devoir de l'homme et le devoir du médecin sont en conflit direct. Il n'est pas toujours aisé de dire lequel des deux doit l'emporter et où se trouve la vraie moralité. M. Brouardel même qui penche pour faire triompher, partout et toujours, le devoir du médecin, ne peut s'empêcher de trouver parfois des expédients ingénieux pour donner satisfaction au devoir de l'homme. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question du conflit des devoirs ; je dois me borner ici à la rappeler et à la signaler en faisant remarquer qu'elle est une conséquence naturelle de notre conception générale de l'homme.

Il y a ainsi des mémoires, des intelligences, des raisonnements, des volontés, des moralités : c'est que chaque faculté tient aux autres. Un système psychique est un tout complet à certains égards et selon que nous considérons son activité à un point de vue ou à un autre nous l'appellerons mémoire, intelligence ou volonté ; en fait, ces

1. Brouardel, le *Secret médical.*

facultés sont des formes différentes de la finalité psychique, et dans l'homme elles correspondent à des éléments différents différemment associés; mais en considérant un système psychique comme un tout, nous pouvons lui attribuer facilement la mémoire, la sensibilité, l'intelligence, la volonté, selon que nous considérons la permanence des éléments qui le composent, la facilité avec laquelle ils entrent en jeu, la manière dont ils se coordonnent et l'action plus ou moins énergique qu'ils exercent sur d'autres éléments psychiques.

Pour le moment nous devons répondre à l'objection qui pourrait être faite aux théories que j'expose, de ne pas tenir compte de l'unité du moi : n'y a-t-il pas réellement, en chacun de nous, une unité de sentiment, de volonté, de personnalité? Il y en a une, quelquefois, et à un certain point de vue, il y a surtout une unité organique, la moins imparfaite chez nous, mais ce fait n'exclut pas l'autre si nous les interprétons bien tous les deux.

Il est des gens qui ont, d'une manière générale, une bonne mémoire, d'autres qui ont une bonne intelligence générale, d'autres qui ont une volonté sans hésitation ni lutte et une personnalité bien nette. Ce fait semble d'abord devoir être extrêmement rare ; si même on pousse les choses à l'extrême il semble impossible, mais supposons-le réel, il ne signifie pas autre chose que ceci : les systèmes psychiques qui ont une existence propre peuvent ne pas être en conflit et se réunir dans un système supérieur dont ils sont à leur tour les éléments. Ils peuvent aussi, chez une même personne, avoir certaines ressemblances générales au point de vue de la vigueur, de la vivacité dans l'activité, ressemblances dépendant en certains cas des conditions organiques d'existence qui leur sont communes à tous. C'est la règle dans le domaine biologique. Le système d'action du cœur et le système d'activité du poumon sont bien capables, jusqu'à un certain

point, et à un point de vue théorique, de subsister indépendamment l'un de l'autre, mais en fait, dans un organisme donné, ils sont étroitement liés ensemble ; en modifiant volontairement le système de la respiration il est possible de modifier indirectement le système cardiaque, de plus un arrêt complet de la respiration finirait par amener un arrêt des battements du cœur, comme un arrêt prolongé des battements du cœur entraînerait un arrêt de la respiration. L'indépendance visible des associations systématiques, le fait que la systématisation est une propriété des éléments psychiques, n'implique pas que les éléments psychiques soient toujours, ou même le plus souvent, ou même jamais, en désaccord les uns avec les autres, et qu'ils existent en aucun cas complètement isolés. Souvent ces éléments se réunissent en systèmes, ces systèmes en des systèmes supérieurs qui peuvent se comporter à leur tour comme un seul élément et ainsi de suite jusqu'à l'unification complète de la personne qui n'est jamais arrivée et jusqu'à la systématisation de l'univers qui n'arrivera probablement jamais. Nous verrons plus tard comment ces coordinations différentes, précédées de différentes décompositions et accompagnées d'inhibitions systématisées, constituent les différentes formes de la vie mentale. Examinons seulement ici comment ces synthèses supérieures s'expliquent avec notre conception de la vie des éléments psychiques.

A côté de l'association systématique des éléments il se produit un phénomène d'inhibition qui complète le premier, et concourt avec lui pour donner une forme définie à l'élément psychique. Les éléments secondaires qui entrent dans un élément supérieur abandonnent certaines de leurs associations, renoncent au moins momentanément à certaines de leurs activités, — comme des hommes qui, tandis qu'ils accomplissent une œuvre commune, négligent au moins certaines de leurs affaires individuelles.

renoncent à la satisfaction de quelques-uns de leurs goûts. — On comprend que ces deux propriétés générales combinées permettent aux éléments de former des combinaisons de plus en plus complexes et toujours unifiées. Ainsi lorsque plusieurs éléments seront fortement associés ensemble l'un d'eux ne pourra pas contracter une nouvelle association qui ne saurait s'accorder avec le sens général de l'association principale, — l'inhibition dure autant que l'association supérieure persiste sans se relâcher.

Ainsi l'activité des éléments est individuelle, mais, comme nous le verrons plus en détail, elle est déterminée souvent pour une grande part, et on peut le dire, toujours en quelque chose, par la nature de l'ensemble dont ils font partie — comme l'activité des hommes est toujours une activité individuelle, bien que les formes de cette activité soient souvent déterminées en très grande partie et toujours à quelque degré par la forme même et la nature de la société dont ils font partie.

Nous nous occuperons dans la seconde partie de ce travail des lois générales d'association et d'inhibition, de leur application à tous les phénomènes, et des formes complexes qui les manifestent, pour le moment nous n'avons pas à nous placer à ce point de vue, bien qu'il ait été nécessaire de l'indiquer.

Il y a dans l'esprit des mémoires, des intelligences, des activités ; que ces mémoires, que ces activités s'harmonisent ou se combattent, qu'elles se ressemblent ou qu'elles diffèrent, nous n'en avons pas moins une loi importante du fonctionnement de l'esprit, de même que dans une société les hommes en travaillant chacun pour soi peuvent arriver à l'harmonie ou à l'anarchie, de même les éléments psychiques, en se souvenant, en comprenant, en réfléchissant chacun pour soi, peuvent aboutir à la personnalité une, comprenant, sentant et voulant, ou à tous les désordres, à tous les caprices, à toutes les dépravations.

La loi ne donne donc pas jusqu'ici l'explication de toutes les formes les plus élevées de l'esprit en tant précisément qu'elles sont supérieures, ce sont ces formes supérieures qui nous restent à étudier, mais nous voyons qu'elles impliquent la même propriété des éléments nerveux et psychiques, avec les circonstances particulières où ces tendances de chaque élément à l'harmonie et à la finalité pourraient être en somme le mieux satisfaites.

De tous les faits que nous avons cités, des synthèses partielles que nous en avons faites, il résulte donc ce fait général que sur une unité organique sans laquelle la vie serait impossible, peuvent coexister un grand nombre de systèmes psychiques qui atteignent un degré assez marqué d'incohérence et d'indépendance, chacun existant en soi et pour soi, et travaillant pour soi. Evidemment cette indépendance ne peut être complète, pour deux raisons capitales : la première est une cause efficiente, c'est l'unité de l'organisme qui est le support et, dans une certaine mesure, la cause des phénomènes nervoso-psychiques, la seconde est une cause finale au sens positif du mot, c'est l'impossibilité pour un organisme de subsister si l'indépendance et l'incohérence des actes devient trop grande. Mais il reste encore assez de marge pour que les faits se chargent de montrer à la fois que la systématisation est la loi la plus générale de l'esprit et que ce caractère de finalité appartient aux éléments psychiques qui peuvent d'ailleurs être plus ou moins compliqués et composés ; dans un cas idéal qui marquerait la perfection de la personne humaine, cette personne ne formerait qu'un seul élément, décomposable seulement d'une manière théorique, mais où l'existence isolée ou plutôt l'incohérence des éléments secondaires ne pourrait se montrer.

CHAPITRE IV.

Les causes qui favorisent ou qui contrarient l'activité des éléments psychiques.

§ 1.

Nous avons ainsi reconnu l'existence dans l'esprit d'éléments plus ou moins complexes, composés d'éléments d'ordre inférieur, s'unissant pour former des éléments plus synthétiques et en tant qu'ils existent comme tout systématisé, agissant chacun pour soi, cherchant à susciter et à s'associer les faits psychiques qui peuvent s'harmoniser avec eux, se joindre à eux pour une fin unique, et au contraire à arrêter, à inhiber tout fait, toute activité qui les contrarie. Dès qu'ils se sont associés, un autre fait, une nouvelle synthèse en résulte, ainsi qu'une nouvelle forme de l'inhibition, et la nouvelle synthèse est à son tour un élément psychique plus complexe que le précédent mais qui comme lui travaille pour soi jusqu'à ce qu'elle s'associe encore à d'autres pour former un élément d'ordre supérieur, une synthèse plus complexe qui agira elle aussi de la même manière.

On comprend facilement qu'il puisse résulter fréquemment de cette activité relativement indépendante — je dirais volontiers personnelle — des éléments psychiques, des luttes et des conflits ; l'accord est souvent précédé par des antagonismes directs ou indirects qui durent jusqu'à ce que l'un des adversaires succombe ou jusqu'à ce qu'ils disparaissent tous deux, ce qui arrive, ou jusqu'à ce que tous deux parviennent à s'établir dans l'esprit, chacun sur son terrain et gardent désormais une sorte de neutralité en respectant chacun les droits acquis de l'autre (les tendances scientifiques et les systèmes religieux chez les savants qui tiennent selon le mot de Vogt « leur esprit en

partie double ») ou bien encore jusqu'à ce que l'un des deux systèmes psychiques ou tous les deux à la fois abandonnent certains de leurs éléments et rendent possible une synthèse systématique supérieure qui les réunisse tous les deux, qui en fasse un seul tout (c'est l'opération même que M. Fouillée recommande pour la synthèse et la conciliation des systèmes philosophiques [1].) La lutte directe est produite par l'inhibition que chacun des systèmes psychiques tend à exercer sur l'autre, par l'association que tous les deux à la fois cherchent à contracter avec un autre élément que tous les deux veulent absorber et s'assimiler, comme lorsque, par exemple, nous hésitons entre deux théories et que les systèmes psychiques qui les représentent tendent chacun à interpréter à leur manière un fait qui vient à notre connaissance et à s'en faire un nouvel élément. La lutte indirecte se manifeste quand deux systèmes non harmoniquement reliés tâchent chacun d'attirer à soi les forces psychiques, l'activité de l'un finit souvent, sans qu'il y ait eu conflit direct, par éteindre ou amoindrir l'activité de l'autre, par exemple une occupation à laquelle nous nous habituons fait souvent disparaître certaines habitudes prises sans que nous ayons eu jamais à choisir entre elles, sans que jamais une manière d'être de l'esprit se soit directement opposée à l'autre.

Le succès de la lutte des éléments psychiques dépend évidemment de conditions nombreuses et diverses, tel système est favorisé et triomphe soit à cause de sa force propre soit à cause des circonstances favorables qu'il a rencontrées. Nous devons ici rechercher les principales causes, les principales conditions qui peuvent favoriser un élément psychique ou au contraire lui nuire et rendre

1. Voyez les ouvrages et les articles de M. Fouillée. *La liberté et le déterminisme*. *La science sociale contemporaine*, etc.

sa défaite probable. Il est bien entendu d'ailleurs que l'une de ces conditions peut être compensée et au delà par la réunion de plusieurs autres qui favorisent ou contrarient le système opposé, mais chacune d'elles, prise en elle-même, et toutes choses égales d'ailleurs, est une chance de succès ou de défaite.

§. 2.

La nature même de leur organisation propre, et pour ainsi dire leur intelligence, leur sensibilité, leur activité particulière, ainsi que la nature de leurs rapports avec les autres systèmes qui composent l'esprit, voilà l'influence la plus importante qui puisse agir pour faciliter ou pour arrêter la naissance et le développement d'un élément psychique. Plus un composé est fortement organisé, plus les éléments qu'il comprend sont étroitement liés les uns aux autres, plus est considérable le nombre d'autres éléments auxquels ce composé est susceptible de s'unir harmoniquement, plus aussi il a de chances de se développer ou tout au moins de se maintenir. Une croyance qui est associée à tous les sentiments de l'homme, qui a été fortifiée par l'éducation, qui s'harmonise avec toutes ses aspirations — élevées ou vulgaires — aura, qu'elle soit d'ailleurs vraie ou fausse, beaucoup de chances pour résister aux tentatives faites pour l'ébranler, c'est-à-dire pour vaincre les autres croyances, les autres systèmes psychiques qu'on essayera de faire naître dans l'esprit. au contraire une opinion qui ne tient à rien, c'est-à-dire à laquelle nous ne tenons pas, sera souvent aussi facilement renversée qu'elle a été facilement acceptée. On peut dire d'une manière générale que l'organisation acquise est la condition de l'organisation future (effectuée dans le même sens) plus un système psychique, croyance, habitude, sentiment est devenu cohérent, plus il est solidement rattaché aux faits fondamentaux de la vie psychique

et organique, plus aussi il a de chances pour s'assimiler les nouveaux faits produits, pour déterminer leur interprétation ou pour arrêter le développement, pour empêcher l'existence même de ceux qui pourraient lutter contre lui. Au reste, l'influence de l'organisation rentre dans les lois de l'activité mentale, — l'organisation étant la forme essentielle de l'esprit, — bornons-nous à indiquer ici son rôle dans les conflits et le développement des éléments psychiques.

C'est à l'organisation qu'il faut rattacher certaines conditions qui jouent un rôle dans la sélection psychique : l'attention, par exemple, qui détermine si visiblement le rejet ou l'adoption de certaines impressions, de certaines idées, ou encore les goûts, les penchants que nous éprouvons et qui déterminent aussi soit le cours de nos idées et de nos rêveries, soit nos actes et par nos actes la série de nos perceptions, soit même le triage de nos perceptions involontairement subies et l'ébranlement plus ou moins considérable qu'elles impriment à l'esprit. Il n'y a donc pas lieu de les étudier à part, nous les retrouverons comme formes de la loi générale de l'association systématique.

Mais d'autres causes viennent en aide aux éléments psychiques et facilitent plus ou moins leur formation et leur développement, en facilitant par les mêmes raisons leur organisation, ce qui est la même chose. L'intensité, la répétition, la persistance des phénomènes tendent à rendre leur existence plus sûre et aussi à faciliter leur adoption. Ces causes ne sont pas d'ailleurs sans rapport avec les précédentes.

L'influence de l'intensité d'un phénomène est bien connue, un phénomène suscitera d'autant plus facilement les faits susceptibles de s'associer avec lui, et arrêtera d'autant mieux ceux qui pourraient s'opposer à lui qu'il aura lui-même plus d'intensité. Une image vive éveillera plus facilement des phénomènes affectifs qu'une image

faible. Une douleur modérée est supportée sans cris ni mouvements ; une douleur plus forte arrache des plaintes ou détermine des actes ; une douleur plus forte encore nous fait agir plus promptement ou plus vigoureusement, elle peut aussi déterminer un grand nombre de phénomènes incoordonnés, des cris, des trépignements, des gestes incohérents, ou bien des actes de volonté très énergiques pour les contenir. On sait combien une vive émotion laisse dans l'esprit des traces durables et profondes, combien le souvenir en persiste, et combien le caractère même et l'intelligence peuvent en être modifiés. Une dame effrayée par des voleurs prend tous les hommes qu'elle voit, même son fils, pour des brigands qui veulent l'assassiner ; une autre femme voit son enfant renversé par un cheval, les raisonnements, la vue même de son enfant qui se porte bien, ne peuvent la convaincre qu'il est vivant ; une femme appelée voleuse dans une dispute, se persuade que tout le monde l'accuse d'avoir volé (Esquirol) ; une autre frappée d'un accès de manie à la vue des incendies allumés dans sa rue pendant la Commune, voyait encore dans son délire les flammes qui l'environnaient de tous côtés, six mois après l'explosion du début du mal [1]. On voit un effet instructif de l'intensité d'un phénomène quand on rencontre la persistance, sans aucune raison d'être au point de vue de la finalité générale de l'esprit, de quelques éléments psychiques associés jadis à un phénomène d'une intensité considérable, comme, par exemple, dans ces faits cités par M. Luys : « Deux hommes dans la force de l'âge, dans la période de début de la paralysie générale, avaient été exposés à des scènes terrifiantes. L'un avait été surpris en flagrant délit d'adultère, l'autre avait passé plusieurs jours à Paris au moment des derniers

(1) Luys, *Etudes de physiologie et de pathologie cérébrales. Actions réflexes du cerveau*, p. 29.

temps de la Commune, dans une anxiété poignante, sous le coup des réquisitions et des menaces de mort proférées contre lui, les deux malades, une fois sortis du milieu où ils avaient été frappés d'épouvante, ont néanmoins continué à conserver la même impression de terreur répandue sur leur personne. Leurs regards étaient furtifs, timides, leurs têtes inclinées, leurs voix dolentes, l'inquiétude peinte sur tous leurs traits ; tout indiquait en eux une sidération profonde des forces nerveuses et un cachet spécial imprimé à leur émotivité ; alors même qu'ils prononçaient quelques phrases gaies, leur physionomie était toujours sombre.

« Pendant plus de six mois qu'ils ont été sous mes yeux, ces deux malades n'ont pas changé d'aspect. Leur délire s'est organisé dans la série des idées contemporaines du début du mal, et insensiblement la démence les a surpris, figés en quelque sorte dans un état chronique de terreur.

« Un autre malade, M. D...., vivement impressionné lors des évènements de la guerre de 1870, étant capitaine de mobilisés, avait été vivement effrayé de scènes d'insubordination de ses hommes et de menaces de mort proférées contre lui. L'impression de terreur ressentie avait été si vive, que plusieurs mois après les évènements du début, ce malade présentait encore sur sa figure l'expression permanente d'un très vif effroi ; il croyait qu'on voulait le fusiller, et répétait sans cesse d'une façon automatique ces mots : « Je vous dis, Monsieur, qu'on veut m'assassiner ce soir. » Peu à peu, par l'effet de l'envahissement de la démence, la physionomie perdit son expression de terreur primitive, mais néanmoins le malade, frappé profondément, répétait encore d'une façon machinale, au bout d'un an, cette phrase précédente, sans participation de la sensibilité et sans aucune conviction »[1].

1. Luys, ouvr. cité. p. 72, 73, voir aussi p. 74.

Un dément avait eu un duel au pistolet à Toulouse trente ans auparavant : « l'impression violente de la scène du duel, à la suite de laquelle il était tombé malade, était restée gravée dans son esprit d'une façon persistante, et tout en répondant avec justesse aux questions courantes de la vie ordinaire, il ne pouvait faire autrement que répéter ces mots sacramentels qui revenaient itérativement : « En attendant que le pistolet se fasse à Toulouse. » On lui disait : « Bonjour, Monsieur, comment allez-vous ? — Pas mal et vous ? En attendant que le pistolet se fasse à Toulouse. — Voulez-vous vous promener ? — Oui, en attendant que le pistolet se fasse à Toulouse. » Une dame ayant cru être volée en 1870 eut, à la suite de cette émotion, un accès de manie et répétait sans cesse qu'on l'avait volée. Plus tard on lui rapporta ses valeurs, elle les toucha, les reconnut, et malgré cela, « tombée dans un état de manie chronique elle répéta itérativement pendant deux années consécutives avec une grande placidité de physionomie : « Je vous dis, Monsieur, que l'on m'a tout volé et que je suis dépouillée »[1].

Dans ces faits nous voyons comment l'intensité, la violence d'une émotion peut faciliter l'organisation d'un système, rendre sa reproduction facile au point de déformer réellement l'organisation générale de l'esprit. Les éléments dont l'intensité a été considérable ou ceux qu'ils ont logiquement suscités, acquièrent une telle sensibilité que la moindre excitation les met en jeu. Chaque fois que de la force nerveuse se dégage, elle prend la forme imposée par l'émotion violente qui a depuis longtemps disparu, mais dont les traces subsistent, au grand détriment naturellement de la cohérence générale des phénomènes psychologiques.

D'autres exemples sont fort propres aussi à nous montrer

1. Luys, ouv. cité, p. 146-147.

le rôle de l'intensité ; ce sont ceux où nous voyons un état d'esprit d'abord faible devenir de plus en plus intense et son efficacité s'accroître à mesure que son intensité augmente. Tel est, par exemple, le cas suivant que j'emprunte à M. Mandsley. Un homme de cinquante ans, d'une grande vigueur physique, énergique, éloigné depuis plusieurs années de toute occupation active, éprouvait une impulsion au meurtre telle qu'il s'était vu forcé de se séparer des siens, de peur d'en devenir le meurtrier ; l'impulsion « variait d'intensité mais elle ne disparaissait jamais entièrement. Quand elle était le moins forte ce n'était qu'une *idée* occupant constamment sa pensée, mais sans inclination positive à la mettre à exécution ; une idée homicide plutôt qu'une impulsion homicide ; de temps en temps elle acquérait une énergie plus grande et atteignait au paroxysme. Cela durait peu, mais alors le sang lui montait à la tête, il éprouvait une sensation de plénitude et de trouble dans cette partie, ainsi qu'un affreux sentiment de désespoir et un tremblement violent de tout le corps qui se couvrait d'une abondante sueur. La crise se terminait par un déluge de larmes, suivi d'un épuisement profond. Ces accès survenaient souvent durant la nuit et, alors, cet homme sautait hors de son lit dans un état de frayeur mortelle, frissonnait avec tant de violence que la chambre en tremblait ; en même temps la sueur ruisselait sur son corps » [1].

L'influence de l'intensité n'est donc pas douteuse. Mais qu'est-ce au juste que l'intensité ? Nous n'avons pas absolument besoin de le préciser, car ce mot a, par lui-même, un sens suffisamment clair, toutefois il est intéressant de

1. Mandsley. *Le crime et la folie*, p. 137. Spencer et Bain ont étudié à leur point de vue les effets de l'intensité. Voir aussi à ce sujet un article de M. Binet, *L'intensité des images mentales* dans la *Revue philosophique* de mai 1887.

voir l'idée que nous pouvons nous en faire. Physiquement, l'intensité d'un son est proportionnelle à l'amplitude des vibrations. Psychologiquement, il est plus difficile de dire à quoi correspond l'intensité d'une sensation ou d'un sentiment. Y a-t-il quelque rapport entre cette qualité et le mode de vibration de molécules nerveuses? On est tenté de le penser, mais ces rapprochements si séduisants qu'ils puissent être ne sont guère que des déductions a priori trop hasardées et en somme ne nous offrent que des images qui plaisent à l'esprit sans lui rien apprendre et sans lui être fort utiles.

Un fait plus positif, c'est que l'on risque de confondre souvent la cause et ses effets, l'intensité et la plus grande complexité de l'organisation. Une image est un phénomène plus vif, plus intense qu'une idée abstraite, mais l'image renferme des éléments que l'idée abstraite ne renferme pas, la sensation est plus vive que l'image, mais l'image paraît bien être, en termes généraux, un abstrait de la sensation, de même un sentiment fort contient des éléments que le même sentiment affaibli ne contient plus, si bien que cette question peut se poser : le fait devient-il plus complexe parce qu'il est plus intense, ou, au contraire, nous apparaît-il plus intense parce qu'il est plus complexe? On voit que l'intensité se laisse, au moins en partie, ramener à l'organisation. Il semble bien, cependant, que l'expérience nous montre dans l'intensité du phénomène quelque chose qui diffère de la complexité de l'organisation. Il semble bien que le même élément psychique peut être mis en jeu plus ou moins fortement. On peut admettre, avec M. Binet, qu'il se produit dans le cas de l'intensité plus grande, une désintégration d'une plus grande quantité de matière nerveuse et une production de chaleur plus considérable. Mais cela paraît impliquer encore une complexité plus grande de phénomènes chimiques et de phénomènes biologiques, et l'intensité

nous paraîtrait encore une forme supérieure de l'organisation. Le problème ne me paraissant pas susceptible d'être actuellement résolu, et ne nous intéressant pas d'ailleurs d'une manière essentielle, je n'y insiste pas davantage.

§ 3.

La *répétition* a son influence aussi : d'une manière générale, et toutes choses égales d'ailleurs, un système psychique a d'autant plus de chances de s'imposer à l'esprit, de s'associer à ceux qui existent déjà, et, une fois établi, il sera suscité d'autant plus facilement qu'il aura été répété un plus grand nombre de fois. L'influence de la répétition n'est pas contestable. Un de mes amis, écrivant une lettre dont le destinataire habitait une ville renommée pour ses vins, remplaça sur l'enveloppe le nom du département par la date de l'année. L'habitude de faire suivre d'une date le nom de la ville, employé souvent pour désigner le vin qu'on récolte dans les environs, avait, grâce à l'inattention de mon ami, facilité un système qui ne s'harmonisait pas avec les autres systèmes en jeu. Les exemples de ce genre sont très fréquents, et à force de répéter un mot, une expression, on en vient à la placer dans des circonstances où elle n'est nullement en situation. On sait aussi combien il est utile de répéter certaines choses à certaines personnes pour arriver à les leur faire comprendre, et à les leur faire retenir. Un écolier apprend sa leçon en la répétant, en la relisant plusieurs fois de suite, si le sens d'une proposition, d'un théorème lui échappe, si un problème lui présente quelque difficulté, une nouvelle lecture lui facilitera le travail. Quand nous relisons un livre nous découvrons toujours de nouveaux faits, de nouvelles idées qui nous avaient peut-être frappés autrefois, mais que nous avions oubliés et auxquels la répétition donne plus de chances pour résister aux causes

d'oubli et se faire une place dans notre organisation mentale.

Nous avons vu précédemment l'intensité être une cause de persistance et de répétition, nous voyons aussi la répétition être une cause d'intensité, et dans les deux cas le résultat est un accroissement de l'organisation, non pas toujours de l'esprit en général, mais de certains éléments psychiques. Il arrive, par exemple, que jusqu'à un certain point auquel le phénomène s'arrête, la répétition nous rend les plaisirs plus vifs, souvent on en vient à faire avec plaisir des choses qui ont été au début indifférentes, il est des ouvrages qu'on a généralement besoin de relire pour les bien apprécier, un opéra, surtout si l'on n'en connaît pas la musique à l'avance, offre généralement plus d'intérêt à une seconde représentation qu'à la première, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on se blase. Le phénomène de l'augmentation du plaisir avec la répétition n'est nullement en contradiction avec le phénomène inverse qui est très fréquent et qui succède souvent au premier ; tant que de nouveaux éléments psychiques sont engendrés par la répétition, tant qu'elle suggère de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, tant que l'adaptation n'est pas parfaite, le plaisir augmente, se maintient ou diminue selon le nombre et la qualité des nouveaux éléments formés, une fois que l'esprit a tiré d'un ouvrage tout ce qu'il en pouvait tirer, une fois qu'il ne naît plus de nouvelles idées, de nouveaux sentiments (à moins que les anciens n'aient été assez oubliés pour que leur réapparition ait les effets d'une apparition), la satiété arrive, et l'indifférence, ou le dégoût et l'ennui.

Nous voyons se produire, sous l'influence de la répétition, des effets analogues à ceux de l'intensité. Une fois qu'un système a été suffisamment repété, il acquiert une sensibilité telle qu'il entre en jeu à la moindre excitation. M. Binet endormait habituellement un de ses sujets

en lui montrant une clef à laquelle il avait associé la suggestion du sommeil; « cette suggestion, dit-il, avait si bien réussi, qu'il me suffisait, tout en causant avec elle, de jeter négligemment la clef sur la table pour qu'elle tombât en catalepsie »[1]. L'influence de la répétition sur les actes est depuis longtemps reconnue, c'est en répétant un acte qu'on le rend plus facile et plus correct, le système d'éléments que l'on associe ainsi acquiert une cohérence et une précision qu'il était bien loin d'avoir tout d'abord. Et l'influence de la répétition est bien manifestée par ce qui arrive lorsque les conditions de l'activité sont quelque peu modifiées et qu'il s'agit non plus tant de répéter que de modifier et de systématiser à nouveau. Une plume qui ne ressemble pas à celle dont nous nous servons, nous gêne pour écrire, le chasseur qui tire avec un fusil qui n'est pas le sien, et dont, par exemple, la crosse a une courbure différente de celle à laquelle il est habitué, risque de manquer fréquemment; les mots d'une langue étrangère qu'on n'a pas souvent répétés sont facilement mal prononcés; l'ouvrier qui se sert d'outils différents de ceux dont il se sert d'ordinaire, toutes choses égales d'ailleurs, travaillera moins bien, etc.

Pourquoi, comment la répétition d'un acte, d'une pensée, rend-elle cet acte, cette pensée, plus précise, plus forte, plus facile à répéter une autre fois? C'est évidemment à un accroissement de l'organisation, de la coordination que cet effet est dû et ce processus a une double face; d'un côté, le phénomène répété s'associe mieux, comme nous l'avons vu à ceux des autres phénomènes psychiques qui peuvent s'harmoniser avec lui, d'un autre côté, il devient lui-même plus cohérent, plus logique, mieux systématisé. Il faut examiner ce dernier fait où nous retrouvons l'activité des éléments psychiques.

1. *Revue philosophique*, mai 1887, p. 475.

Souvent, la première fois qu'une idée est exposée, qu'un ouvrage est lu, qu'une symphonie est écoutée cette idée, les théories exposées dans le livre, les images des mélodies et des accords de la symphonie ne prennent pas dans l'esprit une forme nette, c'est-à-dire que les systèmes éveillés ont quelque chose de vague, d'incohérent, de mal défini ; une idée, par exemple, éveille de petites idées accessoires qui n'ont rien de commun avec elle au point de vue logique ; une mélodie se confond avec une autre, elle est défigurée par les éléments étrangers qui viennent se joindre à elle, etc. A mesure que le système psychique est répété, si l'idée est exposée encore à la même personne, si la mélodie est entendue de nouveau, les éléments qui composent le système s'unissent, ils travaillent à se coordonner, on peut dire qu'ils font sans que nous nous en doutions des efforts pour se systématiser, comme le prouve ce fait qu'une mélodie déjà entendue, mais que nous avions vainement tâché de nous rappeler, vient un jour à chanter en nous sans l'intervention de notre volonté ni même de notre désir. Mais les éléments, par cela seul qu'ils se coordonnent, écartent, tendent à supprimer les éléments parasites qui s'étaient introduits dans l'ensemble en s'attachant à l'un d'entre eux et le rendaient incohérent, et chaque fois que le système est remis en activité par les circonstances qui le favorisent est une nouvelle occasion de lutte et de sélection. Même chose arrive pour le système considéré dans son ensemble, l'intensité nouvelle que lui donne le fait d'être suscité de nouveau lui permet de s'associer de plus en plus étroitement aux autres éléments qui composent l'esprit, et de lutter avec plus d'avantage contre ceux qui s'opposeraient à lui. On comprend que la répétition, en favorisant l'organisation interne et externe d'un système psychique, est une condition très favorable dans sa lutte pour l'existence.

Il y a des exceptions au moins apparentes à l'influence de la répétition, quelquefois la répétition d'un acte, d'une idée trouve plus d'obstacles que sa première apparition ; cela se produit, par exemple, quand cet acte ou cette idée a provoqué une réaction de la part d'autres systèmes psychiques importants, lorsque, par exemple, l'acte a eu des conséquences imprévues et fâcheuses. Mais il suffit, pour que la règle indiquée soit exacte, de tenir compte, comme nous l'avons fait, de la différence possible des conditions de production des phénomènes [1].

La persistance d'un phénomène psychique a des effets analogues à ceux de la répétition ; la persistance, en effet, est une sorte de répétition à des intervalles de temps nuls ou très petits. Quand les causes qui ont produit l'apparition d'un système psychique continuent à agir, le système psychique, par le mécanisme déjà décrit, a d'autant plus de chance de s'imposer à l'esprit, et, s'il disparaît ensuite momentanément, de réapparaître encore plus tard. Un son qu'on a longtemps entendu est rappelé très facilement et souvent même se représente à l'imagination sans qu'on le veuille. « Lorsque dans la soirée je me suis livré à un travail opiniâtre, dit M. Maury, les hallucinations (hypnagogiques) ne manquent jamais de se présenter. Il y a quelques années, ayant passé deux jours consécutifs à traduire un long passage grec assez difficile, je vis, à peine au lit, des images si multipliées, et qui se succédaient avec tant de promptitude que, en proie à une véritable frayeur, je me levai sur mon séant pour les dissiper. Au contraire, à la campagne, quand j'ai

1. On confond souvent la répétition et l'habitude. L'habitude est plutôt une manière d'être de l'organisme, préparée par une première apparition d'un phénomène, développée par ses répétitions — nous n'avons donc pas à la considérer à part. V. Léon Dumont. *De l'habitude*, *Revue philosophique*, avril 1876.

l'esprit calme, je n'éprouve que rarement ce phénomène » [1]. « On sait, dit M. Baillarger, que les personnes qui se servent habituellement du microscope voient quelquefois reparaître spontanément, plusieurs heures après avoir cessé leur travail, un objet qu'elles ont examiné très longtemps ; il en est de même quelquefois quand on s'est appliqué à une longue préparation d'anatomie. J'ai moi-même éprouvé une hallucination très remarquable de ce genre et qui s'est reproduite pendant plusieurs jours : avant de trouver pour mesurer les surfaces cérébrales un procédé qui me permit de déplisser le cerveau sans tiraillement et de le mouler, j'avais essayé d'obtenir cette mesure en appliquant une gaze très fine sur les circonvolutions ; je faisais pénétrer cette gaze dans toutes les anfractuosités, et la maintenais de distance en distance avec des épingles doubles. Ce procédé, outre qu'il était moins exact que le moulage, exigeait une extrême patience ; il ne me fallait pas moins de quatre ou cinq heures pour couvrir un seul hémisphère. Le second jour de ce travail, je vis tout à coup la gaze couvrir à chaque instant les objets qui étaient devant moi : c'est surtout dans une demi-obscurité et quand je cessais d'appliquer mon esprit, que ce phénomène se produisait » [2]. On retrouve ici les caractères de l'activité incohérente des éléments psychiques ; la demi-obscurité est évidemment une condition favorable aux images qui ne sont pas en harmonie avec les excitations venues du dehors, puisqu'elle affaiblit la force, l'intensité de celles-ci, de plus, le relâchement de l'attention, en affaiblissant les liens qui réunissent et coordonnent le phénomène, permet à d'autres phénomènes de se produire plus librement. Dans ce cas-ci l'image renaissante acquérait, grâce à la persistance précédente de la sensation, assez de force pour

1. Maury, *Le sommeil et les rêves*, p. 44.
2. Baillarger, *Mémoire sur les hallucinations*, p. 460.

vaincre les perceptions actuelles, puisque la gaze semblait « couvrir les objets ». Ces exemples suffisent à montrer les effets de la persistance, on voit que la répétition y intervient aussi. Les analogies de ces deux conditions me dispensent au reste d'insister davantage.

§ 4.

Nous ne saurions avoir l'idée d'énumérer toutes les circonstances, même les circonstances générales qui favorisent ou entravent l'activité personnelle pour ainsi dire, relativement indépendante des éléments psychiques ; à côté de l'organisation particulière des systèmes psychiques et des autres systèmes auxquels ils se rattachent, de l'attention, de l'intensité, de la répétition, de la persistance, il y a d'autres conditions générales qui agissent sur le système nerveux et tout en excitant d'une manière générale l'activité cérébrale, donnent la prédominance à tel ou tel système psychique par l'effet de conditions assez souvent inaccessibles, telles sont les circonstances qui activent modérément la circulation du cerveau, les substances qui, d'une manière ou d'une autre, activent le fonctionnement de certains centres nerveux : le café, le vin, le haschich, etc.; ou qui irritent ou engourdissent,— et l'un de ces effets est souvent la suite de l'autre, — certaines parties de l'encéphale : la paralysie générale au début, certaines maladies nerveuses ou mentales. Il faut joindre à cela les dispositions anatomiques et les circonstances physiologiques qui permettent à la force nerveuse excitée de se répandre plutôt dans tels passages que dans d'autres (ceci n'est qu'une métaphore), et quelques associations physiologiques dont la raison est à peu près inconnue. On peut ranger dans cette catégorie de faits la plupart de ces phénomènes qu'on a appelés pendant longtemps des sympathies et que l'on a reconnus être dus à des actions réflexes, une partie des faits d'inhibition et de dynamogénie

étudiés par M. Brown-Séquard et M. Féré, et aussi les phénomènes que dans son ouvrage sur l'expression des émotions, Darwin a étudiés comme déterminés par l'influence directe du système nerveux. Cette classification est, du reste, très-vague, et, comme on l'a fait remarquer, tous les phénomènes psychiques pourraient se ramener. à l'action du système nerveux. Mais Darwin voulait dire sans doute qu'il était impossible de les rattacher à un principe determiné, à une forme particulière de la mentalité. Peut-être cependant pourrait-on trouver un sens à certains de ces phénomènes en se plaçant au point de vue synthétique de la finalité générale de l'esprit et de l'organisme.

On a dit que le Darwinisme avait abusé des causes finales. Si l'on veut dire que Darwin a mis admirablement en lumière un grand nombre de sytématisations naturelles et qu'il a été conduit à rechercher à propos de tous les phénomènes leur utilité possible c'est-à-dire leurs relations harmoniques avec d'autres phénomènes, on a parfaitement raison, sauf qu'il n'y a pas abus à les constater, mais il y a finalité et finalité. Il ne faut pas confondre la finalité immanente consistant dans une coordination d'éléments avec la finalité qui résulterait de la réalisation d'un plan divin antérieur au monde. Si cette dernière finalité existait, elle serait un cas particulier de la première.

Il n'est pas toujours facile d'ailleurs, de savoir si un phénomène psycho-organique est produit par une association systématique, ou bien s'il est dû à ces actions nerveuses mal coordonnées qui sont encore assez fréquentes dans l'organisme. Par exemple, le tremblement a été considéré tour à tour comme devant être rangé dans l'une et l'autre de ces catégories. D'après Darwin « le tremblement, n'est d'aucune utilité, souvent il est nuisible [1] ».

1. Darwin, *L'Expression des émotions*, trad. Pozzi et Benoit.

M. Mantegazza, au contraire, a pensé que le tremblement, sous l'influence de la peur, offre des avantages en ce qu'il contribue à produire de la chaleur en réchauffant le sang que l'influence de la peur tend à trop refroidir. M. Mosso, qui examine l'opinion de Darwin et de M. Mantegazza, se range du côté de Darwin, en se fondant sur les faits qui nous montrent le tremblement se produisant dans des circonstances ou un réchauffement du sang ne pourrait qu'être nuisible, et sur ce que le tremblement de la peur, empêchant l'animal de fuir ou de se défendre, ne peut lui être avantageux. On peut admettre, je crois, avec Darwin et M. Mosso, que le tremblement ne saurait rentrer dans la loi de l'association systématique ; mais cette recherche ne rentre pas dans notre sujet actuel.

Les faits qui ne peuvent manifester aucune finalité générale, ne sauraient intéresser la psychologie que comme étant susceptibles de montrer l'activité relativement indépendante des éléments psychiques, qui paraissent en certains cas exister en eux-mêmes et pour eux-mêmes, sans relation de finalité, soit avec d'autres systèmes psychiques, soit à l'ensemble de l'organisme ou de l'esprit. S'il en existe réellement ainsi d'ailleurs, ils ne sauraient nous arrêter longuement, car leur enchaînement, leur production n'intéresse pas la psychologie, n'étant soumise à aucune loi psychologique. La psychologie ne commence, en effet, qu'avec les formes propres et régulières de l'esprit. Une série de phénomènes psychiques dont chacun serait déterminé successivement, par un processus purement mécanique, ou physiologique, n'appartient pas en tant que série, à la psychologie, — les éléments sont des éléments psychiques, mais ils ne sont reliés en ce cas que par une circonstance qui n'a rien de psychologique [1].

1. Masso, *La Paura*, p. 169, 170.

CONCLUSION

Nous avons reconnu l'existence d'éléments psychiques plus ou moins complexes, toujours composés, toujours, — sauf celui qui réunirait tous les autres — prêts à entrer comme partie dans des ensembles plus vastes. Ces éléments ont une organisation propre et une activité relativement indépendante. Chacun, en tant qu'il est un système agit pour soi ; une fois réuni à d'autres éléments en un système supérieur, il n'agit plus, tant que l'association se maintient strictement, que pour ce système supérieur dont il fait partie ; quand l'association se relâche ou disparaît, il retourne à ses premières habitudes. On trouve ainsi des complexus d'éléments de plus en plus nombreux, de plus en plus étroitement liés. Dans cette lutte pour l'existence, la sélection est déterminée, les systèmes sont favorisés ou affaiblis par la nature plus ou moins imparfaite de leur organisation propre et de leurs associations avec les autres éléments de l'esprit, par le degré de leur intensité, par leur répétition, par leur persistance et par d'autres circonstances moins importantes. Ces éléments psychiques ont une double tendance : susciter pour s'associer avec eux, pour les absorber, ou pour être absorbés par eux, selon leur importance, les systèmes psychiques qui peuvent s'harmoniser avec eux, s'unir avec eux en vue d'une fin commune, former avec eux des composés unifiés, et au contraire inhiber, empêcher de naître, de se développer, faire disparaître ceux avec qui ils ne peuvent entrer dans un même système. De ces deux faits généraux, par la différence des éléments et des groupements, me paraissent dériver, à certains égards,

toutes les formes de la vie mentale et la nature même de l'esprit, mais il ne serait pas juste de dire en un sens que les éléments de l'esprit expliquent l'esprit même, si l'on n'ajoutait que l'esprit explique à son tour ses éléments, de même que la société explique l'homme, comme l'homme explique la société. C'est ce que nous allons tâcher d'établir en étudiant d'abord les lois de l'activité mentale, et ensuite la synthèse psychique la plus élevée, l'esprit, sous ses différents aspects.

DEUXIÈME PARTIE

LES LOIS DE L'ACTIVITÉ MENTALE

LIVRE I.

La loi de l'association systématique.

INTRODUCTION

Nous avons reconnu en même temps que l'existence des éléments psychiques, leurs principales tendances : tendance à l'association et tendance inhibitrice. Ce sont ces tendances qui déterminent le mode de fonctionnement de l'esprit, qui caractérisent les lois de l'activité psychique. Reprenons donc par un autre côté l'étude de ces tendances, nous étudierons comment les phénomènes s'associent et comment ils s'inhibent, en nous attachant cette fois non plus à l'existence des éléments psychiques, mais aux composés de plus en plus élevés qu'ils forment et aux lois générales des phénomènes de l'esprit. Nous nous élèverons ainsi des formes inférieures de l'association systématique à ses formes les plus élevées et nous tâcherons de préciser quelles associations et quels éléments constituent les différentes formes de la vie mentale et les différentes catégories de phénomènes psychiques : la sensation, la perception, l'idée, le jugement, le raisonnement, les sentiments, les tendances, la volonté et la personnalité.

Nous avons formulé ainsi la loi de l'association systématique : *Tout fait psychique tend à s'associer et à faire naître les faits psychiques qui peuvent s'harmoniser avec lui, qui peuvent concourir avec lui vers une fin commune ou des fins harmoniques, qui, avec lui, peuvent former un système.* Nous devons tâcher de retrouver cette loi et de préciser sa forme particulière dans tous les ordres différents de phénomènes psychiques, nous nous placerons pour cela à deux points de vue : dans tout composé psychique formé, une perception, une idée, une volition données, les éléments sont associés selon une loi de finalité. Dans tout composé en voie de formation, dans la genèse d'une perception, d'une idée, d'une volition, d'une faculté, ils se suscitent selon une loi de finalité. Il s'agit donc d'établir, sous les réserves impliquées par ce qui précède que les faits psychiques sont des composés systématisés, dont nous avons à déterminer les éléments ; que les facultés, les traits de caractère acquis, les formes fixées de la perception, de l'intelligence, de la volition, de la sensibilité, sont des formes particulières de l'association systématique ; que les faits ou les facultés abstraites, c'est-à-dire les habitudes qui vont se fixant nous présentent la même loi. — C'est donc une revue complète de l'esprit et de ses éléments qui s'impose ici et que je tâcherai de faire en passant le plus brièvement possible sur les points déjà acquis à la science.

Il n'est peut-être pas très utile de dire que l'ordre que nous sommes obligés de suivre n'a rien de bien rigoureux ; à mon point de vue l'homme est un appareil de systématisation qui reçoit les impressions du monde extérieur, les décompose, fait avec les éléments de ses impressions de nouvelles synthèses et finalement réagit de manière à augmenter la finalité en lui-même, dans la société et même dans le monde extérieur (en tenant compte de cette réserve que la finalité sociale n'est pas

plus parfaite que la finalité individuelle et qu'elle est aussi, en ce cas, une sorte de propriété des éléments avant que d'être une propriété de l'ensemble.) Ces diverses actions et réactions composent par leurs groupements diverses tendances, et l'activité de ces tendances s'accompagne selon le mode de cette activité, de phénomènes variés, perceptions, idées, sentiments. Au fond, le phénomène essentiel c'est la tendance; mais l'étude des autres phénomènes a son importance également si l'on songe surtout qu'en les étudiant, c'est la tendance elle-même ou quelques-uns de ses éléments que nous étudions en somme par certains côtés et dans certaines conditions.

CHAPITRE PREMIER

Sensations et Perceptions.

Dans les sensations et les perceptions, le rôle de la finalité est assez évident. Si nous considérons ces phénomènes comme donnés, nous disons que la sensation est une synthèse systématique d'éléments inconscients, que la perception est une synthèse de sensations et d'images. Au fond, d'ailleurs, la sensation et la perception ne sont guère discernables. Mais dans certaines perceptions la part de l'intelligence est plus faible, dans d'autres elle est plus forte et cela suffit pour légitimer cette distinction.

Que la sensation soit une synthèse d'éléments inconscients, on ne peut guère, je crois, y contredire. L'expérience paraît bien le démontrer et je ne pense pas qu'on ait rien répondu de péremptoire aux considérations présentées par Leibniz [1], et aux analyses de M. Taine [2]. On invoque quelquefois, pour ne pas accepter les conclusions qu'on paraît obligé de tirer des phénomènes, des raisons *à priori* : la conscience ne peut résulter de l'inconscience. On pourrait tout aussi bien dire qu'un corps liquide ne peut résulter de la combinaison de deux corps gazeux. Mais nous avons surtout à insister ici sur le caractère d'unité synthétique du phénomène résultant. La sensation n'est pas une somme, elle est une synthèse, et, comme nous le verrons pour tous les autres phénomènes psychiques, son caractère d'unité lui vient du fait de la systématisation de ses éléments, dès que cette harmonie

1. *Nouveaux essais sur l'entendement humain.*
2. Taine, *De l'Intelligence*. Vol. I.

disparaît, l'unité cesse et la pluralité la remplace. Tant que la roue de Savart, dont les dents frappent tour à tour une latte, tourne assez lentement « les sensations étant discontinues sont distinctes, et chacune d'elles étant composée est un bruit. Mais si la roue se met à tourner avec une vitesse suffisante, *une sensation nouvelle s'élève,* celle d'un son musical. Parmi les restes de bruit qui persistent encore et continuent à être distincts, elle se dégage comme un élément d'espèce différente ; entre les diverses sensations élémentaires qui constituent chaque bruit, il en est une que l'opération a séparée ; désormais celle-ci n'est plus distincte de la *sensation élémentaire semblable* qui la suit dans chacun des bruits suivants. *Toutes ces semblables font maintenant ensemble une longue sensation continue;* leurs limites mutuelles se sont effacées, l'expérience, comme une analyse chimique, a retiré une sensation élémentaire du groupe complexe où elle était incluse pour la joindre à une sensation élémentaire absolument pareille et faire un composé nouveau, la sensation de son musical » [1]. Il est inutile de développer longuement le caractère synthétique de la sensation ; d'une manière générale la fusion des sensations semblables, dont M. Binet a montré l'importance [2], paraît être due à ce que deux sensations semblables peuvent jouer un rôle identique dans un système psychique. Il en est de même des sensations harmoniques en général. Mais si la finalité, au point de vue de l'ensemble de l'organisme, n'est pas toujours évidente, l'harmonie, au point de vue de l'organe qui perçoit, ne peut être mise en doute — rappelons l'unité des sons qui forment un accord parfait et la synthèse des sensations visuelles différentes, données par un disque animé d'un mouvement

1. Taine, *De l'Intelligence*. Vol. 1, *p.* 178
2. Binet, *Psychologie du raisonnement*.

de rotation, etc. La contre épreuve est faite par les battements des sons inharmoniques, l'impossibilité de distinguer les objets éclairés par une lumière trop vive ; dès que la synthèse systématique des éléments ne peut plus s'opérer, la sensation disparaît ou se dédouble, l'unité perçue disparaît avec l'unité de coordination.

Avec les perceptions plus intellectuelles, la finalité générale de l'organisme, ou tout au moins de systèmes psychiques plus importants, est plus visible. Si nous étudions d'abord la perception formée, nous trouvons qu'elle est un composé de sensations et d'images [1]. Les images servent à interpréter la sensation, à la classer, à lui assigner une place et un rôle distincts dans le jeu des tendances. Nous n'avons, pour en être convaincus, qu'à examiner la différence des perceptions éveillées par un objet qui nous est familier selon que nous le reconnaissons ou non. De loin, nous apercevons une personne sans la reconnaître, nous n'avons qu'une sorte de sensation visuelle assez vague, mais qui se précise peu à peu. Au moment où la personne approche et où nous la reconnaissons, une assez grande quantité d'images, de sentiments, d'idées, de tendances, s'éveille faiblement et constitue la perception et la reconnaissance de cette personne. Chaque perception — et toute sensation est perception à quelque degré — est ainsi constituée par l'association systématique des impressions éveillées par les excitations venues du dehors avec des images, des idées, d'autres phénomènes psychiques plus ou moins nets. Cette synthèse n'est pas toujours évidente : cependant il faut bien reconnaître que toute impression, par cela même qu'elle est perçue, est classée ; elle prend place dans tel ou tel système, elle est reconnue apte à faire partie de telle ou telle tendance, à déterminer, selon les circonstances, tel ou tel

1. V. Binet, ouvr. cité.

sentiment, telle ou telle volition. Reconnaître un livre, c'est classer la perception qne nous en avons de telle sorte que nous saurons si nous en avons besoin, le prendre et l'ouvrir pour le lire. Ainsi non seulement la sensation consiste dans l'éveil systématique d'un certain nombre d'éléments psychiques, mais en devenant perception, elle détermine l'éveil systématique aussi d'un nombre plus ou moins grand d'autres phénomènes aptes à former avec elle des combinaisons en vue d'une fin déterminée.

Enfin, les perceptions les plus complexes nous montrent encore mieux cette unification d'éléments différents. Nos perceptions de l'espace et du temps, par exemple, sont des synthèses où l'on voit des éléments hétérogènes se combiner de manière à permettre la coordination de nos actes et se combiner si étroitement que le phénomène de la perception paraît simple et indécomposable à un esprit non exercé. On connait l'étude que Wundt a faite de « la liaison particulière des sensations sensorielles périphériques et des sensations d'innervation centrale, qui engendre ici l'ordre des premières dans l'espace » [1]. On peut considérer aussi comme perceptions complexes les perceptions qui nous arrivent à la fois par différents sens et qui sont combinées par l'esprit, par exemple, lorsque nous voyons et entendons à la fois sonner une cloche, les deux perceptions sont unies, nous les considérons comme l'expression d'un même fait extérieur. Mais le procédé synthétique est ici rendu bien évident par les cas où l'union des perceptions ne peut se faire, où, par exemple, nous cherchons autour de nous, pour en avoir la perception visuelle, l'objet que nous supposons produire le son qui nous parvient. On peut dire que notre expérience, en tant qu'elle détermine un progrès de l'esprit, implique

1. Voyez Wundt, *Eléments de psychologie physiologique*, trad. franc., de M. E. Rouvier. Tome II, chap. XI, p. 5.

la formation de perceptions complexes de cette nature (ou de composés complexes de perceptions et d'images). Toutes les recherches que l'on fait sur les corps ont, en dernière analyse, pour principal but d'agréger une nouvelle perception (réelle ou possible) à des complexus déjà formés de perceptions, d'images et d'idées, et la nature synthétique du composé définitif se marque d'abord en lui-même par l'aspect qu'il prend à nos yeux, en ce que nous considérons l'ensemble de ces perceptions réelles ou possibles comme *une seule chose* et aussi par la cohérence, l'unité de direction qu'il permet à nos actes d'acquérir.

Nous avons déjà vu, outre le caractère systématique de la perception qui se produit, le caractère systématique des associations qu'elle forme avec d'autres éléments psychiques et avec l'esprit en général, et ce dernier fait est plus visible encore si l'on considère la genèse des perceptions, ou des autres images vives, celle du rêve, des illusions et des hallucinations. Il est d'observation vulgaire que nous entendons surtout ce que nous comprenons, on peut en juger facilement à la représentation d'un grand opéra, où l'on entend bien mieux les paroles que l'on sait à l'avance ; une langue étrangère parlée à côté de nous, nous fait l'effet d'un murmure confus dont nous ne pourrions reproduire avec précision aucun son ; les personnes atteintes de surdité verbale, tout en conservant le sens de l'ouïe, ont des impressions analogues ; de même si nous avons vu de près une inscription, par exemple, nous la lisons plus facilement à une certaine distance ; les caractères d'une langue ignorée sont difficiles à discerner; l'écriture paraît confuse aux malades frappés de cécité verbale ; d'autre part une écriture tracée normalement de la main gauche, à rebours, paraît à un observateur non prévenu un gribouillage sans netteté, et l'on est tout surpris d'en voir la précision quand on a retourné le papier et qu'on lit l'écriture par transparence.

Ces phénomènes ne se laissent guère interpréter que d'une manière : dans la perception normale les systèmes psychiques, les tendances qui existent en nous et qui subsistent continuellement soit à l'état latent, soit à l'état d'activité faible ou partielle et inconsciente, choisissent dans les données de la sensation tout ce qu'ils peuvent prendre et s'assimiler ; les données des sens subissent ainsi une première décomposition et sont incorporées dans différents systèmes — quelques-uns de leurs éléments faisant partie de plusieurs à la fois ; dans la sensation donnée par la vue d'un chien, par exemple, certains éléments seront associés aux tendances du chasseur, d'autres aux tendances du dessinateur ou du peintre ou du naturaliste, ou du physiologiste, ou bien elles éveilleront des sensations d'admiration et d'affection même. Comme quelques-unes de ces tendances, sinon toutes, peuvent être réunies chez une même personne, et beaucoup d'autres avec elles, on voit toute la complexité du fait de la perception. Une perception est une occasion de penser, de rêver, de sentir et d'agir de bien des manières différentes, en tant que chacune de ces manières de penser, de rêver, de sentir et d'agir est déjà représentée en nous par un certain nombre d'éléments nerveux et un mode habituel de leur action combinée.

Dans toute perception cette association systématique déterminée par les habitudes préexistantes est très visible, des remarques banales ne permettent pas de la mettre en doute. Ce que nous percevons le mieux c'est, toutes choses égales d'ailleurs et sauf le cas d'un trouble extrême de l'esprit, ce qui nous intéresse le plus. D'une manière générale la reconnaissance est plus prompte que la connaissance qui implique une nouvelle organisation au moins partielle de l'esprit, un réarrangement des phénomènes psychiques. Ce que nous connaissons déjà, ce qui est familier est plus vite et plus facilement perçu que le

nouveau, l'extraordinaire. On pourrait en douter en considérant les cas où la perception d'un objet mal connu ou inconnu excite une attention très vive, tandis que les objets connus passent inaperçus, mais ces cas mêmes se laissent ramener à notre loi et ne s'expliquent bien que par elle. Si la perception nouvelle, en effet, attire l'attention c'est grâce à la peine même qu'elle a à entrer dans l'esprit, il ne se trouve pas de système psychique pour la recevoir et se l'associer, comme d'ailleurs elle a pu déterminer l'excitation systématisée des éléments sensoriels elle tend à persister, et elle tâche alors d'attirer à elle certains éléments de manière à établir dans l'esprit de nouvelles associations harmoniques. Elle ne peut être reçue qu'à cette condition, une perception qui ne se rattacherait à rien, disparaitrait, et en fait toutes nos perceptions sont rattachées plus ou moins consciemment à des systèmes d'impressions ou d'actes. Seulement au lieu que dans beaucoup de cas c'est la force de l'habitude précédemment établie qui détermine la nature de la perception, ici c'est la force de la perception nouvelle qui tend à entraîner un changement dans les habitudes — la force de l'association systématique n'est pas moindre dans un cas que dans l'autre.

Il est un fait, dans la production des sensations, qui montre admirablement la part des habitudes acquises de l'organisme : c'est que chaque appareil sensoriel donne, quelle que soit l'excitation, des sensations toujours de même ordre. Si l'on comprime le nerf optique on a une sensation lumineuse, il en est de même, si on le dilacère ; l'excitation mécanique du nerf auditif ne donne que des sensations auditives, et quelquefois ce phénomène est encore plus marqué, on voit des complexus très différenciés être déterminés par une excitation mécanique générale.

« On peut, dit M. Ball, à l'aide d'un courant électrique,

provoquer de véritables hallucinations de l'ouïe chez les individus qui sont déjà prédisposés aux accidents de cette espèce. Sous l'influence de cette excitation, les malades entendent non seulement des bourdonnements, des sifflements ou des bruits, mais des interjections, des mots, des phrases plus ou moins compliquées, quelquefois des prières ou des fragments de poésies, depuis longtemps oubliés » [1].

Un cas fort intéressant encore et qui montre bien l'interprétation particulière d'une excitation par un organe donné, est celui où l'excitation d'un sens produit des hallucinations d'un sens différent. « Un homme sujet à des hallucinations auditives demeure parfaitement tranquille dans l'obscurité ; dès qu'on apporte des lumières, des paroles grossières viennent frapper son oreille » [2]. M. Féré a traité, par les vibrations du diapason sur le crâne, une hystérique qui présentait une monoplégie du bras droit, avec anesthésie s'étendant à la face, où elle prédominait autour de l'œil. L'œil ne voyait que les couleurs supérieures et n'en distinguait que peu de nuances, « l'anesthésie visuelle, dit-il, ne cédait que lorsque les vibrations étaient appliquées sur l'émergence des nerfs sus et sous orbitaires, dont le domaine reprenait successivement la sensibilité » [3].

Le centre de la perception, puisque l'hypothèse de l'énergie spécifique des nerfs ne paraît pas s'être confirmée, interprète à sa manière toutes les excitations qui lui arrivent. Nous retrouvons le même phénomène à propos des centres intellectuels et moteurs : quand nous avons une idée, une théorie favorite, tout nous a suggère ; un

1. Ball. *Leçon sur les maladies mentales*, p. 109-110. M. Ball qui cite ce fait d'après Brenner pense que cette expérience aurait besoin d'être contrôlée, en raison de son importance.

2. Ch. Féré, *Sensation et mouvement*, p. 79-80, voir aussi p. 120 et suivantes.

3. *Même ouvrage*, p. 117.

mouvement habituel, un tic, il se produit à la moindre excitation. Il y a une habitude de l'esprit, une association systématique de certains éléments toujours prête à fonctionner, et qui tend à s'associer tous les nouveaux phénomènes qui se produisent, en choisissant en eux ce qui peut s'adapter à elle. La perception spécifique est une habitude du centre sensoriel, une théorie, une croyance enracinée, pourrait-on dire, si l'on ne craignait d'abuser de l'analogie, d'après laquelle le centre sensoriel interprète toutes les excitations qu'il reçoit, comprend tous les faits qui lui parviennent. Il a sa manière particulière de grouper les éléments psychiques derniers et cette manière est toujours la même. Et s'il est vrai que nos différentes sensations ne soient que que des arrangements différents d'un même élément dernier, le « choc nerveux » de M. Spencer, par exemple, on voit la part immense qui échoit ici à la systématisation acquise, et la finalité immanente des éléments. L'organisation est telle que le centre choisit l'excitation et en fait l'occasion d'une synthèse psychique déterminée — l'excitation ne peut pénétrer dans l'organisme qu'en s'associant à d'autres éléments psychiques qu'elle met en activité de manière à former un tout unifié.

Cette interprétation de l'excitation par les centres nerveux est peut-être plus frappante quand elle nous apparaît en dehors des faits où nous la trouvons d'habitude, par exemple, dans le cas bien connu de Gabriel Gallien. Gabriel Gallien était un berger du Languedoc qui, après avoir abusé de la masturbation, ne pouvant plus amener la jouissance vénérienne par ses moyens habituels, s'avisa pour y parvenir d'irriter l'urèthre avec une baguette de buis qu'il y introduisait. Au bout de plusieurs années, ce nouveau moyen devint inutile à son tour, il finit alors par s'armer d'un couteau et par s'inciser le gland ; « une pareille opération, loin de lui causer de la

douleur, lui procura une sensation agréable et produisit une abondante éjaculation spermatique »[1]. Nous assistons réellement ici, à la formation d'un sens, le sens génésique, à la naissance d'une forme définitive de systématisation psychique. Il est probable que tous nos sens se sont ainsi formés peu à peu et sont en réalité des habitudes acquises, des croyances devenues organiques.

Ces deux influences, celle des habitudes acquises, celle de l'impression présente, se retrouvent dans les phénomènes d'ordre morbide, rèves, illusions, hallucinations, que nous avons, au reste, déjà abordés, et la force de l'association systématique est d'autant plus visible, peut-être, que la lutte des phénomènes est plus vive. Les figures que l'on voit facilement dans les nuages ou dans les veines d'une plaque de marbre, les illusions causées par des formes d'arbres ou de linges étendus, sont des exemples de ses degrés les moins élevés. Ces faits nous montrent combien l'esprit tend à systématiser les données des sens et à leur donner, à défaut d'ordre réel, un ordre imaginaire dépendant des habitudes quelquefois insignifiantes de l'organe qui les reçoit. Il faut signaler dans le même ordre de faits, les illusions de l'ouïe ; j'ai eu autrefois et j'ai encore, mais à un degré moins élevé, une grande facilité pour entendre des airs, des sons d'instruments, en me tenant près d'une chute d'eau, ou bien en me trouvant en vagon, enfin en me tenant près d'une cause de bruit continu, assez fort et indifférencié. M. Pavlofski, poursuivi comme nihiliste et jeté en prison, éprouvait des hallucinations de l'ouïe dues au bruit de ses pantoufles. « Pendant le jour, dit-il, je courais de côté et d'autre dans ma cellule, mes pantoufles criaient : ce

1. *Dictionnaire des sciences médicales*, vol. IV, p. 238. Le fait est emprunté par Fournier au *Traité des maladies des voies urinaires* de Chappart.

bruit, par une bizarrerie inexplicable, me rappelait les refrains de chansons obscènes que j'avais entendu vociférer par des ivrognes attardés dans la rue. Je m'efforce de penser à autre chose..... En vain je tâche de faire cesser ce dégoût que j'éprouve, je veux me persuader que ces chants ne sont que grotesques, naïfs, peut-être..... Mais tout à coup une voix de fausset aigüe et félée en même temps me les crie aux oreilles en accentuant avec ironie les passages les plus ignobles ... , je jetais mes pantoufles avec fureur et me mettais à courir pieds nus sur les dalles froides du plancher. Ceci faisait passer les hallucinations de l'ouïe »[2].

De même que le raisonnement a pour but d'établir dans l'esprit un système d'idées ou de tendances, de même l'interprétation perceptive a pour but de nous donner un système de sensations, d'images et d'états plus faibles, aussi cohérent que possible. Cette interprétation perceptive est continuelle, elle est plus visible dans les états morbides ou semi-morbides parce qu'elle aboutit souvent à des résultats qui ne concordent pas avec la réalité et que l'on attribue le système produit à la force constructive de l'esprit, non à l'enseignement de l'expérience, comme si l'expérience pouvait servir à quelque chose et comme si elle pouvait seulement exister en dehors de la systématisation psychique. A propos de toute sensation il se fait ainsi dans l'esprit une sorte de raisonnement obscur et parfois de raisonnement inconscient. Dans les rêves, les sens sont généralement inactifs ou à peu près, l'association systématique, est très visible : dès qu'un des sens fait parvenir une impression à l'esprit, les images d'autres sens s'éveillent pour la compléter. Le Dr Gregory raconte que s'étant couché avec une bouillotte remplie

2. Pavlofski. *Mémoires d'un nihiliste*, publiés dans le volume de Tourguenef. *Œuvres posthumes. Souvenirs d'enfance.*

d'eau chaude à ses pieds, il rêva qu'il marchait sur l'Etna et qu'il sentait la chaleur sous lui. Une autre fois il rêva qu'il passait un hiver à la baie d'Hudson et qu'il souffrait beaucoup du froid. Il trouva qu'il avait, en dormant, rejeté ses couvertures. Peu de jours auparavant il avait lu un récit de l'état des colonies pendant l'hiver » [1]. On voit ici comment des idées, récemment emmagasinées, étaient venues se joindre aux données d'un sens pour les compléter en se complétant elles-mêmes par l'adjonction d'images vives et de sensations réelles. On connaît également les faits relatés par M. Maury : Etant endormi, il se soumettait à diverses expériences, on lui chatouillait avec une plume les lèvres et l'extrémité du nez et il rêvait qu'on lui appliquait un masque de poix sur la figure et qu'en l'arrachant brusquement, on lui déchirait la peau des lèvres, du nez et du visage ; on faisait vibrer à quelque distance de son oreille une pincette sur laquelle on frottait des ciseaux d'acier et il entendait le bruit des cloches, ce bruit devenait le tocsin et il se croyait aux journées de juin 1848 [2]. Les faits de cette nature sont trop nombreux pour qu'il soit besoin d'insister. Certains cas font voir d'une façon toute particulière la force de l'association systématique en montrant une impression perçue seulement après que son adaptation a été préparée par les phénomènes qu'elle a suscités elle-même et qui sont perçus avant elle. C'est ce qui paraît avoir lieu dans certains faits, c'est ce qui a lieu certainement dans quelques autres. « Bonaparte dormait dans sa voiture lorsqu'elle faillit sauter par l'explosion de la machine infernale. Ce bruit épouvantable offrit à sa conception, dans

1. Abercrombie. *Inquiries concerning the intellectual powers*, p. 201.

2. Maury, *Le sommeil et les rêves*, p. 152. Voir aussi Delbœuf, *Le sommeil et les rêves*. Mandsley, *Pathologie de l'esprit*, etc.

la durée presque inappréciable du réveil en sursaut, le passage du Tagliamonte, la canonnade de l'ennemi, les Autrichiens, le prince Charles, les Français pressés autour de leur général, et en s'éveillant il s'écria : « Mes amis, nous sommes minés »[1]. Le fait suivant est bien plus significatif : « J'étais un peu indisposé, raconte M. Maury, et me trouvais couché dans ma chambre, ayant ma mère à mon chevet. Je rêve de la Terreur ; j'assiste à des scènes de massacre, je comparais devant le tribunal révolutionnaire, je vois Robespierre, Marat, Fouquier-Tinville, toutes les plus vilaines figures de cette époque terrible ; je discute avec eux ; enfin après bien des événements que je ne me rappelle qu'imparfaitement, je suis jugé, condamné à mort, conduit en charrette, au milieu d'un concours immense, sur la place de la Révolution ; je monte sur l'échafaud, l'exécuteur me lie sur la planche fatale, il la fait basculer, le couperet tombe ; je sens ma tête se séparer du tronc ; je m'éveille en proie à la plus vive angoisse, et je me sens sur le cou la flèche de mon lit qui s'était subitement détachée, et était tombée sur mes vertèbres cervicales, à la façon d'une guillotine. Cela avait eu lieu à l'instant, ainsi que ma mère me le confirma, et cependant c'était cette sensation externe que j'avais prise, comme dans le cas cité plus haut, pour point de départ d'un rêve où tant de faits s'étaient succédé »[2]. On a noté que des phénomènes analogues se produisaient à l'état normal : par exemple, le médecin qui fait une saignée peut voir le sang couler avant de voir la lancette pénétrer dans le bras du patient. De tels cas éclairent vivement le mécanisme de la perception ; on comprend que les faits ne peuvent être perçus qu'en prenant place

1. A. Garnier, *Traité des facultés de l'âme*, I, 476.
2. Maury, *Le sommeil et les rêves*, 139-140.

dans des systèmes d'éléments psychiques. Si un phénomène est attendu, c'est-à-dire si un système psychique auquel il s'adaptera est déjà en activité et n'attend que lui pour se compléter, la synthèse sera très rapide, sinon il sera obligé d'éveiller un système approprié, la perception sera retardée d'une manière sensible, — bien qu'il ne s'agisse que de fractions de seconde, — et les phénomènes suscités pourront être perçus avant le phénomène qui les produit si, *logiquement*, celui-ci ne doit venir qu'après eux, si le système est ainsi plus cohérent.

L'influence de l'activité de l'esprit, de la force de l'association systématique dans la genèse des représentations vives, est bien marquée encore dans le somnambulisme. On y voit un souvenir, une idée préconçue déformer la réalité pour la rendre susceptible de s'harmoniser avec elle. « Une malade, écrivent MM. Binet et Féré, dans une vision imaginaire, avait lutté corps à corps contre l'hallucination de l'un de nous et lui avait appliqué un violent coup de poing en pleine figure. Le lendemain matin, comme son prétendu adversaire entrait dans la salle, elle s'aperçut qu'il portait une ecchymose à la joue » [1]. Même observation à faire à propos des hallucinations de la folie. « Les hallucinations, dit Esquirol, sont ordinairement relatives aux occupations de corps et d'esprit auxquelles se livrait l'halluciné, ou bien elles se lient à la nature de la cause qui a produit l'ébranlement du cerveau. Une femme a lu des histoires de sorcière, elle est préoccupée du sabbat où elle doit assister, elle s'y voit transportée, elle voit toutes les pratiques dont elle a fasciné son esprit » [2]. On voit mieux dans ce fait l'influence d'un système prépondérant, fortement ancré dans l'esprit, c'est-à-dire associé solidement à des éléments organico-psychiques qui sont facilement mis en activité.

1. Binet et Féré, *le Magnétisme animal*, p. 134.
2. Esquirol, *Maladies mentales*, p. 197.

On peut constater aussi l'effet inverse, une perception imposée à l'organisme par le monde extérieur et déterminant de nombreuses associations systématiques. C'est ce qui arrive à chaque instant à l'état normal, chaque perception tend à déterminer en nous des idées et des actes appropriés, c'est ce qui arrive aussi dans le rêve et la folie. Mais l'examen de ces phénomènes rentre plutôt dans l'étude des phénomènes intellectuels et des faits de volition.

En résumé, dans le domaine de la sensation et de la perception, l'association systématique se manifeste d'une double manière. Nous voyons d'abord qu'elle est la loi qui réunit les éléments de toute sensation, de toute perception acquise. Une sensation est essentiellement la synthèse systématique de phénomènes inconscients, une perception est une synthèse de sensations et d'images. Mais, le plus souvent, si ce n'est toujours, des images et des idées s'ajoutent à la sensation et à la perception, de manière à les modifier quelque peu, de sorte que la distinction entre les phénomènes est quelque peu illusoire. Si du point de vue statique nous passons au point de vue dynamique, nous voyons la force de l'association systématique se montrer par ces deux faits essentiels : d'un côté les habitudes de l'esprit et de l'organisme, les systèmes déjà formés tendent à imprimer à la perception et à la sensation des caractères tels que cette sensation et cette perception puissent s'harmoniser avec eux, concourir avec eux à une fin unique; d'un autre côté, la sensation et la perception qui sont déjà, elles aussi, des systèmes psychiques, tendent à modifier déjà les systèmes existants de manière à les rendre susceptibles de s'adapter à elles ou tendent à mettre en activité ceux qui, existant déjà, peuvent former avec elles des systèmes cohérents. Nous commençons déjà à entrevoir, même à propos de phénomènes élémentaires, la force de la finalité générale de

l'esprit, considéré comme le système général des phénomènes psychiques ou au moins de certains éléments psychiques plus ou moins complexes, mais très complexes déjà, habitudes mentales, tendances, sentiments, qui interviennent pour faciliter la formation de telle ou telle perception, de telle ou telle hallucination capable de s'accorder avec eux.

CHAPITRE II.

L'intelligence.
Images, idées, jugements, raisonnements.

La nature des images mentales est bien connue, grâce aux travaux récents d'un grand nombre de psychologues [1]; nous n'en parlerons ici que pour montrer l'application de la loi d'association systématique. Une image étant, à certains égards, la reproduction affaiblie d'une perception, doit présenter ce caractère essentiel d'être comme la perception une synthèse d'éléments, il n'est pas besoin d'insister longuement sur ce point. Si maintenant nous considérons la formation et la renaissance des images, il ne sera pas difficile non plus d'apercevoir dans ces faits l'application de notre loi. Considérons les images qui viennent se grouper autour d'une perception, nous les verrons s'unir à la sensation pour donner un tout un et concret ; par exemple, les images qui viennent se joindre à une perception visuelle, sont souvent les images tactiles ou sonores représentant les perceptions que peut nous donner le corps dont nous avons encore une perception visuelle, c'est-à-dire que ce sont celles qui, jointes à la perception actuelle, peuvent servir de guide à nos raisonnements, à nos sentiments, à nos actes ; l'unité de fin est

1 Voir surtout Maury, *le Sommeil et les rêves.* Taine, *De l'Intelligence.* Galton, *Inquiry into human faculty.* V. Egger, *La parole intérieure.* Stricker, *Etudes sur le langage et la musique*, et les ouvrages de M. Charcot et de ses disciples : G. Ballet, *Le langage intérieur et les formes de l'Aphasie* ; Bernard, *De l'Aphasie* ; Binet, *Psychologie du raisonnement*, etc.

manifeste. Elle ne l'est pas moins dans les synthèses d'images qui constituent, par exemple, un souvenir et qui sont composées d'éléments très divers : tactiles, musculaires, visuels, auditifs, olfactifs, etc., combinés en un seul composé apte à entrer comme unité dans une coordination supérieure : raisonnement, sentiment, volonté, activité raisonnée.

Les idées se rattachent aux images par différents intermédiaires. Je ne puis dire ici que quelques mots de leur nature propre que j'ai étudiée longuement dans un autre travail [1]. Les images peuvent être plus ou moins vives, plus ou moins nettes, elles peuvent aller jusqu'à un effacement très marqué, comme divers observateurs l'ont signalé, comme j'ai pu le vérifier par ma propre expérience et comme, je crois, un grand nombre de personnes peuvent le constater en s'observant elles-mêmes. Si nous prenons un complexus d'images, par exemple, la représentation d'un cheval, nous pouvons supposer que certaines de ces images, visuelles, motrices, auditives, s'affaiblissent de plus en plus, il reste alors un complexus d'éléments assez faibles, reliés à des tendances motrices et susceptibles de déterminer, par leur association avec d'autres éléments, soit des sensations, soit des sentiments, soit des actes. C'est là ce qui constitue une idée. L'idée a toujours quelque chose d'abstrait et de général, elle est un commencement d'habitude de l'esprit. Elle réunit en les synthétisant divers éléments, divers résidus sensitifs et moteurs, mais de telle sorte que ces éléments, ces résidus ne peuvent bien souvent être facilement reconnus par l'observation directe et que leur vraie nature ne se montre avec évidence que quand elle s'exagère, quand,

1. *L'Abstraction et les idées abstraites*, Revue philosophique, 1889. La première partie seulement a paru dans les numéros de janvier et de février.

par son association avec d'autres éléments, elle donne naissance à des images concrètes.

Avoir l'idée d'une chose, c'est connaître cette chose, c'est pouvoir soit la décrire, soit la reconnaître, soit s'en servir ; mais la décrire, c'est s'en servir encore, par exemple, s'il faut répondre à une question d'examen, c'est la faire entrer comme élément dans un système; la reconnaître, c'est également lui assigner une place dans notre vie mentale ou dans le monde extérieur, c'est la savoir apte à jouer tel ou tel rôle, à entrer dans telle ou telle combinaison ; s'en servir, c'est la faire entrer dans un système de mouvements. Partout et toujours nous retrouvons dans l'idée une synthèse formée, car elle est composée d'éléments unis et susceptibles d'être employés ensemble en vue d'une même fin. Elle est aussi une occasion de nouvelles synthèses systématiques, si nous considérons ses emplois possibles. L'unité des idées se manifeste par ce fait que tous les éléments qui la composent, sensitifs ou moteurs, sont coordonnés et tendent vers un même but : rendre possible notre action sur l'objet représenté, ou, d'une manière plus générale, l'adaptation à l'objet comme à une des conditions possibles de notre existence. Le caractère de finalité de l'idée est rendu plus évident encore par ce fait que les idées d'une même chose varient avec la nature, la profession, les tendances habituelles des personnes en qui se forme cette idée. L'idée d'un appareil de physique n'est pas exactement le même chez le fabricant qui le vend ou chez le savant qui l'emploie. Mais ici, comme dans les cas de la genèse des perceptions que nous avons vue plus haut, c'est le système général de l'esprit qui intervient pour diriger, soit directement, soit indirectement (en suscitant des expériences particulières), la formation d'un système particulier d'éléments.

Le jugement paraît être une forme spéciale de l'idée, Si l'on dit avec M. Taine que tout jugement est analytique

et dégage un abstrait d'un concret, l'idée nous apparaît comme un complexus d'éléments qui, par leur association avec d'autres phénomènes pourront constituer autant de jugements. Chaque jugement associe un de ces éléments avec un autre système de phénomènes — en particulier avec les mots qui servent à l'exprimer. Si je dis, par exemple, que la terre est à peu près ronde, je sépare un des attributs de la terre de ses autres attributs, et je l'associe à un système particulier, je le rends apte à entrer dans des combinaisons variées et à y prendre, par rapport aux autres parties de mon idée totale, une place prépondérante. Ma phrase, en effet, s'associera très bien à une série de phrases où les conséquences ou les preuves de cette forme seront examinées — les autres qualités de la terre étant oubliées ou sous-entendues.

Le jugement est donc l'acte par lequel un élément abstrait d'une idée complexe est rattaché à un nouveau système d'éléments. Mais le mot idée s'appliquera aussi bien à un jugement qu'à l'ensemble des éléments d'où un des derniers jugements a été extrait, ce mot équivalant à celui de représentation faible. L'essentiel est de voir qu'il existe en nous des composés très complexes d'éléments psychiques abstraits, et que l'un de ces éléments peut être spécialement associé à un nouveau système qui l'extrait pour ainsi dire du premier, non pas complètement, mais en le mettant du moins spécialement en activité, en le faisant servir de trait d'union entre les deux systèmes. L'acte par lequel l'élément d'un système abstrait est ainsi associé à un autre système, ou du moins mis particulièrement en activité de manière à pouvoir contracter cette nouvelle association, cet acte est un jugement. L'élément ainsi mis en jeu peut s'associer à tout autre chose qu'au système de mots constituant l'expression du jugement.

Examinons à notre point de vue cette opération mentale. Un homme pressé court à travers champ, il se trouve devant

un fossé, il va le franchir lorsqu'il se dit : ce fossé est trop large, et il s'arrête. Il a porté un jugement sur le fossé — qu'a-t-il fait au point de vue psychologique ? Il a *choisi* un des caractères du fossé qui est également plus ou moins profond, plus ou moins rempli d'eau, plus ou moins garni de plantes et de fleurs, plus ou moins droit ou sinueux, etc., et il a choisi ce caractère parce que c'était le caractère qu'il avait besoin de considérer en ce moment. Toutes les associations systématiques qui composent une idée sont, en général, à l'état latent, prêtes à s'éveiller au moment opportun, l'acte par lequel l'esprit évoque une de ces associations, celle dont il a besoin, et lui donne momentanément une existence indépendante, est un jugement. C'est ce qui arrive quand nous donnons un renseignement sur une personne ou une chose, par exemple, quand nous nous déterminons à accomplir ou à ne pas accomplir tel acte à cause de telle réflexion qui nous vient et qui n'est que le souvenir évoqué à propos ou la constatation même d'une qualité d'un objet, d'une manière d'être d'une personne.

Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, pour porter un jugement, que la considération de l'élément isolé d'une idée nous soit immédiatement utile à quelque chose — ceci arrive dans la plupart des cas : si nous pensons qu'un livre est instructif, c'est en général au moment où nous avons à le consulter, ou bien au moment où il nous faut donner notre opinion sur lui. Mais lorsque l'esprit est porté à la rêverie il arrive que des jugements, sans utilité apparente, sans finalité immédiate, viennent s'offrir à lui. La loi de systématisation se manifeste encore en ce cas d'abord dans le jugement considéré en lui-même comme une synthèse, et aussi par ce fait que le jugement exprimé, s'il n'entre pas immédiatement dans un système psychique plus complexe, est susceptible d'y entrer une autre fois et qu'il sera alors plus facilement suscité.

On a tâché de distinguer le jugement de l'association des idées. « La pensée humaine, a dit M. Pierre Janet, lorsqu'elle est élevée et complexe, renferme plusieurs sortes d'éléments, des matériaux d'abord, si l'on peut ainsi dire, les sensations et les images juxtaposées, et en second lieu, l'intelligence de leur disposition, l'idée du rapport qui les unit. Dans un jugement, par exemple, il y a évidemment les termes, homme, mortel, chien, mammifère, mais il y a plus que cela ; car, si ces termes se succèdent simplement dans la pensée sans que je puisse voir entre eux aucun rapport, il n'y a pas de jugement. Entendons-nous : des termes successifs sont toujours rattachés par quelque chose, dira M. Binet, une association par contiguïté, une habitude, une vibration commune qui les fait naître l'une à la suite de l'autre. Sans aucun doute il y a une raison qui fait naître dans un esprit B à la suite de A, mais tant que cette raison n'est pas connue de moi, tant qu'elle ne se présente pas à moi comme la conscience d'un rapport entre A et B, il y a dans mon esprit simple juxtaposition des termes par l'association, il n'y a pas jugement. Ce n'est pas du tout la même chose, et M. Binet l'a parfaitement compris, que l'association par ressemblance et le jugement de la ressemblance. Il y a donc quelque chose de nouveau dans mon esprit quand je conçois ce rapport de ressemblance, et l'association mécanique des termes n'en était que la préparation.

« Pour beaucoup de psychologues, cette différence ne paraît pas très importante, car ils considèrent la conscience comme un épiphénomène dont la présence ou l'absence ne modifie pas la nature des phénomènes. J'avoue ne pas bien comprendre comment une école positive, c'est-à-dire préoccupée avant tout des faits et de leurs plus petits détails, peut négliger ainsi un fait capital comme la présence ou l'absence de la conscience. Quand on fait de la psychologie, quand on analyse les idées de

l'homme, on ne doit pas trouver indifférent que l'homme pense ou ne pense pas, comprenne ou ne comprenne pas. Il n'y a donc jugement que lorsque je comprends le rapport de ressemblance entre Pierre et Paul, et expliquer simplement la juxtaposition de Pierre et de Paul dans mon esprit ce n'est pas du tout expliquer le jugement »[1].

J'ai donné tout au long le raisonnement de M. Pierre Janet, car il me semble y voir en même temps qu'une bonne critique de la théorie associationniste anglaise que j'avais moi-même adoptée autrefois, une occasion d'éclaircir la nature du jugement. En fait, le jugement n'est pas une simple juxtaposition ou association d'idées ; supposons que l'idée d'une cruche soit indissolublement unie dans l'esprit d'un homme à l'idée d'un perroquet, le tout ne pourra, à aucun égard, passer pour un jugement. Mais la théorie associationniste prend un autre aspect si l'on remplace les principes de ressemblance et de contiguïté par le principe de la finalité immanente. Un livre qui est devant moi a une couverture jaune-orangé. Le jugement que je porte sur sa couleur n'est pas seulement une juxtaposition de la couleur jaune-orangé et des autres qualités qui, pour moi, constituent ce livre : c'est une synthèse systématique ; et j'entends par là que certains rapports sont établis entre cette couleur et les autres qualités — rapports qui, étant perçus par moi, servent à faire naître en moi certaines autres idées ou à diriger certains actes : je sais, par exemple, que si j'ai le besoin ou le désir de percevoir la couleur jaune-orangé, je n'ai qu'à susciter les sensations tactiles et musculaires appropriées pour prendre et regarder ce livre, je sais aussi que cette couleur peut me faire reconnaître ce livre parmi un certain nombre d'autres. Ce caractère que j'ai isolé et considéré à part, peut me servir à relier ce système d'impressions,

1. Revue philosophique. Vol. 22, pages 191-192.

d'images et d'états faibles qui constitue mon idée de ce livre avec un grand nombre d'autres faits, tendances, ou désirs. Le jugement consiste donc bien dans l'isolement relatif d'un des caractères d'un objet, d'un être, dans le fait de considérer à part ce caractère qui deviendra le point de départ d'une nouvelle série coordonnée de phénomènes. Toutes les fois que nous isolons ainsi, que nous considérons à part, dans un complexus systématisé d'attributs, un des attributs et que nous continuons cependant à rattacher cet élément à ce complexus, comme une partie à son tout, tout en le disposant à entrer dans de nouvelles associations systématiques, nous portons un jugement. Il est bien sûr qu'un des éléments essentiels du phénomène c'est le lien logique entre les deux états dont la synthèse constitue le jugement, c'est-à-dire l'aptitude pour ces deux états à se coordonner en vue d'une fin commune. Dire : tel homme est un fripon, c'est associer, synthétiser des états de conscience dans un sens défini, de manière à les rendre capables d'exercer sur la conduite une action précise, de manière à les faire converger vers une fin commune. Le mot et l'idée : fripon indiquent dans quel sens on doit comprendre l'individu dont il est question et de quelle manière il conviendra d'agir avec lui dans telle ou telle circonstance. Par le jugement, on le voit, nous isolons un des caractères d'un être et nous faisons de ce caractère l'élément principal, au moins en certains cas, celui qui, dans des circonstances que l'esprit saura apprécier, devra déterminer le sens de l'orientation de la pensée et de la conduite.

Mais je ne puis admettre que la conscience qui accompagne le jeu des éléments psychiques et des tendances, soit un élément essentiel du phénomène ; ce qui importe ce n'est pas que ce jeu particulier des phénomènes qui constitue un jugement se révèle à nous par des faits subjectifs, c'est qu'il se produise. La perception interne

nous fait connaître un phénomène, elle ne le constitue pas, elle est un nouveau phénomène qui vient se greffer sur le premier, une nouvelle synthèse qui embrasse la première, mais ne lui donne pas l'existence [1]. Les exemples de jugements inconscients ne sont pas difficiles à trouver, la plupart de ceux que nous portons sont même de cette nature. Toutes les fois que nous nous servons d'un objet, il arrive que certaines de ces qualités sont spécialement celles qui nous sont utiles, les autres sont momentanément négligées, celles-là, au contraire, sont en rapport étroit avec des séries coordonnées d'actes et de pensées, ou de sentiments. Il y a bien ici, par conséquent, les conditions du jugement, mais il n'y a pas de jugement formulé en mots, ni perçu par l'esprit comme jugement. Les phénomènes sont bien coordonnés comme ils le sont dans le jugement, mais cette coordination elle-même n'est pas considérée à part. Sans doute, comme le dit M. Janet, « expliquer la juxtaposition de Pierre et de Paul dans mon esprit » ce ne serait pas expliquer un jugement de ressemblance entre les deux, mais montrer les éléments communs de nos idées de Pierre et de Paul, montrer pourquoi et comment, par conséquent, l'idée de l'un peut être, *dans certain cas* et *à certains égards*, substituable à l'idée de l'autre, et comment ces idées peuvent se remplacer dans l'esprit dans de certaines conditions, ce serait bien expliquer le jugement de ressemblance, et alors même que ce jugement n'aurait pas été expressément formulé par l'esprit, alors même qu'il n'aurait pas été l'objet direct d'un acte de perception intérieure ce jugement n'en existerait pas moins. Si je jette une pierre avec l'intention d'atteindre un but, cet acte suppose que j'apprécie le poids de la pierre, la distance à laquelle

1. Voir à ce sujet mon travail : *La perception interne et la conscience*, Revue scientifique, 1888. T. I.

il faut l'envoyer, etc. ; il y a une série de jugements par lesquels je fais abstraction d'une partie des qualités de la pierre, par exemple, la couleur, la nature minéralogique, etc., pour ne considérer guère que le poids et aussi la forme, — et d'une partie des qualités des objets qui m'environnent, de presque toutes, à vrai dire, pour ne considérer guère que leurs dimensions représentant l'espace qui me sépare du but visé ; de plus, ces données sont associées à des ébauches de mouvements, à des sensations tactiles et musculaires. Il y a là une série de jugements bien nets et cependant ils peuvent s'accomplir tous, ou presque tous, sans conscience précise. Ce n'est donc pas la *connaissance* d'un rapport qui constitue le jugement, c'est ce rapport même, mais ce rapport est un rapport de finalité non une simple juxtaposition d'éléments.

A côté de ces jugements analytiques on peut, à un certain point de vue, reconnaître des jugements synthétiques. Ce sont ceux qui se forment lorsque de nouvelles expériences viennent compléter les idées que nous nous faisons des choses ou des gens. Lorsque, par exemple, on a découvert les propriétés antiseptiques de l'acide phénique, lorsqu'on a découvert que l'absinthe pouvait occasionner des accès épileptiques, de nouveaux jugements se sont formés, nos idées de ces objets se sont complétées. Au fond, ces jugements ne diffèrent pas essentiellement des autres. Ils sont encore des extraits d'une idée complexe, dans lesquels l'un des attributs est principalement mis en évidence. Seulement ils se produisent au moment où l'idée se complète, et les jugements doivent régulièrement commencer par là, car, en général, au moment où un caractère nouveau est attribué à un objet, c'est ce caractère qui est mis en évidence, les autres restant presque inaperçus et désignés collectivement par le nom de l'objet.

L'hypothèse, la croyance, la certitude, peuvent au

point de vue psychologique, se ramener à des formes variées de la finalité. Dans la certitude, la finalité est complète, l'état de conscience ou la tendance qu'il représente sont en complète harmonie avec tous les phénomènes de l'organisme, des rapports très étroits les associent systématiquement avec eux. Dire que nous sommes certains que deux et deux font quatre, c'est affirmer que cette idée s'accorde avec toutes nos idées, toutes nos perceptions, que tous nos actes s'accomplissent logiquement d'accord avec elle. On comprend que la certitude complète, rigoureuse, soit rare au point de vue psychologique, on comprend aussi qu'elle s'établisse d'autant plus facilement que l'esprit est moins riche en idées, en tendances, car alors il y a moins de chances d'en trouver qui, par leur impuissance à former un accord systématique, fassent naître le doute. D'une manière générale il est facile de comprendre que c'est dans les parties les moins complexes, mais les mieux organisées de l'esprit, dans les instincts, que l'on trouve la plus grande certitude, j'entends la plus grande certitude subjective et relative, la seule qui nous intéresse dans une étude psychologique. Ici le doute ne se produit pas, la réflexion n'intervient pas, il n'y a pas de lutte, pas d'hésitation. L'acte réflexe pur montre à certains égards le plus haut degré de certitude, en supprimant même la connaissance que nous avons de cette certitude, connaissance qui est encore un signe que cette certitude n'est pas complète, car évaluer les qualités et la force de ses opinions, c'est peut-être encore témoigner de quelque doute à leur égard.

A un degré inférieur vient la croyance, la probabilité, la quasi-certitude ; ici l'association systématique générale existe encore, mais elle est plus faible. Elle existe, puisque nous agissons en général conformément à nos croyances, et que ces croyances sont en harmonie avec les données de l'expérience, c'est-à-dire avec nos perceptions,

mais certains éléments n'entrent pas dans l'association systématique, cette association est moins complète, et les éléments qui y entrent sont moins étroitement liés, l'association est plus faible. Il y a, au reste, comme on sait, tous les degrés possibles dans la croyance, depuis la certitude jusqu'au doute absolu. Je crois, je suppose, que le temps sera beau dans la journée et je me dispose à partir pour une course à la campagne. Si certains indices se montrent, si le temps paraît quelque peu couvert au Nord, si le vent souffle du Midi, ma croyance se mêlera de quelques inquiétudes, et bien que mon opinion soit, en somme, que le temps sera beau, elle n'est pas assez systématiquement associée à tous les éléments de mes perceptions pour que la certitude soit complète, c'est-à-dire pour que le système formé par la perception et l'opinion que j'en tire puisse se compléter facilement par des mouvements dépendant logiquement de la croyance, par l'acte de me préparer et de partir. Si le système entier finit par s'établir ce n'est que péniblement, lentement, avec des oscillations successives, et son existence est toujours menacée par un système opposé, composé d'idées contraires, de prévision d'un temps défavorable, systématiquement associées avec certains éléments de la perception, les nuages et le vent soufflant d'un certain côté. Si nous descendons un degré de plus, dans le doute, la division de l'esprit devient encore plus grande, et les systèmes opposés ne peuvent, ni l'un ni l'autre, déterminer l'orientation de l'esprit.

Mais nous pouvons encore descendre un degré, nous trouvons alors des systèmes d'images et d'idées qui n'ont pour ainsi dire pas d'associations systématiques avec les tendances importantes qui constituent essentiellement notre personnalité. Nous avons affaire à des rêves, à des idées flottantes ; ces phénomènes manifestent encore la loi de finalité en ce sens qu'ils se composent eux-mêmes

d'éléments coordonnés, et que d'ailleurs ils sont en harmonie avec certaines des tendances de l'organisme, mais ils restent isolés dans l'esprit ; le plus souvent, il n'y a même pas de discussion à leur égard, ils ne sont ni repoussés, ni adoptés par la plupart des systèmes psychiques qui ne s'éveilleraient que si les idées de la rêverie tendaient à déterminer des actes, ce qui n'arrive pas ordinairement. On le voit, ce qui distingue l'un de l'autre tous les phénomènes intellectuels que nous venons de passer en revue, c'est la force de l'association systématique et la diversité des éléments qui entrent dans cette association.

§ 4.

Les images, les idées, les jugements paraissent bien être les principaux éléments de l'intelligence. Ils se combinent de plusieurs manières, mais toujours nous les retrouvons, et les formes plus complexes des faits intellectuels ne sont guère différentes, au point de vue de la psychologie abstraite, des formes les plus simples. Nous avons examiné la croyance dans ses rapports avec le doute et la certitude. Ce qu'on entend généralement par une croyance est un système de jugements que l'on tient pour vrais, c'est-à-dire en somme un complexus de croyances. C'est dire qu'il s'agit encore ici d'une association systématique. Des théories récentes ont fait intervenir la volonté dans la formation de nos croyances. On a voulu légitimer ainsi l'acceptation de théories non scientifiquement démontrées. Sans doute, le fait de la croyance ne s'explique absolument ni par la force des idées, comme l'a cru Hume [1], ni par aucune des suppositions

1. Voyez Hume, *Traité de la Nature humaine*, trad. de MM. Renouvier et Pillon. La question de la nature de la croyance est discutée, et les opinions de Hume bien critiquées dans la préface de M. Pillon.

de l'école empirique, mais, si l'on veut ne pas s'en tenir simplement à une explication verbale, ou faire de la croyance une sorte de catégorie, il faut y voir un mode particulier de l'association systématique, celui que nous venons d'indiquer pour le jugement, sauf en ceci que le jugement paraît indiquer plutôt un acte propre de l'esprit, — la croyance, une acceptation d'un jugement offert par autrui ou encore d'un jugement qui est à quelque degré incertain et que des considérations d'ordre hétérogène nous poussent à admettre comme vrai. Mais ces nuances n'ont rien qui nous intéresse pour le moment.

Le raisonnement peut être considéré comme une série de jugements, dépendant logiquement les uns des autres, une synthèse de jugements. Tout ce qui vient d'être dit du jugement, au point de vue de la loi que nous étudions, est donc applicable au raisonnement avec ceci en plus que le raisonnement présente encore une synthèse supérieure celle des synthèses qui forment les jugements. Le raisonnement est l'établissement d'un rapport logique entre les éléments de diverses idées ou perceptions et, par suite, une formation de nouvelles idées au moyen de nouvelles perceptions et d'anciennes idées ou d'anciennes idées seulement ; ainsi naissent et s'établissent de nouvelles tendances, de nouvelles raisons ou conditions de nos actes. L'inférence, l'induction, la déduction présentent toutes ce même caractère.

Dans tous les cas, il y a une nouvelle synthèse formée au moins en grande partie avec des éléments empruntés à d'autres phénomènes psychiques qui peuvent, d'ailleurs, subsister à l'état latent, car un même élément peut faire partie, selon le moment, de différents systèmes. Le raisonnement, comme tous les phénomènes intellectuels, comme tous les phénomènes conscients, appartient à la période d'organisation des tendances. Dans ses formes rudimentaires il est à peine conscient et la plupart du temps n'est pas

connu comme raisonnement, c'est que ses formes rudimentaires sont les moins complexes, et souvent, par suite, les mieux organisées, et, à cet égard, les plus voisines de la perfection. Mais il y a une analogie essentielle entre toutes ces formes d'inférence et de raisonnement. Dans l'inférence du particulier au particulier, les caractères A, B, C, D.... E, F, G, H, s'étant présentés une première fois avec un caractère X, si les caractères A, B, C, D..... I, J, K, L, viennent à se présenter, l'esprit s'attendra instinctivement à retrouver le caractère X ; dans l'inférence du particulier au général, l'esprit fait abstraction des caractères secondaires E, F, G, H — I, J, K, L, et considère à part l'association de A, B, C, D et de X en considérant la présence de X comme une conséquence nécessaire de la présence de A, B, C, D. Enfin, dans la déduction, dans le passage du général au particulier, l'association de A B C D et de X est déjà acceptée par l'esprit, elle y est représentée par une proposition verbale, par une idée, par une tendance plus ou moins consciente [1], et le caractère X sera attribué immédiatement, implicitement ou explicitement à tout objet, à tout acte, à toute personne présentant les caractères A B C D. Toutes ces formes de raisonnement ne sont que des degrés divers de l'abstraction de cette vérité générale : A B C D est suivi ou accompagné de X. Dans le premier cas, la vérité générale n'est pas encore dégagée des circonstances particulières au milieu desquelles elle se manifeste ; dans le second cas, elle se dégage ; dans le troisième, elle existe à part sous des formes variables. Il s'agit donc d'une synthèse abstraite, d'une systématisation d'éléments empruntés par l'esprit à différents cas particuliers,

1. Comme l'a profondément vu M. Pannier dans son article sur *Le Syllogisme et la connaissance*. *Revue philosophique*, septembre 1882.

destinés à fournir, par de nouvelles associations postérieures, une direction particulière à l'intelligence et à la volonté.

Pour éclaircir la nature du raisonnement et de ses diverses formes, prenons des exemples et analysons-les. Un chien que l'on a frappé pour avoir dérobé quelque chose ne se laissera plus (s'il est facilement éducable), tenter par le même objet ou des objets plus ou moins analogues, dans des circonstances semblables, si, par exemple, ils sont placés sur une table, ou dans un buffet, et non par terre. Evidemment la vue de l'objet et la tendance à le prendre éveillent le souvenir des coups, ou des reproches qui ont suivi le vol ; il y a, comme le dit M. Binet, « une association entre deux états de conscience au moyen d'un état intermédiaire qui ressemble au premier état, qui est associé au second, et qui en fusionnant avec le premier, l'associe au second »[1]. Remarquons toutefois que le caractère particulier de l'association qui constitue proprement un raisonnement est la finalité de ses éléments qui forment un tout cohérent, si ce tout n'est pas unifié au point de vue de la fin, on n'a qu'une divagation. Quand les expériences ont été fréquemment répétées dans des conditions différentes, les caractères essentiels présents dans toutes les expériences s'unissent plus fortement ensemble, ils finissent par constituer un système qui a son existence particulière, tout en restant associé aux éléments particuliers qui l'ont complété en diverses occasions, et en restant prêt à s'associer à de nouveaux éléments. Nous sommes ici dans la période de l'induction. Enfin, on voit par un nouveau progrès, le système d'éléments généraux s'organiser de plus en plus et ces éléments finissent par former une tendance plus ou moins consciente, et accompagnée ou non d'une proposition verbale,

1. Binet, *Psychologie du raisonnement*, p. 141.

une véritable habitude de l'esprit à laquelle doivent s'adapter les nouveaux phénomènes intellectuels que les circonstances suscitent. Par exemple, nous apprécions à peu près justement, d'après nos impressions visuelles, la distance d'un arbre, d'un homme, d'une maison, sans nous rappeler les nombreuses expériences qui nous ont permis de passer d'une impression visuelle à une évaluation de la distance, à une possibilité de sensations musculaires et tactiles, déterminées et comptées, nous ne faisons même pas usage d'une proposition générale. Cependant nous pouvons quelquefois, si nous le voulons, rappeler à notre esprit un certain nombre d'expériences passées, et l'on pourrait aussi formuler en propositions verbales les idées générales qui règlent notre jugement ; mais dans certains cas, cela n'est pas possible et tel homme qui apprécie correctement une distance serait bien en peine de dire les principes généraux sur lesquels il se fonde et même ne les comprendrait pas si on les lui énonçait. C'est que ces principes généraux n'existent en lui que sous forme de tendance fixée, dont les éléments ne peuvent être isolés pour être rattachés à des mots ou à des idées autres que celles qui doivent concourir à sa mise en activité. C'est un fait analogue — avec la différence de l'état normal à l'état morbide — à celui du malade qui ne pouvant prononcer des mots isolément, prononce la phrase qui les contient, les mots ne peuvent être rappelés ici que par l'ensemble de la phrase, comme certains éléments qui entrent dans une habitude mentale ne peuvent être rappelés que par les éléments qui sont étroitement associés, systématisés avec eux et par aucune autre considération, aucun autre fait psychologique. La tendance inconsciente est, en somme, le plus haut degré et le plus abstrait de l'idée générale, au moins dans certaines conditions et à certains égards — c'est le cas où la systématisation psychique se présente sous sa forme la plus parfaite. Ce sont

naturellement les états psychologiques moins complexes qui ont pu acquérir jusqu'ici cette manière d'être.

Comme on le voit, le raisonnement et le jugement ont des rapports très étroits. On peut dire, avec plusieurs auteurs que le raisonnement est une complication du jugement, mais le jugement lui-même est compliqué, et il est impossible de trouver à cet égard matière à une distinction suffisante. On peut dire, à un autre point de vue, que le raisonnement désigne plutôt l'acte, le procédé par lequel l'esprit arrive à formuler un jugement, Le jugement apparaîtra ainsi comme le point d'arrivée d'un raisonnement, et même comme le résultat d'une série de raisonnements, et comme pouvant servir de point de départ à des raisonnements nouveaux. Au fond et pour la question traitée ici, ces questions de terminologie n'ont pas une grande importance. En fait, un jugement est la conclusion d'un raisonnement qui l'a précédé, il sert lui-même de point de départ, ou de terme intermédiaire à des raisonnements nouveaux qui aboutiront à de nouveaux jugements. Il serait absolument oiseux de rechercher lequel des deux, du jugement ou du raisonnement, a précédé l'autre. Ce sont deux formes différenciées d'une opération primitive qui n'était ni l'un ni l'autre.

J'ai essayé de montrer comment les faits intellectuels impliquaient tous l'existence d'une loi de finalité. Pour le jugement et le raisonnement il n'était peut-être pas besoin d'une longue démonstration , mais j'ai tenu à poser la question sous sa forme la plus générale et à la résoudre de manière à ce que la solution put s'appliquer à tous les faits sans exception. Invoquer comme preuve de finalité le raisonnement de Dupuytren faisant l'opération du trépan d'après de simples conjectures que l'évènement justifie, de Pascal vérifiant la pesanteur de l'air par la mesure de la colonne de mercure du tube de Torricelli au pied et au sommet du Puy-de-Dôme, de

Newton découvrant les lois du monde en voyant tomber une pomme, eût été plus facile mais moins probant, je crois, et en tout cas ce n'est pas seulement le fait de la finalité qu'il fallait établir, mais la nature de son mécanisme.

On pourrait maintenant passer à des faits généraux d'un ordre moins abstrait, c'est toujours la même loi générale qu'on retrouverait dans tous les phénomènes. Il est impossible ici de passer, même rapidement, en revue tous les produits de l'intelligence humaine, mais il est bien reconnu que les sciences sont des systématisations de faits réels, c'est-à-dire de perceptions, d'images et d'idées, que la philosophie est une tentative de synthèse générale des relations abstraites des phénomènes, c'est-à-dire d'idées suggérées elles-mêmes par des coordinations d'images, d'idées et de perceptions ; la religion est, au point de vue intellectuel, une synthèse du monde comme la philosophie ; l'art est une synthèse d'images, d'idées et de perceptions dépendant de l'organisation créatrice de l'artiste. Si nous examinons, par exemple, une science quelconque, nous voyons qu'elle est un ensemble de lois d'autant mieux coordonnées que la science est plus avancée, condensant chacune un nombre incalculable d'expériences et d'observations, (c'est-à-dire de perceptions et d'images) établissant par suite entre ces perceptions et ces images un lien de finalité, en les faisant converger vers un but commun en les employant toutes à fournir les éléments d'une loi abstraite dont la connaissance déterminera notre conduite et nous permettra soit de nous modifier de manière à nous adapter au monde, soit de modifier en quelque chose le monde pour l'adapter à nous.

§ 5.

Nous avons étudié jusqu'ici le raisonnement, le jugement, les phénomènes intellectuels en général, comme

des faits donnés, en étudiant à présent les conditions, les circonstances de leur formation, nous y verrons de nouvelles applications de la finalité psychique. En effet, tous les jugements possibles ne se forment pas en nous, et surtout toutes les idées ne deviennent pas des croyances, toutes les croyances ne deviennent pas des certitudes. Nous aurons à étudier plus tard, à propos de l'arrêt, de l'inhibition, la partie négative de cette loi, beaucoup plus importante qu'on ne paraît généralement le croire. Nous avons à examiner, pour le moment, sa partie positive, à voir comment les idées naissent en nous, comment les jugements se forment, comment les croyances s'organisent.

Pour introduire un ordre, un peu factice mais réel, en somme, dans le sujet, nous étudierons d'abord les synthèses intellectuelles déterminées surtout par les associations provoquées par des perceptions, ensuite les synthèses intellectuelles dans la formation desquelles la plus grande part échoit aux habitudes internes, dispositions acquises, idées préconçues, tendances déjà organisées, manifestées par des phénomènes intellectuels ou affectifs. Les deux cas nous seront également des preuves de l'activité synthétique essentielle de l'esprit.

D'abord nous trouvons que chaque perception un peu importante joue un rôle dans notre vie intellectuelle. C'est un fait bien général que nos idées nous viennent de l'expérience, c'est-à-dire que nos perceptions déterminent dans le cerveau un travail systématique. Cette systématisation, — avec l'abstraction et la dissociation des éléments qui nécessairement l'accompagnent, — aboutit à des idées, à des raisonnements, à des conceptions plus ou moins vastes, plus ou moins profondes qui se traduisent ensuite par des actes plus ou moins compliqués et importants. Depuis les pauvres idées des animaux dont les instincts ne sont pas assez fixés pour que l'expérience ne

puisse les modifier en quelque point, jusqu'aux observations et aux expériences les plus élevées du savant, nous pouvons constater des formes très variées de ce même phénomène dont la généralité apparaît facilement. Mais ici, comme partout, les erreurs sont spécialement instructives ; une synthèse imparfaite laisse mieux voir les matériaux et l'activité intellectuelle sera plus visible peut-être quand elle aboutira à une erreur, bien qu'elle soit plus imparfaite. Les exemples ne manquent pas, de systèmes intellectuels erronés, suscités par des perceptions qu'il s'agit d'interpréter — nous n'avons à examiner d'abord ici que les cas où la perception elle-même n'est pas sensiblement modifiée.

Un cas assez curieux est celui des onomatopées. Ici la perception n'est pas précisément altérée et pourtant l'esprit la croit autre qu'elle n'est, il se trompe sur elle et porte un jugement faux sur son compte. «Si nous croyons parfois entendre, dans certains sons de nos idiomes, une imitation des bruits de la nature, nous devrions nous rappeler que ces mêmes bruits, dans d'autres langues, sont représentés par de tous autres sons dans lesquels les peuples étrangers croient également sentir des onomatopées ; de telle sorte qu'il serait vrai de dire que nous entendons les bruits de la nature à travers les mots auxquels notre oreille est habituée depuis l'enfance » [1]. Ajoutons que les imitations que l'on fait du tonnerre, des cris des animaux, du vent, etc., dénotent une illusion de même ordre. Il s'établit une certaine convention d'après laquelle tel bruit produit par les organes vocaux de l'homme, imite tel bruit naturel, et des croyances erronées particulières se produisent ainsi.

Voici un fait cité par M. Max Simon où nous retrouvons bien cette faculté de l'esprit d'encadrer une perception

1. M. Bréal, *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*, p. 401.

dans un système de faits qui peut être un roman. L'esprit veut comprendre et il interprète toujours, en se trompant s'il n'est pas dans des conditions favorables à une activité régulière. «Une personne ayant de l'asthme depuis plusieurs années et qui s'était endormie dans un état d'anxiété respiratoire, se voit en rêve dans une rue montueuse, que gravit une lourde voiture : la chaleur est étouffante, les chevaux sont essoufflés ; ils ont beaucoup de peine à marcher et bientôt l'un d'eux s'abat. La respiration du pauvre animal est haletante ; il est couvert de sueur. Le conducteur fait tous ses efforts pour relever le cheval abattu, et le dormeur vient lui prêter assistance. La personne qui fait ce rêve se réveille : elle est elle-même en pleine transpiration et souffre d'une extrême oppression »[1]. Dans le même ordre de faits nous trouvons, citée par le même auteur, une malade du pensionnat Saint-Lazare qui ne pouvait voir couper, entendre déchirer une étoffe sans se plaindre qu'on la coupât, qu'on la déchirât, et sans se mettre dans une violente colère. M. Simon pense qu'il s'agit là d'une illusion provoquée par un phénomène d'action réflexe ; « on sait en effet, que certains bruits : la main humide passée rapidement sur le bois vernis ou ciré, le grincement d'un couteau sur certains corps, etc., produisent chez beaucoup de personnes une sorte de frisson extrêmement désagréable ; eh bien ! notre malade, au bruit de l'étoffe déchirée, éprouvait vraisemblablement ce frisson qu'elle interprétait dans le sens de son délire »[2]. Quoi qu'il en soit, l'activité de systématisation intellectuelle déterminée par la perception ne peut être mise en doute.

Aux associations déterminées par des perceptions, il faut rattacher celles qui sont déterminées par le manque

1. Max Simon, *Le Monde des rêves*, pages 39, 40. Cf. p. 41.
2. Max Simon, *Ouvr. cité*, p. 271.

d'une perception attendue ou habituelle. Les anesthésies partielles ou générales, produisent chez les malades certaines idées, certains jugements particuliers. « Le malade se croit mort, il croit que ses jambes sont de bois »[1]. Quelquefois il se produit une sorte de dédoublement de la personnalité, les aliénés hémiplégiques « s'imaginent être couchés avec un autre individu, parce que le contact de la moitié paralysée et anesthésique de leur corps produit chez eux la sensation de la présence d'une personne étrangère »[2].

Enfin, un cas particulier est celui où la sensation détermine l'apparition de phénomènes intellectuels qui n'ont aucun rapport avec elle. Il se passe ici quelque chose de tout à fait analogue à ce que nous avons vu à propos de l'interprétation par les appareils sensoriels. Une excitation venue du dehors détermine une série de phénomènes psychiques, mais ces phénomènes résultent simplement de la mise en jeu d'une habitude psychique qui ne correspond nullement à la nature du phénomène extérieur. L'individu est, en ce cas, soit d'une manière permanente, soit d'une manière temporaire, tellement absorbé par une préoccupation dominante ou une habitude prise, que la force psychique dégagée par l'excitation venue du dehors s'emploie tout entière au profit du système dominant. Comme un nerf olfactif dilacéré donne des impressions lumineuses, une sensation auditive, musicale, arrivant à un cerveau préoccupé, déterminera une suractivité des tendances principales. C'est ainsi, je pense, qu'il faut interpréter un fait raconté par M. Legouvé, dans ses mémoires. M. Legouvé faisait une pièce en collaboration avec Goubaux, il travaillait pendant la matinée. « Après

1. Griesinger, *Maladies mentales*.

2. Ball, *Leçons sur les Maladies mentales*, p. 97. Voir d'autres faits analogues, même page et pages 161, 162, 163, 172, etc.

le déjeuner, une heure de musique qui nous servait de récompense et d'auxiliaire. Il y a un lien mystérieux entre les arts. Une mélodie vous dicte souvent un bon vers, et plus d'une fois, pendant le travail, c'est Beethoven, c'est Weber, c'est Schubert qui m'ont aidé à me tirer d'affaire dans une scène difficile »[1]. Darwin éprouvait des impressions analogues, il fut obligé de renoncer à écouter de la musique parce que, au lieu de le distraire, elle le faissait penser trop vivement à l'objet de ses travaux[2]. Enfin la même chose est arrivée à Stendhal : « H. Beyle, ce profond observateur, raconte qu'un jour (il aimait alors je ne sais quelle personne), la musique le rendit plus énamouré que jamais ; il crut d'abord que cet art avait sur l'amour une influence particulière. Mais il se rappela que l'année précédente où il songeait au moyen d'armer les Grecs, la même musique avait éveillé son ardeur avec la même intensité, mais en la tournant du côté de ses recherches d'alors »[3]. La musique, par le caractère quelque peu vague et diffus de l'excitation qu'elle nous donne, est l'art qui se prête le mieux à ces transformations, et son charme lui vient en grande partie de ces tendances, quelquefois inconnues de nous, qu'elle va réveiller au fond de notre être assez pour nous émouvoir, trop peu pour que l'émotion cesse d'être esthétique.

Dans les phénomènes intellectuels eux-mêmes, nous remarquons aussi cette double force coordinatrice de l'élément nouveau et des habitudes anciennes ; toute idée implantée dans le cerveau cherche à se subordonner d'autres éléments, ou au moins à les coordonner avec elle, les anciennes tendances cherchent aussi à se subordonner les idées nouvelles. Il y a quelquefois lutte, mais parfois

1. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, t. III, p. 77.
2. *La vie et la correspondance de Charles Darwin.*
3. Guyau, *les Problèmes de l'esthétique contemporaine*, p. 30.

l'une ou l'autre des idées réussit à se développer, parfois l'une et l'autre persistent et l'on a soit une coordination supérieure, soit un manque d'harmonie dans l'ensemble. Nous sommes toujours portés à croire ce que l'on nous dit, à accepter les idées qui nous sont suggérées, si aucune tendance ne s'y oppose. Le fait se reproduit à chaque instant. Si quelqu'un vient me dire qu'il a trouvé une pièce de dix centimes en passant dans la rue, si je ne le sais pas particulièrement menteur, si je ne connais pas une raison spéciale pour qu'il ne dise pas vrai sur ce point, il est sûr que je le croirai, et cette idée restera dans mon esprit, de manière à déterminer, si l'occasion s'en présente, une direction particulière de mes idées et de mes actes. La force associative de l'idée se montre très bien quand on supprime la résistance des tendances organisées, par exemple, dans le somnambulisme. On sait qu'il suffit, en général, et à moins que l'idée suggérée ne heurte des tendances bien profondes, de suggérer une idée à une personne hypnotisée, pour qu'elle la croie vraie et que ses autres idées et ses actes soient logiquement en rapport avec elle. J'ai déjà cité le cas de M. Richet annonçant à un ami hypnotisé qu'il est transporté dans la lune, le sujet accepte la réalité de ce voyage et son esprit construit un système d'images et de raisonnements en harmonie avec l'idée suggérée. Il voit des bêtes fantastiques, et comme M. Richet lui annonce vouloir les ramener avec lui : « Je te reconnais bien là, disait-il, tu ne sais seulement pas comment nous ferons pour redescendre et tu veux te charger de ces gros animaux-là... Il disait cela très sérieusement et se fâchait tout de bon. » Les tendances concrètes représentant les associations produites par l'expérience de la vie de tous les jours ne paraissent s'être manifestées que par un mot. « Quel beau récit de voyage à faire, mais par malheur on ne nous croira

pas »[1]. Ainsi l'incrédulité, la résistance que rencontrait chez lui l'idée envahissante il la reconnaissait, mais il la plaçait chez d'autres personnes, comme les malades qui ont une moitié du corps anesthésié, attribuent cette moitié à une autre personne. Autour de l'obstacle qui se présente, l'idée envahissante construit un nouveau système d'images et d'idées. De tels exemples me paraissent mettre complètement en lumière le pouvoir de systématisation des phénomènes intellectuels qui éveillent à la fois des idées, des hallucinations, des sentiments et des tendances motrices.

La force de systématisation des habitudes de l'esprit n'est pas moins évidente. On sait que nous accueillons en général très favorablement les idées qui s'accordent avec les nôtres ; au besoin nous défigurons aisément les idées des autres pour les accorder aux nôtres, ou bien encore, et peut-être plus volontiers, *de manière à les rendre telles que leur absurdité soit frappante et que les nôtres en triomphent aisément*, le tout, bien entendu, sans mauvais vouloir conscient. Quiconque a discuté, si peu que ce soit, sur un sujet quelconque, a pu s'apercevoir que bien souvent ses arguments ne sont pas compris et que les réponses qu'on oppose à ses raisonnements n'ont pas de rapport logique avec ce qu'il a dit, — et les deux interlocuteurs pourraient souvent faire, chacun pour son compte, la même remarque. L'adversaire, grâce à des associations d'idées, grâce à une organisation psycho-physique différente, n'a pas saisi les raisons qu'on lui donne. Le milieu

1. Ch. Richet. *L'Homme et l'Intelligence. Du somnambulisme provoqué.* On trouvera d'autres exemples. « Un jour, dit M. Richet, je dis à Mme X... qu'elle était changée en perruche, puis, je ne sais pourquoi je n'y pensais plus, lorsque, tout d'un coup, elle me demanda très sérieusement si elle pouvait manger du chénevis qu'on avait mis dans sa cage. » Voir aussi Richer, *l'Hystéro-épilepsie*. Bernheim, *de la Suggestion*. Binet et Féré, *le Magnétisme animal*. Beaunis, *Etudes sur le Somnambulisme provoqué*. Delbœuf, *Revue philosophique*, *passim*.

n'était pas favorable aux nouvelles idées qu'on voulait y introduire, et elles n'ont pu s'y établir. De plus, la lutte a été si courte et si peu vive, qu'elle n'a pas excité dans le cerveau assez de trouble pour éveiller le sens intime. Cela se produit quelquefois bien qu'on ait étudié la question et examiné avec conscience les arguments ; les mots parlés ou écrits, n'éveillent pas les idées qu'ils devraient éveiller, ou bien ne les éveillent que très faiblement, et elles sont bientôt étouffées. La parabole du grain qui tombe sur le roc ou dans les broussailles, s'applique ici merveilleusement. Ce qui arrive aussi c'est que les éléments d'idées éveillées par le mot, sont arrangés par l'esprit qui les reçoit de façon à déformer plus ou moins la doctrine, l'idée qu'il s'agit d'examiner. En fait, on n'est presque jamais parfaitement compris. Les erreurs sont d'une fréquence extrême et les hommes éminents n'en sont nullement exempts. Un cas assez curieux est la critique que fit Flourens de l'origine des espèces de Darwin. « Selon M. Flourens, la grande erreur de Darwin est d'avoir personnifié la nature..... » Quoi ! M. Flourens n'a-t-il pas compris, s'écrie M. Huxley, la nécessité logique de ces arguments simples qui servent de base à tous les raisonnements de Darwin ? A-t-il pu confondre une déduction irréfragable, tirée des rapports reconnus qui subsistent entre les organismes et les conditions qui les entourent, avec une forme substantielle métaphysique, une personnification chimérique des forces de la nature ? Ce serait à n'y pas croire, si d'autres passages du livre ne venaient faire cesser toute hésitation à cet égard.

« On imagine une *élection naturelle*, que pour plus de ménagement on me dit être *inconsciente*, sans s'apercevoir que le contre-sens littéral est précisément là : élection inconsciente. J'ai déjà dit ce qu'il faut penser de l'élection naturelle. Ou l'élection naturelle n'est rien, ou c'est la nature. Mais la nature douée d'élection, mais la

nature personnifiée !..... Dernière erreur du dernier siècle !..... Le dix-neuvième ne fait plus de personnification »[1]. Au reste la théorie de la sélection naturelle qui nous paraît aujourd'hui si claire, eut beaucoup de peine, je ne dis pas à se faire admettre comme vraie, mais à se faire comprendre. On s'en rendra compte en lisant le second volume des lettres de Darwin et le récit de M. Huxley sur la réception faite à l'origine des espèces[2].

La manière dont certains peuples acceptent, ou plutôt paraissent accepter les nouvelles religions qu'on leur prêche, est une nouvelle preuve de l'activité systématique des habitudes psychiques, des idées acquises. Ces peuples, dans la religion qu'on leur offre, choisissent inconsciemment ce qui s'accorde avec leurs habitudes d'esprit, rejettent le reste, et, par la systématisation des éléments acceptés avec les croyances, les théories, les idées déjà existantes, défigurent complètement la doctrine qu'on leur a transmise. Les nègres du Congo, dit M. Girard de Rialle, tout en paraissant convertis au christianisme, n'en sont pas moins fétichistes, ils considèrent les prêtres comme les sorciers, les *ouagangas* des blancs. Dans les localités où l'appui du gouvernement a permis à ces ecclésiastiques d'extirper les anciennes croyances et les pratiques terribles ou repoussantes de l'ancienne religion fétichique, les nègres n'ont pas acquis pour cela des notions théologiques plus élevées ; ils considèrent Jésus-Christ comme le grand fétiche des blancs. Les prédications sur la vie future, l'autre monde, les récompenses et les peines après la mort, n'ont pas été comprises, et toutes ces idées se sont confondues dans la cervelle des noirs

1. Huxley, *Les sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir*, p. 424.

2. Ch. Darwin, *La vie et la correspondance de Ch. Darwin*. T. II. L'ouvrage a été traduit en français par M. H. de Varigny.

avec l'expatriation forcée de leurs compatriotes, embarqués comme esclaves sur des bateaux négriers, transportés en Amérique et que l'on ne revoyait jamais [1]. De même, dans un ordre de faits analogues, M. Ferri a remarqué que « l'hommme doux et honnête adore un Dieu d'amour et de pardon et que l'homme pervers et immoral se forme un Dieu cruel et haineux » [2].

L'influence des idées dominantes est très marquée aussi dans l'état pathologique. M. Foville raconte l'histoire intéressante d'un capitaine de la garde impériale atteint du délire des persécutions avec hallucinations multiples, qui entra à Charenton peu de temps avant la guerre de 1870. Le malade conservait une certaine lucidité en dehors de l'objet propre de sa folie, mais toujours il interpréta les faits dans le sens de son délire. « M. Z.... n'a pas cessé de se montrer rebelle aux vérités les plus évidentes, insensible aux plus douloureuses réalités. La succession des événements malheureux, l'investissement de Paris, la capitulation de Metz, par suite de laquelle son régiment et ses camarades devenaient prisonniers, les combats sous Paris dont il voyait les divers épisodes de ses propre yeux, le bombardement des forts qu'il entendait sans interruption, l'insurrection de Paris et ses suites déplorables, le second siège et la réorganisation d'une armée française, tout est resté pour lui comme non avenu. Chaque événement lui était raconté par plusieurs personnes différentes, et jamais il n'a voulu en croire un seul mot. Il n'a jamais cessé de soutenir que la France était en paix, l'empereur aux Tuileries ; que les communications étaient libres et que c'était pour faire cause commune avec ses persécuteurs que l'on refusait d'envoyer ses lettres à ses parents et de lui faire parvenir

1. Girard de Rialle, *Mythologie comparée*, I, 223.
2. Ferri, cité par Garofalo, *La Criminalogie*, p. 141.

leur réponse ; que tout ce bruit fait autour de la maison par la canonnade était l'œuvre de quelques officiers de son régiment, ses ennemis déclarés, acharnés à le tourmenter et dont il citait les noms.... Je lui donne des journaux qui racontaient en détail les grands événements qui se succédaient d'une manière si lamentable pour la France et pour son armée. Il les lisait devant moi sans la moindre émotion, et me les rendait en disant avec un sourire ironique, que c'était une feuille imprimée par ses ennemis, uniquement pour le tromper.... Il m'est arrivé de lui remettre le même jour cinq ou six journaux différents, portant la même date, relatant les mêmes faits ; il les a lus avec la même incrédulité, assurant qu'ils étaient tous de faux journaux, imprimés à sa seule intention par des persécuteurs tellement acharnés qu'ils ne reculaient devant aucun sacrifice d'argent » [1]. On trouvera des faits analogues en grand nombre chez tous les auteurs qui ont traité de la folie [2].

On le voit, tous les phénomènes intellectuels, considérés en eux-mêmes, nous ont apparu comme des formes particulières d'association systématique de certains éléments fournis par les perceptions externes et internes : images vives, images faibles, idées, éléments moteurs. Selon la forme de l'association, selon le but qu'elle doit remplir, nous avons des images, des idées, des jugements, des raisonnements, des croyances. Quant à la formation, à l'apparition de ces phénomènes intellectuels, elle nous a paru amenée, selon une loi de finalité, par la nature de

1. Cité par Despine. *De la folie au point de vue philosophique ou spécialement psychologique*, p. 325 et suivantes.

2. Voyez en particulier Esquirol. *Des Maladies mentales*, II, 13, 14, 15. *Les Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, aux articles concernant les aliénés criminels. Voir, par exemple, l'*Affaire Séverac*, par Chambeyron, médecin de l'hospice des aliénés de Rennes, au tome XVIII, p. 374, etc.

la cause qui la produit, des éléments psychiques momentanément prépondérants, par l'influence coordinatrice des perceptions et par la nature des croyances, des idées, des tendances antérieurement acquises et dont l'activité tend à se systématiser avec les nouvelles idées qui se produisent. On pourrait compléter ceci par une étude sur la mémoire et l'habitude. L'habitude, en tant qu'impliquant une association plus étroite et plus parfaite de phénomènes intellectuels, rentre évidemment dans notre loi. La mémoire désigne le réveil de certains phénomènes intellectuels dans certaines circonstances. Nous l'avons donc implicitement étudiée en indiquant les conditions de réveil des idées à l'état normal, et en remarquant que c'est l'idée dont nous avons besoin qui se présente généralement à l'esprit. Si nous étudions une question de psychologie et que le mot âme se présente à nous, nous nous souviendrons de son sens psychologique, non du sens qu'il a dans l'expression l'âme d'un canon, etc, Du reste, cette question sera plus longuement examinée à propos de la critique des lois de contiguïté et de ressemblance.

Il resterait à se demander maintenant quel est le rôle général des phénomènes intellectuels, sensations, perceptions, raisonnements, dans la vie de l'esprit, et comment ce rôle est réductible à la loi de finalité. Mais il est à noter d'abord que nous avons pris dans un sens très large les mots phénomènes intellectuels et il est une distinction qu'il importe de faire, celle du phénomène psychique qui est essentiellement un jeu des tendances et de leurs éléments, et des faits de conscience qui l'accompagnent. Si l'on entend par phénomène intellectuel la conscience que nous avons dans certains cas des associations et des dissociations internes des éléments de nos tendances, les phénomènes intellectuels correspondent à des

1. Voir pour le développement *Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition.*

actions, à des groupements harmoniques de ces éléments, alors que ces actions, ces groupements s'effectuent d'une manière assez systématisée pour ne pas donner lieu à des phénomènes affectifs, avec assez de trouble pourtant pour ne pas être automatiques. Mais on a montré plusieurs fois et nous avons eu occasion d'y revenir, que, dans le jeu des tendances, la conscience n'était pas un élément essentiel. En quoi donc consiste essentiellement le jeu de tendances qui se manifeste en certains cas par ces phénomènes subjectifs qui sont, pour le sens intime, les phénomènes intellectuels ? Il consiste, d'une manière générale, en une association, précédée quelquefois ou accompagnée d'une dissociation d'éléments psychiques telle que le système ainsi formé soit un en lui-même et soit apte à entrer comme élément dans une tendance plus complexe, laquelle se manifeste, en général, plutôt par des phénomènes affectifs, et en tout cas correspond à une part plus grande de la personnalité. Toutes nos connaissances, toutes nos idées, tous nos raisonnements (en prenant ces mots dans un sens qui puisse s'appliquer aussi à des actes inconscients de l'esprit) ont pour rôle, d'une manière générale, de déterminer l'application des tendances motrices, quand celles-ci entreront en jeu. Savoir, par exemple, que l'eau apaise la soif, c'est ouvrir une direction à la tendance organique qui se manifestera quand notre organisme nous donnera l'impression de la soif. Savoir la physiologie, c'est avoir des connaissances qui peuvent diriger un grand nombre d'actes de diverse nature, depuis les soins à prendre de son corps jusqu'aux cours ou aux livres que l'on peut faire sur cette science.

D'une manière générale, l'intelligence a surtout pour éléments des phénomènes abstraits, susceptibles d'entrer dans un grand nombre de tendances, de systèmes psychiques divers. Les phénomènes affectifs sont plus souvent produits par le jeu de tendances concrètes ,

intéressant davantage l'ensemble de la personnalité. Par exemple, savoir que deux et deux font quatre est une connaissance abstraite, elle est représentée en nous par l'association de divers éléments psychiques, par une certaine manière d'être qui pourra se manifester en bien des circonstances et s'associer à des tendances très variées. Au contraire, le plaisir que produit, par exemple, une bonne digestion est lié à une fonction vitale déterminée, concrète et ne peut s'associer à plusieurs tendances organiques. A la distinction indiquée, au point de vue de leur manifestation au sens intime, entre les phénomènes intellectuels et les phénomènes affectifs, nous pouvons donc ajouter, à un point de vue moins abstrait et plus synthétique, cette différence que les idées et les perceptions, les éléments de l'intelligence, sont des éléments possibles pour un grand nombre de tendances — l'idée ou la perception d'un fruit, par exemple, étant susceptibles de s'associer à des actes très variés et à des tendances très diverses : faim et actes destinés à la satisfaire, amour de l'horticulture et soins donnés aux arbres, esprit scientifique et recherches de botanique. etc. — et que les opérations intellectuelles, jugement, raisonnement, etc., sont toutes des synthèses, précédées ou non d'une décomposition, d'éléments abstraits extraits des tendances ou des perceptions, ou bien encore, comme les mots et les autres signes, représentant les perceptions ou les tendances. L'intelligence est donc destinée d'une manière générale à analyser et à synthétiser les données de l'expérience sous toutes ses formes, de manière à former des éléments abstraits systématiquement associés, idées, habitudes d'esprit, jugements, croyances, qui, par leur association avec les tendances motrices, permettent à ces tendances de s'associer harmoniquement entre elles, et d'arriver à se satisfaire, c'est-à-dire à se traduire par des actes coordonnés qui font servir

le monde extérieur au développement de la finalité humaine et qui par cela même, augmentent sa propre finalité. L'intelligence, à ce point de vue, a donc pour effet général, de préparer et de développer par l'association systématique de certains éléments abstraits, la systématisation des tendances de l'homme, et par suite de son milieu. C'est son rôle dans la vie de l'esprit, mais il ne faut pas oublier que l'on ne peut séparer absolument l'intelligence de la sensibilité et de la volonté, et que ce qui nous paraît à un point de vue être un phénomène intellectuel, apparaît à un autre point de vue comme un élément d'une volition.

CHAPITRE III.

Phénomènes affectifs et tendances.

§ 1.

La loi de finalité est plus évidente peut-être encore dans les phénomènes affectifs et dans les tendances en général que dans les opérations intellectuelles. Que la faim, par exemple, ait pour effet de donner à l'organisme les aliments dont il a besoin, que le manque d'oxygène dans le sang détermine un état d'essoufflement qui a pour effet de remédier à ce manque d'oxygène par la rapidité de l'acte respiratoire, cela n'est pas douteux, mais il y a peut-être lieu d'examiner brièvement le problème à un point de vue très général, et d'étudier quel est le mode particulier de finalité des phénomènes affectifs et des tendances. Comme dans les chapitres précédents nous examinerons d'abord les phénomènes une fois donnés et constitués, nous examinerons ensuite les circonstances, les conditions de leur production.

Si je réunis ici les phénomènes affectifs et les tendances en général, ce n'est pas que les deux ordres de faits me paraissent se confondre absolument. D'un côté, en effet, nous avons nombre de tendances qui ne se manifestent pas par des phénomènes affectifs au moins ordinairement, et telles sont, par exemple, la plupart des fonctions organiques continues ou à rythme très rapide : la circulation, la respiration, la digestion, par exemple ; d'autre part, il est des phénomènes affectifs qui accompagnent des opérations intellectuelles, c'est-à-dire un jeu

d'éléments abstraits comme, par exemple, le plaisir que donne un beau raisonnement. Mais d'une manière générale, comme je l'ai indiqué, les phénomènes affectifs sont la manifestation à la conscience de l'activité de tendances importantes dans certaines conditions que j'ai précisées ailleurs [1]. Nous pouvons donc, sous les réserves qui viennent d'être indiquées, et en en tenant compte dans le choix des faits, parler simultanément des sentiments et des tendances qu'ils accompagnent d'autant plus légitimement que parler des unes après avoir parlé des autres serait s'exposer à des répétitions forcées et sans utilité.

La finalité dans les tendances organiques est tellement évidente qu'il serait oiseux de s'y arrêter. La respiration, la digestion, la circulation ont toutes pour effet le maintien de la vie. Quand le physiologiste cherche les fonctions d'un organe donné, il ne fait pas autre chose que chercher la finalité particulière de cet organe et comment il s'associe systématiquement avec les autres organes du corps. On trouve même déjà dans l'organisme des tendances, des fonctions qui ont un autre but que la vie de l'individu : la fonction génératrice qui a pour but la vie de l'espèce. Il serait hors de propos de s'arrêter ici avec admiration devant tous les détails de ce système où l'on a voulu voir la marque d'une intelligence créatrice, d'un fait de conscience divin, comme si la finalité des faits de conscience n'était pas sous la dépendance de la finalité organique, bien loin de l'avoir précédée. Pour en venir au point de vue qui concerne plus spécialement la psychologie, les instincts offrent des applications non moins frappantes de la loi de finalité. Il n'est pas bien

1. *Les Phénomènes affectifs.* En résumé, la tendance en activité s'accompagne d'un phénomène affectif, émotion, sentiment de désir, plaisir, peine, etc., quand elle n'aboutit pas sans quelque difficulté, et que son activité persiste cependant.

utile de décrire au long les instincts des animaux, des abeilles en particulier ou de ces insectes qui ont pu sembler un moment une pierre d'achoppement pour la théorie évolutionniste bien qu'elle ne paraisse en somme devoir en éprouver aucun dommage. Dans l'homme même les actes réflexes plus ou moins simples, plus ou moins composés, qu'ils se passent dans la moelle épinière, dans la protubérance annulaire, dans les tubercules quadrijumeaux, sont de merveilleux exemples de finalité organique, de systématisation d'impressions et de mouvements.

Si nous passons de ces phénomènes aux tendances qui s'accompagnent plus ordinairement d'émotions, de sentiments, de désirs, nous trouvons les mêmes caractères généraux avec cette différence que si ce système d'éléments est plus vaste, plus complexe, la coordination est moins parfaite que dans la sphère de l'automatisme.

Il ne saurait être question de faire ici une étude complète du caractère, mais au point où nous en sommes il convient d'en dire quelques mots. Ce que l'on appelle caractère n'est que la forme particulière que prend chez un individu la finalité générale de l'organisme, les qualités et les défauts indiquent la forme particulière d'association des éléments qui composent une tendance. Nous ne pouvons ici que nous en tenir aux lignes générales et indiquer ce qui concerne spécialement la grande loi que nous étudions en ce moment. A ce point de vue on peut diviser les tendances en trois catégories, celles qui ont pour résultat ou pour but, (si l'on veut entendre par but le résultat vers lequel convergent tous les éléments d'un système psycho-organique,) la vie ou le bien-être de l'individu, celles qui ont pour but la vie et le bien-être de la société ou de l'espèce, celles qui ont pour but la systématisation idéale ou réelle de l'univers en général. Dans chaque catégorie, le caractère de finalité est bien marqué, et assez évident par lui-même.

Parmi les tendances qui ont pour but la vie et le bien-être de l'individu, il faut signaler, outre la plupart des tendances organiques, tous les sentiments qui s'y rapportent et qui ont pour objet de les favoriser, de leur permettre de s'exercer dans les meilleures conditions possibles — ainsi, à certains égards, l'amour du gain, l'amour du luxe, ou au moins du confort, la gourmandise, le besoin de remuer, de marcher, d'exercer ses muscles, etc. Dans la seconde classe nous rangerons l'instinct sexuel qui est souvent ramené à la première par les calculs de l'individu, et toutes ses dépendances : l'amour en général, les affections de la famille ; l'amitié, la sympathie en général, l'ambition quand elle a un but élevé, etc. ; dans la troisième l'instinct moral, ce qu'on a appelé le sens du divin, l'amour de Dieu compris comme un législateur de l'univers, ou de tout ce qui peut remplacer le Dieu personnel des déistes, la formule suprême d'où tout se déduit, l'harmonie universelle, la substance des panthéistes, etc., l'amour du beau, l'instinct esthétique, à de certains égards et dans de certaines conditions.

Je n'ai pas la prétention d'énumérer ici toutes les tendances possibles, il me suffit de faire remarquer que chacune d'elles consiste en une association très vaste, comprenant comme éléments un grand nombre de phénomènes intellectuels et de tendances secondaires, coordonnés vers une fin unique ou vers des fins harmoniques. La gourmandise, pour prendre une des moins élevées, implique comme principal élément un goût fin et exercé qui est pour ainsi dire le centre du système. Pour arriver à produire les impressions gustatives, qui ne devraient être qu'un moyen de contrôler la qualité nutritive des aliments mais qui ont donné lieu à des développements qui ont souvent fait perdre de vue leur vraie fonction, et qui sont le centre vers qui tout converge, il faut travailler pour gagner l'argent qui permettra d'acheter des vivres

choisis avec art, dresser avec soin la personne chargée de les apprêter, lui donner des instructions, la surveiller au besoin, et pour cela avoir fait un certain apprentissage, faire de l'exercice ou prendre des précautions pour entretenir l'appétit, se mettre dans les conditions les plus favorables pour apprécier un bon morceau, au point de vue de l'éclairage, de la température, de la compagnie, etc. ; on peut voir dans Brillat-Savarin les conditions multiples requises pour être un vrai gourmand, conditions qui tendent toutes vers un même but : la sensation du goût ou la série de sensations de goût savamment harmonisées qui se produisent à un moment donné, — et je néglige toutes les petites tendances qui se combinent et se répètent pour l'accomplissement d'un grand nombre d'actes tels que déplier sa serviette, prendre sa fourchette, découper, soulever son verre, etc. Sans doute on peut être gourmand à moins de peine, et le système d'idées, d'images, d'actes, de perceptions sera alors moins vaste, mais il y en aura toujours un et il aura essentiellement le même caractère, l'association des éléments vers un but, c'est-à-dire la finalité au sens positif du mot. Et si nous prenions la plus petite des tendances qui s'associent pour former une tendance psychique, par exemple, l'acte de remuer le doigt, si nous considérions l'idée la plus simple de toutes celles qui se produisent à l'occasion de la sensation gustative, nous trouverions encore, comme nous l'avons vu, cette tendance et cette idée composées elles-mêmes d'éléments coordonnés, capables sans doute de se subdiviser à leur tour. Que serait-ce si nous prenions une des tendances supérieures de l'homme, l'amour de la perfection, par exemple, tel qu'il peut se manifester dans un esprit pour qui la perfection n'est pas un mot respectable et vide, ou l'amour de la science ; qui pourrait dire ce qu'un tel sentiment suppose d'actes, de sentiments secondaires, d'idées et d'expériences tendant tous vers ce même but :

la recherche et la connaissance de l'ordre naturel des phénomènes ?

Si au lieu d'étudier les tendances à un point de vue plutôt objectif, nous étudions, par le sens intime, leurs manifestations affectives, nous arrivons à des conclusions analogues. Nous voyons, par exemple, que le plaisir correspond à un accroissement de la systématisation de l'organisme ou d'un des éléments qui le composent, la douleur à une diminution de cette systématisation, quand cet accroissement ou cette diminution atteignent un degré suffisant d'intensité et de rapidité, le désir correspond à une tendance sentie qui ne peut être satisfaite et qui tend à nous faire accomplir les mouvements nécessaires pour lui procurer les éléments qui lui manquent, l'espérance accompagne une tendance satisfaite faiblement par des images, elle diffère du désir en ce que dans le désir la tendance est plus impérieuse, néanmoins le désir s'accompagne souvent d'espérance et l'espérance de désir. Mais il est inutile de s'arrêter plus longtemps à ces détails qui dépendent des faits généraux que nous avons examinés.

On pourrait objecter que je n'ai guère considéré que les tendances qui ont pour but un accroissement de systématisation et que la finalité de celles-là n'a rien de douteux, mais qu'il en est d'autres, la haine, la crainte, etc., qui paraissent présenter plutôt un caractère opposé. L'objection s'évanouit, je crois, si l'on y regarde de près. A considérer la tendance en elle-même, son but fut-il l'anéantissement de l'univers, elle se présente toujours elle-même comme un composé d'éléments qui tendent vers une fin unique ou vers des fins harmoniques, en ce sens la loi de la finalité s'applique à toutes les tendances, de plus cette tendance est généralement en harmonie avec d'autres tendances de la même personne, et ceci est encore une application de notre loi. Si, par exemple, on veut renverser un édifice, c'est qu'il gêne la circulation,

c'est qu'il empêche l'air et la lumière de se répandre abondamment, si l'on veut détruire un ordre social quelconque, c'est qu'on le trouve mauvais, c'est qu'il froisse des aspirations, qu'il comprime des énergies qu'il faudrait, pense-t-on, laisser libres de se développer, — à moins que ce ne soit pour des raisons inverses, — mais dans tous ces cas, il est bien évident que le but qu'on poursuit est en harmonie avec certaines idées et certains sentiments. Il n'est pas jusqu'au suicide qui ne témoigne de la finalité psychique, la suppression du mal étant équivalente, à certains égards, à l'acquisition d'un bien.

§ 2.

Si, au lieu de prendre les tendances toutes formées, nous examinons la façon dont elles naissent, dont elles s'organisent et se développent, et l'influence qu'elles exercent sur les autres phénomènes psychiques, nous sommes de plus en plus amenés à reconnaître l'importance de la loi d'association systématique. Il est manifeste que nos tendances cherchent à s'organiser, à former des systèmes de plus en plus complexes et ensuite d'autres systèmes généraux qui englobent, relient et harmonisent les premiers. Quand une nouvelle tendance se forme, quand un nouveau sentiment prend naissance, il se combine au moins avec quelques tendances secondaires et aussi, en général, avec quelques tendances supérieures. Peu à peu, les diverses circonstances de la vie mettent cette nouvelle tendance en rapport avec celles qui existaient avant elle, et avec celles qui ont pris naissance et se sont développées après elle. Des associations et aussi des arrêts se produisent peu à peu et la tendance se trouve comprendre un plus grand nombre d'éléments et être associée à un plus grand nombre de faits organiques ou psycho-organiques. Elle entre dans des systèmes de plus en plus complexes, à moins, bien entendu, que la

lutte ne lui soit défavorable et qu'elle ne soit éliminée. Si l'organisme arrivait à la perfection, si la personnalité devenait une, la tendance serait complètement harmonisée avec toutes les autres. Mais ce fait ne se produit pas, le travail incessant des phénomènes psychiques qui s'arrangent en systèmes et des systèmes qui se coordonnent en systèmes plus vastes, est toujours entravé par les circonstances complexes de la vie, avant d'être détruit par la mort, ou changé en travail inverse de dissolution, par quelque crise ou quelque maladie. L'organisation du caractère n'est jamais complète.

Nous pouvons encore ici étudier d'abord l'action du sentiment qui s'établit, ensuite la part des tendances déjà organisées dans la synthèse psychique. Nous avons chaque jour des preuves nombreuses du caractère envahissant des tendances qui commencent à entrer en activité, surtout si la cause qui les a produites continue à se faire sentir. Il est vrai qu'il s'agit ici des tendances organisées et subsistant toujours à l'état latent, c'est-à-dire probablement sous forme de modifications imperceptibles des centres nerveux. Mais la manière dont une tendance passe de l'état latent à l'état d'activité, est assimilable, pour ce qui nous intéresse à présent, à la manière dont une tendance s'établit pour la première fois dans l'esprit. Quand un besoin organique, la faim, la soif, le besoin de respirer commence à se faire sentir, il se manifeste d'abord par une impulsion faible, à peine remarquée, si le besoin n'est pas satisfait l'impulsion persiste, elle détermine des séries de sentiments et d'idées, nous commençons à sentir la faim, la soif, la suffocation ; certains jugements, certaines idées s'éveillent en nous, certaines phrases se formulent : il faut partir, il est l'heure de diner, on étouffe ici, etc., en même temps les autres préoccupations s'effacent et ne reparaissent plus que par intermittence. Et toujours le besoin persiste, — je laisse

ici de côté, bien entendu, le cas où c'est la tendance naissante qui est enrayée — il devient de plus en plus impérieux, on passe de la gêne respiratoire à la suffocation, de l'appétit à la faim, du désir de boire à la soif, les idées se pressent et naissent en abondance, toutes orientées dans le même sens, dirigées vers une seule fin, l'intelligence n'est plus occupée que de trouver les moyens de satisfaire la tendance éveillée, et, avec des intermittences, le système formé devient de plus en plus complexe, de plus en plus envahissant, jusqu'à ce qu'enfin il puisse se compléter par les actes appropriés et que la tendance soit satisfaite.

Prenez une passion quelconque, l'amour, la haine, l'ambition, vous trouverez toujours que son établissement est marqué par une orientation nouvelle de l'esprit ; dès qu'un nouveau but s'impose à notre activité, les objets nous apparaissent sous un jour nouveau, nous les voyons autrement, des choses qui nous auraient laissés tout à fait indifférents ou que nous n'aurions même pas aperçues nous frappent dès que nous voyons la possibilité d'en tirer parti pour la nouvelle tendance, dès qu'elles peuvent s'associer harmoniquement avec la nouvelle coordination psychique qui s'est établie. Nos anciens sentiments eux-mêmes se modifient plus ou moins pour s'adapter à nos nouveaux désirs. Nous aimons ce que nous n'aimions pas, et ce qui nous plaisait nous déplaît ; l'amour, l'ambition peuvent donner du courage à qui n'en avait pas ; le goût du travail peut venir au paresseux le plus déterminé s'il a une fois trouvé le genre d'activité qui convient à sa nature, et les études qui lui déplaisaient autrefois, peuvent lui devenir agréables une fois qu'il entrevoit leurs rapports avec ce qui l'intéresse, etc. Les faits abondent et chacun peut les observer.

Il en est un sur lequel il faut insister, car il montre parfaitement l'effet de trouble et d'harmonie aussi qui

résulte de la formation d'une nouvelle tendance ; ce sont les changements psychiques qui s'accomplissent à la puberté. La puberté est essentiellement constituée par ce fait que les organes de la génération deviennent aptes à fonctionner normalement. Un nouveau fait s'impose à l'organisme, une nouvelle tendance se constitue. Aussitôt l'être tout entier se modifie d'une manière harmonique, logique, si l'on peut le dire. Au point de vue organique, les organes sexuels secondaires se caractérisent ; chez l'homme la voix mue, le corps grandit, se forme, prend un aspect plus mâle ; chez la femme les seins se développent, le bassin s'élargit, etc. Au point de vue physique tous les sentiments qui peuvent servir à satisfaire dans les meilleures conditions la nouvelle tendance naissent ou se fortifient : le courage, le désir de plaire, la coquetterie, tous ces sentiments normaux ou déviés, dont le but commun, quoique quelquefois invisible, est de préparer l'acte qui doit donner naissance à un nouvel être. Que l'on essaye d'analyser les idées, les sentiments divers, les séries secondaires d'actes qui se produisent quand l'homme est sous l'empire de la passion amoureuse, que l'on remarque comment presque tout dans l'esprit, même les choses autrefois les plus indifférentes, prend un aspect particulier et se trouve rapporté par quelque point à la tendance dominante, on sera émerveillé de voir comment une tendance organique a pu, pour un moment, s'associer systématiquement l'organisme tout entier et donner une unité de fin à un grand nombre d'éléments autrefois divisés [1].

1. Voyez en particulier l'admirable *Essai sur l'amour*, de Schopenhauer. Nul n'a vu aussi profondément dans cette question, même ou surtout Stendhal, qui avec toute sa finesse est resté assez superficiel. On trouvera un bon choix de faits intéressants dans *La Physiologie des passions*, de M. Letourneau, au chapitre des passions affectives. Au reste, je reprendrai tout à l'heure plus en détail cet exemple de tendance. (Voir partie III, livre I.)

A propos de l'influence exercée par les tendances habituelles nous avons à constater des faits absolument analogues à ceux que nous avons remarqués en traitant des sensations, des perceptions et des idées. La perception est le résultat d'une habitude des centres sensoriels, le sens commun est le résultat d'une habitude des centres intellectuels, les habitudes des centres moteurs produisent des effets exactement semblables. De même que toute excitation qui porte sur le nerf optique produit une sensation lumineuse, de même toute excitation qui parviendra à un complexus fortement organisé d'éléments moteurs organico-psychiques, produira un acte toujours le même. Pour peu qu'une tendance souvent exercée puisse s'assimiler quelques éléments d'une perception, ces éléments suffisent à la mettre en jeu. Nous pouvons remarquer ce fait pour tous les modes de l'activité, depuis les plus simples jusqu'aux plus compliqués.

Cette propriété qu'ont les tendances de s'associer les phénomènes qui naissent, est très visible à l'état normal, elle se manifeste par la manière différente dont chacun réagit en présence d'un même évènement. Nous avons eu à signaler déjà les différences qui séparent les idées que diverses personnes se font d'une même chose. Il suffit de rappeler ici que ces idées accompagnent généralement des tendances motrices et des sentiments variés. La vue d'un moulin n'éveillera pas les mêmes tendances chez un meunier, chez un propriétaire qui a de la farine à moudre et chez un peintre. Ce ne sont pas des idées mais aussi des tendances actives qui seront mises en activité, au moins dans certaines circonstances, et si nous supposons que chacun d'eux cherche un emploi de son activité spéciale ou la satisfaction de ses désirs personnels. Une maladie rare éveillera des sentiments très variés dans l'esprit du patient, dans celui de ses parents, de ses amis, de ses ennemis, d'un médecin qui voit avant tout dans sa

profession l'occasion de soulager les malades, d'un médecin plutôt passionné pour la science que pour son art, ou d'un ambitieux heureux de trouver l'occasion de se faire connaître, chacun réagira et agira selon sa nature propre, et les systèmes de mouvements et d'actes qui trouveront à se compléter d'une manière différente à propos des perceptions données par un même fait, peuvent être très variés et très nombreux.

La force associatrice de la tendance organisée est peut-être encore plus visible, elle aussi, quand elle s'exerce à contre-temps. L'observation ordinaire et la pathologie nous permettent souvent de le constater. Par exemple, chacun de nous a ses locutions favorites, il les place souvent à propos, souvent aussi hors de propos, la moindre ressemblance entre les circonstances qui doivent les amener et des circonstances quelconques, suffit pour mettre en activité les centres moteurs, et logiquement les organes de la parole, de la manière habituelle. Les enfants, pour qui manger est l'affaire la plus importante de la vie, sont très disposés à porter à leur bouche tous les objets qu'on leur donne ; les éléments qui dans la perception de ces objets ressemblent à ceux qui se trouvent dans les perceptions éveillées par les aliments qu'on leur a donnés, suffisent pour exciter la tendance dominante qui s'associe systématiquement les éléments qui peuvent s'adapter à elle et néglige le reste. On voit aussi d'autres habitudes se former et déterminer des actes de la même manière. Un enfant de huit mois a parmi ses jouets favoris une boîte en fer blanc qu'il aime surtout à cause de son ouverture dans laquelle il met tout ce qui peut y entrer. Cette habitude de mettre un objet dans un autre lui tient au cœur. Dès qu'on lui donne un objet qu'il ne connait pas, il y cherche quelque apparence d'ouverture. « Une fois, on lui donna un bouchon de carafe que, surtout à cause de sa transparence vitrée, il s'obstina à croire

ouvert par le bout cylindrique. Il chercha à faire entrer par là les jambes d'un petit pantin, ensuite un berceau de poupée, et enfin, d'un air dépité, le bout de son index »[1]. A l'état pathologique on retrouve des faits analogues. « J'ai eu dans mon service, dit M. Luys, une malade, jeune encore, qui pendant longtemps avait été attachée à la Salpêtrière comme fille de lingerie, pour plier les linges et rouler les bandes. Dans les dernières années de sa vie, cette femme étant devenue complètement aveugle et paralytique, présentait les phénomènes suivants : étant dans le décubitus dorsal, venait-on à mettre entre ses doigts une bande non roulée, un bout de corde même, immédiatement ce contact éveillait en elle d'anciens souvenirs : elle se mettait à opérer des mouvements de roulement avec ses mains, automatiquement, sans savoir ce qu'elle faisait, comme si c'eût été un appareil d'engrenage mécanique »[2]. On connaît aussi l'histoire du militaire qui, dans certaines crises somnambuliques survenues à la suite d'une blessure à la tête, se mettait en position comme s'il allait assister à une scène de combat quand on lui plaçait une canne dans les mains. Evidemment les habitudes subsistent à l'état latent, et, dès qu'une perception se présente, elle agit par ses analogies avec les autres perceptions, elle se synthétise avec les traces laissées par l'habitude ; ce qui dans une canne ressemble à un fusil, ce qui dans une corde ressemble à une bande de linge, suffit pour compléter le système psychique et mettre en activité la tendance. C'est une application de la loi de fusion de M. Binet, combinée avec la loi d'association systématique.

Il y a une *véritable interprétation motrice et sensitive* des données de la perception, comme il y a une

1. B. Pérez, *Les trois premières années de l'enfance*, (1re édition), p. 172-173.

2. Luys, *Le cerveau et ses fonctions.*

interprétation intellectuelle et une interprétation sensible. Les systèmes d'habitudes qui constituent nos organismes sont pareils à une corde tendue et prête à vibrer au moindre choc en donnant sa note propre, ils attendent toujours un ébranlement venu soit du dehors, soit des organes, soit d'une autre partie du cerveau ; ils se complètent dès qu'ils trouvent des éléments capables de s'harmoniser avec eux, ils trient ces éléments, décomposant les perceptions, les idées qui naissent dans l'esprit, les sentiments même, pour s'assimiler tout ce qui pourra s'unir avec eux. Le fait, déjà indiqué, que la musique éveille des systèmes d'idées et de sentiments très différents selon les différentes organisations, est à rappeler ici, car ces systèmes d'idées correspondent à des tendances puissantes et aboutissant à des actes. Les idées de M. Legouvé aboutissaient à la production de pièces de théâtre, celles de Darwin à la production d'ouvrages scientifiques. Mais les effets sont de toute autre nature quand la tendance dominante est d'un ordre inférieur. M. Moreau de Tours cite, d'après Louyer-Villermay, une nymphomane chez qui une statue, un tableau, la vue d'un homme, le contact le plus simple, un mot, suffisait pour exciter des désirs violents [1]. Marc raconte qu'une paysanne, adonnée à la masturbation, fut apportée à l'hôpital Saint-Louis, où « dans le délire le plus effréné, elle offrait le scandale perpétuel d'une sorte de mouvement automatique qu'elle n'était pas maîtresse de réprimer, malgré les violents reproches qu'on lui adressait...., ce qui causa surtout notre surprise, c'est que les forces sensitives s'étaient éveillées, et en quelque sorte concentrées dans l'intérieur de l'organe utérin, au point que la vue seule d'un homme suffisait pour déterminer en elle un spasme voluptueux des parties de la génération : toutes les impressions

1. Moreau de Tours, *Les aberrations du sens génésique*, p. 221.

qu'elle éprouvait, venaient retentir dans ses organes : la main de toute personne qui n'était pas de son sexe, posée dans la sienne, elle en avait la sensation dans le vagin. Plus tard, la vue des élèves qui l'entouraient, même la seule exploration de son pouls, suffisait pour produire le spasme voluptueux »[1]. Au point de vue psychologique, ce cas est un des plus beaux exemples qu'il y ait de l'interprétation des données de la perception par une tendance organisée.

En somme, tous ces cas d'interprétation se ramènent à la même forme : un système dominant choisit, dans les excitations venues du dehors ou des organes, les éléments qui peuvent s'adapter à elle, la force nerveuse dégagée par l'excitation s'emploie surtout à susciter un système coordonné, déterminé, pour une part considérable, par la nature de l'organisation mentale à qui parvient l'excitation. L'état nerveux ainsi produit, et l'état de conscience qui l'accompagne — que ce soit un phénomène intellectuel, un phénomène affectif ou une volition — sont des synthèses systématiques d'états antérieurs de l'esprit et des éléments nouveaux qui lui arrivent.

En résumé, les phénomènes affectifs et les tendances comme les phénomènes précédemment examinés, nous ont paru manifester à un double point de vue la loi de systématisation. Considérés comme des phénomènes donnés, ils consistent en un système d'éléments coordonnés

1. Marc. *De la folie*, etc. Vol. II, p. 210. Marc cite le fait d'après Bayard qui l'emprunte à Alibert. On trouvera, chez les aliénistes, d'autres faits intéressants de même nature. Voir en particulier, le mémoire du Dr Henri Bayard : *Examen médical de cette question : la nymphomanie peut-elle être une cause d'interdiction, ou les faits qui tendraient à l'établir sont-ils non pertinents ?* dans les *Annales d'Hygiène publique et de médecine légale*. Tome XVIII, p. 416 et suiv., et surtout aux pages 422, 433. Voir aussi Moreau de Tours, *ouv. cité*, Legrand du Saulle, *Les Hystériques* (appendice sur *les Nymphomanes*), le médiocre traité de Biéville : *la Nymphomanie*, Buffon, *La Puberté*, etc.

vers une fin unique — considérés au point de vue de leur genèse et de leur activité, ils nous montrent à la fois leur activité systématique propre et l'activité systématique des autres éléments psychiques et de l'esprit en général, qui acceptent, interprètent, repoussent et décomposent les nouveaux éléments, tandis que ceux-ci exercent sur les habitudes acquises des actions analogues de manière à former de nouvelles synthèses.

Les sentiments même qui semblent résulter non d'un accord, mais d'une discordance ne sont pas en dehors de la loi, et nous en avons eu des exemples. Ce sont les sentiments pénibles qui, d'une manière générale, paraissent offrir le plus de difficulté à s'y laisser ramener ; ils y rentrent cependant. D'après la loi d'association systématique tout phénomène psychique est un composé coordonné d'éléments plus simples, et tout fait psychique tend à susciter les phénomènes susceptibles de s'unir avec lui en un système plus complexe. Or il est évident, d'un côté, qu'une douleur est le symptôme de plusieurs faits psychiques concourant au même résultat, *lorsque ces faits sont en désaccord avec des tendances importantes* ; d'autre part que la douleur entre bien comme élément dans les systèmes psychiques qui tendent à nous en préserver ; la douleur que cause le feu détermine le retrait du doigt qui s'en est trop approché. Si le second fait n'est pas absolument général et montre surtout la finalité générale de l'esprit, il n'en est pas de même du premier. Mais pour bien comprendre les phénomènes de la douleur et la façon dont ils rentrent dans notre loi, il faut tenir compte de la pluralité réelle de certains états de conscience qui paraissent, à première vue, ne former qu'un tout, — on peut prendre pour exemple les impressions diverses et opposées que nous donne parfois la même personne ou le même événement. Dans ce cas l'association systématique est moindre, elle existe cependant

à quelque degré, car les phénomènes, si peu coordonnés qu'ils soient, offrent encore quelque unité en tant que leur ensemble agit de manière à imprimer à notre conduite une certaine unité de direction, mais cette unité est due surtout à la partie de l'esprit qui les reçoit et les interprète. En eux-mêmes la pluralité et la division existent à quelque degré, et toujours le caractère d'unité des phénomènes est en raison de la coordination de leurs éléments [1].

Quand à la forme particulière d'association que représentent les tendances et les phénomènes affectifs, nous la présenterons ainsi : les tendances sont des synthèses d'éléments psycho-organiques de nature diverse, parfois inconscients, parfois accompagnés de conscience, qui, lorsqu'elles se complètent par les éléments voulus, aboutissent à des actes coordonnés. La fin essentielle de ces actes, le but qui détermine le développement de la série des phénomènes coordonnés, qui lui donne une forme et une signification est, soit une satisfaction organique, soit une satisfaction psychique, soit une satisfaction sociale, soit une satisfaction religieuse, esthétique ou morale, c'est-à-dire l'accroissement de la systématisation de l'organisme, de l'esprit ou du monde représenté dans l'esprit par des idées et des sentiments abstraits. Quant aux phénomènes affectifs perçus par le sens intime : émotions, sentiments, impressions diverses, etc., ils sont simplement des signes de l'activité des tendances dans le cas où leur organisation, leur satisfaction est encore imparfaite.

1. Se rappeler, à cet égard, ce qui a été dit de la finalité comme propriété des éléments psychiques. J'ai traité plus longuement la question dans la troisième partie de mes *Phénomènes affectifs*. Voir, pour un cas particulier, mon article sur l'*Amour du Mal*, Revue philosophique, 1887, Tome I.

CHAPITRE IV.

Le pouvoir personnel.
Conscience, Attention, Volonté.

Il convient peut-être d'examiner à part un mode particulier des phénomènes, celui qui a été longtemps considéré comme formant à lui seul presque toute la psychologie — je veux parler de l'attention et de la volonté, auxquelles on peut joindre la conscience réfléchie. On a souvent reproché aux psychologues qui, de diverses manières, se rattachent à l'école expérimentale, d'avoir négligé toute une partie de l'esprit, — et la principale — d'avoir vu l'esprit « du dehors » comme on l'a dit avec une métaphore qui manque peut-être de clarté ; de n'avoir tenu compte que des opérations inférieures, de l'activité pour ainsi dire inconsciente, et je ne voudrais pas dire que l'on ait toujours eu tort. Il n'est pas à nier que les formes psychiques supérieures n'aient été longtemps négligées par les psychologues qui tâchaient de séparer la psychologie de la métaphysique. Lorsqu'on s'en occupait, c'était pour les étudier dans leurs formes inférieures ou morbides, ou bien encore en tant qu'on pouvait y retrouver les faits mieux étudiés appartenant aux degrés moins élevés de la mentalité. Et il n'y avait rien là que de légitime puisque les formes inférieures étant les moins complexes pouvaient logiquement être étudiées avant les autres qui dépendent d'elles en un sens et qu'elles aident à comprendre. Mais bien que depuis quelque temps l'étude des fonctions supérieures ait quelque peu repris faveur je crois que la question de ce que la philosophie spiritualiste appelait

« le pouvoir personnel » n'a guère été abordée qu'incidemment, sauf à propos de l'attention volontaire, et plutôt pour montrer que la question n'avait pas l'importance qui lui avait été attribuée que pour l'examiner à fond en elle-même. Comme cette question se pose forcément ici, nous devons l'étudier — assez brièvement — et tout d'abord, essayer de la poser d'une façon précise. Si le pouvoir personnel n'est pas le fait essentiel en psychologie, si même il n'est pas d'une importance telle qu'une bonne partie de la psychologie et toute la psychologie abstraite peut-être ne puisse être constituée sans y avoir égard, cependant comme il nous offre une forme assez particulière des phénomènes, comme cette forme marque un moment de la formation de l'esprit ainsi que la manière dont cette formation s'accomplit, il nous intéresse à ce titre, et il n'est pas inutile de rechercher si et comment il peut se ramener à notre loi générale.

Jouffroy a défini avec netteté et en l'exagérant le pouvoir personnel. « Ce qui distingue une chose d'une autre, a-t-il dit, c'est qu'elle a des propriétés ou des capacités naturelles différentes : l'homme ayant des capacités spéciales, est, à ce titre, comme toutes les choses possibles, un être d'une espèce particulière, et qui mérite un nom particulier. Mais, indépendamment de cette spécialité de nature qui lui est commune avec toutes les choses du monde, car toutes les choses du monde ont leur nature spéciale, il jouit d'un privilège tout particulier, et qui le sort de la foule, c'est celui de pouvoir disposer de ses capacités naturelles. Il a non seulement des capacités spéciales comme chaque chose en a, et par exemple, celles de penser, de se souvenir, de se mouvoir, mais, de plus, il gouverne ses capacités, c'est-à-dire qu'il les tient dans sa main et s'en sert comme il veut. Ainsi, il se meut comme il veut, il dirige sa mémoire, il applique sa pensée où il veut ; en un mot, il est maître de lui et des capacités qui

sont en lui. Or il n'en est pas ainsi dans les choses ; elles ont aussi des capacités naturelles, mais il n'y a point en elles de pouvoir autonome qui s'approprie ces capacités et qui les gouverne. Ainsi l'arbre a beaucoup de capacités naturelles, mais elles se développent en lui sans sa participation ; ce n'est pas lui qui les dirige, c'est la nature ; elles existent en lui, elles opèrent en lui, mais elles ne lui appartiennent pas, et ce qu'elles produisent ne saurait lui être attribué.

« Le pouvoir que l'homme a de s'emparer de ses capacités naturelles et de les diriger, fait de lui une *personne*; et c'est parce que les *choses* n'exercent pas ce pouvoir en elles-mêmes, qu'elles ne sont que des choses..... »

« De l'existence du pouvoir personnel dans l'homme et de son absence dans les choses, résulte une différence entre les capacités naturelles de l'homme et celles des choses. En effet, nous régnons sur nos capacités naturelles, et nous nous en servons, tandis que les choses ne disposent pas des leurs et ne s'en servent pas..... La capacité de marcher ne serait en nous qu'une simple propriété comme celle de sécréter la bile, si nous n'avions le pouvoir de marcher ou de ne pas marcher, de marcher vite ou lentement, à gauche ou à droite selon notre volonté. Mais comme nous gouvernons cette capacité naturelle, elle devient en nous une *faculté*. Telle est la véritable force de ce mot. Si donc, pour le dire en passant, nous n'étions, comme le prétendent quelques physiologistes et même quelques philosophes, qu'une espèce d'alambic, où les idées, les images, les souvenirs, les déterminations et les actes se distillent sous l'influence d'une excitation extérieure, il faudrait commencer par réformer la langue qui consacrerait de vaines distinctions entre des choses identiques..... »

Il y aurait beaucoup à critiquer ou à interpréter dans la description de Jouffroy , on ne peut nier qu'elle

se rapporte à un fait réel, et qu'elle en donne une idée exacte. Il est vrai qu'il y a une différence entre voir et regarder, entre réfléchir et rêver, entre l'automatisme et la volonté : quelle est la nature de cette différence?

Prenons l'exemple même indiqué par Jouffroy, et analysons-le : je puis marcher plus ou moins vite. Il arrive que je marche plus ou moins vite sans m'en rendre compte, sans que la volonté intervienne, parce que l'air est plus vif, parce que le temps est lourd, mais aussi je puis prendre une allure déterminée après une délibération raisonnée. Je me dispose à prendre le train, je suis à deux kilomètres de la gare, je dois aller à pied, et j'ai vingt minutes devant moi, je puis hésiter pour savoir si je dois me retourner ou continuer ma route, et si je prends ce dernier parti, je sais qu'il me faut aller au pas de six kilomètres à l'heure environ, je connais à peu près les impressions musculaires et autres que fait naître cette allure ou une allure plus rapide, et je les suscite volontairement. Nous avons ici un exemple de l'activité du pouvoir personnel qui peut servir de type. En quoi consiste au juste cette activité?

Elle consiste en ceci que le nouveau fait psychique qui tend à s'établir a été mis successivement en relation avec un grand nombre de tendances et que ces tendances, soit séparément, soit réunies, ont essayé de se l'assimiler, l'ont éprouvé pour voir s'il pouvait entrer comme élément dans un système coordonné dont elles feraient partie. L'allure que je devais prendre a pu être représentée comme devant amener une certaine fatigue, d'un autre côté l'intérêt que je puis avoir à ne pas retarder davantage mon voyage, et par suite mon arrivée a dû se présenter à l'esprit et servir à apprécier la valeur de la considération précédente, mes dispositions personnelles à ce moment-là, l'état de fatigue ou de repos de mes muscles, la température, la qualité de la route,

tout cela a pu être évalué ; d'un autre côté, l'idée des personnes qui m'attendent a dû se présenter aussi. Une grande quantité d'éléments psychiques sont ainsi mis en activité, ils doivent s'harmoniser, se coordonner d'une certaine façon de manière à produire soit l'arrêt ou le retour, soit la marche en avant. Il y a une sorte d'essai de divers systèmes psychiques, chacun tendant à s'imposer, jusqu'à ce que tous se soient complètement, ou à peu près, réunis pour déterminer une manière d'être définitive. Le pouvoir personnel consiste ici dans cet essai fait par un certain nombre de tendances, d'un nouveau phénomène qui tend à s'établir dans l'esprit. Il s'oppose à l'automatisme en ce que celui-ci se produit quand il n'y a pas éveil de sentiments et d'idées complexes, quand, par exemple, une personne craint d'être en retard et se met à courir sans que l'idée des inconvénients possibles de la course, — si elle a une santé générale délicate, ou une maladie organique particulière — se présente à elle, sans qu'il s'établisse une sorte d'épreuve de la tendance mise en activité par les autres tendances de l'organisme et la forme même de leur association.

Réfléchir — qu'il s'agisse d'un acte à accomplir, ou d'une croyance à adopter, — c'est éprouver la résistance du nouveau phénomène suscité dans l'esprit en le mettant en rapport successivement avec un certain nombre de tendances, de systèmes psychiques établis déjà dans l'esprit, ou bien encore, prévoir les rapports de ce phénomène avec les systèmes psychiques, perceptions et idées que l'expérience déterminera un jour. Il n'y a pas là de difficulté sérieuse. On dit, je suppose, que des ossements humains ont été trouvés dans le terrain jurassique, un homme n'a besoin que de posséder des notions élémentaires de géologie pour rejeter immédiatement la réalité de ce fait, qui ne peut se systématiser nullement avec ses idées acquises, en tant au moins qu'il tendrait à

signifier que les ossements humains sont antérieurs à la formation des couches jurassiques par des dépôts marins. Mais si l'on annonce, par exemple, que des silex ayant une certaine forme ont été trouvés dans des terrains pliocènes, beaucoup de réflexions pourront être suscitées et le pouvoir personnel des archéologues et des géologues trouvera à s'exercer. Quelques-uns d'abord pourront mettre les interprétations possibles de ce fait à l'épreuve de leurs croyances scientifiques ou religieuses. S'ils considèrent que l'existence de l'homme à l'époque miocène soit incompatible avec elles, et si ces croyances sont trop profondément enracinées, trop fortement organisées pour être détruites ou modifiées, la nouvelle tendance ne pourra s'adapter, la réflexion lui sera funeste, il faudra rechercher une autre interprétation plus acceptable, *c'est-à-dire chercher un autre système d'idées qui puisse se systématiser avec les perceptions ou les idées nouvelles* (silex ayant une forme particulière et trouvés dans telles circonstances données), *et trouver en même temps des idées acquises, des systèmes psychiques déjà formés et consolidés qui puissent s'assimiler le nouvel élément.* Par exemple, on dira que la forme des silex est due à des causes mécaniques, au frottement, à ce qu'ils ont été frappés de la foudre, ou exposés à la chaleur du soleil, etc. En même temps les savants consciencieux éprouveront ces diverses interprétations possibles, non seulement à l'aide des idées déjà acquises, mais à l'aide de l'expérience, c'est-à-dire des systématisations psychiques produites par les perceptions. Ils comparent les silex nouvellement trouvés à des silex que le travail humain a, d'une manière ou d'une autre, indubitablement façonnés, ils rechercheront, en examinant le lieu de la découverte, si les silex sont bien contemporains de la couche géologique dans laquelle on les retrouve, etc., etc. Toutes ces manifestations du pouvoir personnel, et l'on pourrait

en multiplier les exemples, sont essentiellement des épreuves faites d'un état nouveau par les divers systèmes qui constituent l'organisation primitive et dues aux obstacles que lui opposent certaines tendances déjà formées. C'est par là que les actes réfléchis et voulus, les croyances sérieuses et raisonnées se distinguent des actes réflexes et des opinions adoptées à la légère — ces derniers phénomènes, en effet, sont caractérisés par ce fait que leur présence n'éveille nullement un grand nombre de tendances, de systèmes psychiques, ils s'associent sans lutte à un système bien préparé pour les recevoir. Un homme trop convaincu de la vérité d'une théorie sera exposé à accepter sans vérification suffisante, sans épreuve décisive, sans réflexion, les faits qui la confirment, à rejeter ceux qui ne peuvent s'accorder avec elle. Il n'y a plus ici une série de systèmes s'éveillant successivement et éprouvant l'associabilité d'un nouvel élément, une seule tendance s'éveille et s'assimile le fait qui vient de se produire. De même si une mouche se pose sur mon visage, je ne me mettrais pas à réfléchir, à peser le pour et le contre, pour savoir ce que je dois faire, je la chasserai machinalement d'un geste de la main ; sans éveiller d'autres tendances, la sensation produite a déterminé la production des mouvements appropriés.

Nous n'avons pas toutefois expliqué suffisamment encore le pouvoir personnel, n'ayant pas montré en quoi il mérite particulièrement ce nom de personnel. Mais ceci non plus ne paraît pas devoir être une difficulté insurmontable.

Bien que nous ayons à examiner dans le prochain chapitre les rapports de la loi d'association systématique avec la constitution de la personnalité, nous pouvons dire ici déjà que la personnalité consiste essentiellement dans l'ensemble des tendances réunies et associées d'après

quelques principes généraux, c'est un système plus ou moins bien coordonné de tendances, c'est-à-dire de phénomènes psychiques de toute sorte. Or, il est assez naturel que l'on appelle « personnel » un acte, une croyance où la personne entière est intéressée, où la personne entière a pris part — c'est-à-dire un acte ou une croyance qui a été éprouvée par toutes les tendances qui entrent dans la personnalité ou au moins par le plus grand nombre et les plus importantes d'entre elles. Il est quelquefois des actes, des théories qui semblent d'abord s'imposer à nous, qui s'adaptent merveilleusement à certaines parties de notre personnalité et les éveillent rapidement, risquant, si d'autres tendances n'interviennent pas, de faire adopter des idées fausses, de faire accomplir des actes nuisibles ou coupables. En ce sens le premier mouvement est souvent le mauvais — en effet, une idée tend facilement à n'éveiller dans l'esprit que ce qui est favorable à son admission définitive — mais si l'esprit est bien organisé, si l'assimilation de la nouvelle impression ne se fait pas trop vite, d'autres tendances latentes, indirectement ou directement froissées par le nouveau phénomène, entreront en activité et jugeront à leur tour la nouvelle idée. Nous n'avons à nous occuper ici que de celles qui s'éveillent selon la loi d'association systématique, mais un certain nombre prennent la forme du contraste que nous examinerons plus loin. Dans un esprit bien équilibré, dont la personnalité est fortement constituée, c'est-à-dire chez lequel les *diverses tendances sont suffisamment solidaires les unes des autres et assez étroitement reliées entre elles selon une loi d'association systématique*, une tendance ne peut entrer en activité sans que les autres tendances ne s'éveillent faiblement, mais assez pour pouvoir entrer complètement en activité *si le besoin s'en fait sentir*, c'est-à-dire encore *selon la loi d'association systématique*. Le pouvoir personnel se réduit donc à un mode

particulier de la finalité de l'esprit — celui où toutes les tendances de l'organisme, ou au moins les principales, sont en connexion assez étroite pour que l'activité de l'une éveille faiblement d'abord, et surtout éveille complètement s'il le faut l'activité des autres, afin que nulle nouvelle tendance, nulle croyance, nulle théorie nouvelle ne puisse s'établir dans l'esprit qui ne soit susceptible de s'accommoder au moins aux plus importantes des tendances acquises et à l'ensemble qu'elles forment, c'est-à-dire à la personnalité.

Ce qui précède nous permet aussi de comprendre comment le moi semble s'isoler de ses états, se tenir à part comme un être qui persiste tandis que ses états paraissent et disparaissent tour à tour, qui juge, qui choisit, qui décide. Il en est réellement ainsi, il y a bien un moi qui persiste et qui agit, mais ce n'est pas dans une substance métaphysique qu'il faut chercher sa réalité. Cette collection systématisée de tendances, qui s'éveille faiblement ou fortement chaque fois qu'un phénomène important se produit, qui reste sensiblement la même pendant un temps très long, car les tendances ne varient pas très vite, ni surtout l'ordre dans lequel elles sont coordonnées, nous finissons par les reconnaître, par les considérer à part, par les regarder comme un tout naturel et indivisible — et en effet nous les voyons agir généralement dans le même sens, et elles sont bien réellement, à certains égards, abstraites des phénomènes particuliers qui peuvent en certains cas les compléter. Si j'ai à juger une théorie psychologique, je n'ai pas en général besoin de faire revivre en moi tout ce que je sais de psychologie ; les tendances qui correspondent à des faits souvent répétés, souvent organisés, s'éveillent d'une manière abstraite, je *sens* qu'elles s'accordent ou ne s'accordent pas avec la nouvelle théorie qui m'est proposée. Si, par exemple, on me dit que tout fait psychique

est comme tel parfaitement connu par le sens intime, je sens immédiatement que cette idée ne s'accorde nullement avec mes opinions — et sans doute je puis, si je veux, me développer tous les motifs que j'ai de croire que ce désaccord existe réellement et aussi toutes les raisons qui me font trouver mon opinion bonne, mais si mes opinions sont suffisamment formées, je n'en ai pas besoin, — il se peut que je le fasse par scrupule de conscience, mais immédiatement je sais que je ne pense pas comme mon interlocuteur et que j'ai des raisons de ne pas penser ainsi, et même je le sais sans me le dire, sans le formuler comme je viens de le faire. Mon esprit rejette la nouvelle pensée, et l'état de conscience qui se manifeste alors est un état abstrait, contenant implicitement, mais non explicitement, tout ce que je viens de dire que j'en puis tirer. Toutes les tendances qui sont en nous suffisamment organisées sont susceptibles de se manifester ainsi et de manifester leur coordination par des états abstraits, par l'éveil seulement de quelques-uns de leurs éléments, sans que les faits qui les ont constituées, les images, les perceptions, les idées nombreuses qui relèvent d'elles, à quelque degré, aient à entrer sur la scène de l'esprit — mais elles se manifestent par un état de conscience que nous reconnaissons bien — ce qui équivaut à dire que cet état s'associe à certaines idées. Il en résulte que l'ensemble de ces tendances souvent éveillées d'une manière abstraite nous est connu comme se manifestant à la conscience d'une certaine façon ; l'état de conscience ainsi suscité pendant la réflexion, la volonté et en général pendant tous les actes du « pouvoir personnel, » c'est à peu près ce qui correspond au sens du moi. Ce sens du moi est ainsi en action dans les actes volontaires et réfléchis, ce qui justifie encore le nom du pouvoir personnel, mais jusqu'à un certain point seulement, car ce sens du moi n'est qu'un phénomène accompagnant le jeu des tendances

dans les conditions que je viens d'indiquer, et d'autre part il est loin de constituer la personnalité dont, comme nous le voyons, il n'est qu'une sorte de représentation abstraite, correspondant à l'éveil coordonné de quelques-uns des éléments des tendances dont la réunion constitue le moi.

Toutefois, s'il ne constitue pas la personnalité, il la représente, et il la représente d'une manière efficace, car ce simple éveil d'éléments abstraits et coordonnés suffit pour déterminer l'adoption ou le rejet de certaines croyances, comme s'adaptant ou ne s'adaptant pas à notre personnalité, à l'ensemble de nos tendances considérées ou plutôt senties, non pas les unes après les autres, mais dans leur coordination, dans leurs rapports réciproques. Il est important de bien constater ce fait qui justifie suffisamment le nom de pouvoir personnel et qui permet d'en expliquer la nature par les lois de la psychologie expérimentale [1].

Nous voyons au reste, que le pouvoir personnel varie beaucoup, et que le sens du moi, s'il est indispensable pour rendre possible un fait de volonté ou de réflexion ne suffit pas à le constituer. Le fait que je viens de citer en effet, celui où le moi organisé repousse une opinion qui ne s'adapte pas à ses habitudes est à peine un fait de volonté, il n'est pas un fait de réflexion, mais il nous montre comment le moi, en tant que groupe d'éléments abstraits et forme de coordination, peut s'éveiller facilement et se séparer des autres phénomènes. Il nous montre aussi la transition entre la volonté et l'automatisme marquée par la coordination croissante des phénomènes et l'éveil d'un moins grand nombre d'entre eux.

1. Il est à peine besoin de faire remarquer ici que les tendances organiques, celles qui constituent proprement la vie des organes, sont largement représentées dans le sens du moi.

Souvent il arrive, si la lutte est vive, si la réflexion est intense, que des phénomènes particuliers, idées, images, etc., s'éveillent, mais ils sont facilement considérés à part des tendances; c'est que ces phénomènes sont variables, tantôt l'un, tantôt l'autre, selon le cas, se présentera à l'esprit, c'est tantôt telle tendance, tantôt telle autre qui, pour maintenir son organisation, aura besoin de se compléter par tel ou tel phénomène particulier. Au contraire, les tendances elles-mêmes et leurs coordinations sont relativement stables. Il semble donc que, dans ce jugement : je vois ceci, je pense à cela, il n'y ait pas seulement, comme l'a dit M. Taine, le rapport d'un composé à un de ses éléments [1], il y a aussi le rapport de tendances abstraites à des phénomènes concrets qui viennent en certains cas compléter une ou plusieurs d'entre elles. Il me semble que cette conception du pouvoir personnel permet de rendre compte et d'expliquer la partie vraie des doctrines spiritualistes sur la conscience, la volonté, la responsabilité, etc., tout en restant absolument indépendante de toute hypothèse sur la substance, elle n'implique en effet ni le libre arbitre, ni la séparation de l'âme et du corps, ni rien de semblable. Il ne s'agit jamais que de certaines circonstances particulières du jeu des tendances et d'une forme, que j'ai tâché de déterminer, de la loi d'association systématique.

Le pouvoir personnel et le sens du moi peuvent être à leur tour des objets de réflexion, c'est un cas de ce qu'on appelle le repliement de l'esprit sur lui-même ; malheureusement cette métaphore qui peut très bien s'employer en certains cas est beaucoup trop vague et deviendrait absolument inexacte si l'on voulait s'en servir pour rendre compte réellement du phénomène. En fait, le sens du moi qui est l'objet de la réflexion est la reviviscence d'un

1. Taine. *Les philosophes classiques au XIX[e] siècle.*

état passé qui entre à son tour en contact avec certaines idées. Ici j'ai tâché de l'analyser, c'est-à-dire que les éléments du sens du moi se sont associés en moi avec des idées particulières et des mots par lesquels j'ai essayé d'exprimer sa nature, l'opération s'étant faite selon un mode particulier d'association systématique, celui qui préside à toutes les manifestations graphiques de la pensée. Le phénomène n'aurait pas été différent au fond, si j'avais exprimé mes idées par la parole, mais la forme et les éléments du système auraient changé. Le phénomène aurait encore été essentiellement le même au point de vue de la psychologie générale, tout en différant par des points importants si j'avais eu à considérer le moi à un autre point de vue, à rechercher, par exemple, son importance au point de vue de la formation de tel ou tel sentiment.

§ 2.

Ce qui précède nous permet de voir les rapports de la volonté et de l'automatisme à un point de vue plus général. Nous voyons que le progrès, en psychologie, comme en économie politique, par exemple, s'accomplit parfois selon une sorte de spirale qui nous ramène à un point voisin du point d'où nous étions partis, quoique supérieur. L'automatisme et l'indépendance des éléments psychiques se retrouvent au commencement et à la fin d'une évolution mentale, mais avec des différences importantes. Au début l'enfant a de la peine à coordonner pour écrire les mouvements de ses doigts, ces mouvements se produisent à tort et à travers, automatiquement ; la volonté n'a pas sur eux l'empire qu'il faudrait, ces éléments psychiques ont une existence trop indépendante et ne sont pas soumis au pouvoir personnel. A cette période d'anarchie succède une période d'organisation, peu à peu le pouvoir de la volonté devient efficace, l'intervention continue du moi, c'est-à-dire, des tendances fondamentales,

des désirs permanents, régularise l'activité, coordonne les éléments, puis, à mesure que l'organisation devient plus parfaite, les éléments psychiques ont une tendance à reprendre une certaine indépendance, à revenir, sinon à l'anarchie, du moins à la liberté. On écrit alors sans qu'un acte de volonté intervienne, sans que des tendances complexes soient éveillées, les éléments psychiques, intellectuels et moteurs, qui déterminent l'acte de l'écriture sont suffisamment coordonnés, sont associés assez fortement entre eux pour n'avoir plus besoin de la contrainte, de l'influence exercée sur eux par la personnalité générale. De même des travailleurs unis pour la première fois dans une œuvre commune tâtonnent, se trompent, ne savent pas se reconnaître, mais une fois qu'un supérieur les aura placés, installés, aura montré à chacun la tâche qu'il avait à faire, ils pourront apprendre à se passer de lui et finiront peut-être par exécuter leur travail sans ses instructions d'abord, sans son intervention directe, et plus tard sans sa surveillance. Ici, le supérieur est un homme comme les autres, mais il représente la coordination déjà établie dans la société. Dans l'esprit, ce qui dirige, ce sont des faits psychologiques qui eux, ont acquis déjà une coordination suffisante et qui tendent à l'imposer aux éléments restés encore en dehors de la synthèse psychique qui est le moi. Anarchie, despotisme et liberté dans un fonctionnement harmonique, paraissent être les trois termes de l'évolution normale d'un fait psychologique et social. Il importe de remarquer les différences essentielles du premier et du dernier état, le premier étant l'incohérence même, le dernier la liberté du bien.

§ 3.

L'attention volontaire, la délibération, la volonté, la conscience réfléchie, sont des formes diverses du « pouvoir personnel », il faut indiquer brièvement en quoi elles

consistent et comment elles peuvent entrer dans l'analyse générale et dans la définition que nous venons de donner. Dans la délibération et la volonté c'est spécialement l'idée d'un acte qui entre en rapport avec les diverses tendances ou avec les phénomènes qui les représentent ; dans la conscience réfléchie c'est un phénomène psychique, quel qu'il soit ; dans l'attention, c'est un phénomène quelconque. A ce point de vue, tous les actes du pouvoir volontaire seraient des formes de l'attention, mais on pourrait dire aussi bien que l'attention volontaire et la conscience réfléchie sont des cas particuliers de la volonté, d'autant que l'attention et la réflexion psychiques impliquent à divers égards des éléments moteurs. Ceci n'est guère qu'une question de définition, cependant le premier ordre indiqué a l'avantage de se prêter à une classification plus large en permettant ensuite de rapprocher l'attention volontaire de l'attention spontanée [1].

Nous n'avons guère jusqu'ici considéré dans le pouvoir personnel que la réflexion, mais il y a quelque chose de plus à examiner, c'est la décision, c'est le moment où la croyance se fixe, où la volonté se décide. Pendant quelque temps les diverses tendances dont l'activité s'est manifestée ont essayé le nouvel état qui tend à s'imposer, mais l'activité est restée assez faible, au moment de la décision,

1. L'attention spontanée se distingue de l'attention volontaire en ce qu'elle n'implique pas que la coordination de la personnalité ait pris part au phénomène de l'attention. Par exemple, nous pouvons être captivés quelques minutes par un spectacle qui, si nous réfléchissions, ne nous arrêterait pas. Réciproquement il faut quelquefois l'intervention, l'éveil systématique d'un nombre important de tendances ponr nous rendre attentifs à un fait qui autrement passerait inaperçu ou nous rebuterait. L'attention volontaire est aussi une application indirecte de l'attention spontanée : la tendance capable de s'associer systématiquement le phénomène, objet de l'attention, ou sa représentation étant éveillée secondairement. Voyez à ce sujet Ribot, *Psychologie de l'Attention*.

brusquement, une orientation nouvelle s'établit dans l'esprit, une coordination particulière apparaît, les tendances dont l'intervention n'est plus utile ou qui ne pourraient s'accorder avec le nouvel état, retournent à l'état latent. Je suis quelque temps indécis entre sortir ou bien rester à travailler, j'hésite, les divers avantages de l'un ou de l'autre parti se présentent à mon esprit, des tendances diverses s'éveillent en moi et essayent de s'harmoniser avec la représentation de l'un et de l'autre système d'actes à accomplir. Il s'établit une sorte de lutte plus ou moins vive, puis tout d'un coup, et bien souvent sans que la conscience du fait soit très nette, on se trouve avoir fait son choix, un des termes de l'alternative s'est imposé à l'esprit ou a été accepté par lui, une des tendances ou un système de tendances a vaincu, aussitôt les autres tendances disparaissent ou retournent au second plan, et les éléments psychiques en activité se trouvent tous associés selon le mode voulu pour l'exécution de l'acte décidé. A l'essai, à l'éveil partiel de tout un groupe de tendances, a succédé la coordination selon un certain mode, de tous les phénomènes actuels, ou de presque tous. Si j'ai décidé de sortir, tous mes actes se dirigent vers cet acte, je me lève, je prends mon chapeau, etc. ; si je reste, — à part peut-être quelques regrets, protestation des tendances évincées, — toutes mes pensées viennent converger vers le travail que j'ai à faire, je prends ma plume, je consulte des livres, j'écris. Dans les deux cas, après un tâtonnement, après que les diverses tendances qui constituent le moi se sont manifestées assez pour permettre un choix qui convienne à la personnalité, l'orientation se forme d'une manière brusque, en général, et les phénomènes psychiques se trouvent associés dans un système déterminé.

Nous retrouvons ici le jeu des éléments psychiques, mais nous trouvons aussi le fonctionnement général de la personnalité. Chaque tendance, chaque désir, chaque

croyance, a lutté, a combattu pour elle-même, seulement le moi, l'ensemble des tendances déjà organisées, est intervenu, et un équilibre s'est établi, la force de l'un des éléments qui luttaient, s'est mieux accordée que la force de l'autre avec notre organisation mentale et l'orientation de l'esprit s'est établie par la mise en activité de tendances, d'idées, de sentiments, convergeant tous vers le même but. Mais le phénomène ne prend son aspect propre que par la subordination caractéristique des tendances opposées, par leur inhibition que nous étudierons plus loin. Remarquons seulement que la décision dans la volonté est marquée par l'association de certains sentiments, de certaines idées, de certains désirs avec les éléments moteurs qui doivent servir à leur réalisation, le reste de l'esprit étant, dans son ensemble, favorable à cette association.

§ 5.

Ici, comme dans les chapitres précédents, les phénomènes où le pouvoir personnel a disparu sur un point ou sur quelques points ou sur tous les points, et ceux où il s'est amoindri, nous montreront peut-être mieux sa nature propre par la comparaison qu'ils imposent avec les faits de l'état normal. Je citerai d'abord, comme transition entre l'état normal et l'état morbide, bien qu'appartenant encore à l'état normal, les faits où nous voyons un mot, un geste, un acte, échapper, pour ainsi dire, à une personne, par inattention. On dit quelquefois sans mauvaise intention un mot capable de fâcher son interlocuteur, c'est qu'on n'a pas suffisamment mis en rapport l'idée de ce mot avec les tendances actuelles du moi avant de le prononcer.

L'habitude nous montre en beaucoup de cas l'affaiblissement du pouvoir personnel. On sait que quand nous avons accompli souvent le même acte, surtout dans des

circonstances diverses, la tendance qui lui correspond tend à s'organiser et à se mettre en activité en échappant plus ou moins au contrôle des autres tendances. Les exemples de ces faits sont nombreux. Un ivrogne d'habitude a beaucoup de peine à s'empêcher de boire, un joueur à s'empêcher de jouer. Ils ont beau se faire des serments sincères, une fois que la tendance dominante est éveillée par la vue de la bouteille, par la vue des cartes, de l'or et du tapis vert, la coordination, dans le sens habituel, s'accomplit presque fatalement. La délibération se produit bien encore, mais faiblement, le sens du moi s'éveille, diverses tendances entrent en jeu, mais l'arrêt ne se produit pas ou ne se produit que faiblement, le moi assiste impuissant au triomphe d'une des tendances qui le constituent, sans que les autres tendances puissent enrayer le mouvement : les roues de l'engrenage ne mordent plus. La liberté est redevenue de la licence et le contrôle du moi s'est trop affaibli pour y remédier.

A l'état morbide on trouve fréquemment cette impuissance du pouvoir personnel. M. Luys cite quelques fragments d'une lettre d'un jeune homme qui, occupé pendant plusieurs jours de suite à faire des calculs d'intérêt composé, en garda une grande tension d'esprit et dut continuer malgré lui son travail intellectuel. « Ayant besoin, du plus grand calme et du repos auquel je ne pouvais atteindre, je me mis, sans la moindre volonté de ma part, à compter, à refaire exactement les mêmes problèmes qu'au bureau »[1]. On trouve des phénomènes complètement analogues dans la folie impulsive. Le sens du moi se manifeste, les principales tendances de la personnalité sont bien éveillées, mais elles restent impuissantes, une idée qui ne peut s'accorder avec elles tend à déterminer et détermine parfois des actes entièrement

1. Luys. *Le cerveau et ses fonctions*, p. 145.

opposés au caractère général de la personne qui les accomplit malgré elle, et qui essaye de les repousser jusqu'au moment où l'orientation nouvelle s'établit brusquement, où les tendances organiques qui forment la base de la personnalité ne peuvent plus résister à la nouvelle systématisation que l'idée morbide tend à introduire, et où pour un temps, les tendances habituelles sont réduites à l'impuissance, reléguées dans l'arrière fonds mental qui persiste toujours, mais seulement à l'état latent. Un dipsomane « M...... est calme, poli ; ses manières sont agréables, sa conversation est intéressante, il s'occupe de littérature. Lui fait-on des observations sur les suites de son excès, il rougit, paraît honteux, s'excuse, se repent et promet de résister à son funeste penchant. Il déclare, avec l'accent du désespoir, qu'il est entraîné malgré lui dès qu'il voit la possibilité de satisfaire son goût pour les liqueurs. Si je cause avec M. G....... , après lui avoir représenté tout ce que sa conduite a d'humiliant et de hideux pour un homme qui a reçu une bonne éducation, qui a une femme et des enfants, après l'avoir fait convenir que sa santé s'altère, que son intelligence s'affaiblit, M. G..... apprécie la justesse de mes observations, me remercie de mon bon vouloir pour lui , pleure de honte et de chagrin, forme les plus sévères résolutions et consent à ne plus sortir de la maison s'il retombe à l'avenir dans les mêmes excès.

« Malgré ses beaux sentiments, malgré ses belles protestations, malgré ses promesses, chaque fois qu'on permet à M...... de sortir de l'établissement, il se contient pendant trois ou quatre jours, après lesquels il boit et rentre dans un état d'ivresse complète........ Tous nos efforts depuis dix-huit mois pour aider ce malade à triompher de son funeste penchant ont été inutiles jusqu'à présent » [1].

1. Esquirol. *Maladies mentales.* Tome II, p. 79-80.

Il y a là un manque d'équilibre ; un élément psychique domine, il n'est plus enrayé, il travaille pour lui seul, au grand dommage de l'ensemble de la personnalité avec lequel ses tendances personnelles ne concordent plus ; le moi n'agit plus, il reste impuissant et bientôt il se laisse gagner en partie. C'est, en effet, ce qui se produit lorsque le mode d'orientation de l'esprit change brusquement. Ici encore l'état morbide nous permet de mieux comprendre l'état normal. Tous ces états qui proviennent de la sensibilité interne, tous ces phénomènes cérébraux qui représentent dans l'esprit les tendances organiques, — celles qui constituent la vie du corps, — et aussi les représentations motrices, tous ces phénomènes qui accompagnent chacun de nos actes passent soudainement d'un système psychique à l'autre. La puissance de l'idée morbide est telle, en certains cas, qu'elle finit par se les associer, par les détacher des tendances supérieures auxquelles elles étaient auparavant liées. Les mouvements du cœur, la respiration, toutes les fonctions organiques en un mot, qui jusque là s'unissaient pour donner aux tendances supérieures et habituelles les conditions de leur existence, sont maintenant au service de l'idée morbide qui a envahi le moi et accapare momentanément toutes les forces de l'organisme qu'elle systématise à son profit, selon une forme nouvelle. Mais avant cela il se produit souvent un de ces phénomènes qui marquent si bien la vie individuelle des systèmes psychiques ; les tendances habituelles se sentant menacées, et prévoyant leur défaite, usent de l'empire qui leur reste encore pour mettre, au moyen de secours étrangers, l'idée morbide dans l'impossibilité de profiter de son triomphe momentané, et de se compléter par des actes. « Une dame, prise parfois d'impulsions homicides, demandait à être maintenue à l'aide d'une camisole de force, et annonçait ensuite le moment où tout danger était passé et où elle pouvait reprendre la liberté de ses

mouvements. Un chimiste tourmenté de même par des désirs homicides, se faisait attacher les deux pouces avec un ruban et trouvait dans ce simple obstacle le moyen de résister à la tentation. Une domestique, d'une conduite irréprochable, supplie sa maîtresse de la laisser partir, parce que, en voyant un enfant qu'elle soigne, elle est dévorée du désir de l'éventrer. Une autre femme, d'une grande culture intellectuelle et pleine d'affection pour ses parents, « se met à les frapper malgré elle, et demande qu'on vienne à son aide en la fixant dans un fauteuil ». Un mélancolique, tourmenté d'idées de suicide, se leva la nuit, alla frapper à la porte de son frère et lui cria : « Venez vite, le suicide me poursuit, bientôt je ne résisterai plus »[1].

Dans l'exercice de l'attention les mêmes faits se produisent. Chacun sait qu'à de certains moments nous ne pouvons, malgré notre désir, prêter notre attention à une lecture. « Il m'arriva une fois, dit sainte Thérèse, que voulant lire la vie d'un saint pour voir si je pouvais trouver de la consolation dans ce qu'il avait souffert, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoi qu'elles fussent en langue vulgaire, ce qui me fit jeter le livre ; et la même chose m'est arrivée diverses fois, mais je ne me souviens que de celle-là »[2]. Inutile d'insister et de multiplier ici les faits, on en trouvera d'intéressants dans les ouvrages de M. Ribot sur les maladies de la volonté et sur l'attention. Ils n'offrent, à notre point de vue, aucune difficulté d'interprétation. L'affaiblissement ou la disparition du pouvoir personnel est toujours marqué par l'impossibilité d'une coordination totale, d'une systématisation qui fasse

1. Ribot, *Les maladies de la volonté*, p. 76-77. Voir tout le chapitre.

2. Sainte Thérèse. *Autobiographie*. Traduction Arnauld d'Andilly, p. 184.

concourir vers un même but l'état nouveau et une partie suffisante des tendances qui constituent la personnalité.

§ 6.

En résumé le pouvoir personnel nous paraît, lui aussi, être essentiellement un cas de l'association systématique : celui où les états nouveaux qui tendent à s'implanter dans l'organisme sont tâtés, éprouvés, par la plus grande partie de nos tendances diverses et par l'association de ces tendances, par ces systèmes de phénomènes dont la coordination supérieure constitue la personnalité et par la personnalité considérée comme un tout relativement unifié. Dans ce cas le sens du moi est produit par l'éveil faible de ces tendances coordonnées. L'épreuve et la décision, la délibération et la volonté, la réflexion et l'adoption d'une croyance constituent les deux modes du pouvoir personnel. Le premier consiste dans l'épreuve faite par les divers systèmes, dans les tentatives de coordination générale de l'esprit, englobant comme un de ses éléments le système nouveau, le second consiste dans le fait de l'établissement de cette coordination générale, qui se produit si souvent, à un moment donné et parfois après une longue hésitation, d'une manière brusque. L'esprit comme une solution saturée qui cristallise immédiatement lorsqu'on y introduit un petit cristal du sel dissous, finit par prendre une orientation déterminée par la nature du nouveau phénomène qui en fait partie intégrante et aussi par la nature des habitudes antérieurement acquises, ou bien par la nature des tendances qui ont déterminé le rejet du nouveau système. Toute nouvelle adaptation amène un certain changement, peut-être imperceptible, dans le moi, dont la majeure partie toutefois persiste longtemps. Il n'est pas inutile de remarquer que dans les complexus qui constituent la personnalité, un grand nombre, les facultés intellectuelles, par exemple, et les fonctions organiques

peuvent s'associer également à des systèmes tout à fait différents. Si un homme, par exemple, après avoir été honnête, devient voleur et assassin, il n'y a pas de raison générale (bien que cela arrive parfois) pour que les fonctions organiques ne contribuent aussi bien à entretenir et à développer le nouveau caractère qu'elles servaient à entretenir et à développer l'ancien, et les opérations intellectuelles s'opèrent de la même manière. Je les comparerais volontiers à la masse d'indifférents politiques et de travailleurs qui, dans un pays, entretiennent la vie organique et payent l'impôt quelle que soit la forme du gouvernement, qui ne font pas d'opposition, que tous les partis sont certains d'avoir avec eux, s'ils sont au pouvoir, à condition de ne pas détruire complètement la vie sociale, et que chacun tâche de s'associer. De même qu'on fait intervenir la volonté du peuple dans des questions dont la plus grande partie de la nation ne s'est jamais occupée, de même que tout se fait « au nom du peuple », tout se fait au nom du moi, et c'est lui qui toujours est censé agir. En réalité le conflit ne s'élève souvent qu'entre quelques systèmes psychiques et le moi s'associe à celui qui a su le prendre, ou c'est du moins ce que fait une grande partie de la personnalité dans les cas ordinaires et principalement la personnalité organique. Les véritables cas de l'exercice du pouvoir personnel, ceux où un moi fortement constitué éprouve vigoureusement et rejette ou admet les états nouveaux que les circonstances suscitent sont plus rares qu'on ne pense — il était pourtant indispensable de les étudier.

CHAPITRE V

La personnalité.

---

§ 1.

Comme les sensations et les perceptions sont des systèmes d'éléments plus simples, comme les idées sont des systèmes d'éléments empruntés à de nombreuses perceptions, les tendances sont des associations coordonnées d'idées, de perceptions réelles ou possibles d'images motrices, d'éléments réels et s'associent à leur tour à des systèmes de plus en plus vastes. Chaque trait de caractère résulte de la coordination selon un certain mode d'un certain nombre de tendances. L'avarice, par exemple, est une systématisation dans un sens très déterminé de ces tendances qui font travailler pour gagner de l'argent, qui empêchent d'acheter certains objets à cause de la dépense qui en résulte, qui détournent de la charité, etc. Il y a là un nombre immense d'idées, de perceptions, de mouvements, d'images, de sentiments, de tendances qui convergent tous vers un même but : l'acquisition continuelle et l'accumulation des richesses. Mais ces tendances générales, ces traits de caractère, s'associent à leur tour pour former des groupes psychiques plus importants dont la réunion plus ou moins unifiée au point de vue de la fin et associée aux tendances de la vie organique qui ont un rôle des plus importants, est la personnalité même.

Tous les phénomènes sont ainsi des éléments de la personnalité, nous les avons étudiés déjà, venons maintenant aux formes les plus hautes de leurs synthèses. Nous avons d'abord à considérer les traits de caractère. Ce qu'on

appelle chez une personne qualités ou défauts, ce sont quelques formes principales que prennent chez elles la coordination des tendances secondaires, ainsi que je l'ai indiqué. En tout cas, je crois que c'est dans la psychologie même, non dans l'étude des tempéraments, que les éléments de la science des caractères doivent être cherchés, bien que l'étude des tempéraments puisse donner des renseignements très utiles. Analysez tous ces mots qui servent à indiquer une qualité ou un défaut : bon, honnête, pervers, rusé, fin, grossier, méchant, délicat, prodigue, avare, généreux, vaniteux, humble, etc, vous verrez, si je ne me trompe, que dans chaque cas, ce mot indique une forme particulière de l'activité mentale, une fin commune atteinte ou du moins visée par de nombreux éléments psychiques coordonnés, à moins qu'il n'indique simplement l'absence d'une fin commune particulière. C'est ici que l'on peut trouver exacte la théorie du fait dominateur de M. Taine, qui, d'une manière générale, s'applique à une humanité abstraite, idéale, plutôt qu'à l'homme illogique et mal fini que la réalité nous montre, mais aussi peut-être à une humanité un peu trop simplifiée. Chez l'homme vaniteux, les idées, les actes, les paroles convergent vers ce but : donner à soi-même et aux autres une haute idée de l'importance de sa personne à propos de choses parfaitement insignifiantes ; chez l'homme fin, les sens et l'intelligence, les facultés en général, sont toujours prêts à apercevoir les moindres nuances, les plus petites particularités des choses, à les combiner, à s'en servir soit pour émettre des idées ingénieuses ou des remarques piquantes, soit pour en tirer parti au point de vue pratique, pour agir d'une manière déterminée sur une personne, etc. L'écueil de ce genre est que les nuances empêchent parfois de voir les couleurs. Il n'est pas besoin de faire remarquer que l'intelligence, la combinaison des idées a ses types, comme le caractère, qui s'applique plus

particulièrement à la combinaison des sentiments et des actes. Dire qu'un esprit est vif, lent, profond, superficiel cela indique une manière d'être générale des combinaisons intellectuelles qu'il produira et le désigne comme apte à prendre telle ou telle place dans le consensus social. A côté des qualités qui sont simplement une forme de la combinaison, une manière d'être d'un esprit donnant toujours des produits plus ou moins semblables, il y a des qualités qui tiennent aux éléments même qui sont coordonnés, ainsi un esprit peut se plaire à combiner des images visuelles, et c'est un des dons du peintre, ou des images sonores, et c'est une qualité du musicien, ou des idées abstraites. Chacun a ses images particulières et la distinction des types moteur, auditif, visuel, indifférent, est bien établie, de même chacun a ses idées, plus ou moins mêlées d'images sensibles ou d'éléments moteurs, et pour chacun de nous, certaines idées sont plus facilement que d'autres combinées par l'esprit : l'un a plus de goût pour les mathématiques, un autre pour les sciences biologiques, un autre pour la philosophie, etc. De même encore pour le caractère : il y a des personnes portées surtout vers les plaisirs des sens, d'autres vers les plaisirs de l'intelligence, d'autres vers l'exercice de la volonté, sous différentes formes : activité motrice : voyageurs, activité sociale : hommes d'état, ambitieux, etc. Enfin, la fonction sociale que tout le monde exerce et que l'on choisit quelquefois d'après ses aptitudes propres, est encore souvent une forme du caractère, ou elle le devient avec l'âge. Je n'hésite pas à croire qu'il peut y avoir beaucoup de vrai dans une théorie des types professionnels, d'une manière générale chacun est plus apte à certains emplois qu'à d'autres, et certaines vocations, celle de militaire, de prêtre, sont souvent très marquées au point que l'activité déterminée vers laquelle un individu se sent porté est quelquefois la seule dans laquelle il puisse tenir convenablement sa place. Mais

l'activité sociale d'une personne n'est pas seulement l'exercice de son métier, presque tout ce que nous faisons a une portée sociale, et c'est ici que se montre le rôle de l'association systématique pour les cas cités précédemment et où elle n'était pas suffisamment évidente. Être gai, être entreprenant, etc., c'est plutôt un résultat qu'une fin au point de vue de la psychologie, mais c'est un élément de coordination sociale. En raison de ses qualités et de ses défauts, l'individu est propre à rendre tel ou tel service à la société. Il est des circonstances où trop de finesse nuit, il y a des fonctions qui ne peuvent être remplies que par des personnes douées de peu de délicatesse physique et malheureusement pour notre société certains de ses éléments utiles ne peuvent accomplir leur fonction qu'à la faveur d'un manque de délicatesse morale, portant au moins sur quelques points. Les traits de caractère qui paraîtraient sans signification au point de vue de la psychologie, en prennent une si l'on considère la coordination des éléments sociaux.

On sait la force de systématisation que possèdent les traits de caractère et comment ils tendent à se subordonner le plus grand nombre possible d'éléments psychiques. Chacun connaît des vocations qui se sont fait jour au travers d'obstacles très graves, et il arrive parfois que le système de tendances qui domine ainsi l'organisme et tend à plier toutes les circonstances de manière à ce qu'elles puissent s'harmoniser avec la tendance maîtresse , ne correspond pas à une faculté de premier ordre. Des facultés moyennes, au point de vue scientifique ou artistique, peuvent arriver à se subordonner l'organisme entier malgré des obstacles qui auraient pu paraître insurmontables. Le peintre Ducornet, qui ne paraît pas avoir eu précisément du génie, arriva à être un artiste distingué, étant « privé des bras par vice de conformation et n'ayant pour soutenir son corps que des jambes exiguës,

sans autre mouvement articulaire apparent qu'au bassin et au pied où l'on ne compte que quatre orteils. » Quelques détails sur sa manière de travailler donneront une idée frappante de la force d'association systématique que peut avoir un trait de caractère, et prouvent combien les organes peuvent, sous l'influence d'une organisation cérébrale particulière, s'adapter aux fonctions auxquelles ils semblaient répugner le plus. « Ducornet marche-t-il sur ses pieds ou sur ses mains? peut-on se demander après l'avoir vu travailler, assis sur un tabouret, tenant sa palette d'un pied et dirigeant de l'autre une brosse habile. Devant lui s'élève la toile à couvrir; elle se meut au gré du peintre immobilisé par l'emploi de ses extrémités uniques, destinées à lui servir, néanmoins, aux doubles fonctions qui, chez l'homme normal, sont réparties entre les membres supérieurs et inférieurs. Le doute augmente encore quand Ducornet veut tracer ou peindre de larges parties, alors il saisit avec la bouche son crayon ou son pinceau, et promène hardiment l'un ou l'autre dans une grande surface. Ce mode plus expéditif lui permet ainsi de s'éloigner ou de se rapprocher immédiatement de son travail, à l'aide de ce qui remplissait auparavant dans sa personne l'office de bras et de mains. » Mais la force du système psychique ne s'exerce pas uniquement sur le cerveau et sur le reste de l'organisme, elle modifie le milieu qui s'adapte à son tour. Ducornet avait évidemment des appareils particuliers pour peindre, puisqu'on nous dit que sa toile s'éloignait et se rapprochait à volonté, on nous apprend de plus que son père le transportait sur ses épaules pour qu'il ne se fatiguât pas les pieds; « c'est lui qui monte Ducornet sur son échafaudage, l'en descend, l'habille, en un mot le complète »[1].

1. *Dictionnaire de la conversation*. Article *Ducornet*, par J.-B. Delestre.

Chacun de nous a d'ailleurs, comme Ducornet, bien que généralement à d'autres égards, besoin d'être complété, et il n'y a pas de doute que chaque système dominant chez un individu ne modifie non seulement la personnalité de cet individu, mais aussi celle des autres personnes qui ont quelques rapports avec lui, et aussi indirectement, et dans une mesure variable, le milieu matériel. C'est ainsi que les coordinations familiales et sociales se forment et s'établissent, que les arts et les métiers se créent et se développent et c'est aussi une des raisons qui font varier la géographie.

§ 2.

La part que prend à la vie de l'esprit l'organisme proprement dit, l'état des organes autres que le cerveau considéré dans sa fonction psychique, est un point intéressant mais assez obscur. On ne peut douter que son influence ne soit considérable sur la formation de la personnalité. M. Ribot l'a mise en lumière récemment [1], et ses conclusions sur ce point ne paraissent pas avoir été sérieusement combattues. J'ai dû en dire quelques mots dans le chapitre précédent, à propos du pouvoir personnel, je dois en parler encore ici au point de vue de l'association systématique en général.

Comme le cerveau, l'esprit, s'adaptent à l'organisme, l'organisme s'adapte au cerveau. Cette adaptation est générale, le cerveau et l'organisme, le cœur, les poumons, etc., sont parties d'un même système. Si l'on admet que le sens du corps et l'état des organes fasse la base de la personnalité, — et par sens du corps il faut entendre toutes les impressions conscientes ou non qui viennent des organes et influent sur l'orientation de l'esprit, — on admettra aussi que, à chaque moment, l'état des organes

1. Ribot, *Les maladies de la personnalité.*

doit exercer une certaine influence sur l'état de l'esprit. Cela arrive continuellement : les effets de la digestion lente et pénible ou facile, de la circulation ralentie, exagérée, puissante ou faible, de l'état du sang, de la respiration libre ou gênée sont indéniables. Il faut admettre en même temps que l'état de l'organisme s'adaptera, s'harmonisera en quelque manière avec cet état de l'esprit, c'est-à-dire qu'il sera influencé par lui [1]. Cela revient à constater que le corps et l'esprit constituent d'une manière générale un même système. La surcharge stomacale détermine des nausées qui débarrassent l'estomac, le manque d'eau dans l'organisme produit la soif qui doit y remédier, de même l'attention paraît attirer un afflux de sang et une diminution du volume de sang qui circule dans les membres [2]. Il paraît se produire ainsi une association systématique très difficile à expliquer et à analyser, dont on ne peut déterminer même rigoureusement les conditions, entre certains états du corps et certains états cérébraux et psychiques, de sorte que lorsque les conditions physiologiques viennent à changer, l'orientation de l'esprit change également, les souvenirs même s'effacent et disparaissent en dépit de la contiguïté et de la similarité. Lorsque l'organisme revient au contraire à son état premier, le souvenir reparaît et l'orientation générale de l'esprit redevient ce qu'elle était avant. On comprend que cette brusque interruption de souvenir ne se produise pas toujours, car les systèmes psychiques peuvent être rappelés à l'activité selon la loi de finalité par d'autres systèmes psychiques, avec accompagnement peut-être d'un état des organes

1. Voyez Hack Tuke. *Le corps et l'esprit*. Traduction franc. de M. Parant Maudsley, *Pathologie de l'esprit*, trad. franc. de M. Germont, p. 34 et suiv. (Influence des organes sur le rêve). Cabanis. *Rapport du physique et du moral*, etc.

2. Mosso. *La Paura*.

quelque peu différent, mais le fait se produit assez souvent pour qu'on puisse l'envisager comme répondant réellement à une loi naturelle dont les manifestations, comme celles de beaucoup de lois, peuvent varier de formes et être quelquefois difficiles à reconnaître. Il est essentiel de remarquer, d'ailleurs, qu'il ne s'agit ici que de cas exceptionnels, ou d'adaptations cachées et très complexes ; d'une manière générale la systématisation de l'esprit et de l'organisme est si évidente, si forte et si complexe, que c'est une banalité de le constater. Mais elle se produit souvent et probablement toujours, alors même qu'on ne saurait à première vue la reconnaître.

C'est sans doute dans cette classe de coordinations organico-psychiques que rentrent, à quelque degré, certains phénomènes de l'hypnotisme. On voit que bien souvent les sujets hypnotisés ont oublié au réveil tout ce qui s'est passé pendant l'état somnambulique, et ne peuvent rien se rappeler, à moins que les phénomènes de cet état ne soient rappelés selon l'association systématique qui rattache d'un autre côté les phénomènes de somnambulisme aux phénomènes normaux [1]. Dans un nouvel accès, au contraire, ils se souviennent parfaitement de ce qu'ils ont fait pendant l'état somnambulique précédent. On peut rapprocher de ces faits le cas de Félida X., la malade bien connue du docteur Azam. Le fait que Félida, à l'état de condition seconde, se rappelle ce qui a eu lieu dans l'intervalle de ses accès, peut recevoir un commencement d'explication, bien imparfait encore, si l'on admet avec M. Azam que cet état s'accompagne d'une suractivité circulatoire des centres nerveux et qu'il est en somme supérieur à l'état normal. D'ailleurs les somnambules ordinaires se rappellent, à l'état hypnotique, les phénomènes de la vie

1. Voir en particulier Delbœuf. Art. cité, Revue philosophique, janvier 1886.

normale, peut-être simplement parce que ces faits sont en association systématique avec les impressions que l'on excite en elles ; peut-être encore chez elles l'idée provoquée est-elle toute puissante, ou du moins plus puissante qu'à l'état normal, et éveille-t-elle facilement tous les faits psychiques qui peuvent s'accorder avec elle, probablement à cause d'un affaiblissement général des tendances non éveillées qui n'exercent pas leur force inhibitoire ordinaire. Mais il résulterait de là que les somnambules doivent oublier tout ce qui se rapporte à elles tant qu'on ne le leur rappelle pas ou qu'on ne le leur suggère pas, et c'est bien là en réalité le phénomène qui semble constituer l'automatisme et la passivité observés pendant l'état de somnambulisme. Ainsi il semblerait que les phénomènes ordinaires à l'état normal sont éveillés pendant le somnambulisme exactement comme les phénomènes du somnambulisme sont rappelés pendant l'état normal, sauf que ceux-ci ayant été associés à un état organique tout particulier et ayant été beaucoup moins mêlés que les autres à la vie psychique complète, c'est-à-dire s'étant associés à un nombre beaucoup moins considérable de tendances, sont réveillés beaucoup plus difficilement, à moins que cet éveil ne soit facilité par le retour du même état organique qui a accompagné leur production.

D'autres exemples intéressants de la part du sens du corps, de l'état des organes dans le jeu de l'association systématique, sont fournis par les rêves ordinaires. Nous avons eu à signaler la facilité avec laquelle les rêves sont oubliés. D'autre part un même état des organes produit des rêves analogues. On en trouvera de nombreux exemples dans l'ouvrage de M. Maudsley que j'ai déjà cité, et si l'on considère que la répétition d'un même état est le fondement même du souvenir on sera porté à rapprocher ces faits de ceux que je viens de citer. « Un repas lourd et indigeste pris quelque temps avant de se mettre au lit.

est une cause bien connue d'une forme de cauchemar dans lequel on rêve qu'on a sur la poitrine une montagne ou un monstre qui l'écrasent par leur poids. Il n'est pas facile de dire si le rêve est l'effet direct de l'action sur le cerveau de l'estomac distendu ou de la gêne des fonctions des poumons ou du cœur ; mais quel que soit le mécanisme intime, il est intéressant de noter que l'interprétation mentale de l'oppression est en rapport avec sa cause »[1]. Un fait d'un autre genre, mais qui rentre bien dans notre loi, c'est le rêve continué d'une nuit à l'autre. M. Yung en a cité un qui s'est continué trois fois de suite[2]. De même on sait que l'ivresse donne, selon le degré où elle est menée, un certain ton à l'esprit, une orientation particulière qui pour un même vin, et pour une même dose, est, dans des circonstances équivalentes, sensiblement la même chez une même personne. Souvent le caractère est notablement modifié, les facultés intellectuelles se transforment aussi, il y a un nouvel arrangement, une coordination différente des éléments psychiques, le changement des états organiques modifie jusqu'à un certain point la personnalité. Un fait produit par une certaine personnalité organique ne peut être rappelé facilement que par la même personnalité organique. M. Ball en cite, d'après Beard, un cas intéressant : Un employé de commerce, venu à New-York pour s'occuper des affaires de son patron, se grisa complètement ; pendant trois ou quatre jours il parcourut la ville, s'occupant des commissions qui lui avaient été confiées, et lorsque l'ivresse fut dissipée il n'avait aucun souvenir de ce qu'il avait fait, et croyait avoir à recommencer sa tournée[3]. On sait que

1. Maudsley, *Pathologie de l'esprit*. Trad. française de M. le Dr Germont, p. 36.

2. Yung. Article sur le sommeil. Revue internationale des sciences, 1882, p. 494.

3. Ball, *Leçons sur les maladies mentales*.

certaines affections organiques comme la phtisie, paraissent donner à l'esprit une orientation particulière.

Les maladies du cerveau et du système nerveux offrent des faits très intéressants à notre point de vue, par exemple la ressemblance des accès d'une maladie chez une même personne. « Il est des malades, d'après Dagonet, qui commettent, chaque fois qu'ils reprennent leurs habitudes de boisson, les mêmes actes, les mêmes tentatives de suicide »[1]. M. Ball cite des faits analogues à propos des dipsomanes[2]. M. Ritti, à propos des folies intermittentes, note qu'un de leurs caractères les plus importants est que « l'accès ultérieur, ainsi que l'a dit Falret, ressemble en tous points, par les symptômes psychiques, intellectuels et moraux et même par les idées délirantes exprimées, ainsi que par sa marche, aux accès précédents. Le malade passe habituellement par toutes les phases de son état antérieur. Ce caractère s'observe aussi dans la folie à double forme, tous les accès se ressemblent à tel point que si l'on en a observé un avec soin, on retrouve dans ceux qui suivent les mêmes symptômes, les mêmes conceptions d'éléments, les mêmes actes, la même marche, etc. La durée de chaque accès ne présente que peu de variations. Aussi toutes ces conditions permettent-elles, si les accès antérieurs ont été bien observés, d'indiquer, pour ainsi dire d'avance, dès le début de l'accès, les différentes manifestations qui vont se produire, et même d'assigner l'époque à laquelle le malade passera d'une période à l'autre[3] ». On sait la part que M. Maudsley attribue au tempérament épileptique dans la formation de certaines idées religieuses. « Le tempérament épileptique par lui-même, abstraction faite des accidents convulsifs habituels,

1. Dagonet. *De l'alcoolisme,* p. 50.

2. Ball. *Ouv. cité,* p. 672.

3. Ritti. *Traité clinique de la folie à double forme,* p. 4. Voir aussi p. 178.

semble particulièrement favorable à cet enthousiasme absorbant, dans lequel l'esprit élevé au dessus de lui-même, par une sorte d'extase ou d'exaltation de toutes ses énergies, fait naître en lui l'opinion d'un divin, d'une possession divine »[1]. Des faits très curieux sont ceux auxquels l'hérédité prend part. M. Ritti a rapporté l'histoire d'une malade atteinte de folie à double forme, dont la tante avait, elle aussi, passé son existence dans les alternatives d'excitation et de tristesse ; « on a même remarqué, ajoute-t-il, que Mme X...., dans les diverses phases de son état circulaire répète les mêmes choses, fait les mêmes actes que sa tante ». Dans la maladie désignée par M. Krishaber sous le nom de *Névropathie cérébro-cardiaque*, on trouve encore de bons exemples de l'influence de l'état de l'organisme sur le ton général de l'esprit et du changement d'orientation mentale qui suit un trouble psychique, bien que les faits ne s'expliquent pas entièrement par les modifications de la cénesthésie. Les malades gardent leur intelligence intacte, mais ils trouvent leur personnalité changée, les objets ne font plus la même impression sur eux, quelquefois « ces sensations sont si profondément perverties, si différentes de celles de la vie normale, que le malade conçoit des doutes sur la réalité des choses qui l'entourent, voire même sur l'identité de sa propre personne, mais sa mémoire et son jugement étant restés debout, il se rappelle ses sensations exactes, les compare et *comprend* qu'il est en proie à des illusions multiples et incessantes »[2]. Il arrive que le malade commence à avoir des doutes sur sa personnalité, et que plus tard il sentira sa personnalité changée. Il dit

1. Maudsley. *Natural causes and supernatural seemings*, p. 407. Voir aussi *Le crîme et la folie*.

2. Krishaber. *De la névropathie cérébro-cardiaque*, p. 222. Voir aussi Taine, *De l'intelligence*, appendice au premier volume à partir de la 3e édition.

d'abord « je ne suis plus moi », et ensuite « je suis un autre ». Le premier stade, comme l'a vu M. Taine, correspond au moment où « les sensations nouvelles étaient trop nouvelles, elles n'avaient pas été répétées un assez grand nombre de fois pour faire dans la mémoire un groupe distinct, une série cohérente, telle serait la chenille dont nous avons parlé dans le premier quart d'heure qui suit sa métamorphose en papillon » ; dans le second stade, un autre moi est formé. « Il faut du temps pour que la chenille s'habitue à être papillon ; et si la chenille garde, comme c'était le cas, tous ses souvenirs de chenille, il y a désormais un conflit perpétuel et horriblement pénible entre les deux groupes d'actions ou impressions contradictoires, entre l'ancien moi qui est celui de la chenille, et le nouveau moi qui est celui du papillon ». Nous résumerons le fait, à notre point de vue, en disant, qu'une ancienne forme d'association systématique est en train de se défaire dans le premier stade, que dans le second on voit surtout l'organisation d'une forme nouvelle.

Tous ces faits et bien d'autres qu'il est impossible même de rappeler ici nous montrent une relation étroite entre l'état organique et l'état mental. Nous voyons que l'association psychologique, outre les phénomènes de conscience et les processus cérébraux qui leur correspondent comprend aussi un grand nombre d'éléments organiques. Il semble réellement que à chaque pensée, à chaque émotion, à chaque fait psychique correspond ou tend à correspondre un état spécial non-seulement du cerveau et des centres nerveux, mais de l'organisme entier et réciproquement. Voici pour finir deux cas d'adaptation du corps à l'idée ou d'adaptation réciproque de l'esprit et du corps qui m'ont paru particulièrement intéressants et qui peuvent par leur forme bizarre mettre mieux en lumière la loi que nous étudions. J'emprunte le premier à M. Hack Tuke : Un enfant fut mordu à la jambe par un petit terrier. La blessure

était légère et guérit sans difficulté, le chien ne parut présenter aucun signe de rage, mais deux mois après environ, l'enfant se plaignit d'une forte douleur à l'endroit mordu. Cette douleur prit ensuite la forme d'une aura épileptique. La semaine suivante l'enfant dit que, au moment où l'aura gagnait l'abdomen, il avait cru y sentir le chien qui l'avait mordu et qui le déchirait avec force. « Pendant cet accès, il aboya et son visage prit une expression de doute, de douleur et d'égarement. La salivation marqua la fin de l'accès. Le lendemain, il voulut mordre et égratigner tous ceux qui l'approchèrent, et imita quelques-uns des actes et des mouvements d'un chien. Ainsi il prit son oreiller avec les dents et se mit à grogner comme un chien qui tient un rat. Il se mit à refuser la nourriture à moins qu'on ne lui permît de la laper. D'autres fois, on le menaçait de coups de fouet s'il ne cessait d'aboyer, il tournait alors en rond sur lui-même et criait comme un chien battu.... » Cet enfant finit par guérir [1].

L'interprétation de ce fait peut paraître discutable. On peut attribuer une grande partie de la systématisation singulière qui s'établit entre l'esprit et le corps à une sorte d'auto-suggestion. Cette interprétation laisse subsister d'ailleurs une grande partie de l'intérêt du fait, même à notre point de vue actuel, car l'influence de l'esprit sur l'organisme ou même de l'organisme sur l'esprit peut toujours être considérée si l'on veut comme une auto-suggestion et ce qu'il s'agit de rendre vraisemblable, c'est précisément qu'il y a toujours auto-suggestion à quelque degré, que toujours le corps et l'esprit, ou si l'on préfère, le cerveau et le reste de l'organisme s'adaptent continuellement et que tout état de l'un modifie plus ou moins l'état de l'autre.

1. Hack Tuke. *Le corps et l'esprit*. Traduction française de M. V. Parant, p. 145.

Un cas plus complet encore et non plus accidentel et passager, mais permanent, est celui que rapporte Pinel d'une idiote de la Salpètrière qui « par la forme de sa tête, sa gaîté, sa manière de vivre, semblait se rapprocher de l'instinct d'une brebis. Pendant deux mois et demi qu'elle a resté à l'hospice de la Salpètrière, elle marquait une répugnance particulière pour la viande et mangeait avec avidité les substances végétales, comme poires, pommes, salades, pain..... ; elle ne buvait que de l'eau et témoignait une reconnaissance vive pour tous les soins que la fille de service lui prodiguait ; ces démonstrations de sensibilité se bornaient à prononcer ces deux mots : *bé, ma tante*, car elle ne pouvait prononcer d'autres paroles, et paraissait entièrement muette par le seul défaut d'idées, puisque d'ailleurs sa langue semblait conserver toute sa mobilité ; elle avait aussi coutume d'exercer des mouvements alternatifs d'extension et de flexion de la tête, en appuyant, à la manière des brebis, cette partie contre le ventre de la même fille de service, en témoignant sa gratitude. Elle prenait la même attitude dans ses petites querelles avec d'autres enfants de son âge, qu'elle cherchait à frapper avec le sommet de sa tête inclinée. Livrée à un instinct aveugle qui le rapprochait de celui des animaux, elle ne pouvait mettre un frein à ses mouvements de colère..... On n'a jamais pu parvenir à la faire asseoir sur une chaise pour prendre du repos ou faire ses repas, et elle dormait le corps roulé et étendu sur la terre à la manière des brebis. Tout son dos, les lombes et les épaules étaient couverts d'une sorte de poil flexible et noirâtre, long d'un pouce et demi ou de deux pouces et qui se rapprochait de la laine par sa finesse..... » [1].

1. Pinel. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale*, seconde édition, pages 182-184.

On peut rapprocher de ces phénomènes les histoires de mystiques comme Louise Lateau. Mais le cas de Pinel est plus probant encore, bien que, dans l'ignorance où l'on est des causes qui ont produit les anomalies en question, il soit difficile d'en tirer tout le parti qu'on voudrait. Mais il me semble prendre une certaine signification si on le rapproche de tout ce que nous savons des corrélations des organes chez les animaux. Une partie de l'organisation animale se comprend fort bien au point de vue de la systématisation organique, par exemple le rapport entre les dents et l'appareil digestif et la forme ou la dimension des membres ; d'autres corrélations paraissent donner à l'animal une unité particulière dont le sens nous échappe. Le fait cependant qu'un phénomène ne peut, dans un être organisé, se produire sans amener la production d'une autre série de phénomènes toujours les mêmes qui concourent avec lui à former la nature d'un animal, nous conduit logiquement à admettre que ces phénomènes sont unis par un lien ; qu'ils ont soit une cause unique, comme, par exemple, le manque de pigment qui fait que les lapins blancs ont les yeux rouges, soit une même fin, comme lorsque la variation d'un organe entraîne corrélativement la variation d'autres parties du corps, de manière à donner à la systématisation générale de l'animal une forme différente. Il faut citer aussi, comme des exemples remarquables de systématisation organique ces faits qu'on a réunis sous la dénomination bien imparfaite d'influence directe du milieu. Ces cas se ramènent à une systématisation organique déterminée par l'ensemble des perceptions ; des tendances latentes s'éveillent, et ce sont celles qui peuvent former avec le milieu un système plus complexe. Il arrive ainsi que la nature de l'être semble changer complètement, c'est-à-dire que les éléments varient et que la forme de leur coordination varie aussi très fortement. Dans un lac des environs

de Mexico certains animaux, les axolotls, vivaient, se reproduisaient et mouraient sous forme de têtards à branchies extérieures. On en rapporta un certain nombre à la ménagerie du muséum d'histoire naturelle de Paris, et, là, on s'aperçut que plusieurs d'entre eux se transformaient complètement ; leurs branchies s'atrophiaient et ils devenaient un animal amphibie respirant par des poumons. De même, mais inversement : « Les tritons vivant dans l'eau pendant la première période de leur vie, respirent par des branchies, plus tard ils se tiennent habituellement sur le bord des mers ; les branchies disparaissent, les poumons les remplacent. Cependant si l'on force ces animaux à rester dans l'eau, la métamorphose ne s'accomplit pas » [1]. Dans l'*Origine des espèces*, Darwin cite une grande quantité de ces corrélations qui modifient plus ou moins, dans certaines circonstances, la personnalité organique [2]. Les métamorphoses des insectes sont également intéressantes à notre point de vue, le phénomène est ici extrêmement complexe, une personnalité se dissout, une autre personnalité prend sa place — ce qui nous importe pour le moment, et ce qui est si évident qu'on ne songe pas à le remarquer, c'est que la personnalité psychique suit exactement la personnalité physique, les instincts de la larve et de l'insecte parfait correspondent exactement à leur état physique. Si les hypothèses de sir John Lubbock sur l'origine des insectes pouvaient être vérifiées, l'importance de leurs métamorphoses deviendrait encore plus considérable, eu égard à la loi que nous étudions ici [3]. C'est que l'âme est essentiellement la systématistion des actes du corps. Cette vérité nous est masquée dans l'homme où le rôle immense joué

1. Charles Martins. *Lamarck, sa vie et ses œuvres.*
2. Darwin. *Origine des espèces.*
3. Sir John Lubbock. *Métamorphose et origine des insectes.*

par la *forme* des séries d'actes par rapport à la forme physique des organes qui les accomplissent, nous empêche de voir les relations des systèmes psychiques et de la constitution organique. L'homme est un être social et sa psychologie ne peut être comprise si on fait complètement abstraction du milieu dans lequel il vit et dont il est un élément. L'animal, au contraire, est plus complet considéré en lui-même, et la plus grande partie de sa mentalité — surtout si l'on fait abstraction des relations sexuelles et de la protection instinctive ou réfléchie donnée aux petits — est simplement la systématisation des fonctions organiques, et n'a d'autre but que l'accomplissement de ces fonctions. La coordination en vue de la société nous empêche de voir suffisamment chez l'homme la coordination psycho-organique. Les faits que j'ai cités tout à l'heure, sont de nature, je crois, à nous en faire soupçonner l'importance et la force — mais il me semble que nous la comprenons mieux en la constatant chez les animaux.

Nous pouvons même descendre plus bas sur l'échelle de la mentalité, les plantes nous offrent aussi d'excellents exemples pouvant rendre compte de la personnalité organique et de ses variations. Les rapports de position de la tige et de la racine, par exemple, sont toujours les mêmes. Il y a là une sorte de coordination organique qui est comme une forme très basse de la mentalité. Si on retourne une plante qui pousse de manière à mettre la racine en l'air, la racine et la tige se recourbent et reprennent la direction voulue. On sait qu'un même élément, la feuille peut manifester des tendances bien différentes, se transformer selon le cas, en sépale, en pétale, en pistil, en étamines, etc. La plante entière subit des modifications si on change ses conditions d'existence, et ces changements s'accomplissent de manière à conserver toujours une coordination bien marquée de ses

diverses parties. A mon avis, nous ne sortons pas même ici de la psychologie, — la systématisation générale des actes et des tendances d'un être est son domaine essentiel.

Si j'ai tant insisté sur la personnalité organique, c'est qu'elle est une part considérable de la systématisation totale de l'individu, c'est ensuite que je tenais à montrer comment la personnalité physique était liée à la personnalité psychique, comment la moindre de nos pensées, de nos idées, le sentiment le plus fugitif peut aussi être systématiquement associé, par un lien que nous ne soupçonnerions pas à première vue, avec l'état de nos organes et de leurs fonctions, du cœur et de la circulation, de l'estomac et de la digestion, des poumons et de la respiration, etc. Sans doute cette association systématique n'est pas toujours bien étroite, elle n'est pas indissoluble, et elle peut être rompue au profit d'associations psychiques mieux coordonnées encore mais elle existe surtout comme tendance, et il en résulte que la personnalité psychique et le sens du corps jouent un rôle dans la mémoire, dans la reproduction des idées et des sentiments, et peuvent servir à expliquer l'apparition, dans certaines circonstances, de certains phénomènes psychiques que nous ne pourrions comprendre si nous ne faisions attention qu'aux phénomènes de la conscience, ou aux tendances surtout psychologiques, c'est-à-dire, pour presque tous les cas, surtout sociales.

En somme, la personnalité physique est, comme l'a dit M. Ribot, la base de la personnalité psychologique. Elle constitue à elle seule une notable portion de l'individu. La corrélation des organes détermine pour une part notable la corrélation des instincts, et même des phénomènes psychiques : idées, sentiments, passions, volitions, tendances, etc. Cela est vrai surtout pour tout ce qui dans l'esprit se rapporte à la vie de l'individu. Cette corrélation entre le psychique et le physique peut aller jusqu'à

la coordination de certaines idées avec certains états organiques de manière à pouvoir expliquer des cas obscurs de l'association des idées et de la mémoire des faits psychiques, par la considération des états organiques qui ont accompagné ces phénomènes psychiques et ont été associés avec eux.

§ 3.

La personnalité organique, tout en restant toujours à peu près identique à elle-même pendant une période donnée, varie de mille manières, avec l'âge, les maladies, etc. Mais pendant même qu'elle reste la même ou du moins qu'elle ne varie que d'une manière peu sensible, diverses personnalités psychiques peuvent s'appuyer sur elle, et surtout disposer d'elle, c'est-à-dire la faire entrer dans telle ou telle forme de coordination générale. Je veux dire que, dans des circonstances ordinaires, un homme normal, pourra sans que l'état de ses organes varie d'une manière appréciable, être magistrat rigoureux ou père de famille débonnaire. Il est bien probable, d'après ce que nous venons de dire, que des modifications organiques correspondent à ces manifestations psychologiques, mais, pour le moment, nous les négligerons pour ne nous occuper que des systématisations psychologiques elles-mêmes, c'est-à-dire des coordinations diverses dans lesquelles l'organisme peut être employé.

Chacun de nous a un certain nombre de grands systèmes de tendances dont la réunion forme sa personnalité complète et chacun de ces systèmes est constitué essentiellement par quelques éléments psychiques dominants auxquels sont associés un grand nombre de tendances et de phénomènes divers. Ces systèmes généraux se supplantent l'un l'autre selon les circonstances, et leur

collection, lorsqu'elle n'est pas reliée par une loi de coordination générale, rappelle à beaucoup d'égards les faits bien connus de dédoublement de la personnalité. Les amnésies périodiques elles-mêmes présentent plusieurs degrés et les cas éloignés sont très différents au point de vue de la netteté de la séparation, et de la dualité ou de la multiplicité de l'esprit. Depuis le cas cité par Macnish, dans lequel on voit que même « cette mémoire organisée qui permet de parler, de lire, d'écrire, n'est pas un fonds commun aux deux états, » jusqu'au cas du somnambule qui se rappelle dans un accès ce qu'il a fait pendant l'accès précédent et jusqu'à l'ivrogne, qui, ayant perdu un paquet pendant qu'il était ivre, ne peut le retrouver qu'en s'enivrant de nouveau, en passant par le cas de Félida X., ou de la malade du docteur Dufay, on voit la scission du moi diminuer de plus en plus d'importance, et les deux vies différentes se pénétrer de plus en plus et se confondre presque. Chez l'homme à l'état normal (remarquons que l'ivrogne établit déjà une transition entre le malade et l'homme sain) on trouve de même une sorte de division du moi. L'homme se compose pour ainsi dire de plusieurs moi qui ont un fonds commun et se confondent jusqu'à un certain point, mais non pas complètement. On peut couper artificiellement une personnalité en plusieurs morceaux et montrer que cette division correspond à quelque chose de réel. On peut de plus, ce qui ne peut se faire pour l'état morbide, voir les causes de cette pluralité de la personne.

Cette division du moi est moins marquée dans l'état normal que dans l'état pathologique ; elle se caractérise d'ailleurs de la même manière par la formation de plusieurs groupes distincts de phénomènes et de tendances et elle est peut-être plus profonde qu'on ne serait porté à le croire après un examen superficiel. Elle porte, en effet, non-seulement sur les faits de conscience, c'est-à-dire sur la

partie de l'esprit la moins organisée et la plus mobile, mais aussi sur quelques-unes de ces habitudes qui commencent à devenir à peu près inconscientes. Elle n'a pas, d'ailleurs, passé inaperçue et l'on pourrait relever dans la littérature beaucoup de passages qui l'impliquent ou la signalent, mais on a sans doute vu surtout dans les expressions employées une simple métaphore.

On connait suffisamment les vers de Racine, le cantique qu'il tira des paroles de saint Paul ; la dualité du moi y est énoncée avec une clarté qui ne laisse rien à désirer :

> Mon Dieu quelle guerre cruelle
> Je trouve deux hommes en moi.
> L'un veut, que plein d'amour pour toi,
> Mon cœur te soit toujours fidèle;
> L'autre, à tes volontés rebelle,
> Me révolte contre ta loi, etc.

Ces deux hommes que Louis XIV reconnut, d'autres personnes les connaissent aussi, et le combat qui s'élève dans l'esprit à divers propos n'est plus une chose rare [1]. Pensera-t-on, peut-être, que la question de la personnalité ne doit pas intervenir ici et qu'il est facile d'alléguer que c'est la même personne, la même âme qui est sollicitée par deux penchants ? Examinons les faits, je trouve d'un côté l'homme pieux, celui qui croit fermement aux dogmes d'une église, à la morale enseignée par Dieu, chez qui une quantité considérable d'idées, de sentiments, d'actes, viennent s'associer harmoniquement avec cette

1. On retrouve de nombreuses traces, dans la littérature, de ce combat entre divers systèmes de tendances qui prennent généralement la forme d'une dualité. *Le débat du corps et de l'âme* remonte au moyen-âge, (G. Paris. *La littérature française au moyen-âge*, p. 217). Cf, *Le débat du corps et du cueur* de Villon et dans la littérature contemporaine Tartarin-Quichotte et Tartarin-Sancho dans le *Tartarin de Tarascon* de M. Daudet.

croyance. Cet homme communie, il va à la messe ou au prêche, il lit la Bible ou les Pères de l'Église, il contribue de son argent à entretenir en prospérité la communauté religieuse, il fait la charité, il prie, de temps en temps il se préoccupe du salut de son âme, il se repent de ses fautes, prend de bonnes résolutions, il s'indigne contre les incrédules, etc. Il y a là tout un ensemble fort complexe de tendances, une très vaste synthèse de faits coordonnés en une même orientation qui pourrait devenir au besoin, et qui est devenue quelquefois, la caractéristique principale d'une personnalité, la tendance maîtresse vers laquelle convergent tous ou presque tous les phénomènes de l'esprit et de l'organisme, si bien que l'extérieur même, l'habitude du corps, le regard, le geste, finissent par s'harmoniser et se subordonner à la manière d'être de l'esprit. Mais quelquefois, à côté de cette tendance, il peut y en avoir d'autres qui ne s'accordent pas avec elle et qui tiennent dans la personnalité totale une place égale à la sienne, le croyant peut être ambitieux, avide du pouvoir politique comme Richelieu, il peut être porté à l'amour comme Louis XIV, et nous trouvons alors deux groupes de tendances très diverses et parfois opposées qui subsistent et se développent sur le même organisme. Chacune de ses personnalités psychiques se suffit à elle-même, elle a ses lois propres et ses modes d'association secondaire particuliers. Ce qui dans l'une s'associera à des sentiments de honte ou d'indignation, s'associera dans l'autre à des sentiments de désir violent, d'orgueil et de plaisir.

Ces personnalités psychiques différentes qui ne disposent que d'un organisme, ne peuvent s'entendre sur la manière de le faire agir, aussi les conflits sont fréquents et la « guerre cruelle » se déclare. Mais la lutte des groupes de tendances n'est pas le seul fait qui témoigne de cette division de la personne humaine. Elle se montre

également par les successions périodiques de deux systèmes différents de tendances et de phénomènes qui tour à tour dominent et font agir le corps. Il est assez fréquent de dire ou d'entendre dire qu'il y a deux personnes chez un individu désigné : l'homme et le magistrat, par exemple, ou le professeur, l'homme privé et l'homme public. Ici encore c'est la même personne, si l'on veut, qui est à la fois homme privé et homme public. Mais ces deux moi, que l'on soude plus ou moins artificiellement en une individualité vivante et concrète, n'en sont pas moins des groupes de faits et de tendances différents, séparément associés entre eux dans chaque groupe et non associés d'un groupe à l'autre. Ce manque d'association se traduit par ce phénomène que l'un de ces groupes ne sait généralement pas ce que fait l'autre, il l'oublie ou l'ignore ; une personne en qui domine momentanément une de ces sous-personnalités est généralement surprise et souvent froissée si on lui rappelle ce qu'elle a dit ou fait alors qu'elle était dominée par un système de tendances différent, alors qu'elle était, pour ainsi dire, un autre moi. C'est que la condition même du réveil des phénomènes psychiques, la finalité, manque très souvent d'une manière évidente dans les rapports des personnalités soudées sur un même corps. Pour la même raison la connaissance d'une des personnalités d'un individu ne nous apprend rien sur les autres, nous pourrions savoir que César était ambitieux et ignorer qu'il fut débauché. Chaque sous-personnalité est formée d'un nexus de tendances qui se lient les unes aux autres et peuvent se déduire jusqu'à un certain point les unes des autres, mais qui bien souvent ne se lient pas aux tendances d'un autre groupe et ne se déduisent pas d'elles. La théorie de la faculté maîtresse et du fait dominateur peut être vraie pour chacune des sous-personnalités sans s'appliquer aussi bien à leur ensemble.

Bien entendu, ce que l'on trouve chez l'homme ce n'est pas seulement deux groupes de faits, deux centres, deux complexus de tendances qui se combattent ou se succèdent et se remplacent par moments. Nous sommes plus compliqués que cela. A vrai dire, on ne peut savoir quel est le nombre de moi que contient un individu. L'homme religieux et l'impie, l'homme public et l'homme privé, ne constituent pas une personnalité complète ; on trouve chez un homme le moi du monde et le moi de l'intérieur, le moi de la ville et celui de la campagne, le moi des réunions d'amis, etc. Ces différentes personnalités se croisent, s'associent parfois les unes avec les autres, et les unes contre les autres. L'homme public peut être religieux, tandis que l'homme privé est indifférent, mais souvent il ne se ramène pas à une unité supérieure, et l'on ne peut attribuer à la personne complète ou considérée comme telle presque aucune qualité. Nous avons vu dans le premier chapitre de ce travail jusqu'où peut aller le morcellement de l'esprit, nous indiquerons plus loin jusqu'où peut aller son unité. Mais l'unité parfaite, au point de vue psychique, n'est guère qu'une conception idéale, qui n'existe que d'une manière bien fugitive, si l'on peut admettre qu'elle se produit parfois.

Nous constatons ainsi que c'est la loi d'association systématique qui est l'expression du rapport général des phénomènes psychiques et des tendances dans les sous-personnalités que nous venons d'examiner en elles-mêmes et toutes formées. Si nous étudions la manière dont elles se forment et aussi les circonstances de leur apparition dans le cours de la vie, nous retrouverons encore la même loi comme fait essentiel. Il n'est pas difficile de voir que dans la vie normale, ordinaire, certaines causes bien déterminées doivent agir presque toujours de manière à produire différents systèmes de groupes psychiques, par un changement que nous pouvons observer

dans les conditions d'existence de l'individu et par l'effet des associations harmoniques diverses produites par des ensembles de perceptions, des conseils, des renseignements, des exemples, et de manière à amener la naissance et le développement des groupes psychiques et psycho-physiques qui se développent parallèlement, quoi qu'ils paraissent être parfois en contradiction les uns avec les autres, qui s'ignorent parfois et n'entrent pas toujours en conflit. Ces influences plus ou moins constantes, plus ou moins longues, plus ou moins fortes, plus ou moins régulières, ce sont l'éducation morale, l'éducation religieuse, le milieu moral, intellectuel ou physique, la profession, etc. Chaque perception, chaque idée, chaque sentiment nouveau qui naît dans le cerveau, suggéré ou communiqué par les diverses influences extérieures, tend à produire une systématisation de l'esprit dans un certain sens, et des impressions systématisées tendent à susciter des systèmes d'idées et de tendances. Chaque influence crée ou développe directement ou indirectement en nous diverses coordinations psychiques, ces coordinations en entraînent d'autres à leur tour et l'on voit ainsi se développer chez un même individu plusieurs petits moi psychiques reposant sur un fonds organique commun, mais relativement très séparés les uns des autres. Certains savants se vantent, de laisser l'homme religieux à la porte de leur laboratoire. Voilà un exemple de scission opérée dans une individualité par l'influence de conditions d'existence différentes, peut-être avec l'aide de l'hérédité. Diverses influences tendent à donner à un homme certaines tendances religieuses : c'est peut-être l'hérédité, c'est sûrement pour un grand nombre l'éducation, le désir d'expliquer l'inconnu, les relations sociales, les besoins du cœur, l'imitation, etc. D'autres influences tendent à développer l'esprit d'examen et le scepticisme à l'égard de ce qui n'est pas scientifiquement démontré être

vrai ou probable : la réflexion, l'habitude des recherches scientifiques, la considération des erreurs commises par nos devanciers et par nous-mêmes sur un grand nombre de points pour avoir jugé trop vite, etc. Voilà donc deux tendances opposées, l'esprit critique et la foi qui naissent et se développent séparément, chacune ayant ses habitudes propres, chacune ayant son organisation et respectant celle de l'autre. Elles sont nées par adaptation d'une partie de l'esprit à des conditions d'existence, c'est-à-dire par la force de systématisation de groupes de perceptions variées et leur coordination avec les tendances acquises, et elles vont se développant, se fortifiant et s'enrichissant chaque jour, l'une par la continuation des habitudes de piété, par tout ce qui peut contribuer à rendre la foi solide et agréable à l'esprit, par les épreuves qui en font une consolation précieuse, par les controverses bénignes qui la rendent plus cohérente et plus capable de résister, l'autre corrélativement par de nouvelles découvertes, par des perfectionnements de la méthode, par l'exercice fréquent de l'intelligence qui acquiert plus de précision et de vigueur. L'unité complète du moi exigerait que de ces deux tendances, par exemple, l'une fût subordonnée à l'autre (*philosophia ancilla theologiæ*) ou au moins dût se mettre d'accord avec elle, ou bien encore que l'une des deux disparût. Mais en général ce n'est pas ce qui arrive. Tel homme de science se vante d'avoir la foi du charbonnier en matière de religion et d'être en revanche très difficile à contenter en fait de preuve scientifique. Royer-Collard a prétendu à tort qu'on ne faisait pas au scepticisme sa part. On la lui fait presque toujours, et chez nous tous, tant que nous sommes, même chez les plus sceptiques, il est bien rare qu'il n'y ait pas un point faible, un coin de croyances et d'illusions que nous abandonnons à la foi et où nous ne laisserons pas pénétrer le doute, soit que nous ne le

voulions pas, soit que nous ne pensions pas à faire la critique nécessaire.

Mais ce qui nous importe ici, c'est la loi d'association systématique que nous voyons à l'œuvre dans le développement de chaque personnalité. La même loi se retrouve encore dans la succession des sous-personnalités dans le cours de la vie normale. Généralement la personnalité qui se manifeste est celle qui a intérêt à se manifester, celle qui peut profiter des circonstances présentes, nous voyons le caractère d'une personne changer d'un moment à l'autre si elle change de milieu. Le plus simple des hommes peut devenir solennel aussitôt qu'il a mis un vêtement de forme particulière. Un père est facilement austère et vertueux devant ses enfants, même s'il ne l'est pas partout ailleurs. Nous avons tous quelque chose de l'axolotl, il y a en nous des moi que nous ignorons et que les circonstances peuvent réveiller. Un incroyant peut être fortement saisi par une cérémonie religieuse et sentir s'éveiller ou se former en lui un moi qu'il a perdu ou qu'il n'a connu jamais, l'incrédulité même peut être une circonstance favorable. Les cérémonies catholiques impressionnent quelquefois plus un incroyant peu habitué à elles et par conséquent plus frappé par la grandeur de l'ensemble, que des fidèles habituels choqués plus ou moins par des détails vulgaires ; un moi sympathique, embrassant un grand nombre de tendances, respect du mystère, admiration, sentiment de l'immensité du monde, réflexions sur la destinée, combinées avec des impressions physiques, obscurité relative de l'église, lueur des cierges, lumière affaiblie des vitraux, odeur de l'encens — s'éveillera peut-être chez lui, quoique d'une manière passagère, plus facilement que chez celui pour qui le fait d'assister à la même cérémonie est une habitude machinale.

Aussi arrive-t-il que les influences exercées sur la

nature primitive de l'individu par des milieux différents, par des situations variées, déterminent la manifestation de qualités absolument opposées. On peut être timide comme homme dans le monde et fort décidé comme chirurgien s'il faut faire une opération sur une personne qu'on n'aborderait pas sans embarras dans un salon. Il est des gens qui sont insupportables dans leur famille et charmants hors de chez eux. Ils passeront pour hypocrites et feront parler de dissimulation volontaire, mais plutôt il y a deux personnalités soudées l'une à l'autre, et s'il y a eu un moment dissimulation voulue, il est très possible que cette dissimulation cesse bientôt. L'habitude est une seconde nature.

Aussi, à moins de connaître la vie entière d'une personne, à moins de pouvoir préciser les influences ancestrales qui ont agi pour former ses dispositions innées et celles qui ont agi sur elle depuis sa conception, ne saura-t-on jamais tout à fait ce qu'elle est. On ne peut deviner tous les groupes psychiques qui existent virtuellement en elle, tous les modes d'association que peuvent prendre ses états psychiques, et il est parfois impossible de savoir comment tel individu agira dans telle ou telle circonstance où il ne s'est pas encore trouvé, car la systématisation amenée par ces circonstances variera évidemmment selon la nature de causes internes qui nous échappent. Qu'on remarque que chacun de nous a en lui, à diverses profondeurs, sept ou huit sous-personnalités qui, à un instant donné, peuvent être momentanément équivalentes à une personnalité définie ; outre celles dont nous avons parlé jusqu'ici, il faut tenir compte de celles qui nous ont été transmises par nos ancêtres ; il est au fond de chaque homme civilisé un sauvage et probablement une brute qui se réveillent à l'occasion.

A voir les choses comme elles sont généralement, l'homme n'est pas un, il est plusieurs, et il est plusieurs

parce qu'il a été façonné par des séries diverses, par des ensembles tout à fait différents de circonstances extérieures qui, par l'intermédiaire des perceptions, ont déterminé la formation de systèmes non convergents ou opposés et que la force de son organisation a été insuffisante pour unifier et coordonner tous ces contrastes. On voit que les variations de la personnalité à l'état normal sont, à beaucoup d'égards, un phénomène sociologique. Bien des gens doivent se contenter — ils ne s'en plaignent pas toujours — de cette coordination morcelée que nous avons étudiée. Il existe chez eux un certain nombre d'orientations générales de l'esprit, de sous-personnalités qui entrent parfois en conflit, mais qui souvent ne s'aident ni ne se nuisent directement, qui présentent seulement un désaccord logique. Mais si nous considérons en elles-mêmes ces sous-personnalités nous voyons qu'elles consistent essentiellement en une coordination d'un nombre toujours très considérable d'éléments psychiques, unis étroitement par des associations systématiques, et que c'est notre loi qui préside soit à leur développement dans l'individu, soit à leurs manifestations successives.

§ 4.

Il ne nous reste plus maintenant pour terminer cette revue des faits psychiques qu'à examiner brièvement la personnalité considérée dans ses formes les plus hautes. Ici nous n'avons plus, — ou nous ne devrions plus avoir, si l'idéal était de ce monde, — à parler de luttes, de conflits, d'illogisme ; ici l'homme entier est ou devrait être un seul élément psychique extrêmement complexe et pourtant indécomposable, j'entends ne pouvant être décomposé sans perdre absolument ce qui le fait être lui-même, comme une machine dont tous les rouages sont essentiels et qui ne peut être comprise dans son fonctionnement

synthétique que par la considération des réactions de toutes ses parties les unes sur les autres et de l'unité finale qui en résulte. De même que la sensation, la perception, l'idée, le jugement, la tendance, le groupe de tendances sont des systèmes complexes d'éléments inférieurs qu'on ne peut dissocier sans faire perdre au phénomène supérieur son caractère synthétique, comme l'eau cesse d'être de l'eau pour n'être plus que de l'oxygène et de l'hydrogène si on la décompose, la personnalité une embrasserait tous les éléments de l'organisme, elle serait la forme qui les dirige vers une fin unique ou vers des fins convergentes. Nous n'avons qu'à appliquer ici à la psychologie la théorie de Claude Bernard en physiologie générale. La personnalité, l'âme, le moi, l'esprit, est essentiellement une idée directrice (en prenant le mot idée en un sens un peu particulier), une forme de l'arrangement des phénomènes organiques et psychiques.

Je n'insisterai pas sur ce fait que la personnalité est une coordination, la thèse me paraît dès maintenant suffisamment établie, on ne peut guère que convenir avec M. Ribot que « l'unité du moi n'est donc pas celle de l'entité une des spiritualistes qui s'éparpille en phénomènes multiples, mais la coordination d'un certain nombre d'états sans cesse renaissants, ayant pour seul point d'appui le sentiment vague de notre corps. »

« Cette unité parfaite existe-t-elle ? se demande M. Ribot. Au sens rigoureux, mathématique, évidemment non. Au sens relatif, elle se rencontre rarement et en passant. Chez un bon tireur qui vise, ou un habile chirurgien qui opère, tout converge physiquement et mentalement. Mais notons le résultat : dans ces conditions, le sentiment de la personnalité réelle disparaît, l'individu conscient étant réduit à une idée ; en sorte que la parfaite unité de conscience et le sentiment de la personnalité s'excluent. Nous revenons par une autre voie à la même

conclusion : le moi est une coordination. Il oscille entre ces deux points extrêmes où il cesse d'être ; l'unité pure, l'incoordination absolue. Tous les degrés intermédiaires se rencontrent en fait sans démarcation entre le sain et le morbide ; l'un empiète sur l'autre ».

Outre cette parfaite coordination dans l'espace, la personnalité impliquerait une parfaite coordination dans le temps. Les gens à personnalité puissante et bien formée sont ceux qui, non-seulement sont tout entiers à la chose qu'ils exécutent, mais aussi savent coordonner vers un même but tous leurs actes successifs préparant de loin ce qu'ils feront un jour, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste qui n'ait un but, qui ne se rapporte à l'idée dominante, toujours prête à déterminer les actes qui l'expriment ou la réalisent, à interpréter les données de l'expérience de manière à se fortifier, à s'étendre, à se développer. On a pu donner cette définition d'une vie dignement remplie « une grande pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mûr », et en effet, plus le rôle joué par une personnalité est considérable, c'est-à-dire, plus le nombre des tendances, des idées, des sentiments des perceptions systématiquement associés est considérable, plus l'influence coordinatrice sur le monde intérieur est grande, cette influence se manifeste de mille manières, depuis celle du général qui commande à des milliers d'hommes, et dont les victoires décident du sort de peuples entiers, jusqu'à celle de l'ingénieur qui réunit dans une œuvre commune des foules de travailleurs, et par des issues nouvelles, change les conditions du commerce et de la vie organique des nations, jusqu'à celle du penseur qui communique ses théories, modifie l'orientation des esprits, et détermine ou facilite un changement dans la direction de l'humanité, plus aussi la personnalité est vraiment grande et vraiment forte, plus l'homme a le droit de se dire réellement quelqu'un.

Inversement moins est grande l'influence coordinatrice de l'individu sur le monde extérieur, moins est considérable la somme des éléments psychiques organisés en lui, et plus la personnalité s'amoindrit. Et si la coordination cesse, la personnalité se divise, c'est-à-dire que en tant que personnalité une, elle n'existe plus. Les phénomènes pathologiques le montrent de manière à ne laisser aucun doute. Il est inutile d'insister ici sur des faits bien connus, rappelons seulement le cas de Félida X... [1], de Louis V.., [2], de la malade du docteur Dufay [3], des dédoublements de la personnalité dans le rêve et de ceux que l'on opère artificiellement pendant l'état d'hypnotisme [4]. Partout dès que la coordination cesse, la personnalité totale disparaît. L'unité est impliquée par la personnalité, et ce qui fait la personnalité, comme ce qui fait une perception, une idée, un raisonnement, une tendance, c'est essentiellement une synthèse systématique, une association coordonnée d'éléments psychiques.

Une autre question se pose maintenant à propos de la personnalité, c'est celle de la systématisation sociale. Nous avons reconnu que l'homme, pris dans son ensemble, était une synthèse, mais le domaine de l'association systématique est plus étendu que le champ que nous avons parcouru et nous demandons maintenant à comprendre l'homme comme nous avons compris ses éléments. Chacun de ses éléments, groupe de phénomènes coordonnés, est à son tour associé, comme un tout avec

1. Voyez Azam. *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité.*

2. Voyez Bourrut et Burot. *Variations de la personnalité.*

3. V. Revue scientifique, 1876.

4. Voyez Richet. *L'Homme et l'intelligence.* Delbœuf *Le sommeil et les rêves*, Revue philosophique. Pour l'étude complète des phénomènes pathologiques et leur interprétation, voir l'ouvrage déjà cité de M. Ribot.

d'autres éléments. Il tire sa signification et sa valeur, non seulement de l'association qu'il constitue, mais aussi des associations plus complexes dans lesquelles il peut entrer. En est-il de même pour l'homme ? S'il en est ainsi, nous devons nous arrêter, très peu d'ailleurs, parce que nous empiéterions sur une autre science, à examiner le fait.

Il serait possible, à priori, que l'homme n'eût pas d'autre fin que sa propre existence, ou, pour exprimer en termes positifs cette proposition philosophique, le jeu de tous les éléments anatomiques qui composent un homme pourrait converger vers un seul effet : la conservation de la vie. Cette convergence est bien réelle, il est sûr que ses divers organes servent à entretenir et à conserver son existence, et un philosophe italien a pu voir avec raison dans les phénomènes psychologiques la manifestation d'une fonction de protection [1]. Mais la vie même de l'homme implique d'autres fonctions que celles qui l'ont spécialement pour fin ; sans la société l'homme ne saurait vivre, sans l'amour il ne saurait vivre non plus, puisqu'il ne pourrait naître. Le chimiste n'aurait plus rien à faire s'il avait déterminé tous les éléments des corps, trouvé leurs diverses combinaisons. Le psychologue eut-il décomposé tous les faits psychiques et montré leur rôle dans le fonctionnement de l'esprit, n'aurait pas achevé sa science. Certains faits psychiques , en effet , ne trouvent pas leur signification en eux-mêmes, ni dans la vie individuelle, mais on ne peut les comprendre que par l'examen de la vie sociale et de la permanence relative de l'espèce. Il semble que plus les sciences s'élèvent, c'est-à-dire plus les phénomènes qui en font l'objet se compliquent , plus aussi les limites qui les séparent sont mal délimitées. Les mathématiques se distinguent plus nettement de la physique, que la physique de la chimie, la physique est plus

1. Voyez G. Sergi. *I fenomeni psichici.*

facilement séparable de la chimie que celle-ci ne l'est de la biologie, la biologie est plus difficile encore à différencier la psychologie, et la psychologie et la sociologie sont réellement, à certains égards, confondues. La sympathie pour nos semblables, l'amour sexuel, les sentiments religieux se rattachent à la science sociale d'un côté, comme ils se rattachent de l'autre à la biologie. La psychologie ne peut les étudier sans tenir compte des conditions de l'existence humaine, c'est-à-dire de la société, et le psychologue qui étudie l'homme pris en lui-même ne peut terminer sa science sans entrer quelque peu dans la science supérieure, tant il y a de faits dans la vie individuelle qui ne se comprennent réellement que par la considération de la vie sociale.

A ce point de vue de nouveaux travaux s'imposent à la psychologie et la loi de finalité reçoit des applications plus précises encore. Un homme, en étant à certains égards un tout, est à d'autres égards un élément, il est un élément de la société dont il fait partie et dans laquelle il a un emploi particulier qui résulte de ses aptitudes, de ses goûts, de ses tendances. Aucun élément social ne ressemble à un autre, et le rôle de chacun dépend, au moins en partie, de sa nature. De là nécessité, pour comprendre la société et pour comprendre l'homme, d'étudier les divers types intellectuels et moraux, les intelligences et les caractères, de rechercher si l'existence de types sociaux, comme ceux dont M. Tarde a défendu la réalité, peut être établie et ces divers types déterminés avec précision. Inutile de dire que ce n'est pas ici que ces études peuvent être faites, ce que je tiens à faire remarquer c'est que leur but est d'établir des types multiples de systématisation déterminée. Tel ensemble de tendances, d'idées, d'images, de sentiments, apparaîtra comme pouvant ou devant constituer un soldat, un prédicateur, un juge, un philosophe, etc. Autrement dit la loi générale de finalité

sera appliquée d'une manière différente dans chacun de ces types, et chacun nous présentera une nouvelle forme de coordination de divers éléments psychiques, chacune de ces formes se caractérisant non pas seulement par sa valeur et ses qualités, ou ses défauts, en tant qu'il s'agit d'assurer la vie de l'individu, mais aussi par la nature propre individuelle qu'elle constitue, en tant que cette nature doit influer sur la vie de l'ensemble.

Peut-on aller plus loin encore ? La société humaine peut-elle être à son tour une partie d'un système plus vaste ? Cette question sort de la psychologie, et il n'y a pas lieu de chercher ici à la résoudre.

CHAPITRE IV.

Conclusion.

L'étude de l'esprit et de ses éléments nous a donc conduits à cette conclusion que la loi d'association systématique est la loi essentielle de la psychologie. Tout phénomène psychique qui se produit est le résultat d'une association systématique d'éléments plus simples et il tend à susciter l'apparition d'autres éléments qui puissent s'associer systématiquement avec lui et concourir à une fin commune. A tous les degrés de la hiérarchie psychologique, depuis la sensation jusqu'à la personnalité, nous retrouvons ces deux lois, et nous avons tâché d'en préciser les formes diverses. Remarquons que la première énonce un fait donné, la seconde une tendance, c'est-à-dire un fait encore, mais un fait qui n'est qu'une condition essentielle, la condition principale, du fait considéré. J'entends que un fait psychique est toujours une synthèse systématique d'éléments plus simples, mais que, en certains cas, sa force coordinatrice peut être enrayée et ne se manifestera pas. Par exemple, la sensation de faim tend à déterminer une série d'actes qui aboutiront à l'introduction de la nourriture dans l'organisme, mais cette tendance peut être arrêtée, inhibée par d'autres et ne pas aboutir ; le fait de la faim n'est pas moins une condition essentielle de l'éveil systématique d'un certain nombre de faits psychiques. La tendance existe alors même qu'elle est enrayée, et la loi psychologique est la même que l'éveil des phénomènes se produise ou non, comme la loi physique est la même pour le ballon qui s'élève et pour la pierre qui tombe.

Ce que nous en avons dit, en parlant de la vie des éléments psychiques suffit à montrer le mécanisme de l'association systématique et nous dispense d'une longue analyse. Dans les associations suscitées par un fait psychique quelconque, dans les séries de faits qui s'appellent et s'enchaînent nous trouvons toujours un même procédé. L'état primitif renferme des éléments qui à leur tour en appellent d'autres auxquels ils sont étroitement associés, de sorte que l'état primitif et l'état qui lui succède sont ainsi réunis par les éléments communs qu'ils possèdent et qui sont systématiquement associés d'un côté avec les autres éléments du premier état, de l'autre avec les autres éléments du second. Ce qu'il y a de remarquable dans les formes élevées de l'association systématique, c'est que le premier et le second état forment un tout coordonné, et non plus, comme dans certains cas d'activité indépendante des éléments, un mélange hétérogène. C'est que, ici, les éléments n'agissent que dans le sens du système dont ils font partie, ils sont étroitement reliés aux autres éléments de ce système, et seules celles de leurs affinités qui peuvent s'harmoniser avec la tendance dominante en activité se manifestent en suscitant de nouveaux éléments. L'association systématique est donc complétée ici par des phénomènes d'inhibition que nous allons étudier en détail.

Quant au mode général d'association par un intermédiaire qui tient à la fois aux deux états successifs [1], nous le retrouverons partout, il se manifeste dans toutes les formes d'association, dans l'association par contraste, dans l'association par ressemblance et contiguïté, comme dans l'association systématique et dans un cas comme

1. C'est le mode d'association qui a été étudié, surtout pour quelques cas particuliers, par M. Brochard. *La loi de similarité*. Revue philosophique, et M. Binet. *Psychologie du raisonnement*.

dans l'autre c'est toujours les affinités des éléments et leur pouvoir de systématisation que nous trouvons comme condition essentielle du phénomène.

De plus, pour bien comprendre la loi d'association systématique telle que nous la constatons dans l'humanité, nous devons tenir compte de la nature imparfaite de l'homme, c'est-à-dire de la non-existence en général de l'unité de la personne. Nous avons vu ainsi que si la finalité pouvait être considérée comme une loi absolue de l'esprit humain, c'était à la condition de la considérer dans les éléments, non dans l'ensemble et quelquefois dans les éléments des éléments [1]. La personnalité est un fait comme les autres, qui lorsqu'il se produit implique une association sytématique parfaite de ses éléments, mais l'unité de l'homme est bien incomplète, et cette loi d'unité supérieure qui serait la personnalité n'existe pas toujours , les éléments de la personnalité existent sans la loi générale qui les réunit, et chacun se fait centre et travaille pour lui. Mais les groupes de tendances, les tendances elles-mêmes, et les éléments des tendances peuvent aussi disparaître momentanément en tant que formes particulières de la loi d'association, et alors les éléments sont livrés pour ainsi dire à eux-mêmes et manifestent des énergies qui ne sont plus en harmonie avec celles des autres éléments. Si le lien qui maintient des ouvriers travaillant à une même entreprise vient à se rompre, si la société fait faillite, si l'entreprise est reconnue impraticable, si comme le tunel sous-marin qui devait réunir la France à l'Angleterre elle ne peut être autorisée, les ouvriers se remettent à chercher de l'ouvrage ailleurs, quelques-uns travaillent individuellement, d'autres cherchent du travail dans d'autres grandes entreprises. De

1. Encore est-il possible que, si bas que l'on descende, la systématisation reste toujours quelque peu imparfaite.

même quand une coordination psychique disparaît, les éléments qui la composaient cherchent fortune ailleurs, chacun selon ses aptitudes et ses goûts. Une idée comme celle des corrélations organiques qui pouvait être autrefois une des causes de la croyance à l'existence des créations spéciales, peut, si cette ancienne croyance se dissout, devenir grâce à de nouvelles associations (par exemple de nouvelles explications, de nouveaux rapprochements avec des faits découverts depuis ou autrement considérés) un élément de croyance à la théorie de l'évolution. Un système psychique s'est détruit, ses éléments sont allés ailleurs, se sont réunis à d'autres systèmes. Et cette décomposition psychique peut aller très loin, nous avons eu occasion de voir que des tendances très peu complexes, que des éléments psychiques relativement assez simples pouvaient en certains cas reconquérir une indépendance relative, mais partielle et précaire, car l'indépendance trop grande des éléments de l'esprit finit par amener la disparition de l'organisme et par suite des éléments psychiques eux-mêmes.

Quand l'esprit s'organise au contraire, les synthèses deviennent de plus en plus vastes et la systématisation plus parfaite, depuis les actes à demi-incohérents du petit enfant qui tâtonne pour prendre le sein, chez qui l'esprit est encore confus, mal coordonné et ne présente pas même des éléments bien précis, jusqu'aux hautes spéculations scientifiques de Newton, jusqu'au génie militaire de Napoléon, jusqu'à ces hautes manifestations qui marquent le degré le plus élevé de coordination du plus grand nombre d'éléments qu'ait pu embrasser jusqu'ici l'esprit de l'homme, la gradation se fait insensiblement, marquée toujours par la détermination plus précise des éléments, c'est-à-dire par le caractère de moins en moins imparfait de leur unité, c'est-à-dire encore par la systématisation de plus en plus grande des éléments d'ordre

inférieur qu'ils renferment et par la systématisation de plus en plus grande aussi des systèmes supérieurs qu'ils forment et des synthèses de ces systèmes supérieurs. Le développement des organes et du cerveau, l'expérience de la vie, les circonstances, sont les facteurs essentiels qui fournissent la matière de ces processus évolutifs.

Mais si la systématisation croissante en est la forme essentielle, si l'association systématique est ce qu'il y a de plus important dans l'esprit, ce sans quoi l'esprit ne serait pas l'esprit, il existe en psychologie des lois moins importantes, mais très générales aussi qui nous aident à comprendre les phénomènes. Nous avons vu que les phénomènes réunis pour constituer un fait supérieur (des idées par exemple qui prennent part à une croyance) si ce fait supérieur vient à disparaître, reprennent pour ainsi dire possession d'eux-mêmes et tendent à provoquer d'autres associations. Un mot, je suppose le mot arbre éveille certaines idées dans un traité de botanique, il en éveille d'autres dans l'expression arbre généalogique. Il y a donc une partie de sa force associative qui passe parfois à l'état latent ; quand un élément est employé dans un système, il ne manifeste pas normalement les affinités qui pourraient le faire entrer dans un autre système. Ces affinités persistent-elles ? Elles sont donc arrêtées, inhibées, il y a là un fait général, une loi que nous devons examiner. A côté de la loi d'éveil des phénomènes, il y a la loi d'arrêt des phénomènes. Chaque fois que nous suscitons des faits psychiques nous en empêchons d'autres de se produire, chaque fois que nous développons une tendance, nous nuisons à l'existence ou au développement d'un certain nombre d'autres et à la manifestation d'un nombre encore plus grand. Il convient à présent de formuler et d'étudier ce nouveau fait général qui constitue une partie importante du fonctionnement de l'esprit, cette nouvelle loi qui complète la première.

LIVRE II.

La loi d'inhibition systématique.

INTRODUCTION

La loi d'*inhibition* ou d'*arrêt* peut se formuler ainsi : *Tout phénomène psychique tend à empêcher de se produire, à empêcher de se développer ou à faire disparaître les phénomènes psychiques qui ne peuvent s'unir à lui selon la loi de l'association systématique, c'est-à-dire qui ne peuvent s'unir avec lui pour une fin commune.* Cette loi est, comme on voit, le complément de la précédente ; jointe à elle, elle exprime le résultat de cette lutte pour l'existence incessante et acharnée dont l'esprit est le théâtre, dont les systèmes psychiques sont les acteurs.

Soixante-dix fois par seconde environ, le cœur envoie au cerveau du sang oxygéné : le sang amené par les artères dans les milliers de capillaires de ses différentes parties, et en particulier dans les petits vaisseaux si abondants de la substance grise corticale, assure le fonctionnement vital des centres nerveux, continuellement les matériaux se brûlent, la substance s'use et se renouvelle. En même temps, les organes des sens, la peau, l'œil, l'oreille, les organes internes envoient au cerveau des excitations incessantes, continuellement un nombre incalculable se produit de ces phénomènes cérébraux qui constituent la vie physique ou qui la représentent, et continuellement aussi, chaque phénomène suscité tend

à déterminer une longue série de phénomènes. Comme des graines dans un champ, comme des œufs de poisson dans la mer, mais en plus grande quantité et avec une fréquence incomparable, des germes de phénomènes psychiques, des embryons de tendances apparaissent et se développent ou meurent. Nous avons vu selon quelle loi ils se développaient, étudions à présent l'autre face du fait de la sélection, l'arrêt et la persistance latente ou la mort des tendances.

Les aliments introduits dans le système digestif subissent une série d'opérations qui les rendent assimilables, ils deviennent notre chair et notre sang et se transforment de diverses manières en s'incorporant au milieu qui les a reçus, — de même, un homme qui entre dans une société, dans un corps social organisé, quel qu'il soit, doit diriger ses actes de telle sorte qu'ils concourent avec ceux de ses nouveaux collègues, de ses nouveaux concitoyens, vers une fin commune. Rien ne peut être reçu par un corps organisé, d'ordre biologique ou d'ordre sociologique, rien ne peut faire réellement partie d'un organisme qu'en prenant place dans le système déjà établi, sauf à modifier plus ou moins ce système. De même, aucun phénomène psychologique ne peut se produire s'il ne forme une combinaison coordonnée avec quelques-unes au moins des tendances existant avec lui dans l'esprit, aucun état de l'âme ne peut durer, aucun processus psychique se développer si cette combinaison coordonnée n'embrasse un assez grand nombre d'éléments et ne peut s'accommoder à la vie de l'organisme.

Le fait est général, chaque nouveau fait qui se produit est modifié, rectifié, déformé, il est décomposé et souvent rejeté en partie, il n'en reste que ce qui peut s'harmoniser à l'état de l'esprit, le reste est rejeté définitivement ou conservé à l'état latent comme nous le verrons avec détails. Le grain jeté par le semeur ne germe pas toujours,

et ne produit pas toujours sa fleur et son fruit ; il faut qu'il soit de bonne qualité, qu'il tombe sur un sol favorable, qu'il soit suffisamment arrosé, sinon il se pourrit, il avorte, il produit une plante rabougrie et qui végète misérablement. En psychologie, le résultat dépend aussi de la nature du grain, mais le sol n'est pas inerte, il est organisé déjà et aussi bien préparé à étouffer tel germe qu'à fournir à tel autre les éléments d'un développement magnifique. La lutte et la sélection sont incomparablement plus actives et plus compliquées.

Les physiologiste, M. Brown-Séquard en particulier, ont étudié dans ces dernières années, des faits qui se se rapprochent de ceux qui nous intéressent en ce moment. M. Brown-Séquard a donné le nom d'inhibition à cette action qu'exerce un phénomène nerveux pour empêcher la production d'un autre phénomène nerveux dont le siège peut être assez éloigné [1]. Nous observerons en psychologie des faits analogues, sauf qu'ils paraissent avoir une signification différente que nous chercherons à dégager, sauf aussi qu'ils se présentent avec quelques autres caractères. Nous allons les passer en revue en les vérifiant successivement, comme nous avons fait à propos de notre précédente loi, pour chaque catégorie de faits psychiques, et je m'attacherai à mettre en lumière, d'abord l'inhibition des phénomènes, ses différents degrés et ses différents modes, l'arrêt des tendances, ensuite la persistance des forces inhibées.

---

1. Voyez Brown-Séquard. *De l'inhibition et de la dynamogénie.* Voyez aussi les travaux du même auteur dans les *Comptes-Rendus de l'Académie des sciences* passim.

CHAPITRE PREMIER

Sensations et Perceptions.

On ne remarque pas en général quel nombre immense d'excitations arrivent à nos organes, venant du monde extérieur, qui pourraient dans des circonstances favorables déterminer des sensations, des perceptions, et à la suite toute une série de phénomènes enchaînés, des tendances et des orientations de l'esprit, et meurent stérilement faute d'être arrivées au bon moment et pour avoir été étouffées par des excitations plus fortes. Chacun sait pourtant que le bruit de l'orchestre couvre souvent la voix des chanteurs, et que le soleil nous empêche de voir les étoiles. Continuellement les astres nous envoient leurs rayons, et ces rayons nous parviennent, mais l'ébranlement qu'ils causent aux organes passe totalement inaperçu, il ne peut arriver à déterminer ces synthèses dans lesquelles nul fait psychique n'apparaît, et pendant le jour, dans les conditions ordinaires, les étoiles n'existent pas pour nous. Et si l'on était porté à trouver le fait insignifiant, je ferais remarquer qu'il ne faudrait que le généraliser pour supprimer une partie de la vie mentale de l'humanité. Si pendant que le soleil éclaire un hémisphère, sa lumière était réfléchie sur l'autre par une lune qui serait toujours au-dessus de l'horizon en l'absence du soleil, ce qui est astronomiquement possible, et qui serait en même temps un réflecteur assez puissant pour nous empêcher de voir la clarté des étoiles, tous les mythes, toutes les croyances, toutes les pensées, tous les sentiments qui se rapportent aux étoiles eussent été à

jamais empêchés de se produire, une science entière, l'astronomie, serait restée remarquablement incomplète, et notre connaissance de l'univers aurait été notablement réduite ; nos idées sur la vie, la vieillesse et la mort des astres, presque toute la philosophie générale qui implique la connaissance des résultats de l'analyse spectrale et des mouvements des étoiles ne se seraient peut-être jamais formée. La connaissance du système solaire même serait impossible, les planètes restant inconnues ; nos idées sur l'ordre du monde seraient probablement vagues, sans base solide et sans portée. C'est qu'une perception, et surtout tout un ordre de perceptions supprimées, tout une partie de la personnalité disparaît aussi.

Certains phénomènes psychologiques vulgaires impliquent une sélection et un arrêt du même ordre. Le phénomène de l'irradiation est un fait de ce genre : un objet peu éclairé, placé sur un fond lumineux nous paraît moins grand que s'il est placé sur un fond sombre. On a admis pour expliquer ce fait, mais on conteste beaucoup aujourd'hui cette explication, que les parties très lumineuses « ébranlent non seulement les points de la rétine où elles viennent se peindre, mais encore les points les plus voisins, de façon à empiéter sur les parties des images moins éclairées » [1]. De même, deux carrés de dimensions égales, l'un blanc sur fond noir, l'autre noir sur fond blanc, paraîtront inégaux, et le noir paraîtra le moins grand. L'excitation produite par l'objet qui réfléchit le plus de lumière, étant plus forte, tendra à l'emporter sur l'autre et à la faire disparaître, mais l'explication est hypothétique.

Un exemple nous montrera mieux cette lutte des impressions, et l'arrêt produit sur quelques-unes par les circonstances qu'elles rencontrent, en nous montrant comment

1. Küs et Duval. *Physiologie*, p. 544.

la modification de ces circonstances modifie aussi le résultat. Les daltoniens, comme on sait, ne peuvent distinguer nettement certaines couleurs, et confondent, par exemple, le vert et le rouge. M. Delbœuf a présenté de ce fait une explication particulière. En suppposant que la rétine comparée à une membrane montée naturellement à un certain ton, mais susceptible de se tendre ou de se détendre sous l'action des forces extérieures, soit spécialement adaptée à la lumière verte, la sensation du vert sera provoquée par la production du mouvement vibratoire qui caractérise la composition de la membrane sensible. Les rayons bleus et violets tendront à lui imprimer un mouvement plus rapide, et les rayons jaunes et rouges un mouvement plus lent. La rétine tend à se maintenir à l'état 0, et elle offrira une certaine résistance aux autres couleurs que le vert, *résistance accrue par la présence des rayons verts dans les couleurs complexes.* Les rayons rouges ne peuvent être reçus, à moins que des circonstances spéciales ne leur viennent en aide, et c'est ce que fera l'interposition d'une solution de fuchsine qui arrête les rayons verts, ou une projection de lumière pourpre qui renforce les rayons rouges. On voit la lutte et la sélection, et comment les circonstances extérieures peuvent faire triompher telle ou telle excitation, et au contraire empêcher telle autre d'aboutir à la sensation qu'elle tend à produire. Quelle que soit d'ailleurs la théorie adoptée pour rendre compte du daltonisme, le fait subsiste et l'interprétation au point de vue de la loi d'arrêt, paraît bien devoir être la même, c'est ce qui ressort, semble-t-il, des ingénieuses expériences de MM. Delbœuf et Spring. On peut produire des daltoniens artificiels en leur faisant regarder les objets à travers une solution de chlorure de nickel, une plaque taillée dans une tourmaline verte, ou un morceau de verre coloré au moyen du cuivre. La fuchsine rétablit la vue normale du

daltonien artificiel, et inversement le daltonien dont la vue est corrigée par la fuchsine redevient daltonien quand il recourt en outre au chlorure de nickel [1],

Le phénomène de la vision des couleurs complémentaires, quelle que soit d'ailleurs la théorie qu'on croit devoir l'expliquer, qu'on l'attribue à une fatigue de la rétine ou à une fatigue des centres nerveux, reconnait une cause analogue. Il s'agit toujours d'un processus entravé ; à cause de la fatigue d'un organe, les causes qui tendent à produire une sensation ne peuvent aboutir après s'être manifestées cependant par certains phénomènes systématisés. Des faisceaux lumineux, réfléchis vers l'œil par une surface grise sont décomposés par les organes si ceux-ci sont fatigués par la vision antérieure trop prolongée du rouge, seuls les rayons autres que les rouges pourront déterminer une sensation.

Si nous considérons maintenant les perceptions, nous trouvons des faits analogues. Ce qui précède suffit pour faire comprendre combien le fait seul de l'apparition d'une perception implique de processus qui n'aboutissent pas. De toutes les excitations qui frappent à la fois nos sens, un faible nombre seulement arrive à déterminer la mise en activité d'une partie notable de l'esprit. Rappelons pour la vue, par exemple, que seuls les objets qui viennent se peindre sur la tache jaune, à cet endroit où la rétine s'amincit, et de tous les éléments qui la composent ne conserve guère que les cônes, sont nettement perçus et capables à un haut degré par conséquent de s'associer harmoniquement des images et des idées. Le reste passe inaperçu à ce point que la psychologie de cette vision secondaire n'est pas encore suffisamment explorée. Remarquons également que cette vision imparfaite est une excitation qui tend à déterminer la vision parfaite. Quand

1. Delbœuf et Spring. *Le Daltonisme*. Revue scientifique du 23 mars 1878.

nous nous trouvons dans un milieu qui nous est inconnu, nous avons une tendance à tourner les yeux dans tous les sens, à regarder partout. Mais on ne peut regarder partout à la fois, ici encore de nombreuses excitations sont enrayées et ne peuvent déterminer le système psychique qu'elles appellent logiquement.

On sait aussi, et nous avons eu déjà à parler de ce fait, combien les sensations qui ne se rapportent pas aux objets de nos préoccupations passent facilement inaperçues si ces préoccupations sont vives. L'esprit fait un choix entre les sensations, et cette sélection implique l'avortement d'un grand nombre de germes. « La plupart des chercheurs scientifiques, dit M. Paul Bert, dans une notice sur Claude Bernard, sont des espèces de somnambules qui ne voient que ce qu'ils cherchent, que ce qui est sur la trace de leurs idées ; leur œil est fixé sur un point, et non seulement ils ne perçoivent pas ce qui passe à côté de ce point, mais même ce qui s'y présente sans avoir été prévu. Claude Bernard semblait, suivant l'expression d'un de ses élèves, avoir des yeux tout autour de la tête, et c'était avec stupéfaction qu'on le voyait, au cours d'une expérience, signaler des phénomènes évidents, mais que personne hormis lui n'avait aperçus. » Le cas de Claude Bernard, même abstraction faite de l'effet de contraste un peu cherché peut-être, est ainsi présenté comme une rareté, et en somme il ne fait pas exception à la loi générale, seulement le choix s'exerçait chez lui d'une manière plus large. Le cas d'Archimède, et les cas semblables où l'attention trop forte empêche l'esprit de s'adapter à certaines circonstances, de percevoir certaines impressions, et de laisser se dérouler les systèmes de phénomènes qu'elles tendent à éveiller, sont bien connus et faciles à interpréter. Remarquons seulement qu'ils ne sont que la forme extrême d'un fait continuel, car jamais l'esprit n'est absolument inactif, et, toujours par conséquent, la

perception des objets extérieurs est facilitée ou entravée dans une certaine mesure. Il est assez visible que c'est là ce qui se passe à chaque instant.

Des cas intéressants et instructifs et qui montrent bien le mécanisme de la sélection sont ceux où le choix de l'esprit aboutit à une perception erronée, illusion ou hallucination, à cause du rejet de certaines excitations et de leur impuissance à éveiller le système d'images qui se coordonnerait avec elles. Je demande la permission de reproduire ici une observation que j'ai déjà citée dans un autre volume.

J'ai chez moi un petit harmonium. Un jour, je passais près de lui sans le regarder et en marchant assez vite. Aussitôt après l'avoir dépassé, j'eus une sorte d'impression visuelle assez vive, me représentant distinctement les touches blanches et noires de l'instrument. Etonné de voir l'harmonium ouvert à ce moment, je me retournai et m'aperçus qu'il était en fait complètement fermé. Une carte roulée, en fort papier blanc, que j'avais posée sur l'instrument était la cause de ma méprise.

Ce fait ne me paraît pouvoir être expliqué que de la manière suivante : la perception nouvelle qui tendait à s'établir était celle d'une surface blanche continue sur l'harmonium. Mais des perceptions visuelles précédentes et nombreuses m'avaient représenté l'harmonium offrant, quand il était ouvert, une surface blanche (les touches blanches), interrompues seulement par les petits intervalles existant entre les touches, et, en certains endroits déterminés, par les touches noires. La tendance à la nouvelle perception était en partie d'accord avec les traces laissées par elles, mais il y avait désharmonie complète sur quelques points. Ce nouvel état s'est présenté dans de mauvaises conditions, puisque je marchais vite et sans regarder l'harmonium. Ayant à lutter pour s'établir contre des habitudes prises par les organes qui servent à la

perception visuelle, il a été rejeté en grande partie. Seulement, ce qui dans cette impression complexe pouvait exciter systématiquement les images habituelles a pu être admis par l'esprit, et a réveillé par association, grâce aussi peut-être à l'ébranlement provoqué par la partie rejetée de l'excitation, la représentation visuelle des touches noires, des petites fentes entre les touches, et des circonstances accessoires. Tout cela s'est effectué sans que j'en eusse conscience.

Il y a comme on voit deux parties à distinguer dans cette opération mentale : l'erreur est causée par le rejet d'une partie de l'excitation, et aussi par le réveil d'anciennes impressions. Nous nous sommes occupés dans le livre précédent de cette dernière partie du phénomène, c'est sur la première que nous devons à présent porter notre attention, et nous manifesterons ainsi par notre état mental la loi même que nous étudions.

On retrouve encore cette inhibition bien marquée dans un lapsus visuel raconté par M. Egger. Ici encore le système sensible éveillé par certains éléments de l'excitation, de la sensation, rend impossible l'adoption d'autres éléments avec lesquels il ne peut s'associer harmoniquement et arrête le processus. « Je me trouvais dit M. Egger sur une place de Bordeaux, quittant quelques amis, je fais une volte-face rapide durant laquelle mes yeux rencontrent une série d'affiches de toutes couleurs qui couvrent un mur. Le temps et l'attention m'ont également manqué pour en remarquer spécialement aucune ; mais, aussitôt le mouvement terminé, mon imagination me représente cette inscription en gros caractères : VELPEAU. C'est un état faible comme les visa intérieurs du souvenir. » L'une des affiches portait l'inscription : *Ville de Pau*. C'était la cause du lapsus. La préférence accordée au nom de Velpeau provenant de ce que « aucun mot, dit M. Egger, n'est plus proche du suscitant V.., L..... PAU, que le

suscité. » Il y a eu lutte entre le système d'éléments éveillés par la perception complète et ceux des systèmes habituels d'idées, d'images qui ont été suscités par certaines parties de cette impression, le résultat a été l'arrêt des premiers processus et l'obstacle mis à leur force d'association. Remarquons d'ailleurs que dans les deux cas qui précèdent, les éléments de perception rejetés d'abord ont été reconnus par des expériences postérieures, et que, se représentant dans de nouvelles conditions, ils ont pu réussir où ils avaient échoué d'abord ; à leur tour les perceptions et les idées qu'ils ont éveillées ont empêché les illusions premières de déterminer dans l'esprit la coordination particulière qu'elles tendaient à y introduire, en définitive, elles n'ont pu me faire croire qu'un harmonium était ouvert, ni à M. Egger que le nom de Velpeau se trouvait sur l'affiche, et l'arrêt de ces processus déterminés par l'illusion a été amené par un mécanisme analogue à celui qui avait amené l'arrêt des premiers éléments fournis par les perceptions. Si les habitudes de l'imagination perceptive pouvaient se systématiser plus aisément avec les éléments de l'impression qui d'abord sont seuls parvenus à la conscience, les habitudes générales de l'intelligence, le raisonnement, ont eu de la peine à coordonner cette donnée imaginative avec les notions acquises déjà, et par une association bien simple, l'ensemble des idées qui ne pouvaient s'accorder avec la nouvelle impression arrivant à l'esprit, a déterminé les mouvements voulus pour opérer une vérification.

Les illusions ne peuvent guère s'établir dans l'esprit que par suite de l'arrêt qu'elles font subir aux processus perceptifs. Toute illusion implique des perceptions arrêtées — la sensation se produit probablement au moins dans bien des cas, mais elle n'éveille pas les images qui la changeraient en perception, elle passe inaperçue dans l'organisme et disparaît sans avoir pu exercer son

influence. En arrêtant volontairement certaines impressions, en donnant à l'esprit une orientation voulue, on peut se créer des illusions. En regardant couler sous un pont une rivière assez rapide, je pouvais me figurer à volonté que c'était le pont qui se déplaçait, et sentir l'impression du mouvement. Il y a bien certainement ici arrêt de quelques perceptions externes et internes. Les personnes qui dans un salon, peu après la mort du maréchal Ney, l'entendirent annoncer, alors que c'était simplement M. Maréchal Aîné qui arrivait, évidemment ne perçurent pas certaines parties des paroles prononcées.

De même pour les hallucinations, — une hallucination tient la place d'une perception, elle l'arrête, et l'empêche de se produire. Il n'y a peut-être pas de différence essentielle entre les hallucinations et les illusions. C'est du moins ce que les recherches de M. Binet paraissent établir [1] ; cependant, à notre point de vue, l'hallucination se distingue de l'illusion en ce que l'arrêt des perceptions qu'elle produit est plus considérable. L'halluciné qui croit voir une personne imaginaire assise sur un fauteuil ne voit généralement pas le fauteuil derrière la personne. M. Marillier [2], qui a exposé avec netteté et précision des hallucinations observées sur lui-même , a constaté le fait. « Is.... s'écartait alors un peu de moi, elle se plaçait devant un fauteuil de ma chambre qu'elle me cachait, et sa tête me cachait aussi une partie d'une gravure pendue au-dessus du fauteuil : mon hallucination faisait donc *écran* comme un corps opaque. Je voyais à la fois le mur de ma chambre et la personne qui était placée devant, et il m'était impossible de saisir aucune différence de netteté ou d'intensité entre ces deux images ». Brierre de Bois-

1. Voir Binet. L'*Hallucination*. Revue philosophique, 1880.

2. Voyez Marillier. *Etude de quelques cas d'hallucination observés sur moi-même*. Revue Philosophique. Tome 21.

mont, après avoir cité le fait, que nous retrouverons tout à l'heure, d'une hallucination recouverte par une perception visuelle, ajoute : « il est plus ordinaire de voir les images fantastiques recouvrir les objets extérieurs et en dérober la vue au malade ». Le physiologiste allemand, Gruthuisen, affirme avoir parfaitement reconnu que les images flottantes couvraient les meubles de l'appartement dans lequel il se trouvait [1]. M. Baillarger signale le même phénomène [2]. Un cas particulièrement intéressant est celui dans lequel l'inhibition produite par une hallucination au lieu d'arrêter simplement les perceptions actuelles, arrête par association systématique des perceptions qui tendent à se produire un certain temps après. C'est ce que l'on remarque dans les phénomènes de l'état hypnotique que M. Bernheim a appelés hallucinations négatives, et MM. Binet et Féré anesthésie systématisée.

Inversement, les perceptions exercent une action inhibitrice sur les images et les empêchent de se transformer en hallucinations. L'image faible tend naturellement à se compléter systématiquement par les éléments qui lui manquent pour être un état fort. Si les perceptions n'intervenaient pas, elles se changeraient facilement en hallucinations, — non pas toujours, car d'autres phénomènes aussi exercent sur elles une action d'arrêt, mais beaucoup plus souvent. Que des hallucinations soient ainsi inhibées par les perceptions, on en a la preuve par les cas où les perceptions venant à disparaître, l'hallucination se produit. Ayant un jour bu une assez grande quantité de café, je sentais une certaine excitation nerveuse, et je ne sais trop pourquoi je vins à penser aux processions de la Fête-Dieu que j'avais vues peu auparavant et aux deux rangées de jeunes filles habillées de blanc qui figuraient à la cérémonie. Fermant tout à coup les yeux, j'eus la vision assez

1. Brierre de Boismont. *Des Hallucinations*, p. 594.
2. Baillarger. *Des Hallucinations*, p. 334.

confuse et très courte de ces deux files qui se sont fondues en deux lignes blanches, lesquelles se sont elles-mêmes rapidement évanouies. Tous les auteurs ont indiqué le rôle joué dans la production des hallucinations par l'obscurité, le silence et l'occlusion des paupières, toutes circonstances généralement favorables à l'hallucination, comme une demi-obscurité ou un bruit confus paraît favorable à la production des illusions. M. Taine a consacré un beau chapitre dans son traité de l'*Intelligence* à étudier la tendance hallucinatoire et le rôle de réducteurs des perceptions [1], et la preuve de ce rôle peut être considérée comme faite.

Nous tirerons de ces faits une autre conséquence, c'est que bien souvent au moins, la tendance enrayée persiste par quelques-uns de ses éléments ; l'inhibition en supprime les effets, mais ne supprime pas leur cause. Les atomes d'oxygène qui sont combinés à des atomes d'hydrogène dans une goutte d'eau ne manifestent pas toutes leurs affinités, mais ces affinités persistent, c'est-à-dire qu'il en reste une des conditions essentielles de ce que nous considérons comme le résultat de l'affinité ; dès que les circonstances favorables se produiront, l'affinité se manifestera, en termes moins abstraits, de nouvelles combinaisons auront lieu. De même, une image faible garde sa force associative, c'est-à-dire que dès que les conditions le permettront, elle produira une perception, une hallucination, ou bien un mouvement. Et cela n'est pas vrai seulement pour les images qui correspondent à des phénomènes cérébraux plusieurs fois produits, mais ces sensations avortées que nous avons vues paraissent persister plus qu'on ne croirait lorsqu'elles sont arrêtées dans leur développement. Il arrive assez souvent que, plus tard, l'inhibition venant à cesser, pour une

1. Taine, *De l'Intelligence*, vol. I, livre II, chap. 1er.

cause ou pour une autre, le processus interrompu recommence et se poursuit, ou du moins, le phénomène, si fugitif qu'il ait été, a laissé une trace, une image plus faible, et cette image à l'occasion agit selon les lois ordinaires, à peu près comme la perception aurait fait. Ainsi, il arrive que nous n'entendions un mot qu'après l'avoir pour ainsi dire deviné. Nous restons devant notre interlocuteur à chercher ce qu'il a dit, et nous arrivons à susciter non pas tout à fait la perception qui n'a pu se produire, mais son image assez vive et assez nette. Nous comprenons d'une manière quelconque, par un geste, un sourire de la personne qui a parlé, un souvenir qui nous arrive, ce que notre interlocuteur a voulu dire, et il se produit alors une sorte de souvenir, de localisation dans le passé d'une perception qui n'a pas eu lieu, mais qui aurait pu se produire. L'état des organes qui, pour une cause ou une autre, avait empêché la perception s'est modifié quelque peu par l'idée, le souvenir, la nouvelle perception qui arrive ensuite, et les éléments qui avaient pu être admis et qui étaient restés inaperçus, peuvent déterminer alors une image de la perception qu'ils tendaient à produire. Nous remarquons cette série de phénomènes dans les deux *lapsus visuels* que j'ai cités plus haut. En effet, l'illusion en ce cas n'a pas été immédiate, il n'y a pas eu d'abord perception, mais après un temps assez court, ceux des éléments de l'impulsion produite qui peuvent se développer et qui paraissent avoir été quelque peu arrêtés aussi déterminent la vision erronée.

Nous trouvons une curieuse démonstration de la persistance des impressions et de leur force associative dans les cas de somnambulisme et de dédoublement de la personnalité étudiés par M. Pierre Janet. Il faut que quelque chose dans le somnambule reconnaisse le fait qu'*il* ne doit pas percevoir. Ceci nous indique déjà quelque peu comment l'arrêt peut s'effectuer, il se produit au moins en

certains cas sur un processus déjà commencé, et ce n'est guère en effet que lorsque une impression a commencé à faire sentir son influence que l'esprit peut juger cette influence et la favoriser ou la repousser. C'est ainsi que l'Académie ne peut refuser de recevoir qu'une personne qui a fait acte de candidat, et elle peut arrêter la satisfaction du désir sans le supprimer jusqu'à la prochaine vacance. Les recherches de M. Pierre Janet ont eu pour résultat de nous renseigner sur quelques phénomènes obscurs et de nous permettre de nous faire quelques idées encore trop vagues sur ce que peut être la persistance d'une partie d'impression et la tendance associative qu'elle conserve. Le cas qu'il a étudié est évidemment une forte exagération de l'état normal, nous y trouvons un dédoublement très complet et très remarquable de la personnalité et ce fait curieux que les sensations qui passent inaperçues pour l'un des moi sont parfaitement perçues par l'autre, c'est-à-dire que les sensations non perçues par le moi sont associées à un autre système important de tendances, d'images et d'idées. Or, dans l'état normal, les associations des éléments de la sensation qui passent inaperçues dans la perception, tout en ayant plus d'importance qu'on ne serait parfois porté à le croire, sont certainement moins complexes et moins étendues. « Pendant le sommeil hypnotique complet, écrit M. Janet, je mets sur les genoux de la somnambule cinq cartes blanches dont deux sont marquées d'une petite croix. « Quand vous serez réveillée, lui dis-je vous ne verrez pas les papiers marqués d'une croix. » Je la réveille le plus complètement possible une dizaine de minutes plus tard, et elle n'a conservé aucun souvenir de mon commandement, ni de ce qu'elle a pu faire pendant le sommeil. Comme elle s'étonne de voir des papiers sur ses genoux, je la prie de les compter et de me les remettre un à un, L... prend l'un après l'autre trois papiers, ceux qui ne sont pas marqués, et me

les remet. J'insiste et demande les autres, elle soutient ne plus pouvoir m'en remettre car il n'y en a plus. La physionomie ne semble pas altérée, elle peut causer librement et se souvient de tout ce qu'elle a fait, même de m'avoir répondu qu'il n'y avait que trois papiers sur ses genoux. Je prends tous les papiers, et je les étale sur ses genoux à l'envers, de manière à dissimuler les croix, elle en compte cinq et me les remet tous. Je les replace en laissant les croix visibles, elle ne peut prendre que les trois non marqués et laisse les deux autres. C'est là l'expérience de MM. Binet et Féré et il semble naturel d'en conclure comme eux que les croix sont vues et reconnues d'une manière quelconque. Ce n'est pas L... qui peut nous expliquer comment, car elle n'a jamais vu de croix sur ces papiers, elle en est bien sûre. A ce moment, je m'écarte d'elle et profitant d'un moment de distraction suffisant j'interpelle Adrienne, (Adrienne est la seconde personnalité qui a un nom particulier, la seconde coordination générale de phénomènes psychiques qui remplace la première à l'appel de ce nom) et je lui demande de me dire ce qu'elle a sur les genoux. La main droite prend un crayon placé à sa portée et écrit : « Il y a deux papiers marqués d'une petite croix. »[1] En revanche, les objets perçus par L... restaient invisibles à Adrienne, les deux personnalités étaient à cet égard au moins complémentaires.

De tout ce qui précède on peut tirer en résumé les conclusions suivantes : L'inhibition peut s'exercer sur les sensations, les perceptions, les illusions, les hallucinations, en un mot sur toutes les représentations vives. Les faits qui tendent à produire une perception (phénomènes physiologiques de mise en activité des organes

1. Pierre Janet. L'*Anesthésie systématisée et la dissociation des phénomènes psychologiques*, Revue philosophique. Tome XVIII p. 457-458. M. Binet a signalé des phénomènes de même nature chez les hystériques. Voir *Revue philosophique*. Février 1889, et *Revue scientifique* 1889. Tome 1.

de la sensation et de la perception à la suite d'impressions extérieures), ceux qui tendent à produire une hallucination (images), sont arrêtés, leurs tendances à l'association ne peuvent se manifester, le processus qu'ils tendent à produire est enrayé. Cet arrêt peut être causé par des phénomènes psychiques variés : tendances, habitudes organiques, expériences antérieures, hallucinations, perceptions, images, etc. Mais il se produit toujours dans les mêmes conditions, c'est toujours par l'influence d'un système psychique qui ne peut s'accorder avec l'état qui tend à se produire que cet état ne se produit pas, que le processus avorte, que l'inhibition se produit. Nous voyons en même temps que d'une manière générale la tendance enrayée persiste, c'est-à-dire que quelques-uns des éléments psychiques qui la composaient restent prêts à reprendre leur développement dès que les circonstances ne s'y opposeront plus, dès que l'inhibition cessera.

CHAPITRE II.

L'intelligence.
Images, Idées, Jugements, Raisonnements.

Les images et les idées impliquent à plusieurs égards de nombreuses actions d'arrêt. Le fait seul de l'existence d'une image suppose l'arrêt de la force qui tend soit à la transformer en hallucination, soit à déterminer des mouvements coordonnés en rapport avec sa nature propre. On peut dire la même chose à propos de l'idée. La force motrice de l'idée est bien connue à présent des psychologues — Setchénoff a développé dans ses *Etudes psychologiques* le rôle de l'action d'arrêt dans la formation de la pensée : « Je vais, dit-il, montrer au lecteur la première et la principale conséquence qu'a pour l'homme l'art d'arrêter le terme final de l'action réflexe. Le résultat se *résume dans la possibilité de penser, de réfléchir, de raisonner*. Qu'est-ce, en effet, que la réflexion? C'est une suite de représentations, d'idées liées entre elles, suite qui existe à un moment donné dans la conscience et ne s'exprime par aucun fait extérieur dépendant de ces actes psychiques. Mais, comme le lecteur le sait déjà, il ne peut se produire aucun phénomène psychique dans la conscience sans une excitation sensitive venue du dehors. La pensée est donc soumise à cette loi, elle renferme donc le commencement et la continuation d'une action réflexe, la fin seule, le mouvement semble faire défaut.

« *La pensée est une action réflexe psychique réduite à ses deux premiers tiers* » [1].

1. Setchénoff. *Etudes psychologiques*, traduites du russe par Victor Derély, p. 135.

Il y aurait bien des détails à relever, et à examiner de plus près, à discuter même dans ce passage, mais nous pouvons le considérer au point de vue général auquel nous nous plaçons ici comme très suffisamment exact. Bain a dit de même : « Penser, c'est se retenir de parler et d'agir [1] ». Nous pouvons donc considérer toute image et toute idée comme étant par cela seul qu'elles existent, l'indice d'un arrêt, arrêt soit des tendances motrices, soit des tendances hallucinatoires. Nous avons indiqué ce dernier cas dans le chapitre précédent, il n'y a donc pas à y revenir ; pour le premier, il n'offre pas de difficulté particulière — la systématisation que l'idée tend à déterminer est empêchée par l'influence inhibitrice d'autres systèmes dominants. Je suis assis à ma table, et je travaille dans une pièce qui n'est pas chauffée, j'ai des impressions de froid, et je me représente des moyens de me réchauffer, mais les systèmes dominants, ceux qui font courir ma plume sur le papier, empêchent l'idée d'aboutir, et lui empruntent les éléments qui peuvent s'accorder avec eux en devenant un fait propre à illustrer la loi que j'étudie.

Si nous recherchons comment une perception devient une idée ou donne naissance à une pensée, nous aurons encore de bons exemples d'actions d'arrêt. — Je regarde ma montre pour savoir l'heure, je vois la position des aiguilles et je me dis : il est dix heures et quart, puis mes regards se dirigent vers d'autres objets — la première perception visuelle disparaît, l'idée à laquelle elle a donné naissance reste sous forme d'état faible, d'élément entrant dans l'orientation générale de l'esprit, et aussi, sous forme de phrases, de mots coordonnés ou de substituts de ces mots, car il se peut que la phrase ne soit pas tout à fait présente à mon esprit et que je sente cependant

1. Bain. *Les sens et l'intelligence.*

que je pourrai la rappeler dès que j'en aurai besoin. Voyons ce qui s'est passé : les sensations et les perceptions causées par la montre, ont éveillé, grâce aux traces laissées par des expériences antérieures, des coordinations d'éléments psychiques, je sais que lorsque les aiguilles de la montre sont dans une position déterminée, il me reste un nombre déterminé de fractions de temps, heures, quart d'heures, avant le déjeuner. Il y a donc jusqu'ici association systématique, les éléments ainsi éveillés donnent une certaine forme à l'allure générale de l'esprit, ils peuvent, par exemple, me faire hâter mon travail, si je trouve que j'ai un peu perdu mon temps jusqu'ici, ou faire ralentir ma pensée, si je me suis fixé une tâche et si je juge que j'ai du temps de reste pour l'accomplir, ou bien laisser les choses comme elles étaient avant. Mais je détourne les yeux de la montre : immédiatement toute une partie du système précédent disparaît, ce sont les perceptions visuelles, de plus comme je n'ai pas besoin à présent de me représenter le cadran de ma montre et la place des aiguilles, elle n'est pas même remplacée par une image moins vive qui lui ressemblerait. Cette image, il me serait possible de la rappeler si j'en avais besoin, mais la force associative qui aurait ce résultat est inhibée pour le moment par l'orientation générale de l'esprit qui donne une autre forme à la coordination psychique. L'idée seule reste, et d'une manière qui sera très vague, très faible, jusqu'au moment où le besoin de savoir l'heure se fera de nouveau sentir.

Pour les objets dont nous concevons une idée, le processus est toujours le même, il y a association systématique d'abord, sélection ensuite, et rejet d'une grande partie de l'état primitif, nos images ne contiennent pas tous les éléments de nos perceptions si vives qu'elles soient, à moins qu'elles n'arrivent aux degrés les plus élevés de l'hallucination qui paraît psychologiquement équivaloir

à la perception même ; les images faibles ne contiennent pas tous les éléments des images vives, il y a eu un nouveau choix, un nouvel arrêt, on n'a qu'à comparer pour en être sûr les diverses formes de l'imagination visuelle ou de l'imagination auditive. M. Galton [1] dit que chez certaines personnes la vision mentale atteint presque à l'hallucination : les objets gardent leur forme, leur couleur, leurs positions réciproques, dans les images moins vives, nous voyons certains éléments disparaître, le champ de la vision mentale se rétrécit, les formes sont moins nettes, les couleurs moins vives, l'image diffère plus de la sensation, dans les formes inférieures, la couleur disparaît parfois, la forme reste vague, c'est-à-dire que certains éléments disparaissent et manquent. Au-dessous, la vision mentale disparaît, l'idée restant. Les personnes interrogées qui présentent cette forme d'esprit, et qui sont généralement d'un certain âge et plus ou moins habituées aux études abstraites déclarent que les mots : « *voir par l'esprit* » ne sont pour elles qu'une pure métaphore.

Doutera-t-on peut-être que les différences de l'hallucination et de l'image faible ne soient celles que j'indique, je pense que l'expérience peut offrir des preuves convaincantes, et que l'interprétation de différents documents ne saurait être douteuse. Voyons en quoi se marque le vague de la couleur, par exemple, ou le vague de la forme. Si je ne puis préciser la couleur d'une image mentale, c'est probablement au moins dans la plupart des cas que les éléments de l'image vive ou de la perception qui auraient pu être associés dans mon esprit avec les mots exprimant telle ou telle couleur ont disparu ou n'ont pas été éveillés. De même pour la forme, ce qui la rend moins nette, c'est le manque de certains éléments. Il n'y

1. Galton. *Inquiry into human faculty and its development. Mental imagery.*

a pas de doute que l'on n'en trouve une preuve dans la description que fait M. Taine de sa propre imagination : « Je revois sans difficulté à plusieurs années de distance cinq ou six fragments d'un objet, mais non son contour précis et complet ; je puis retrouver un peu mieux la blancheur d'un sentier de sable dans la forêt de Fontainebleau..... mais je ne puis tracer intérieurement l'ondulation du chemin, ni les saillies de la roche ; si j'aperçois en moi-même l'enflure d'un muscle végétal, ma demi-vision s'arrête là, au-dessus, au-dessous, à côté, tout est vague, même dans les résurrections involontaires qui sont les plus vives, je ne suis qu'à demi-lucide ; le fragment le plus visible et le plus coloré surgit en moi sans éblouissement ni explosion ; comparé à la sensation, c'est un chuchotement où plusieurs paroles manquent à côté d'une voix articulée et vibrante » [1].

Si au lieu des images visuelles, nous considérons les images auditives, le même fait se présente. On peut comparer les images sonores, vives, qui pour certaines personnes constituent une partie importante de la vie intérieure avec les images faibles qu'un certain nombre d'observateurs peuvent distinguer en eux-mêmes. « La parole intérieure, dit M. Egger [2], a l'apparence d'un son, et ce son est celui que nous nommerons parole ou langage.... » et M. Egger retrouve dans la parole intérieure les principaux caractères de la parole extérieure, rythme, la hauteur, l'intensité des sons, et même le timbre. Au contraire chez moi, par exemple, les images auditives sont généralement faibles, le timbre n'est plus perceptible ou l'est à peine. Voilà donc au moins un élément très important qui ne se manifeste plus dans l'image alors qu'il existe certainement dans les perceptions qui ont rendu

1. Taine. *De l'Intelligence*, Volume I.
2. Egger, *La parole intérieure*, p. 67 et suivantes.

l'image possible. Pour les images motrices, les résultats sont généralement équivalents, « *une articulation supprimée*, dit M. Bain, est la matière du souvenir, la manifestation intellectuelle, l'idée de la phrase » [1]. Et il n'est pas douteux que les images motrices comme les autres ne puissent être plus ou moins vives [2].

De même les idées, comme nous l'avons vu, paraissent différer des perceptions et des images à la fois par leur association plus fréquente avec un certain nombre de nouveaux éléments : systèmes d'idées, raisonnements, croyances, etc., et aussi par la suppression de certains autres éléments. Plus complexes d'un côté, elles sont moins complexes de l'autre, il y a une sorte de compensation, mais une partie seulement de ce phénomène nous intéresse ici. Nous avons entrevu d'abord les faits d'arrêt dont il s'agit, il faut maintenant les considérer en eux-mêmes, et avec plus de développements.

Quand nous nous occupons d'une chose ou d'une personne, l'idée que nous nous en faisons est toujours une idée abstraite. Du complexus d'images ou de tendances que peut être pour nous cette personne ou cette chose, nous extrayons ce qui peut se coordonner avec nos préoccupations, avec les tendances qui dominent actuellement notre esprit. Le reste ne s'éveille pas, et cependant ce reste tendrait à être suscité par les éléments que nous appelons à l'activité, et cela est rendu bien évident par les cas où l'attention générale venant à se relâcher, les éléments sont livrés à eux-mêmes et éveillent des séries de phénomènes parasites qui sont coordonnés en

1. Bain. *Les sens et l'intelligence.*

2. Je ne puis m'occuper ici que de l'interprétation générale des phénomènes. Pour leur étude détaillée, je me permettrai de renvoyer à mes articles sur l'*Abstraction et les Idées abstraites*. Revue phil., 1889. et *Le Langage intérieur et la Pensée*. Revue philosophique. Janvier 1886.

eux-mêmes, mais ne peuvent entrer dans le système général qui se manifeste actuellement. Par exemple, si un propriétaire qui doit s'occuper de ce que peut rapporter par an un hectare de vigne, compte les bénéfices : vente des raisins ou du vin, vente des sarments, et les dépenses : journées de travail des ouvriers, frais occasionnés par les bêtes de somme, fumures, remèdes divers, soufre contre l'oïdium, ammoniaque et sulfate de cuivre ou bouillie bordelaise contre le mildew ou le black-rot, etc., toutes ces idées de raisins, de sarments, d'ouvriers, de maladies et de remèdes, sont réduites ici à ce qu'elles ont d'essentiel à certains égards, aux éléments qui leur permettent d'entrer dans certaines coordinations psychiques, le raisin n'est pas ici un fruit recouvert d'une pellicule bleu-noir ou jaunâtre, l'ammoniaque n'apparaît pas comme un composé d'hydrogène et d'azote, agissant vivement sur les nerfs de la sensibilité générale des muqueuses du nez, il n'est pas besoin que le propriétaire se représente le mildew sous forme de petites tâches brunes, avec efflorescences blanchâtres, apparaissant sur les feuilles vertes, — le raisin est simplement une chose dont le quintal se vend un certain prix à peu près déterminé, le mildew est simplement l'occasion d'une dépense pour le prévenir, ou d'une perte en raisins ou en vin. On voit l'arrêt subi par les forces qui tendraient à présenter à la conscience des éléments associés aux éléments qui y sont présents, mais qui ne sauraient être utiles dans la circonstance. Il en est de même chaque fois que nous pensons à une chose et que nous la considérons sous un certain aspect, notre idée est toujours le résultat de l'arrêt d'un grand nombre de tendances associatives.

Mais les idées que nous avons considérées sont engagées dans un raisonnement, en est-il toujours ainsi, ou ce que nous avons dit s'applique-t-il à toutes les idées — ou bien

encore nous est-il possible d'avoir des idées complètes représentant à l'esprit, sans arrêt, toutes les propriétés d'une chose, toutes les qualités d'une personne? Il est hors de doute que nos idées peuvent être plus ou moins complexes, qu'elles peuvent réunir dans un même état de conscience, ou synthétiser inconsciemment, un plus ou moins grand nombre d'éléments empruntés à nos perceptions, à nos sensations et à nos actes. Mais alors même que notre idée serait aussi complexe que possible, elle n'en serait pas moins un cas de la loi d'arrêt. Que serait en effet cette idée complexe sinon un état de l'esprit qui permettrait d'éveiller à volonté, d'une manière suffisamment complète telle ou telle représentation plus particulière ? Il est manifestement impossible, que l'esprit se représente à la fois d'une manière complète tous les caractères d'une personne ou d'une chose, l'idée complexe que nous supposons ne serait donc que l'éveil d'un élément capable de s'associer systématiquement avec tous ces caractères, capable par suite d'en éveiller au besoin la représentation. Cette idée complexe serait donc un état très abstrait, l'éveil de certains sentiments abstraits fortement coordonnés entre eux et avec une foule d'autres états restant pour le moment à l'état latent. C'est-à-dire que cette idée complexe serait la manifestation la plus nette de l'action d'arrêt, ici, toutes les associations particulières possibles seraient enrayées. Avoir l'idée complète d'une chose ce serait n'avoir aucune idée actuelle des diverses particularités qui composent cette chose, mais avoir présents à l'esprit les éléments qui peuvent à volonté selon le besoin qu'on en a, éveiller l'idée ou l'image de n'importe lequel de ces caractères particuliers. Cette idée complexe existe réellement d'une manière plus ou moins imparfaite, plus ou moins conforme au type idéal que j'indique : elle ne se confond pas avec le mot, mais le mot s'associe souvent à elle et la remplace dans une certaine

mesure , et il est peut-être plus facile de vérifier sur le motce que je viens de dire de l'idée. Le mot cheval, est susceptible de s'associer avec n'importe quelle couleur, avec n'importe quelle forme appartenant à un cheval, il peut éveiller l'idée d'une quelconque des qualités de cet animal, il les représente toutes, sans en représenter particulièrement aucune ; sans représenter non plus en particulier aucun des êtres concrets qui forment l'espèce désignée, il les représente tous, et nous pouvons l'avoir dans l'esprit et l'employer même rapidement sans évoquer une seule image individuelle et concrète. Il y donc là une action inhibitoire très marquée et qui est mise en évidence par ce fait que si les circonstances qui la produisent viennent à disparaître, ses effets disparaîtront, et que les associations qu'elle a empêchées se produiront tour à tour selon qu'elles seront favorisées par les circonstances nouvelles. On ne saurait appeler évidemment une idée complète l'acte qui consisterait à envisager tour à tour ses différents caractères. C'est bien pourtant cet acte qui nous permet d'arriver à avoir cette idée mais il est seulement un moyen de réveiller certains éléments psychiques que nous abstrairons ensuite d'une des représentations partielles. L'idée complexe peut être le résultat de cette opération. Et d'ailleurs, cette opération même suppose un arrêt successif des différentes tendances à l'association : quand nous pensons à un caractère en particulier, nous ne pouvons penser également à tous les autres ou nous ne le pouvons au plus que très faiblement, c'est-à-dire avec un arrêt très marqué.

Ainsi de la perception à l'idée abstraite, nous trouvons entre autres caractères, un arrêt graduel de l'activité de certains éléments. La suppression de certaines parties de la perception donne une image vive, une inhibition portant sur quelques-uns des éléments de l'image vive est impliquée par la production d'une image faible, enfin

l'idée abstraite suppose un nouvel arrêt, et la suppression de quelques-uns des éléments de l'image.

Le rôle de l'inhibition dans la forma'ion et la consolidation des croyances, des jugements, des raisonnements a dû être indiqué par ce qui précède. Nous devons y revenir cependant pour le rendre plus évident, et en apprécier plus exactement la généralité. Nous avons déjà entrevu ce fait qu'un jugement en empêche un grand nombre d'autres. Au moment où nous disons par exemple que la terre est ronde, nous ne pensons pas, ou nous ne pensons que très peu à ses autres propriétés, un des caractères du jugement est précisément de choisir une des propriétés de l'objet pour la mettre spécialement en lumière, et cela implique forcément que les autres restent dans l'ombre, il ne peut y avoir de jugement sans sélection, c'est-à-dire sans arrêt portant sur les tendances qui ne peuvent actuellement se développer.

Mais un jugement ou une croyance implique aussi en tant que l'esprit fonctionne bien, la non-existence de jugements contraires portés sur le même objet considéré sous un même rapport. Le principe de contradiction, en psychologie, est un cas de la loi d'inhibition systématique. Croire que la terre tourne empêche de croire qu'elle est immobile. Et comme bien souvent nous avons des raisons de porter des jugements différents sur une même personne ou sur un même objet, il se produit alors une inhibition qui en certains cas s'exagère jusqu'à l'erreur. Par exemple les jugements que porte un homme sur ses semblables sont assez variables. En général ils oscillent brusquement d'un extrême à l'autre, l'homme est toujours porté à abonder dans son propre sens, et c'est une application de la loi d'association systématique. S'il vient de lire d'un auteur quelque chose qui lui ait plu, il sera assez porté à lui trouver un très grand talent, s'il vient de lire du même auteur quelque chose qui lui a déplu, il ne

sera pas éloigné de croire que c'est un idiot. Il y a dans chaque cas exclusion manifeste de l'esprit d'un groupe de considérations qui devraient intervenir pour aider à former un jugement complet. Ici encore une qualité d'une personne est bien considérée à part, mais l'esprit la grossit considérablemeut et le jugement porté est trop général. Il n'y aurait pas grand mal si l'esprit ne le prenait pas souvent pour un jugement complet et impartial. Généralement un acte d'une personne, s'il vient d'être commis, s'il a attiré notre attention, éveille seulement l'idée des autres actes, des qualités de cette personne qui peuvent nous aider à porter sur elle un jugement semblable à celui que le dernier acte tend à faire naître en nous. Au contraire les actes qui pourraient éveiller un jugement contraire passent inaperçus, la représentation des qualités de la personne qui ne paraissent pas en harmonie avec l'acte sous l'impression duquel nous restons et qui peuvent être cependant fort réelles et même assez développées — car l'homme a souvent des tendances illogiquement réunies en lui, — cette représentation qui tendrait à être éveillée par l'idée de la personne qui les possède, par son nom, par les représentations visuelles ou autres que nous pouvons en avoir, ne se produisent pas, elles sont arrêtées par l'établissement dans l'esprit d'un système qui ne s'accorderait pas avec elles, — car l'idée que l'on se fait à un moment donné d'une personne est généralement beaucoup moins complexe, mais aussi beaucoup plus cohérente et logique que la personne même. Il en résulte que les jugements sont généralement exagérés, la systématisation a été trop étroite, l'inhibition a été trop forte, il en est résulté une erreur.

Il est intéressant à cet égard de remarquer la peine qu'on a pour attribuer à la même personne des qualités opposées et des actes qui manifestent ces qualités. Si ces actes sont attestés seulement par des témoins dont on ait

quelque raison de suspecter le témoignage, on les rejette comme faux. Si ces actes sont certifiés par des témoins dignes de foi, on n'en tient pas compte, on ne les nie pas expressément, on les rejette simplement, on n'y pense plus. Dans les deux cas un jugement a tenté de se former, il n'a pas pu y parvenir, ou plutôt dans les deux cas des perceptions ont éveillé des idées, ces idées comme toutes les idées ont tenté de s'associer un certain nombre d'éléments psychiques, mais ces éléments étaient engagés dans d'autres systèmes très stables, et ils ne pouvaient appartenir à la fois aux deux systèmes dont les fins étaient opposées, de là est résulté l'arrêt de l'activité nouvelle. Si l'acte se passe sous nos yeux mêmes, notre attention est plus fortement excitée par lui, il arrive encore pourtant que tout en voyant un acte on ne le comprend réellement pas, on le voit, on l'admet forcément comme vrai, mais on n'en tire aucune conséquence ; si l'on est pressé par une autre personne qui cherche à vous ouvrir les yeux, on cherche à échapper à la discussion, ou bien on tâche de trouver des raisons, de combiner des idées qui puissent expliquer l'acte sans cependant détruire l'opinion ancienne, autrement dit, on cherche à éveiller un système psychique qui puisse satisfaire à quelque degré la tendance à la coordination nouvelle, qu'on ne peut enrayer complètement, sans pourtant nuire à la coordination dominante, et cela se fait généralement en négligeant plus ou moins volontairement quelque circonstance du fait. Remarquons au reste que le changement d'opinion n'impliquerait pas moins un arrêt, seulement cet arrêt porterait sur ceux des éléments de l'ancienne tendance qui ne pourraient plus entrer de la même manière dans la nouvelle association. L'acte le plus simple et le plus facile pour un esprit peu raffiné est de changer complètement l'orientation de son esprit, et comme cela arrive souvent, de passer brusquement d'une

opinion à une opinion opposée. Tenir compte de tout, décomposer chaque fait, en isoler les éléments et en déduire les tendances qui ont pu l'inspirer, tâcher de comprendre la coexistence ou la succession dans l'auteur de l'acte de tendances opposées ou qui paraissent telles est évidemment beaucoup plus compliqué, — mais du reste manifeste également notre loi puisque les associations systématiques que tend à déterminer l'idée de tel acte, ou la croyance à l'existence de telle tendance sont toujours arrêtées à quelque degré.

Au reste, quand une idée est fortement enracinée dans l'esprit et surtout si elle est harmoniquement associée à un état permanent de l'organisme, comme cela se trouve dans certaines formes de folie et aussi dans certaines formes de l'état normal (confiance dans l'avenir, croyances optimistes des gens chez qui les fonctions de l'organisme s'accomplissent aisément et avec activité, les démonstrations les plus rigoureuses, les discussions les mieux conduites restent souvent complètement impuissantes à changer l'habitude de l'esprit, à déterminer un système d'idées autrement orienté que celui que l'on combat. Cet état de l'esprit est très bien exprimé par le mot d'une application fréquente ; « quand bien même vous me convaincriez, vous ne me persuaderiez pas ». Lorsqu'une idée tient aux systèmes fondamentaux qui constituent la personnalité même, c'est en vain qu'on essaye de l'ébranler. On ne saurait guère, par exemple, convertir par des raisonnements abstraits ou par des discussions philologiques et historiques, une personne qui a fondé sur la religion tous ses actes et toutes ses croyances, qui a associé à la religion ses affections les plus chères. Il est des cas où l'évidence même ne convaincrait pas. Toutes les passions fortes, l'amour, par exemple, ont fréquemment ces effets : « Si tu m'aimais, tu m'en croirais plutôt que tes yeux »,

disait une amante prise en flagrant délit d'infidélité, et psychologiquement elle n'avait pas tout à fait tort.

Souvent dans la folie une idée fixe due on ne sait trop à quelles causes, arrête ainsi toute idée saine que l'on tente de suggérer. Et parfois l'idée juste est momentanément admise, mais bientôt, — que l'aliéné en ait ou non conscience, — elle est arrêtée, les efforts qu'on fait pour la maintenir restent vains et souvent les éléments psychiques conservés satisfont autrement leur besoin de systématisation, ils sont incorporés dans d'autres complexus qui peuvent s'accorder avec l'idée dominante. Un malade se plaignait de ce que ses ennemis, afin de le faire passer pour un voleur, venaient mettre des objets de prix dans son oreiller et sa paillasse. On fait découdre son oreiller ; après avoir attentivement regardé, il reste tranquille toute la journée. Le lendemain, ses idées étaient les mêmes qu'avant l'expérience et, lorsqu'on voulut faire une nouvelle tentative, il dit que ses ennemis avaient soin d'enlever d'avance les diamants [1]. Ainsi l'inhibition n'avait pas été complète du premier coup, mais bientôt l'idée nouvelle avait été écartée, et le fait réel qui fut encore perçu ne donna plus lieu qu'à des systèmes d'idées qui pouvaient s'accorder très bien avec l'idée principale ; le malade, voyant que les objets n'y sont plus, conclut, non pas qu'on ne les a pas apportés, ce qui gênerait sa croyance, mais bien qu'on les a enlevés. Il n'en est pas toujours ainsi, et quelquefois il se produit une sorte de scission de l'activité intellectuelle, les deux systèmes d'idées coexistent quelque temps, puis l'un des deux finit encore par évincer l'autre, et l'inhibition systématique se produit. Un négociant éprouve quelques pertes légères et se croit ruiné : on lui présente en vain l'état de ses affaires, qui est très brillant, il semble convaincu de son illusion, et n'en conclut pas moins qu'il est

1. Brierre de Boismont. *Des Hallucinations*, p. 138.

ruiné. M. Maudsley essaya de convaincre de son erreur un aliéné, fort intelligent, et d'une haute culture intellectuelle, persuadé qu'il y avait un complot tramé contre lui, et que partout où il allait, il était suivi et surveillé. L'aliéné reconnu la justesse du raisonnement et avoua s'être dit souvent à lui-même qu'il fallait être fou pour croire ce qu'il croyait, après quoi il garda entièrement ses convictions [1]. De même une femme voit son enfant renversé par un cheval ; les raisonnements, la vue même de son enfant qui se porte bien ne peuvent la convaincre qu'il est vivant. Dans un autre cas, que je trouve comme le précédent dans l'ouvrage d'Esquirol, qui est emprunté par lui à Pritchard, on voit un jeune homme continuellement dominé par l'idée de son insuffisance à faire ce que l'on attend de lui. Regardé comme un bon écolier « il avait une telle défiance de lui-même qu'il redoutait de réciter ses leçons, craignant de ne pas les savoir. Son éducation terminée, il entre dans le commerce chez son père, qui lui donna des appointements considérables. Sa vie paraissait heureuse lorsqu'il annonce à son père qu'il ne veut pas le tromper plus longtemps, qu'il sent n'avoir pas la capacité nécessaire pour remplir sa tâche, qu'il fait tort à son commerce. Le contraire était la vérité : aussi les parents de ce jeune homme s'efforcèrent de le rassurer mais il répétait : « Mon frère a plus de talent que moi, je ne remplirai jamais bien mon emploi. » Le père, homme d'esprit, proposa à son fils de changer de résidence et d'occupation, l'envoya à Manchester faire de grandes acquisitions. Celui-ci remplit cette mission avec le plus grand succès. Mais bientôt M... retomba dans sa défiance ordinaire, se plaignit de nouveau de son incapacité tout en reprenant ses premières occupations. Les mêmes craintes de nuire aux intérêts de

1. Maudsley. *Le crime et la folie.*

son père se réveillèrent, il renonça aux avantages que lui offrait la maison paternelle, partit secrètement pour Liverpool dans l'intention de s'embarquer pour l'Amérique. Ne pouvant s'embarquer, il fut contraint de retourner dans sa famille. Il recommença bientôt sa tentative d'évasion. Réinstallé chez son père, il s'empoisonna. Confié aux soins du docteur Hitch, ce médecin reconnut dans son malade un homme fait pour les affaires, intelligent, actif, économe, connaissant les marchandises, calculant très bien et ayant un très bon jugement.

« Trois mois suffirent pour remettre ce jeune homme en état de rentrer dans sa famille, où pendant un an il s'occupa des affaires d'une manière très satisfaisante. A cette époque il perdit encore toute confiance dans sa capacité, quitta ses parents, depuis il fit de fréquentes absences. On le laissa contenter ses caprices de déplacement ; bientôt ses sentiments s'altérèrent, il évitait son père, lui parlait brusquement, n'en causait qu'avec colère ; il était soupçonneux envers les membres de sa famille. »[1] J'ai cité cet exemple tout au long, comme montrant parfaitement une série de systèmes psychiques, d'influences coordinatrices qui luttent contre l'idée fixe, et dont l'activité est toujours arrêtée au bout d'un temps plus ou moins long.

Si l'on considère nos idées, nos croyances les plus larges, celles qui, par l'orientation qu'elles donnent fréquemment à de nombreux éléments psychiques sont pour ainsi dire la forme même d'une intelligence, le fait est bien plus évident encore. Les exemples que j'ai cités plus haut de doctrines mal comprises impliquent également à un haut degré des actions d'arrêt, ils ne peuvent s'expliquer qu'en admettant que l'esprit rejette une portion notable de ce qui lui est offert. Bien des systèmes psychiques qui naissent sont empêchés de se développer d'abord

1. Esquirol. *Des maladies mentales*. T. II, p. 61-62.

sont rejetés ensuite et disparaissent presque complètement sinon tout à fait ; ils ne déterminent dans l'esprit aucune coordination de quelque importance. Par exemple, il est bien sûr que les critiques que nous avons citées de la sélection naturelle de Darwin impliquent ce fait que les arguments de Darwin n'ont pas été compris, que les mots imprimés ont à peine éveillé une perception visuelle, que cette perception visuelle n'a pu déterminer la coordination d'éléments intellectuels qu'elle tendait à réveiller ou que, en tout cas ces éléments intellectuels n'ont pu avoir sur l'activité générale de l'esprit l'influence qu'ils auraient dû avoir. Ils tendaient à arrêter les autres systèmes, ceux qui se sont formés conformément aux habitudes de l'esprit, et ils ont été arrêtés par eux.

Si l'on se rappelle l'analyse du raisonnement telle qu'elle a été faite dans la partie précédente de cette étude, on reconnaîtra facilement que l'inhibition en est une condition nécessaire. Les idées et les jugements qui s'enchaînent, se coordonnent pour aboutir à un nouveau jugement exprimé ou qui pourrait l'être, impliquent chacun individuellement une certaine quantité d'actions d'arrêt, mais la série entière, considérée en elle-même, en implique également. L'esprit qui est occupé à raisonner ne pense généralement pas à autre chose qu'à l'objet de son raisonnement : toutes ses autres tendances intellectuelles sont à quelque degré enrayées, l'attention spontanée qui seule nous intéresse pour le moment est une cause très forte d'arrêt pour un grand nombre de phénomènes et de tendances. Un raisonnement absorbe les forces psychiques, et, comme le jugement, il tend à enrayer tout raisonnement contraire qui tendrait à se produire.

A propos des phénomènes intellectuels, comme à propos des perceptions, nous pouvons remarquer la persistance des tendances associatives arrêtées dès que l'association supérieure qui unit des éléments dans un système en

inhibant certaines de leurs tendances associatives vient à se rompre, les forces arrêtées se manifestent et des associations incohérentes se produisent. Lorsque nous changeons d'opinion sur un sujet, nous voyons un nouveau classement des phénomènes s'opérer d'après leurs affinités arrêtées jusqu'ici, et qui entrent en jeu. Pour prendre un exemple que j'ai déjà donné, on est quelquefois embarrassé d'expliquer quelques actes de certaines personnes d'après l'idée qu'on se fait de leur caractère, et alors, on néglige ces actes, on les oublie, ou bien encore on n'en tire aucune conséquence, mais les idées de ces actes, telles qu'elles se forment en nous n'en ont pas moins leur force propre, et cette force se manifestera si le système inhibiteur vient à disparaître ; on voit immédiatement alors ces idées déterminer une systématisation d'éléments ; les actes auparavant oubliés ou négligés, sont reconnus, classés, interprétés. De même quand une nouvelle théorie finit par se faire jour et s'établir, on s'aperçoit qu'elle explique une quantité de faits qui ne pouvaient s'expliquer par la théorie qui régnait jusqu'alors, et qu'on négligeait ou qu'on incorporait dans des systèmes peu complexes. C'est ainsi que le darwinisme a donné une signification à certains faits, comme les organes rudimentaires, le développement de l'embryon, dont la représentation dans l'esprit ne pouvait guère auparavant déterminer des systématisations psychiques importantes, et se raccordait tant bien que mal à certaines conceptions métaphysiques ou religieuses.

Le langage dont les modalités diverses, les combinaisons, les variations nous donnent des exemples très nets de toutes les formes de l'activité intellectuelle peut nous servir à établir plus clairement encore, l'importance des lois psychologiques que nous étudions. Le changement du sens des mots est un exemple de sélection systématique sans cesse continuée. On peut considérer d'abord

les variations individuelles, car il arrive que les mots dont nous nous servons prennent jusqu'à un certain point la marque de notre personnalité. En même temps qu'ils représentent des idées qu'ils ne représentent pas dans le langage courant, officiel, ils cessent d'en représenter qui leur sont généralement attachées. Souvent ce changement de sens se fait peu à peu dans l'esprit, quand nous nous sommes servis plusieurs fois d'un même mot, nous prenons l'habitude de l'employer de préférence dans certaines conditions et dans certaines circonstances, il contracte de nouvelles associations, et inversement d'autres associations se rompent, et c'est ainsi par une série d'associations systématiques et d'inhibitions systématisées qu'il arrive à son sens le plus précis et le plus net, mais pas toujours le plus facile à comprendre pour les personnes dont l'esprit n'a pas fonctionné dans le même sens. Nous remarquons des changements de cette nature dans la vie intellectuelle de chacun de nous. Mais ils sont dûs le plus souvent, à des causes sociales, et il ne faut pas oublier, en les citant, qu'ils ne valent en psychologie que par les opérations intellectuelles, individuelles qu'ils représentent, dans le détail desquelles il est impossible d'entrer, et qui d'ailleurs ne présentent aucune difficulté pour se rattacher à notre loi d'inhibition. C'est ainsi que *vezzozo* vicieux, devient un synonyme de charmant, *cadran* qui indique à l'origine quelque chose de carré s'est étroitement associé à l'idée d'un cercle et a naturellement rompu ses anciennes attaches [1]. De même, vertueux se prend facilement en mauvaise part aujourd'hui, et des expressions qui furent à la mode au dernier siècle chez nous sont devenus difficiles à employer. Qui oserait célébrer comme le faisait Diderot le plaisir que doit éprouver une

1. Voyez Darmesteter. *La vie des mots étudiée dans leur signification.*

femme à serrer dans ses bras un homme vertueux et sensible [1] ? M. Brunetière a indiqué quelque part la transformation curieuse du sens de séduire (*seducere*) et des idées et des sentiments qu'il éveille. Un point qui nous intéresse ici au point de vue du mécanisme de la sélection et de l'arrêt, c'est que la similitude des sens ne paraît créer aucun désavantage pour les mots. Cela indique la perfection avec laquelle l'arrêt systématique s'accomplit. Si la ressemblance des sons amenait la confusion des sens, il n'y a pas de doute que l'activité de l'esprit, ne tendît généralement à éliminer des éléments nuisibles à la coordination, mais un son dans la phrase où il est enclavé n'éveille que les idées qu'il doit logiquement éveiller, les autres associations qu'il pourrait amener ne se produisent pas [2], il y a arrêt d'une partie de son activité virtuelle. M. Gaston Paris indique cette loi du langage en termes qui impliquent bien l'application à ce cas particulier de la loi que nous étudions. « Les mots *verre*, *vers*, *ver*, *vert*, sont parfaitement homophones : si l'un d'eux périt, ce ne sera pas probablement à cause de l'existence des autres, l'homophonie ne peut, me semble-t-il, faire renoncer à un mot que *quand elle frappe deux mots quelque peu voisins de sens, et peut amener de l'équivoque* [3] ; ainsi il est possible que l'ancien français *ver* de *verrem* ait cessé d'exister à cause de la confusion quelquefois possible avec *ver* de *vermen*. »

En résumé, tous les éléments de l'activité intellectuelle examinés les uns après les autres nous ont paru fournir des cas d'arrêt extrêmement nombreux sans lesquels ils ne pourraient ni exister ni se développer, ni même se maintenir dans l'esprit. L'activité intellectuelle peut être

1. Diderot. *Lettres à Mlle Voland.*

2. Voyez M. Bréal. *Comment les mots s'associent dans notre esprit.*

3. Ces mots ne sont pas soulignés dans le texte.

considérée d'une manière générale comme une coordination d'éléments abstraits, ainsi que j'ai tâché de l'établir dans le livre précédent. Cette coordination ne peut se faire que par l'arrêt d'une certaine partie des tendances associatives des éléments qui en font partie. Nous avons vu que chaque élément psychique a pour ainsi dire sa personnalité propre, il tend à vivre et à se développer. S'il entre dans des combinaisons supérieures, il est obligé de s'orienter d'une certaine manière, il n'agit plus que dans un sens, seules les qualités qui le rendent apte à faire partie de cet ensemble continuent à se manifester. Un mot à plusieurs sens intercalé dans une phrase n'éveille que les idées qui peuvent s'accorder avec le sens général de la phrase — c'est-à-dire qu'il y a arrêt d'une grande partie des processus possibles, dont une condition essentielle subsiste toujours. Et cette condition nous en voyons la permanence dans ce fait que, si les autres circonstances changent, si la coordination cesse, les éléments psychiques, reprenant à de certains égards la liberté de leur jeu, manifestent par de nouvelles associations ces affinités qui n'ont pas cessé d'exister, et qu'il ne faut considérer d'ailleurs, si l'on ne veut pas ressusciter les qualités occultes, que comme des conditions essentielles de certains groupes de phénomènes.

CHAPITRE III.

Phénomènes affectifs et tendances.

---

§ 1.

J'ai essayé d'établir ailleurs que les phénomènes affectifs conscients, dont la condition primordiale est une impulsion, une tendance, impliquaient également un certain arrêt de cette tendance, il faut qu'une impulsion rencontre quelque opposition pour que son fonctionnement donne lieu à des phénomènes affectifs : émotions, plaisirs, douleurs, etc. Je ne reviens pas sur cette démonstration ; nous avons d'ailleurs à nous placer ici à un point de vue quelque peu différent, et nous étudierons simultanément les phénomènes affectifs et les tendances pour les raisons que j'ai indiquées dans un chapitre précédent. Le jeu des tendances est l'objet principal de notre étude, et spécialement l'action inhibitrice qu'elles exercent les unes sur les autres, ou qu'elles exercent avec réciprocité sur les autres phénomènes psychiques en général, les phénomènes subjectifs n'étant à considérer que comme signes des tendances qui les produisent.

Tout fait psychique, avons-nous dit, tend à empêcher de se produire, à empêcher de se développer, ou à faire disparaître les autres phénomènes psychiques qui ne peuvent s'harmoniser avec lui pour une fin commune. Etudions sous ces trois aspects le jeu des tendances.

Qu'une nouvelle tendance ne puisse réussir à s'organiser dans l'esprit si elle contrarie les habitudes antécédentes, c'est un fait d'expérience commune. Une préoccupation très forte sera souvent suffisante pour préserver

une personne de prendre certaines habitudes malgré les occasions et les exemples. Un amour profond est généralement considéré comme d'une heureuse influence sur les mœurs d'un jeune homme, et les parents le favorisent quelquefois ; à notre point de vue, ils tâchent de déterminer une orientation fixe des éléments psychiques qui arrête les associations que ces éléments pourraient contracter — et qu'ils désirent arrêter. S'ils ne réussissent pas toujours complètement, ils n'en ont pas moins créé une influence qui exerce une action d'arrêt réelle quoique insuffisante. Quelquefois nous tâchons de nous créer à nous-mêmes des habitudes d'esprit ou de corps qui nous empêchent de prendre tel ou tel goût. On cesse de fréquenter telle ou telle personne, telle ou telle société pour ne pas se créer de tendances à la paresse, à la dissipation, au jeu, à la débauche. L'idée des tendances qu'on veut éviter suffit à déterminer l'arrêt des tendances existant déjà et que l'on considère comme une cause possible des premières. Il faut ranger dans cette catégorie tous les cas où des hommes, à cause de leurs dispositions innées ou acquises, manifestent toujours une aversion pour les plaisirs que l'exemple ou les conseils tendent à leur faire partager. Ces faits sont fréquents. Quelques cas où l'action inhibitrice trop forte aboutit à des erreurs mettent davantage son influence en lumière. « Que de fois, dit M. Luys, ne nous arrive-t-il pas à nous autres médecins d'entendre chaque fois que nous abordons un de nos clients fiévreux, alité, et que nous lui adressons les mots d'usage : « Comment allez-vous ? » nous répondre invariablement « très bien » tout d'abord, pour se reprendre immédiatement, et commencer le récit de ses souffrances » [1]. L'organisation acquise a arrêté ici la tendance

1. Luys. *Études de physiologie et de pathologie cérébrales. Des actions réflexes du cerveau*, p. 134.

des idées dominantes à s'associer avec les images auditives ou motrices et les éléments moteurs du langage articulé. C'est un réflexe psychique, pour employer l'expression de M. Richet déterminé par l'excitation du nerf acoustique et mettant en activité probablement les centres de l'audition, peut-être le centre dont la lésion entraîne la surdité verbale (première circonvolution temporale gauche) et le centre moteur (pied de la troisième frontale gauche) pour aboutir à l'excitation des muscles de l'appareil vocal — qui arrête la tendance de certains éléments psychiques à déterminer l'éveil d'autres phénomènes psychiques dans quelques-unes des mêmes régions. Ce n'est qu'après que la tendance habituelle a été satisfaite que l'autre peut s'établir. L'influence inhibitrice de la tendance habituelle se manifeste souvent chez les enfants qui ont toujours à acquérir quelque nouvelle tendance, comme elle se manifeste aussi dans le fonctionnement des éléments sociaux. Ainsi un enfant qui s'est habitué à se traîner alors que ses jambes n'étaient pas assez fortes pour le porter, est fort enclin à continuer à se traîner au lieu de marcher alors que ses jambes se sont fortifiées, bien que ses parents essayent de lui faire comprendre que la marche du bipède est seule digne d'un homme. En sociologie des faits semblables sont bien connus. Un progrès accompli empêche d'en réaliser un autre plus considérable. Ainsi tous les systèmes perfectionnés de pavage, d'éclairage, de locomotion, etc., se heurtent à des habitudes prises, à des organisations anciennes qui ne se peuvent défaire facilement. Si l'on n'avait pas autrefois fait un certain progrès il serait à présent plus facile de faire un progrès plus grand. M. Spencer a multiplié les exemples de ces inhibitions sociales [1]. Si je les indique ici, c'est que, outre que la

1. Spencer. *Introduction à l'étude de la science sociale.*

sociologie ne se distingue point très nettement de la psychologie et qu'il y a en plusieurs occasions un grand intérêt à rapprocher les deux ordres de phénomènes, les faits sociaux dont il est question se manifestent dans l'esprit des individus par des phénomènes psychiques intéressants à notre point de vue. Les fonctionnaires qui connaissent l'état de choses actuel et qui savent les longs efforts qu'il faudrait faire pour y porter remède, et les dépenses et les inconvénients qui en résulteraient, se montrent généralement très conservateurs, par intérêt social, intérêt collectif d'une compagnie, ou intérêt personnel, au point qu'on a pu quelquefois sans injustice les accuser de l'être beaucoup trop. C'est-à-dire que chez eux les nouvelles tendances sont fortement arrêtées par les coordinations déjà formées. C'est là un point absolument général et qui se manifeste toujours de quelque manière alors même que les anciennes habitudes finissent par être désorganisées et que la nouvelle systématisation s'établit.

De même tout fait psychique tend à empêcher de se développer une nouvelle tendance qui ne peut s'harmoniser avec lui. Les cas de lutte de divers sentiments sont d'ordre normal. Ils n'est pas de jour où nous ne puissions en remarquer des exemples. Elle se produit soit à propos de sentiments très peu importants, soit à propos des fondements même de notre caractère. Dans cette catégorie rentre, par exemple, l'effort que fait en nous l'instinct de l'économie, ou tout autre considération, pour empêcher le goût d'une chose qui nous tente de se développer au point de s'associer avec les mouvements des jambes qui nous conduisent chez le marchand, comme aussi la quantité de sentiments variés qui, chez un vieillard, viennent tenter d'arrêter le développement d'un amour naissant pour une jeune fille. Les impulsions pathologiques nous montrent ce phénomène dans toute sa netteté. Ici des circonstances morbides que l'esprit ne peut vaincre, portent

en lui l'impulsion et ne la laissent pas disparaître, mais les tendances antérieures font au moins tout ce qu'elles peuvent pour l'empêcher de ce développer. Un homme de bonne famille, raconte Spurzheim, sentit dès son jeune âge un penchant au vol ; il entra dans la carrière militaire, espérant être retenu par la discipline, et fut sur le point d'être condamné à mort. Il étudia la théologie et se fit capucin, son penchant le suivit dans le cloître. Là il ne dérobe plus que de menus objets et se livre à son naturel sans s'en inquiéter, après quoi il avoue ce qu'il a fait et invite le propriétaire à venir reprendre son bien [1]. Ici on le voit la lutte finit par un accord, le développement de la tendance n'a pu être complètement arrêté, mais il a été au moins enrayé et la nouvelle habitude a vécu ainsi en paix avec les autres. La tendance nouvelle, dans la folie, se manifeste souvent sous la forme d'une voix qui donne des ordres aux malades, et ceux-ci font souvent des efforts pour résister sans pouvoir toujours y arriver, l'inhibition ne peut se produire, ou plutôt elle se produit en sens inverse, ce sont les tendances habituelles qui sont arrêtées par l'influence de la nouvelle venue. Une jeune fille fort jolie, très douce, bien élevée, ayant des principes religieux, quitte sa maison et se réfugie dans une forêt pour obéir à une voix. Un homme riche, également poussé par une voix, vend ses biens et jette dans un puits tout l'argent qu'il retire de cette vente. Un dame que des voix empêchent de toucher aux mets qu'on lui présente, sait bien que ces voix proviennent d'une affection nerveuse ; elle s'aperçoit souvent que les voix lui font faire des choses déraisonnables, malgré tout, elle est forcée d'obéir. Poussée à se noyer, elle éprouve une résistance intérieure qui l'empêche de céder, mais elle craint de ne pouvoir toujours résister.

1. Spurzheim. *Observations sur la phrénologie*, p. 173.

Enfin, des faits intéressants d'inhibition nous sont fournis par les cas de monomanie homicide que j'ai déjà eu l'occasion de citer et dans lesquels nous voyons les malades tâcher, par divers moyens, d'arrêter le développement de la tendance qui les assiège. La moindre influence peut quelquefois empêcher celle-ci d'aboutir à des actes. Un malade se fait attacher les pouces avec un ruban [1], un autre prévient la personne qu'il est tenté de frapper et s'enfuit [2], un troisième se fait des remontrances, crie à ses amis de se sauver et les remercie de la résistance qu'ils lui opposent [3], etc.

De même que l'inhibition empêche les tendances de naître et de se développer, de même elle peut en interrompre les manifestations et peut-être à la fin les faire disparaître. Au milieu d'un diner, si quelqu'un raconte une histoire fort intéressante, le mouvement des fourchettes se ralentit. Si pendant qu'un promeneur se livre à ses méditations le vent lui emporte son chapeau, aussitôt ses méditations cessent ; quand deux personnes causent en marchant, si la conversation devient très animée, il est rare qu'il n'y ait pas inhibition de l'activité locomotrice, etc. Cette influence inhibitrice des systèmes psychiques est employée dans l'éducation, si un enfant manifeste de mauvaises dispositions passagères, s'il s'entête à faire un acte qu'on lui interdit et s'il n'obéit pas aux conseils ou aux ordres, on peut, si par exemple sa mauvaise santé fait craindre de mauvais effets de l'obéissance imposée, agir sur lui et inhiber ses tendances actuelles en détournant son attention, en suscitant en lui des perceptions, des idées, qui l'intéressent et qui l'empêchent de continuer à désobéir. On agit de même sur les

1. Esquirol. *Mémoires sur la Monomanie homicide.*
2. Pinel. *Traité médico philosophique de l'aliénation mentale*, p. 160.
3. Spurzheim. *Observations sur la phrénologie*, p. 121.

grandes personnes en éveillant chez elles des idées étrangères à leurs désirs actuels au lieu de heurter de front ces désirs. Les inhibitions de ce genre se produisent à toute heure, par la raison bien simple que dès qu'une de nos tendances entre en activité, elle empêche plus ou moins celles qui se manifestaient avant elles de continuer d'agir, mais certains faits les mettent particulièrement en lumière. Théophilacte, patriarche de Constantinople au xe siècle, avait, dit-on, plus de deux mille chevaux dans ses écuries : « Un jour de Jeudi Saint, comme il célébrait la messe, son maître stabulaire vint lui dire à l'oreille que sa jument favorite mettait bas en ce moment. Aussitôt il laisse là l'office, court à ses écuries, et après avoir assisté à l'heureuse délivrance de la bête, il vient reprendre la messe où il l'avait laissée » [1]. Esquirol raconte le fait suivant d'une idiote, Quéneau, très sensible à la musique : « M. Desprès, élève interne de l'hospice, chante un air compliqué, Quéneau redouble d'attention, fixe ses yeux sur l'élève, contracte ses traits et parvient à se mettre à l'unisson avec le chanteur. Des fruits qu'elle aime beaucoup sont mis à sa portée, elle manifeste, par ses regards et par ses gestes, le désir de les prendre, mais au moment où elle est prète à s'en emparer, M. Desprès bat la mesure et chante ; aussitôt Quéneau bat la mesure, abandonne les fruits qu'elle saisit avec avidité dès que le chant a cessé » [2].

L'inhibition systématique est souvent causée par le changement de milieu, les perceptions nouvelles et les systèmes psychiques qu'elles organisent, mettent fortement en jeu certaines tendances et interrompent celles qui ne pouvaient s'harmoniser avec elles. Nous avons déjà étudié l'association systématique de l'état de l'es-

1. Baissac. *Le Diable*, p. 362.
2. Esquirol. *Des maladies mentales*, T. II, p. 306.

prit et même de l'état des organes avec les impressions faites par le milieu, elle implique une inhibition systématique des tendances organiques et psycho-organiques qui étaient en harmonie avec un milieu différent. Les métamorphoses chez les plantes ou les animaux, que nous avons précédemment citées et commentées ne se comprennent bien que si l'on fait intervenir l'arrêt en même temps que l'association. Qui a vu des amis dans un café et qui les retrouve dans un salon voit que leur manière d'être n'est pas la même. D'une manière générale la présence de personnes qu'on ne connait pas, mais qui ont une situation sociale importante à un point de vue quelconque (talent, position, fortune, influence, etc.), change jusqu'à un certain point la manière de penser et de sentir, la manière de s'exprimer et modifie même jusqu'à un certain point le son de voix des assistants. Le caractère d'une personne est ainsi variable selon les milieux, et certains défauts, certaines idées ne se manifestent très souvent que dans un milieu donné, partout ailleurs ils sont fortement arrêtés. Une nymphomane chez qui « une statue, un tableau, la vue d'un homme, le contact le plus simple, un mot suffisaient pour exciter les désirs violents », était aussi sujette à des rêves lascifs « qui agissaient sur ses sens avec une force surprenante. Au reste dans la société cette dame s'imposait une telle réserve, que rien ne transpirait de ces dispositions qui la désolaient amèrement »[1].

De même que l'influence inhibitrice des sentiments est souvent employée dans l'éducation et aussi dans les relations sociales, on a tenté, quelquefois avec succès, de l'appliquer au traitement de la folie. « Les heureux effets

1. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, t. IV, p. 422. Art. de M. H. Bayard : *Examen médico-légal de cette question : la Nymphomanie peut-elle être une cause d'interdiction ?*

qu'on se propose, écrit Esquirol, ne s'obtiennent que par des secousses, des commotions, des évènements imprévus, des conversations vives et animées et courtes, car ce n'est point par de longs arguments qu'on peut espérer d'être utile aux aliénés. Il faut toujours parler avec vérité, sincérité à ses malades, n'employer que le langage de la raison et de la bienveillance, mais vouloir guérir les aliénés par des syllogismes et des raisonnements, c'est mal connaître l'histoire clinique de l'aliénation mentale.

« Il importe surtout de substituer à une passion imaginaire, une passion réelle...... Les passions excitantes, l'amour, l'ambition, ont été appelées au secours des aliénés. Un mélancolique se désespère : on lui suppose un procès ; le désir de défendre ses intérêts lui rend son énergie habituelle. Un militaire devient maniaque : après quelques mois on lui dit que la campagne va commencer ; il demande la permission de rejoindre son général, il se rend à l'armée et y arrive très bien portant. »

« Une dame confiée à mes soins, dit-il ailleurs, qui croyait être damnée et avoir le diable dans le corps, fut guérie par la crainte des bains froids, qu'elle redoutait infiniment, dont on lui faisait la menace chaque fois qu'elle s'abandonnait à ses idées et à ses craintes chimériques. » Enfin « j'ai vu, ajoute le même auteur, la substitution d'une passion à une autre guérir la lypémanie en s'adressant à l'amour-propre, en l'irritant, en l'exaltant. J'ai fait taire des terreurs imaginaires ; j'ai vu l'amour prendre la place du délire mélancolique chez deux ou trois jeunes lypémaniaques de la Salpêtrière. » Les moyens physiques qu'indiquait Esquirol, de guérir ou de soigner la folie, peuvent se rattacher au même principe. « Les sites bien éclairés, gais, pittoresques, conviendront aux lypémaniaques. Ceux qui sont tombés malades dans les pays chauds auront beaucoup de chances pour recouvrer leur

raison dans les climats froids, et réciproquement; les nostalgiques ne se rétablissent qu'en revoyant leur pays.»

§ 2.

Il se produit souvent dans l'ordre des sentiments et des tendances des phénomènes tout à fait comparables à l'anesthésie systématisée des somnambules. C'est une sorte de suppression systématisée de tout un groupe de tendances. L'inhibition se rattache toujours à la systématisation psychique, en ce sens que c'est une influence organisatrice qui la produit, mais dans les cas particuliers qui se présentent à nous maintenant, l'inhibition est complexe et, portant directement sur une tendance, elle agit indirectement sur d'autres tendances qui sont systématiquement associées à la première. De même que la mise en activité d'une tendance amène la mise en activité des tendances qui peuvent s'unir avec elles en vue d'une fin commune, de même la mise en non activité d'une de ces tendances amène l'arrêt des autres, alors même que quelques-unes de ces autres pourraient, en d'autres circonstances, s'accommoder du nouveau système dominant. On en a des exemples dans des faits d'adaptation organique, par exemple, les modifications qui se produisent chez les eunuques corrélativement à l'ablation des organes sexuels, et dont quelques-unes au moins paraissent illogiques. Il est à remarquer du reste que l'opération faite après la puberté n'a pas les mêmes influences et que les modifications qu'elle produit sont moins nombreuses et moins profondes. C'est que les nouvelles qualités se sont développées et se sont associées aux conditions organiques qui persistent après l'opération. De même si, je suppose, un jeune homme, sous l'influence d'une passion vive, amour ou ambition, a rompu avec certaines habitudes de flânerie, s'il s'est plié à une régularité de vie qu'il n'avait pas auparavant, il se peut tres

bien que la disparition de l'amour ou de l'ambition fasse reparaître les anciennes tendances et disparaître les nouvelles qui, bien que s'accordant avec la passion dominante passagère, auraient pu être utiles, malgré la disparition de celle-ci. En ce cas l'association entre la personnalité entière, l'ensemble des tendances et les nouvelles habitudes n'était pas suffisamment effectuée. L'influence des habitudes premières avait probablement arrêté jusqu'à un certain point la nouvelle systématisation, et bien que cette systématisation s'étendît jusqu'à la conduite, elle n'avait pas embrassé des éléments psychiques persistants dont l'influence l'a fait rejeter alors que quelques-uns de ses principaux éléments ont disparu. Si cependant les nouvelles habitudes avaient duré assez longtemps pour qu'une longue pratique les eût harmoniquement associées à une partie considérable de la personnalité, elles eussent pu subsister après la disparition de la cause qui les avait produites, et en fait, il arrive bien qu'une qualité, une habitude acquise sous l'influence d'un sentiment vif quelconque persiste après que ce sentiment s'est éteint. M. de Quatrefages a signalé un fait d'importance sociale mais de nature psychologique qui montre bien la forme particulière d'inhibition dont nous nous occupons à présent. C'est peut-être, dit-il, dans les arts, les industries « que se manifeste le mieux l'influence exercée par une race supérieure venant s'imposer aux races inférieures. En quelques années, celles-ci oublient et perdent leurs industries, celles mêmes qui leur assuraient une sorte de supériorité sur quelques points. Les Maoris ont substitué nos cotonnades aux fines nattes qu'ils tressaient pour leurs *femmes-chefs*, les Polynésiens ont remplacé par nos plus grossiers canots les doubles pirogues qu'ont admirées Cook et Bougainville et dont la plate-forme portait tantôt une modeste cabane pouvant servir d'abri à une famille, tantôt un groupe de guerriers qui, réunis aux rameurs,

formaient un équipage de cent quarante à cent quatre-vingts hommes » [1].

Nous avons ici une occasion de préciser à certains égards la nature de l'association systématique et bien que notre sujet actuel soit plus spécialement l'inhibition, il n'est pas inutile de voir comment une forme particulière de l'arrêt peut nous faire mieux comprendre l'association. Il ne suffit pas que dans l'organisme deux tendances ou deux phénomènes soient en harmonie, et puissent servir à une même fin, pour qu'ils soient réellement associés entre eux, il faut aussi que l'un puisse susciter l'autre. Il n'y a pas, en un sens, harmonie préétablie entre les tendances, il y a conditionnement des unes par les autres. Seulement la nature de l'esprit est telle que le conditionnement se fait généralement selon une loi de finalité et que réciproquement la finalité est une cause du conditionnement. Si deux tendances sont susceptibles d'être harmoniquement associées, elles finissent généralement par le devenir. C'est ainsi que nous conservons plusieurs survivances se rapportant à des croyances disparues, que nous agissons conformément à des théories acceptées autrefois. Ces théories, ces croyances, ne sont plus, mais ce qui, en elles, s'adaptait à la nature générale de l'homme et s'unissait systématiquement à ses tendances permanentes, a fini par s'associer réellement avec elles, et par persister avec elles quand les croyances-causes ont disparu. Cette association paraît se produire à la longue par le fait même de la vie qui suppose que les divers systèmes psychiques sont à quelque degré mis en rapport entre eux, éprouvés les uns par les autres, et placés dans des conditions qui les forcent à s'unir plus étroitement ou à disparaître. Nous en avons indiqué plus haut des exemples concrets. La tendance associative naît

1. Quatrefages. *Introduction à l'étude des races humaines*, p. 246.

et se fortifie peu à peu, nous avons des cas où elle est très faible et où elle cesse bientôt de se manifester, nous en avons d'autres où elle est déjà très visible, où les nouvelles habitudes acquises persistent plus ou moins longtemps après la suppression de la cause qui les a produites. Enfin dans certains autres cas, les associations qu'elles ont contractées avec des systèmes psychiques permanents suffisent à leur assurer une durée indéfinie.

§ 3.

La persistance des tendances arrêtées se manifeste de la même manière que la persistance des autres phénomènes, par leur retour à l'activité dès que l'inhibition cesse. Nous en avons déjà vu des exemples avec les cas du patriarche de Constantinople et de l'idiote de la Salpêtrière, il serait possible de les multiplier, on pourrait citer, par exemple, les faits nombreux de vertige épileptique arrêtant pour un moment une activité psychique quelconque qui recommence ensuite au point même où elle s'est interrompue, et les faits analogues présentés par les aliénés ou les hypnotisés. Dans la vie normale le même phénomène se présente : je suis à travailler, on me fait une question, il y a un arrêt immédiat du système en activité et lorsque j'ai répondu, ce système recommence à se développer à partir du point où il s'est interrompu. En somme, nos tendances, — sauf les cas de disparition complète qui arrivent peut-être, mais qui sont plus rares qu'on ne pense, — persistent généralement en nous à quelques degrés, représentées par certains de leurs éléments qui, dès que les conditions seront favorables, en éveilleront d'autres et recommenceront à donner à l'esprit une orientation particulière. On sait combien les souvenirs, les habitudes de l'enfance, inhibées pendant longtemps par les coordinations qu'amènent les diverses circonstances de la vie et la nécessité de modifier incessamment les habitudes de l'esprit au moins pendant la jeunesse et

de conserver ensuite longtemps ces modifications acquises, ont une persistance longue et opiniâtre et sont susceptibles de revenir lorsque la vieillesse ou la maladie ont détruit les coordinations supérieures qui, en retenant dans de certaines formes mentales les éléments psychiques, les empêchaient de manifester leurs tendances associatives premières. Par exemple, un individu émigre, il habite un pays qui n'est pas le sien, il en apprend la langue ; les objets usuels, les sentiments même, enfin tout ce qu'il a à nommer s'associe aux nouvelles formes de langage qu'il est obligé de prendre pour se faire comprendre et sans lequel ses idées, ses croyances, ses actes ne pourraient être coordonnés avec les idées et les actes de ses nouveaux concitoyens, c'est à-dire avec les nouvelles conditions d'existence qu'il s'est faites. Les nécessités de la vie lui font toujours employer cette langue, il finit par oublier même sa langue maternelle, c'est-à-dire que les premières associations sont si bien arrêtées que la volonté même, ou une tendance quelconque ne peut les reproduire, mais si la nouvelle coordination vient à cesser, si une maladie vient détruire les systèmes les plus récents, la force inhibitrice cesse et les affinités inoccupées depuis tant d'années se manifestent encore, et à mesure que la dissociation des systèmes récents se continue on voit en quelques cas se manifester successivement des associations de plus en plus anciennes. Tel est le cas de l'homme qui ayant appris successivement trois langues différentes et ayant perdu par maladie l'usage de celle qu'il employait en dernier lieu, revint d'abord à la précédente, et enfin à la première de toutes, à celle qu'il avait parlé étant enfant [1].

Après la persistance des habitudes de l'enfance, il faut

1. Abercrombie. *Inquiries concerning the intellectual powers*, etc. Voir plusieurs cas intéressants, Ribot, *Maladies de la mémoire*.

noter celles des habitudes de nos ancêtres et spécialement les faits d'atavisme. Que l'on adopte la théorie de la pangenèse de Darwin ou la théorie de la perigenèse des plastidules de Hæckel ou quelque autre [1] ou bien encore qu'on n'en accepte aucune et qu'on trouve la question insoluble ou non résolue, le fait est indéniable, nous portons en nous virtuellement des tendances qui furent celles de nos ancêtres humains et peut-être celles de nos ancêtres animaux. Les éléments de notre organisme et de notre esprit ont des désirs, des besoins qui leur sont transmis par une longue suite d'influences dont l'origine remonte à des milliers d'années. Les matériaux de notre corps se renouvellent, il n'est sans doute pas d'atome dans les cellules de notre corps qui ne soit destiné à être remplacé, à disparaître dans le tourbillon vital, emporté par les opérations chimiques dont la vie est la synthèse, mais la matière passe et la forme reste, au moins en partie, elle reste et agit, influençant les nouvelles combinaisons qui se produisent. Ainsi nos cellules et les organes qui les réunissent et l'organisme qui est la synthèse de ces organes gardent des habitudes permanentes que l'expérience modifie et perfectionne, mais en apprenant à agir de nouvelles manières, en entrant dans de nouvelles combinaisons, elles n'ont pas entièrement désappris leurs premières manières d'être. La mer, dit-on, est encore agitée par le sillage des vaisseaux de Pompée, et notre être vibre encore, pourrait-on ajouter, des désirs qui ont agité nos ancêtres de l'âge de pierre et peut-être aussi des tendances qui ont synthétisé les actes vitaux rudimentaires du protoplasma qui a vécu dans les mers laurentiennes ou cambriennes. Depuis lors la complication des systèmes physiologiques et psychiques s'est

1. Voir un exposé des récentes théories sur la génération et l'hérédité, d'après le cours de M. Balbiani dans la *Revue philosophique*, 1889, t. I.

indéfiniment accrue, mais c'est encore la même tendance, le même désir de vie et d'harmonie qui se manifeste en nous et ce sont encore les mêmes formes d'association qui se montrent lorsque les circonstances permettent aux plus anciennes habitudes de se manifester. Et nous en avons de merveilleux exemples où la psychologie ne les cherche pas assez souvent. La cellule fécondée, le germe d'un nouvel être va reproduire successivement des ébauches des divers états par où l'homme a passé, s'il est vrai, comme la seule hypothèse acceptable nous l'indique, qu'il ait son origine dans les êtres inférieurs. N'est-ce pas là, à notre point de vue, la remise en activité de ces tendances inaperçues pour la conscience, oubliées depuis des millions d'années peut-être, mais qui ont continué d'être présentes dans l'intimité des tissus, arrêtées, entravées par toutes les circonstances de la vie actuelle, mais persistant toujours ? J'ai essayé d'établir et de rappeler dans un chapitre précédent la systématisation singulièrement étroite de l'esprit et de l'organisme, il semble que chacun de nos actes, que chacune de nos pensées, ait son retentissement sur la vie organique, et il n'est pas douteux que cette coordination générale de l'organisme et de l'esprit ne se renouvelle à chaque instant et qu'une quantité innombrable d'imperceptibles modifications ne se produise à chaque instant dans les éléments qui nous composent, il n'est pas douteux non plus qu'elles laissent une trace. Les influences les plus faibles exercent une action persistante sur la matière, une expérience connue est celle-ci : Posez un pain à cacheter sur un rasoir, soufflez, une légère couche humide se dépose sur l'acier, par la condensation de la vapeur d'eau de l'haleine, excepté sur la partie préservée ; qu'on laisse l'instrument sans le toucher pendant un temps même très long, vous verrez, en soufflant de nouveau, reparaître la forme ronde du pain à cacheter. La conservation

des modifications organiques est bien connue aussi. Chez les syphilitiques, même complètement guéris en apparence, les éléments organiques gardent la trace du mal, et à la moindre occasion, une blessure, par exemple, des accidents se produisent qui témoignent de la modification subie par le corps. La divination de la pensée par le sens musculaire et le sens du tact, comme l'ont montrée les expériences de M. Cumberland, fait pressentir jusqu'où va la modification que l'esprit impose à l'organisme. Mais si nos pensées et nos actes se réfléchissent dans les organes et les modifient plus ou moins, chaque partie de nous a pour ainsi dire jusqu'à un certain point la marque de l'organisme auquel elle appartient. J'ai cité plus haut des faits qui montrent jusqu'à quel point la reproduction d'un état organique très particulier peut entraîner la reproduction d'un état psychique avec lequel il s'est associé.

Ainsi l'ovule et le spermatozoïde ont reçu certainement des modifications inappréciables des actes, des pensées, des désirs des individus auxquels ils ont appartenu. Ils ont contracté ainsi des dispositions particulières, une tendance systématisatrice spéciale qui déterminera la forme que prendront, selon les circonstances, les nouveaux phénomènes que la croissance va produire. Ce n'est pas sur un terrain vierge que tombent les premières excitations, ce n'est pas un terrain vierge que fécondent les premiers aliments. Il a en lui des tendances qui lui viennent de loin et que les circonstances vont manifester et comme il a la forme des êtres inférieurs, des « organismes sans organes », c'est leur manière d'être qu'il reproduit tout d'abord, et à mesure qu'il se développe nous voyons ses virtualités latentes, que l'organisme adulte n'avait pu favoriser, mais qu'il gardait comme un héritage de ses ancêtres, se manifester dans les limites du possible organiquement et psychiquement, et être de nouveau inhibées

par un développement nouveau qui permet l'apparition d'une nouvelle couche, plus récente, de ces souvenirs anciens. La génération, l'hérédité tout entière, le développement de l'être nous paraît ainsi comme la manifestation de tendances persistant malgré l'inhibition dont elles n'ont cessé d'être frappées, sauf à de rares intervalles, dans la série des organismes qui les ont contenues, et ces tendances ne sont que des propriétés de la matière organisée en général, ou des propriétés particulières de la matière organisée de telle ou telle manière, d'éléments systématisés selon une loi donnée. Le développement qui s'effectue après la naissance prête à des considérations analogues, la manifestation des habitudes psychiques qui a caractérisé tel ou tel état de l'évolution humaine, s'explique par les mêmes considérations, et de même l'apparition des tendances qui ont caractérisé telle ou telle race dans un membre de cette race, telle ou telle famille dans un membre de cette famille, telle ou telle personne chez son enfant ou son descendant direct.

Le développement de l'embryon est évidemment une condition exceptionnellement favorable pour la réapparition des tendances inhibées pendant l'âge adulte — l'état des organes ne permettant pas alors que les formes supérieures de l'organisme et de l'esprit puissent se montrer — mais dans la vie adulte, si ces formes supérieures sont détruites, ou provisoirement arrêtées, à leur tour, les formes inférieures reparaissent. Laycock dit avoir souvent observé que dans les affections cérébrales qui atteignent l'homme d'une haute culture intellectuelle, il y a une réversion à l'état mental de l'enfance des ancêtres et même de l'homme sauvage. Nous avons déjà vu [1] un cas emprunté à Galton où une habitude ancestrale paraît déterminer certains phénomènes. Un fait de même

1. Page 46.

nature est que la paille qui a servi pour la litière des lions et des tigres ne peut ensuite servir aux chevaux parce que l'odeur de cette paille les épouvante quand on l'introduit dans leur étable. « Bien des générations de chevaux domestiques, ajoute Laycock, ont dû se succéder depuis que le cheval sauvage, que nous devons supposer l'ancètre de l'animal domestique, a été exposé aux attaques de ces représentants de la race féline ». Il est à croire qu'il y a ici une réminiscence ancestrale, mais il est possible aussi que l'expérience des premières générations, des ancètres sauvages, et l'imitation des générations successives aient une part dans la manifestation de cet instinct. Laycock admet encore que chez des idiots et des fous, il peut y avoir un retour de tendances animales. « Cette variété de dégradation est caractérisée par des mouvements insensés ou par une tendance à abandonner la société pour rechercher la fréquentation des classes les plus basses de l'humanité, à errer dans les bois et les lieux inhabités (mélancolie vagabonde), à vivre comme les solitaires dans les souterrains, sans se laver, ni se peigner, à suivre les goûts du sauvage, comme le cannibalisme et les manies sanguinaires, à obéir aux instincts féroces, comme la lycanthropie, le vampirisme, et les mœurs pratiquées par la secte des Agharis, chez les Hindous, que l'on dit aller nus, se nourrir d'ordures, et manger à petits morceaux la chair qu'ils tirent d'un crâne humain »[1]. Cette interprétation est certainement intéressante, mais à mon avis les données que nous avons sur la psychologie primitive de l'humanité ne nous permettent pas de l'accepter sans réserve. On sait que M. Lombroso aussi a vu dans le type criminel un retour à des

1. Laycock. *La mémoire ancestrale.* Revue scientifique du 19 août 1876.

tendances ancestrales [1]. Son opinion a été vivement combattue [2] et il ne semble pas qu'elle puisse être une théorie générale du type criminel. Mais il est très possible qu'elle s'applique fort bien à un certain nombre de faits, et il est une considération dont on n'a peut-être pas assez tenu compte. Nous pouvons, en effet, parfaitement supposer que le type criminel sans être constitué par un retour au type primitif soit causé par un retour partiel à ce type, rendant l'individu incapable de prendre une place régulière dans une société civilisée. Combinez certaines tendances qui devaient se trouver chez l'homme primitif, la difficulté de s'astreindre à une tâche régulière, le goût du farniente, la brutalité des mœurs, le peu de raffinement des sentiments moraux, le courage et le mépris de la mort, peut-être une tendance à faire moins de cas de la vie humaine que nous n'en faisons à présent, tous ces traits qui pouvaient constituer alors un homme parfaitement normal, feront à présent un irrégulier, un déclassé, et si ses passions sont vives, un criminel que l'on pourra fort bien appeler un criminel-né parce qu'il apportait en naissant les tendances qui devaient fatalement, étant donné notre organisation sociale actuelle, le rendre criminel.

L'arrêt de développement, on le sait, amène des phénomènes qui reproduisent souvent une forme ancestrale, nous prenons ici sur le fait et l'inhibition et la persistance des tendances. Le nom seul d'arrêt de développement indique suffisamment qu'il s'agit de l'inhibition des tendances supérieures et la forme des phénomènes qui en résulte montre bien comment cette inhibition s'accompagne d'une réviviscence des tendances anciennes. Darwin

1. Lombroso. *L'homme criminel.*

2. Voir particulièrement Tarde. *La criminalité comparée*, ch. I.

expose, d'après Vogt, l'arrêt dont est frappé le développement du cerveau chez les idiots microcéphales. « Le crâne de ces idiots est plus petit et les circonvolutions du cerveau sont moins compliquées que chez l'homme à l'état normal. Le sinus frontal, largement développé, formant une projection sur les sourcils, et le prognathisme effrayant des machoires donnent à ces idiots quelque ressemblance avec les types inférieurs de l'humanité. Leur intelligence et la plupart de leurs facultés mentales sont d'une extrême faiblesse. Ils ne peuvent articuler aucun langage, sont incapables de toute attention prolongée, mais sont enclins à l'imitation. Ils sont forts et remaquablement actifs, gambadent, sautent sans cesse et font des grimaces. Ils montent souvent les escaliers à quatre pattes et sont singulièrement portés à grimper sur les meubles ou sur les arbres. Ils nous rappellent aussi le plaisir que manifestent presque tous les jeunes garçons à grimper aux arbres, et ce fait que les agneaux et cabris, primitivement animaux alpins, aiment à folâtrer sur les moindres élévations de terrain qu'ils rencontrent. Les idiots ressemblent aussi aux animaux inférieurs sous quelques autres rapports, ainsi on en a connu plusieurs qui flairaient avec beaucoup de soin chaque bouchée avant de la manger. On cite un idiot qui pour attraper les poux, se servait indifféremment de sa bouche ou de ses mains. Les idiots ont d'ordinaire des habitudes dégoûtantes ; ils n'ont aucune idée de la décence ; on a remarqué que certains avaient le corps couvert de poils »[1]. Enfin un fait général qui montre à

1. Ch. Darwin. *La descendance de l'homme.* Trad. E. Barbier, p. 34, 35. Je dois dire ici que M. de Quatrefages a contesté l'interprétation de Vogt et s'est refusé à voir dans les anomalies présentées par les idiots microcéphales des caractères ataviques. D'ailleurs M. de Quatrefages ne nie nullement l'atavisme d'une façon générale, il en cite lui-même des exemples et c'est sur des phénomènes ataviques qu'il s'appuie

merveille la persistance des systèmes inhibés, c'est le retour au type que manifestent très fréquemment les espèces domestiquées ou modifiées par l'homme dès que les conditions d'existence changent, dès que la contrainte imposée ne se fait plus sentir, c'est-à-dire dès que les systèmes inhibiteurs qui n'ayant pas encore acquis assez de cohésion dans l'organisme ont besoin d'être maintenus par l'influence de circonstances extérieures particulières viennent à disparaître et que les éléments de l'organisme peuvent reprendre leurs anciennes associations : « Que les plantes cultivées et les animaux domestiques redeviennent sauvages, dit Hæckel, qu'ils soient soustraits au milieu de la vie domestique, alors apparaissent des modifications, qui ne sont pas seulement le résultat d'une adaptation à de nouvelles conditions d'existence, mais qu'il faut aussi considérer comme un retour atavique partiel à la forme ancestrale primitive, d'où provient le type domestique. C'est ainsi que l'on peut, en cessant de cultiver les variétés de choux si extraordinairement diverses, les ramener peu à peu à la forme ancestrale originelle. De même les chiens, chevaux, bœufs, etc., redevenus sauvages retournent souvent plus ou moins aux types éteints. Une immense série de générations peut s'écouler avant que la puissance de cette hérédité latente s'amortisse complètement »[1]. On remarquera qu'il s'agit

pour émettre sa théorie de l'homme primitif au teint se rapprochant de celui des races jaunes et à chevelure tirant sur le roux. (Voyez *L'espèce humaine*, p. 181), conception qui ne paraît pas d'ailleurs beaucoup moins hypothétique que celle de Darwin. Il ne m'appartient pas de porter un jugement décisif sur les points controversés, et d'ailleurs le fait général de l'atavisme qui n'est pas mis en doute suffit à ce que nous avons à dire ici de l'inhibition et de la permanence des tendances arrêtées et de la remise en activité des tendances.

1. Hæckel. *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles*, p. 187.

dans une grande partie des faits qui précèdent, de l'inhibition et de la permanence des tendances purement organiques aussi bien que des tendances psychiques. Les formes du corps et les formes de l'esprit, les coordinations organiques et les coordinations psychiques sont soumises aux mêmes lois. La systématisation psychique et la systématisation organique ne peuvent être complètement séparées l'une de l'autre et l'on peut seulement se demander comment les distinguer, et si la coordination psychique doit être considérée comme un cas particulier de la coordination organique, ou si au contraire toute coordination organique ne peut pas être considérée comme étant essentiellement de nature psychique. Les deux affirmations peuvent, au reste, se concilier dans une même théorie.

Ainsi partout dans la vie des sentiments, des passions, des tendances, nous trouvons l'inhibition, c'est bien une forme essentielle du fonctionnement des phénomènes psychiques que nous avons étudiés dans ce chapitre. Les sentiments, les passions, les tendances qui arrêtent souvent la systématisation vers laquelle tendent d'autres éléments psychiques, perceptions, images, ou idées sont arrêtés à leur tour soit par ces phénomènes, soit par d'autres tendances. A chaque moment des arrêts de ce genre se produisent et l'activité d'une tendance ne peut se produire qu'en déterminant l'arrêt de plusieurs autres. Des raisons générales et des exemples particuliers ne laissent aucun doute à cet égard. Mais les tendances arrêtées ne sont pas détruites, elles persistent à l'état latent, c'est-à-dire qu'il en reste dans l'esprit des éléments, des coordinations partielles qui, plus tard, quand les circonstances seront redevenues favorables, reproduiront des phénomènes semblables à ceux du passé. Nous avons vu que ces tendances inhibées peuvent passer en

germe d'un individu à ses enfants et persister ainsi pendant de longues séries de générations. Finissent-elles par disparaître complètement ? Il semble bien au moins qu'il en reste toujours quelque trace et que, à cet égard, nous soyons toujours à quelque degré ce que nous avons été jadis ou ce que nos ancêtres ont été avant nous ; c'est ce que paraissent prouver les cas de retour de souvenirs perdus, de tendances disparues et qu'on aurait pu croire mortes à jamais, mais évidemment le rappel des actes anciens peut devenir de plus en plus improbable, peut-être même en certains cas tout à fait impossible. La question n'est pas d'ailleurs des plus importantes et la permanence générale des tendances nous suffit, et nous aide singulièrement à comprendre le phénomène de l'inhibition.

CHAPITRE IV.

Le pouvoir personnel.

---

§ 1.

Ce que j'ai dit dans un précédent chapitre de la nature du pouvoir personnel suffit à montrer que l'inhibition en est un caractère essentiel, nous avons trouvé, en effet, que l'exercice du pouvoir personnel consistait en ce que une croyance, une idée, une tendance était mise en rapport avec les principaux groupes de tendances qui constituent la personnalité, celles dont l'éveil faible et coordonné tel qu'il est généralement déterminé par cette sorte d'essai, d'examen, s'accompagne de la conscience du moi. Il est évident que cet essai d'une tendance par d'autres tendances qui cherchent à se systématiser avec elle est, à des degrés divers, un arrêt de la tendance. Pour les cas où l'intervention du moi aboutit à un rejet de la croyance, à un non accomplissement de l'acte, il n'y a pas de difficulté, la tendance à l'acte, l'action associative qui aurait amené l'établissement d'une nouvelle croyance sont bien arrêtées. On propose à quelqu'un d'aller se promener, les perceptions ainsi produites éveillent des systèmes d'idées et de sentiments qui sont mis en rapport avec les autres tendances existant déjà, elles tendent par elles-mêmes à déterminer une orientation de l'esprit telle qu'elle éveille par association systématique des images motrices déterminées et qu'elle suscite des mouvements appropriés. Si le moi n'intervenait pas, l'acte serait décidé, comme dans l'état d'hypnotisme, par le seul fait de la présence des systèmes éveillés directement par les paroles prononcées, mais le fait que la nouvelle tendance entre en rapport avec d'autres qu'elle suscite secondairement peut

amener des arrêts ; la systématisation pour être trop vaste et embrasser un grand nombre d'éléments peut ne pas aboutir si ces éléments ne peuvent y entrer, et l'activité systématique des nouvelles tendances éveillées, inhibe l'activité de la tendance qui les a appelées à l'activité. Ici, par exemple, l'idée de la promenade en voulant se coordonner avec tous les éléments du moi, suscite des idées de travail à faire, de visites à attendre, etc., qui ne peuvent s'accorder avec elle et qui peuvent arrêter le processus qu'elle aurait déterminé. Que l'inhibition ait ici un caractère systématique, cela ne fait aucun doute, mais ce qu'il importe aussi de remarquer c'est qu'elle est amenée par une tendance à l'association systématique. C'est parce que l'impulsion nouvelle tend à déterminer dans l'esprit une coordination très complexe qu'elle est arrêtée, aussi voyons-nous les gens qui ne réfléchissent pas, les gens qui agissent très vite, agir le plus souvent d'une manière incohérente, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, parce que, chez eux, l'idée des actes n'a éveillé qu'une faible portion de l'esprit, et si elle est parvenue à faire naître cette coordination particulière qui se termine par des actes en harmonie avec elle, elle n'est pas entrée en rapport avec les autres tendances qui, chacune à leur tour, peuvent déterminer en d'autres circonstances des actes qui ne seront coordonnés qu'avec elles-mêmes. Les petites coordinations ont nui à la grande, comme la coordination générale nuisait dans le cas précédent à la coordination particulière d'une idée et d'un acte. Si cette disposition devient habituelle on a les caractères légers, les incohérents, les menteurs inconscients, l'état hystérique de l'imagination et de la volonté. Les éléments psychiques sont livrés à eux-mêmes et chacun agit pour soi.

Ici comme partout les faits pathologiques sont très instructifs, en nous montrant le pouvoir d'inhibition

supprimé, ils nous font comprendre ce pouvoir. Il y a des cas, en effet, où le pouvoir personnel paraît anéanti, l'arrêt ne se produit plus, le moi est éveillé, les tendances ordinaires entrent en activité, mais soit à cause de leur faiblesse, soit à cause de l'intensité du phénomène morbide, l'arrêt ne se produit plus, c'est comme un engrenage dont les dents se cassent. Dans une discussion sur la responsabilité des actes commis par les épileptiques, M. Billod rapporte le fait qu'il a cité ailleurs d'une dame irrésistiblement poussée à exécuter certains mouvements et à proférer certains mots qu'elle ne peut pas retenir. L'émission de ces paroles s'accompagne d'une lutte intérieure. Dans la même discussion, M. Legrand du Saulle parlant des épileptiques, dit que les troubles intellectuels précèdent parfois la crise : « Les malades ne savent plus alors réunir et fixer leurs idées ; ils sentent tristement qu'ils ne sont plus les mêmes, et sont poussés à des actes étranges, à la violence, par une force à laquelle ils ne peuvent pas résister » [1]. On trouvera d'ailleurs dans les *Maladies de la volonté* de M. Ribot, une étude approfondie du pouvoir d'arrêt et de ses troubles [2].

Lorsque la nouvelle tendance n'est pas rejetée mais acceptée par le moi, lorsque la réflexion aboutit à une adhésion, lorsque la délibération aboutit à une volition active, à une impulsion consciente, il peut paraître au premier abord que le rôle de l'inhibition n'est plus le même. Toutefois la réflexion et l'examen des faits amènent, je crois, à conclure autrement. Il y a d'abord un léger arrêt de la tendance qui finit par triompher, et il y a ensuite arrêt d'un certain nombre d'autres tendances, ce dernier fait ne présente d'ailleurs aucune difficulté.

1. *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, 1875, 2e série, tome XLIV. Discussion sur la responsabilité des actes commis par les épileptiques.

2. *Les maladies de la volonté.* Introduction et *passim.*

La grande différence qu'il y a au point de vue de l'inhibition entre le cas où la nouvelle tendance est rejetée, et le cas où elle ne l'est pas, c'est que l'arrêt est définitif (pour cette fois au moins) dans le premier cas, et qu'il est provisoire dans le second. Dans le premier comme dans le second la tendance est arrêtée, mais après examen elle continue à être arrêtée, elle est remise en activité dans le second. Je comparerais volontiers le sort de ces deux tendances à celui de deux individus, arrêtés par la police, dont l'un est reconnu innocent et relâché, dont l'autre est présumé coupable et définitivement retenu. Pour que le moi puisse examiner une tendance, c'est-à-dire pour que cette tendance puisse essayer de s'associer à des éléments importants des autres tendances dont la synthèse constitue la personnalité, il faut qu'elle n'aboutisse pas immédiatement. D'une manière générale et toutes choses égales d'ailleurs, la longueur de l'arrêt est proportionnel au degré d'importance de l'intervention du moi. Un homme qui se préoccuperait constamment d'agir logiquement et conformément à sa personnalité vraie, qui aurait toujours le désir de ne commettre aucun acte que rigoureusement examiné, et reconnu comme ne devant occasionner ni regret ni remords, qui voudrait en un mot raisonner absolument et complètement tous ses actes s'exposerait à n'agir qu'avec une lenteur extrême. Ce n'est pas le défaut de la plupart des hommes, et il n'y a pas à leur faire un reproche d'arrêter trop longtemps les impulsions et les idées qui arrivent pour vérifier leur nature et leur portée ; généralement elles sont acceptées ou rejetées sans examen sérieux, le moi ne s'émeut pas facilement, et dans beaucoup de cas quelques éléments psychiques à peine sont mis en activité.

Le phénomène de l'arrêt dans le cas où l'impulsion finit par être acceptée est bien mis en lumière par les expériences sur la durée des phénomènes psychiques. Si

le sujet de l'expérience doit réagir d'une certaine manière lorsqu'il percevra un signal lumineux, la réaction se fait au bout d'un temps déterminé, variable selon les individus, après la perception du signal. Mais si la perception lumineuse peut varier, si par exemple le signal donné peut avoir différentes couleurs, et si la réaction ne doit se produire qu'après l'apparition d'une couleur désignée, le temps de réaction est augmenté. Analysons le phénomène : l'esprit est préparé à l'expérience, c'est-à-dire qu'il est orienté vers la réaction, les muscles qui doivent agir dans un cas donné sont déjà faiblement excités, il y a une tendance évidente à l'acte, et elle est déjà arrêtée pendant l'attente. D'un autre côté, lorsque le signal lumineux se produit, la sensation qu'il excite tend à se coordonner avec les images motrices éveillées, avec les phénomènes qui constituent cet état particulier d'excitation faible. Cette tendance est telle que le sujet est porté à réagir quelle que soit l'excitation produite. Si un signal quelconque doit déterminer la réaction, la synthèse des phénomènes n'est pas ou presque pas arrêtée (elle l'est en réalité à quelque degré toutes les fois que la conscience apparaît), mais si l'esprit doit distinguer, reconnaître cette impression, il se produit un arrêt plus marqué, et le temps de réaction augmente [1]. Cette augmentation du temps de réaction marque la durée de la discrimination, c'est-à-dire du temps nécessaire pour qu'une impression puisse être examinée, être appréciée par certaines habitudes mentales. Remarquons qu'il ne s'agit ici que d'un acte de réflexion très élémentaire, et que le pouvoir personnel intervient à peine. Il intervient cependant et des enfants se laisseraient, au moins au début, entraîner à répondre chaque fois à l'excitation quelle qu'elle fût. Un jeu qui peut faire la récréation des personnes à goûts

1. Voyez Ribot *La psychologie allemande contemporaine*, et Buccola, *La legge del tempo nei fenomeni psichici*.

très simples et qui amuse les enfants, *pigeon vole*, nous montre à l'œuvre le pouvoir personnel et l'arrêt que l'acte de volonté et de réflexion le plus simple doit occasionner. On sait en quoi consiste ce jeu, un des joueurs énonce une proposition juste ou fausse en levant le doigt appuyé auparavant, comme celui de ses compagnons, sur un objet quelconque. Si la proposition est juste : pigeon vole, cheval court, oiseau chante, etc., les autres personnes doivent lever le doigt ; si la proposition est fausse : cheval vole, âne chante, etc., ils doivent le laisser immobile. Celui qui se trompe ou hésite trop donne un gage. Or, le fait seul qu'un des joueurs lève le doigt, dispose instantanément les autres, d'une manière générale, à en faire autant, de plus l'excitation de l'ouïe par les paroles prononcées doit être aussi un excitant (Cf. les expériences de M. Féré sur la dynamogénie et les faits cités plus haut), il existe donc chez le joueur une certaine tendance arrêtée par la nécessité de vérifier l'assertion lancée. Si le pouvoir personnel est insuffisant, et cela arrive souvent chez les enfants, l'impulsion n'éveille aucune idée, elle se produit sans arrêt marqué, par action réflexe ; dans le cas contraire il se produit un arrêt plus ou moins appréciable selon la perfection de l'organisation acquise, et l'un des écueils à éviter est précisément le trop de longueur de cet arrêt. Remarquons encore ici qu'il s'agit de réflexions très simples.

A mesure que les actes de volonté, de réflexion se compliquent, l'inhibition provisoire devient plus marquée. D'un côté il faut évidemment un certain temps pour que de nombreuses tendances puissent entrer en rapport avec un processus nouveau, de l'autre il est rare que quelqu'une de ces tendances n'ait pas quelque difficulté à s'associer avec ce processus, et par conséquent ne l'arrête dans une certaine mesure. Au fond, c'est là d'une manière générale la cause de l'arrêt. Ici l'arrêt est double, les deux

tendances en désaccord s'arrêtent réciproquement, avec des alternatives visibles de succès relatif et de défaite relative pour l'une et pour l'autre, jusqu'à ce que l'arrêt de l'une d'entre elles se produise définitivement et qu'une orientation de l'esprit s'établisse par l'arrêt de tous les phénomènes, de toutes les tendances qui ne peuvent pas s'accorder avec celle que l'esprit a définitivement choisie.

Le développement de la volonté est le développement de ce pouvoir d'arrêt momentané ou définitif. « Ce qui distingue la volonté dit très bien M. Bernard Pérez, du réflexe, de l'instinct, de l'habitude, c'est avant tout le degré de conscience qui est en général assez net dans l'acte dit volontaire. Mais la conscience ne suffit pas pour constituer la pleine volonté, il faut un intervalle, si court soit-il, entre l'idée, le désir et l'acte. Cet intervalle est rempli par le jeu des motifs et des mobiles préparant le choix. C'est ici l'œuvre de la délibération » [1]. Et la façon dont il résume ses observations sur les jeunes enfants est en parfait accord avec la théorie. « A mesure, dit-il, que l'expérience de l'enfant se forme, un plus grand nombre de sensations, de sentiments et d'idées, c'est-à-dire de mobiles et de motifs déterminants, s'interposent entre l'action et la détermination autrefois simple et instantanée » [2]. On ferait une remarque analogue en examinant des degrés divers du développement du pouvoir personnel, depuis les hystériques, chez qui, dans certains cas, le pouvoir personnel est presque nul, et les gens légers qui agissent perpétuellement d'une manière pour ainsi dire réflexe, à la merci des idées en l'air et des sentiments peu solides que les perceptions éveillent

1. Bernard Pérez. *L'enfant de trois à sept ans*, p. 291.

2. Bernard Pérez. *La psychologie de l'enfant* (*les trois premières années*) p. 125.

continuellement en eux selon divers modes, jusqu'aux personnes dont la réflexion est le caractère dominant et qui se mettent tout entières dans chaque parole qu'elles prononcent, dans chaque acte qu'elles accomplissent. Et il ne s'agit ici, bien entendu, que des volitions positives, non des tendances définitivement arrêtées.

Nous avons déjà cité des faits dans lesquels le pouvoir d'inhibition est suspendu ou détruit. Nous devons considérer à un autre point de vue maintenant ces faits ou des faits analogues, en les reprenant au point de vue de la volonté active. C'est un fait admis que l'habitude, en facilitant les actes, finit par les soustraire à l'influence de la volonté. Généralement, en effet, le moi n'intervient plus pour vouloir un acte peu important ou qui nous est familier. Après avoir péniblement appris à écrire, nous écrivons automatiquement, et plus vite ; quand le moi n'intervient plus, l'inhibition ne se produit plus, ou presque plus, la tendance active n'éveille plus les autres tendances. Notons en passant qu'il y a là un écueil pour la systématisation générale de l'organisme. Il n'est pas bon de laisser disparaître le contrôle de la volonté sur des actes ou des séries d'actes, car plus tard peut-être la tendance automatique ne pourra plus être arrêtée, et plus voisine de la perfection en elle-même, parce que sa coordination propre est plus complète, elle pourra nuire à la coordination générale de l'organisme. C'est ainsi que des actes accomplis d'abord avec l'intervention de la volonté, peuvent ensuite être accomplis automatiquement et finir par l'être, malgré la volonté même.

§ 2.

Le fait de la volition renferme d'autres inhibitions que celle de la tendance principale qui, avec le consentement de l'esprit, c'est-à-dire harmoniquement avec les tendances éveillées, détermine un acte, ou qui est rejetée par l'organisation psychique. Nous avons vu, en effet, que parmi les

tendances éveillées à propos de la résolution qu'il s'agit de prendre, un certain nombre sont généralement hostiles au nouveau processus qui tend à s'établir. Si je délibère pour faire un voyage ou un achat, les raisons que j'ai de ne pas le faire viendront se présenter à la conscience, suscitées quelques-unes au moins, par les tendances qui constituent le moi. Tant que la délibération dure, des tendances opposées naissent, se développent, disparaissent presque sans qu'une coordination définitive se dégage, puis brusquement cette coordination définitive se fait, l'orientation de l'esprit change, — les phénomènes se sont classés, et ce fait qui est caractérisé d'un côté par une association systématique que nous avons déjà examinée, est caractérisé aussi par une inhibition. Les phénomènes qui ne peuvent trouver leur place dans la nouvelle forme de l'esprit disparaissent, le moi change en quelque sorte, en ce sens que les tendances en activité qui le composent ne sont plus tout à fait les mêmes. Si, par exemple, je me décide à faire un voyage, il y a, au moment où je prends mon parti, inhibition plus ou moins complète des tendances qui m'auraient poussé à rester chez moi. En général on oublie momentanément les raisons qui ont fait hésiter, les sentiments qui ont longtemps contesté la décision enfin prise. Sans doute, ces sentiments, ces idées peuvent se manifester encore, mais elles sont au second plan, elles déterminent des regrets sourds, des impressions pénibles de divers genres, mais elles ne luttent plus, c'est-à-dire que certaines de leurs associations sont rompues. Quand on a décidé de faire une chose, on peut éprouver quelquefois des regrets, on pense qu'on aurait pu agir autrement, mais on ne se représente plus l'autre terme de l'alternative comme étant actuellement possible, ou on ne se le représente que sous forme de proposition verbale, et à moins que la délibération ne recommence, ce qui arrive parfois, les idées et les sentiments qui peuvent persister

encore et qui sont opposés à la décision semblent sur un un autre plan, ils forment, pour ainsi dire, partie d'un autre moi, on sent que quelque chose les empêche d'arriver à la pleine conscience et de jouer un rôle actif dans l'esprit. On a, si j'en crois mon expérience propre, un sentiment très net de ce genre d'arrêt quand il vient à cesser ou bien quand il s'est produit et que l'on compare les deux états. Je me représente une chose que je sais ne pas devoir arriver, par exemple, que demain je partirai pour l'Italie, je puis penser aux préparatifs à faire, je puis rêver aux agréments du voyage, etc., je puis désirer, je puis me représenter même assez vivement certaines choses, mais quoi que je fasse, je sens que tout cela n'est pas sérieux, que cette activité est arrêtée, qu'elle ne peut pas avoir de suite, et je me suis d'autant mieux rendu compte de cet arrêt qu'il m'est arrivé, comme à tout le monde je pense, de commencer par rêver à des choses qui me paraissaient impossibles, que je me représentais pourtant comme réelles et qui ensuite devenaient possibles et étaient l'objet d'une volition ou d'une série de volitions. La différence entre les deux états est très marquée. De même quand j'ai pris une décision qui contrarie certains de mes goûts, je puis penser que je ne l'ai pas prise, je puis me représenter moi-même n'ayant pas pris cette résolution et n'ayant pas à faire ce qui me contrarie, mais je n'en sens pas moins que la décision est prise, qu'elle s'accomplira, que mon esprit est orienté d'une certaine manière, accordé sur un certain ton et que sans que je m'en mêle davantage, l'acte suivra, et, désormais, presque automatiquement ; les tendances contrariées sont inhibées *en tant qu'elles tendraient à détruire cette organisation*, à déterminer des séries d'actes autres que ceux que mon esprit a décidément choisis et qui ont été l'objet d'un acte de volonté. En un mot elles ont perdu le pouvoir de diriger, au moins à certains égards, l'organisme,

elles sont, pour un temps, impuissantes à s'associer les phénomènes d'activité musculaire qui s'harmoniseraient avec elles.

Si l'on me permet encore une comparaison, avec les faits sociaux, et je crois qu'ici la comparaison est très apte à nous faire comprendre le phénomène en question, je comparerai ce qui se passe dans l'esprit après une volition, avec ce qui a lieu dans une assemblée parlementaire quand un vote important vient d'avoir lieu après avoir soulevé des discussions nombreuses et suscité une vive opposition. Les membres de l'assemblée dont l'opinion n'a pas prévalu, existent encore, ils gardent leur manière de voir, ils peuvent l'émettre en dehors et ne pas désespérer de la voir triompher un jour, ils regrettent ce qui s'est passé, mais tous ces regrets, tous ces chagrins qui se produisent dans l'assemblée ne peuvent rien sur la réalité , l'opinion et les sentiments de la minorité sont à moins d'une révolution, radicalement impuissants, ils ne peuvent avoir aucune action sur les actes qui résulteront du vote de la loi, ces actes s'accomplissent, si vifs que soient les regrets, si ardente qu'ait été la lutte ; l'orientation politique est faite, une nouvelle coordination sociale s'est établie, et pour le moment au moins, les sentiments de ceux qui n'ont pu l'empêcher ne peuvent rien contre elle.

Il n'est guère besoin d'insister longuement sur ce fait que l'activité volontaire suppose l'inhibition d'une grande quantité de tendances qui ne sont pas directement intéressées à ce qui se passe à ce moment même dans l'esprit. Quand nous délibérons fortement, les perceptions ne déterminent guère en nous les systèmes psychiques qu'en d'autres temps elles pourraient éveiller; l'activité mentale tendant à se coordonner selon un mode déterminé, les systèmes psychiques qui sont reliés selon un mode différent à tel ou tel élément actuellement en activité ne sont

pas, en général, suscités par lui, mais cette inhibition ne diffère pas de celle que nous avons déjà étudiée à propos des phénomènes intellectuels et des tendances. Il me suffit donc de faire remarquer qu'elle se produit pendant la délibération comme pendant l'éveil de toute activité hautement coordonnée, et de rappeler ce qui s'est dit aux chapitres précédents, on pourrait ici multiplier les faits sans aucune utilité.

De même je n'ai pas besoin d'insister sur la persistance des tendances inhibées, j'en ai indiqué certains cas dans ce qui précède et j'ai traité longuement la question au chapitre précédent ; j'ai examiné implicitement la persistance des tendances arrêtées par l'intervention de la volonté, en étudiant la persistance des tendances arrêtées en général. Il y a d'ailleurs une infinité de degrés entre les actes volontaires et les actes involontaires et au point de vue spécial qui s'offre maintenant, ce qui s'est dit des derniers peut se dire tout aussi bien des autres.

§ 3.

Il est bien entendu que tout ce qui est vrai de la volonté s'applique également à l'attention volontaire, et à la réflexion, en tant que ces phénomènes peuvent passer pour des cas particuliers de la volonté ; l'attention et la réflexion impliquent des arrêts multiples, si nous portons notre attention sur un fait, nous arrêtons une foule d'idées qui pourraient naître en nous à propos de diverses excitations, mais nous arrêtons aussi la représentation même du fait, nous l'empêchons d'aboutir trop vite à des conclusions ou à des actes, nous la mettons en rapport avec des groupes d'idées nombreux et variés. On dit à un écolier qui se trompe dans une version : faites attention, pour que la phrase qu'il a mal interprétée ne soit pas traduite trop vite, pour que les mots qui la composent soient arrêtés un moment dans l'esprit et menés pour ainsi dire

d'une idée à l'autre jusqu'à ce qu'ils trouvent celles qui convient, auquel cas l'attention cesse. L'attention volontaire portée sur un objet d'art indique que l'on ne l'a pas bien goûté au premier abord car ce serait alors un cas d'attention spontanée et non d'attention volontaire, elle implique aussi que nous voulons mettre les perceptions que nous donne l'objet d'art en rapport avec des systèmes de sentiments, de goûts ou d'idées pour mieux l'apprécier et le comprendre, que nous retenons les sensations devant l'esprit et que nous arrêtons les jugements qu'elles tendent à déterminer en nous et dont nous nous méfions. Partout et toujours quand le pouvoir de contrôle intervient, nous nous trouvons en présence des mêmes phénomènes et je résumerai ainsi la part qu'y prend l'inhibition systématique : tout acte de pouvoir personnel (délibération et volition, attention volontaire, réflexion, etc.), implique un arrêt de la tendance nouvelle qui s'offre à l'esprit, arrêt relativement définitif, si la volition est négative, arrêt provisoire, si la volition est positive, (j'entends positive ou négative par rapport à la nouvelle tendance, car une volition en soi est toujours positive), un arrêt des tendances éveillées par la délibération et qui ne sont pas en accord avec l'état définitif (cet arrêt portant surtout sur les relations possibles de ces tendances avec la direction réelle de l'organisme) et un arrêt des tendances qui, sans contrarier directement la tendance dominante, lui nuiraient, si elles entraient en activité en détournant à elles une portion notable des forces nerveuses et psychiques.

CHAPITRE V.

La personnalité.

L'association et l'arrêt sont les deux faces de la systématisation psychique. Nous les avons retrouvées dans tous les faits psychologiques que nous avons successivement passés en revue, et toujours l'inhibition était déterminée par la forme même de l'association. Les choses ne changent pas quand nous passons des perceptions aux idées et aux raisonnements, et des opérations intellectuelles aux tendances. Il en est de même si nous passons des tendances aux actes volontaires qui sont un cas particulier du jeu des tendances, aux groupes de tendances qui constituent pour ainsi dire des fragments de personnalité, et à la personnalité elle-même. L'arrêt prend une forme particulière selon la nature de l'association qui le produit.

La manifestation successive de ces sous-personnalités que nous avons étudiées dans un chapitre précédent implique que, pour chaque groupe de tendances qui entre en activité et vient à son tour prendre la direction de l'organisme, il se produit un arrêt des tendances qui se manifestaient auparavant. Ce phénomène est absolument anologue à celui que nous avons analysé à propos de la volonté. L'orientation de l'esprit change, les anciens sentiments, les anciennes idées sont momentanément écartées et si elles persistent encore en certains cas, si elles se maintiennent dans l'esprit, elles n'ont plus aucune influence, elles ne déterminent plus les actes, elles sont mises en dehors des conditions de l'activité. Ce qui caractérise surtout l'inhibition dans la sous-personnalité, c'est qu'elle est composée d'une longue série d'inhibitions systématisées. En effet, un des groupes principaux

des tendances qui sont en nous, s'il vient à dominer pour un temps se manifeste par une longue série coordonnée de désirs, de sentiments divers, d'idées, de volitions et d'actes, série interrompue par les alternances de domination d'autres groupes. Les systèmes de tendances par exemple qui, à côté de l'homme privé, du père de famille, constituent le magistrat, le professeur, le militaire, se manifestent en général à de certains intervalles et offrent alors une série coordonnée plus ou moins longue d'idées, de sentiments et d'actes qui ont tous ce caractère de converger vers des fins associées — les diverses idées, les divers sentiments qui passent par l'esprit d'un magistrat pendant la durée d'une audience (en négligeant les distractions possibles, qui constituent seulement une intermittence plus fréquente des sous-personnalités). Chacune de ces idées, chacun de ces sentiments détermine des inhibitions particulières, et ici ces inhibitions sont amenées non seulement par l'influence du phénomène mental actuel, mais encore par la nature même de la série entière qui donne à l'esprit une certaine orientation plus ou moins perçue par le sens interne. Un chasseur blesse une pièce de gibier, il la ramasse — en un autre temps, si le groupe de tendances en jeu était différent, si, par exemple, il avait trouvé un oiseau blessé de la même manière en se promenant dans la campagne, il aurait eu pitié de lui et aurait soit essayé de le guérir, soit tenté au moins de le mettre dans de bonnes conditions pour qu'il se guérit lui-même. A la chasse sa pitié peut s'éveiller aussi, car le plaisir de la chasse n'est pas absolument incompatible, même au point de vue de la logique, avec le désir de ne pas voir souffrir, bien qu'il tende au moins à l'atténuer — mais sa pitié se manifestera autrement, sans doute il choisira la manière la moins douloureuse et la plus prompte pour achever sa victime. Un sentiment analogue, dans des circonstances qui diffèrent, c'est-à-dire associé à des groupes

divers d'idées et de tendances, détermine des actes différents en harmonie avec l'un ou l'autre groupe. L'acte n'est pas en rapport systématique seulement avec le sentiment qui nous paraît être sa cause immédiate, mais aussi avec tout le système auquel se rattache ce sentiment ; toutes les autres manifestations actives qui pourraient être la conséquence de ce sentiment sont plus ou moins empêchées et elles le sont d'autant plus que le groupe de tendances est mieux organisé, que la sous-personnalité est plus cohérente : l'indignation de Brutus contre le complot de ses fils pouvait se traduire de bien des manières diverses, mais les devoirs du magistrat dictèrent la série d'idées et d'actes particuliers qui pouvaient se coordonner en même temps avec la personnalité en jeu, et Brutus fit périr ses enfants. De même, dans une composition musicale, un accord pourrait être suivi d'un certain nombre d'accords différents, mais la nature de l'accord futur est déterminé en quelque sorte par la série des accords qui ont précédé le dernier. Il se produit donc à chaque moment un groupe d'inhibitions en rapport à la fois avec la nature de l'état, idée, sentiment, qui domine au moment même où l'arrêt se produit et avec la nature des autres états qui sont associés avec lui. Nous avons donc, pendant tout le temps qu'un groupe de tendances associées règne dans l'esprit et détermine des séries et des simultanéités de sentiments, d'idées et d'images, une série concordante d'arrêts systématisés en rapport à la fois avec chaque terme et avec l'ensemble de la série d'états psychiques. Chaque fois que le groupe de tendances cède à un autre la direction de l'organisme, la forme des arrêts se transforme corrélativement et une nouvelle série se produit, chaque fois que la première forme d'association reparaît la première forme d'inhibition reparaît aussi. C'est ainsi que nous voyons les désirs et les répulsions de telle

ou telle personne pour telle ou telle chose se manifester et disparaître corrélativement.

La persistance latente des tendances momentanément enrayées ne peut être l'objet d'aucun doute — nous les voyons reparaître quand la fatigue ou une raison quelconque tend à amener un changement de l'orientation de l'esprit. L'unité du moi n'est qu'apparente : toutes les tendances qui se manifestent clairement à la conscience tendent bien vers le même but, mais les tendances opposées n'ont pas tout à fait disparu et ne sont que momentanément paralysées il en subsiste au moins certains éléments.

On peut en multiplier les exemples : un soldat, est au fort d'une bataille, — je suppose que c'est un bon soldat — tout le groupe d'instincts qui peut le rendre propre à sa destination actuelle se réveillera à ce moment : patriotisme, instinct de destruction, haine de l'étranger, colère irréfléchie, amour de la gloire, instinct de l'obéissance aux chefs, imitation, adaptation inconsciente à une situation donnée, peut-être aussi un certain retour à des tendances ancestrales — les autres sentiments, les autres idées disparaissent. Mais à d'autres moments, à cause de la fatigue des instincts trop longtemps mis en activité, ou bien par suite d'un changement de circonstances, c'est en vain qu'on fera appel au dévouement et au courage qu'il a montrés précédemment et sur lesquels on aura cru pouvoir compter ; c'est le côté égoïste de l'individu qui se manifestera, la peur de la mort, ou les sentiments de famille, ou la haine d'un chef et avec eux tout le cortège de sentiments et d'idées qui peut leur venir en aide, la tendresse, la prudence, la crainte, le regret, la mélancolie, des idées sur l'égalité, sur la justice ou l'injustice appliquées d'une manière particulière, une peur irréfléchie, etc. On a mille occasions de voir que les tendances arrêtées n'ont pas disparu, souvent même l'arrêt ne leur nuit en

rien, et quelquefois il paraît leur permettre de se développer.

Si nous examinons à son tour la personnalité aussi parfaite que nous pouvons nous la représenter, nous trouvons qu'elle nous offre avec la forme la plus complète de l'association, la forme la plus complète aussi de l'inhibition systématique. De même que, par hypothèse, tous les états d'esprit, toutes les tendances convergent vers un même but ou vers un système de fins, de même, et par une conséquence nécessaire, rien ne se produit qui puisse tendre à des fins opposées. Cet état paraît d'ailleurs purement théorique, mais plus l'association systématique, telle que les faits nous la montrent, tend à s'en rapprocher, plus l'inhibition systématique tend à s'en rapprocher aussi. Lorsqu'on nous parle des faits exceptionnels qui constituent une personnalité éminente, lorsqu'on nous montre par exemple les heures employées au travail, et des années successives occupées par un labeur excessif vers un but important, des recherches ininterrompues, des méditations prolongées — nous entrevoyons tout ce que cela indique aussi d'habitudes rompues, de tendances arrêtées, de renonciations à des plaisirs sains ou malsains, innocents ou coupables, quelquefois au bonheur de la vie, quelquefois à la vie elle-même. Généralement, dans nos conditions d'existence actuelle, la personnalité ne se forme pas sans se déformer — et l'inhibition si elle est moins systématique au point de vue de la coordination générale des fonctions organiques n'en est aussi que plus visible. La forme mentale qui tend à absorber pour son usage toutes les forces psychiques, ne peut que rarement s'associer à toutes les tendances utiles à la vie et au bon fonctionnement de l'esprit, — il en résulte que bien souvent le développement excessif d'une manière d'être qui constitue l'unité relative de la personnalité, telle que nous pouvons la constater dans

la vie réelle, ne s'obtient que par l'arrêt trop prolongé de tendances dont le jeu serait nécessaire à l'harmonie générale de l'esprit et du corps et cette unité forcée qui provient de la domination d'une seule passion plutôt que d'un concours de toutes les tendances, n'aboutit souvent qu'à un état plus ou moins morbide ou monstrueux au point de vue psychologique comme au point de vue social. Chez ceux même qui réussissent le mieux, toujours quelque partie souffre. Littré s'est fait une remarquable personnalité d'érudit à force de travail et d'application, il a laissé au moins une grande œuvre, et il a été un des hommes qui ont contribué pour une part notable à diriger le courant intellectuel de leur époque, mais il s'est ruiné la santé, et d'un organisme exceptionnellement vigoureux, il a fait, avant le temps, un corps usé, souffrant et maladif. Chez d'autres, ce sont les sentiments de famille qui pâtissent et qui pourtant se seraient développés volontiers, ou quelquefois une qualité de l'esprit qui s'atrophie, des goûts littéraires ou artistiques qui disparaissent, comme chez Darwin. Pour une personnalité à peu près harmonique comme Gœthe, combien avons-nous eu de génies déformés?

Si nous réfléchissons à l'évolution de l'individu à la formation même de cette unité psychologique qui est la personnalité même, nous sommes frappés de la somme incalculable d'arrêts qu'elle implique, de destructions qu'elle occasionne. Qu'on pense seulement au continuel changement d'idées, de penchants, de goûts, de tendances qui se produit depuis la naissance de l'enfant jusqu'au complet développement du moi on se rendra compte que, si la vie physiologique est caractérisée par la mort continuelle des éléments de l'organisme, la vie psychologique n'est pas moins caractérisée par l'arrêt, la désorganisation lente des phénomènes de l'esprit — nos manières de voir, de sentir, de jouir, de souffrir, de penser, de concevoir, de

raisonner et d'agir changent continuellement et chaque changement est marqué aussi bien par la rupture d'anciennes associations que par l'établissement d'associations nouvelles. Toutes nos premières manières d'être sont successivement suspendues, les éléments psychiques, c'est-à-dire les formes élémentaires qui les constituaient et qui sont le mode d'arrangement des atomes de l'organisme persistant avec des modifications pendant le renouvellement de ces atomes, sont séparés les uns des autres, décomposés, arrangés de nouveau pour être séparés de nouveau, voir s'interrompre leurs nouvelles combinaisons et renoncer à la satisfaction de leurs affinités passagères — c'est là un travail continuel dans l'esprit qui se forme, (comme dans celui qui se dissout) et toute évolution suppose une dissolution préalable ou simultanée une nouvelle association imposée à des éléments psychiques suppose la rupture et l'arrêt des associations précédemment établies, les goûts de l'enfant disparaissent, se renouvellent, disparaissent encore, depuis la naissance jusqu'à la puberté de nouvelles tendances se montrent, les idées se forment peu à peu, continuellement de nouvelles connaissances rectifient les anciennes, et le travail se poursuit ainsi, et cette mort partielle de l'esprit se renouvelle perpétuellement jusqu'à ce qu'un équilibre toujours bien instable paraisse s'établir.

Et ici, nous sommes amenés à retrouver la persistance des anciennes tendances. On pourrait croire que les nouvelles associations les ont fait disparaître, mais il n'en est rien, et toujours les anciennes affinités subsistent, menaçant l'œuvre nouvelle. A la première occasion, un choc, une maladie, une émotion vive, un phénomène ou un autre, peut, en détruisant l'association supérieure, en faisant disparaître l'orientation de l'esprit, en dénouant le lien qui relie ensemble les éléments psychiques, rendre ces éléments à leurs affinités premières et faire

reparaître les premières associations. Les malades atteints par exemple de paralysie générale, alors même qu'ils ont été de bons peintres, reviennent à la manière de dessiner de l'enfance et, comme les enfants ne tiennent compte ni de la perspective, ni des rapports de dimensions des diverses parties du dessin, notre personnalité est ainsi à la merci des forces brutales qui peuvent la faire revenir en arrière ou la faire disparaître d'une minute à l'autre — et la faiblesse relative de la coordination suprême nous est expliquée en grande partie par la force relative que conservent encore les systèmes arrêtés ; en même temps qu'elle nous est une occasion de la constater et de l'étudier. Il n'est pas douteux d'ailleurs, que cette force ne soit variable selon les individus. Chez les uns les tendances arrêtées se manifestent toujours à la conscience, et il faut un très petit changement pour qu'elles reprennent la direction de l'organisme ; chez d'autres, au contraire, elles sont refoulées et décomposées au point qu'elles paraissent avoir complètement disparu, et pourtant une désorganisation mentale peut les reproduire d'un moment à l'autre si elle se fait assez lentement pour laisser place à des manifestations psychiques.

Les faits anormaux et pathologiques nous montrent aussi la réalité et l'importance du phénomène de l'inhibition en nous faisant voir ce qui se produit quand cette inhibition cesse ou en nous montrant comment on peut aider à la rétablir et comment le jeu régulier et coordonné des tendances peut reformer la personnalité en inhibant l'activité désordonnée des éléments livrés à eux-mêmes et contractant des associations incohérentes. Je ne crois pas devoir revenir ici longuement sur cette question qui a été implicitement traitée à propos des tendances. Indiquons seulement le nouveau point de vue et examinons le fait en général. Les cas de dédoublement, de dissolution de la personnalité, en même temps qu'ils nous

marquent un trouble de l'association systématique, marquent également un trouble de l'action d'arrêt qui s'exerce trop ou ne s'exerce pas suffisamment et en tout cas s'exerce mal. Tel est, par exemple, le cas de l'homme, qui d'après Wigan, « avait le pouvoir de poser devant lui son *double*. Il riait très fort à ce double qui riait aussi. Ce fut longtemps pour lui un sujet d'amusement, mais dont le résultat final fut lamentable. Il se convainquit graduellement qu'il était hanté par lui-même (haunted by himself). Cet autre moi le chicanait, taquinait et mortifiait sans relâche. Pour mettre fin à cette triste existence, il régla ses affaires et ne voulant pas commencer une autre année, le 31 décembre à minuit, il se tira un coup de pistolet dans la bouche » [1]. On voit se produire dans les cas pareils des séries de phénomènes cohérents en eux-mêmes, mais incohérents par rapport au moi qui marquent évidemment un trouble du pouvoir inhibiteur amenant un commencement de décoordination. Il parait y avoir, au contraire, surtout un arrêt excessif dans des cas comme celui de Félida X.... et de Louis V...., où le malade, en passant d'un état à l'autre, oublie ce qui s'est passé pendant une longue période de son existence et présente plusieurs orientations différentes de l'esprit qui ne peuvent suffisamment s'associer entre elles, la présence de l'une étant une cause d'inhibition pour les phénomènes et les tendances qui caractérisent l'autre.

Il est intéressant de contrôler les inductions précédentes par ce que dit Griesinger au sujet du moi, de ses troubles et de la manière dont on peut l'aider à se reconstituer. Griesinger, un des aliénistes qui ont vu le plus clair en psychologie, a traité plusieurs fois la question de la personnalité, il a signalé la pluralité des personnalités à l'état normal [2], il indique les troubles de la personnalité

1. Cité par M. Ribot. *Maladies de la personnalité*, p. 111.

2. Griesinger. Ouvr. cité, p. 55. Trad. franc de M. Doumic.

qui se produisent fréquemment dans des cas de folie et où nous n'avons pas de peine à reconnaître un défaut du pouvoir inhibiteur, dû soit à l'affaiblissement du moi, soit à la force des éléments psychiques engendrés par la maladie ; dans la folie, dit-il, « avec le début de la maladie cérébrale, il se développe ordinairement, également de l'intérieur vers l'extérieur, des masses de sensations, de penchants et d'idées tout à fait nouveaux et qui, jusque là, avaient été complètement inconnus sous cette forme à l'individu : (par exemple, sensations de grande anxiété auxquelles se lient l'idée d'un crime commis, l'idée de persécutions, etc.). Au début ces idées nouvelles se présentent devant le *moi* ancien comme un toi étranger qui souvent excite l'étonnement et la frayeur. Souvent les individus ressentent cette pénétration dans le cercle des idées anciennes, comme une prise de l'ancien *moi* par une puissance obscure et irrésistible, et le fait de cette prise de possession est exprimé par des images fantastiques. Mais cette duplicité, cette lutte de l'ancien *moi* contre les nouveaux complexus d'idées non adéquates, s'accompagne toujours d'une sensation pénible de combat, d'état émotionnel et d'agitations violentes ». Ainsi nous voyons que la coordination du moi ne peut plus inhiber, rejeter ces éléments qui la troublent ; si la maladie fait des progrès le désordre s'accentue, « le malade n'est plus, sous aucun rapport, le même qu'il était jadis, il est tout autre, son *moi* est devenu un *moi* nouveau et faux. D'autres fois il semble qu'il se forme plusieurs masses peu cohérentes entres elles d'idées dont chacune veut représenter le *moi*, et par cela même l'unité de la personne peut disparaître complètement » [1].

La manière de recomposer le moi par le traitement moral est autant que possible d'exciter une activité

1. Même ouvrage, p. 56.

systématique qui inhibe le jeu désordonné des éléments psychiques. C'est ainsi que nous interpréterons les conseils de Griesinger pour le traitement moral de la folie, conseils qui concordent complètement avec ceux d'Esquirol que j'ai déjà cités dans un autre chapitre.

« Au lieu de discuter logiquement les idées fixes, au lieu de les fortifier en les adoptant, il vaut mieux, quand les circonstances exigent une action directe sur le malade, contredire simplement ses idées sans les combattre, le renvoyer à une époque à venir, où il s'étonnera d'avoir pu croire à de semblables erreurs, lui rappeler le passé où il n'aurait jamais pensé que de pareilles choses fussent possibles, etc. Mais le meilleur système, et celui auquel on a le plus généralement recours, c'est de toucher le moins possible au délire des aliénés, et de le laisser s'affaiblir en ne lui fournissant aucun aliment, en appelant son esprit sur d'autres idées qui ne concordent pas avec son délire. Au premier rang parmi ces moyens se trouve le travail, puis viennent les distractions, les conversations qui doivent toujours avoir pour objet des choses raisonnables et qui sont du goût des malades, dans lequel on évitera tout ce qui a trait à son délire, et où l'on s'efforcera au contraire de placer des idées capables de ramener son esprit dans la bonne direction »[1].

Ainsi l'arrêt doit être produit indirectement, la tentative de l'inhibition brusque et systématique opposée par une discussion est, comme nous le verrons à propos de la loi du contraste, fort propre à fortifier les idées et les sentiments que l'on veut combattre, l'inhibition indirecte amène moins de troubles — mais voici qui concerne spécialement la personnalité : « C'est alors que l'on doit fortifier le *moi* ancien qui commence à se reconstituer, pour éviter qu'il ne retombe et ne se détruise. On y arrive

1. Même ouvrage, p. 551-552.

en réveillant et en entretenant de nouvelles idées et de nouvelles sensations en harmonie avec l'individualité psychique antérieure du malade ; d'où la règle de ne guider le convalescent que dans le sens des choses qui l'intéressaient jadis, et l'on comprend qu'ici la même méthode ne peut pas s'appliquer à tous les cas, et qu'il faut savoir prendre chaque malade par son côté favori. » Il s'agit de venir en aide à ce qui reste de l'ancien moi, pour rétablir les anciennes associations et par conséquent inhiber les nouvelles. « C'est ici qu'intervient dans toute son utilité la connaissance que le médecin peut avoir des hommes, alors qu'il doit saisir les différences provenant du caractère, des penchants, des habitudes, du degré d'éducation, et qu'il doit rechercher par quel côté le malade est sensible, » c'est-à-dire, les associations systématiques inhibitrices qu'il est le plus facile de susciter : « Ainsi, il y a sous ce rapport certaines différences entre les deux sexes. Il est des individus chez qui l'intégrité de la pensée et de la volonté est liée de la façon la plus intime avec les occupations extérieures de leur vie ; certains ouvriers ne retrouvent l'unité complète de leur individualité antérieure qu'en reprenant leurs travaux, à certains musiciens il faut le son de leur instrument, etc... Tout ce qui a une certaine analogie avec la vie antérieure du malade, tout ce qui lui rappelle ses liens de famille ou ses anciennes occupations, concourt à fortifier son *moi* ». De même que le moi disparaît quand l'inhibition systématique cesse, il se reforme et l'on peut le ramener en reproduisant la coordination systématique ancienne des éléments psychiques — et nous avons ici une nouvelle preuve de la persistance de tendances arrêtées, c'est qu'on peut bien fortifier l'ancien moi et le faire revenir à son état de force relative, mais il serait à peu près impossible d'en susciter un nouveau. « On manque toujours son but, dit Griesinger, quand on veut développer chez le

malade des sentiments qui n'ont aucun rapport avec le fond du caractère qu'il avait avant de tomber malade : Par exemple, on perdrait son temps à tenir des propos religieux à un homme léger et frivole, tout aussi bien qu'à vouloir forcer un individu qui déteste la musique, à jouer d'un instrument. Il n'y a qu'un seul cas où l'on doive se départir de ce précepte d'entretenir soigneusement et de fortifier la personnalité antérieure du malade, c'est lorsque quelque défaut de caractère qui a longtemps dominé le *moi* a contribué éventuellement au développement de la maladie. Dans ces cas, qui se présentent de temps en temps, où la folie semble la conséquence finale d'une existence vouée au mal, on ne pourrait guère espérer la guérison que s'il se produisait un changement total dans l'existence morale de l'individu ; mais chacun sait de quels faibles moyens nous disposons pour arriver à un tel résultat, combien il est difficile d'opérer une modification aussi radicale, et surtout, combien il est rare, quand on est arrivé au succès, de ne pas voir bientôt la rechute se produire. » C'est que l'ancien moi, tout démembré qu'il est, persiste encore en partie, il en reste des éléments qui ont conservé leurs anciennes affinités, des fragments, des systèmes incomplets qui tendent à se compléter et qui peuvent y arriver si les circonstances sont favorables, s'ils y sont aidés par des perceptions, des idées, des sentiments suscités d'une manière appropriée.

Ainsi l'inhibition systématique nous paraît une des conditions essentielles du maintien de la personnalité ; quand la personnalité se forme, elle se produit ; quand elle disparaît, la personnalité se dissout. Elle contribue également à la production et au maintien des groupes de tendances qui constituent des sous-personnalités, et à la production et au maintien de la synthèse psychique aussi complète que possible qui constitue la personnalité la moins imparfaite que nous connaissions, et qui n'est,

comme l'ont fait remarquer M. Taine et M. Ribot, qu'un état très instable. Et cette instabilité est due pour une bonne part à la persistance des tendances inhibées qui menacent la coordination totale et sont toujours prêtes à profiter du relâchement de cette coordination pour reproduire des systèmes psychiques coordonnés en eux-mêmes et par rapport à leurs éléments, mais incoordonnés entre eux. Une forme plus élevée de la personnalité serait celle où se montrerait parfaitement dans sa plus haute manifestation l'inhibition systématisée comme corrélatif de l'association systématique, mais c'est un cas qui ne se présente pas.

Peut-être une forme plus élevée encore se produirait-elle si les tendances qui menacent la coordination générale venaient à disparaître, à s'effacer complètement, si les éléments psychiques se modifiaient de manière à ne plus pouvoir entrer dans d'autres systèmes que ceux qui donnent à la personne son unité, si les éléments de ces éléments se modifiaient dans le même sens, et ainsi de suite ; l'inhibition alors pourrait disparaître — mais un tel cas est tout au plus admissible au point de vue le plus abstrait, au point de vue d'êtres psychiques sans passé qui ait laissé en eux une trace, ou complètement dégagés des souvenirs, des dispositions qui leur seraient restés de ce passé. Ni l'une ni l'autre de ces conditions ne paraît pouvoir se réaliser pour l'homme et nous avons le droit de négliger l'hypothèse en question — qui, on pourrait le discuter, si cela en valait la peine, n'est peut-être pas recevable au point de vue même le plus abstrait possible.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Dans cette revue de toutes les classes de phénomènes psychiques, l'inhibition systématisée nous est apparue partout comme une condition essentielle de la vie psychologique, partout nous l'avons trouvée en corrélation avec l'association systématique. En même temps qu'une coordination psychique se forme, nous voyons que d'autres coordinations se défont, que les tendances qui n'entrent pas dans le système nouveau sont, à des degrés divers, inhibées, empêchées d'aboutir, arrêtées dans leur développement, la forme de l'inhibition étant toujours déterminée par la forme de la coordination nouvelle qui la détermine. En somme, l'association systématique et l'inhibition systématisée sont les deux faces du processus de coordination de l'esprit, l'une n'existe pas sans l'autre, la perception, l'image, l'idée, le jugement, le raisonnement, les sentiments, les tendances, les volitions, la personnalité soumises à des analyses particulières nous ont montré la généralité de ce fait, sa raison d'être et son importance, nous n'avons ici qu'à indiquer à un point de vue général et en résumant et synthétisant ce qui vient d'être dit, les formes essentielles de l'inhibition psychologique.

Elles sont au nombre de deux qui se complètent l'une l'autre et se produisent simultanément quand l'esprit fonctionne bien. Elles peuvent s'indiquer ainsi : 1° un élément psychique ne peut entrer à la fois dans deux systèmes non coordonnés entre eux ; 2° l'activité d'un élément psychique tend à arrêter celle des autres éléments qui ne peuvent se coordonner avec lui.

La première forme consiste en ceci que lorsqu'une des

affinités des éléments psychiques est satisfaite, les autres sont momentanément inhibées ; si, par exemple, l'idée du triangle est employée pour un moment dans le jugement : la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits, les autres jugements, où cette idée pourrait entrer aussi comme élément, ne sont pas suscités en nous, et nous ne pensons pas explicitement que dans tout triangle un côté est plus petit que la somme des deux autres et plus grand que leur différence. Le jugement lui-même a d'ailleurs ceci de caractéristique qu'il suppose la mise à part d'un des éléments d'une idée complexe, c'est-à-dire l'arrêt d'une grande partie des affinités d'un mot et d'une partie de l'idée complexe ; cet arrêt est déterminé par la forme systématique de la coordination, c'est-à-dire de l'ensemble dont l'élément considéré, mot, idée, ou tout autre que l'on voudra, fait partie. Ce qui le prouve bien, et ce qui prouve en même temps la persistance des affinités inhibées, c'est que dès que cette coordination se relâche, dès que la systématisation supérieure se dissout, l'arrêt ne se produit plus de la même manière et que le même mot, la même partie d'idée peut éveiller à la fois plusieurs séries discordantes ; plusieurs affinités se satisfont alors à la fois, comme dans la lettre de ce fou qui écrivait *vin* mille francs, et où le son *vin* était associé à la fois à l'idée du nombre vingt mille et à celle du jus de raisin.

La seconde forme consiste en ce que l'action d'arrêt occasionnée par une activité systématique s'exerce non seulement sur les éléments du système dont il inhibe certaines affinités, mais aussi sur les éléments qui ne peuvent pas entrer dans le système et dont il empêche l'activité. Peut-être aussi cette seconde forme est-elle un cas de la première, et peut-être pourrait-on soutenir que tous les éléments concourent à la fois à un même fait d'une manière plus ou moins marquée, et que la première loi

suffit pour établir que d'autres phénomènes psychiques non coordonnés avec le fait dominant ne peuvent se produire. Nous avons eu l'occasion de voir, à propos de la personnalité physique que le retentissement d'un phénomène psychique dans l'organisme entier, et l'association systématique qu'il y déterminait était beaucoup plus considérable qu'on ne serait porté tout d'abord à l'admettre. Cependant il me paraît bien difficile d'établir qu'il n'y ait pas même dans l'activité systématique la moins imparfaite, un certain nombre d'éléments qui restent indifférents, puisque aussi bien nous savons qu'il y en a dans tous les cas qui restent hostiles et chez lesquels le contre-coup de l'association systématique dominante se montre seulement par l'inhibition de leurs tendances propres. C'est là du moins le fait le plus ordinaire à ce qu'il semble et l'interprétation la plus simple et la plus satisfaisante qu'on en puisse donner. Au reste, il n'est pas besoin d'insister davantage sur le fait lui-même de l'arrêt des phénomènes et des tendances qui ne peuvent s'harmoniser avec l'état dominant, il en a été donné assez d'exemples dans les pages qui précèdent. Bien entendu encore ici il ne se peut agir que de l'inhibition exercée par une activité coordonnée sur un esprit bien organisé. Ce que j'ai dit dans la première partie de ce travail sur la vie indépendante des éléments psychiques suffit à indiquer dans quelles limites l'inhibition se produit, et c'est sous les réserves imposées par l'imperfection de l'homme et l'incohérence plus ou moins grande mais toujours réelle de sa nature que nous devons formuler la loi de l'inhibition systématisée.

« *Tout phénomène psychique tend à arrêter à sa naissance et dans son développement ou à faire disparaître tout autre phénomène psychique qui ne peut entrer avec lui dans une association systématique.* »

Je crois que les deux grandes lois qui ont été étudiées

ici sont celles qui expriment essentiellement la nature même de l'esprit, mais le moment de chercher à déterminer avec plus de précision ce que c'est qu'un esprit et de tâcher de retrouver dans une synthèse psychique concrète le jeu de nos deux lois, et de ramener ces lois à cette synthèse n'est pas encore venu. Il y a, en effet, une autre loi psychique, moins importante que les deux précédentes, et dérivée d'elles, mais à laquelle on n'a pas fait encore, à ma connaissance, la part qu'elle mérite dans la constitution de l'esprit : c'est la loi du contraste. Elle est, comme nous le verrons, une manifestation particulière des deux grandes lois dont il a été question jusqu'ici mais elle les réunit toutes les deux dans une forme très spéciale et suffisamment caractérisée pour mériter d'être étudiée à part. D'un côté, elle les complète, de l'autre elle paraît s'opposer à elles, et l'analyse seule de la loi et des phénomènes dont elle est l'expression abstraite pourra nous montrer, sous la discordance apparente, les rapports de causalité et aussi de finalité immanente des formes de l'esprit.

LIVRE III.

L'association par contraste.

INTRODUCTION

L'association par contraste a été jusqu'ici plutôt entrevue qu'étudiée par les psychologues. Bain lui a consacré seulement quelques pages de son livre : *Les sens et l'intelligence*, Griesinger, MM. Kussmaul, Binet et Féré, Bernard Pérez l'ont indiquée en des passages fort intéressants que j'aurai à citer tout à l'heure ; mais on ne parait pas en avoir jusqu'ici suffisamment généralisé la portée et approfondi la nature. Elle est, je crois, beaucoup plus importante que les associations par contiguïté et ressemblance qui l'ont pourtant éclipsée et auxquelles Bain essaye de la ramener au moins partiellement. Je tâcherai d'établir tout à l'heure que la contiguïté et la ressemblance ne sont pas en réalité des principes généraux d'association psychique, mais des formes secondaires, dérivées, ne pouvant guère offrir au psychologue que des manières de classer les faits, utiles en pratique, mais sans grande valeur scientifique, je voudrais maintenant essayer de montrer l'importance de l'association par contraste, et de faire voir en quoi elle est réellement une loi générale de l'esprit, quoiqu'elle ne soit pas une forme fondamentale de la mentalité au même titre que l'association et l'inhibition systématiques.

La loi de contraste peut se formuler ainsi : « *Un état psychique tend à être accompagné* (*contraste simultané*), *ou suivi* (*contraste successif*) *d'un état qui lui est opposé*,

qui est au moins à certains égards son contraire. » On a des exemples bien connus des deux formes de cette loi dans le fait de couleurs complémentaires que je rappelle ici pour fixer les idées et préciser le sens de la loi, mais ses applications sont très générales et nous les retrouvons aussi dans le jeu des idées, des sentiments et des tendances. Il s'agit donc de montrer la réalité et la généralité de la tendance au contraste et de faire voir comment elle est parfois empêchée d'aboutir, tout en se manifestant par des effets sensibles, comment elle peut, dans certains cas, aboutir pleinement, et quels sont ses rapports avec les autres lois générales de l'esprit. Nous étudierons successivement ses deux formes, le contraste simultané et le contraste successif, en en cherchant les manifestations dans tous les modes de la vie de l'esprit, disons tout d'abord que ces deux formes de la loi se ramènent à une même cause principale, le mécanisme essentiel en est le même, tout en différant quelque peu par sa nature et un peu plus par ses effets d'une forme à l'autre.

CHAPITRE I.

Le contraste simultané.

---

§ 1.

D'après l'énoncé de la loi du contraste, il faut admettre que toute tendance, mise en activité, s'accompagne immédiatement de l'activité d'une tendance opposée à elle. Ceci semble être *a priori* en contradiction avec l'expérience directe et aussi en contradiction avec les lois de l'esprit que nous avons déjà examinées, en particulier avec la loi d'inhibition. Ne venons-nous pas de voir, par exemple, que tout phénomène psychique empêchait la production et le développement des autres phénomènes qui ne pourraient s'harmoniser avec lui ? Et ne semble-t-il pas évident qu'une tendance ne peut qu'être gênée par l'intervention d'une tendance opposée ? D'un autre côté, l'observation directe ne pourrait-elle pas prouver avec évidence que si je suis bien disposé pour quelqu'un, par exemple, je ne suis pas, au même moment, et sous un même rapport, mal disposé pour lui ? L'examen et l'analyse des faits permettront, j'espère, de lever ces contradictions apparentes. Etablissons d'abord leur réalité.

Pour ce qui concerne les perceptions et les images vives, nous connaissons le contraste simultané des couleurs — si, par exemple, nous regardons fixement un petit carré de papier rouge, nous ne tardons pas à le voir entouré d'une bordure verte, si le carré est jaune, la bordure sera bleue, violette, etc. Cette tendance à voir la couleur complémentaire est très générale, bien qu'elle n'aboutisse pas toujours à des phénomènes très nets.

Pour les images, nous avons aussi ce fait connu que la représentation mentale très vive d'une couleur, peut

amener la représentation consécutive d'une couleur complémentaire. Je ne pense pas que l'on ait établi la possibilité du contraste simultané, provenant de l'influence exercée par une image, et je n'ai pas l'imagination visuelle assez vive pour réaliser moi-même l'expérience ; mais voici une expérience plus accessible à tout le monde et qui montre bien le pouvoir de l'image au point de vue de la production du contraste : regardez fixement un petit carré de papier rouge, et portez ensuite le regard sur une surface grise, vous aurez, par le contraste successif, la vision subjective d'un carré vert et, par un effet de contraste simultané, cette image d'un carré vert, se bordera d'une bande rouge. Il ne s'agit pas ici d'images pures, mais d'illusions, puisque la vision de la couleur complémentaire est excitée par des rayons lumineux partant du monde extérieur, cependant, le rôle que joue l'image est assez marqué pour qu'on puisse supposer que ce qui s'applique aux sensations, par rapport à la production du contraste simultané, s'applique également aux images. Il semble bien que, dans ce dernier cas, la part des rayons venus de l'extérieur, soit surtout de renforcer, de mettre en évidence les tendances psychologiques au contraste existant dans les organes de la perception. Et on pourrait aussi bien tirer la même conclusion, mais avec moins d'évidence peut-être, du contraste produit par la sensation.

Le fait du contraste n'existe pas seulement pour les représentations visuelles, il correspond à une tendance générale de l'esprit et nous pouvons la faire ressortir dans tous les genres de sensations. Elle est moins apparente pour l'ouïe ou pour le goût que pour la vue, mais nous la mettrons en évidence d'une manière indirecte.

Le contraste des couleurs ne se manifeste pas uniquement par la production de couleurs complémentaires simples, il se marque aussi, et c'est un cas particulier du même phénomène, par la modification que subissent deux couleurs

rapprochées. Des teintes opposées, le rouge et le vert-bleu, placées l'une près de l'autre se font naturellement ressortir, le rouge paraît plus rouge et le vert paraîtra plus vert « d'une manière générale, lorsque deux surfaces colorées sont juxtaposées, chacune d'elles se trouve modifiée comme si elle avait été mélangée d'une certaine quantité de la couleur complémentaire de l'autre » [1]. On sait que l'art a tiré parti de ces influences, et des effets produits par l'association des couleurs [2]. « C'est pour avoir connu ces lois, dit Charles Blanc, pour les avoirs étudiées à fond, après les avoir par intuition devinées, qu'Eugène Delacroix a été un des plus grands coloristes des temps modernes, et l'on peut même dire le plus grand, car il a surpassé tous les autres non seulement par le langage esthétique de son coloris, mais par la variété prodigieuse de ses motifs et par l'orchestration de ses couleurs » [3].

Mais si ce phénomène : deux sensations opposées se font ressortir l'une l'autre, est un effet du contraste des sensations, et un cas de ce fait général : l'existence d'une sensation rend l'esprit apte à éprouver plus facilement une sensation opposée, il ne paraît pas douteux que le contraste ne se produise dans tous les ordres de perceptions. Si le rouge tend à nous faire paraître plus vert le vert qui est à côté de lui, de même un son strident nous paraîtra plus strident s'il éclate pendant une mélodie douce, que si nous l'entendons au milieu d'un tumulte discordant. Malheureusement pour la plupart des sons, des goûts, des odeurs, la tendance au contraste qui ne peut pas être très vive par la raison bien simple qu'il n'existe pas d'opposition aussi précise dans le domaine des sons, du goût ou des odeurs que dans le domaine des couleurs et que, par exemple, ni le timbre de la flûte ne s'oppose à celui du

1. Rood. *Théories des couleurs*, p. 120.
2. Voir en particulier : Helmoltz. *L'optique et la peinture*.
3. Charles Blanc. *Grammaire des arts du dessin*, p. 564.

trombone, ni l'odeur de l'héliotrope blanc à celle de la viande gâtée, ni le goût du sucre à celui de la craie, comme le vert s'oppose au rouge, cette tendance au contraste, dis-je, est encore masquée par des causes diverses. Il n'y a pas de champ des sons, des odeurs, des goûts, ni même du tact tout à fait analogue au champ visuel et où des sensations différentes puissent se produire, les sensations restent moins séparées, elles tendent soit à se confondre, soit à produire une impression dominante de malaise qui rend difficile l'analyse délicate dont nous aurions besoin. Mais il existe un moyen de tourner cette difficulté, c'est d'avoir recours au contraste successif, c'est ce que nous ferons tout à l'heure et nous aurons l'occasion de voir que ces deux formes du contraste sont l'expression de tendances analogues et que, par suite le fait du contraste peut être reconnu dans le domaine entier de l'activité perceptive.

Ce n'est pas seulement au point de vue de la qualité, pour ainsi dire, de la sensation que le contraste se manifeste. L'intensité, l'éclat donnent aussi lieu à des effets de contraste. La couleur rouge légèrement orangée du géranium qui paraît très vive quant on la met à côté de la plupart des fleurs de couleur analogue, pâlit remarquablement si on l'approche de la fleur de la verveine. De même la voix d'un chanteur nous paraîtra d'autant plus forte que les voix de ses compagnons seront plus faibles, je n'insiste pas sur ces faits connus que j'aurai d'ailleurs l'occasion de retrouver encore à propos du contraste successif. Peut-être pensera-t-on que les faits de contraste de cette nature rentrent plutôt dans le domaine de l'intelligence que dans celui de la perception, mais l'intensité est bien un des éléments de la perception, il est sûr d'ailleurs que la perception renferme des phénomènes intellectuels et aussi que dans les cas précédents, la perception considérée dans son ensemble est modifiée.

§ 2.

Si nous passons aux faits intellectuels proprement dits, des phénomènes fréquents, et d'observation journalière nous montrent la tendance au contraste. Lorsqu'on éveille chez une personne des idées qui s'accordent mal avec ses croyances ou son expérience, il s'ensuit généralement une sorte de conflit, dans lequel l'association par contraste se marque par la force supérieure qu'acquièrent momentanément les idées préexistantes et par l'énergie avec laquelle elles se manifestent, c'est-à-dire par le nombre et la force des nouvelles associations qui se produisent en opposition avec l'idée suggérée. Si, par exemple, vous affirmez à une personne qu'un objet est jaune alors qu'elle le voit rouge, son premier mouvement sera de nier ce que vous dites, de vous répondre : « Mais non, il est rouge ! » Elle ne peut accepter à la fois les deux perceptions, ou même la perception et l'idée contradictoires que l'on tend à faire naître en elle, et l'effet du contraste est de donner plus de force à l'idée déjà existante, de la faire associer avec les mots qui expriment la négation ou avec les idées qui peuvent expliquer notre affirmation tout en maintenant la vérité de croyances antérieures. Il se peut, en effet, que la personne ne réponde rien, surtout si elle soupçonne qu'elle est le sujet d'une expérience, mais alors encore, on voit la suractivité imprimée à l'opinion déjà établie chez elle se manifester par la formation de nouvelles idées. Cette réaction, par l'effet du contraste, se manifeste même dans l'état d'hypnotisme, les personnes mises en état de somnambulisme artificiel se refusent parfois plus ou moins à admettre l'hallucination qu'on tend à leur imposer [1].

1. Un des caractères psychiques de l'état des personnes hypnotisées paraît bien être en général la suppression des associations par contraste ou du moins l'affaiblissement extrême d'une grande partie des idées suggérées par ce mode d'association.

Ce qui précède peut en somme se résumer ainsi : Toute idée suggérée en opposition avec une croyance, avec une idée antérieurement établie dans l'esprit tend à donner de la force à cette idée et à cette croyance. Mais comme elle a fortifié ses antagonistes elle peut à son tour et par un mécanisme analogue être fortifiée par elle — c'est une application de la même loi du contraste. En effet, si l'idée suggérée au lieu d'être immédiatement rejetée, parvient à se maintenir quelque peu dans l'esprit, il est à remarquer bien souvent que les idées éveillées en opposition avec elles, selon le mode déjà décrit, ont pour effet de lui donner une certaine force. C'est le cas, par exemple, des soupçons que l'on tend à rejeter avec indignation mais qui, s'ils ne sont pas bien évidemment absurdes et ridicules, peuvent finir par s'ancrer d'autant plus profondément qu'ils auront été plus vivement combattus d'abord, au lieu que la distraction ou l'inattention les auraient beaucoup plus facilement empêchés de se développer. De même une objection adressée à l'une de nos croyances acquiert souvent si nous nous l'approprions bien, une force d'autant plus considérable que nous nous efforçons davantage d'y répondre. On évite cet inconvénient en ne tenant pas compte des objections.

Et c'est bien ainsi que les choses se passent dans la plupart des discussions ; les arguments d'un des interlocuteurs ont juste l'efficacité voulue pour surexciter les opinions de l'autre. Ils ne pénètrent pas assez avant pour les ébranler, mais ils font sentir qu'ils les menacent, et les opinions menacées se défendent, elles éveillent tout un cortège de phénomènes : idées, images, raisonnements aptes à se systématiser avec elles, c'est-à-dire à les fortifier. De nouvelles associations se forment, de nouvelles cohésions s'établissent, — et si quelque élément imparfaitement coordonné existait dans l'esprit, il y a des chances que l'activité éveillée par contraste le fasse

disparaître. — C'est ainsi que la discussion a du moins ce bon effet, quand les adversaires sont intelligents, que chacun en sort souvent bien plus convaincu et avec quelque raison, car sûrement ses opinions sont mieux coordonnées, ses idées sont plus nombreuses et plus précises et ses arguments plus variés et plus complexes.

Aussi est-ce un excellent moyen en bien des cas pour réveiller chez quelqu'un des opinions anciennes encore persistantes, mais un peu engourdies, de les attaquer brusquement, et selon à qui on a affaire, maladroitement ou adroitement. On peut obtenir un effet analogue en suscitant chez son interlocuteur, non pas un état de conscience qui contrarie une opinion dominante, mais un état qui contrarie une manière de penser systématiquement associé à l'opinion dominante ou dérivant d'elle logiquement. Cela peut être une occasion de vérifier le degré de coordination des opinions d'une personne. La propagation des idées anti-religieuses ou la persécution, — surtout si elle n'est pas très rigoureuse, — ravivent non seulement le zèle, mais les croyances religieuses, de même les persécutions politiques, de même simplement le fait d'un changement de gouvernement ; on est souvent d'autant plus convaincu de l'excellence d'une forme politique, et pour des raisons diverses dont je ne retiens que ce qui se rapporte à mon sujet, que l'on ne la possède pas actuellement. Chacun des actes du gouvernement que l'on subit est une occasion de le comparer à celui qu'on désirerait, et la comparaison est généralement à l'avantage du dernier — jusqu'à ce qu'il s'établisse à son tour. Mais les faits de ce genre se compliquent de phénomènes affectifs et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Il faut rappeler ici ce que disent les aliénistes au sujet des précautions à prendre en parlant aux aliénés, ils recommandent de ne pas contrarier leurs idées et de ne pas discuter avec eux — on ne fait ainsi que fournir des

aliments à leur délire ; j'ai déjà cité à propos d'un autre sujet un passage d'Esquirol, voici ce que dit Griesinger : « Quant à la première indication, qui est d'affaiblir les sentiments et les idées morbides des aliénés, l'expérience a démontré qu'on arrive rarement à un résultat favorable en les combattant directement...... Il est également mauvais de chercher à combattre directement, par un raisonnement logique, les idées délirantes des malades..... Toute discussion directe, surtout passionnée, augmente ordinairement le délire en ce qu'elle excite le malade à justifier ce qu'il dit ; elle l'irrite et l'aigrit d'autant plus que la dialectique qu'on lui oppose est plus forte et plus serrée, et que ces raisonnements lui sont présentés avec un air de moquerie et de persiflage. Que, devant un malade qui se croit complètement ruiné on étale son or et ses billets de banque, que devant un autre on démolisse le mur dans lequel il croit que ses ennemis se cachent, on ne fera que les irriter l'un et l'autre, qu'attirer leur attention sur leurs idées fausses » [1]. L'action du contraste est ici bien visible et exactement analogue à celle que nous avons reconnue déjà — la suggestion d'une idée est une cause de renforcement pour l'idée opposée.

Ainsi nous apercevons la fréquence de l'association par le contraste, mais nous ne pouvons déterminer sa généralité qu'après en avoir examiné le mécanisme. Nous avons encore d'ailleurs, à l'examiner au point de vue intellectuel par d'autres côtés, et nous pouvons rappeler à cet égard ce qu'en ont dit déjà quelques auteurs : Bain, qui a bien vu la fréquence du contraste, l'a surtout reconnu dans les opérations intellectuelles ; il ne parle guère de son rôle dans le jeu des sentiments et des tendances, et ce qu'il dit de l'émotion produite par le contraste ne peut être considéré comme suffisamment approfondi et

1. Griesinger. Ouvrage cité, p. 549-550.

ramené aux principes généraux les plus importants, mais il indique bien le rôle de ce mode d'association dans le fonctionnement de l'intelligence. « Rien, dit-il, ne peut être plus naturel quand nous considérons une propriété que la disposition à retourner à l'autre propriété qui constitue le contraste de la première, son opposé, la chose qu'on nie quand on affirme la première. « Grand » n'aurait aucun sens pour nous, n'aurait jamais été exprimé par un mot, et n'aurait jamais signifié une qualité, si nous n'avions eu devant nous des choses inégales par la grandeur dont les différences ou contrastes affectaient notre esprit. Le « grand » n'est grand que parce qu'il y a quelque chose qui est « non grand » ou « petit » même quand nous nous imaginons ne considérer que la seule propriété de la grandeur, nous avons dans l'esprit *implicitement* la propriété de la petitesse, c'est-à-dire l'alternative ; et c'est seulement quand nous passons à la considération *explicite* de l'alternative,. que l'autre, la grandeur, devient la propriété implicite. Voilà ce que nous faisons quand nous passons d'un terme d'un contraste à l'autre ; les deux termes doivent être présents, bien que l'un d'eux seulement soit, pour le moment, un objet de considération explicite. Ce qui prouve que l'autre objet ne cesse d'être présent à l'esprit, en quelque sorte, c'est que, lorsque nous sommes restés longtemps sans nous occuper expressément de l'alternative, nous oublions la valeur du principal » [1].

Ce qui précède nous montre une généralisation de l'association par contraste — nous l'avons vue d'abord déterminée par des jugements et des raisonnements, elle nous paraît ici, d'après les observations fort justes de

1. Bain. *Les sens et l'intelligence*. A rapprocher de l'ingénieuse théorie sur l'identité de genre des contraires, de M. de Roberty, dans son volume sur l'*Inconnaissable*.

Bain comme déterminée par n'importe quelle idée, et éveillée, faiblement il est vrai, mais d'une manière que l'attention peut rendre perceptible dans une multitude de cas. Nous aurons plus tard, en expliquant l'association par contraste, à en préciser le degré de généralité que la connaissance de ses conditions psychiques nécessaires et suffisantes peut seule nous permettre de faire. Mais nous devons auparavant insister sur ce point que, si l'association par contraste nous paraît déjà avoir une part importante dans le fonctionnement de l'esprit formé, elle en a une également dans la formation de l'esprit. C'est à l'aide des idées éveillées par le contraste que nous apprenons à distinguer les objets et les personnes, — cette série de rectifications qui de la conception primitive vague, uniforme, ni concrète ni abstraite finit par aboutir à des idées abstraites synthétiques et analytiques, et à des conceptions concrètes très riches est en partie déterminée par des associations de contraste. Le fait qu'une idée nous suggère parfois son contraire et par suite nous force à la vérifier est très fréquent et très important dans l'évolution de l'esprit. Mais cet effet du contraste que nous avons rencontré dans les sensations et par lequel des objets contrastants nous paraissent l'un et l'autre être, pour ainsi dire, plus que jamais ce qu'ils sont, est d'une extrême importance dans le développement de l'esprit.

Est-il bien légitime de voir dans ce phénomène si connu et si fréquent une forme de l'association par contraste ? Cela n'est pas évident à première vue, pourtant cela peut s'établir, je crois, pour les idées comme pour les sensations. Un fait psychique, dit la formule de la loi, tend à déterminer un fait psychique opposé à lui ou à le fortifier. Nous en avons eu déjà des exemples, une croyance mal attaquée est généralement fortifiée par l'attaque même ? Mais qu'est-ce que fortifier une idée ou une croyance : c'est essentiellement l'associer à un

plus grand nombre d'éléments psychiques stables et permanents ; par exemple, si notre opinion sur telle ou telle doctrine vient à s'associer systématiquement avec un fait évident, patent, c'est-à-dire avec une perception virtuellement permanente, ou avec une de nos tendances les mieux organisées elle en sera notablement fortifiée ; par conséquent éveiller et fortifier une tendance ne sont pas des opérations très distinctes, une opinion est déjà quelque peu fortifiée par le seul fait qu'elle a été appelée de nouveau à l'activité, et la force qu'elle acquiert, elle ne l'acquiert qu'en devenant de plus en plus ce qu'elle est : un lien logique entre des éléments psychiques plus ou moins nombreux ; plus ces éléments sont nombreux et complexes, plus la croyance existe et se fortifie, plus l'idée devient riche et stable à la fois. L'idée d'une locomotive est à la fois beaucoup plus riche et beaucoup plus stable, elle existe beaucoup plus chez l'ingénieur qui en dirige la construction que chez le gamin qui la voit passer. Or, ce que nous appelons effet du contraste, c'est que chaque fait, chaque idée perçue en contraste avec une autre acquiert plus de précision et plus de force, c'est-à-dire qu'il y a en général plus d'éléments psychiques éveillés et que ces éléments sont plus étroitement et plus fortement coordonnés. Il y a là un phénomène tout-à-fait analogue à celui du renforcement de deux couleurs voisines, dont chacune nous paraît plus vive par le contraste. Un homme grand et un homme petit placés l'un près de l'autre nous paraîtront l'un plus grand, l'autre plus petit, de même si nous pensons simultanément ou à peu près à un trait de générosité et à un trait de bassesse, l'un paraîtra plus généreux, l'autre plus bas. « Le contraste entre deux objets différents, dit Bain, est une ressource toujours prête et qui abrège le travail en excluant tout de suite les idées susceptibles d'être confondues avec celle que nous avons en vue. Pour graver dans l'esprit l'idée d'un

cercle, nous le mettons à côté de l'ellipse. Avec un groupe d'objets destiné à faire comprendre le nombre abstrait *quatre*, nous mettons un groupe composé de trois et un autre de cinq objets. Nous mettons le blanc et le noir à côté l'un de l'autre. Pour mieux expliquer en quoi consiste le luxe, nous citons des exemples de mœurs simples et frugales. Tout maître doit savoir trouver des contrastes et des oppositions aussi bien que des exemples et des faits particuliers. Et encore : « Les vérités présentées sous la forme d'antithèses bien marquées s'apprennent facilement avant d'avoir été comprises » [1], ce qui semble indiquer que le contraste vague existant entre les sens généraux de deux mots suffit à les rattacher l'un et l'autre à des états psychiques assez importants et à les fixer dans l'esprit. Ici, dans les cas cités par Bain, l'un des principaux effets du contraste est de bien préciser chaque idée en lui enlevant certains éléments qu'elle pouvait s'associer vaguement et aussi en lui annexant certains autres éléments par les nouvelles coordinations qu'elle fait naître.

Dans la formation d'une idée précise par l'influence du contraste, nous voyons qu'il s'établit aussi un certain nombre de coordinations nouvelles se rattachant à l'idée principale que le contraste détermine. Par exemple si pour éveiller l'idée du luxe on cite des exemples de mœurs simples et frugales, l'idée du luxe ne peut se former que parce que les faits cités font songer immédiatement à des faits de nature entièrement opposé. De même pour nos autres idées. La vue d'une enfant qui buvait dans le creux de sa main fit trouver à Diogène, dit-on, que son écuelle était un luxe. Il est bien sûr que le contraste a fait son effet, et que son idée du luxe a été complétée ainsi par une association par contraste. Toutes les

1. Bain. *Science de l'éducation*, cité par M. Bernard Pérez. *L'enfant de trois à sept ans*, p. 35, en note.

fois que nous apprenons une nouvelle manière d'être courageux, ou bienveillant, ou modeste, nous apprenons inversement une nouvelle manière d'être lâche, ou malveillant ou orgueilleux, et nos deux conceptions opposées s'enrichissent et se développent simultanément. M. Bernard Pérez a signalé l'importance du fait de contraste dans le développement de l'esprit. Nous ne dirons pas avec M. James Sully, écrit-il, que le contraste joue un rôle très limité dans l'acquisition ; son principal usage est, d'après l'illustre psychologue « d'éveiller l'attention » et par là de graver plus profondément dans l'esprit ce » qui est inusité, exceptionnel, en contraste avec le cours » ordinaire de l'expérience, comme la vue d'un géant ou d'un nain, le rugissement du Niagara, etc.» Le contraste a, selon moi, une part aussi considérable dans l'acquisition que dans la reproduction des idées, ce mot entendu dans le sens le plus large. Il a pour effet de mettre en relief non seulement l'extraordinaire et le démesuré, mais aussi l'ordinaire et le banal dans notre expérience quotidienne »[1].

A mesure que nous examinons plus de faits, il semble que la part du contraste dans la vie intellectuelle s'élargit, — les perceptions, les jugements, les raisonnements, les idées nous paraissent présenter des exemples nombreux de la même loi — mais nous ne comprendrons bien sa généralité et son rôle qu'en la rattachant à des faits très généraux, en démontrant qu'elle est impliquée par le fonctionnement normal de l'esprit et aussi en examinant les cas pathologiques dans lesquels elle s'affaiblit et ceux dans lesquels, au contraire, elle montre une exagération de sa force habituelle.

Comment se fait-il que l'activité d'une idée fasse naître une idée opposée ? Prenons le cas d'une idée

1. B. Pérez. *L'enfant de trois à sept ans*, p. 34.

éveillée par une perception qui doit tendre systématiquement à la supprimer. On apprend à quelqu'un qu'une personne de sa connaissance, je suppose, a commis un crime. Son premier mouvement, si elle a confiance entière dans le caractère de cet ami, sera de se récrier et de dire que c'est impossible, — c'est-à-dire que l'idée suggérée éveillera sans retard l'idée immédiatement opposée. Que s'est-il donc passé ? Simplement ceci : l'idée suggérée implique une association entre des éléments psychiques existant déjà et qui n'étaient pas associés ensemble ; l'idée de crime doit s'unir avec les phénomènes psychiques qui constituent la représentation mentale d'une personne que l'on s'était habituée à considérer comme très honnête. Mais pour que cette association se forme il faut que cette dernière représentation se produise, et elle ne peut se produire sans réveiller les éléments psychiques qu'une longue habitude et des expériences nombreuses ont coordonnés avec elle, ont mis avec elle en rapport de finalité. Et ces idées s'éveilleront d'autant plus facilement qu'elles sont mieux organisées et aussi que leur existence est plus menacée. Si l'accusation est absurde elle est rejetée très vite et l'activité des idées de contraste peut ne pas se prolonger longtemps, mais si l'accusation se présente avec force, avec logique, le système menacé s'éveillera plus vivement et tendra à s'associer un plus grand nombre d'éléments psychiques ; de nouvelles idées, de nouvelles considérations, de nouveaux jugements naîtront, tous orientés dans le même sens, c'est-à-dire en harmonie avec la croyance menacée, en contraste avec l'idée suggérée. Il faut se rappeler ici ce que nous avons dit de la vie individuelle des systèmes psychiques — un système psychique existe pour soi et l'on peut le comparer à une personnalité, la personnalité n'étant que le plus complexe des systèmes, — dès qu'un système se sent menacé il réagit et se défend, tâche d'arrêter son adversaire et

d'appeler à lui ses alliés — ce sont là les deux formes générales (association et inhibition) de l'activité psychique. Toute croyance menacée éveille les arguments, les idées qui peuvent lui venir en aide, et cela d'autant plus vivement que l'attaque est plus forte. Si nos croyances sont attaquées par des ignorants ou des imbéciles, nous nous contentons de sentir sommairement leur force et de hausser les épaules, mais si elles sont attaquées par des personnes dont nous estimons l'intelligence et l'instruction, l'attaque étant plus dangereuse, la lutte est plus vive et la réaction plus forte, nos croyances menacées s'affirment davantage — de plus à la complexité de l'attaque répond la complexité de la défense, à chaque argument mis en avant, s'oppose tant bien que mal, une considération nouvelle, — une fois les deux systèmes opposés mis en présence, l'un et l'autre se développent parallèlement. Il y a donc une double action — d'abord un système psychique est éveillé par le fait que quelques uns de ses éléments sont sur le point de s'unir à d'autres pour créer un système de tendances opposé au premier, de fin contraire, ensuite les systèmes qui ne peuvent s'accorder tendent à s'imposer à l'esprit et pour cela se développent chacun de son côté de telle manière que chaque progrès que fait l'un est, en tant que la chose est possible, accompagné d'un progrès analogue et correspondant de l'autre. Et nous voyons par là que l'association par contraste est une combinaison particulière de l'association systématique et de l'inhibition systématisée, ces deux grands faits qui semblaient devoir l'exclure et qui la produisent au contraire, grâce à la vie relativement indépendante des systèmes psychiques.

Ceci nous permet de nous rendre compte des limites entre lesquelles doit s'exercer l'association par contraste. Nous voyons par les faits précédents et par l'analyse des raisons de ces faits que les idées, les opinions, les croyances

contrastantes doivent se produire chaque fois qu'il s'établit une certaine lutte dans l'esprit, chaque fois que des éléments psychiques tendent à être séparés d'un système auquel ils sont joints habituellement, pour être incorporés à un autre système. Or, cela arrive d'autant plus aisément que l'activité est devenue moins automatique — c'est-à-dire que la systématisation générale de l'esprit est moins parfaite. Dans le cas où une idée, une conviction rencontre certains obstacles, elle s'établit difficilement et peut même finir par être rejetée — dans ces cas-là, il y a production d'idées de contraste — et ces idées peuvent être très fortes et rester même supérieures à l'idée qui tend à déterminer l'impression nouvelle. Quand la nouvelle idée produite peut s'établir plus facilement dans l'esprit, quand elle s'accorde mieux avec les habitudes de l'intelligence, l'association par contraste est moins visible. — si l'on énonce une pensée qui n'est pas absolument en contradiction avec nos idées mais qui est telle que la pensée opposée paraîtrait s'associer mieux avec nos croyances antérieures, cette pensée opposée nous viendra probablement à l'esprit, mais elle arrivera sans violence, — elle ne tendra pas, comme dans le cas précédent et au même degré, à déterminer un grand nombre d'associations nouvelles qui lui viennent en aide : la différence de fin n'étant pas très marquée, la lutte sera moins vive et les idées contrastantes suggérées en moins grand nombre. Si nous passons maintenant à cette sorte d'activité mentale automatique qui fait la plus grande partie de notre vie intellectuelle, nous voyons que l'association par contraste, si elle ne disparaît pas, ne se montre pas toujours d'une manière qui la fasse reconnaître aisément. Ainsi le papier blanc sur lequel j'écris ne me suggère pas sensiblement l'idée du noir, de même si je pense machinalement à un honnête homme, je ne m'apercevrai pas que cette pensée me suggère l'idée d'un coquin. Cependant il

y a des raisons de croire que dans ce cas l'activité par contraste ne disparaît pas — il y a toujours une tendance à la naissance d'idées de contraste, mais ces idées sont à peine excitées et n'apparaissent pas nettement à la conscience. Nous n'avons pour les mettre en évidence qu'à appuyer un peu sur les idées que nous avons ; si nous réfléchissons à l'honnêteté d'une personne nous en arriverons facilement à des réflexions comme celle-ci : ce n'est pas lui qui ferait ce qu'a fait tel ou tel autre — et l'idée de l'honnête homme appellera dès que nous y insisterons l'idée d'hommes qui ne sont pas honnêtes. Quand une idée est faiblement éveillée, l'idée opposée est, pour ainsi dire, dans la pénombre de la conscience, toute prête à paraître au grand jour si la première idée se développe. Si l'on pense, au reste, que la conscience est toujours l'indice d'une certaine lutte entre les tendances ou les éléments intellectuels, si l'on songe que toute conscience est le signe d'un certain arrêt des tendances, d'une certaine difficulté des opérations intellectuelles, on sera très porté à admettre *a priori* que chaque idée, chaque croyance, s'accompagne, au moment où elle se produit, d'une tendance plus ou moins forte à la production de l'idée contrastante. L'expérience montrant, comme je viens de l'indiquer, que dès que l'idée se précise, une idée contrastante veut apparaître, le raisonnement et l'observation paraissent bien être d'accord pour nous conduire à la même conclusion : la généralité de l'association par contraste dans le domaine des faits et des opérations intellectuelles.

La forme de l'association par contraste n'est pas toujours aussi nette que dans le premier exemple choisi pour étudier son mécanisme. Peut-être même sera-t-on porté à ne pas retrouver le même mécanisme dans les autres faits. Une analyse minutieuse nous montre cependant, me semble-t-il, que tous les cas sont bien semblables,

évidemment quand nous pensons par exemple à l'honnêteté d'une personne, au sujet de laquelle nous n'avons aucune raison d'avoir un doute, nos tendances ne sont pas vivement froissées, et ne réagissent pas comme si par exemple on vient nous dire que nous nous sommes complètement trompés sur son compte, mais cependant, certaines de nos habitudes sont froissées. Si nous n'avions jamais vu que des cygnes blancs, et si nous n'avions jamais entendu parler de cygnes noirs, il est clair que l'idée de la blancheur du cygne éveillerait moins facilement l'image d'un cygne noir, mais elle éveillerait probablement quelque idée d'une couleur foncée associée plus ou moins indirectement au cygne, de même que la vue de la neige immaculée qui recouvre le sol, fait facilement songer à la boue noirâtre qui en sera la conséquence — de même lorsque nous pensons à un honnête homme, nous avons fatalement et par suite d'associations indissolubles, une tendance à nous dire que tous les hommes ne sont pas honnêtes — nous savons qu'il en est ainsi et une association momentanément contrariée tend à réapparaître. Il se peut que la conscience ne s'en aperçoive pas, mais le fait est réel, et la première occasion, persistance de l'idée, changement brusque, va le mettre en lumière. C'est ainsi que naît, comme nous le verrons, le contraste successif qui bien souvent ne fait que rendre évidente la tendance au contraste simultané, ce que nous aurons à développer bientôt, mais qu'il fallait pourtant indiquer ici.

Ainsi depuis l'acte du pouvoir personnel, de la réflexion où l'esprit hésite entre les deux termes d'une alternative posée sous la forme du contraste : croire telle chose ou ne pas la croire — car alors, même que trois ou quatre opinions se présentent, la lutte s'engage en général à chaque moment, entre chacune d'elles et sa négation, — et où les systèmes opposés se développent longuement, jusqu'à l'activité ordinaire, quasi automatique, nous voyons

la persistance de la tendance au contraste, mais en même temps son affaiblissement correspondant d'ailleurs à l'affaiblissement de l'idée principale. Dans l'activité automatique, la tendance au contraste est à peu près enrayée en même temps que l'inhibition cesse, et nous avons vu en effet que le contraste supposait l'arrêt.

Ce qui précède nous permet d'entrevoir le rôle joué par l'association par contraste dans l'organisation de la vie intellectuelle — l'association par contraste a pour effet de régulariser l'activité, d'empêcher une idée, une croyance de se développer plus qu'il ne faudrait pour la coordination générale des idées et des croyances. C'est du moins ce qui se produit dans les cas les plus favorables, quand l'esprit est pondéré, bien doué au point de vue intellectuel. L'association par contraste a donc sa raison d'être au point de vue de l'organisation de l'esprit, elle a sa place dans le fonctionnement systématique de l'intelligence, et si nous avons vu tout à l'heure qu'elle dépendait de l'inhibition, nous voyons maintenant qu'elle peut être une forme de l'association systématique, au reste les cas morbides où cette forme d'association est exagérée ou supprimée nous aideront à comprendre sa fonction normale.

Mais auparavant nous devons nous demander si ce que nous venons de dire des idées et des opérations intellectuelles peut s'appliquer aussi aux perceptions. Les analogies générales des idées, des images, des perceptions nous portent à croire qu'il en est bien ainsi, toutefois il est difficile de donner une explication précise, satisfaisante du contraste simultané dans les perceptions. Si nous nous souvenons pourtant de la part importante que les images et les idées prennent à la production des perceptions, si d'ailleurs le contraste successif est comme nous le verrons plus longuement tout à l'heure explicable dans les deux cas de la même manière, on admettra volontiers comme hypothèse probable qu'il en est de même pour le contraste

simultané. Peut-être pourrait-on préciser encore plus l'hypothèse, mais sans espérer arriver à quelque chose qui ressemble suffisamment à une certitude. S'il était prouvé par exemple que l'irradiation est due, même partiellement à une diffusion de l'excitation nerveuse on pourrait admettre que dans certains cas, lorsque la force d'irradiation serait moindre, ce qui arriverait quand l'excitation au lieu de partir d'un objet brillant ou blanc viendrait d'un objet simplement plus éclairé que le fond sur lequel il se détache, les éléments voisins de ceux que l'impression atteint directement seraient sollicités à vibrer à l'unisson de ceux-ci, et réagissant contre cette sorte de choc en retour produiraient en vibrant la couleur complémentaire. Encore l'explication ne suffirait-elle pas pour tous les cas, et la conception indiquée de l'irradiation est trop contestée pour qu'on ait le droit d'en faire le fondement d'une théorie.

§ 3.

Dans divers états plus ou moins morbides, nous voyons l'association par contraste modifiée. Notons d'abord que l'on peut observer à cet égard des différences sensibles d'une personne à l'autre, de même que nous constaterions des différences dans l'étendue et la ténacité des associations systématiques, dans la force des actions d'arrêt. Un hypnotisé accepte, en général, l'hallucination qu'on lui suggère ; dans la vie normale il est un certain nombre de personnes qui se rapprochent de son état, en ce que, sur certains points au moins, elles sont portées à subir d'une manière excessive l'influence de telle personne, ou bien à accepter sans réagir, sans vérifier, les opinions toutes faites, telles qu'elles leur sont transmises. C'est l'état de crédulité. Par contre nous avons tous pu observer des incrédules par tempérament, des gens à intelligence contrariante à qui il suffit de dire une chose pour qu'immédiatement l'opinion contraire domine chez eux. Entre ces

deux extrêmes, nous avons tous les intermédiaires, les états moyens étant représentés par les gens raisonnables et calmes qui réfléchissent et pèsent mûrement le pour et le contre. Le mode d'association varie évidemment d'une personne à l'autre ; chez les unes, une idée aussitôt suggérée détermine une orientation systématique de tout l'esprit, au moins de toute la partie consciente, et aussi de toute cette partie qui est actuellement associée avec les centres de la parole et les mouvements volontaires en général. Il arrive souvent que l'idée contraire, suggérée quelques instants après, s'établit aussi facilement en chassant l'autre. Chez d'autres personnes les idées éveillées par contraste s'organiseront à part et les deux systèmes opposés se développeront parallèlement ; chez d'autres enfin les idées éveillées par contraste s'organiseront immédiatement avec une force suffisante pour faire rejeter sans lutte l'idée suggérée. Ces différents modes d'association peuvent très bien, du reste, se manifester à différents moments et relativement à des sujets différents chez le même individu. L'analogie nous permet, je pense, d'admettre que, même dans ce cas où les tendances ou les idées éveillées par contraste ne sont pas perceptibles, elles existent cependant, à un très faible degré — comme l'idée qui en éveille d'autres par contraste existe aussi à quelque degré, bien qu'elle soit quelquefois si vivement rejetée qu'elle ne puisse être perçue par la conscience. De même il arrive que nous apercevons une couleur complémentaire sans avoir conscience de la vision de la couleur réelle qui a déterminé le phénomène subjectif.

Dans le rêve, dans le somnambulisme, nous trouvons fréquemment un amoindrissement de l'association par contraste. L'inhibition ne se produit plus ou se produit à peine, de même les idées contrastantes ne se sont pas éveillées ou le sont si faiblement qu'elles ne sont pas perçues et même qu'elles ne servent à rien. Nous acceptons

dans le rêve les idées qui sont le plus en désaccord avec notre expérience, avec nos croyances, et bien qu'il en résulte parfois un certain malaise, bien souvent l'idée contrastante n'apparaît pas. Nous voyons des bateaux qui naviguent dans l'air et une certaine surprise vague, une certaine curiosité sont la seule marque de la réaction des tendances. Nous nous voyons transportés dans des pays nouveaux, notre personnalité même est plus ou moins changée, nous retrouvons des personnes mortes et souvent nous ne pensons ni qu'elles sont mortes ni qu'elles sont vivantes, l'image est suivie des phénomènes coordonnés qu'elle suggère, et nous avons occasion de remarquer ici combien les idées contrastantes sont associées, car si nous ne pensons pas que la personne qui nous apparaît soit morte, nous ne pensons pas non plus explicitement qu'elle soit vivante, nous nous contentons d'enchaîner quelques images ou quelques idées qui impliquent plus ou moins, sans l'affirmer nettement, la croyance à son existence. A l'état de veille un processus semblable, si faible qu'il soit, suffirait pour amener, en choquant l'expérience acquise, la production de l'idée opposée. Mais l'état de rêve se caractérise par la lenteur et la faiblesse de certaines associations et le contraste ne se produit pas visiblement. Il n'en faudrait pas conclure qu'il ne se produit *absolument* pas, dans quelques cas la tendance au contraste se montre indirectement, et des faits pareils nous font admettre que cette tendance peut se manifester réellement soit à l'état de veille, soit à l'état de rêve, sans que nous nous en apercevions, alors que nous avons des raisons générales tirées de la nature même du fonctionnement de l'esprit de croire à sa réalité. Voici par exemple un rêve où le fait est évident, et qui m'a été communiqué par la personne même qui l'a fait. Cette personne rêva une nuit qu'elle revoyait une amie morte depuis quelque temps. Elle se promène et cause assez longuement avec cette amie,

sans penser à sa mort qu'elle connaissait parfaitement d'ailleurs mais qu'elle oubliait. Seulement la voix de la morte s'affaiblissait peu à peu et son amie en éprouvait une impression pénible. A la fin du rêve, la morte — non reconnue pour telle, — lui dit que parler la fatiguait beaucoup, qu'elle ne parlerait plus, qu'on n'entendrait plus sa voix. Et cela même n'éveilla pas l'idée de sa mort — ne l'éveilla pas du moins explicitement, mais il est bien visible que les illusions du rêve tendaient à quelque degré à faire naître selon le mode de l'association par contraste l'idée de la mort de la personne apparue, toutefois cette idée se manifestait trop faiblement peut-être et le peu qui en survivait ne pouvait que donner une certaine forme appropriée au phénomène du rêve. La loi de contraste se manifeste ici un peu comme la loi de la pesanteur dans le cas du ballon qui s'enlève. Elle ne perd pour cela rien de sa réalité.

En tous cas nous voyons d'une manière générale, dans les rêves, le défaut de réaction des habitudes et des tendances, le manque d'association par contraste aboutir à des croyances incohérentes, à des idées sans solidité, et l'on comprend facilement que l'organisation de l'esprit ne saurait être maintenue ou formée si les idées peuvent sans éveiller la possibilité de leur négation, c'est-à-dire l'idée opposée, déterminer facilement l'orientation de l'esprit.

Dans l'état de somnambulisme artificiel nous trouvons des faits complètement analogues, tous les observateurs ont signalé la passivité de l'esprit de l'hypnotisé, cette passivité résulte du manque d'inhibition et du défaut d'association par contraste. L'hypnotisé voit tout ce qu'on lui dit, il accepte tout ce qu'on lui suggère — ou presque tout [1]. Si on lui fournit un point de départ il systématise

1. Voir les ouvrages déjà cités de MM. Richet, Richer, Bernheim, Binet et Féré, Beaunis, Delbœuf et ceux de MM. Liégeois, Chambard Yung, Cullerre sur l'hynoptisme.

autour de l'idée suggérée — quelquefois l'association par contraste se manifeste chez lui, mais dans le domaine de l'activité psychique que la suggestion lui ouvre. Il verra très bien par exemple les difficultés d'une entreprise particulière, au milieu d'un ensemble de conditions impossibles imposées par la suggestion et dont il ne pourra comprendre l'absurdité. L'ami que M. Richet fait voyager dans la lune n'accepte pas facilement l'idée de rapporter les animaux étranges qu'il rencontre, mais le fait même du voyage ne soulève en lui aucune opposition. L'idée de rapporter les animaux paraît bien faire naître en lui celle de *ne pas* les rapporter, mais l'idée de la réalité du voyage qui lui est suggérée autrement ne fait pas naître en lui l'idée que le voyage est impossible. La suppression de l'inhibition, de la réaction des tendances habituelles, et par suite de l'association par contraste paraît être de règle dans l'hypnotisme. Elle aboutit comme dans le rêve à des croyances incohérentes, à des idées absurdes.

Même observation à faire pour la folie. Ici encore la formation d'idées fausses et de convictions incohérentes est caractérisée par l'affaiblissement de l'association par contraste : Griesinger fait remarquer[1] que pour la délibération « il faut une détermination réciproque des pensées, points d'arrêt et suspension, réunion et examen, il faut que les idées de contraste puissent se produire ; il faut enfin que le moi jouisse du calme nécessaire. Tout cela n'a pas lieu chez les aliénés. La maladie cérébrale fait naître en eux des dispositions et des penchants qui deviennent le point de départ d'émotions ; quand celles-ci donnent à leur tour naissance à de faux jugements (idées fixes), le malade ne peut pas les rectifier, il ne peut pas s'apercevoir de son erreur : au début parce que l'émotion persistante ne laisse pas aux idées de contraste le calme

1. Ouvrage cité, p. 65.

nécessaire pour qu'elles se développent d'une façon convenable, et que plus elle se prolonge, plus les conséquences qui en résultent (faux jugements) se fortifient et se consolident, et plus tard parce que ces faux jugements sont devenus partie intégrante du moi. » Et M. Baillarger ajoute, dans une des notes ajoutées à la traduction française du traité de Griesinger « .... cette explication peut être excellente, mais qu'on l'adopte ou non, il est certain que les idées de contraste sont absentes chez les aliénés et que de ce fait découle l'inutilité du raisonnement pour combattre leur erreur. Ces idées de contraste que Pariset appelait idées intermédiaires sont celles qui séparent la conception de la croyance et l'impulsion de l'acte. On peut bien comprendre ce qui se passe alors dans la folie par ce qu'on observe dans les rêves. » Le rôle de l'association par contraste est indiqué dans ces dernières lignes d'une manière trop vague et à quelques égards inexacte, mais il est intéressant pour nous de retenir ce fait que dans certaines formes de la folie l'association par contraste ne se produisant plus, la réaction de certaines tendances étant supprimées, il en résulte un fonctionnement désordonné de l'esprit — les idées délirantes n'ont plus de contre-poids pour arrêter leur développement.

En revanche dans quelques autres formes de troubles mentaux, nous pouvons reconnaître un fait entièrement opposé l'association par contraste prend une importance et une fréquence excessive. Tandis que dans les cas précédents — et surtout dans le rêve et le somnambulisme les croyances suivent naturellement les illusions, les images suggérées, dans certains cas de folie, spécialement dans ce que l'on a appelé la folie du doute, nous voyons que la perception, le raisonnement n'entraînent pas la croyance. A propos de n'importe quelle idée, à propos de n'importe quel acte qui vient d'être accompli

par le malade, des idées de contraste s'élèvent, et l'esprit du sujet oscille entre l'affirmation et la négation, sans pouvoir se fixer sur l'une ou sur l'autre. L'idée de l'acte commis ou de la perception éprouvée évoque sans cesse l'idée contraire que cet acte *n'a pas* été commis, que cette perception *n'a pas* été éprouvée, ou bien encore à propos de tout le malade recherche anxieusement les causes et se demande pourquoi les choses sont ainsi et non pas différemment, c'est une complication du phénomène précédent, le malade ne doute pas de la réalité de ce qu'il constate, mais l'idée de la non-réalité lui vient et il se demande pourquoi ce n'est pas cette non-réalité qui est vraie. On comprend qu'un pareil délire puisse prendre facilement des allures philosophiques et métaphysiques — les recherches sur la nature intime des choses comportant fréquemment soit un doute sur cette nature même soit une recherche des causes qui ont fait que cette nature est ce qu'elle est et non autre chose.

Certaines formes psychologiques des divers délires que l'on a classés sous le titre général de folie du doute rentrent seulement dans le cadre des faits que nous recherchons — nous ne considérons en effet ici la folie qu'au point de vue d'un mécanisme particulier qu'elle est capable de nous révéler et on comprend que des états d'aberration mentale que leurs causes ou certains caractères généraux peuvent faire rapprocher au point de vue clinique et thérapeutique dans un même groupe offrent des formes assez variées de groupement psychologique.

Esquirol a raconté un cas remarquable. Il faut, pour le comprendre, au point de vue de l'association par contraste, bien remarquer l'orientation générale de l'esprit de la malade. « Mlle F..., dit Esquirol, ...est d'un caractère gai et d'une *humeur* douce. Elevée dans le commerce dès la première jeunesse, Mlle F....., craignait de faire tort aux autres; plus tard, lorsqu'elle faisait un

compte, elle appréhendait de se tromper au préjudice de ceux pour qui était ce compte. » Ce sont là certes des tendances louables, sa conduite entière paraît s'y être conformée, mais il arriva que, sous l'influence de causes inconnues, une association continue vint déterminer des idées, des croyances entièrement en contradiction avec le caractère de ces tendances ; sans cesse et à propos de tout la malade craint d'avoir fait tort à quelqu'un, d'avoir volé un objet de valeur — c'est-à-dire que la tendance dominante se trouve froissée à propos de tout et réagit continuellement à propos d'idées qui se heurtent avec elle — ce qui est comme nous avons vu le mécanisme général du contraste intellectuel [1]. Le cas est très complet et très intéressant, mais peut-être d'autres cas cités plus récemment offrent-ils une interprétation plus évidente. On voit quelquefois la négation s'attacher pour ainsi dire à chaque pas à l'idée, à la croyance, à la perception qui se forme, le malade en vient à douter de tout, il se produit à la fois un défaut d'association systématique, — l'idée ne pouvant associer assez fortement les éléments qui constituent la croyance à sa réalité, — et un excès d'association par contraste, suggérant à propos de chaque fait, de chaque opinion l'idée que ce fait n'existe pas, que cette opinion en est fausse. « Mon travail se fait bien jusqu'à aujourd'hui, dit un malade, et sans aucune erreur, et cependant j'ai beau me dire continuellement : « Je suis au travail, je fais ceci, je fais cela, je ne puis pas me rendre compte que cela est vrai. »

« Je crois pouvoir me résumer en disant : personnalité complètement disparue ; il me semble que je suis mort il y a deux ans et que la chose qui existe ne me rappelle rien qui ait rapport avec l'ancien moi-même [2]. La façon

1. Esquirol. *Maladies mentales*, T. II, p. 63 et suiv.
2. Cf. les chapitres sur la personnalité comme synthèse systématique.

dont je vois les choses ne me rend pas compte de ce qu'elles sont ou qu'elles existent, d'où le doute »[1].

Dès qu'un acte intéresse une tendance dominante chez le sujet, cette tendance paraît réagir d'une manière exagérée et l'idée contrastante surgit. Le malade craint de n'avoir pas fait ce que en réalité il vient de faire ; on voit la présence d'une perception, ou le souvenir d'un acte qui suit immédiatement l'acte lui-même évoquer ainsi l'idée que cette perception est fausse, que cet acte n'a pas été accompli[2]. Un médecin atteint de la folie du doute, après avoir soigneusement examiné les malades qui venaient le consulter, leur remettait des ordonnances rédigées avec le plus grand soin ; mais à peine le client était-il sorti de son cabinet qu'il se précipitait pour lui arracher le papier des mains dans la crainte d'avoir commis quelque faute, d'avoir prescrit une dose toxique de quelque médicament, ou d'avoir contrevenu sous d'autres rapports aux indications du traitement. » D'autres fois le doute se présente, comme je l'ai dit, sous forme d'une interrogation que l'esprit se fait à lui-même. Un prince russe se demandait pourquoi les hommes n'étaient pas aussi grands que des maisons. « Un autre malade se demande pourquoi le poêle qui réchauffe sa chambre est appuyé contre le mur, au lieu d'être au milieu de la pièce ; un troisième, pourquoi il n'existe qu'une lune au lieu de deux »[3]. Ici l'idée du contraste, le doute au sujet de la réalité perçue se présente seulement comme une tendance de l'esprit à imaginer la possibilité de la non existence d'un fait, et cette nouvelle idée entraîne des associations d'éléments coordonnés.

Les exemples de l'affaiblissement et de l'exagération de

1. Ball. *Leçons sur les maladies mentales*, p. 490.
2. Ball. Ouvrage cité, p. 493.
3. Ball. Ouvrage cité, p. 495.

l'association par contraste me paraissent fort instructifs au point de vue de l'étude de ce qui se passe dans le fonctionnement normal de l'intelligence. Il semble bien que les coordinations intellectuelles ne se puissent faire que par des rectifications successives ; des habitudes correspondant à des réalités souvent perçues, à l'expérience antérieure sont plus ou moins dérangées par les nouvelles idées, les nouvelles croyances qui tendent à s'établir en nous et réagissent en déterminant des idées de contraste qui enrayent au moins partiellement le développement de l'état nouveau. Quand l'esprit fonctionne bien, à la suite de plusieurs associations par contraste à peine senties et qui peuvent même passer fréquemment inaperçues, la nouvelle idée, la nouvelle croyance se dépouille de tout ce qui peut choquer les notions acquises, les idées fixées déjà, soit qu'elle perde quelques-uns des éléments qui la constituent, soit qu'elle modifie à son tour les croyances antérieures par un mécanisme exactement analogue à celui par lequel elle est modifiée elle-même par celle-ci — et une série d'associations par contraste a fini par aboutir à un état de systématisation. Mais nous devons supposer que ces associations se font alors même que nous ne les apercevons pas et que la tendance au contraste subsiste toujours, même quand elle ne se manifeste pas par des phénomènes susceptibles de la faire immédiatement reconnaître. Nous avons vu en effet des cas où l'idée contrastante se réveille suffisamment pour donner une allure particulière à la série des phénomènes psychiques. Mais les cas où l'association par contraste est supprimée ou exagérée nous permettent de généraliser le fait. Nous pouvons en effet voir ce qui arrive dans le rêve, l'hypnotisme, la folie et nous remarquons dans un cas que les conceptions délirantes ou simplement les idées fausses, les erreurs sont déterminées par un affaiblissement des associations par contraste qui

auraient été capable de les enrayer, et dans l'autre cas que la trop grande force, ou la fréquence trop grande de ces associations détermine des idées erronées, des suppositions ridicules, des doutes insensés que l'affaiblissement de la réaction ferait disparaître. Nous en concluons que si cette tendance au contraste présente des excès et des faiblesses qui donnent lieu à un fonctionnement pathologique de l'intelligence, c'est qu'elle existe à quelque degré dans son fonctionnement normal et qu'elle sert à faire le contrôle des idées qui se présentent en suggérant l'idée opposée, ou plutôt en la tenant prête à apparaître s'il le faut pour assurer un conflit, une lutte pour l'existence et une sélection. Ainsi la réalité de l'association par contraste nous est montrée fréquemment par l'expérience directe et normale dans le domaine des idées et des opérations intellectuelles, les formes pathologiques qui nous font voir ses affaiblissements et ses exagérations et les résultats qui s'ensuivent nous prouvent la nécessité logique et l'existence permanente de la tendance mentale qui produit cette association. Au reste, je crois que la nécessité et la fréquence de l'association par contraste deviendront de plus en plus évidentes à mesure que nous avancerons dans cette étude.

§ 4.

Dans le domaine des tendances, de l'activité motrice, nous retrouvons l'association par contraste. Ici encore elle nous apparaît comme universelle et nécessaire. La vie purement physiologique nous montre déjà des phénomènes très frappants et tout-à-fait analogues à ceux que nous venons de voir à propos de l'intelligence et du jeu des idées ; c'est, par exemple, la mise en action simultanée des muscles antagonistes. « Les muscles d'un même membre agissent presque toujours tous à la fois

dans l'exécution d'un mouvement, et pourtant dans chaque membre, une moitié des muscles a généralement une action diamétralement opposée à celle de l'autre moitié. Dans l'avant-bras, les muscles de la face antérieure ont pour action de fléchir les doigts et de fermer le poing : ce sont les fléchisseurs. Ceux de la face postérieure sont extenseurs et tendent à ouvrir les mains. On dit pour cette raison que les uns sont les antagonistes des autres.

« Dans l'exécution d'un mouvement, jamais un muscle n'agit sans que son antagoniste entre en contraction pour lui faire subir une sorte de pondération et de contrôle. Cette opération est nécessaire pour modérer et rectifier le mouvement....... Deux muscles antagonistes sont les régulateurs l'un de l'autre ; quand ils se font opposition dans une juste mesure, les mouvements sont précis et bien coordonnés » [1].

Cette conception de l'action des muscles antagonistes n'a pas été acceptée par tous les physiologistes, — émise par Winslow et ensuite par Duchenne de Boulogne, elle a été confirmée par les expériences de M. Beaunis. « Les muscles antagonistes ne sont donc pas comme on l'admet généralement, les uns actifs, les autres passifs dans un mouvement donné ; mais, au contraire, ils interviennent tous directement dans ce mouvement, et le mouvement total n'est que la résultante des actions qui se passent au même moment dans les muscles antagonistes » [2].

Il y a, je pense, une analogie frappante entre cette mise en jeu des muscles antagonistes, aboutissant, quand elle se fait harmoniquement, à des mouvements précis et bien pondérés, et le jeu de l'intelligence, comme nous l'avons décrit tout à l'heure, la mise en activité d'idées, de tendances antagonistes aboutissant à des conceptions précises

1. Lagrange. *Physiologie des exercices du corps.*
2. Beaunis. *Eléments de physiologie*, t. II, p. 253.

et bien coordonnées aussi. L'activité nerveuse, dans un cas comme dans l'autre, paraît prendre essentiellement la même forme, et l'activité nerveuse qui détermine l'activité musculaire est un exemple frappant de l'association par contraste conduisant à la finalité générale.

Dans le domaine particulier de la psychologie, le fait paraît bien être le même, mais il n'aboutit pas toujours à l'harmonie finale, et d'ailleurs ces derniers cas ne sont pas les moins instructifs. Dans la vie des tendances les choses se passent exactement comme dans la vie intellectuelle, l'association par contraste est au fond toujours identique. Il s'agit toujours de l'éveil d'une tendance menacée et des associations systématiques qui en dérivent. On vous suggère l'idée d'un acte : par elle-même toute idée tend à se réaliser, mais l'enchaînement de phénomènes qui se produit et qui tend à se compléter par des mouvements, réveille secondairement des idées, des tendances opposées à la première, des sentiments contrastants, et selon les cas il arrive ou bien que l'une des deux tendances éveillées, que l'un des systèmes psychiques l'emporte presque sans lutte, ou bien que la lutte continue, et que ni l'une ni l'autre des deux tendances n'aboutit à l'acte, où bien encore que l'acte s'accomplit lentement, avec hésitation, mais quelquefois aussi avec d'autant plus de précision et de rectitude que des tendances opposées ont été mises en jeu et que cette association par contraste a permis, par exemple, de rectifier certains détails, d'éviter certaines fautes, de tenir compte de plus de circonstances.

Cette forme de contraste est très fréquente, beaucoup plus qu'on ne serait porté à le croire, mais il n'est en tout cas pas douteux que quand nous n'accomplissons pas immédiatement un acte qui nous est suggéré de n'importe quelle manière, par quelque autre personne, ou par nous-même, à propos de n'importe quelle circonstance,

l'idée de cet acte éveille l'idée des inconvénients qu'il peut entraîner, des difficultés que son accomplissement rencontrera, et que par suite la tendance à un acte déterminé éveille la tendance immédiatement opposée, c'est-à-dire, soit la tendance à ne pas faire cet acte, soit en d'autres cas la tendance à faire un acte de fin contraire. Il se passe souvent ici un fait que nous avons déjà signalé à propos des phénomènes intellectuels : les deux tendances, les deux systémes de sentiments, d'idées, d'images motrices qui tendent à s'imposer à l'esprit se développent, s'organisent parallèlement, chaque désir se complique et se compense par un désir contraire. On dirait que plus une des tendances se complique et se fortifie, plus elle embrasse d'éléments psychiques divers et plus ces éléments psychiques sont étroitements coordonnés, plus aussi le système opposé se complique et se fortifie lui-même. C'est souvent lorsque nous sommes tentés le plus fortement de faire une chose que nous sentons le mieux aussi le plaisir qu'il y aurait à ne pas la faire. C'est souvent au moment où l'émigrant se dispose à s'expatrier que l'amour de la patrie se fait sentir le plus vivement à lui, que la douceur de rester aux lieux où ont vécu ses ancêtres s'insinue dans son esprit avec plus de force et de pénétration. C'est au moment de se marier que le jeune homme apprécie quelquefois avec le plus de conscience le plaisir de la vie de garçon, et certaines habitudes, un repas d'amis, par exemple, sont une preuve de ce sentiment. De même c'est souvent au moment de renoncer à une croyance, si elle était assez enracinée en nous, que nous y tenons le plus. On s'attache souvent à ce qu'on va perdre. L'idée de l'absence ou de la mort d'une personne aimée, alors même que rien ne la représente comme imminente, c'est-à-dire un commencement très faible de dissociation de certaines associations psychiques qui nous sont chères, nous les rend plus chères encore. Dans tous

ces cas nous retrouvons le caractère de l'association par contraste, une tendance menacée réagit et provoque l'apparition d'idées, de sentiments, d'images et de dispositions entièrement opposés à ceux que suggérait soit la personne qui nous parle, soit le système psychique éveillé par les ciconstances. Il arrive aussi, si la tendance suggérée est de nature à aboutir à des actes et cherche à se compléter par des volitions ou des images motrices déterminant des mouvements, que l'on aperçoit beaucoup mieux les raisons d'agir et de s'abstenir, que l'on éprouve plus vivement les sentiments qui nous poussent à l'action et ceux qui nous retiennent, sans que l'une ou l'autre des tendances opposées puisse l'emporter définitivement — et si enfin le décision vient à se produire, elle paraît due parfois bien moins à la raison, ou à la force des sentiments, qu'à un caprice, à un état mental amené par une circonstance fortuite qui vient brusquement déterminer une orientation relativement stable de l'esprit.

D'une personne à l'autre la force de l'association par contraste varie notablement. Il se passe pour l'activité ce qui se passe pour l'intelligence : chez certaines personnes les tendances contrastantes ne sont pas sensiblement éveillées et elles agissent selon les conseils et les ordres qu'on leur donne, d'autres au contraire semblent réagir instinctivement de manière à faire le contraire de ce qu'on leur suggère ou au moins à refuser d'accomplir l'acte conseillé ou commandé. Il ne faudrait pas en conclure que dans le premier cas, l'association par contraste ne se produit plus, — elle peut avoir lieu sans être perceptible à la conscience, mais elle n'a lieu que dans les limites exigées par la coordination dominante et en tant qu'elle peut aider cette coordination et donner plus de précision à l'acte. Mais il arrive très souvent que l'association par contraste se produit d'une manière un peu différente — et de manière à constituer un phénomène

d'ordre social autant que d'ordre psychologique. Il arrive souvent, par exemple, que, si quelqu'un abonde trop dans le sens de nos propres opinions nous serons portés à réagir et à parler contre ces opinions pour rétablir l'équilibre. Une personne égoïste peut quand elle a quelques bons sentiments, se corriger si elle s'aperçoit que son entourage tend à lui faciliter beaucoup trop l'exercice de ce défaut. De même on nous disposera mal pour une personne à force de faire son éloge et, inversement on désarmera notre haine si on attaque trop vivement, à notre sens, celui qui en est l'objet. Dans tous ces cas le phénomène essentiel est le même : les idées, les croyances, les perceptions qui s'accordent avec une de nos tendances ont pour effet de réveiller la tendance absolument opposée. Si la première tendance se développe trop, et si notre équilibre psychique est rompu, il arrive que la tendance éveillée par contraste agit à son tour assez vigoureusement pour devenir beaucoup plus forte qu'elle n'était avant : la conversation avec des gens qui outrent nos propres idées est un moyen de nous en faire abandonner quelques-unes. Il est à remarquer, à propos de ces faits, qu'ils ont souvent pour fin un équilibre psychique réalisé par un nombre de personnes plus ou moins grand. Si, dans une société, la majorité nous paraît pencher trop dans un sens que nous approuverions volontiers en général, nous réagirons trop et nous pencherons trop en sens inverse. Notre équilibre psychique est détruit en une certaine mesure au profit de l'équilibre général, de façon à ce que l'ensemble des opinions nous paraisse donner une moyenne ou plutôt une résultante juste. Le fait peut se produire dans une société entière, — ou dans un corps qui la représente — mais une forme plus affaiblie de ce genre d'association est celle que présente le spectateur modéré qui sans être très modéré ni très avancé, n'est pas fâché qu'il y ait des intransigeants et des conservateurs,

jugeant que les uns et les autres se font contre-poids, — de même que le chat et la souris forment un heureux assemblage, car sans chat nous serions bien incommodés par les souris, et sans souris quelle serait la raison d'être des chats ?

L'association par contraste s'explique pour les sentiments et les tendances de la même manière que pour les idées et les jugements— c'est toujours une tendance opprimée qui réagit, une association qu'on veut rompre et qui résiste. Si un amateur de philosophie indécis lit l'œuvre d'un matérialiste convaincu, bien que sur plusieurs points les opinions de l'auteur se rapprochent des siennes, il est surtout frappé par les arguments qu'on peut opposer à son système, il devient beaucoup moins porté à abonder dans son sens et assez porté, au contraire, à exagérer ses propres doutes et à s'en créer de nouveaux. C'est que les idées suggérées par la lecture tendaient à rompre certaines associations déjà formées en lui pour en consolider d'autres. Les éléments des associations attaquées réagissent vigoureusement et tendent à déterminer une certaine quantité de phénomènes psychiques qui les appuient, qui puissent s'unir à eux pour une fin commune. Si l'attaque a été maladroite, il arrive ainsi que les systèmes attaqués sont consolidés — comme quand une persécution réveille la foi religieuse — elle tend par elle-même à supprimer un certain nombre de croyances, de sentiments qui, d'après les lois que nous avons étudiées, réagissent et se complètent de sorte que leur force peut, somme toute, s'être développée. Les contrastes de cette nature sont très fréquents. On en a un cas bien connu dans le développement de la pudeur au moment de la puberté, l'amour platonique, dont nous aurons à parler plus loin, est par certaines de ses formes un exemple de contraste entre la tendance qui tend à s'imposer et les sentiments éveillés. Nous voyons ici, comme lorsqu'il s'agissait de l'intelligence, que l'explication du phénomène

tend à nous en faire admettre la généralité. En effet — sauf dans l'automatisme pur, dans l'acte réflexe où l'impulsion ne rencontre sensiblement aucun obstacle et où la tendance au contraste passe complètement ou à peu près à l'état latent, — si facile, si aisé que soit l'accomplissement d'un acte, cet acte est tout au moins quelque peu arrêté, enrayé si peu que ce soit, c'est-à-dire que pour lui l'alternative être ou n'être pas se pose à quelque degré, c'est-à-dire encore que l'association par contraste se produit, si faiblement que ce soit et d'une manière si imperceptible que l'on veuille. Et c'est cet éveil d'idées et de tendances contrastantes qui donne à l'acte non encore complètement organisé la coordination qui lui permet de s'associer à un grand nombre d'états psychiques. Nous trouvons au reste tous les degrés de l'association par contraste depuis le cas où nous réfléchissons longuement à une proposition importante qui nous est faite et qui doit engager une partie considérable de notre existence, où l'alternative faire ou ne pas faire est longuement examinée, où l'idée de ne pas faire ce qu'on nous propose est pleinement éveillée et s'associe à un nombre très grand de tendances, de sentiments et d'idées, jusqu'au cas où l'idée de l'acte suggère à peine l'idée que nous pourrions ne pas agir et où même cette idée ne nous arrive parfois qu'après l'acte accompli.

§ 5.

Les phénomènes pathologiques ou semi-pathologiques nous aident encore ici à mieux comprendre le rôle et l'importance de l'association par contraste en nous montrant ce que l'esprit devient quand elle disparaît ou quand elle s'exagère.

Elle s'affaiblit considérablement dans l'hypnotisme — nous voyons alors le sujet dans la dépendance à peu près complète de l'hypnotiseur qui le fait agir comme il

lui plaît. Il faut sans doute voir aussi un affaiblissement de l'association par contraste dans certains phénomènes spéciaux — par exemple dans la pureté d'expression des attitudes suggérées. Le manque d'association par contraste provient ici du manque d'action d'arrêt et le cas ne présente pas de difficulté d'interprétation, remarquons toutefois que l'inhibition et l'association par contraste cessent de se produire seulement pour ce qui concerne l'orientation suggérée à l'hypnotisé.

Les cas d'exagération du contraste simultané des sentiments et des tendances sont très fréquents dans les états anormaux. Au reste ils ne diffèrent pas essentiellement des cas analogues que l'état normal peut offrir. Voici un fait raconté par Tolstoï dans ses *Mémoires* et où la tendance contrastante est singulièrement amenée : « Dmitri causait avec sa mère. Il soutenait que la vue ne peut être belle quand l'horizon est limité. Varegnka ne disait rien. Je me tournai de son côté, elle était debout, accoudée sur la rampe du petit pont et regardant devant elle. Quelque chose l'occupait sans doute beaucoup, l'impressionnait même, car elle était visiblement absorbée et ne s'apercevait pas qu'on la regardait...... étant amoureux de Sonietchka, je ne pouvais considérer Varegnka que comme la sœur de mon ami. Toutefois, elle me plaisait tant, en ce moment, que je sentis le besoin irrésistible de faire ou de dire quelque chose qui lui fut désagréable... Vous n'aimez sans doute pas la nature ? me dit Varegnka sans tourner la tête. — Je trouve que c'est une occupation fastidieuse, répondis-je, très content de lui avoir dit quelque chose de désagréable en même temps qu'original »[1].

Dans les cas pathologiques, le phénomène est plus marqué, la tendance plus puissante. « J'ai connu, dit M. Maury, une dame atteinte d'hystérie et qui dans ses

1. Tolstoï. *Mémoires*. Trad. Halpérine, p. 336.

accès, faisait et disait ce qu'elle voulait précisément ne pas dire et ne pas faire. Sous l'empire de la crainte qu'aucun mot inconvenant ne sortît de sa bouche, elle prononçait, malgré elle et sans bien savoir ce qu'elle disait, des mots obscènes. Traversant, le soir, une longue galerie solitaire de son château, un bougeoir à la main, elle était prise d'une peur extrême de se trouver là dans l'obscurité ; et à peine cette pensée lui était-elle venue qu'elle soufflait sa bougie. On observe encore dans le phénomène du vertige des faits de même ordre » [1].

Kussmaul cite un certain nombre de faits qui peuvent se rapprocher du précédent au point de vue de l'association par contraste — ce sont ces phénomènes morbides qu'il a appelés dysphasies par trouble du pouvoir d'arrêt et qui consistent en ce que « le moi n'a pas le pouvoir de réfréner le cours de certaines séries d'idées qui sont en mouvement. » Voici comment est décrit le fait qui nous intéresse : « Un autre phénomène reposant sur *un affaiblissement du pouvoir d'arrêt de l'âme* est celui qui survient dans des états de fatigue et de faiblesse physique ; par hasard, une pensée ou un évènement qui coïncide avec elle éveille une idée de *contraste* qui ne se laisse pas étouffer et qui cherche à se manifester avec une grande puissance. Un fait de ce genre se produit quand une femme nerveuse, ébranlée dans tout son être par des nouvelles tristes, se met à rire d'une façon spasmodique. Tout l'auditoire peut, au milieu d'un long sermon très fatigant, être pris d'un accès de gaité invincible par suite d'une circonstance insignifiante, un ronflement, par exemple. A côté de ces faits nous pouvons placer le suivant : « Mme B..,, belle-mère d'un médecin très recom-
» mandable, sans jamais avoir éprouvé d'accidents para-
» lytiques, arriva assez rapidement à des troubles d'intel-
» ligence fort singuliers. Un visiteur entre chez elle ; elle

1. Maury. *Le Sommeil et les Rêves*, 4e édition, p. 156.

» se lève pour le recevoir avec un air de bienveillance, » et en lui montrant un fauteuil : «Cochon, animal, fichue » bête ! » — « Madame vous invite à vous asseoir, » dit le » gendre, qui interprète la volonté de la malade, si étran- » gement exprimée, comment peut-on expliquer ce fait » autrement qu'en disant que la dame sentait et pensait » tout le contraire de ce qu'elle disait » [1].

Les faits de ce genre sont assez nombreux dans la littérature médicale, nous voyons toujours par un mécanisme plus ou moins accessible à nos recherches deux tendances opposées se développer en même temps, naître l'une de l'autre. M. Despine raconte qu'une dipsomane, citée par Trélat, quand elle sentait venir son accès, « mettait dans le vin qu'elle buvait les substances les plus dégoûtantes et même des excréments. C'était en vain. En même temps, elle se disait des injures : « Bois donc, misérable ! bois » donc, ivrogne ! bois, vilaine femme qui oublie tes pre- » miers devoirs et déshonore ta famille ! » La passion et la maladie étaient toujours plus fortes que les reproches et le dégoût qu'elle cherchait à s'inspirer. Sa mère et son oncle étaient également dipsomanes.

« Le D[r] Verga cite un ingénieur de Milan qui présentait cette particularité que, quand les aliments arrivaient au pylore, ils y rencontraient un obstacle ; alors avaient lieu des éructations fatigantes pendant lesquelles le malade était forcé de prononcer des blasphèmes, de dire : Dieu maudit ! quand il aurait voulu dire : Dieu béni ! Et au lieu de dire : Vierge sainte, il prononçait des paroles entièrement opposées. Félix Plater cite un homme religieux qui éprouvait un trouble intérieur qui le forçait à penser, contre sa volonté, des choses impies. Lorsqu'il

1. Kusmaul. *Les troubles de la parole*, trad. française de Ruff, p. 281. La dernière observation est empruntée à Trousseau : *Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu*, T. II, p. 674. Paris 1877.

voulait prier Dieu, il était assailli d'idées blasphématoires. Ces idées diminuèrent avec l'âge, mais elles se présentèrent encore dans sa vieillesse. « Nous avons connu, dit le Dr Hildebrand, un savant qui, lorsqu'il assistait à la messe, sentait des blasphèmes lui venir parfois à l'esprit, dans les moments où les cérémonies demandaient le plus de recueillement. Ces petits accès d'aliénation blasphématoire, affectant la troisième forme de monomanie, peuvent n'être dûs qu'à une névrose passagère du cerveau, de même que la même folie blasphématoire que manifestaient les démonomaniaques du moyen-âge » [1].

Une forme assez curieuse et démonstrative de l'association par contraste se produit quand les actes ou les discours voulus d'une personne sont en contradiction flagrante — parfois à son insu — avec ses pensées intimes. On peut voir clairement en certains cas l'action et la réaction de deux systèmes opposés l'un sur l'autre. Chaque système se développe et tend à se systématiser davantage, mais en respectant la part de l'autre au moins dans certains cas. Quelquefois il s'établit ainsi une sorte de compensation. Un mari infidèle pourra se sentir comme obligé à plus d'égards envers sa femme. Un homme ivre se préoccupe de marcher droit. Une tendance habituelle se manifeste souvent ainsi par des discours, des propos sur la tendance opposée, ou sur cette tendance même, le contraste peut se marquer dans les deux cas soit par l'approbation donnée à une tendance opposée à celle que l'on a soi-même, soit par le blâme infligé à ses propres sentiments quand on les rencontre chez d'autres sans les reconnaître, soit par l'attention même que nous portons aux actes qui chez les autres dénotent des habitudes opposées aux nôtres. Un avare se préoccupera de constater et de juger chez les autres l'avarice ou la générosité ; un homme pieux, la piété ou l'irréligion ; un homme

1. Despine. *De la folie*, p. 371.

instruit, l'ignorance ou la science ; un homme intelligent, l'intelligence et la bêtise. Un phénomène semblable se produit quelquefois dans les maladies mentales. L'excitation sensuelle qui se produit chez les femmes en état d'excitation maniaque se traduit souvent au dehors, dit M. Ball, « par d'interminables discours sur la chasteté, sur le bonheur de la vie religieuse » et il ajoute : « toutes les fois qu'une malade en état d'excitation maniaque vous tiendra de pareils discours, soyez certain que, sous ce masque, se cache un fond d'excitation lubrique » [1].

C'est sans doute encore un effet de contraste exagéré, qu'il faut reconnaître dans certains phénomènes impulsifs. Esquirol note que les impulsions homicides ont souvent pour objet des personnes chéries du monomaniaque. Après avoir cité un certain nombre de faits, il ajoute : « Tous ou presque tous les individus dont nous venons de rapporter les observations, étaient d'une constitution nerveuse d'une grande susceptibilité ; plusieurs avaient quelque chose de singulier dans le caractère, de bizarre dans l'esprit. Tous, avant la manifestation du désir de tuer, étaient incapables de nuire ; ils étaient doux, bons, honnêtes gens et même religieux. » Et plus loin : Le monomaniaque, dit-il, immole des êtres qui lui sont indifférents ou qui ont le malheur de se rencontrer sous ses pas au moment où il est saisi par l'idée du meurtre ; mais, plus souvent, il choisit ses victimes parmi les objets qui lui sont les plus chers. Une mère tue son enfant et non l'enfant de l'étrangère ; un mari veut tuer sa femme avec laquelle il a vécu dans la plus douce harmonie depuis vingt ans ; une fille veut tuer sa mère qu'elle adore » [2].

On voit que l'association par contraste paraît caractériser certaines formes de maladies mentales ou nerveuses.

1. Ball. *Leçon sur les maladies mentales*, p. 298.
2. Esquirol. *Ouvr. cité*, t. II. Mémoire sur la monomanie homicide.

Griesinger en donne d'autres exemples et, comme Kussmaul, il a, au moins partiellement, généralisé ses observations. Il explique, au moyen de l'association par contraste, certaines formes morbides : « La mélancolie avec idées de possession du démon, dit-il, paraît ne survenir que chez les femmes (presque toujours chez des hystériques) et chez les enfants. L'explication la plus facile de ce phénomène psychologique se trouve dans tous les cas, qui ne sont pas rares, où les séries d'idées, à mesure qu'elles arrivent, s'accompagnent d'une contradiction intérieure qui s'attache involontairement à elles, et qui a pour résultat d'amener une division, une séparation fatale de la personnalité. Dans les cas très développés où ce cercle d'idées, qui accompagnent constamment la pensée actuelle en lui faisant opposition, arrive à avoir une existence tout-à-fait indépendante, il met en mouvement de lui-même le mécanisme de la parole, il prend un corps et se traduit par des discours qui n'appartiennent pas au *moi* (ordinaire) de l'individu..... » Par exemple, chez une paysanne, entre trente et quarante ans, il se développa une maladie revenant par accès et qui bientôt devint de plus en plus fixe. La malade « est obligée de garder le lit, tombe dans une apathie complète, elle ne peut plus rassembler ses idées, et l'anomalie mentale se présente chez elle sous forme de contradiction intérieure contre ses propres pensées et ses déterminations, une opposition immédiate, constante contre tout ce qu'elle vient de penser ou de faire. Une « voix intérieure, » mais qu'elle n'entend pas dans son oreille, se révolte contre tout ce qu'elle veut, par exemple déjà contre le simple séjour au lit auquel son état la condamne ; en particulier contre toute élévation de sentiments, la prière, etc., la voix veut toujours le mal quand la malade veut le bien, et lui crie parfois tout à coup, mais sans qu'on puisse l'entendre extérieurement : « Prends un couteau et tue-toi. » La

malade, qui est une femme raisonnable, dit qu'elle a de la peine à croire que ce soit un être étranger, un démon qui est dans son corps, bien qu'elle ait la certitude que ce n'est pas elle-même qui fait tout cela »[1].

§ 6.

Ainsi pour les sentiments et les tendances comme pour les phénomènes intellectuels, — et les uns et les autres sont bien souvent mêlés ensemble, comme on a pu le voir, entre autres cas, par celui qui précède — les phénomènes pathologiques nous permettent de mieux comprendre le fonctionnement normal et en nous montrant l'effet produit par l'affaiblissement ou l'exagération d'un mode d'association, nous montrent l'effet produit par son mécanisme habituel. Nous voyons que pour les impulsions, les tendances, les actes, etc., l'association par contraste est une condition de précision et de complexité. Une tendance qui réveille des tendances opposées a des chances de n'arriver que si elle s'accorde avec un nombre très considérable de phénomènes psychiques, et à moins qu'elle ne soit très violente la lutte des impulsions opposées est une raison pour que l'orientation définitive de l'esprit ne s'établisse pas à la légère.

Et nous voyons encore ici que la tendance au contraste est une loi générale de l'esprit. A moins que les tendances ne soient parfaitement organisées, que l'esprit n'en soit arrivé à un véritable automatisme, une tendance est toujours quelque peu entravée dans son fonctionnement — et même elle l'est probablement à quelque degré dans l'automatisme le plus parfait que nous connaissions. Mais cet arrêt suppose l'influence d'une tendance différente et il sera principalement exercé par la tendance opposée à celle qui cherche à se manifester, tendance qui sera

1. Griesinger, Ouvr. cité, p. 285 et 286.

plus directement qu'une autre attaquée par celle-ci. Supposons que l'on suggère à un homme l'idée de vendre une maison à laquelle il tient beaucoup — cette détermination ne peut s'imposer à lui sans que l'idée de la maison soit éveillée et l'idée de la maison entraîne forcément l'apparition des sentiments qui lui sont étroitement associés, c'est-à-dire que la tendance suggérée, dès qu'elle doit s'associer certains éléments psychiques, éveille les sentiments systématiquement associés à ces éléments psychiques, et, parmi eux, ceux surtout qui peuvent s'opposer à elle, par suite de cette vie des systèmes psychiques qui par eux-mêmes tendent naturellement à subsister et à se développer comme j'en ai donné de nombreux exemples. On voit que la tendance suscitée et la tendance absolument opposée tendent à s'éveiller réciproquement à cause des influences diverses de leurs éléments et en même temps cherchent à exercer l'une sur l'autre une action d'arrêt, à cause de l'influence qu'elles ont comme tout coordonné. C'est de ces deux actions différentes que naît l'association par contraste, elle résulte à la fois d'un arrêt et d'une association systématique — l'association systématique étant déterminée par les éléments de la tendance suggérée, l'action d'arrêt par l'influence de l'ensemble des deux tendances. Il y a là deux forces opposées qui se neutralisent jusqu'à un certain point. Les affinités des éléments sont opposées en quelque chose aux affinités de l'ensemble , certains des éléments attirent ce que repousse l'ensemble dont ils font partie. Et le système éveillé au moyen de l'association par contraste se trouve dans la situation, il tend à arrêter une activité à laquelle certains de ses éléments sont plus ou moins associés.

Nous comprendrons peut-être mieux la nature de l'association par contraste simultané en examinant les faits analogues qui se passent dans la société, où l'association par contraste joue un trés grand rôle. Lorsqu'une activité

empiète sur une autre, l'autre est réveillée, et commence à s'exercer et à réagir. Si un passant s'aperçoit qu'un voleur lui dérobe sa montre, il manifeste aussitôt une activité immédiatement opposée à celle du voleur et si ce dernier ne craint pas que la lutte soit trop inégale, il se produit une lutte de ces deux activités opposées, parfaitement semblable à celles de deux tendances qui cherchent toutes deux à s'associer certains éléments de l'esprit. De même une compression gouvernementale trop forte, en enlevant à l'activité individuelle, ou sociale, des modes de s'exercer auxquels elle tenait soulève des protestations et peut déterminer un courant d'opinion, une véritable tendance sociale qui lui sera absolument opposée. Que l'on tâche de restreindre, par exemple, certains usages de l'eau que les marchands de vins font dégénérer en abus, immédiatement les éléments sociaux dont on change le mode habituel d'activité éveillent les anciennes tendances et deviennent le point de départ d'un mouvement d'opinion qui se traduit par diverses manifestations tendant vers une même fin : protestations isolées, articles de journaux, protestations collectives, etc. Nous dirons ici ce que nous disions à propos de la psychologie individuelle : comme il n'est guère d'acte social et surtout gouvernemental qui ne froisse certains intérêts particuliers ou certains intérêts de groupe, comme les intérêts froissés réagissent et déterminent au moins des plaintes, des conversations, des lettres, des articles de journaux, etc., l'association par contraste est, au point de vue sociologique, comme au point de vue psychologique, un fait général.

On s'en aperçoit bien en remarquant les courants d'opinion qui naissent presque simultanément et se dirigent en sens inverse. Toute action qui tend à modifier l'équilibre de la société ou d'un groupe social, à changer son orientation, s'accompagne généralement d'une action en sens

inverse, qui parfois empêche la première d'aboutir, parfois ne peut s'opposer efficacement à elle, et parfois aussi, quand le fonctionnement social est bon, permet de faire le changement d'orientation sociale en tenant compte des intérêts, des aspirations, des besoins d'un très grand nombre d'éléments sociaux.

Les conditions sociales ont une influence considérable sur les sentiments individuels, et les déterminent souvent selon le mode de l'association par contraste. Un sentiment très puissant se précise, se développe, s'épure sous l'influence de l'opposition qu'il rencontre dans le milieu. Au milieu de la liberté de mœurs, de la licence même du XVIIIe siècle, on voit apparaître quelques-uns des plus beaux et des plus touchants exemples de pure tendresse et d'amour conjugal [1]. Mais ces faits ne nous présentent rien de nouveau après ce que nous avons vu du contraste en psychologie.

Comme l'association par contraste est un mode général de l'activité sociale, elle est aussi un mode général de l'activité physiologique. « Dans l'hypothèse de Wundt, à laquelle je crois devoir me ranger, dit M. Beaunis [2], toute excitation nerveuse déterminerait dans le nerf deux modifications de sens inverse : une modification *positive*, pouvant agir à son tour comme excitant sur la substance

1. E. et J. de Goncourt, *La Femme au XVIIIe siècle*.

2. Beaunis. *Eléments de physiologie*, 3e édit., tome Ier, p. 684. M. Beaunis indique très nettement la généralité de ce que j'appelle ici l'association par contraste dans le domaine de la psychologie. « Le fait essentiel, primordial, qui domine toute la question, dit-il, c'est cette dualité qui se trouve au fond de tout acte psychique ; c'est cette double tendance à l'activité d'une part, à l'arrêt de cette activité d'autre part, qui fait que l'acte psychique n'est que la résultante de ces deux tendances contraires. » Toutefois ce mode de contraste simultané diffère visiblement de celui que j'ai étudié, et la théorie invoquée ne me semble pas pouvoir rendre compte des phénomènes psychiques, elle ne me paraît pas au moins suffire à en donner une explication générale et complète.

nerveuse voisine et ainsi de proche en proche jusqu'au muscle, et une modification *négative*, qui tend à détruire ou à annuler la première ; et, suivant que l'une ou l'autre de ces modifications prédomine, on aura ou bien un mouvement, ou bien un affaiblissement (ou un arrêt de ce mouvement). » — Il me semble que notre théorie sur l'association par contraste en psychologie est fortifiée par la considération du contraste physiologique et du contraste social qui, sans être identiques, expliquent partiellement ou impliquent le contraste psychologique.

CHAPITRE II.

Le contraste successif.

---

§ 1.

Les raisons qui expliquent la nature et la nécessité du contraste simultané, nous donnent aussi en partie l'explication du contraste successif. A côté de ces causes qui sont communes aux deux formes de contraste, il en est d'autres qui nous rendent particulièrement raison du contraste successif, et qui, bien qu'elles se ramènent au même principe général que les premières, en diffèrent cependant par plusieurs points. Nous aurons à les examiner tout à l'heure. Commençons comme nous l'avons déjà fait pour le contraste simultané par constater les faits.

Pour les perception visuelles, le fait du contraste est bien connu : regardez fixement une croix rouge pendant quelques secondes, puis dirigez le regard sur une surface grise, vous apercevrez une croix verte, et d'une manière générale, une couleur complémentaire de la première couleur perçue. On peut faire mais avec beaucoup moins de précision, des remarques analogues sur le goût. Après un mets sucré, des confitures, un fruit naturellement doux paraîtra acide, aigre, ou du moins sa douceur ne sera pas perçue ; après un fruit un peu doux, la moindre acidité, la moindre âpreté du vin rouge est fortement sentie. « Lorsque nous avons goûté une substance amère ou salée, l'eau que nous goûtons immédiatement après nous paraît douce, et lorsque nous avons consommé une quantité de matière sucrée, nous éprouvons une certaine acidité dans la bouche. Ces faits nous rappellent presque involontairement les couleurs contrastantes, mais nous manquons de toute base

exacte pour pouvoir poursuivre cette comparaison »[1]. Au point de vue du tact, même remarque à faire : un objet nous paraîtra lisse si nous venons de toucher un objet plus rugueux. Ce même objet nous paraîtra rugueux si celui que nous avons touché auparavant était bien poli. Plongez les deux mains, une dans l'eau froide, l'autre dans l'eau chaude, retirez-les ensuite et mettez-les à la fois dans de l'eau tiède, et la main qui était auparavant dans l'eau froide vous donnera une sensation de chaleur, tandis que l'autre vous fera éprouver une sensation de froid. Il y a bien là une association non douteuse par contraste simultané. Mais pour la sensation visuelle aussi, nous pouvons remarquer des contrastes de plus d'une nature, à côté du contraste des couleurs, nous avons aussi des contrastes d'intensité lumineuse ; un lieu légèrement sombre, paraît absolument obscur quand on vient du grand jour, et l'on ne saurait y voir immédiatement — et réciproquement le plein air est éblouissant quand on sort d'une cave. Même remarque à faire pour les sensations de l'ouïe : le silence est plus frappant après un bruit intense, et un bruit d'autant plus fort en général (car il y a des exceptions, par exemple dans la paracousie de Willis) qu'il est perçu au milieu d'un plus profond silence. Tous ces faits sont connus et je n'ai pas besoin d'y insister plus longuement — ils montrent bien comment une impression particulière de douceur ou d'âpreté, d'éclat lumineux, de grandeur, de petitesse, de chaleur, etc., tend à se produire après une impression qui présente des caractères absolument opposés — car bien souvent cette dernière impression est la condition même de son apparition, et sans elle, son existence serait impossible ; la sensation, consécutive peut même être, dans les mêmes conditions extérieures, absolument différente, puisqu'un papier

1. Bernstein. *Les sens*, p. 255.

gris, par exemple, paraîtra rouge, vert, violet ou jaune, selon que la couleur précédemment perçue était le jaune, le violet, le vert ou le rouge, puisque la même eau paraîtra chaude ou froide à la main, selon que cette main aura été plongée auparavant dans de l'eau froide ou de l'eau chaude.

Les faits déjà cités s'appliquent à l'intelligence aussi bien qu'à la perception, et nous savons qu'il n'y a pas de différence essentielle à établir entre les deux ordres de faits. Ceux que nous allons voir nous montreront réunies l'activité intellectuelle et l'activité affective et motrice — il serait ici sans utilité d'essayer de séparer les divers cas de la loi de contraste, puisque aussi bien la loi est partout la même ; nous étudierons donc surtout les tendances et, simultanément, les phénomènes intellectuels ou affectifs dont elles s'accompagnent.

Dans la vie physiologique, nous trouvons certains faits qui paraissent se rapprocher beaucoup du contraste successif que la psychologie nous montre. L'alternance de la veille et du sommeil paraît bien avoir quelque ressemblance réelle avec les contrastes psychiques. Ici aussi on retrouve la fatigue comme raison principale de l'alternance ; nous examinerons tout à l'heure son rôle dans les associations psychiques par contraste — et de plus, on peut voir ou entrevoir les causes directes de l'alternance des deux états. On connait la théorie de Preyer, sur l'accumulation des substances ponogènes dans l'organisme. Dernièrement, M. Léo Errera essayait d'établir que « la fatigue est, au sens propre du mot, un empoisonnement dont le sommeil est l'antidote normal » [1], et il ajoutait des réflexions que je cite ici, parce qu'elles peuvent donner lieu à des rapprochements curieux, et à des

1. Léo Errera. *Pourquoi dormons-nous ?* (*Revue scientifique*, 23 juillet 1887) p. 114.

hypothèses physiologiques qui seront peut-être un jour vérifiables : « Qui sait si beaucoup d'actes physiologiques (respiration, mouvements du cœur, miction, défécation) ne sont pas comme le sommeil, sous la dépendance de corps spécifiques agissant, soit sur les centres nerveux, soit sur les organes périphériques ? Le rythme organique serait dû alors à ce qu'un acte physiologique donné, engendre des substances qui tendent à provoquer l'acte contraire, comme la descente du pendule fournit l'énergie nécessaire pour le faire remonter. Un travail tout récent de Zuntz et Geppert (Biol. Centralbl. 25 mars 1885) ne conclut-il pas qu'en dehors de la teneur du sang en oxygène et en acide carbonique, il y a encore une substance particulière et inconnue produite surtout par l'activité musculaire qui intervient normalement pour régler les mouvements respiratoires. »

Quoi qu'il en soit, et pour rester sur le terrain de la psychologie, l'existence au moins fréquente de l'association par contraste, ne paraît pas niable, et le contraste successif paraît plus communément admis que le contraste simultané. Certaines formes de cette loi, sont d'observation vulgaire (triste comme un lendemain de fête — tel qui rit vendredi, dimanche pleurera — quand le diable devient vieux il se fait ermite, etc.) Au point de vue scientifique, sauf en ce qui regarde les couleurs complémentaires, le contraste successif a été peu étudié ; cependant MM. Binet et Féré ont indiqué avec beaucoup de précision une de ses formes, à propos des faits qu'ils ont désignés par le nom de polarisation psychique : « il existe c'est la conséquence qu'ils tirent de leurs expériences sur les hystériques de la Salpêtrière) *des émotions complémentaires*, comme il existe *des couleurs complémentaires*. L'émotion de la gaîté, par exemple, a pour complémentaire l'émotion de la tristesse, de même que la sensation du vert a pour complémentaire la sensation

du rouge. Des deux parts le rapport est le même. C'est l'aimant qui nous permet d'établir ce parallèle, mais la simple observation des faits normaux le fait déjà pressentir. Tout le monde sait que la sensation prolongée d'une couleur amène normalement à un degré quelconque l'apparition d'une couleur complémentaire. C'est ce qu'on appelle la sensation consécutive (négative). Il est également incontestable, quoique le fait soit d'une observation plus difficile, que, lorsqu'une émotion a duré un temps assez long, elle fait place pour un moment à une émotion de genre contraire, qu'on pourrait appeler avec assez de justesse, l'émotion consécutive »[1]. Et les deux auteurs ajoutent cette remarque intéressante que : « Si la faiblesse ou la fatigue des yeux favorisent le développement des images consécutives, l'affaiblissement ou l'épuisement, produit par l'âge et les maladies, favorise également le développement des émotions consécutives. C'est ainsi que peuvent s'expliquer les changements d'humeur si fréquents des névropathes et en particulier des hystériques qui subissent presque immédiatement l'inversion des émotions et des passions. » On peut rapprocher ces faits généraux de la loi du rythme de M. Spencer[2], mais le philosophe anglais n'a peut-être pas donné à sa loi une précision suffisante.

Nous trouvons dans la vie ordinaire ce fait que nous éprouvons souvent un état d'esprit absolument opposé à celui qui l'a précédé. Chez les personnes en qui la domination d'une passion a été très longue et très exclusive, le contraste peut apparaître avec une intensité surprenante. La tentation de saint Antoine parait être le résultat d'une association par contraste successif. Sainte Thérèse nous raconte que parfois elle était, malgré elle,

1. Binet et Féré, la *Polarisation psychique* (Revue philosophique, premier semestre 1885, p. 401).

2. Voyez Spencer. *Premiers principes.*

dans des dispositions d'esprit entièrement opposées à celles qui dominaient généralement en elle — il paraît y avoir ici à la fois un effet de contraste simultané et de contraste successif et nous pouvons remarquer aussi que l'association par contraste ne se manifeste pas moins dans le domaine des idées que dans celui des sentiments. « Cela m'arriva, dit la sainte [1], une fois la veille de la feste du Saint-Sacrement pour laquelle j'ay beaucoup de dévotion, quoyque non pas si grande que je le devrais, et ne dura qu'un jour. D'austres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême qui est le temps où je m'appliquais avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissait mon esprit de choses si frivoles que je m'en serois mocquée en un autre temps. Il paraît être alors maistre de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaist de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer de telle sorte qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Ainsi il me semblait que les démons se jouaient de moi comme on se jouerait d'une pelote, et qu'il m'estoit impossible de m'échapper de leurs mains. »

Un grand nombre de nos sentiments, on ne l'a pas assez remarqué peut-être, impliquent la production d'une association par contraste successif, le fait est bien évident pour le remords si on en accepte l'explication que Darwin en a donnée [2]. Le remords se produirait, d'après cette théorie, lorsque les penchants sociaux, un moment vaincus par une tendance égoïste reprennent, une fois l'acte coupable commis et la tendance égoïste satisfaite, la force

1. Sainte Thérèse. *Autobiographie*. Trad. Arnaud d'Andilly, p. 184.

2. Voyez Darwin. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle.*

qu'ils ont normalement. Le remords serait donc une sorte d'état synthétique impliquant la succession de deux groupes de tendances opposés, orientés d'une manière très différente et comprenant comme éléments des sentiments actuels très forts et le souvenir d'un acte accompli en opposition avec ces sentiments. Une explication complète du remords exigerait une analyse plus longue et la détermination des conditions du phénomène synthétique, mais ceci peut nous suffire pour le moment comme montrant un cas intéressant d'association par contraste successif, dans lequel un mode d'activité de l'esprit est suivi par un mode d'activité ayant une orientation tout-à-fait opposée à la précédente. Mais si nous examinons nos sentiments conscients, nous verrons que la plupart sinon tous impliquent une association par contraste — tantôt contraste simultané, tantôt contraste successif. Nous avons vu déjà la généralité du contraste simultané, étudions à présent les sentiments au point de vue du contraste successif.

Le regret est analogue au remords en bien des cas il se produit évidemment lorsqu'il y a contradiction entre la tendance dominante et un phénomène passé, mais il ne peut nous intéresser ici que lorsque l'activité d'une tendance détermine elle-même l'activité postérieure d'une tendance inverse. Il n'est pas rare de constater que lorsque nous avons hésité entre deux partis et que nous avons fini par nous décider, les regrets arrivent bientôt — la satisfaction d'une tendance ayant été logiquement suivie par l'activité de la tendance opposée. Dans le désir nous voyons souvent un fait parfaitement analogue ; ainsi lorsque nous sommes restés longtemps assis, nous éprouvons le désir de nous lever et réciproquement. Les tendances qui ont été trop longtemps comprimées, et ce sont naturellement celles qui sont le plus directement opposées à la tendance dominante, finissent par surgir et se

manifestent par des désirs plus ou moins sourds, plus ou moins inconscients d'abord et qui se développent peu à peu. L'espérance se prête souvent à une explication analogue, elle ne se distingue du désir qu'en ce qu'elle implique à un bien moindre degré l'intervention des éléments actifs, des tendances motrices qui y sont plus fortement enrayées. La crainte se ramène parfois à des conditions semblables, mais cela est, je crois, plus rare.

§ 2.

A l'état morbide et dans les états semi-pathologiques, intermédiaires entre l'état morbide et l'état normal, le phénomène du contraste est souvent très visible. On a signalé souvent et depuis longtemps le fait du contraste entre les rêves et la réalité et aussi entre l'état mental de certains aliénés et leur caractère antérieur. Les personnes qui souffrent de la faim rêvent souvent de bons repas, et du reste à cet égard le phénomène du rêve n'est qu'une forme plus vive de ce qui se passe à l'état normal, où c'est bien souvent ce qui nous manque qui nous affecte et nous fait souffrir ou même en bien des cas nous procure du plaisir — c'est à ce qui nous manque que nous pensons surtout, que nous rêvons quand nous sommes éveillés. A l'état morbide, Pinel avait observé que l'on voyait dans tous les asiles consacrés aux aliénés de l'un et de l'autre sexe des malades « recommandables par une vie sobre et laborieuse, les mœurs les plus irréprochables et une extrême délicatesse de sentiments, tomber par quelque cause physique ou morale dans un égarement complet de la raison, et contracter des vices qui forment un contraste frappant avec leur caractère primitif durant le cours de leur aliénation, et revenir enfin, lors de leur guérison, aux douces impressions de leur heureux naturel. Que d'hommes très sobres, dans les intervalles d'une manie

périodique, se livrent avec un penchant insatiable à l'ivrognerie au retour de leurs accès. Combien d'autres, dans les mêmes circonstances, ne peuvent s'empêcher de voler et de faire des tours de filouterie, tandis que dans leurs moments lucides on les cite comme des modèles d'une probité austère. Ne voit-on pas de même des caractères doux et bienveillants se changer par les suites de l'aliénation en esprits turbulents, querelleurs et quelquefois entièrement insociables? J'ai cité ailleurs des exemples de jeunes personnes élevées dans les principes les plus sévère et dignes d'ailleurs de l'estime publique, tomber dans l'aliénation et alarmer la pudeur par la saleté de leurs propos et l'indécence de leurs gestes. Lors de leur rétablissement, tout rentrait dans l'ordre, et c'était alors autant de modèles de mœurs les plus pures et de toute la candeur de l'innocence »[1]. Shakespeare faisait chanter une chanson libre par Ophélie devenue folle.

Dans certaines formes de la folie, le contraste successif est particulièrement visible. J'emprunterai quelques faits à l'étude de M. A. Ritti sur la folie à double forme. L'allure même de cette maladie, qui consiste dans l'alternance d'une période d'excitation et d'une période d'affaissement, appelle facilement l'idée d'une association par contraste. Mais la psychologie et la physiologie morbides ne paraissent pas encore suffisamment avancées pour nous expliquer le mécanisme de cette succession d'états opposés, et le fait tel qu'il se présente à l'observation ne peut pas prouver beaucoup — tout au plus pouvons nous y voir une application hypothétique de l'association par contraste. Il n'en reste pas moins que certains phénomènes particuliers, dans cette forme de folie, paraissent explicables par les lois générales de l'esprit, en particulier par la loi du contraste, et rentrent à cet égard

1. Pinel. *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale.*

dans notre sujet. Ainsi M. Baillarger qui a le premier fait remarquer la surexcitation génésique pendant la période maniaque de la folie à double forme, l'a considérée comme « une sorte de réaction après une longue période d'engourdissement des organes génitaux » [1]. Une femme, « après être restée tout l'hiver muette, immobile et accroupie dans un coin, renaissait au printemps et pendant l'été. Une intarissable loquacité et de violents signes de nymphomanie annonçaient la fin de son immobilité et de son mutisme ». Un cas intéressant est celui où le malade manifeste, dans une période de la folie, ses regrets ou ses remords de ce qu'il a fait pendant la période d'apparence opposée, — et les faits de ce genre, que l'on remarque souvent, semblent venir à l'appui de l'opinion qui verrait dans la forme essentielle de la folie à double forme une manifestation exagérée de la loi du contraste successif. M. Ritti signale comme très fréquent le fait que, pendant la période de dépression, la malade se repent de ce qu'elle a fait pendant la période d'excitation. En voici un exemple : Une femme atteinte de la folie à double forme, fut entraînée au vol par une tendance irrésistible et fut arrêtée. « Un examen attentif de la situation fit reconnaître son état pathologique. Revenue à son bon sens, elle regrettait vivement ses actes. Quand la période d'excitation survenait, sa volonté était impuissante pour dominer sa tendance au vol. Elle dérobait tout ce qu'elle voyait sans même y mettre du mystère ; elle prenait des objets qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité et recherchait, dans ces larcins insignifiants, à jouer de mauvais tours aux autres. Elle eut des hallucinations, fut effrayée par l'apparition du diable, et son agitation était souvent extrême. Puis elle retombait dans un profond abattement, tel qu'il a été décrit plus haut.

1. Ritti. *Traité clinique de la folie à double forme*, p. 138.

Ce délire à forme alternante dura plusieurs années. C'était ordinairement toutes les quatre semaines que ces changements avaient lieu. Dans la seconde période, cette femme se reprochait vivement ce qu'elle avait fait pendant la première, et elle tombait dans le plus profond accablement, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle »[1]. On trouve parfois aussi chez ces malades des contrastes de sentiments assez curieux : Une malade prenait en aversion, pendant la période maniaque, son mari et sa fille qu'elle aimait beaucoup durant son état normal.

Ainsi, pour l'association par contraste successif, comme pour l'association par contraste simultané, l'état morbide nous montre des exagérations de ce qui se passe à l'état normal, et l'un nous aide à comprendre l'autre. Mais nous ne nous ferons une idée juste et complète de ce mode d'association, comme du premier, qu'en comprenant ses raisons d'être générales et permanentes.

§ 3.

Les associations par contraste successif peuvent se diviser en deux groupes, distincts à quelques égards, sans l'être absolument ; le premier se laisse ramener aux causes qui produisent le contraste simultané, dont le contraste successif est, en ce cas, une sorte de prolongation ; le second est dû à des causes différentes mais qui consistent essentiellement au fond dans le même fait général, la réaction d'une tendance. Dans le contraste simultané et dans la première forme du contraste successif, il s'agit de la réaction d'une tendance qu'un nouvel état tend à dissocier, dans la seconde forme du contraste successif

1. Ritti. *Ouvr. cité*, p. 129-130. L'observation est empruntée à un mémoire de M. Beymann.

de la réaction d'une tendance qui n'a pas pu s'exercer pendant un temps trop long — et cette seconde forme à son tour peut donner lieu à des effets de contraste simultané.

Pour concevoir que les causes qui produisent le contraste simultané puissent produire aussi le contraste successif, il suffit de supposer qu'une idée, une tendance étant amenée à l'activité par l'action d'une tendance opposée, suivant le mode que nous avons analysé plus haut, la première tendance vienne à disparaître momentanément par une cause quelconque (quelquefois l'activité inhibitoire de la tendance qu'elle a suscitée), alors la seconde reste seule et l'ensemble des phénomènes qui avait d'abord l'aspect d'un contraste simultané prend celui d'un contraste successif.

Ce cas n'est pas purement théorique. Si, par exemple, on fait une objection à une théorie que nous croyons fermement vraie, il peut arriver que la théorie et les idées coordonnées qui s'y rattachent, éveillées en nous selon la loi du contraste simultané, finissent par évincer absolument l'idée de l'objection à la suite de la lutte que j'ai indiquée, le fait, comme chacun a pu l'observer, se produit quelquefois très rapidement. Il arrive alors que l'état définitif de l'esprit est absolument opposé à celui qui a un moment, sous l'influence d'une lecture, d'une conversation, ou sous toute autre influence, tenté de se produire, et qu'il a été réellement amené par cet acte auquel il s'oppose. Il y a donc bien là un effet de contraste successif se produisant à la suite d'un contraste simultané par la persistance de l'état psychique éveillé selon ce dernier mode d'association.

Quand des sentiments qui dormaient en nous sont réveillés par une attaque brutale, quand des idées auxquelles nous ne songions pas sont remises au premier plan par une contradiction brusque, ces sentiments, ces idées survivent aux sentiments et aux idées contraires qui, imposés

momentanément à l'esprit, les ont amenés à l'activité par le contraste, mais qui ne tenant à rien dans notre organisation mentale, ne peuvent pas se maintenir. En ce cas les tendances éveillées se développent et déterminent, pendant un temps plus ou moins long, l'orientation de l'esprit. Les exemples en sont très communs — on détermine presque toujours une réaction immédiate, et qui se prolonge, quand on froisse chez quelqu'un des sentiments profonds et des idées enracinées. Cette persistance des tendances éveillées s'explique très simplement par les propriétés des éléments psychiques Remarquons, d'ailleurs, qu'il n'est pas facile de dire où cesse le contraste simultané, où commence le contraste successif ; l'idée ou la tendance qui ne peut s'associer suffisamment à des éléments psychiques stables pour se maintenir dans l'esprit, ne disparaît pas sans laisser des traces qui persistent sensiblement quelque temps, et qui se manifestent par le caractère mal unifié des composés synthétiques qui les réunissent avec la tendance opposée — c'est ce que nous trouvons dans les faits de remords, de regrets, etc., qui impliquent à quelque degré une persistance, si faible soit elle, un souvenir de la tendance vaincue.

§ 4.

Dans le second groupe il s'agit de la réaction d'une tendance longtemps arrêtée et qui, lorsqu'elle peut enfin s'imposer à son tour à l'esprit et prendre la direction de l'organisme, donne à notre activité générale un caractère absolument opposé à celui qu'elle avait auparavant, — et la réaction est d'autant plus vive, toutes choses égales d'ailleurs, que la tendance est plus importante et que l'arrêt avait été plus long et plus complet. Mais entre ces deux groupes de faits, il existe des intermédiaires nombreux que l'on peut rattacher soit à l'un soit à l'autre et qui la relient par une série de gradations insensibles.

Il arrive par exemple que le contraste simultané ne se produit pas tout de suite d'une manière apparente. Si l'on nous dit une chose qui blesse en nous quelques sentiments assez peu actifs, il se peut que nous n'y prenions pas garde, il faudra que l'on revienne à la charge, que l'attaque se prolonge et se multiplie, que l'opposition se développe pour que les tendances froissées finissent par réagir sensiblement et donner lieu à des représentations, à des idées, à des émotions qui sont en contraste marqué avec l'activité suggérée par les paroles de notre interlocuteur. Ici le mode de contraste est intermédiaire entre le contraste simultané et le contraste successif et aussi entre les deux modes de contraste successif, et ce caractère sera encore plus marqué, si nous supposons que la tendance éveillée fasse disparaître assez vite les idées et les sentiments opposés qui ont fini par déterminer son activité — ce qui se produit assez fréquemment. Il nous suffit au reste d'indiquer ces phénomènes et de rappeler que les groupes que nous avons établis, tout en correspondant à des modes divers de production des phénomènes ne s'opposent pas complètement l'un à l'autre et que ces différents modes peuvent se combiner de diverses manières.

Revenons au second mode. Le nombre des associations systématiques latentes, des habitudes, des organisations psycho-organiques qui existent en nous est incalculable. Ces associations, ces systèmes psychiques ne sont pas toujours en activité, mais elles ne cessent pas d'exister virtuellement, c'est-à-dire qu'il en reste toujours une trace, une disposition particulière de l'esprit que nous nous figurons volontiers sous la forme d'une modification imperceptible de la substance cérébrale. Quoiqu'il en soit, la persistance des tendances, des causes des phénomènes psychiques ne peut être douteuse. De plus, certains systèmes psychiques comprennent comme éléments les impressions nerveuses qui proviennent à tout instant

d'organes physiques permanents, et dont l'existence concrète ne saurait s'interrompre. Toutes les parties de notre corps sont ainsi, en un sens, parties de systèmes organico-psychiques. Les poumons sont en rapport avec les éléments nerveux et psychiques qui peuvent arrêter, continuer, ralentir ou activer la respiration, l'état de l'estomac — ou peut-être du sang, — est un élément de ce système psychique qui se manifeste à nous par le sentiment de la faim, de sorte que lorsque ces organes physiques sont dans un état déterminé, on peut constater l'éveil selon la loi d'association systématique, de tel système psychique déterminé, de tel sentiment, de telle émotion pénible ou agréable, de telle tendance à des mouvements coordonnés. Mais un grand nombre de ces excitations qui déterminent dans l'esprit l'éveil d'un système psychique se produisent à des intervalles réguliers. Les fonctions organiques sont manifestement rythmiques. Il y a ainsi continuellement une opposition, un contraste entre deux états successifs. Ce changement d'orientation d'un système psychique plus ou moins important se marque très visiblement en certains cas par la nature des phénomènes qu'il détermine. Ainsi l'odeur d'un ragoût, qui est très agréable quand on a faim, peut être répugnante après le repas. Le contraste se marque ainsi à quelque degré dans l'exercice normal des fonctions organiques. Il se marque encore d'une autre manière : si les besoins organiques ne sont pas satisfaits, la tendance qu'ils déterminent devient de plus en plus forte, de plus en plus vive et lorsque les circonstances cessent de s'opposer à ce qu'elle aboutisse et se manifeste par des actes, ces actes présentent un caractère d'intensité d'autant plus considérable, toutes choses égales d'ailleurs, que la tendance a été plus longtemps arrêtée. Fréquemment la privation trop longue aboutit à des excès. Inversement une longue inspiration ralentit pendant quelques secondes le

rythme normal de la respiration. — A mesure, en effet, qu'un état organique se produit, se prolonge et s'accentue, les sentiments qu'il détermine sont (en faisant abstraction des circonstances particulières qui masquent souvent l'enchaînement régulier des phénomènes en le compliquant sans le détruire) de plus en plus vifs, il en résulte naturellement un contraste très fort entre l'état antérieur : celui de la privation, de l'arrêt de la tendance et l'état qui lui succède : celui de la satisfaction. L'impulsion est telle en ce cas, que même lorsque les circonstances viennent à la favoriser, elle persiste un certain temps, la tendance ne peut être immédiatement satisfaite et c'est ce retard dans la satisfaction qui produit le sentiment de plaisir éprouvé si vivement lorsqu'une tendance longtemps comprimée peut enfin reprendre son activité. Ce contraste qui est ainsi manifesté dans certaines formes de sentiments alors qu'il s'est produit, est annoncé à l'avance par certaines autres émotions synthétiques, comme le désir, l'espérance qui impliquent un contraste entre l'état actuel et celui que tendent à déterminer des tendances encore inhibées.

Le contraste prend ici, comme on le voit, une forme particulière, il se manifeste non pas précisément par l'apparition d'un état positif opposé à un état précédent, mais par la satisfaction d'une tendance opposée à sa non-satisfaction. C'est la forme la plus fréquente du contraste en ce qui concerne les fonctions organiques et la raison en est que l'on ne peut dire que, parmi les tendances physiologiques, les unes s'opposent absolument aux autres — la marche, la respiration, la circulation, la digestion ne s'opposent pas les unes aux autres comme le rouge s'oppose au vert-bleu ou la sympathie à l'antipathie et le mépris à l'estime. Les conditions de l'association par contraste sont remplies cependant, car nous voyons bien se succéder ici deux états opposés

dont le premier est la cause de l'autre — l'arrêt d'une tendance et sa domination d'autant plus étendue et plus forte que l'arrêt avait été plus long et plus rigoureux.

Mais pour peu qu'on y réfléchisse on voit vite que presque toutes nos fonctions, au sens le plus général du mot, c'est-à-dire l'activité de tous les systèmes organico-psychiques qui existent en nous sont, à quelque degré, périodiques et soumises à un rythme plus ou moins marqué, à des intermittences d'action et de repos — l'orientation de l'esprit change partiellement à chaque instant et très souvent d'une manière notable. Nous ne sommes pas toujours occupés à lire, à écrire, à jouer à n'importe quel jeu, à faire notre métier, à être fonctionnaire, administrateur, médecin, avocat; les sentiments, les tendances, même les plus ancrées en nous, celles qui correspondent aux habitudes les plus invétérées, aux affections de famille, ont des moments de repos relatif. Elles persistent toujours à quelque degré — il reste toujours quelque chose de la disposition systématique qu'elles ont donné à l'organisme mais elles ne se manifestent pas d'une manière active, elles n'existent plus qu'en puissance, c'est-à-dire par quelques-unes de leurs conditions organico-psychiques. Un avocat reste avocat même quand il fait une promenade, cependant les systèmes psychiques qui le rendent apte à exercer sa profession ne sont pas en activité. Il n'en reste que des éléments, mais ces éléments subsistent avec leurs affinités et à la moindre occasion les habitudes d'esprit reparaissent. Un mathématicien sur le point d'expirer avait perdu l'usage de la parole, il ne reconnaissait plus, ne voyait plus; un de ses amis se penche vers lui et lui demande le carré de douze : cent quarante-quatre, répond immédiatement le moribond. Il y a ainsi en chacun de nous des systèmes de pensées, de sentiments, d'images et d'actes qui sont momentanément dissociés et qui restent

ainsi tant que ces éléments réunis à d'autres combinaisons ne peuvent se coordonner entre eux — mais plus la coordination a été habituelle, plus elle embrasse d'éléments fréquemment mis en activité, plus il y a de chances pour que telle ou telle circonstance lui donne l'occasion de se manifester de nouveau.

Des circonstances particulières, externes ou internes, peuvent empêcher pendant longtemps ces systèmes de se reformer. Un chasseur forcené est bien obligé, à moins qu'il ne passe braconnier ou n'ait une propriété enclose, de s'abstenir de chasser plusieurs mois de l'année ; un médecin, un avocat, peuvent être empêchés pendant un temps assez long de soigner les malades ou de plaider un père peut être séparé de ses enfants. C'est là une cause continuelle d'associations par contraste analogues à celles que nous avons déjà examinées et qui peuvent prendre plusieurs formes. D'abord si les sentiments comprimés ont atteint un certain degré de force, ils seront réveillés par des circonstances insignifiantes ; la tendance arrêtée entre en jeu, sans pouvoir se compléter, à la moindre occasion favorable, — un père qui est séparé de ses enfants, s'il rencontre un enfant étranger, pensera au sien, beaucoup plus facilement et plus vivement que s'il n'en était pas séparé. L'association par contraste est ici compliquée d'une association systématique ; ce qui frappe dans la réalité extérieure, c'est ce qui peut s'harmoniser avec les tendances comprimées, c'est-à-dire ce qui contraste avec l'état d'esprit imposé par les circonstances, c'est chez un homme qui n'a rien à manger que la vue de l'étalage d'un marchand de comestibles, déterminera le plus vivement des sentiments et des idées opposées à l'état organique et psychique que sa situation lui impose, et c'est parce que cet état lui est imposé que l'idée d'un état opposé et les sentiments qui conviendraient à celui-ci se produisent en lui ; il y a

bien réellement une association par contraste. Ce n'est que lorsqu'une tendance est suffisamment enrayée dans son processus qu'elle peut donner lieu à ces phénomènes de rêverie, de désirs conscients que nous avons déjà examinés, le remords est un cas analogue de la même loi, mais il faut évidemment que la tendance enrayée conserve une certaine activité, il faut que l'arrêt prenne la tendance à un moment de son développement, il faut qu'il l'empêche d'aboutir, mais qu'elle ne l'empêche pas de naître et de déterminer quelques associations psychiques. L'association par contraste, nous développerons ce point tout à l'heure, est une combinaison de l'association systématique et de l'inhibition.

§ 5.

Dans les cas que nous venons d'examiner, l'opposition se produit entre deux états d'une même tendance , ce n'est pas la seule forme de l'association par contraste comme le prouvent les faits que nous avons cités tout à l'heure, il arrive souvent qu'une activité est remplacée par une activité opposée. Toutefois les deux cas ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le supposer. Une orientation positivement opposée de l'esprit peut résulter simplement de la mise en non activité ou en activité d'une tendance déterminée. La tristesse, par exemple, peut succéder à la gaîté, simplement parce qu'une certaine quantité de tendances qui étaient en activité auparavant viennent à entrer en repos. L'ennui résulte souvent d'une cause semblable, et succède à l'animation et au plaisir. Ici l'état contrastant est déterminé par le changement de l'activité d'une tendance en non activité, ou réciproquement, mais il y a un nouvel état synthétique de l'esprit qui résulte des nouvelles conditions de son activité, et qui est le sentiment, opposé dans chaque cas, qui suppose une synthèse psychologique des tendances éveillées et une appréciation de leur activité par rapport au moi.

Ce fait est fréquent dans le mode de contraste que nous venons d'examiner. D'autres fois de nouvelles tendances opposées aux précédentes sont réellement mises en activité — on voit ainsi parfois l'amour succéder à la haine et l'estime au mépris, et cela implique les jugements, et les tendances motrices se combinent pour des fins en opposition complète avec celles qui étaient impliquées par le précédent fonctionnement de l'esprit — c'est encore le mode de contraste qui se produit quand la sensation subjective d'une couleur succède à la perception de la couleur complémentaire.

Ces cas ne paraissent pas offrir de difficulté particulière. La cause qui les produit est celle qui produit les formes précédentes ; nous avons vu que lorsqu'une tendance est restée inactive pendant un temps relativement long, qui peut d'ailleurs être seulement de quelques secondes — comme cela a lieu pour la respiration, — par exemple, cette tendance si elle a une certaine importance dans l'organisme, est prête à se remettre en activité à la moindre occasion, d'un autre côté, les tendances qui sont en activité à un moment donné ne peuvent pas rester continuellement actives, il y a là une double cause de phénomènes contrastants.

Il est très difficile, comme l'on sait, de laisser le bras étendu horizontalement pendant quelques minutes seulement. La fatigue survient bientôt. Mais tout état prolongé du corps et de l'esprit finit en général par amener aussi une fatigue plus ou moins consciente, un état tel que nos tendances organiques risquent d'en être troublées. C'est une raison — non pas toujours, mais d'une manière générale, — pour que cet état cesse, car à l'état normal la systématisation psycho-organique est assez marquée pour déterminer l'arrêt des phénomènes qui ne seraient pas en accord avec les tendances dominantes, et dont le développement nuirait à ces tendances. Cette inhibition peut

être déterminée soit par une volition, soit par une association systématique ne comprenant pas l'intervention du pouvoir personnel. Si nous regardons quelque temps un objet trop brillant nous finirons par détourner volontairement les yeux, de même si nous éprouvons quelque part des émotions trop persistantes et si nous n'avons aucune raison de rester, nous nous en irons, mais aussi une préoccupation qui nous obsède ne nous obsède pas continuellement, et sans l'intervention de la volonté, il se produit, comme l'a fait observer M. Spencer, de fréquentes rémissions, de même si l'on a pris une position gênante on remue, sans y prendre garde, au bout d'un moment, pour se mettre mieux à l'aise.

Il y a bien des chances, comme l'indique ce fait genéral de la périodicité et du rythme des fonctions organiques et psychiques, pour que le complexus de phénomènes qui succède à un complexus différent soit un de ceux qui ne pouvaient se manifester librement en même temps que celui-là. En effet, nos systèmes psycho-physiologiques tendent à être presque constamment mis en jeu par les excitations venues du dehors, ou par voie réflexe, par les idées et les autres phénomènes psychiques. Or, si l'excitation persistant le système psycho-physiologique ne peut être éveillé, la tendance acquiert souvent plus de force, de telle sorte que, dès que la possibilité d'aboutir existera, soit par suite d'un changement dans les circonstances extérieures, soit parce que son développement lui permet de changer l'orientation de l'esprit et d'inhiber à son tour les tendances qui s'opposaient à elles, la tendance se manifestera par l'éveil d'un complexus de phénomènes. D'un autre côté il est bien sûr que ce qu'une tendance en activité tend le plus à exclure selon la loi de l'inhibition systématisée, c'est la tendance qui lui est directement opposée — ainsi la bienveillance envers une personne exclut la malveillance, etc., il est donc naturel que

lorsque deux tendances opposées coexistent en nous et que l'une s'est manifestée pendant un temps assez long, ce soit l'activité de l'autre qui la remplace. Il arrive, par exemple, que la même personne nous plaît par certains côtés et nous déplaît par d'autres. Si pendant un certain temps c'est la première impression qui a dominé en nous, la seconde paraîtra ensuite avec plus de force et son apparition sera certainement causée en grande partie par la domination trop longue de la première. Il arrive aussi que l'on s'illusionne, presque volontairement sur la nature d'une personne, on ne remarque dans sa conduite que ce qui peut en donner une idée favorable, le reste passe presque inaperçu — il ne faut pas croire pourtant que ces expériences soient entièrement perdues, il se passe souvent alors un fait qui est la reproduction avec les différences que comporte l'état normal du dédoublement de la personnalité observé et créé par M. Pierre Janet et que j'ai eu déjà l'occasion de citer. Il se forme en nous non pas tout-à-fait deux personnalités, mais deux groupes de tendances opposés, dont l'un garde la direction de l'organisme et détermine l'orientation consciente de l'esprit, dont l'autre passe presque inaperçu et s'organise insensiblement — et ces deux groupes sont complémentaires, ce que l'un ne peut s'adapter est saisi par l'autre, chacun ne connait que lui-même. Toutes les petites particularités, les paroles, les actes, que nous ne voulons pas voir sont enregistrées et classées dans l'inconscient, et un jour, lorsque l'orientation consciente de l'esprit change, lorsqu'un trait plus visible que l'autre nous a forcés d'ouvrir les yeux, où lorsque la tendance inconsciente développée peu à peu finit par déterminer l'inhibition de la tendance opposée nous sommes surpris — si nous n'avons pas des notions suffisantes de psychologie — de trouver en nous des sentiments qui nous paraissent tout naturels et très développés et qui sont entièrement

opposés à ceux que nous croyions avoir seulement jusque-là. Et nous nous rappelons alors une foule de détails, de circonstances qui nous avaient à peine frappés — ou qui nous avaient frappés à notre insu — et nous nous souvenons aussi de certaines impressions désagréables qui nous avaient semblé tout-à-fait passagères et insignifiantes, qui ne se reliant à aucune des tendances dominantes ne nous étaient pas revenues en mémoire, et qui maintenant se trouvant en harmonie avec le nouveau système dominateur dont elles étaient l'expression fugitive, reviennent en nous, se coordonnent et se développent. Bien souvent les phénomènes n'apparaissent pas sous une forme aussi caractéristique, mais il n'est pas rare de voir une même personne manifester successivement deux manières de voir absolument opposées, deux sentiments contraires à l'égard d'une personne ou d'une chose ; c'est une forme affaiblie du cas précédent. Et cela peut se généraliser ; cette pluralité, cette diversité des idées et des sentiments est très fréquente. Si tous ces éléments psychiques ne se coordonnent pas en se rectifiant réciproquement de manière à former des idées, des tendances générales ou chacun d'eux joue son rôle, ce qui arrive souvent, puisque la vie indépendante des éléments psychiques composés est loin d'être une chose rare, il se forme ainsi plusieurs coordinations opposées, chacun des éléments s'associant avec ceux qui s'harmonisent le mieux avec lui et l'activité contraire de ces deux groupes qui se succèdent dans la direction de l'organisme à des intervalles plus ou moins réguliers est évidemment une cause fréquente de la forme de contraste que prend l'association des faits psychiques.

Les faits généraux qui expliquent le second groupe d'associations par contraste successif peuvent aussi produire des associations par contraste simultané — c'est l'inverse de ce que nous avons constaté tout à l'heure.

Supposons, en effet, qu'une tendance ait été en activité assez longtemps pour fatiguer l'organisme, la tendance opposée pourra commencer à se manifester avant que la première ait complètement cessé d'agir, et l'on aura un effet de contraste simultané produit par les causes qui déterminent généralement le contraste successif.

D'ailleurs, si l'on y regarde de plus près, on voit qu'il faut non pas confondre, mais rapprocher les deux groupes de causes, les deux mécanismes différents que nous avons distingués. Dans un cas comme dans l'autre, l'association par contraste est due à la réaction de l'organisme opprimé par la persistance de l'activité d'une tendance. Seulement il arrive quelquefois que cette activité soit d'abord coordonnée, utile ou agréable, et qu'elle ne commence à être nuisible qu'au bout d'un temps plus ou moins long, et c'est alors d'une manière générale, le contraste successif qui se produit — dans d'autres cas son existence seule suffit pour gêner considérablement les habitudes psychiques et organiques et l'éveil des tendances opposées se fait immédiatement. Il se produit alors, en général, une association par contraste simultané. Nous avons vu que cette association pouvait , par la combinaison de tendances opposées, aider à la précision et augmenter la complexité du fonctionnement de l'esprit en préparant une tendance synthétique plus large, le contraste successif aussi a son utilité évidente en nous aidant à conserver un équilibre organique et mental relatif.

§ 6.

Il me semble que nous avons ainsi rendu compte de tous les faits de contraste successif énumérés tout à l'heure, ils se ramènent tous, en somme, à la réaction des tendances comprimées. Depuis les phénomènes de la vision des couleurs complémentaires, jusqu'aux alternatives de tristesse et de joie, de bienveillance et de méchanceté

nous trouvons partout et toujours le même phénomène : un désir contrarié, une tendance non satisfaite, qui réagissent et se manifestent d'autant plus qu'ils ont été plus ou moins empêchés de le faire, et que les tendances opposées sont fatiguées par une activité correspondant à leur repos.

La loi d'association par contraste successif nous est apparue comme un résultat nécessaire du fonctionnement de l'esprit selon les lois de l'association systématique et de l'inhibition. Elle se présente donc avec une portée très générale ; bien qu'elle ne donne pas toujours lieu à des phénomènes trés nets, elle existe toujours comme tendance. Un phénomène n'est pas toujours remplacé par un phénomène absolument opposé, si je regarde vaguement et très peu de temps un papier rose, et que je regarde ensuite un papier gris, il n'est pas sûr que j'aurai la perception subjective de la couleur complémentaire, il faudrait que la vision ait été assez prolongée pour qu'il y ait une fatigue réelle des organes — de même après une douce gaîté on n'est pas forcément triste, mais on est peu porté à la gaîté après avoir trop ri.

D'une manière générale, la réaction n'est extrême, le contraste n'est très marqué que dans le cas où la capacité de l'esprit pour le premier phénomène a été, ou peu s'en faut, complètement épuisée et où le second, le phénomène produit par contraste successif, s'accorde d'autant mieux avec les nouvelles conditions d'existence qu'il diffère plus de l'autre. On croit que, ici encore, comme pour le contraste simultané, nous avons une série de cas plus ou moins marqués et que si les phénomènes peuvent être plus ou moins nets, cependant la tendance à déterminer un fait de contraste existe toujours, et résulte du fonctionnement normal de l'esprit. Elle se manifeste plus ou moins par l'aspect que prennent les phénomènes suivants. La tendance au contraste se traduit ainsi de mille et

mille manières qui souvent passent inaperçues — par l'accueil plus cordial d'un ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps, ou d'un indifférent qui est resté quelque temps malade chez lui sans voir personne, ou d'un compatriote inconnu qu'on a quelquefois plaisir à rencontrer en pays étranger. L'association par contraste successif que l'observation nous fait voir souvent dans la vie normale, dont les cas pathologiques nous montrent la déformation, paraît donc bien, si l'on analyse suffisamment son mécanisme, être le résultat d'un mode général du fonctionnement de l'esprit.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

La loi du contraste est en somme un résultat nécessaire des deux grandes lois de l'association systématique et de l'inhibition systématisée dans les conditions du moins où elles s'exercent chez l'homme. Un système psychique quelconque qui s'établit, une nouvelle croyance à laquelle nous adhérons, un nouveau sentiment qui s'impose à nous, tendent par le seul fait de leur existence, à exclure de l'esprit, au moment actuel, tout ce qui ne peut pas s'accorder avec eux — c'est le fait général dont la loi d'inhibition est l'expression abstraite, — mais pour s'établir, l'état nouveau est obligé d'employer certains éléments des états qui lui sont complètement opposés si nous nous sentons portés à admettre la vérité de telle ou telle théorie scientifique ou philosophique, le darwinisme, l'évolutionnisme, l'existence de l'homme tertiaire, la réalité des atomes chimiques, il se produit en nous une systématisation particulière d'un certain nombre de données de l'expérience, d'idées acquises d'une manière ou de l'autre ; mais d'un autre côté il tend à se produire une désagrégation de certaines idées antérieures qui ne peuvent s'adapter aux nouvelles conditions d'existence qui leur sont faites, et auxquelles les nouvelles idées empruntent un grand nombre d'éléments pour les classer d'une manière différente. C'est par l'intermédiaire de ces éléments communs que les systèmes opposés paraissent s'éveiller — car les anciennes affinités de ces éléments ne peuvent guère disparaître immédiatement, et les anciennes habitudes persistent encore quelque peu. Une fois ces éléments mis en jeu, la loi d'associa-

tion systématique et les lois de la vie indépendante des systèmes psychiques nous expliquent le reste : l'éveil de l'ancien état d'esprit et les coordinations secondaires qui en résultent. L'association par contraste simultané est donc essentiellement une *association systématique déterminée par une activité sur laquelle s'exerce une inhibition imparfaite.* — Comme dans les coordinations actuelles de notre vie, tout est généralement imparfait, la tendance au contraste simultané peut être regardé comme un fait général.

Le contraste successif est, comme nous l'avons dit, essentiellement de même nature. Ici encore nous retrouvons une association systématique précédée d'une inhibition imparfaite ; la tendance comprimée réagit avec d'autant plus de vigueur qu'elle a été plus longtemps comprimée, et aussi qu'elle a pu préparer sa réaction, c'est-à-dire qu'elle a été enrayée en quelque manière imparfaitement, — l'arrêt tout en étant très long peut-être et très rigoureux quand la tendance cherche à se développer au-delà de certaines limites, — lui a permis cependant de commencer à s'organiser et de se développer jusqu'à un certain point. C'est au moins ce qui se produit souvent. Mais le contraste successif est marqué encore par le fait de l'arrêt exercé en retour par les tendances contrastantes. Quoi qu'il en soit, le contraste successif ne se produit que lorsque l'inhibition exercée sur la tendance contrastante vient à être insuffisante pour en arrêter le développement. La même formule s'applique donc rigoureusement aux deux formes principales de contraste que nous avons étudiées à part, mais qui, dans la réalité se confondent plus ou moins et s'enchevêtrent. C'est ainsi que par le mécanisme que nous avons étudié, l'association par contraste, grâce à la multiplicité et à l'indépendance relative des systèmes psychiques, naît du fonctionnement des deux grandes lois qui tout d'abord semblaient

devoir l'exclure : la loi de finalité et la loi d'inhibition. Nous avons eu, de plus, l'occasion de constater qu'elle prenait sa part, en bien des cas, à la systématisation générale de l'esprit.

LIVRE III.

Les associations par contiguïté et ressemblance.

---

§ 1.

Il y a dans tout composé quelque chose qui ne peut se retrouver dans ses éléments, à savoir l'ordre même de ces éléments, leurs relations réciproques et les résultats généraux qui en dérivent. C'est la connaissance de ces faits et de ces lois, résultant de la combinaison des éléments qui constitue véritablement la connaissance d'un composé. Elle n'achève pas cette connaissance mais elle lui est indispensable, et celle-ci n'existe pas sans elle. Je n'hésite pas à croire que l'homme qui aurait en un tas, sous les yeux, tous les matériaux d'une pendule, mais qui ne pourrait les reconstituer soit réellement, soit idéalement, connaîtrait bien moins la pendule que celui qui en verrait simplement l'extérieur et qui saurait que sa fonction est de marquer les heures. La connaissance des éléments, utile, et même nécessaire pour comprendre pleinement la nature du composé, pour en modifier rationnellement le mécanisme, pour en diriger d'une manière éclairée le fonctionnement, doit toujours s'associer à la connaissance des relations de ces éléments, et de la loi particulière qui exprime la nature propre et spécifique d'un objet en énonçant le résultat général des relations de ces éléments, la fin vers laquelle ils convergent tous.

Deux écueils sont à éviter dans la construction d'une science, l'empirisme et la métaphysique : la métaphysique (en un sens donné, celui que lui attribuait Auguste

Comte, car si l'on entend par métaphysique la recherche des principes généraux de la philosophie, la portée du mot change tout à fait), consiste essentiellement dans une explication vicieuse de l'harmonie des éléments, l'empirisme consistera essentiellement dans la suppression de cette harmonie. En biologie, par exemple, la métaphysique consistera à expliquer l'unité du corps humain et les relations des organes par une entité quelconque, âme, archée, principe vital, etc. ; l'empirisme consisterait à ne tenir aucun compte de la loi d'ordre et de finalité à laquelle se conforment les phénomènes vitaux, à ramener les processus vitaux à des phénomènes physico-chimiques, et ceux-ci à des phénomènes mécaniques, et à croire que l'on a ainsi trouvé tout ce qu'il y avait à chercher. Sans doute, la réduction des phénomènes vitaux aux phénomènes physico-chimiques et de ceux-ci aux phénomènes mécaniques est désirable si elle est possible ; mais alors même que l'on aurait réduit à une formule mathématique tous les phénomènes matériels dont la synthèse constitue la vie, il resterait encore à considérer l'*ordre même* de ces phénomènes, *leurs relations réciproques* et *le résultat général de ces relations*, et c'est là proprement l'objet de la science biologique. — C'est en ce sens qu'il faut interpréter l'*idée directrice* de Claude Bernard. L'illustre physiologiste ne voyait pas d'autres éléments dans la vie que des phénomènes physico-chimiques, mais le groupement de ces phénomènes lui paraissait appartenir à un autre domaine que celui de la chimie, et malgré les critiques qu'une analyse minutieuse pourrait faire naître à l'égard de quelques-unes de ses formules il a bien distingué la loi, l'idée directrice à la fois des phénomènes dont elle exprime l'arrangement et de la cause occulte dont l'utilité est nulle.

Si nous considérons l'autre science voisine de la psychologie, la science sociale, nous trouvons des occasions

de remarques semblables. A côté d'idées théologiques : la Providence, le droit divin des rois, etc., on trouve des idées métaphysiques : la société, considérée comme une sorte d'entité mystérieuse ; le progrès, qui est devenu pour certains une manière de dogme métaphysique ou religieux ; l'âme de la patrie, qui est pricipalement une conception poétique, et qui, susceptible d'ailleurs d'une interprétation positive très acceptable, semble bien être parfois conçue comme une sorte d'entité vague et mal définie, et des idées empiriques, qui portent à méconnaître les conditions générales de la vie des sociétés, à les considérer comme une sorte de juxtaposition d'éléments semblables par les qualités individuelles desquels l'ensemble paraît entièrement constitué.

Le premier écueil, la métaphysique, est peut-être aujourd'hui plus facilement évité quand il se présente sous ses formes traditionnelles. Le second est peut-être actuellement plus dangereux. L'école spiritualiste n'a pas su toujours se garder du premier, et l'école expérimentale a fréquemment échoué sur le second. Le premier c'est en psychologie l'explication de la synthèse des phénomènes par l'âme et les facultés considérées comme des êtres métaphysiques ; le second c'est la suppression de la synthèse psychique et le fait de ne tenir aucun compte, dans l'étude de l'esprit, de ce qui est l'esprit même. Une des causes des erreurs commises est, sans aucun doute, la prédominance trop grande de l'esprit d'analyse. La grande école de psychologie qui va de Hartley et Hume à Bain et Stuart Mill, a montré avec le talent ou le génie de l'analyse un manque excessif de dispositions à la synthèse. M. Spencer, qui continue à certains égards cette école, en a rajeuni les doctrines et les a en partie corrigées parce qu'il possédait à un degré éminent ce qui manquait à ses devanciers, le don de la synthèse — encore est-il resté quelquefois lui-même arrêté dans l'empirisme.

Au reste, il ne faut pas voir dans la méthode analytique, la seule cause et surtout la cause logique de l'erreur commise. L'analyse, en effet, pourrait s'appliquer aussi bien à l'ordre des éléments d'un fait composé qu'à ces éléments eux-mêmes ; mais en fait, et cela au reste n'est pas très malaisé à comprendre, les philosophes, les psychologues qui s'appliquent surtout à l'analyse, portent leur attention sur les éléments qu'ils dissocient plutôt que sur les relations synthétiques supérieures des phénomènes, — de plus ils prennent souvent un élément qui se présente à eux sans chercher à reconstituer le groupe dont il faisait partie. Les lois abstraites qu'ils dégagent proviennent plutôt de l'abstraction d'un caractère particulier de certains phénomènes considérés isolément, de la comparaison des qualités secondaires de certains faits (comme la loi qui fait de toute idée la copie affaiblie d'une impression [1],) ou encore de la considération des rapports d'un certain nombre de faits envisagés dans quelques-unes de leurs relations réciproques un peu superficielles, à l'exclusion des autres faits et des autres relations dont la considération serait nécessaire pour donner à la loi son vrai sens et permettre de comprendre la synthèse réelle des phénomènes (comme les lois de l'association par contiguïté et ressemblance), que de la synthèse abstraite qui réunit en une loi générale les relations réciproques et essentielles, — celles dont les autres ne paraissent que des formes particulières — d'un nombre indéfini de faits (comme la loi de l'évolution de M. Spencer), ou qui, en énonçant une loi particulière s'occupe de la mettre en harmonie avec les autres lois particulières ou avec les lois plus générales de manière à ce que le tout offre bien un système complet ou bien des éléments qui pourront, avec le progrès de la science, se coordonner en système.

1. Hume. *Traité de la nature humaine.* (Traduit en français par M. Pillon.)

Les associationistes ont voulu ramener toutes les opérations de l'esprit à des associations par contiguïté et ressemblance. Nous examinerons tout à l'heure la portée réelle de ses lois, mais nous pouvons voir déjà qu'elles ne peuvent en aucune manière avoir la portée qu'on leur a attribuée. Si quelqu'un définissait une pendule en disant que c'est une association de verre, de marbre, d'acier et d'émail, unis suivant les lois de contiguïté de sorte que l'émail est toujours avec l'émail, le verre avec le verre, et les ressorts divers toujours les uns avec les autres, en négligeant de nous dire que l'on se sert du tout pour mesurer le temps, j'imagine que sa description paraîtrait insuffisante et que si jamais nous n'avions vu de pendule nous aurions de la peine à nous faire une idée précise de cet objet. C'est un peu ce que l'on a fait en décomposant l'esprit en états forts et états faibles qui s'associent parce qu'ils se ressemblent ou parce qu'ils ont été une fois ensemble selon le hasard des circonstances. Si nous démontons une pendule, nous avons des rouages et des fragments, nous n'avons plus une pendule, et si nous décomposons un esprit en idées et sensations nous n'avons plus un esprit. Si par exemple nous décomposons une croyance, et nous disons qu'une croyance est une association d'idées, nous n'avons plus une croyance et nous n'en avons pas une définition, mais nous avons des phénomènes dont la réunion, dans certaines conditions et selon une certaine loi, constitue une croyance : c'est cette loi qu'on détruit quand on décompose le phénomène et c'est cette loi qu'on néglige quand on ne voit dans le jeu de l'esprit que des associations par ressemblance et contiguïté. Expliquer psychologiquement un phénomène c'est le rattacher aux lois générales du fonctionnement de l'esprit, c'est-à-dire rechercher quelle est sa fonction dans la vie psychique et de quelle manière cette fonction résulte du jeu de ses éléments — de même

qu'on étudie un organe à la fois en ramenant autant que possible les propriétés de ses éléments aux propriétés générales de la matière vivante, en tâchant de comprendre comment les conditions particulières de leurs manifestations modifient ou compliquent ces propriétés, et quelle place tient l'organe en question dans la coordination générale de l'organisme. On expliquera par exemple un sentiment en montrant à quels organes, à quelles tendances générales il se rapporte, et dans quelles circonstances particulières de l'état de ces organes ou de ces tendances il se produit — et on expliquera un sentiment particulier chez une personne déterminée en le rapprochant des tendances dominantes qui constituent la personnalité au sein de laquelle il se développe, et comment il est déterminé en ce cas par une combinaison particulière de certains éléments, combinaison qui est la caractéristique même de la personne. On ne peut rien expliquer en psychologie que par le mode de groupement des éléments qui constitue soit la finalité générale de l'esprit, soit le mode de finalité particulière d'une personnalité.

Une des causes de l'empirisme, c'est que l'on s'est habitué à regarder les lois comme des choses purement subjectives et sans réalité. Les notions sur le réel ont été profondément perverties par diverses influences, entre autres par l'habitude du concept de substance et l'on en est venu à nier la réalité de ce qui ne possédait pas le caractère où l'on avait cru trouver la réalité par excellence. Il semble qu'il y ait eu ici un effet particulier de l'association par contraste. Ceux qui ont rejeté la réalité de la substance ne l'ont plus guère trouvée que dans les faits, identifiés parfois avec les perceptions, et ils ont tout ramené à ce qui leur semblait la seule réalité possible — c'est ainsi que la sensation transformée a tout expliqué et explique encore trop de choses. Les métaphysiciens ne trouvant la réalité que dans des substances inaccessibles

à l'expérience, les empiristes sensationnistes ou matérialistes ne l'ont trouvée que dans l'expérience sous sa forme la plus facile à constater. Les premiers n'ont pas vu que la substance est une hypothèse qui n'explique rien et ne sert à rien, les seconds n'ont pas vu qu'un fait sans loi n'est plus un fait, mais une fiction impossible à constater, et même à concevoir ou à imaginer. Le néo-criticisme à peu près seul a tenté de constituer un phénoménisme rationnel, mais la façon dont il comprend le phénomène et la loi, sa théorie de la connaissance ou sa logique générale, ne me paraît pas suffisamment nette encore. Il me semble par exemple qu'elle n'est pas absolument la même chez M. Renouvier et chez M. Pillon, ni même peut-être en divers endroits des écrits, si profonds et suggestifs d'ailleurs, de M. Renouvier. A mon sens, la réalité de la loi et celle des faits sont exactement les mêmes et j'accepte à la fois les deux formules : la loi est l'ordre abstrait des phénomènes, le phénomène est une rencontre de lois [1]. Il semble assez évident, d'ailleurs, que si les faits sont des composés de lois, la loi sera un abstrait des phénomènes. Elle est, à ce titre, partie des faits, et l'on doit remarquer que, si la loi n'a pas d'existence en dehors des faits, le fait n'a pas non plus d'existence en dehors de la loi. Nous ne connaissons pas plus de loi sans faits que de faits sans loi ; et si, par abstraction, nous retirons une loi d'un fait ou d'un groupe de faits — ce qui revient au même, car nous ne connaissons pas de phénomène absolument simple, — le fait n'existe plus en réalité, pas plus que la loi n'existe réellement sans lui. En réalité, les lois ne sont pas, par elles-mêmes, des abstractions isolées, il ne faut pas confondre une loi avec la formule que nous nous

1. On peut voir à ce sujet mes deux notes sur *La réalité des rapports* et *Le rapport de ressemblance* dans la *Critique philosophique*, avril et juin 1885.

en faisons, la formule est une représentation de la loi, elle est un composé de mots et d'éléments abstraits, mais si l'idée d'une loi est une pure abstraction la loi elle-même existe dans les faits concrets. Du moment que des éléments existent et forment un tout, le rapport de ces éléments est aussi réel que l'existence du fait composé qui implique essentiellement l'existence de ce rapport. Un fait en somme est essentiellement une loi d'autres faits. L'existence d'une locomotive est un fait, et c'est la loi même selon laquelle sont assemblées les diverses parties de la locomotive — supprimez l'arrangement, les rapports, la loi, le fait disparaît, la machine n'existe plus, il n'en reste que les éléments ; prenez un de ces éléments : un sifflet, un régulateur, une roue — supprimez encore la loi, l'ordre des phénomènes, le fait disparaît, vous n'avez plus que des éléments ou des morceaux — et ainsi de suite. Un fait quelconque est un résultat des rapports de ses éléments et n'existe que par leur réalité. La nature du fait et de la loi ne peut d'ailleurs être examinée à fond qu'avec plus de développements qu'il ne m'est possible d'en donner ici à ce sujet, et nous serions facilement amenés à aborder le problème de la connaissance. Je m'abstiens de m'engager dans cette voie et je me contente d'avoir indiqué ce qui me paraissait se rapporter à notre sujet actuel : la critique des théories empiriques, et l'examen des lois de l'esprit.

Les psychologues associationistes ont tâché de montrer que tous les actes de l'esprit se ramènent à des associations par contiguïté et ressemblance. Je crains un peu que le verbe « se ramener » n'ait causé ou fixé quelques erreurs, — en un sens on ne ramène jamais un fait à un autre fait, une loi à une autre loi, on peut seulement découvrir entre les deux des rapports de finalité ou de causalité, de synthèse ou d'analyse — croire que l'esprit

se ramène à des associations par contiguïté et ressemblance, ce serait admettre que l'esprit n'*est* que de telles associations ; c'est croire que ces formes de groupement sont les formes les plus hautes et les plus élevées, comme les plus inférieures de la vie psychique. Mais tout ce que nous avons vu jusqu'ici nous autorise à croire que la théorie ainsi comprise n'est pas juste, les principes généraux de l'esprit dont l'expérience nous a montré la généralité ne sont pas ceux qu'a étudiés l'associationisme anglais. Nous avons vu que la grande loi de l'esprit c'est la finalité, l'association systématique, se présentant à nous sous diverses formes que j'ai tâché de spécifier. Nous avons ici à étudier les lois de l'école anglaise, et ce sera une nouvelle occasion de vérifier la valeur des principes généraux exposés dans le cours de ce travail. En examinant la théorie associationiste nous pourrons voir si les lois de contiguïté et de ressemblance sont de véritables lois, et si elles peuvent nous rendre compte réellement des fonctions de l'esprit ou bien si elles ne seraient pas entièrement subordonnées à des lois synthétiques plus hautes, et si elles ne seraient pas même des apparences illusoires plutôt que des lois réelles.

§ 2.

C'est la physiologie et la sociologie qui nous fournissent la loi de finalité, d'association systématique dont l'application à la psychologie paraît indispensable. De nos jours, en effet, la biologie et la psychologie d'un côté, la psychologie et la sociologie de l'autre deviennent inséparables. Or, l'école associationiste a beaucoup trop négligé les phénomènes physiologiques et n'a pas tiré des phénomènes sociaux tout ce qu'elle aurait pu en tirer. Ou bien les psychologues qui, comme Bain, ont accordé dans leurs ouvrages une place importante à l'étude des phénomènes physiologiques, ont manqué de l'esprit de synthèse et se

sont trop bornés à des descriptions ou à des analyses, à des rapprochements intéressants, utiles souvent mais qui ne se rapportaient pas suffisamment au problème fondamental de la psychologie qu'ils avaient cependant l'intention de traiter. En fait une conception d'ensemble de la psychologie et de ses rapports avec la biologie et la science sociale suffit, alors même qu'on n'entre pas dans le détail, pour faire abandonner ou tout au moins modifier considérablement les théories acceptées trop généralement dans l'école expérimentale.

La psychologie comprend l'étude des impressions faites sur un individu vivant par son milieu, et les réactions de l'être vivant sur le milieu — toutes les combinaisons internes qui influent à quelque degré sur le mode de réception et sur le mode de réaction, sont de son domaine. Nous reviendrons plus loin sur ce point, en tâchant de synthétiser les faits et les lois qui précèdent en une conception générale et positive de l'esprit. Tous les phénomènes psychiques apparaissent ainsi comme des signes de tendances, de divers processus qui s'accomplissent dans l'organisme et qui constituent la réaction de l'individu ; ce sont essentiellement ces processus , ces tendances et leurs groupements divers qui sont l'objet de la psychologie ; les phénomènes subjectifs ne nous intéressent que parce qu'ils sont produits par eux et qu'ils nous les montrent à l'œuvre, un fait psychique quelconque, ne prend un sens, une signification véritable, que lorsque nous avons pu déterminer son rôle dans la réaction de l'individu.

Il paraît évident tout d'abord, que les lois de ressemblance et de contiguïté ne peuvent, à ce point de vue, servir à exprimer synthétiquement l'activité mentale. Elles ne nous donnent nullement la principale forme des actions réceptives et des réactions de l'esprit ; elles ne nous apprennent absolument rien sur la principale fonction de

l'esprit : la coordination des impressions et des actes. Elles font abstraction du caractère principal de notre activité, de celui sans lequel l'esprit ne serait pas l'esprit : la finalité. C'est cette coordination, cette synthèse psychique, qu'il faut constater d'abord et mettre avant tout en lumière. Alors même que l'on retrouverait toujours dans tous les actes de l'esprit, des applications de la loi de ressemblance et de la loi de contiguïté, ce qui d'ailleurs ne se vérifie pas, il faudrait encore constater que ces deux lois elles-mêmes ne se manifestent qu'en se soumettant à une loi supérieure, la loi d'association systématique, sans laquelle l'esprit ne subsisterait plus et qui exprime seule la forme essentielle de l'activité mentale, considérée au point de vue synthétique de la psychologie générale.

Dira-t-on que les lois de l'école associationiste n'ont eu pour but que d'expliquer la coordination de l'esprit en montrant le mode selon lequel cette coordination s'effectue ? Il y a lieu, en effet, d'examiner directement et par les faits, le rôle de la contiguïté et de la ressemblance, et c'est ce que nous allons faire, mais il n'en est pas moins vrai que, au lieu de chercher à expliquer par la contiguïté et la ressemblance la finalité de l'esprit, les psychologues de l'école empirique ont eu très souvent une tendance à remplacer par leurs nouveaux principes, toutes les lois supérieures, et il leur semblait, non pas que les associations par contiguïté et ressemblance étaient pour ainsi dire la matière d'une forme supérieure, mais qu'elles étaient cette forme même et certainement ils ont cru, quand ils y ont pensé, — et ils n'y ont pensé la plupart du temps, que d'une manière assez vague, — que leur associationisme avait pour effet de débarrasser la psychologie de tout principe supérieur — une loi plus synthétique ayant pour eux un aspect quelque peu métaphysique — ou théologique peut-être.

Aussi, le point de vue synthétique a été complètement négligé par eux. Parfois même, on dirait qu'ils n'ont pas seulement aperçu le problème. Il leur est arrivé, quand ils voulaient se faire une idée de l'esprit, de n'en voir que les éléments, la matière, si je puis dire, les impressions, les idées, sans prendre garde à la loi générale qui unit ces idées et ces impressions et sans s'apercevoir que, si ces impressions et ces idées n'étaient pas unies dans un ensemble, dont la forme est précisément ce qui nous importe, elles ne constitueraient pas plus un esprit qu'une carrière de pierre ne constitue un monument. On n'a plus aucun doute sur ce point en examinant les définitions qu'ils ont donnée. L'esprit, a dit Hume, est un faisceau de perceptions; et Bain : « pour définir l'esprit, il faudrait enfermer dans quelques mots, par une généralisation convenable, toute la famille des faits mentaux, et en exclure tout ce qui a un caractère étranger, » et cette phrase, susceptible d'ailleurs d'une interprétation correcte, fait cependant pressentir une façon de ne pas comprendre la question qui aboutit à faire admettre que l'esprit est « l'opposé de la matière, ou pour mieux dire de ce qu'on appelle le monde extérieur ». La définition de Hume équivaut à dire que le Parthénon est un tas de pierres, celle de Bain, à expliquer la nature d'un tableau, en affirmant que c'est le contraire d'une symphonie.

M. Spencer a évité l'écueil de l'empirisme, en définissant l'esprit par l'adaptation des relations internes aux relations externes ; sa conception générale, critiquable à certains égards, est, en tout cas, très supérieure à celles que nous venons de voir — de même, les physiologistes ou les pathologistes psychologues, en Angleterre, MM. Maudsley, Ch. Bastian, Ferrier, etc., ont su se garder d'un usage exagéré des lois de l'association. L'école expérimentale française s'est également mieux préservée que l'école anglaise des dangers de l'empirisme, au moins

depuis Cabanis. On trouve, par exemple, dans les travaux de MM. Taine, Ribot, Espinas, un souci constant des lois générales de coordination, et l'appel aux lois de contiguïté et de ressemblance est bien moins fréquent chez eux que chez les philosophes anglais, j'en dirai autant des philosophes italiens, par exemple, MM. Lombreso, Caporali, Sergi et Regalia.

Nous allons voir tout à l'heure l'insuffisance des lois de ressemblance et de contiguïté à rendre compte des phénomènes psychiques considérés en eux-mêmes, mais nous voyons déjà que la conception générale de l'esprit que l'on a fondé sur elles est manifestement insuffisante — et l'on peut multiplier les objections. Rappelons simplement l'activité inconsciente de l'esprit et la difficulté qu'il y a à en rendre compte au moyen des lois de l'associationisme anglais. On est forcé, logiquement, par l'étude de l'habitude et de l'instinct, d'appliquer aux actes inconscients les lois de l'association. Mais pour l'associationisme, les phénomènes inconscients ne peuvent guère être que des phénomènes physiologiques, et nous nous trouvons alors en présence de nouvelles difficultés analogues aux précédentes — pas plus dans l'ordre biologique que dans le domaine de la psychologie, les lois de contiguïté et de ressemblance ne sont capables de nous donner les véritables raisons, les modes essentiels de l'enchaînement des phénomènes.

§ 3.

En abordant l'étude directe des lois de contiguïté et de ressemblance et de leurs manifestations dans les phénomènes psychiques, deux questions se posent : la première est de savoir si ces lois peuvent, à elles seules, expliquer les phénomènes de l'esprit ou s'il faut encore admettre l'existence d'une loi de systématisation, de finalité qui en règle l'application ; la seconde est de savoir

si ces lois sont de véritables principes secondaires de l'association des idées, et dans quels cas elles le sont. Il est hors de doute, par exemple, que, dans un raisonnement, nous joignons des idées qui se ressemblent en quelques points : la première question à se poser est celle-ci : n'y a-t-il dans le raisonnement que des associations par contiguïté et ressemblance, ou bien ces associations sont-elles déterminées par une autre loi selon laquelle, parmi toutes les associations par ressemblance possibles, quelques-unes seulement s'effectuent à un moment donné? La seconde question est celle-ci : les associations des phénomènes semblables s'effectuent-elles à *cause de cette ressemblance*, ou bien la finalité explique-t-elle tout et *est-ce à cause de la finalité impliquée en certains cas par la ressemblance que l'association s'effectue ?* — De même pour la contiguïté.

On a pu voir que j'ai ramené le raisonnement à un certain mode de systématisation des éléments psychiques, en tâchant de préciser la nature de ce mode et la nature de ce groupement, l'examen que nous avons à faire à présent servira en quelque sorte de contre-épreuve à la théorie exposée plus haut. — Prenons un exemple de raisonnement concret. Un chasseur voit un perdreau passer devant lui en volant, à quarante pas. S'il est assez peu habitué à la chasse pour réfléchir et raisonner au lieu de tirer instinctivement, il se dira, (en abrégeant beaucoup), qu'il doit jeter le coup en avant de l'oiseau et cherchera à viser en conséquence. Il sait, en effet, que pendant le temps qu'il faut pour presser la détente et faire partir le coup, l'oiseau aura fait un certain chemin et que s'il visait juste le coup porterait derrière l'oiseau — il se produit en lui, très rapidement, un certain nombre de perceptions et d'idées qui se combinent, il y a un cas très net de raisonnement. On peut y trouver une application de la loi de similarité. En effet, le vol de l'oiseau

est assimilé à tous les mouvements que le chasseur a pu observer et les mêmes propriétés lui sont attribuées, de même le chasseur a pu déjà tirer lui-même ou voir tirer des coups de fusil dans des conditions semblables, et a pu observer des phénomènes analogues à celui qui fait la base de son raisonnement. Mais ce que la loi de similarité ne suffit pas à expliquer c'est ceci : comment se fait-il que ce soient ces associations-là qui se produisent et pas d'autres ? Au point de vue de la loi de ressemblance, l'oiseau en volant pourrait suggérer, soit par sa couleur, soit par sa forme, soit par les caractères particuliers de son vol, bien d'autres associations *qui n'auraient nullement convenu dans les circonstances supposées*. Et voilà précisément pourquoi elles ne se sont pas présentées — ce n'est pas la ressemblance, c'est la convenance qui est la cause directrice, le pourquoi de l'association. Parmi toutes les impressions que la ressemblance aurait pu susciter, parmi tous les états de conscience qu'elle aurait pu faire naître, ceux-là seuls se sont produits qui pouvaient s'harmoniser avec les impressions dominantes au même moment. Il y a ici une sélection opérée par l'appareil psycho-physiologique, une association systématique et une inhibition que la ressemblance ne suffit pas à expliquer, et la cause du phénomène se trouve, non pas dans une association déterminée selon la loi de similarité, mais dans l'organisation acquise du système nerveux et de l'esprit.

On pourrait multiplier les exemples — j'en choisis un vulgaire et déjà employé : je veux aller prendre le train, j'ai deux kilomètres à faire à pied, je regarde ma montre et je vois que le train partira dans cinq minutes — j'en conclus que je ne puis pas partir. Il y a encore ici des associations apparentes par similarité ; de nombreuses expériences ont pu m'apprendre le temps qu'il faut pour parcourir à pied le chemin qu'il me faut faire et qu'il y a

des chances pour que les trains de chemin de fer partent à l'heure indiquée. Mais pourquoi toutes ces idées s'éveillent-elles en moi à la vue de ma montre ? Tout aussi bien la blancheur de l'émail du cadran aurait pu me faire penser à la neige ou au lis ; ou la vue des aiguilles me rappeler celle des horloges que j'ai pu voir, ou des objets plus ou moins semblables, des aiguilles à coudre, des lances ; ou encore ma montre me rappeler d'autres montres. Aucune de ces associations ne se produit pourtant. C'est qu'il y a ici une orientation de l'esprit, un système directeur et une inhibition systématisée, c'est que je veux savoir si je puis partir et que toutes mes idées convergent vers une même fin. Comme dans le cas précédent il n'y a pas, — ou il n'y a pas seulement — association par similarité, il y a finalité et systématisation.

De même pour la contiguïté. Une sensation, une idée pourraient, au point de vue de la théorie associationiste réveiller par contiguïté un nombre incalculables d'idées différentes. Il est hors de doute, pourtant, qu'elles ne se réveillent pas toutes à la fois. Qu'est-ce qui détermine le choix ? Evidemment c'est l'état momentané ou durable de l'organisme et de l'esprit. Si je prends un livre dans ma bibliothèque pour le consulter, je ne pense pas pour cela à tous les volumes qui sont sur le même rayon — si j'ai égard à eux ce n'est qu'en tant que cela est nécessaire pour prendre celui dont j'ai besoin, — et si ce livre m'en rappelle un autre, ce sera sans doute un autre livre qui pourra me venir en aide en ce qu'il me fournira des renseignements utiles pour le sujet qui m'intéresse en ce moment, et non un livre qui se trouve à côté du premier ou bien qui lui ressemblera par le format et la couverture. Ici encore il y a systématisation plutôt qu'association par ressemblance ou contiguïté. Si le souvenir des livres qui sont à côté de celui-ci s'éveille en moi, c'est que j'ai d'autant plus de chances de trouver mon livre que je saurai

un plus grand nombre de ses relations de voisinage. Et si l'on m'objecte que la ressemblance ou la contiguïté déterminent parfois la systématisation et le choix, je pense que nous aurons l'occasion d'examiner le cas tout à l'heure.

Au reste, les psychologues associationistes ont bien aperçu ce fait que plusieurs séries d'associations sont généralement possibles (à un point de vue abstrait) et que seule l'une d'elles se réalise. Bain, selon son habitude a bien décrit le phénomène, mais je pense qu'il n'en a pas tiré toutes les conséquences.

« Quand je regarde une montagne, dit-il, plusieurs séries se présentent à moi, dans lesquelles je peux m'engager à propos de l'objet qui est devant mes yeux. En vertu de la contiguïté je peux penser aux autres montagnes de la chaîne, aux plaines et aux villages situés au-delà, à la composition minérale de la masse, à la flore, qui s'y étale, à sa structure géologique, aux évènements historiques qui s'y sont accomplis. En vertu de la similarité je peux penser aux montagnes que j'ai vues en d'autres pays, dans des tableaux ou dans les descriptions des poètes, aux formes géométriques avec lesquelles cette montagne a de l'analogie, à des effets artistiques équivalents. Toutes ces voies me sont ouvertes, mais il arrive que je m'engage dans l'une d'elles de préférence et cette préférence a un motif. Il se peut que l'une des associations ait acquis par la répétition plus de force que les autres, peut-être suis-je habitué à associer ensemble la montagne et le village voisin, et conduit comme par une transition naturelle à suivre cette association particulière. Nous trouvons une autre cause dans la présence d'un second lien d'association. Si je vois la montagne attenante, je peux m'engager dans l'association qui me fait parcourir toute la chaîne. Si j'aperçois le reflet des cascades, j'ai un

double lien de contiguïté qui porte mon esprit à la rivière qui coule du flanc de la montagne, etc.

» Je supposerai un autre cas. Une violente tempête a fait déborder les rivières, arraché les arbres, renversé les maisons et jeté partout la terreur. Les séries de pensées que suggère chacun de ces incidents sont extrêmement variées et dépendent de la disposition mentale de l'observateur à d'autres points de vue, ou des idées spéciales qui se rencontrent avec le caractère qui leur est commun à toutes. La femme du marin pense à son mari qui est sur mer. Le marchand et l'assureur ont aussi leurs pensées attachées sur cet élément. Le fermier calcule la perte de ses récoltes, le meunier entrevoit l'augmentation de la puissance motrice du canal qui fait tourner son moulin. Le météorologiste étudie la direction, la durée, la force de l'ouragan et les compare avec les cas qu'il a déjà observés. Le poète contemple des effets grandioses. L'homme religieux élève ses pensées à Dieu.

« Ces exemples supposent l'existence d'une attitude habituelle de l'esprit, une émotion, une occupation, un plan toujours prêt à servir de point de départ au mouvement de l'esprit, et se combinant avec toute stimulation qui tend à mettre en jeu les séries de l'esprit de façon à constituer un élément de l'effet composé. Les cas où la seconde association n'est présente qu'accidentellement sont régis par le même principe »[1]. Si je ne me trompe, le dernier exemple donné par Bain est très propre à montrer qu'il y a dans l'esprit autre chose que les lois de ressemblance et de contiguïté ; on y voit que le phénomène perçu éveille en chacun de nous des séries et des complexus particuliers de phénomènes selon l'organisation propre de l'esprit qui le reçoit : et c'est cette organisation que ne nous donnent ici ni la loi de contiguïté ni

1. Bain. *Les sens et l'intelligence*, p. 517 et 519. Trad. Cazelles.

la loi de ressemblance, c'est cette organisation qui dirige le développement des phénomènes, c'est elle qu'il faut étudier. Il y a là un système d'habitudes qui accueille tel état de conscience, lui permet de se développer et repousse tel autre ou l'arrête dans son développement, d'après une loi bien évidente de finalité interne. Le fait remarquable dans le cas cité par Bain, c'est que c'est partout la tendance à l'unité qui domine, à l'unité de fin, à la systématisation des états de conscience et des tendances inconscientes ou semi-conscientes, c'est cette systématisation qui constitue ce que nous appelons une personnalité ou un caractère. Chacun a ses systèmes propres d'habitudes, et c'est cette loi générale d'harmonie ou de finalité existant en chacun de nous sous des formes différentes qui détermine et règle le jeu de l'esprit. Le fermier calcule plutôt la perte de ses récoltes que l'augmentation de la force motrice du courant qui fait tourner le moulin parce que cette dernière considération n'a rien à faire dans sa vie, elle ne peut servir à diriger ses actes, elle serait inutile et n'a pas de raison d'être au point de vue de la finalité, ce qui revient à dire qu'elle ne saurait être chez lui systématiquement associée à un certain nombre d'éléments moteurs. La psychologie du caractère serait faite le jour où l'on aurait déterminé toutes les tendances, et toutes leurs associations possibles en vue de fins différentes.

Il n'est pas très utile sans doute de rappeler ici encore que cette finalité n'est pas absolue et complète — la vie des éléments psychiques nous a permis de le constater souvent. On a dit jadis que la nature ne faisait rien en vain et c'était une absurdité, dire que l'esprit ne fait rien en vain serait moins faux, mais serait faux encore, parce qu'il n'y a pas de personnalité parfaite et que nous sommes tous incomplètement unifiés mais la finalité n'en est pas moins comme nous l'avons vu, une loi générale de

l'esprit et des phénomènes psychiques. Tout ce qui est esprit est harmonie, mais les harmonies particulières de deux esprits ou de deux éléments psychiques qui sont en réalité assez semblables à deux esprits, peuvent ne pas se fondre dans une harmonie générale ; un accord parfait en *mi* est très harmonieux, un accord parfait en *fa* l'est aussi, mais si les deux se font entendre à la fois l'ensemble ne le sera nullement — et l'esprit est un orchestre où les musiciens ne s'accordent pas toujours, où le chef, quand il existe, n'est pas toujours suivi. La raison de l'harmonie psychique ne se trouve nullement dans des formes d'association par contiguïté et ressemblance, elle se trouve dans ce simple fait que l'esprit est l'expression d'un organisme et que tout organisme suppose une coordination, un fonctionnement harmonique de ses diverses parties. Si l'on voulait expliquer cette finalité, à supposer que cela soit possible, ce n'est pas dans la ressemblance et la contiguïté que l'on pourrait trouver une explication, ce serait plutôt dans les propriétés de la matière qui auraient permis la génération spontanée ou la formation lente d'un premier organisme.

Ce qui précède tend à faire admettre, je pense, que les lois de la contiguïté et de la ressemblance ne peuvent rendre compte de l'organisation psychique ; à supposer même que cette organisation ne se manifestât que par des associations de faits contigus ou semblables, elle se distinguerait encore des autres lois et devrait être examinée à part, car elle seule permet d'exprimer à un point de vue synthétique l'ensemble des lois de l'esprit. Mais il ne semble pas que la loi de systématisation se borne à régler le fonctionnement de ces lois, elle paraît aussi déterminer sans leur intervention la production de certains phénomènes, et même agir quelquefois en un sens absolument opposé. Le mécanisme mental qui détermine un écrivain à ne pas répéter trop souvent le même mot à des

intervalles rapprochés pour exprimer une même chose me semble être un cas de ce fait général. Ici la contiguïté et la similarité paraissent agir dans le même sens pour faire répéter le mot. Je ne vois que le désir d'écrire avec une certaine élégance qui puisse s'opposer à ce qu'elles réussissent. Sans doute on peut dire que l'exemple des écrivains qui ont déjà agi de la même manière peut, par similarité, exercer une influence sur celui qui tient la plume, mais je ne vois pas pourquoi cette influence ne serait pas compensée par l'exemple de ceux qui écrivent mal si ce n'était que cette dernière influence est annulée ou diminuée par le désir de bien écrire. L'écrivain tâche d'arriver à faire une œuvre qui le satisfasse, et les phénomènes psychiques s'arrangent dans un ordre déterminé par cette cause finale en dépit de la similarité et de la contiguïté. Et ces lois ne sauraient d'ailleurs expliquer cette cause, ou la cause qui l'a produite elle-même — nous serions ainsi amenés à remonter de cause en cause jusqu'au germe et de là jusqu'au premier organisme dont nous ne savons rien. Nous retombons d'ailleurs dans un cas précédemment indiqué, et c'est encore l'organisation physique que nous trouvons comme base et comme cause de l'organisation psychique. Il serait sans doute inutile de dire en faveur de l'associationisme que les différentes associations ont ceci de commun que ce sont des associations par finalité, et que c'est cette ressemblance qui expliquerait leur mécanisme. Une pareille interprétation, plus subtile que solide, se heurterait contre les objections générales exposées déjà, ou bien elle ne pourrait signifier autre chose que ceci : la finalité est la loi générale de groupement des phénomènes psychiques.

Que la loi de finalité soit d'autant plus apparente dans les phénomènes psychiques que ces phénomènes sont d'ordre plus élevé, cela n'a rien de surprenant, et c'est une vérité dont on se rend facilement compte, si l'on

songe que la supériorité d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes se mesure précisément à son degré de systématisation. Aussi est-ce dans les formes les plus élevées des fonctions mentales que les adversaires de l'associationisme ont généralement puisé leurs arguments. En revanche les formes mal coordonnées, les rêves, la folie, la rêverie, les rapprochements disparates ont fourni les plus beaux cas de « l'association des idées ». Mais en réservant ces phénomènes pour examiner tout à l'heure l'explication que les psychologues associationistes en ont donnée, nous devons dire quelques mots des formes mentales les moins complexes, mais qui fonctionnent régulièrement. Leur harmonie, si elle est plus imparfaite, comme nous avons eu plusieurs fois déjà l'occasion de le voir, en ce qu'elle résulte du consensus d'un moins grand nombre d'éléments est aussi moins imparfaite souvent en ce que ces éléments sont plus étroitement unis et mieux coordonnés au point de vue de leur fonctionnement.

Cette harmonie éclate dans les réflexes composés, dans les instincts ; mais pour rester à présent sur le domaine de la vie consciente, remarquons que les phénomènes moins complexes qu'un raisonnement ou qu'une volition réfléchie, la perception, l'imagination, témoignent aussi d'une certaine harmonie qui ne paraît pas réductible à l'association par contiguïté et ressemblance. C'est ce qui ressort clairement des théories d'après lesquelles toute sensation, toute perception, toute image est le résultat d'une sorte de raisonnement inconscient. L'esprit, a-t-on dit, est une chose qui raisonne et le mot n'a que le tort de trop généraliser un phénomène particulier — ce qui est vrai c'est que le raisonnement et toutes les autres opérations mentales ont ceci de commun qu'elles sont une coordination d'éléments unis de façon à pouvoir converger vers une même fin. M. Binet, qui a très bien analysé le raisonnement dans les perceptions, a ainsi ingénieusement

rapproché diverses formes de la vie psychique [1]. Mais une fois que l'on reconnaît cette complication et cette coordination inférieure des phénomènes les plus simples en apparence, il semble bien que le rôle de l'association par contiguïté et ressemblance paraisse de moins en moins important. Dans la perception d'un mot, par exemple, nous avons un complexus d'images nouvelles, auditives, motrices phonétiques et motrices graphiques ; comment ces diverses images se sont-elles réunies ? Ce n'est probablement pas à cause de leur ressemblance. Dirons-nous que c'est par contiguïté ? Ce serait donc parce que l'on entend un mot quand on le prononce que l'image auditive serait associée à l'image motrice de l'articulation. Mais pourquoi l'image visuelle s'associerait-elle à l'image motrice ? Sans doute à cause de l'habitude de lire à haute voix. Il me paraît manifeste que raisonner ainsi serait prendre l'effet pour la cause. L'image visuelle ne peut s'être associée à l'image motrice par la lecture que si la lecture a été possible. Or, ce qui rend la lecture possible c'est justement cette association de l'image visuelle et de l'image motrice — il est donc inadmissible qu'elle serve à l'expliquer. Et si l'on fait intervenir comme intermédiaire l'image auditive qui s'associe d'une part à l'image visuelle, d'autre part à l'image motrice, je demanderai comment l'image motrice a pu s'associer avec l'image auditive ? Quand on prononce un mot devant un enfant pour qu'il le répète et qu'il associe désormais telle image motrice et telle image auditive, on suppose évidemment que cette association est virtuellement faite ; car sans les rapports anatomo-physiologiques de l'appareil moteur et de l'appareil auditif, sans la systématisation préétablie des différents centres psychiques, aucune association entre le son et le mot prononcé ne pourrait s'établir. Ici encore,

1. Binet. *Ouvrage cité.*

ce qui dirige l'association par contiguïté, ce qui même lui donne naissance, c'est l'organisation acquise, la systématisation établie qui permet aux différentes parties de l'organisme et du cerveau de s'associer pour une fin commune. Il ne servirait à rien de prétendre que l'enfant apprend à parler en voyant parler et en entendant parler, et qu'il associe par contiguïté l'image visuelle d'une bouche qui s'ouvre avec le son émis, car pourquoi l'image visuelle d'une bouche qui s'ouvre, la perception d'un son particulier, le pousseraient-ils à ouvrir sa bouche à lui, à émettre un son semblable sinon en vertu de cette propriété des éléments psychiques, la finalité, que nous avons étudiée déjà. L'image d'une bouche ouverte tend naturellement à susciter des éléments psychiques qui puissent s'associer avec elle, la rendre plus forte et créer autour un système d'éléments qui le soutiennent, ces éléments sont évidemment les représentations motrices qui détermineront l'ouverture de la bouche ; de même pour le son. L'imitation est une forme primitive de la systématisation psychique. Je montrerais, si c'était le lieu, comment c'est une tendance naturelle, comment elle se manifeste d'une manière fort apparente dans les formes inférieures de la vie mentale, et comment elle disparaît peu à peu sous les rectifications et des inhibitions nombreuses que le développement de l'esprit lui fait subir, comment les cas anormaux et pathologiques en montrent le retour d'une manière bien curieuse. Et si nous examinions en détail la manière dont l'enfant apprend à parler, la manière dont il apprend à lire, nous verrions comment cette tendance à l'imitation, qui ne se relie pas à l'association et à la contiguïté, est utilisée au profit de la systématisation croissante de l'esprit qui finit par l'enrayer presque complètement.

Il ne saurait être question ici de reprendre en détail l'examen de toutes les classes de phénomènes psychiques,

j'indique surtout le sens général des objections qu'on peut faire, à propos de chaque fait particulier, à l'explication qu'on tenterait d'en donner au moyen des lois de contiguïté et de ressemblance. Ce que j'ai dit dans les chapitres précédents suffit pour indiquer comment cette forme générale des objections s'appliquerait à chaque cas particulier. En somme, dans ses formes les plus hautes comme dans ses formes les moins élevées, la coordination psychique reste irréductible aux lois de l'association. Indiquons, pour terminer cette revue très rapide, un domaine très vaste de l'esprit, celui de l'activité non pas inconsciente, mais instinctive que nous venons d'aborder déjà et où la similarité et la contiguïté ne peuvent rien expliquer. Si l'on songe que presque toute notre activité mentale se ramène à cette activité instinctive, à des réflexes psychiques, comme les a appelés M. Richet, ou à des fragments de réflexes psychiques, si l'on songe aussi que les actes qui ne s'y ramènent pas rentrent soit dans le domaine de la volition, de la réflexion, du pouvoir personnel où la force des associations par contiguïté et ressemblance est, sinon davantage, au moins plus visiblement dirigée par la finalité, soit dans le domaine de l'instinct où la systématisation éclate avec une si grande évidence, il apparaîtra, semble-t-il, que les lois de contiguïté et de ressemblance ne sauraient en aucun cas être prises pour les véritables principes directeurs de l'esprit.

Quand une idée suscite un acte, où est l'influence de la contiguïté ? Où est celle de la similarité ? L'associationisme ne peut faire à cette question qu'une seule réponse : l'acte a précédé l'idée de l'acte, l'idée de l'acte est un élément de l'acte, elle est associée par contiguïté aux autres éléments — la sensation motrice que me donne, le mouvement de mon bras, a été produite par ce mouvement même, elle s'est produite avec lui, non avec le mouvement de ma jambe — voilà pourquoi

elle tend à le rappeler. Mais il est facile de répondre qu'ici encore ce n'est pas la contiguïté qui agit, mais la coordination ; l'idée de l'acte suscite l'acte non pas parce qu'elle s'est produite en même temps que lui, mais bien parce qu'elle est un des éléments coordonnés de l'acte, et que en tant qu'élément d'un système, elle tend à susciter le système entier.

Que cette explication soit la bonne, c'est ce qui ressort avec évidence de ce qui précède et aussi de la considération d'un réflexe psychique dans son ensemble, et non plus seulement de l'un de ses éléments comme dans le cas qui précède. Les lois de la contiguïté et de la ressemblance sont totalement incapables d'exprimer réellement ce fait simple et indiscutable que l'impression de la faim et que l'impression de la soif, qui sont l'expression psychologique d'un état de l'estomac ou du sang, font naître en nous un désir de manger et de boire. Pourquoi également le sentiment de suffocation que nous éprouvons dans une salle trop remplie nous fait-elle désirer l'air frais du dehors et accomplir des mouvements coordonnés nécessaires pour aller en profiter ? C'est un fait qui n'est nullement impliqué par l'associationisme des psychologues anglais. La formation de toutes les associations ne peut s'exprimer que par une loi de finalité plus ou moins complexe. Comment, par exemple, expliquer les associations chez l'enfant, par exemple, des cris et du besoin de manger ? J'entends bien que l'on dira ceci : l'enfant sous la pression d'un besoin quelconque qu'on ne songe pas à satisfaire s'agite, remue ses bras et ses jambes, fait mouvoir aussi les muscles de son larynx, le tout un peu au hasard, c'est la manière dont une excitation qui ne peut aboutir à son but se dépense dans l'organisme. La faim et les cris sont ainsi réunis par contiguïté et comme les cris attirent l'attention des parents et peuvent déterminer la satisfaction du besoin, l'association par contiguïté tend à

devenir indissoluble. Et cette explication me paraît bonne en un point au moins, c'est qu'elle admet précisément l'intervention de cette « idée directrice » dont l'existence n'est nullement expliquée ni par la contiguïté ni par la ressemblance. Il y a évidemment conservation des habitudes utiles, c'est-à-dire coordination et sélection. De plus il n'est peut-être pas exact de dire en général que les deux faits tendent à se suivre désormais parce qu'ils auront été une première fois produits ensemble — mais nous reviendrons plus tard sur ce point. En tout cas, les associations par contiguïté, en supposant leur réalité, sont toujours sous la direction de l'influence coordinatrice de l'esprit. L'associationisme est même hors d'état d'exprimer par des associations de contiguïté et de ressemblance le premier cri du nouveau-né. Partout il s'agit visiblement d'une coordination d'impressions et de mouvements, d'idées, d'images, etc., dont le résultat harmonique est la conservation de l'organisme et qui ne sont que l'expression de l'unité plus ou moins avancée de cet organisme. L'habitude, dit-on, est une application de la loi de contiguïté. Si l'on y réfléchit un peu on verra que l'on est conduit par cette manière de voir à des conclusions absolument inacceptables. D'aprés les associationistes, il y aurait chaque fois dans un acte habituel, une série de faits semblables amenés chaque fois par une liaison de contiguïté parce que plusieurs fois déjà ces faits ont été répétés ensemble. On serait conduit par un raisonnement analogue à dire par exemple que tel état de l'organisme amène la sensation de soif parce qu'un état semblable déjà produit la même sensation et à prendre pour une application des lois de contiguïté et de ressemblance ce fait que des circonstances analogues déterminent des processus psychiques analogues aussi, ce qui est déjà suffisamment indiqué par l'hypothèse générale de l'uniformité des lois de la nature. Au fond il vaudrait autant ramener

à des associations par ressemblance et contiguïté le mécanisme d'une machine à vapeur, — la chaleur qui chauffe l'eau de la chaudière ressemble à celle qui l'a chauffée déjà, et les différents effets des diverses parties de la machine ayant été produits une fois l'un après l'autre, continuent à se suivre dans le même ordre. Je crois qu'on se ferait une meilleure idée de la machine en étudiant la fin générale vers laquelle convergent les fonctions de chaque partie, la manière dont chaque partie prend part à l'harmonie générale et comment ce résultat dérive de l'arrangement des éléments. Je pense même que personne ne trouverait un intérêt quelconque dans l'autre manière de grouper les phénomènes.

Nous avons eu à parler de la difficulté qu'avaient les lois de l'associationisme à s'appliquer à la biologie, et nous avons vu pourtant que les nécessités de la science exigent qu'elles s'y appliquent en certains cas, si elles sont justes. Nous pouvons nous avancer sur l'autre frontière de la psychologie et nous y trouverons des raisons analogues de ne pas croire à l'importance excessive des lois de la psychologie associationiste. Dans les relations sociales — si nous considérons la société comme une sorte d'individu — comme un « organisme de consciences » selon le mot de M. Espinas, nous trouvons aussi en elle, des associations, au moins apparentes, par ressemblance et contiguïté, mais elles ne paraissent pas jouer un rôle plus important que dans la psychologie. Nous pouvons trouver par exemple, un phénomène qui ressemble beaucoup aux associations par ressemblance dans ce fait que les personnes qui s'occupent d'une même chose, les marchands qui vendent une même denrée, ont parfois une tendance à se rassembler et à établir leurs magasins dans un même quartier. Nous voyons bien deux faits sociaux semblables s'attirer en quelque sorte, se grouper. Mais il est assez

évident que ce groupement n'est qu'une forme de la coordination sociale — c'est parce que les besoins du commerce le demandent, pour que les acheteurs sachent où les trouver, que les marchands se rassemblent. Les halles, les bourses, toutes les constructions consacrées ainsi à recevoir des personnes qui traitent des mêmes affaires, sont des expressions, non pas de l'association par ressemblance, mais de la sytématisation nécessaire à la vie sociale. De même, il ne faudrait pas voir l'effet ou la manifestation d'une loi de contiguïté, dans ce fait, que les soldats d'un régiment, quand ils sont réunis, marchent toujours dans le même ordre, tambours et clairons en tête. On peut multiplier les exemples à l'infini. Prenons par exemple la famille, il y a ici des contiguïtés bien évidentes, mais les familles ne restent unies que par les intérêts communs, les sentiments communs ou convergents qui en relient les membres, et c'est seulement en tant que la contiguïté peut déterminer la communauté des intérêts et des sentiments, — ce qui arrive, en effet, quelquefois, que la contiguïté nous importe, en sociologie comme en psychologie. On peut en dire de même à propos de tout ce qui en sociologie peut rappeler la contiguïté de la psychologie, les lycées, les régiments, les cercles, etc. Il est inutile de développer plus longuement ce point de vue, j'ai voulu seulement indiquer comment les enseignements de la sociologie ainsi que ceux de la biologie venaient confirmer les résultats de l'investigation psychologique.

De ce qui précède, il ressort au moins ceci : que les associations par contiguïté et ressemblance sont sous la dépendance d'une organisation préétablie, qui ne leur permet de s'établir qu'en tant qu'elles sont dirigées dans un certain sens, qu'elles sont susceptibles de prendre part à telle ou telle opération mentale, de servir telle ou telle tendance plus ou moins importante, c'est-à-dire

qu'elles se conforment à une loi de finalité. Il y a cependant un certain domaine de la psychologie qu'on paraît leur abandonner en général assez volontiers. Je veux parler des conceptions délirantes, des imaginations de la folie, des rêves, des rêveries même. Ici le lien logique de l'esprit semble s'être dissous, et la forme systématisée de l'enchaînement des phénomènes, paraît avoir entièrement disparu. On dirait par conséquent que les lois de ressemblance et de contiguïté peuvent ici, régner à leur aise, sans qu'aucun principe supérieur les domine et en règle les manifestations. Il me semble, qu'à examiner les choses de près, on voit qu'il n'en est pas ainsi. Ce que nous trouvons ce ne sont pas des lois, mais des éléments psychiques livrés à eux-mêmes et agissant selon leurs affinités propres, comme nous l'avons déjà vu, en dehors de toute synthèse générale, mais non de toute loi de systématisation, puisque tout élément, est par lui-même une synthèse qui tend à se compléter d'une manière ou d'une autre. Dans les cas qui restent à examiner, la finalité ne disparaît pas, ou plutôt elle ne disparaît que de l'ensemble — les phénomènes qui se présentent alors tout en étant eux-mêmes des synthèses d'éléments plus ou moins nombreux, ne se coordonnent plus entre eux, de manière à produire un tout unifié. Mais nous devons ne pas aborder encore cette question et, pour rester sur le terrain de l'activité mentale coordonnée, en un mot sur le terrain de l'esprit, voir si les associations par contiguïté et ressemblance, qui n'y ont pas une importance prépondérante, et qui, en tout cas, ne peuvent exprimer la nature réelle de l'esprit, y ont une importance quelconque et sont bien l'expression d'un mode de groupement de faits psychiques, et si ce mode est réductible ou non à quelque mode différent.

§ 4.

La question se pose ainsi : la loi d'association systématique nous a paru absolument irréductible aux lois de similarité et de contiguïté, il s'agit de voir à présent si le premier principe ne serait pas le fondement des deux autres, si les lois de contiguïte et de similarité ne seraient pas des cas particuliers de l'association systématisée — je veux dire que peut-être les associations par ressemblance ne s'effectuent que parce que la contiguïté et la ressemblance sont quelquefois des auxiliaires de la finalité. Il ne peut être encore question ici de passer successivement en revue toutes les catégories de phénomènes psychiques, je me bornerai à quelques exemples, et ce qui précède permettra de faire les généralisations voulues.

Quand j'ai eu l'intention d'étudier la théorie associationiste, je me suis mis à relire des fragments de divers ouvrages où cette théorie était exposée. On peut trouver ici les éléments d'une association par ressemblance, — un livre rappelant l'idée d'un autre livre où est traité un sujet semblable — ; nous avons vu que la ressemblance ne suffit pas pour expliquer que l'association se produise, mais sert-elle à quelque chose par elle-même, ou l'association ne se produit-elle que parce que la ressemblance est quelquefois jointe à la finalité ? La ressemblance de deux phénomènes psychiques est-elle une raison pour que ces phénomènes s'associent ? — Y a-t-il une facilité plus grande à unir dans l'esprit deux phénomènes semblables, ou bien au contraire, la finalité est-elle la seule cause de l'association par ressemblance ? Ici, par exemple, les divers ouvrages qui reviennent à l'esprit et qui se ressemblent, en ce qu'ils traitent d'un même sujet, me reviennent-ils à l'esprit à cause de cette ressemblance, ou bien à cause de l'utilité que je peux en tirer et du rôle qu'ils doivent jouer dans mon activité

mentale ? On peut se poser une question semblable à propos de la contiguïté.

Il y a deux manières de l'envisager. Si nous nous plaçons au point de vue d'un esprit formé, nous trouverons que la contiguïté ou la ressemblance ne paraissent pas avoir d'importance, mais nous pouvons encore nous placer au point de vue d'un esprit en formation — il est bien entendu que par esprit formé, je n'entends pas un esprit tel que l'esprit actuel de l'homme lorsqu'il s'emploie à des opérations complexes et pour lesquelles il est encore mal préparé, mais bien un esprit qui a atteint le degré d'organisation le plus élevé possible, quelque chose d'analogue à ce que nous trouvons dans l'action réflexe composée, mais avec une complexité bien supérieure.

Nous devons rechercher à ce point de vue quelle est l'importance des associations par contiguïté et ressemblance dans les opérations psychiques bien faites. Cette importance d'abord paraît grande. Dans un système complet, en effet, les rapports des éléments doivent toujours subsister et rester les mêmes. Une machine à vapeur, par exemple, doit toujours utiliser l'eau de la même manière, de même un organisme, en présence de la même excitation, et les circonstances internes restant les mêmes, doit toujours agir d'une manière uniforme. C'est ce qui se vérifie dans les actes réflexes, dans l'habitude et dans l'instinct. Il n'y a là qu'une application du principe de l'uniformité des lois naturelles. Remarquons qu'il est d'ailleurs très important au point de vue de la conservation de l'individu, que ces associations par contiguïté — si elles en sont — des phénomènes qui composent un des systèmes psychiques de l'homme, se répètent indéfiniment. Quand l'homme a besoin de respirer, il est essentiel pour lui qu'il respire. Il faut que des situations semblables, en présence d'excitations semblables, amènent des actes semblables. De pareils actes se composent

d'une série de phénomènes synthétisés successifs, et on peut trouver dans leur accomplissement une application des lois de similarité et de contiguïté. Si, par exemple, chez un vautour qui a faim, la vue d'un oiseau éveille toujours une série d'états psychiques contigus, qui se terminent par les actions nécessaires à la prise de l'oiseau, il est facile de voir que cet éveil de phénomenes contigus est indispensable à la vie de l'oiseau de proie. Nous avons reconnu déjà que la contiguïté était ici complètement subordonnée à la systématisation. Tâchons de préciser son office.

Je suppose que je jette aujourd'hui une pierre dans l'eau, elle s'y enfoncera comme elle eût fait hier, et si je recommence demain, le résultat sera le même. Il ne faudra pas voir là dedans — et je crois d'ailleurs que la pensée n'en viendrait à personne, — l'effet d'une association par contiguïté et ressemblance. Si les mêmes actes ont eu des conséquences analogues, si l'eau en recevant la pierre l'a laissée pénétrer en elle et se déposer au fond, et a été agitée à sa surface de manière à faire rayonner à partir du point de chute une série de cercles concentriques, il ne faut pas en conclure qu'il y a là un effet de contiguïté et que l'eau a associé les divers mouvements qui s'étaient produits une première fois et les a reproduits dans le même ordre, mais il est bien évident, au contraire, qu'il y a simplement un effet identique amené par des conditions identiques, les unes permanentes (la pesanteur spécifique de l'eau et de la pierre et leurs diverses propriétés qui entrent en jeu dans ce phénomène), les autres non permanentes (le jet de pierre), une application de la loi universelle du déterminisme scientifique qui se manifeste dans tous les phénomènes et ne peut en caractériser aucun. C'est dans les propriétés physiques de l'eau et de la pierre qu'il faut chercher la raison du fait.

De même si l'on met un morceau de savon dans la main

d'une hypnotisée dans l'état de catalepsie étudié à la Salpêtrière [1], elle se met à se frictionner les mains comme si elle se les lavait, et si l'expérience est renouvelée la même série de phénomènes se déroule, il ne faut pas voir là dedans un effet de la contiguïté, mais la mise en jeu des propriétés du système nerveux dans certaines conditions. Les plus générales de ces propriétés c'est de réagir par une activité systématisée, c'est-à-dire de faire entrer l'impression présente dans un système d'images, de sentiments, de tendances et d'actes présentant un caractère d'unité. Dans le cas présent c'est la mise en jeu d'une habitude acquise, qui est devenue une sorte de propriété des centres nerveux, et qui consiste dans la coordination et l'accomplissement successif des mouvements nécessaires pour se laver les mains.

Il est permis de se demander si toutes les manifestations des lois de similarité et de contiguïté ne se ramènent pas à des faits de cette nature et par suite à des cas de finalité. Voici un fait qui aidera à comprendre ce que je veux dire : L'autre jour je lisais je ne sais plus quel passage d'un livre où se trouvaient ces mots « à toute heure », et ces mots réveillèrent en moi quelques phrases de chant d'un air de baryton de *Rigoletto* où ils se trouvent aussi. Il est aisé de voir en ce cas, selon la méthode associationiste, une association par ressemblance suivie d'une association par contiguïté. Les mots écrits réveillent par similarité le souvenir des mêmes mots chantés, et les mots chantés rappellent par contiguïté les mots qui les suivent dans l'air que j'entendis chanter en moi. Mais il est facile aussi d'interpréter autrement les faits, et nous trouvons dans cette seconde interprétation cet avantage qu'elle s'accorde avec les lois générales de l'esprit. Il est très probable que ce sont les mêmes éléments neuro-psychiques qui sont mis en jeu lorsque se

1. Voir en particulier Richer. *Recherche sur l'Hystéro-épilepsie.*

présente l'expression « à toute heure », — ils sont dynamiquement associés avec un système de sons qui composent l'air dont il est question, et c'est une association systématique qui détermine le réveil des autres mots qui les accompagnent. Nous avons donc ici un cas de cette loi de fusion que M. Binet[1] a si bien mise en relief, et de la loi de systématisation — et notre interprétation a sur la première l'avantage de prendre un sens au point de vue de la psychologie générale.

Nous pouvons faire un raisonnement analogue à propos de tous les faits qui sont présentés comme des formes de l'association par contiguïté et ressemblance ; toujours nous trouvons un élément commun aux deux systèmes associés qui tend par conséquent à les éveiller tous les deux et par suite à les associer — et qui le fait parfois de manière à déterminer une coordination exacte d'une série psychique conformément à une orientation donnée de l'esprit, comme cela se produit dans les opérations supérieures, parfois aussi sans que les phénomènes suscités se coordonnent dans un système supérieur, et c'est le cas de l'activité indépendante des éléments psychiques telle que nous l'avons étudiée au début de ce travail. Dans les deux cas ni la similarité ni la contiguïté ne nous apparaissent comme de véritables principes d'association. Etudions plus spécialement à présent les formes inférieures de l'activité mentale, nous verrons si la ressemblance et la contiguïté ne sont bien en réalité que des formes particulières de l'association systématique. Il ne nous restera plus ensuite, si c'est bien là le résultat de notre recherche, qu'à tâcher de déterminer la part de ces formes particulières de l'association systématique dans la vie de l'esprit.

1. Binet. *Psychologie du raisonnement*, p. 96 et suiv.

§ 5.

C'est dans les formes inférieures de l'esprit, semble-t-il, que l'on a vu ou cru voir le plus clairement, en général l'influence des deux lois d'association que nous examinons ici. Dans les plus remarquables de ces faits, il faut compter cette faculté que certaines personnes possèdent à un haut degré, de retenir, en la lisant une fois, une série plus ou moins longue de mots qu'aucun sens ne rattache les uns aux autres — c'est d'ailleurs une faculté qui à un degré moins élevé se trouve chez tout le monde. Je citerai ensuite comme faits de même genre, à notre point de vue actuel, certains phénomènes mal coordonnés comme la rêverie, les caprices de l'imagination ou des phénomènes semi-morbides ou morbides : le rêve et la folie. Pour fixer les idées par des faits concrets, je citerai les suivants : de simples assonances, dit M. Luys, s'appellent les unes les autres dans des cas de folie et se groupent automatiquement ensemble ; une malade citée par Parchappe, faisait souvent des associations dans le genre de celle-ci : « On dit que la Vierge est folle, on parle de la lier, ce qui ne fait pas les affaires du département de l'Allier ». M. Maury raconte des rêves où le même phénomène est très visible. « Un matin, dit-il, je me rappelai que j'avais eu un rêve qui avait commencé par un pélerinage à Jérusalem ou à la Mecque ; je ne sais pas au juste si j'étais chrétien ou musulman. A la suite d'une foule d'aventures que j'ai oubliées, je me trouvai rue Jacob, chez M. Pelletier, le chimiste, et dans une conversation que j'eus avec lui, il me donna une pelle de zinc qui fut mon grand cheval de bataille dans un rêve subséquent, plus fugace que les autres et que je n'ai pu me rappeler. Voilà trois idées, trois scènes principales, qui sont visiblement liées entr'elles par les mots pélerinage, Pelletier,

pelle, c'est-à-dire par trois mots qui commencent de même, et s'étaient évidemment associés par l'assonance ».

Enfin, j'ajouterai un dernier fait cité par Galton et dont j'emprunterai l'exposition au volume de M. Binet sur la psychologie du raisonnement. « Un des correspondants de M. Galton, le Rév Georges Henslow, voit toutes les fois qu'il ferme les yeux et qu'il attend un moment, l'image claire de quelque objet. Cet objet change de forme pendant que M. Henslow le regarde avec attention. En étudiant la série de formes qui se succèdent, on remarque que le passage de l'une à l'autre est fourni tantôt par la relation de contiguïté, tantôt par la relation de ressemblance. Dans une de ces expériences, les images suivantes se présentèrent : un arc — une flèche — une personne tirant de l'arc et n'ayant que les mains visibles — un vol de flèches occupant entièrement le champ de la vision — des étoiles tombantes — de gros flocons de neige — une terre couverte d'un linceul de neige — un presbytère dont les murs et les toits étaient couverts de neige — une matinée de printemps avec un brillant soleil et une corbeille de tulipes — disparition de toutes les tulipes à l'exception d'une seule — cette tulipe unique de simple devient double — ses pétales tombent rapidement, il ne reste que le pistil — le pistil grossit, les stigmates se changent en trois cordes ramifiées et brunes — un bouton, le bouton se plie, devient une mèche anglaise, puis une sorte d'épingle traversant un morceau de métal, et ainsi de suite ».

M. Brochard a tenté, dans un article que j'ai déjà eu l'occasion de citer, de ramener[1] la loi de similarité à la loi de contiguïté. Son analyse, qui me paraît fort juste en ce qu'elle affirme contre la loi de similarité, concorde avec celle que M. Binet a faite dans son étude de la perception. « On doit concevoir, dit M. Binet, après avoir cité le fait

1. Brochard. *La loi de similarité*. Revue philosophique.

qui précède, que chacune des images se fusionne avec la précédente en vertu des points communs qu'elles offrent, et, que de plus les images successives coexistent pendant un temps très court »[1]. Ce sont des remarques analogues mais interprétées d'une manière différente qui nous ont conduit à expliquer d'une manière particulière certains phénomènes psychiques et, en particulier, la vie indépendante des éléments psychiques.

C'est à ce dernier fait que paraissent se ramener ce qu'on a appelé des associations par ressemblance — nous retrouvons bien dans ces rapprochements de phénomènes des associations systématiques, mais ces associations systématiques ne sont pas coordonnées entre elles et ne se réunissent pas en un système supérieur. Cette manière de comprendre les phénomènes, paraît à la fois mieux d'accord avec les résultats de la synthèse et avec ceux de l'analyse. Je vais tâcher de l'établir brièvement — le chapitre sur la vie des éléments psychiques permettant d'écarter plusieurs développements.

Prenons un des faits en question, celui par exemple du rêve, de M. Maury, qui s'explique par les associations des mots : pélerinage, Pelletier, pelle, — nous voyons que la partie commune de ces trois mots a subsisté dans l'esprit ; mais, dans chaque partie du rêve, elle a appelé à elle des éléments différents, systématiquement groupés chaque fois — ces éléments étaient d'abord d'autres lettres, d'autres sons susceptibles de s'unir à elle pour former un mot complet, puis des images, des idées diverses, logiquement reliées au mot suscité. Seulement, tous ces systèmes au lieu de se réunir entre eux et de se combiner dans une association plus vaste, ne peuvent s'accommoder les uns aux autres, et restent à ce point de vue incohérents. Nous trouvons donc dans ce fait : 1° une

1. Binet. Ouvrage cité, p. 106.

association systématique formée par le groupe de phénomènes divers qui vient s'agglutiner autour de la partie persistante du mot ; 2° une association non systématisée de ces différents groupes. Il est facile de voir en tout cela un cas de l'activité relativement indépendante des éléments psychiques, et l'interprétation ne parait pas douteuse — mais examinons-la particulièrement au point de vue de la loi de similarité : la première partie rentre évidemment dans les associations systématiques, et la ressemblance n'y joue pas un rôle sensible ; étudions la seconde, c'est-à-dire l'apparence de l'ensemble du phénomène.

La ressemblance en pareil cas n'est pas une explication suffisante : pèlerinage ressemble sans doute à Pelletier, mais d'abord l'analyse du phénomène nous a montré que cette ressemblance tient à ce qu'une partie commune aux deux mots a persisté et s'est systématiquement associée successivement des éléments différents — d'un autre côté si pèlerinage ressemble à Pelletier et à pelle, il ressemble aussi à pèlerine, pêle-mêle, etc. Dans la plupart des cas, aucune explication ne peut être donnée d'une manière bien positive pour ces successions incohérentes — mais dans le cas où elle peut l'être — ce n'est pas dans la ressemblance qu'il faut la trouver c'est dans la constitution *actuelle* de l'esprit telle que l'ont faite les habitudes prises, la persistance ou la force d'une impression récente, etc. — ce sont encore des considérations de finalité, de systématisation qui interviennent. — Il est probable que si une autre personne que M. Maury avait fait un rêve analogue, le chimiste Pelletier n'aurait pas figuré dans le rêve. On conçoit qu'il soit difficile de toujours préciser les circonstances permanentes ou fugaces qui déterminent l'éveil de telle idée plutôt que de telle autre, alors que cet éveil n'est pas amené par une orientation bien nette de l'esprit, il n'est guère douteux

toutefois que les préoccupations habituelles, ou la vivacité d'une impression récente ne soient des facteurs importants du phénomène, c'est-à-dire que nous retrouvons, d'une manière générale, notre loi d'association systématique, car, étant donné qu'un certain élément persiste dans l'esprit, les états de conscience qu'il éveille, sont précisément ceux qui dans chaque individu ont le plus de facilité pour se coordonner avec lui. Les faits où le mécanisme du phénomène peut être assez bien connu nous permettent d'arriver à des conclusions générales un peu vagues mais qui suffisent à rendre probable notre théorie.

Toutes les associations par ressemblance sont ainsi réductibles à des formes d'activité relativement indépendante des éléments psychiques — on pourrait multiplier les analyses, je pense que ce serait inutile après l'étude que j'ai faite plus haut de ces formes incohérentes de l'activité mentale, et des causes qui favorisent ou contrarient l'activité des éléments psychiques — la forme générale de l'analyse étant donnée. Reste l'association par contiguïté, celle-ci ne paraît pas, tout d'abord, se ramener aussi aisément à des formes de finalité. Avec un peu d'attention il me semble pourtant qu'on peut y distinguer aussi le rôle de l'association systématique. Afin de trouver pour les cas les plus difficiles une explication plausible, commençons par les plus simples, et les plus caractéristiques.

Si la ressemblance et la contiguïté étaient les seuls liens connus de nos phénomènes psychiques, il est un grand nombre de faits bien connus qu'on ne pourrait expliquer. Tout le monde a pu remarquer que, quand une opération suivie était brusquement interrompue pendant quelques instants, il était souvent assez difficile de reconstituer dans l'esprit la scène entière. Si je suis occupé à lire ou à écrire, et si quelqu'un m'interrompt *pendant un temps suffisamment long, pour que mon attention se porte tout*

entière sur l'objet de l'interruption, il me sera assez difficile de reconstituer la série des états psychiques contigus qui se seront produits en moi. Je me rappellerai bien que je lisais quand on m'a interrompu, mais, à moins d'un intérêt tout particulier, je ne me rappellerai pas très nettement les phénomènes psychiques qui ont immédiatement précédé l'interruption — ou bien si je reconstitue cette série d'idées, l'interruption qui ne s'y rattache pas logiquement mais qui est un phénomène contigu aux premiers, me sortira complètement ou à demi de la mémoire. Si enfin je parviens à reconstituer la scène entière, ce sera par une série de recherches, d'actes de volonté, c'est-à-dire d'associations systématisées. Ces phénomènes qui étaient joints dans le temps, ont été complètement séparés par la différence des orientations de l'esprit auxquelles ils ont pris part, il faut pour les réunir, les rattacher tous les deux à une même attitude mentale — par exemple, à une recherche psychologique. Normalement, il se produit une sorte de trou, ou plutôt de faille dans la mémoire. C'est une faille de cette nature qui se produit entre le rêve et le réveil, et nous en avons vu des exemples. On a remarqué que nous nous rappelons souvent très bien, au moment où nous nous réveillons, le rêve que nous venons de faire — nous sommes encore orientés dans le sens du rêve — mais plus tard, le souvenir a disparu, parce que les habitudes mentales de la veille sont souvent sans relation suffisante de finalité avec le rêve pour en faire revenir l'image — étant donné que la coordination mentale est beaucoup plus vigoureuse quand nous sommes éveillés que quand nous dormons — et la contiguïté, fort réelle, cependant, ne peut rien pour le faire reparaître. Lorsque nous venons à nous ressouvenir d'un rêve, nous oublions bien souvent les phénomènes contigus à ceux du réveil. Si au lieu de s'attacher à des analogies souvent trop superficielles entre

les divers états de la conscience, on avait recherché les causes profondes de l'oubli, la doctrine associationiste n'aurait pas, je crois, pu s'établir — elle ne paraît guère pouvoir rendre compte des faits que je viens de citer, et, qui n'ont certes pas passé inaperçus des psychologues de l'école expérimentale, mais dont la plupart n'ont pas suffisamment tenu compte. Au contraire, les lois de l'association systématique et de la sélection, la théorie qui voit dans tout acte psychique le résultat d'une association d'éléments, et dans l'esprit imparfait de l'homme, la réunion d'un grand nombre de systèmes élémentaires, qui, tantôt s'harmonisent et tantôt se combattent, mais agissent toujours en un sens, chacun pour soi, explique à la fois l'activité normale et l'activité anormale ou pathologique, la règle et les exceptions (ou ce qui devrait être tel.) Si nous ne nous rappelons pas exactement, dans bien des cas, ce qui s'est passé avant une brusque interruption, à laquelle nous ne nous attendions pas, c'est que, l'orientation de l'esprit a subitement changé. A un système psychique, un autre système d'éléments psychiques dynamiquement associés vient se substituer tout d'un coup et, si ces deux systèmes ne se réunissent pas en une unité supérieure, un élément du premier n'éveillera pas le second, ni un élément du second, le premier, du moins en général. On comprend cependant qu'ils puissent se rappeler l'un l'autre, s'ils ont un élément commun ; on a alors une association incohérente dans le genre de celles que nous avons examinées tout à l'heure et qui ont constitué la catégorie des associations par ressemblance ; mais on comprend aussi que les deux systèmes puissent se synthétiser pour différentes raisons, par exemple, si l'on a le besoin ou le désir de se rendre compte de l'emploi de son temps. Il y a une autre raison plus générale : un système psychique en activité, qui a pour un instant la direction générale de l'esprit, ne cesse pas absolument

son activité s'il vient à perdre brusquement cette direction et à y être remplacé par un autre. Son activité est plus faible, moins importante, mais elle peut persister. S'il n'y a pas une inhibition complète, si le nouveau système ne prend pas toutes les forces psychiques disponibles, les éléments psychiques qui étaient en jeu et qui ne sont pas directement inhibés, persistent tant qu'ils le peuvent en attendant le moment de reprendre le rôle prépondérant. Si je suis en train de lire un livre qui m'intéresse beaucoup et qu'on m'interrompe pour une chose sans grande importance, j'arrête ma lecture, et mon attention est détournée des idées et des émotions que cette lecture suscitait en moi ; mais ces idées et ces émotions ne disparaissent pas complètement, et elles subsistent dans une sorte d'arrière-fonds mental avec une conscience vague, étant reliées à un nombre bien moins considérable d'éléments psycho - organiques. Il est certain que l'état total qui résulte de toutes ces conditions, peut n'être pas du tout le même que si on m'eût interrompu au moment où je lisais un autre livre, ou au moment où j'écrivais une lettre. Or, la coexistence de ces deux systèmes psychiques en activité, suffit bien souvent pour qu'il s'établisse entre eux une certaine coordination plus ou moins marquée — ils sont obligés de s'adapter à un même état de l'organisme et des habitudes psychiques — de plus, un esprit qui est habitué à s'observer, c'est-à-dire à coordonner les impressions mentales qui lui arrivent à chaque instant, les réunit au moins dans des synthèses intellectuelles, et il ne s'agit pas ici évidemment d'une association par contiguïté et ressemblance, mais d'une systématisation réelle. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce cas ; restons pour le moment à la contiguïté de succession.

L'explication que je propose me paraît absolument d'accord avec les belles recherches de M. Delbœuf sur la

mémoire et les conclusions qu'il tire de ses expériences d'hypnotisme. Je rappellerai ici sa conclusion : Après avoir rapporté deux expériences dans l'une desquelles le sujet avait oublié l'acte exécuté pendant le sommeil hypnotique tandis qu'il s'en souvenait dans l'autre, M. Delbœuf ajoute : « Maintenant quelle différence y a-t-il entre l'expérience du bonnet et celle du cigare, une seule, mais elle est capitale. Dans l'expérience du cigare, *le dernier acte du rêve est le premier du réveil*, en d'autres termes le sujet est réveillé au milieu d'une action et l'attitude qu'il a prise n'est explicable pour lui, comme pour les assistants, que par la suggestion sous l'empire de laquelle il agit. Dans l'expérience du bonnet, au contraire, quand on réveille le sujet, le rêve est achevé. On a, si je puis ainsi dire, fermé la porte sur le rêve au moment d'entrer dans la réalité. Alors le sujet ne peut renouer le fil interrompu, ou du moins, il n'est pas sollicité à le faire comme quand il se surprend lui-même dans une attitude étrange. Sans doute, la W.... a le bonnet de M. Féré dans sa poche ; elle pourrait, à la rigueur, grâce à cet indice, reconstruire la scène qui s'est passée, et pour ma part, je ne doute même pas que dressée convenablement, elle ne pût y parvenir, dans ce cas et d'autres semblables. *Mais elle trouve tout aussi commode et même plus simple* de supposer qu'on lui a mis cet objet dans sa poche pendant son sommeil.

« C'est ainsi que la jeune fille, à qui, sous mes yeux et sous les yeux de M. Taine, M. Charcot a fait au bras une brûlure par suggestion, a pensé qu'elle avait dû se brûler au foyer à gaz qui était allumé. Et au fond cette interprétation fausse n'est-elle pas *plus plausible* que la véritable ? » [1].

1. Delbœuf. *La mémoire chez les hypnotisés*. Revue philosophique, mai 1886, p. 447-448.

J'ai cité ce dernier paragraphe parce qu'il montre clairement comment la force systématique de l'esprit change l'ordre des phénomènes et les suscite sans avoir égard à leur position dans le temps, c'est-à-dire à leur relation de contiguïté. Par le premier et par les expériences auxquelles il est fait allusion, nous voyons nettement comment la systématisation possible est une condition nécessaire de l'association par contiguïté, c'est-à-dire de l'établissement d'un lien entre les divers termes d'une série de phénomènes psychiques. Les phénomènes passés ne peuvent être rappelés à l'esprit que si on les retrouve en cherchant l'explication des phénomènes actuels, c'est-à-dire qu'il faut qu'une association systématique s'établisse entre les uns et les autres pour que le souvenir soit possible — on voit clairement que la contiguïté n'y suffit pas, et que l'association par contiguïté, comme l'association par ressemblance, n'est en réalité qu'une forme de l'association systématique.

Mais les expériences de M. Delbœuf et les autres faits de même nature qui se passent à l'état normal, à l'état semi-morbide, ou à l'état morbide, me paraissent conduire à une explication plus profonde de l'association par contiguïté et tout à fait analogue à celle qui nous a rendu compte des associations par ressemblance. Lorsque deux phénomènes qui se sont succédé dans l'esprit ont été associés à un même système psychique, ou bien à une même orientation de l'esprit, il y a des chances pour que ces deux phénomènes se rappellent l'un l'autre — non pas parce qu'ils ont été contigus, mais parce qu'ils se rattachent à deux systèmes qui ont des éléments communs. Les deux expériences de M. Delbœuf nous le montrent bien : dans l'une nous voyons des états contigus ne pouvant se susciter l'un l'autre, l'orientation de l'esprit a changé et les deux orientations n'ont pas suffisamment d'éléments communs pour que la seconde puisse rappeler

la première, dans le second cas, il n'en est plus de même, *les deux orientations successives sont reliées par un même système d'actes qui commence dans la première et s'achève dans la seconde*, et elles sont reliées entre elles par ce système qui est un élément commun aux deux. Si l'on joint à cette raison cette autre raison que les phénomènes successifs sont en réalité souvent unis par un lien logique, on se rendra compte, je crois, de la fréquence relative de cette forme de l'association systématique dont on a fait la classe des associations par contiguïté.

Très souvent, en effet, les phénomènes qui se suivent dans l'esprit ne se suivent pas au hasard, ils sont reliés par des liens logiques qui leur donnent de la cohésion en même temps que de la cohérence — nous avons déjà examiné le cas des idées qui se suivent dans un raisonnement, des images, des sentiments, des actes qui se suivent dans l'habitude, — dans les formes les plus coordonnées des actes psychiques le fait est trop évident pour qu'il y ait lieu de s'y arrêter, mais dans la rêverie même, dans les rêves, dans les imaginations de la folie il arrive non pas toujours, mais souvent, que les images sont enchaînées les unes aux autres de manière à constituer un ensemble offrant une certaine coordination. Prenons même la série dans laquelle l'esprit et son activité coordonatrice entrent pour la plus faible partie, je veux parler de la série de nos perceptions. Je ne parlerai pas des cas où nous écoutons un concert, ou bien où nous voyons défiler un régiment, mais même dans beaucoup d'autres cas il y a un lien logique qui permet de rattacher les impressions les unes aux autres et qui fait que l'une d'entre elles pourra susciter les autres ; d'abord il y a un certain classement qui s'opère dans l'esprit, fréquemment tel fait est enregistré par nous comme s'étant passé avant celui-ci, après celui-là, de plus la série a pour nous une certaine importance en tant que série dans une rue

nous pouvons avoir intérêt à connaître jusqu'à un certain point la suite des maisons, pour trouver celle que nous cherchons ; d'une manière générale la contiguïté est souvent une raison d'intérêt pour nous, et c'est parce que des éléments contigus peuvent avoir, à cause de leur contiguïté, des liens logiques directs ou indirects que l'un deux peut appeler les autres.

Mais l'autre cause de l'association de contiguïté vient souvent s'allier à la première. Il est bien sûr que deux faits qui se passent l'un après l'autre ont des chances pour se trouver liés tous deux à un même système. Je suppose que nous assistions à la représentation d'une pièce de théâtre. Il n'est pas surprenant qu'une partie de la pièce rappelle les autres — les parties réunies formant un tout unifié, bien que quelquefois pas autant qu'on le voudrait. Supposons un incident quelconque en dehors de la pièce qui se produise au premier acte et un autre au dernier acte par exemple ; si ces incidents ont dérangé les acteurs, si d'une manière ou d'une autre ils ont pu se coordonner avec quelques-uns des éléments de la pièce, il n'est pas surprenant que plus tard l'un rappelle l'autre par le moyen des éléments communs (ou associés) auxquels chacun d'eux s'est relié. Ce cas n'est en somme qu'une complication du précédent et la distinction entre les deux ne peut être absolue. De même nos perceptions successives sont souvent rattachées à une même préoccupation, à un même sentiment. Si nous sommes tristes, nous associons de diverses manières à notre douleur tout ce qui frappe nos sens. Ces synthèses multiples établissent un lien entre les diverses perceptions et leur permettent plus tard de se rappeler l'une l'autre.

Très fréquemment, sans nul doute, tant que la même orientation domine dans l'esprit, tous les phénomènes psychiques qui se produisent en nous sont plus ou moins

rattachés systématiquement aux tendances dominantes ou à quelques-uns de leurs éléments. L'esprit, nous l'avons vu, ne reçoit que ce qui peut s'adapter à lui, rien n'entre dans l'esprit que sous la forme d'un système, que nous nous en rendions compte ou non. Or, les éléments de ces systèmes sont évidemment les tendances qui dominent en nous au moment d'une perception, d'une idée, d'une volition, etc., ou bien des éléments de ces tendances. Nous avons vu que lorsque l'orientation de l'esprit change, l'association par contiguïté se produit moins à cause de la modification des associations systématiques dominantes ; mais quand ces associations, comme c'est l'habitude ; se maintiennent un certain temps, toutes les perceptions, toutes les idées, tous les sentiments qui se sont produits pendant ce temps-là et ont été reliés à des éléments d'un même système ou de systèmes convergents en gardent une tendance plus ou moins forte, et souvent très faible à se susciter l'une l'autre si le besoin s'en fait sentir. Nous retombons ici dans l'explication générale qui a pu servir à réduire l'association par ressemblance : celle qui s'applique aux cas où des systèmes qui ont une partie commune se succèdent dans l'esprit, pour ainsi dire, autour de cette partie, qui peut d'ailleurs être insuffisamment mise en action pour donner lieu à des phénomènes de conscience.

Il faut remarquer aussi que l'orientation générale de l'esprit persiste souvent un certain temps, que les sous-personnalités, les groupes de tendances, offrent une base très stable aux évènements qui viennent s'y fixer, ensuite que la personnalité physiologique et morale — et la personnalité physiologique paraît jouer un grand rôle dans la mémoire, comme nous l'avons déjà reconnu — est plus persistante encore, enfin que certains groupes de tendances persistent en nous indéfiniment. On peut en conclure que la tendance des états de conscience à s'unir d'après des relations de contiguïté est une forme de

l'association systématique qui doit se présenter assez fréquemment.

Il reste à expliquer l'association par contiguïté simultanée. Nous nous sommes occupés jusqu'ici des états qui ayant été produits successivement se rappellent l'un l'autre ; il s'agit à présent de ceux qui se produisent simultanément. Ce cas paraît comporter des explications analogues à celles que nous avons précédemment exposées. Quand deux perceptions, deux sentiments, deux phénomènes quelconques ont été présents à la fois à la conscience, si l'un d'eux par la suite vient à réveiller l'autre, c'est qu'ils ont été associés au même système d'impressions, d'idées, de sentiments, à la même cénesthésie ou à des systèmes ayant des éléments communs. Il y a donc ici encore une association systématique analogue à celles que nous avons vues déjà. Il me paraît bien, en effet, que c'est seulement dans ces conditions que peut s'effectuer l'association des idées. Cette association est d'autant plus forte en général que la systématisation est mieux établie, et quand la systématisation est très faible ou très indirecte, il y a bien des chances pour que le souvenir ne se produise pas. Si l'on est fortement absorbé par un travail, une lecture, on oublie facilement les petites distractions qu'on peut avoir sous l'influence de causes extérieures, si ces distractions n'ont pas de rapport avec l'occupation principale, et si elles ne sont pas assez fortes pour s'attacher par quelque élément au système psycho-physiologique en activité, — si, en un mot, la systématisation est aussi faible que la contiguïté est marquée. Qu'une mouche se pose sur notre visage pendant que nous écrivons, nous la chasserons instinctivement, mais le souvenir de ce fait sera généralement faible et disparaîtra vite : la contiguïté entre le fait de sentir et de chasser la mouche et le fait de lire une phrase et de la comprendre ne paraît nullement suffire pour établir une association entre les deux.

Si, au contraire, la préoccupation intercurrente est assez forte pour entrer dans le moi, pour s'associer à un système important concurremment avec l'action principale, il est beaucoup plus probable qu'il s'établira une association durable entre les deux, association qui sera due non à la contiguïté de simultanéité, mais bien à ce que les deux faits se rattachent à un même système de tendances, c'est-à-dire qu'il s'agit encore ici d'une association systématique. Autant que je puis interroger mon expérience personnelle, lorsqu'un passage d'un livre ou un air de musique fait vibrer en moi un sentiment autrefois éprouvé, il ramène en même temps une notable partie de l'ancien moi que j'étais alors. C'est un ancien système d'impressions et d'idées qui tend à se reformer et s'ébauche vaguement, une manière particulière d'être et de sentir et non pas une impression détachée. Encore dans quelques-uns des cas que je rappelle pourrait-on voir des associations systématiques que je n'ai pas indiquées — le rapport par exemple d'une phrase musicale avec un sentiment déterminé. On voit, en tout cas, que les formes des phénomènes sont dans cette nouvelle forme de la contiguïté, absolument analogues à celles que nous avons déjà vues, et partout, dans les associations par contiguïté simultanée comme dans les associations par contiguïté successive comme dans les associations par ressemblance, c'est l'association systématique que nous retrouvons, et qui nous paraît être la réelle raison de tous les phénomènes.

§ 6.

Nous avons envisagé jusqu'ici l'associationisme au point de vue dynamique, je veux dire au point de vue de la succession des phénomènes de conscience ; on pourrait aussi l'envisager au point de vue statique, c'est-à-dire au point de vue de l'association formée d'états de conscience

qui se présentent simultanément à l'esprit, la perception, la croyance, le sentiment, sont des états complexes qui se composent de plusieurs éléments, ces éléments sont unis entre eux, et on ne peut guère penser que ce soit par des liens de ressemblance ou de contiguïté. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point après ce qui précède. Rappelons brièvement ce qui peut se rapporter à la perception. « Une perception, dit M. Binet, est le processus par lequel l'esprit complète une impression des sens par une escorte d'images »[1]. Cette définition est très juste et si l'on examine la nature du rapport entre les images associées et l'impression des sens, on trouve qu'il s'agit d'une association systématique[2]. La théorie de M. Binet, qui fait de la perception un raisonnement et qui y trouve une coordination d'images, s'accorde bien évidemment avec celle que je défends ici. Les images éveillées par une impression extérieure sont celles qui peuvent s'accorder avec elles, et cela est si vrai, que l'impression extérieure ne peut déterminer qu'un fait psychique en harmonie avec ces tendances internes et que ce qui dans les causes extérieures tendrait à déterminer des phénomènes psychiques, dont la systématisation avec les images serait impossible, passe inaperçu et reste sans effet. L'accord des images ne se manifeste pas seulement par le fait de leur synthèse, mais aussi par l'unité d'action qu'elles imposent. La perception d'un objet quelconque comprend des éléments qui nous déterminent à agir dans un même sens ou qui s'unissent au moins pour guider nos actions. Les images tactiles, motrices, etc., qui se joignent aux impressions visuelles pour constituer la perception d'un livre, s'unissent entre elles pour donner de l'unité à

1. Binet. Ouvrage cité, p. 13.

2. Une analyse de la perception ne peut être complète qu'en s'appliquant aussi à ce rapport.

nos actes, la systématisation dans ces actes qui résultent des perceptions ou qui sont coordonnés par elles, est un signe, une preuve et un résultat de la systématisation dans les impressions. Sans doute, dans la folie, dans certains états de l'esprit mal formé, chez les enfants, chez les sauvages, dans le rêve, dans l'illusion, l'harmonie des impressions et des images est moins complète, mais elle ne disparaît pas, et d'ailleurs ce n'est pas sur les phénomènes inférieurs que nous devons nous régler pour nous faire une idée de la nature essentielle de l'esprit. On pourrait appliquer à tous les autres phénomènes qui sont à la fois unifiés et complexes, ce qui s'est dit des perceptions, mais nous ne ferions guère ici que répéter ce que nous avons déjà dit. Il n'y a pas là de difficultés sérieuses et tout paraît bien converger vers les résultats principaux que nous avons déjà obtenus au sujet de la nature et du rôle des associations par contiguïté et ressemblance.

§ 7.

Ainsi les associations par contiguïté et ressemblance nous apparaissent simplement comme des formes particulières de la loi d'association systématique — elles résultent toutes les deux de l'activité successive d'éléments psychiques rattachés plus ou moins indirectement à un même système au moyen d'un ou de plusieurs systèmes intermédiaires. De plus, nous avons vu qu'elles sont parfois des formes plus simples du même mode d'association ; il est des cas où nous avons besoin d'associer des idées, des perceptions, etc., semblables ou qui ont été autrefois contiguës. Mais le fait contraire se montre aussi. Le travail de l'esprit consiste souvent à détruire les associations par contiguïté et ressemblance qui ont pu se former pour les diverses raisons que nous avons énumérées, à abstraire, à briser pour ainsi dire les perceptions, les idées etc., et à composer avec les

abstraits ainsi formés des systèmes divers aussi bien harmonisés que possible. Toutes les impressions que l'homme reçoit sont perçues par un appareil, le système nerveux qui les analyse et les synthétise ensuite, non pas selon la ressemblance ou la contiguïté, mais, surtout dans les formes les plus élevées et les plus typiques, selon une loi de finalité, dont le résultat est la formation d'un système interne moins imparfait, et une systématisation moins incomplète des rapports de l'organisme avec son milieu animé et inanimé. Nous apprenons, par exemple, la table de Pythagore et nous récitons de suite tous les produits des neuf premiers nombres, mais une telle acquisition ne nous servirait de rien, ou serait presque vaine si nous ne brisions absolument le lien de contiguïté qui existe entre les différents produits et si nous n'avions à notre service, tout prêt, le produit dont nous avons besoin à un moment déterminé, c'est-à-dire celui qui peut se systématiser avec un ensemble donné de phénomènes et former avec lui un tout unifié. De même, dans tous les objets que nous percevons, nous isolons tous les caractères, les lois dont ils se composent et nous faisons de ces lois et de ces caractères des synthèses que la réalité ne nous donne pas directement, mais qui nous sont indispensables. Ainsi quelquefois, c'est le côté numérique seul que nous envisageons. Si, avant de partir pour une promenade, je calcule le nombre de kilomètres que j'ai à faire, afin de bien combiner l'heure du départ, l'heure de l'arrivée, l'heure du retour, il n'est pas nécessaire, il est même nuisible que je me représente d'une manière concrète le terrain que je vais parcourir (étant donné que la route est partout également bonne ou à peu près, ou que je tiens compte des différences dans mes raisonnements abstraits). Je n'ai à prendre en considération que cette qualité abstraite, la dimension en longueur de la route, qui seule peut me servir en ce moment. Je brise par conséquent, un nombre

indéfini d'associations par contiguïté et ressemblance, afin de ne garder qu'une qualité isolée qui, dans cet état, n'a point de réalité objective (en tant que séparée des autres) mais qui est plus apte à se systématiser avec les autres états de conscience éveillés en moi. L'abstraction, dont le rôle dans la vie psychique est si considérable et si essentiel, et les combinaisons des abstractions qui forment presque toute la vie mentale de l'homme ne sont possibles que par la rupture ou l'inhibition des nombreuses associations par contiguïté et ressemblance qui existent dans les perceptions et par leur remplacement par des associations qui s'enchaînent selon la loi de systématisation et de finalité.

Certains faits, en nous montrant, par exemple, la trop grande persistance des associations par contiguïté, viennent à l'appui de ce qui précède. Le docteur Leyden était remarquable par sa mémoire. « Je fus informé, dit Abercrombie, par une personne qui était intimement liée avec lui qu'il pouvait répéter correctement un long acte du Parlement ou tout autre document semblable, après l'avoir lu une seule fois. Un de ses amis, le félicitant, à une occasion, de sa remarquable faculté à cet égard, il répondit qu'au lieu d'être un avantage, c'était parfois une source de grands désagréments, ce qu'il expliqua en disant que lorsqu'il désirait se rappeler un point particulier dans quelque chose qu'il avait lu, il ne pouvait le faire qu'en se répétant à lui-même le document entier, à partir du commencement, jusqu'à ce qu'il arrivât au point qu'il désirait se rappeler »[1]. Ici, l'association par contiguïté, qui, d'ailleurs est visiblement sous la dépendance d'associations systématiques, est beaucoup trop forte pour permettre aux autres associations systématiques, de s'effectuer régulièrement, elle ne peut être brisée, les fragments

1. Abercrombie. *Inquiries concerning the intellectual powers*, etc., p. 74.

ne peuvent s'isoler pour entrer dans de nouveaux systèmes, ou ne peuvent le faire qu'avec une grande difficulté.

Toutefois, des faits de ce genre, comme les exemples de personnes qui peuvent retenir des séries de mots, qui ne paraissent pas avoir de lien logique, sont également propres à nous montrer la force des associations par contiguïté, et cela nous amène à prendre maintenant la question au point de vue positif.

Jusqu'ici, en effet, je me suis surtout occupé de discuter la façon dont on avait interprété les relations de contiguïté et de ressemblance, et l'importance qu'on leur avait attribuée ; j'ai tâché de montrer que ces lois n'étaient que des formes de la loi d'association systématique, et qu'elles ne pouvaient servir à exprimer, au point de vue de la psychologie générale, l'activité de l'esprit. Mais nous pouvons y voir ce que nous avons trouvé dans la loi du contraste : des formes particulières d'une loi générale, avec cette différence, que la loi du contraste paraît exprimer des phénomènes plus essentiels au fonctionnement normal de l'esprit. Les lois de ressemblance et de contiguïté, n'en ont pas moins, si on les entend bien, un certain rôle dans le fonctionnement de l'esprit ; ce rôle ayant été plutôt exagéré que méconnu, il m'a paru inutile de le développer ici ; on le trouvera longuement étudié dans les ouvrages de Bain, dont j'ai critiqué la tendance générale et certaines interprétations, mais dont les analyses minutieuses et les descriptions exactes, ont rendu de grands services à la psychologie, comme j'ai eu plusieurs fois à l'indiquer dans le cours de ce travail. Je me borne à rappeler les raisons essentielles qui expliquent les associations par ressemblance et contiguïté, et qui sont la coordination psychique en général, et secondement, cette forme de coordination psychique, où nous voyons deux éléments qui ne sont pas en rapport de finalité, reliés à un même

système, ou bien à des systèmes rattachés à une même orientation de l'esprit, ou bien encore, ayant une certaine partie commune autour de laquelle ils se succèdent. Les associations par contiguïté et ressemblance se ramènent aussi à une forme assez analogue à celle de l'association par contraste — mais les circonstances qui les produisent ne sont pas les mêmes. Il ne paraît pas douteux que l'association par contraste ne soit plus essentielle, plus importante au point de vue de la vie de l'esprit.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

DE LA SECONDE PARTIE.

Nous avons passé en revue, dans leurs différentes manifestations, les lois générales de l'activité psychique. La première de celles que nous avons étudiées, la loi d'association systématique, nous a paru la raison d'être générale de toutes les autres qui lui servent de complément ou même n'en sont qu'une forme particulière. La loi d'inhibition systématisée est la contre-partie exacte de la loi d'association systématique, elle exprime le fait négatif qui correspond exactement au fait positif exprimé par la première, à elles deux ces deux lois expriment tout l'essentiel de l'esprit : la loi du contraste est une combinaison des deux premières, et les lois de ressemblance et de contiguïté ne sont que des formes particulières de l'association systématique. Ainsi l'esprit nous apparaît comme une sorte de machine vivante extrêmement complexe, s'assimilant sans cesse de nouvelles impressions, les décomposant, rejetant ce qui ne peut lui servir, et avec les éléments décomposés, remontant des systèmes nouveaux, combinant sans cesse, et détruisant sans cesse ses combinaisons pour en former d'autres, les défaire encore et revenir aux premières et à de nouvelles aussi — faisant avec les perceptions, les idées, les sentiments, ce qu'un imprimeur fait avec des caractères d'imprimerie, avec cette différence que l'esprit ne se distingue de ses éléments que parce qu'il est leur synthèse et que ce sont ces éléments eux-mêmes qui vivent, aiment, désirent, s'associent et se combattent, s'arrêtent les uns les autres, se décomposent et se recomposent — parfois sans loi

générale qui les dirige, comme des gamins qui vagabondent, quelquefois, au contraire, unis vers une même fin, comme les soldats d'un régiment qui manœuvrent avec ensemble, et se groupant autour d'un élément prépondérant qui les domine et dirige leur activité. L'inhibition est caractérisée par l'abandon que chacun fait, en ce cas, d'un grand nombre de ses préférences particulières, de ses désirs propres, et aussi par l'abandon semblable que chacun impose aux autres. Et, pour reprendre une comparaison qui, à mon avis, met en lumière un fait général identique réalisé dans des ordres de faits particuliers différents à beaucoup d'égards, un élément psychique obligé de renoncer à une partie de ses affinités pour rentrer momentanément dans un système complexe, me paraît semblable à un homme qui sacrifie une partie de ses intérêts particuliers pour obéir à une loi sociale. Le sort d'un élément psychique appelé à faire partie d'un système auquel il n'est pas habitué et qui doit se dégager pour cela d'une association étroite et longtemps combinée, — cela arrive fréquemment lorsque nous apprenons une nouvelle science, ou bien encore lorsque nous avons à renoncer à une croyance, à une illusion, me paraît avoir des analogies sérieuses avec certains évènements de la vie sociale. Et l'élément psychologique, idée ou sentiment, n'est pas toujours aussi discipliné que l'élément social, soldat ou fonctionnaire. Un homme doit renoncer à une croyance qui lui était chère, il cesse, par exemple, de croire à la vie future, c'est dire que des éléments psychiques comme l'idée de sa personnalité, etc., doivent abandonner certaines associations pour en contracter d'autres, ils ne s'associent plus à des idées plus ou moins vagues d'immortalité, de bonheur éternel, de substance permanente, ils prennent place dans d'autres associations ; ils s'associent étroitement avec la conception de l'organisation physiologique, de l'usure vitale, et cela ne se passe pas sans difficulté,

les éléments qu'on veut séparer protestent et cherchent à se rejoindre. Mais l'organisation supérieure de l'esprit l'emporte, il faut que la systématisation psychique s'accomplisse, la rupture des associations premières apparaît à présent comme la condition nécessaire du maintien de l'harmonie générale de l'esprit, et si l'esprit est fort la dissociation s'effectuera. Verra-t-on une fantaisie dans les comparaisons de ce fait psychologique au sort du conscrit qui est enlevé à ses travaux, à sa famille, à sa fiancée, pour prendre place dans un régiment ? Ici c'est l'intérêt social qui exige le relâchement ou la rupture des premiers liens sociaux et si la société est forte, bien organisée, il n'y aura pas de résistance ; l'influence seule de l'idée du devoir suffira à déterminer la dissociation et l'association nouvelle, Nous retrouvons dans ce fait social l'association systématique, l'inhibition, il serait facile aussi d'y voir des traces de l'association par contraste et de l'association par contiguïté et ressemblance.

Mais ce n'est pas en ce moment notre but — nous avons simplement à indiquer le sens général de ce qui précède. Nous avons vu d'abord, dans la première partie, l'activité relativement indépendante des éléments psychiques — nous avons constaté dans le second leur solidarité réelle et les lois de cette solidarité. Les deux modes d'action ne s'opposent nullement. Parmi toutes les formes possibles de l'activité d'un élément psychique, comme parmi toutes les formes possibles de l'activité d'un élément physiologique ou d'un élément sociologique, il en est un certain nombre qui peuvent s'accorder avec celles des autres éléments qui s'associent avec lui, il en est d'autres au contraire qui contrarient un certain nombre de désirs des autres éléments — or, chaque forme de l'activité d'un élément tend à déterminer chez les autres les formes d'activité concordantes, celles qui peuvent s'harmoniser avec elle pour une même fin ou des fins convergentes et à

inhiber les formes d'activité discordantes. L'harmonie de l'esprit vient de là, et elle est déterminée en grande partie par l'harmonie organique. Celle-ci, en effet, comprend des éléments relativement très stables, bien organisés et exerce une influence considérable pour l'association ou l'arrêt sur les tendances et les phénomènes psychologiques — et c'est la cause du fonctionnement de tous les phénomènes psychiques qui tendent, à des degrés divers, à la conservation générale de l'organisme — de plus chaque organe a ses représentants psychiques et nous avons ici une nouvelle cause d'association et d'inhibition. L'un de ces organes prend part non seulement à la vie individuelle, mais à la vie sociale aussi, à l'amour, à la génération, à la vie de l'espèce. Il est aussi l'élément dominant dans un nombre très important de coordinations psychiques. Le milieu social détermine en nous soit par imitation, soit par besoin de nous mettre en harmonie avec nos contemporains — et l'imitation est un moyen d'y parvenir — une autre série considérable de systèmes harmoniques. Enfin certaines autres coordinations sont déterminées par des faits psychiques formés peu à peu et qui ont imprimé à l'esprit une allure particulière en rassemblant autour d'eux un groupe de tendances et d'idées — par exemple, les tendances qui dépassent le milieu social et qui ont pour but une abstraction, une forme générale, le bien, le beau que l'esprit a extraits de quelques expériences et avec lesquels il a fait une forme idéale dont il poursuit la réalisation. La vie individuelle, la vie de l'espèce, la vie sociale, la vie esthétique, scientifique et morale, voilà les quatre formes principales de la systématisation psychique, déterminées chacune par l'influence d'éléments différents, parmi lesquels les plus stables, paraissent toujours les moins élevés, mais aussi les plus forts, comme étant la condition des autres qui les impliquent.

Ces quatre formes principales de la systématisation psychique donneraient lieu à de nombreuses subdivisions, je suis obligé de rester ici dans les lignes les plus générales, en disant seulement ce qui est nécessaire pour donner un sens précis à la loi de systématisation qui resterait sans cela trop vague. C'est à la psychologie du caractère à étudier les différentes tendances, leur signification, leurs combinaisons possibles, la détermination des principaux types intellectuels et moraux. Mais il est un autre point sur lequel nous avons dû insister : ces différentes systématisations psychiques comportent des formes générales semblables de groupement des éléments : les perceptions, les images, les idées, les sentiments, les émotions, les tendances, les volitions. Quelle que soit la forme concrète de la systématisation psychique, elle implique l'existence de toutes ces formes abstraites qui restent invariablement les mêmes au point de vue abstrait quelle que soit cette forme concrète. Un raisonnement, un sentiment, comme formes générales de la mentalité, ne diffèrent pas chez un gourmand et chez un artiste, chez un savant et chez un magistrat — malgré les différences concrètes qui peuvent exister dans le mode de raisonner ou de sentir de chaque personne et de chaque groupe social. Nous avons donc pu préciser encore la loi d'association systématique en montrant ses diverses formes générales concrètes, et les diverses combinaisons d'éléments psychiques qui servaient à la vie de l'esprit. Nous avons ainsi passé en revue et ramené à des formes particulières de l'association systématique, la perception, l'image, l'idée, le jugement, le raisonnement, la volition, la réflexion, etc., en tâchant de déterminer la nature caractéristique, pour chaque espèce de faits psychologiques des éléments et de la manière dont ils sont associés. Nous avons ensuite vu la part que prend l'inhibition à la formation de ces diverses modalités de l'activité mentale, enfin nous avons étudié, au

même point de vue, le rôle du contraste et celui de la contiguïté et de la ressemblance. Tout a été ainsi ramené dans l'esprit à une forme essentielle : la systématisation, à une action parallèle à la première : l'inhibition, et à des formes secondaires. Nous avons vu également que les associations systématiques de plus en plus hautes étaient des parties de plus en plus considérables de l'esprit, que la personnalité enfin n'était que le cas idéal — et chacun de nous est d'autant plus une personne qu'il s'en rapproche davantage — où tous les éléments psychiques s'harmonisent en vue d'une fin, variable selon les genres de personnalités et les tendances principales, où l'inhibition est, comme l'association, parfaitement systématisée. Cette harmonie vivante, cette systématisation toujours à l'œuvre, cette direction générale qui détermine l'évolution et la dissolution, la mise en activité et l'arrêt des phénomènes psychiques plus ou moins complexes, c'est l'esprit même. Nous avons maintenant à le considérer en lui-même, c'est-à-dire à étudier l'action combinée, synthétique, concrète des lois dont nous venons d'étudier le fonctionnement abstrait.

TROISIÈME PARTIE

L'ESPRIT

INTRODUCTION

Pour étudier maintenant dans le domaine du concret les lois que nous avons étudiées sous leur forme abstraite ; pour vérifier, par une expérience plus complète, les faits généraux que l'observation et l'analyse nous ont montrés, nous avons deux moyens — d'abord prendre une portion quelconque de la vie mentale de l'homme, le langage, par exemple, ou l'amour, ou l'imagination du peintre ou du musicien, etc., et voir comment s'y combinent les différentes lois de l'esprit — ou bien suivre l'évolution d'une personnalité, depuis l'enfance jusqu'au développement complet et voir encore si ce développement est suffisamment exprimé par nos lois abstraites. Si nous pouvons arriver à interpréter l'un et l'autre cas au moyen de ces lois, si elles nous permettent de ne négliger aucune partie importante du processus, nous aurons le droit d'en conclure qu'elles expriment bien la vie de l'esprit. Nous ferons donc les deux tentatives, l'une après l'autre, en commençant par l'étude la moins complexe. Nous tâcherons d'en tirer ensuite une conception synthétique de l'esprit, en faisant la synthèse abstraite des lois, déjà ébauchée, au reste, dans les pages précédentes, après en avoir étudié la synthèse concrète. Enfin, nous aurons à rapprocher la psychologie des autres sciences, en

recherchant s'il n'y a pas certaines lois générales de la nature qui se retrouvent dans tous les ordres de phénomènes connus, et en essayant de déterminer, en tant que cela sera possible, les ressemblances et les différences de ces lois diverses. Par là, l'esprit se trouverait rattaché à la nature, et la psychologie aux autres sciences. Notre conception de la partie ne peut être complétée que par la conception du tout, et si imparfaites que puissent être ces conceptions, si imparfait, par suite, que soit le résultat de la comparaison, il n'y a pas à douter que nous ne soyons obligés de la faire — on la fait toujours implicitement quand on ne la fait pas autrement. Chaque science a son couronnement dans la philosophie, et peut-être ne faut-il pas attendre qu'une science soit terminée pour en esquisser la portée générale, en supposant même que l'attente soit possible. Les généralisations les plus élevées se forment peu à peu bien souvent, comme les généralisations qui résultent des observations les plus simples ; la partie philosophique d'une science se forme parallèlement à sa partie expérimentale. Mais restons pour le moment dans la psychologie, et cherchons la manière dont s'incarnent les lois abstraites.

LIVRE I.

Synthèses concrètes.

CHAPITRE PREMIER

Synthèses partielles. — L'Amour, le langage.

---

§ 1.

Prenons une tendance quelconque, l'amour, par exemple, qui est en même temps une des plus importantes et des plus commodes à étudier. Elle est, sous sa forme la plus simple chez les êtres élevés, une action réflexe dont le point de départ est une excitation des organes de la génération, dont le point terminal est la mise en présence des deux éléments qui doivent donner naissance à un être nouveau — ou plutôt, ce n'est pas là l'amour, mais c'en est la base — le nom d'amour s'appliquant plutôt à la masse considérable des phénomènes que le développement de l'esprit et l'état social, ont produite et rattachée à cette tendance primordiale au rapprochement sexuel. Il serait intéressant de comparer ici les différentes formes que cette synthèse a prises dans les différentes espèces vivantes, l'amour chez les oiseaux, chez les araignées, chez les mammifères, l'amour même considéré chez les plantes pourrait donner lieu à des analyses curieuses et instructives, mais notre but, en ce moment, n'est pas de faire la psychologie comparée de l'instinct sexuel, et en nous restreignant à l'homme nous avons encore un champ assez

vaste pour examiner le développement des phénomènes et l'enchevêtrement des lois.

A l'époque de la puberté le besoin sexuel naît chez l'homme, et, comme tous les besoins organiques, il tend à se satisfaire — pour se satisfaire il tend à diriger l'organisme entier, c'est-à-dire que l'impression partie des organes de la génération tend à éveiller des désirs conscients, des images plus ou moins nettes, des volitions qui tendent toutes vers une même fin : la satisfaction du besoin, l'acte de la génération. Si ce besoin pouvait être satisfait à mesure qu'il naît — comme le besoin de respirer, ou le besoin de l'irrigation sanguine, — il est hors de doute que tous les phénomènes qui constituent proprement l'amour ne se seraient pas produits, mais le besoin sexuel, pour se satisfaire pleinement, exige le concours de deux êtres, de plus les conditions de la vie sociale ont mis divers obstacles à sa satisfaction, et voilà deux causes de complications psychologiques qui par l'inhibition imparfaite de la tendance l'ont rendue plus complexe et plus violente — et nous avons ici un effet de contraste bien marqué. D'autre part, selon la nature de l'arrêt qui lui est imposé, le sentiment prend des caractères différents ; les phénomènes qui viennent se joindre à la tendance primitive, qui ont compliqué l'impulsion primordiale varient avec chaque forme d'état social, ils varient aussi selon la forme de l'organisation psychique individuelle — et nous voyons la loi de systématisation et la loi d'inhibition se manifester ainsi par des phénomènes très variés. Examinons quelques cas particuliers.

On a remarqué que les premiers désirs sexuels, désirs souvent méconnus, s'accompagnent de sentiments très platoniques, très dégagés en apparence et dans la pensée même de celui qui les éprouve, de toute attache matérielle, quelquefois même l'éveil des sentiments amoureux se marque par une certaine répugnance pour l'acte qui

doit les satisfaire. Il y a là une forme très intéressante d'association psychique et qui mérite d'être examinée de près. L'impulsion de l'amour physique tend à rapprocher l'homme de la femme, de plus il lui inspire, par association systématique, le désir d'accomplir tout ce qui peut le faire aimer, le mettre au-dessus de ses rivaux, le rendre digne d'admiration, il se forme ainsi tout un cortège de sentiments, d'idées, etc., dont le moteur, le point de départ, est l'impulsion sexuelle. Supposons maintenant que ces dispositions viennent à se produire dans une personnalité où dominent déjà des sentiments de timidité et un certain dédain pour la vie matérielle et les plaisirs qui passent pour grossiers. Ce jugement sur l'acte sexuel est assez naturel chez un jeune homme tel que nous le supposons, qui peut remarquer que ceux de ses camarades de son âge qui se vantent de leurs prouesses ou se complaisent à parler de certains sujets, ne sont pas les plus raffinés en général (comme il peut juger de mauvais ton, pour des raisons analogues, de fumer ou d'aller au café). Il faut tenir compte aussi de la gaucherie, de la crainte du ridicule, des obstacles instinctivement entrevus, de la pudeur développée par l'éducation morale, de l'espèce de honte qui s'attache aux fonctions de certaines parties du corps, de l'interdiction aux enfants de faire allusion à certains sujets, de l'éducation religieuse qui condamne les plaisirs des sens en général, de l'éducation en général qui, par toutes ses formes, tend plutôt à restreindre, de crainte d'abus, les désirs qu'à tâcher de leur préparer une satisfaction normale, — toutes ces circonstances peuvent faire que le processus qui a déterminé l'éveil de tous les sentiments, de toutes les tendances dont l'association avec lui constitue l'amour, soit enrayé dans son développement, tandis que les phénomènes qu'il a suscités continuent à persister. La tendance sexuelle, en effet, choque, dans certains cas, et pour

certaines personnes, un certain nombre d'habitudes mentales, ces habitudes menacées réagissent (loi du contraste) et exercent une action d'arrêt sur l'impulsion qui ne s'harmonise pas avec elles (loi d'arrêt) — mais les idées et les sentiments éveillés par l'instinct génésique, tendresse, affection, sympathie, désir d'approbation et de louange, etc., ne sont nullement en contradiction avec les anciennes tendances de l'esprit, et peuvent très bien s'harmoniser avec elles, — elles s'accordent bien moins, au contraire, une fois qu'elles sont développées avec l'impulsion qui cependant les a produites, et l'on comprend qu'en certains cas elles contribuent à l'enrayer. Ainsi les nouveaux sentiments et les anciennes habitudes de l'esprit s'associeront et formeront un tout très particulier, une sorte de tendresse réservée, vive et respectueuse, ne conduisant à désirer que des échanges de paroles tendres, à peine un contact de la main, et, au moins subjectivement et plutôt dans les rêveries que dans la réalité, à des dévouements ignorés, à des sacrifices sans compensation. Remarquons, du reste, que l'impulsion sexuelle est enrayée mais non détruite, et qu'elle continue à susciter, à favoriser les sentiments et les idées qui, par les associations qu'ils contractent avec les habitudes mentales déjà existantes, tendent d'abord à l'enrayer. La crainte, le respect de la personne aimée sont pour beaucoup dans cette inhibition. C'est ainsi que par un jeu d'association systématique, d'inhibition et de contraste, l'amour platonique se forme. Et s'il arrive plus tard que les désirs physiques non satisfaits viennent à se faire sentir de plus en plus fortement et de manière à ne pouvoir plus être enrayés, ils ne pourront prendre place dans le système déjà formé, il y aura une lutte et s'ils sont suffisamment inhibés sans l'être trop, ils formeront un système à part, un système moins complexe, et cette fois ils tendront à la réalisation immédiate, sans éveiller un

cortège de sentiments semblable à celui qu'ils ont excité d'abord. Tel homme qui adorera respectueusement une reine, satisfera ses sens sans éveil de l'imagination poétique ou de sentiments chevaleresques, avec la première venue — l'amour qui dans une personnalité mieux systématisée, serait un complexus harmonique de sentiments, d'idées, d'images et d'impulsions, se trouve ici partagé en deux parties : amour de cœur et de tête et amour des sens qui n'auront pas grand chose de commun, se satisferont à part, et auront des objets différents.

§ 2.

Ce fait, comparé aux faits différents qui ne sont pas rares, est suffisant pour nous montrer comment des organisations mentales diverses peuvent, par des associations systématiques changeant logiquement avec chaque organisation et des inhibitions variant corrélativement, déterminer des modes de sentir tout-à-fait différents et même opposés en certains cas. Au reste, les conceptions individuelles de l'amour varient, même pour une même civilisation, d'une manière très marquée — et non seulement avec la constitution psychique individuelle mais aussi avec les circonstances de la vie qui sont d'ailleurs en partie cause, en partie effet de la constitution psychique. On s'en fera une idée en se rappelant la forme de l'amour que chaque écrivain a dépeinte ou bien celle qu'il a dépeinte le mieux — il n'est pas douteux que, soit qu'un auteur raconte ses mémoires, soit qu'il écrive des romans, il n'ait un penchant à dépeindre ses propres sentiments et une facilité particulière pour les exprimer. Sans doute, il faut interpréter ici aussi avec prudence, mais on peut affirmer que d'une manière générale, les différences de la description réelle ou fictive correspondent à des différences de l'organisation

psychologique. Etudiez, au point de vue de la conception de l'amour, les mémoires, les traités, les romans des écrivains de ce siècle : Stendhal [1], Benjamin Constant [2], Sainte-Beuve [3], Balzac [4], Musset [5], Hugo [6], George Sand [7], Stuart Mill [8], Schopenhauer [9], Topffer [10], etc., et parmi les contemporains MM. Zola, Pierre Loti, Daudet, Barbey d'Aurevilly, Paul Bourget, Peladan, — partout vous trouvez une conception particulière de l'amour, il est sensuel et violent, sensuel, raffiné et pervers, il est passionné, despotique et sérieux, élevé au-dessus des lois et de la morale, il est fringant et cavalier, souvent sensuel, vif et inégal, il est sérieux, associé à de vifs sentiments d'estime et d'amitié, sensuel et simple, sensuel et quintessencié, grossier et raffiné à la fois, sec et curieux, passionné et conscient, violent et triste, sentimental et timide. Analysez ces mots vous trouverez que chacun d'eux désigne une systématisation particulière ou la manière dont cette systématisation se forme. Chez Stuart Mill, par exemple, les sentiments qui forment l'amour ne sont pas les mêmes que chez Musset, et le complexus qu'ils composent n'a pas la même allure. Ici

1. *De l'amour, la Chartreuse de Parme, le Rouge et le Noir.*

2. *Adolphe.*

3. *Volupté, poésies.* Cf. *Sainte-Beuve et ses inconnues*, par Pons.

4. Balzac. *La comédie humaine*, passim. Voir spécialement *Ferragus*, *Mémoires de deux jeunes mariées. Physiologie du mariage, La duchesse de Langeais, etc.*

5. Musset, Poésies. *Le souvenir*, *Chansons d'Espagne et d'Italie*, et surtout *La confession d'un enfant du siècle.*

6. Hugo. Poésies, passim. Voir en particulier *les chansons des rues et des bois.*

7. Romans. Cf. *Lui et Elle* de Paul de Musset, *Elle et Lui*, de George Sand, *Lui*, de Mme Louise Collet.

8. Stuart Mill, *Mémoires.*

9. Schopenhauer.

10. Topffer. *Nouvelles genévoises.*

il s'agit surtout d'une profonde estime, d'une sympathie tendre, là d'une impulsion des sens, capricieuse et fantasque, mêlée aux jeux d'une imagination vive, légère, avec un arrière goût de lassitude et de tristesse, ou lorsque les choses deviendront plus sérieuses d'une passion sensuelle et âcre, accompagnée de révoltes de l'esprit et du cœur, de découragement, de transports violents, et d'anéantissements passagers. Analysez encore tous ces mots, et les mots par lesquels vous les remplacerez vous finirez par arriver aux faits psychiques eux-mêmes, vous verrez qu'ils ne sont les mêmes dans aucun cas, que certains éléments qui se retrouvent chez une personne ne se retrouvent pas chez l'autre, la vivacité des images, l'affection tendre, l'amertume qui résulte de la lassitude ou de la désillusion, l'estime intellectuelle, la confiance, le sens du devoir, les idées abstraites, etc., vous voyez de plus que la forme que prennent les composés est très différente, ici le but poursuivi est la jouissance, et l'exaltation qu'elle donne au sentiment et à l'imagination, là c'est plutôt la communauté de la vie, des occupations intellectuelles, des préoccupations élevées, la satisfaction de tendances sociales ou abstraites pour lesquelles chacun complète l'autre, ici les idées et les sentiments prennent une forme aiguë, ils sont vifs, fugaces, incohérents, là ils sont plus calmes, et plus solides. La fin de l'association systématique n'est pas la même, sa forme varie considérablement, ses éléments changent d'une personne à l'autre, les inhibitions varient naturellement d'une manière corrélative et néanmoins ces deux complexus si différents reçoivent la même dénomination, uniquement parce que la tendance autour de laquelle viennent se grouper tous ces enchevêtrements de phénomènes psychiques et sous lesquels elle disparaît quelquefois est bien semblable dans les deux cas et c'est l'impulsion sexuelle plus ou moins reconnue.

§ 3.

Si dans une société les conditions d'existence et l'orientation psychique varient d'une personne à une autre, elles varient encore bien plus d'un siècle à l'autre, d'une civilisation à une autre — certes, l'amour, chez les Français, pour l'époque actuelle par exemple, varie considérablement, cependant si nous négligeons les détails, nous parvenons à nous en faire une idée d'ensemble qui sera incomplète, mais suffisamment exacte, prenons maintenant l'amour au XVIIIe siècle, sous Louis XV, nous avons l'idée d'un sentiment passablement différent, nous entrevoyons la prédominance de certains autres éléments : l'esprit, le raffinement des manières, l'élégance, le persiflage, l'ironie froide, le sensualisme avoué, la sécheresse, l'effacement du sentiment proprement dit, la virtuosité, le dédain, l'égoïsme, et si nous analysons encore nous trouvons que tout se réduit à des manifestations différentes des lois d'association systématique et d'inhibition ; le point de départ, la tendance essentielle est encore la même, mais elle se satisfait d'une façon différente, elle éveille pour les systématiser avec elles d'autres idées, d'autres images, d'autres sentiments secondaires qu'elle ne le fait de nos jours, elle inhibe au contraire, des sentiments comme la pitié, la tendresse qui dans d'autres circonstances pourraient s'harmoniser merveilleusement avec elle. Et nous avons un bon effet de contraste social et psychologique dans l'allure que prend le sentiment vers la dernière partie du siècle, sous l'influence de Rousseau. Au dix-septième siècle autre changement, autre allure générale de l'amour et phénomène de contraste social très marqué entre les raffinements et les pudeurs de l'Hôtel de Rambouillet, des véritables précieuses et de leurs imitatrices et les mœurs grossières de tout une partie de la jeunesse noble. Prenez pour tenir le milieu et réaliser l'équilibre des tendances de l'époque l'amour tel que nous le

trouvons chez les jeunes filles de Molière, Henriette surtout, et qui est une affection raisonnable, vous pouvez encore vous livrer à la même opération et trouver les éléments en jeu, la manière dont ils se combinent autour d'une impulsion centrale et les inhibitions et les contrastes qui en résultent. Chaque époque caractérisée par des traits généraux assez marqués offrirait de même une allure particulière de l'amour et toujours cette allure particulière sera produite par la nature différente des éléments, sentiments, idées, images, éveillés par l'impulsion sexuelle et qui varient naturellement avec l'individu, la race, le moment, l'exemple, les idées régnantes, la mode, toutes les autres influences, les conditions sociales dont l'équilibre momentanément établi d'une certaine manière fait la caractéristique d'une époque.

Mais on le voit, toutes ces variations que je ne puis indiquer que très sommairement, dont je n'ai pu étudier qu'un seul cas général et dont j'étudierai seulement encore un cas particulier un peu en détail, en rappelant pour les autres le sens général de l'interprétation, sont dues à un même fait essentiel : les associations systématiques et les inhibitions déterminées, soit directement, soit secondairement, et même en retour direct ou indirect par l'impulsion sexuelle, et aux phénomènes secondaires de contraste ou d'association par contiguïté et ressemblance qui en dérivent. Remarquons d'ailleurs que tout ce cortège de phénomènes est suscité par une inhibition à quelque degré de la tendance sexuelle. Celles de nos tendances qui n'ont aucune difficulté à aboutir, et c'est le cas général des tendances organiques dans l'état de santé, ne déterminent aucun complexus de phénomènes psychologiques. Celles qui se satisfont plus irrégulièrement et avec plus de peine, comme le besoin de boire et de manger, déterminent déjà des complexus d'idées et de sentiments plus variés — nous sentons plus généralement

l'appétit ou la faim et la soif, que le besoin de la respiration ou de la circulation du sang. Maintenant comparez la complexité des états de conscience éveillés chez celui qui a ses repas assurés et chez celui qui n'a pas de quoi satisfaire sa faim et qui cherche anxieusement comment il pourra gagner, se faire donner ou dérober quelque chose, — comparez encore l'état mental de l'homme à appétit robuste, qui mange régulièrement et se contente de mets quelconques, et celui de l'homme à santé délicate, qui est obligé de choisir soigneusement ses mets, qui se ressent longtemps du travail de la digestion, et est obligé de mettre un intervalle fixe entre ses repas. Il est incontestable que les tendances organiques se satisfont moins facilement chez l'un que chez l'autre, et que la complexité des sentiments est — toutes choses égales d'ailleurs — en raison directe de la difficulté avec laquelle la tendance est satisfaite. De même, il paraît bien que d'une manière générale, l'amour se complique avec la difficulté de le satisfaire, il ne paraît pas que les formes les plus complexes, les plus développées de ce sentiment se rencontrent chez les peuples sauvages, où la promiscuité est l'état normal. Même chez les peuples civilisés, la différence est énorme entre le besoin physique qui se satisfait facilement et les formes élevées de l'amour qui impliquent la sympathie, l'estime, la communauté des goûts, l'harmonie des tendances. L'état social a compliqué l'homme en faisant naître en lui une foule de besoins, d'idées, d'impressions, de tendances, inconnus à nos premiers ancêtres — et un sentiment qui, comme l'amour, tient une place importante dans la vie, a dû s'associer à un grand nombre de ces nouveaux phénomènes, de là, la complexité de l'amour moderne dans ses formes les plus riches. Mais d'un autre côté, l'impulsion sexuelle ne peut pas toujours, pour se satisfaire, attendre d'avoir formé une association systématique avec le moi tout entier — elle agit impérieusement, et,

si la civilisation a développé l'amour, si elle a enrichi le système d'éléments psychiques qui s'est formé autour de l'impulsion génésique, si elle a augmenté de plus en plus le nombre et la complexité des phénomènes variés, des tendances avec qui cette impulsion tend à s'associer systématiquement, elle a aussi rendu plus difficile la formation de ce complexus si vaste — et elle a rendu nécessaire la survivance ou même le développement de formes infiniment plus simples de satisfaction sexuelle. Et il arrive souvent qu'une scission, analogue pour la forme à celle qui produit quelquefois l'amour platonique, mais différente dans ses résultats, vient à s'établir. L'amour disparaît ; la tendance sexuelle se réduit à un besoin physiologique, comme le manger et le boire, et est satisfaite de même, sans s'être associée à des parties notables de la personnalité. L'association systématique est ramenée ici à sa plus simple expression, et l'équilibre de l'organisme peut n'en pas souffrir, pas plus d'ailleurs que l'équilibre de l'esprit, car cela n'empêche pas ces fonctions organiques et psychiques de concourir à la vie de l'organisme, seulement elles forment comme autant de mécanismes convergents mais distincts et non directement solidaires les uns des autres ; c'est en somme une forme inférieure, moins complexe et moins profondément systématisée de la mentalité. Les associations systématiques entre les diverses tendances sont ici remplacées par des actions d'arrêt, chaque tendance inhibant à son tour l'activité des autres [1].

§ 3.

Dans les formes supérieures, au contraire, la vie entière s'associe à l'amour. L'arrêt est moindre, la convergence

1. Cf. Taine. *Notes sur Paris. Vie et opinions de Thomas Graindorge.* « Un homme de quarante ans disait : « J'ai réduit l'amour à une fonction et cette fonction à un minimum. » Un jeune homme de vingt-cinq ans reprenait : « Au lieu de minimum mettez maximum, voilà mon affaire. »

est supérieure. Un amour profond et sérieux ne prend pas place dans la vie mentale, comme un goût à côté des autres, comme un nouveau rouage juxtaposé à des rouages anciens, mais il se mêle à toutes les formes de la vie mentale ou au moins aux plus importantes, et nous voyons ici d'admirables exemples de la force de systématisation des éléments psychiques et de la coordination progressive de l'esprit. L'étude de la sociologie peut être une des formes de l'amour. Voyez comment Stuart Mill parle de Mme Taylor qui devint sa femme, après une amitié de vingt ans : « Je n'en finirais pas si je voulais dire en détail tout ce que je lui dois, ne fût-ce qu'au point de vue de l'intelligence. Je n'en toucherai que quelques mots, qui donneront une idée générale, bien qu'imparfaite, des services qu'elle m'a rendus.... Toute ma force me venait de l'étude des sciences morales et politiques, région intermédiaire incertaine et périlleuse ; j'avais accepté des solutions toutes faites, j'en avait trouvé moi-même en économie politique, en psychologie analytique, en logique, en philosophie de l'histoire, comme sur d'autres sujets, et ce n'est pas la moindre des obligations que mon intelligence doit à cette noble femme, de m'avoir conduit à un scepticisme sage à l'égard de ces solutions. Je ne renonçai pas pour cela à tirer des questions auxquelles j'appliquais loyalement les faculté de mon esprit, toutes les solutions qu'elles comportaient, mais j'appris à être plus réservé, à me garder de les affirmer ou de les proclamer avec une confiance que ce genre de spéculation ne saurait admettre. Bien plus, la même influence disposa mon esprit non seulement à accueillir mais à embrasser et à rechercher avec ardeur tout ce qu'on pouvait trouver de plus clair en faits de vues, de plus fort en fait de preuves, même sur les questions qui avaient fait le plus l'objet de mes méditations. On m'a souvent adressé des éloges dont, à mon avis, je ne mérite qu'une partie, pour avoir mis dans mes

écrits, à ce qu'on dit, un esprit plus pratique que celui qu'on rencontre chez la plupart des personnes qui se sont occupées des questions les plus générales. Les œuvres où l'on a observé cette qualité, n'étaient pas les œuvres d'un esprit unique, mais de la fusion de deux esprits, dont l'un portait autant de sens pratique dans ses jugements des choses présentes, que d'élévation et d'audace dans ses prévisions relatives à un avenir éloigné »[1]. Voilà ce que peut devenir l'amour et comment il arrive à se compliquer de psychologie analytique, de logique, d'économie politique et de philosophie de l'histoire — toutes choses dont il se passe souvent. Il est vrai qu'on pourrait dire aussi : voilà ce que peut devenir la tendance scientifique et comment elle sait profiter des sentiments tendres, et les deux points de vue sont également bons. Les formes élevées de l'esprit sont, en effet, caractérisées par cette harmonie parfaite de toutes les tendances, et l'aide qu'elles se prêtent réciproquement sans se nuire. Il ne faut pas confondre ces systématisations supérieures qui caractérisent les personnalités les plus éminentes avec cette influence réciproque et non systématisée des tendances très fréquentes d'ailleurs chez les esprits ordinaires et qui se manifestent par des produits incohérents — telle est souvent, par exemple, ce qu'on appelle l'influence du cœur sur l'intelligence, influence qui se traduit en général par l'acte d'adopter des croyances à cause de leur conformité avec tel ou tel de nos désirs, et malgré leur désaccord avec les idées justes que l'on n'abandonne pas.

Mais l'amour peut revêtir des formes diverses, même dans ses hautes manifestations. Michelet nous montre un sentiment tout à fait différent de celui qu'exprime les mémoires de Stuart Mill. La forme en est moins belle et

1. Stuart Mill. *Mes mémoires, histoire de ma vie et de mes idées*, p. 180-181.

moins élevée, et cela tient en grande partie à l'infériorité de la jeune femme que dépeint Michelet, par rapport à celle qu'a aimée Stuart Mill. Voilà déjà une différence considérable dans les éléments de l'association systématique, cet élément de l'amour qui constitue la représentation de la nature psychique, du cœur et de l'esprit de la femme aimée varie en effet d'un cas à l'autre et d'un autre côté cette différence tient pour beaucoup à la nature même de l'amant, car ou bien il n'aime de tout son moi que la personne en qui se rencontrent les qualités qui peuvent exciter sa sympathie, ou bien il lui attribue ces qualités, si elle ne les possède pas. Mais regardons de plus près, nous verrons mieux encore la différence des idées et des sentiments qui, dans des passions d'ordre élevé, se combinent à la même tendance essentielle : « Nul doute, dit Michelet, que le grand remorqueur ne soit le désir et la force mâle. Mais, pour qu'elle soit fécondée, il faut qu'à sa sèche âpreté se mêle le fondant suave des beautés féminines. Charmant miracle de nature ? Le génie, hier arrêté sur la voie de l'invention, rencontrant un de ces nœuds qu'on ne sait comment résoudre, ayant tourné tout autour, désespéré, et jeté tout, tristement s'assoit au foyer. Elle voit bien sa tristesse. « Mais qu'as-tu ? Je ne veux pas, je ne peux pas » te voir ainsi..... Eh ! laisse là ton idée ; oublie, je t'en » prie, sois heureux ! » C'est justement ce moment d'oubli, ce bonheur qui a tout changé. Sa vue en est renouvelée, sa puissance rafraîchie : une électricité nouvelle lui revient pour l'exécution. Il est devenu un autre homme. Comment ? Aimanté de la femme, de cette grâce de nature et d'aimable facilité qu'elle a et donne à toutes choses, il sourit du léger obstacle qui l'avait arrêté la veille »[1]. Il y a bien ici une certaine association de la tendance

1. Michelet. *L'Amour*, p. 374.

sexuelle et de préoccupations intellectuelles, mais malgré les images dont se sert Michelet, le fait n'est pas très complexe. L'influence de la femme, ici, ne ressemble pas à celle dont nous parlait Mill tout à l'heure, elle est à peu près purement physique. Il s'agit ici, en somme, d'une sorte de dynamogénie tout à fait comparable à celles que M. Féré a étudiées et dont nous avons eu l'occasion de parler, la force dégagée par une association des sens et de certains sentiments paraît être utilisée par des tendances intellectuelles dominantes, mais l'amour, et son cortège d'images, la femme aimée, ses paroles, son influence morale, n'agissent pas systématiquement pour reformer l'esprit et modifier le fonctionnement de l'intelligence. A un autre passage du même livre, tout en retrouvant le même mode d'action, nous trouvons aussi quelque chose de plus. Michelet y dépeint avec chaleur à la fois et avec une précision suffisante l'harmonie de deux âmes, et nous voyons encore ici ce que devient, avec les nombreuses associations systématiques qu'elle suscite, cette tendance fondamentale qui, chez Michelet du moins, n'est pas reléguée au dernier plan et ne cesse pas de montrer visiblement son influence.

» Mais enfin, écrit-il, les velléités de cette liberté résistante qui protestait par le caprice s'étant domptées elles-mêmes, le désaccord momentané de la maladie morale et physique ayant fait place à l'harmonie, les deux âmes se sont retrouvées dans l'unité la plus tendre qu'elles eussent obtenue encore. Avec bien plus d'effusion, l'amour triompha cette fois, et se dit : « Je tiens l'infini. »

» Il y manquait une chose que la femme n'atteint vraiment que dans sa seconde jeunesse : c'est que, par un effort de cœur, elle sortit de l'état passif qui presque toujours fut le sien, prit action et mouvement, se fit *lui*, non

plus par la sourde fatalité d'imprégnation, mais par la volonté, l'amour.

» Jusque là le travail les séparait, et la femme avait ses heures ; aujourd'hui toute heure est à elle, le jour, la nuit. En toute chose, il la sent utile et charmante ; il ne peut plus s'en passer : c'est le jeune compagnon chéri, en qui il trouve le sérieux, le plaisir, tout ce qu'il veut, qui se transforme pour lui. C'est Viola, c'est Rosalinde, un doux ami le matin, femme au soir, ange à toute heure.

» Obéissante, elle a pourtant, au besoin, l'initiative : elle sait vouloir, agir. Et quand l'homme, soit en affaires soit en idées, faiblit, hésite, dans les nuits troubles surtout, où son âme agitée cherche, ne trouve, et semble ensorcelée, elle est là, elle sourit. Le mauvais enchantement disparaît ; il en rit lui-même. Un baiser lui rend les ailes.

» N'avons-nous pas obtenu ici ce que nous cherchions, l'échange absolu de l'être ? L'amour n'a-t-il pas l'infini ? Que la faible femme ait reçu, pris si bien l'âme de l'homme, qu'elle puisse, au besoin, la lui rendre, et que, dans la défaillance du génie viril, elle lui donne ce qu'elle n'a pas, l'étincelle génératrice, ne semble-t-il pas que ce soit le miracle de l'unité ?

» Non, celle-ci peut encore se resserrer d'un degré : c'est quand tous deux se rencontrent dans une idée de bonté, s'attendrissent dans la surprise d'avoir tellement le même cœur, quand l'amour et la pitié mêlés coulent en douces larmes, c'est le moment de fusion, où l'amour triomphe invincible, où l'âme renouvelle les sens, où, souvent plus vif qu'au jeune âge, revient l'aiguillon du désir.

» La bonté ! oh ! quelle grande chose ! Tout le reste est secondaire : grâce, esprit, raison, tout cela ne vaut que par elle. Même seule, elle est toute puissante. Il n'est pas rare qu'on désire une femme parce qu'elle est bonne,

et sans aucune autre raison. Profonde harmonie de notre être ! Il va, par les sens aux choses de cœur, il tend, par l'union physique, à atteindre, à posséder la suavité morale qui est là. On y sent Dieu. C'est pourquoi on veut s'unir » [1].

Comparez cet amour dans ses formes supérieures à celui des contes de La Fontaine et des petites histoires de la *Vie parisienne*. Abstraitement, la tendance essentielle — qui est elle-même une association systématique — est partout la même, voyez comme le sentiment qui en résulte varie avec les nouveaux éléments qui s'y associent, la domination de l'un ou l'autre d'entre eux (tendances intellectuelles, sensualité, amour-propre, etc.) et les inhibitions qui en résultent. Il n'est pas douteux que les lois que nous avons étudiées ne se manifestent ici, et, avec le jeu des éléments psychiques et des circonstances qui les favorisent ou les entravent, elles expliquent tout. J'ai dû me borner à indiquer en gros, sauf pour un ou deux cas, l'interprétation, mais elle est facile à trouver pour le reste, et ne paraît pas douteuse.

Il est difficile de ne pas dire quelques mots de la pathologie de l'amour ; elle nous montre des faits très intéressants, et nous fait mieux comprendre le mécanisme de l'état normal, en nous montrant ce qu'il devient quand certains éléments y manquent et qu'ils sont remplacés par d'autres au détriment de l'harmonie générale de l'esprit. Toutes les déviations, toutes les anomalies, toutes les perversions de l'instinct sexuel sont encore en soi des formes d'associations systématiques — nous voyons, soit dans ce que M. Binet a appelé le fétichisme dans l'amour [2], une importance excessive donnée à un élément secondaire, qui devient, en quelque sorte le centre du

1. Michelet. Ouvrage cité, p. 431.

2. Binet. *Le Fétichisme dans l'amour*. Revue philosophique, 1887, tome II.

système ; soit dans l'amour contre nature une substitution de certains éléments à d'autres dans la coordination psychique, avec l'inhibition des tendances normales ; soit dans l'interversion des sexes, la désharmonie entre la nature des organes et l'orientation psychique [1]. L'association systématique, la sélection et l'activité des systèmes psychiques expriment toutes ces variétés.

§ 4.

Au lieu de l'amour nous aurions pu prendre un autre sentiment, l'ambition, la gourmandise, le résultat eût été le même, et l'analyse semblable — ou bien encore une autre forme de la vie mentale, le langage, ou la religion.

On trouve dans le langage une association systématique entre une idée, un sentiment, une tendance, une perception, une forme quelconque de l'activité psychique et le mot qui sert à l'exprimer — ce mot implique lui-même une association d'images visuelles, d'images auditives, d'images motrices, phonétiques et motrices graphiques qui toutes convergent vers un même but : déterminer chez deux personnes différentes des états d'esprit analogues et à quelques égards identiques par l'intermédiaire des appareils de la phonation et de l'audition et des vibrations de l'air. Que ces associations varient d'une personne à l'autre par suite de la prédominance de tel ou tel élément sensible, c'est ce qui est bien établi aujourd'hui [2]

1. Voyez outre les ouvrages de pathologie mentale déjà cités : Magnan. *Leçons sur les maladies mentales.* — Moreau de Tours. *Les aberrations du sens génésique*, etc. — On trouvera un bon résumé de la question, par M. Gley, dans la Revue philosophique. T. I. 1884.

2. Voyez en particulier les travaux de M. Charcot et de ses élèves : Ballet, *Le langage intérieur et l'aphasie*. Feré, *Les troubles de l'usage des signes*, Revue philosophique, 1885. Bernard, *De l'aphasie*, et mon travail sur le *Langage intérieur et la pensée*, Revue philosophique. Pour l'étude particulière des images auditives voir : Egger, *La parole intérieure*. Pour les images motrices, Stricker, *Etudes sur le langage et la musique*.

Les différences individuelles correspondent à des différences dans les associations systématiques qui constituent le langage chez différents individus : chez l'un les idées sont plutôt associées à des images auditives, chez l'autre à des images motrices, chez d'autres à des images visuelles chez d'autres encore, dans la parole intérieure, à des images abstraites. Remarquez également la complication de l'association systématique des lettres pour former les mots, des mots pour former des phrases, des phrases pour former un discours ou un livre — et pensez à ce que suppose d'associations systématiques entre des éléments moteurs graphiques, auditifs ou moteurs phonétiques ou visuels, et des idées, le fait seul d'écrire un livre où tous les éléments tendent à exprimer des idées harmoniques. L'inhibition ne se manifeste pas moins que l'association systématique — tous les éléments qui entrent dans les innombrables combinaisons qui viennent d'être indiquées ont leurs tendances qu'il faut retenir jusqu'à ce qu'elles puissent s'employer utilement. Quand nous traçons une phrase, les mots qui suivront celui que nous écrivons sont présents à l'esprit et tendent à s'associer aux images motrices qui accompagnent l'acte d'écrire — quand nous écrivons un mot les lettres qui suivent celle qui nous occupe tendent aussi à passer avant elle — et nous savons que la moindre inattention, la moindre négligence permet à ces tendances de se manifester, de là viennent bien souvent des hésitations, des lapsus, des oublis de mots ou de lettres, des confusions, qui mettent en lumière l'inhibition qui se produit normalement et qui cesse de se produire en ce cas. Les associations par contiguïté et ressemblance ne sont pas rares non plus mais elles caractérisent plutôt les déviations du langage, par exemple, quand on prononce un mot pour un autre, — les deux mots ayant quelques éléments communs — ou bien quand un mot entraîne à sa suite un mot qui lui est ordinairement

associé mais qui, cette fois, ne vient pas à propos; quant aux associations par contraste dont nous avons vu des exemples pathologiques chez des personnes qui disent juste le contraire de ce qu'elles veulent dire, elles se trouvent parfois à l'état normal chez celles qui emploient volontiers, pour une raison ou pour une autre, le mode ironique de parler ou d'écrire, elles constituent ainsi certaines figures de rhétorique. On aurait entièrement exprimé la nature du langage si on avait énuméré tous les éléments psychiques essentiels qui y prennent part, et indiqué les associations systématiques de ces éléments et les inhibitions exercées par elles — avec les associations par contraste, ressemblance et contiguïté qui viennent en compliquer le jeu — on l'aurait entièrement expliqué si on pouvait donner l'origine de ces différentes combinaisons. Il serait chimérique d'exiger actuellement de la psychologie des explications complètes et même des analyses qui ne laissent plus rien à désirer; toutefois si nous ne pouvons développer ici la question, rappelons au moins que de récentes recherches ont permis de préciser beaucoup plus le mécanisme du langage, et que si son origine première, malgré de brillantes tentatives, reste encore à bien des égards incertaine, on a pu au moins reconnaître l'origine et les variations de certaines formes verbales, et aussi du sens des mots et ramener à des lois une grande partie des faits observés. Dans les cas où une interprétation psychologique est possible, elle se ramène, je pense, aux lois et aux faits généraux que nous avons indiqués. On peut étudier à ce point de vue la transformation du sens des mots sur laquelle de bons travaux [1] ont appelé l'attention. Le mot « ferrer » par exemple, arrive à changer considérablement de sens

1. Darmesteter. *La vie des mots étudiée dans leur signification.* Voyez aussi : *De quelques bizarres transformations du sens dans*

dans l'expression « un cheval ferré d'argent, » — examinons cette locution à notre point de vue : le mot ferrer signifie d'abord garnir de fer, dans l'expression ferrer un cheval, sa signification se complique et se particularise ; le mot s'associe à un complexus d'images précis et bien défini, il éveille l'idée d'un morceau de métal de forme particulière que l'on fixe au sabot du cheval dans un certain but d'utilité, pour éviter qu'il ne glisse et pour éviter aussi l'usure de la corne. Dans le complexus d'images et de tendances éveillées par le mot *ferrer*, on voit que la nature propre du fer devient un élément secondaire, ce qui est important c'est la place du fer, c'est son rôle utile, non sa constitution chimique, un autre métal peut se substituer au fer sans que le complexus d'images soit essentiellement différent, et le mot amené d'abord par l'élément fer, mais qui s'est étroitement associé avec le système d'images avec lequel il a été mis en rapport — ce qui est conforme à la loi d'association systématique, — finit par être associé à la forme du système, à son but, à sa fin, plutôt qu'à tel ou tel de ses éléments, même à celui qui l'a introduit dans sa nouvelle association, il finit par ne pas être plus étroitement associé à la nature propre du fer qu'il ne l'a jamais été au mot cheval il désigne une opération abstraite, c'est-à-dire une opération dont certains éléments peuvent varier pourvu que la forme essentielle reste la même et l'on dira « un cheval ferré d'argent » presque aussi bien que l'on dira « ferrer un âne. » Le mot ferrer est associé d'abord à l'image du fer, puis étant employé dans des

certains mots. Revue philosophique, 1876, n° 1. M. Bréal, *L'histoire des mots*, Revue des Deux-Mondes, juillet 1887, G. Paris. *La vie des mots*, Journal des savants, 1877. Littré, *Comment les mots changent de sens*, publié d'abord sous le titre de *Pathologie du langage* dans *Etudes et Glanures*. Cf. Revue critique 1888, tome II.

conditions très spéciales où le fer joue un rôle important, il s'associe à ces conditions si bien que l'élément peut y être remplacé par un autre sans que le mot se sépare du système. L'association systématique s'accompagne d'une inhibition corrélative, car dans l'expression *ferrer un cheval*, le mot ferrer n'éveille pas toutes les images auxquelles il pourrait être associé, mais seulement un complexus particulier, et dans l'expression « *un cheval ferré d'argent* » la tendance du mot *ferré* à éveiller l'image ou l'idée du *fer* est elle-même inhibée en vue de la précision plus grande du sens, par l'introduction dans le système du mot argent, remarquons que l'ensemble du phénomène a la forme d'une association par ressemblance. Voici un autre exemple : « *Mouchoir*, du sens primitif, *pièce d'étoffe qui sert à se moucher*, arrive au sens de *pièce d'étoffe que l'on croise autour du cou.* » Comment s'est faite cette transformation ? M. Darmesteter nous l'indique : Le hasard de nos habitudes veut que l'objet avec lequel on se mouche « soit une pièce carrée d'étoffe, soie, fil, coton, etc.. De là, par oubli de la destination, l'idée de se *moucher*, et par considération unique de la nature et de la forme de l'objet le mot *mouchoir* s'applique à des pièces d'étoffe du même genre : *se mettre un mouchoir autour du cou.* Le mouchoir que les femmes mettent autour du cou retombe en pointe triangulaire sur leurs épaules. Considération d'un nouveau caractère : de là le sens de *mouchoir* que le mot prend dans la langue de la marine : « pièce de bois triangulaire » et M. Darmesteter fait remarquer que pour désigner la pièce d'étoffe mise autour du cou on commence à dire « *mouchoir de cou* » puis, par réaction, quand on veut prendre le mot dans sa signification étymologique qui n'est plus sentie, on ajoute *de poche* » [1].

1. Darmesteter. *Ouv. cité*, p. 76 et 130.

Nous voyons encore ici que le fait consiste essentiellement en des associations systématiques différentes se formant autour d'un même élément, (mot, complexus d'images auditives, motrices ou visuelles) associé à des éléments communs à deux de ces systèmes et variant d'un système à l'autre. L'élément commun au système *mouchoir, pièce de bois triangulaire*, et au système *mouchoir, pièce d'étoffe croisée autour du cou*, est une image visuelle ou une idée de forme — l'élément commun aux systèmes *mouchoir, pièce d'étoffe qui sert à se moucher* et *mouchoir, pièce d'étoffe que l'on croise autour du cou* est le complexus d'images visuelles, d'images tactiles ou d'idées qui constitue la représentation d'une pièce d'étoffe. On voit donc un élément qui entraîne le mot associé avec un système dont il fait partie dans une nouvelle association ; c'est un exemple de l'activité des éléments psychiques, mais cette activité n'est généralement pas incohérente, le passage d'un système à l'autre s'explique souvent par des raisons de commodité, d'opportunité, de force d'une image, etc., — en tout cas les deux systèmes pris chacun à part sont manifestement coordonnés et convergent de toutes leurs parties vers une même fin. C'est ce qui s'obtient, en général du moins, et qui ne peut être obtenu que par une inhibition des tendances du mot et de l'élément qui l'accompagne à s'associer aux autres complexus dont il fait partie — et spécialement par l'oubli définitif ou temporaire des autres significations du mot. L'activité des éléments psychiques, les raisons qui les favorisent et les lois de l'esprit que nous avons examinées suffisent donc à exprimer le phénomène. On peut généraliser ce mode d'explication et l'appliquer non seulement à la formation, à l'évolution et à la disparition du sens des mots, mais aussi à l'évolution des formes. Appliquez par exemple ce qui vient d'être dit à la transformation qui du latin vulgaire a fait sortir notre français, vous y voyez de

beaux exemples d'associations systématiques, d'éléments dominateurs, de concurrence et de sélection, d'inhibition dans les lois qui expriment la persistance de l'accent latin, la chute des voyelles brèves qui précèdent immédiatement la voyelle tonique, et la disparition de la consonne médiane ; vous retrouverez des opérations psychiques analogues par leur principe psychologique essentiel, mais bien différentes par leurs formes concrètes et par les résultats philologiques dans la formation actuelle de mots nouveaux [1].

Ainsi les diverses parties synthétiques de la vie de l'esprit que nous examinons à notre point de vue nous paraissent toutes réductibles aux formes de mentalité que nous avons étudiées — il nous faut maintenant faire au même point de vue une étude plus complète et rechercher la manifestation de nos lois dans le développement concret d'une personnalité. C'est ainsi que nous pourrons le moins imparfaitement parvenir à comprendre dans sa forme concrète et synthétique le fonctionnement et l'évolution de l'esprit par l'effet des tendances des éléments psychiques, et des lois de l'activité mentale, que nous pourrons nous faire l'idée la moins incomplète de l'esprit.

---

1. Voyez A. Darmesteter. *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent.*

CHAPITRE II.

Synthèses générales. — La formation de la personnalité. — Darwin.

Nous avons tous pu remarquer en nous observant nous-mêmes, en observant les personnes qui sont en relation avec nous, comment les personnalités se forment — on voit une ou plusieurs tendances nées avec l'individu, croître, s'annexer des tendances secondaires, en faire disparaître d'autres, s'harmoniser entre elles ou se combattre, arriver enfin vers l'âge adulte à former un tout plus ou moins unifié mais mieux organisé à coup sûr, qu'il ne l'était d'abord (sauf dans les cas de dissolution) ou du moins, mieux organisé à certains égards, c'est-à-dire plus entièrement harmonisé en vue de certaines fins. Chez telle personne c'est le sens des affaires qui se développe, chez telle autre le goût des arts, et à mesure que la personnalité se forme, les tendances dominantes dominent de plus en plus, les tendances opposées sont normalement de plus en plus affaiblies et inhibées. Chez Sainte Thérèse, par exemple, on voit le sentiment religieux se montrer de bonne heure, être partiellement éclipsé par des habitudes de vie mondaine, entrer en lutte avec d'autres formes très vives de la sensibilité, puis peu à peu se fortifier par sa propre influence et, avec l'aide de certaines circonstances, finir par absorber presque en totalité les forces psychiques, et en particulier cette sensibilité affective, si forte chez Sainte Thérèse et qui, après avoir paru enrayer quelque temps la marche de la tendance principale, semble au contraire être venue la fortifier en lui donnant un caractère de vivacité, de

force, de tendresse, de passion, qu'elle n'a pas communément ou tout au moins en augmentant ce caractére. Mais nous avons un exemple plus récent où nous pouvons étudier avec profit cette formation d'un esprit, ce développement d'une forme particulière de l'association systématique qui finit par détourner vers elle presque toutes les forces psychiques, presque toutes les forces vitales, fait disparaître ce qui la contrarie et arrive ainsi à l'unité presque parfaite de la personnalité. Les publications récentes qui ont été faites sur la vie de Charles Darwin, nous permettent d'étudier en lui le développement de l'esprit scientifique en général, de son goût pour la science et de la forme concrète que prirent ses tendances : de ses idées et de ses théories principales. Il est bien entendu que nous laissons forcément de côté, dans cette étude, une partie de la personnalité de Darwin, quelques-unes de ses sous-personnalités : le père de famille, par exemple, l'homme tendre, bon et doux, que nous entreverrons à peine, mais, c'est en somme ce qu'il y a en lui de plus important, au point de vue de l'humanité que nous étudierons, et d'ailleurs la personnalité de Darwin était très unifiée et les qualités de l'homme privé paraissent avoir été en lui celles du savant, s'exerçant seulement dans un autre ordre de faits.

Darwin naquit à Shrewsbury, le 12 février 1809. Son enfance ne paraît avoir eu rien d'absolument remarquable — du moins aux yeux des personnes dont l'opinion nous est parvenue. Cependant ce qui devint plus tard sa tendance dominante se manifesta de très bonne heure et l'on remarqua bientôt en lui un grand intérêt pour les plantes, les animaux et les collections. Au printemps de 1817, il fut envoyé comme externe à une école de Shrewsbury, où il resta un an. « J'ai entendu dire, raconte-t-il, que j'apprenais beaucoup plus lentement que ma plus jeune sœur Catherine, et je crois qu'à

divers points de vue j'étais un méchant garçon. A l'époque où j'allais à cette école, mon goût pour l'histoire naturelle, et plus spécialement pour les collections, était bien développé. J'essayais d'apprendre le nom des plantes et je collectionnais toutes sortes de choses : coquilles, sceaux, franchises postales, médailles, minéraux.

« L'amour de la collection qui amène un homme à être un naturaliste systématique, un virtuose ou un avare, était très ancré en moi et était incontestablement inné, d'aucun de mes frères ou sœurs n'ayant jamais possédé ce goût» [1]. Une note de M. F. Darwin confirme, d'après le témoignage d'un ancien condisciple de son père, le goût de ce dernier pour l'histoire naturelle.

Il est curieux de voir ainsi le premier genre des tendances qui domineront plus tard la vie d'un homme ; ces premiers germes sont puissants, mais mal organisés : on trouve déjà dans le caractère, dans l'intelligence, quelques-uns des éléments, dont la combinaison et l'influence formeront plus tard l'unité de la personne, mais qui sont mal différenciés encore — le goût des collections, par exemple, se porte sur des sceaux comme sur des coquilles, sur des franchises postales comme sur des minéraux, de plus, ce goût à lui seul ne décèle en rien la supériorité de l'esprit. Tout dépendait de la manière dont il s'appliquerait un jour, c'est-à-dire des autres éléments psychiques dont il caractériserait l'association systématique.

A côté de ces germes qui se développeront, il en est d'autres qui sont destinés à s'atrophier, ou au moins, à se subordonner complètement ; les formes concrètes de l'association psychologique se transforment. Darwin enfant, était,

1. *La vie et la correspondance de Charles Darwin*, avec un chapitre auto-biographique, publiés par son fils Françis Darwin. — Traduction française par Henri-C. de Varigny.

à ce qu'il nous dit lui-même, « porté à inventer des mensonges de propos délibéré et toujours pour le plaisir de faire sensation [1]. » Un fait nous montre cette tendance associée à l'intérêt qu'il portait à l'histoire naturelle. « Je racontai, dit-il, à un autre petit garcon, je crois que c'était à Leighton, qui devint par la suite un lichénologue et un botaniste bien connu, que je pouvais produire des *polyanthus* et des primevères de teintes diverses en les arrosant avec certains liquides colorés. C'était naturellement une fable monstrueuse, et je n'avais jamais expérimenté la chose. » Pour juger à quel point son désir de faire de l'effet s'était discipliné, combien son imagination avait appris à être dirigée par la raison et l'expérience, et combien sa tendance au mensonge avait disparu ; il suffit de se rappeler qu'il a passé vingt-deux ans de sa vie a développer, à critiquer et à rédiger l'*Origine des espèces*. A notre point de vue, il y a là une forme intéressante d'inhibition, son imagination n'avait pas faibli, il continuait à imaginer des théories, des faits extraordinaires, il faisait ce qu'il appelait avec une sévérité bien excessive « des expériences d'imbécile », mais ces idées, ces théories ne s'associaient pas étroitement à ses idées acquises sur la réalité, leur développement était enrayé, jusqu'à ce que l'expérience eût prononcé. Il ne mentait plus ni aux autres ni à lui-même, grâce à cette combinaison d'association systématique et d'inhibition qui permet le contrôle d'une tendance par d'autres tendances, d'une croyance par d'autres croyances, et qui constitue en général le pouvoir personnel — grâce, en un mot, à une systématisation supérieure de l'esprit.

De 1818 à 1825, de neuf à seize ans, Darwin alla à Shrewsbury, à la grande école du docteur Butler ; il y fut

1. *Ouvrage cité.*, t. I, p. 32-33.
2. Idem., p. 33.

pensionnaire, tout en s'arrangeant pour faire à la maison paternelle de fréquentes visites, et y reçut l'instruction classique dont il ne paraît pas avoir gardé un bon souvenir. Nous avons ici une occasion de mieux connaître les qualités propres de l'intelligence de Darwin en voyant celles qu'il ne possédait pas. « L'école, en tant que moyen d'éducation pour moi, fut...... un simple zéro. J'ai été incapable toute ma vie durant, de vaincre les difficultés d'une langue quelconque. On nous appliquait spécialement à faire des vers, et je ne pus jamais réussir... Le seul plaisir que j'aie retiré de ces études m'a été fourni par les odes d'Horace, que j'admirais beaucoup »[1]. Il travaillait bien pourtant, et quand il quitta l'école, il n'était ni en avance ni en retard pour son âge. « Je crois, dit-il, que mes maîtres et mon père me considérèrent comme un garçon fort ordinaire, plutôt au-dessous qu'au dessus du niveau intellectuel moyen ». Il faut signaler, cependant, un goût prononcé qu'il avait pour les longues promenades solitaires. « J'ignore, dit-il, à quoi je pouvais bien songer. » Il songeait très fort en tout cas, puisqu'un jour, marchant dans un sentier sans parapets, il s'écarta, sans s'en apercevoir, de la bonne direction, et tomba d'une hauteur de sept à huit pieds. Encore ici nous voyons une autre forme mentale qui ne trouve pas encore à s'employer utilement et qui plus tard, s'appliquant à des éléments psychiques importants, leur donnera une allure caractéristique et contribuera à faire le savant. Nous en voyons d'autres qui s'ébauchent. « Me remémorant aussi bien que je le puis mon caractère durant ma vie d'écolier, les *seules* qualités pouvant être d'un bon augure pour l'avenir étaient mes goûts divers et prononcés, beaucoup de zèle pour tout ce qui m'intéressait et un vif plaisir en comprenant un sujet ou une chose complexe.

1. Id, p. 36-37.

Euclide me fut enseigné par un professeur particulier, et il me souvient distinctement de l'intense satisfaction que me procuraient les démonstrations géométriques» [2]. D'autre part, il aimait à lire, et lisait Shakespeare, Byron et Scott. Il continuait aussi à collectionner les minéraux, « mais sans but scientifique. Je désirais avant tout posséder des minéraux nouvellement baptisés et j'essayais à peine de les classer ». A dix ans, il s'intéressait beaucoup aux insectes et se décidait presque à former une collection de tous ceux qu'il pourrait trouver morts, « car, dit-il, après avoir consulté ma sœur, j'arrivais à la conclusion qu'il n'était pas bien de tuer des insectes pour l'amour d'une collection ».

Il avait déjà un grand nombre des éléments qui devaient faire de lui un homme supérieur, mais ces éléments ne s'associaient pas, ne s'accordaient pas pour déterminer une orientation de l'esprit ; il aimait l'histoire naturelle, mais en simple collectionneur : il aimait à comprendre mais ce goût se satisfaisait avec les éléments d'Euclide ; il n'avait encore aucune idée d'une recherche scientifique portant sur les insectes, les minéraux, qui n'étaient pour lui que des objets de curiosité — la coordination mentale ne pouvait encore s'établir.

Au reste, elle ne devait pas s'établir de sitôt, en 1825 il est envoyé à l'Université d'Edimbourg pour commencer des études de médecine. On peut croire qu'il va s'y intéresser — mais non, un esprit qui n'est pas encore formé a besoin, pour s'assimiler même les éléments qui lui conviennent, que ces éléments soient présentés sous une certaine forme, faute de quoi il les rejette ; l'anatomie le dégoûte et le professeur lui paraît fort ennuyeux. Deux opérations auxquelles il assiste l'impressionnent au point de le faire renoncer à suivre le service de

2. Page 38.

l'hôpital. Dans la seconde année de son séjour, il suivit des cours de géologie et de zoologie qui lui parurent « incroyablement ennuyeux ». Le seul effet, ajoute-t-il, qu'ils produisirent sur moi fut que je pris la détermination de ne jamais lire un livre de géologie ou étudier cette science »[1]. Des faits de cette nature, qui sont d'ailleurs très fréquents, nous font très bien comprendre comment nos facultés ne sont pas et surtout ne commencent pas par être une chose abstraite, applicable à tout indifféremment, mais une forme du jeu de certains éléments psychiques. Darwin ne pouvait, évidemment, à cette époque, comprendre et apprécier la géologie que sous certaines formes ; ses habitudes mentales n'étaient point assez développées, et ne s'étaient pas appliquées à un assez grand nombre de faits psychiques concrets pour trier dans l'enseignement qu'il recevait ce qui pouvait lui servir. D'autre part, le goût de la chasse se développait en lui. Peut-être ne s'y livrait-il pas absolument sans scrupule. En tout cas, son amour des choses de l'intelligence se manifesta ici d'une singulière façon, en tâchant de s'associer à son goût pour la chasse. « Je suppose, dit-il lui-même, que j'ai dû être à demi-honteux de cette ardeur, car j'essayai de me persuader que la chasse était presque une occupation intellectuelle : il fallait tant d'adresse pour juger où l'on trouverait le plus de gibier et pour bien lancer les chiens ». Il paraît que cette association systématique ne fut pas facile, car elle fut remplacée par une inhibition, le goût de la chasse finit par être étouffé pendant son voyage à bord du *Beagle* par son zèle pour les recherches scientifiques — c'est que aussi à cette époque, Darwin n'avait plus simplement un goût vague pour les occupations de l'intelligence, mais un zèle tout particulier pour un exercice déterminé de ses

1. P. 45.

facultés intellectuelles, pour l'observation et l'étude des animaux, des plantes, des phénomènes géologiques.

L'époque du choix d'une profession est généralement celle où une des orientations générales de l'esprit se dessine. Les éléments psychiques, les manières d'être, les habitudes mentales qui jusque là avaient été séparées se réunissent, s'associent vers un but commun ; une synthèse mentale s'organise où tout élément a son rôle spécial et où tous les éléments convergent vers une même fin, ou vers des fins harmoniques (achat et vente, plaidoiries, organisation d'une industrie, etc.). Il arrive quelquefois que chez des esprits supérieurs cette synthèse est difficile ; quelques tendances fortement enracinées, mais qui n'ont pu trouver à se satisfaire sont en voie de formation, et restant encore à demi-méconnues, s'opposent à ce qu'une synthèse définitive s'établisse où elles n'auraient pas un rôle prépondérant — elles inhibent toute activité régulière imposée et sans qu'on se rende trop compte de la raison, font renoncer successivement aux diverses carrières tentées ou entrevues. C'est ce qui paraît être arrivé à Darwin, le goût de la carrière médicale ne lui vint pas, il savait d'ailleurs que son père avait une fortune suffisante pour qu'il n'eût pas à surmonter ses répugnances pour telle ou telle position sociale, et il ne tâchait pas de les vaincre. Son père lui proposa alors d'entrer dans l'Eglise. « A juste raison, dit Darwin, il s'opposait avec véhémence à ce que je devienne un homme de sport inoccupé, ce qui semblait alors ma destinée. » C'est, en effet, ce qui arrive souvent, quand il n'arrive pas pire et cela dépend pour une bonne part des circonstances ; la flânerie qui n'engage pas l'avenir et permet un exercice des facultés suffisant pour que l'ennui ne vienne pas, insuffisant pour contrarier directement les tendances latentes dont l'organisation se prépare par une sorte d'activité inconsciente, est un état assez naturel

dans ces conditions. Darwin, du reste, sentait que son père avait raison à certains égards, il demanda seulement quelque temps pour réfléchir, au fond le parti qu'on lui offrait ne lui déplaisait pas plus qu'un autre. « D'après ce que j'avais pu penser ou entendre dire sur la question, j'avais des scrupules à l'idée d'affirmer ma foi en tous les dogmes de l'Eglise d'Angleterre. Autrement la perspective de devenir un clergyman de campagne me plaisait. Je lus avec soin *On the creeds*, de Pearson, et quelques autres livres de théologie, et comme je ne doutais pas alors de la stricte et littérale vérité de chaque mot de la Bible, je me persuadai vite que nos dogmes devaient être intégralement acceptés. »

Pour être clergyman il fallait aller à l'Université et prendre un grade. Darwin passa donc trois années à Cambridge, et nous le voyons à la fois se développer à certains égards, et à d'autres rester invariablement stationnaire. Il y a certaines associations d'idées qui ne peuvent se former et se développer en lui — il se produit un travail d'inhibition continu. Pendant ces trois ans, dit-il « je perdis mon temps en ce qui concerne les études académiques, aussi bien à Edimbourg et à l'école. » Il étudia un peu les mathématiques, reprit les classiques et la géométrie pour se préparer à prendre son dernier grade, celui de bachelier ès-arts. « Pour passer l'examen il était aussi nécessaire de préparer les *Evidences of Christianity* de Paley et sa *Moral philosophy*. Ce travail fut fait complètement et je suis convaincu que j'aurais pu transcrire sans une faute, mais non avec la clarté de Paley, les *Evidences*. La logique de ce livre et celle de sa *Natural theology* me procurèrent autant de plaisir qu'Euclide. L'étude consciencieuse de ces ouvrages, que je fis sans essayer d'en apprendre par cœur une partie quelconque, a été, comme je le sentis, la seule partie du travail académique dont

mon esprit ait retiré quelque profit »[1]. Ici nous voyons se former une habitude de raisonnement qui s'appliquera plus tard à de tout autres objets qu'à ceux qui l'ont développée.

Quoi qu'il en soit, son séjour à Cambridge lui fut très favorable en le mettant en rapport avec des hommes distingués qui l'associèrent à leurs travaux scientifiques. Il continuait à se livrer avec ardeur aux sciences naturelles et aussi à la chasse. Si la vocation scientifique ne se marquait pas encore très nettement, la vocation religieuse ne paraît pas s'être développée, l'orientation de l'esprit ne se formait pas. Ses occupations étaient des plus diverses, et l'on ne voit pas encore très nettement en lui le résultat, la manifestation d'une tendance dominante qui ramène tout à elle, mais bien une activité variée de tendances différentes qui se satisfont chacune de son côté, et qui donnent encore, malgré les germes de talent qu'on voit apparaître çà et là, plus d'agrément que de véritable sérieux à l'existence : « Entomologie, équitation, chasse dans les marais, soupers, parties de cartes, musique dans la chapelle du roi, galeries du *Fitz-William Museum*, promenades avec le professeur Henslow, tout cela se combinait pour remplir agréablement une vie heureuse »[2].

Malgré tout, l'esprit de Darwin se formait en attendant de se concentrer sur un sujet qui l'absorbât tout entier, et son caractère se formait aussi. Il se faisait déjà remarquer, un de ses anciens amis, M. Herbert, parle de lui en ces termes : « Il me serait inutile de parler de ses étonnantes facultés intellectuelles, mais je ne puis terminer cette esquisse rapide et décousue sans dire — et je suis sûr que tous ses amis de collège encore de ce monde, s'associeront à moi — qu'il était le plus naturel, le plus compatissant, le plus généreux, le plus affectionné des amis.

1. Id. p. 51.
2. Id. p. 183.

Ses sympathies allaient à tout ce qui est bien et vrai, il avait la haine de tout ce qui est faux, vil, cruel ou peu honorable. Il n'était pas seulement grand, mais essentiellement bon, juste et aimable »[1]. Au reste, Darwin lui-même — et il n'est pas porté à se vanter — se rend compte qu'il devait avoir quelque chose d'un peu particulier, bien qu'il ne paraisse pas s'attribuer au moment où il écrit, et surtout s'être attribué autrefois une supériorité marquée. « Me remémorant le passé, dit-il, j'en tire la conclusion qu'il devait y avoir en moi quelque chose de supérieur à la moyenne des jeunes gens, sans quoi les hommes mentionnés ci-dessus, beaucoup plus âgés que moi et arrivés à de hautes situations académiques ne m'auraient certes pas permis de me joindre à leur société. Certes, je ne me reconnaissais aucune supériorité, et je me rappelle que lorsqu'un de mes amis de sport, Turner, qui me vit occupé à observer mes insectes, me prédit qu'un jour je serais membre de la Société Royale, l'idée me parut absurde. »

Ce moment de la vie de Darwin me paraît des plus intéressants pour nous ; ses diverses aptitudes se sont développées jusqu'ici chacune pour soi, son goût pour la chasse était aussi vif que jamais ; malgré son peu de disposition pour la musique, il s'intéressait à cet art. M. Herbert nous apprend que « ce qui lui procurait le plus de jouissance étaient les symphonies de Mozart et de Beethoven avec leur ample harmonie »[2]. Il parlait souvent « d'une sensation de froid et de frisson dans le dos produite par l'audition d'une belle musique. » « A côté de la musique, dit M. Fr. Darwin, il avait certainement à cette époque une grande prédilection pour la bonne littérature, et M. Lameson me dit qu'il avait l'habitude de lire Shakespeare à haute voix chez lui et que mon

1. Id. p. 181.
2. Id. p. 185.

père prenait plaisir à ses lectures. Il parle aussi de son intérêt, de son « amour pour les bonnes gravures, et principalement pour celles de Raphaël Merzhen et de Müller : il restait des heures au *Fitz-William Museum* à regarder les épreuves de la collection. »

On voit quelle grande quantité de faits psychologiques sont systématiquement associés en plusieurs tendances toutes importantes qui ne paraissent pas encore avoir beaucoup de rapports entre elles, ni être subordonnées à une tendance principale. La science à ce moment n'était pour Darwin qu'une occupation parmi beaucoup d'autres, associée peut-être plus que d'autres aux tendances fondamentales du moi, mais qui n'avait nullement accaparé les forces de l'esprit et ne se subordonnait pas tous les phénomènes psychiques, toutes les habitudes mentales. « A cette époque, dit Darwin lui-même, je me serais cru fou si j'avais abandonné en faveur de la géologie ou d'une autre science l'ouverture de la chasse aux perdrix » [1].

Naturellement ce goût pour la science se développe lui aussi, la lecture de Humboldt et de Herschell lui inspipèrent un zèle ardent. « Je voulais ajouter, dit-il, si humble qu'elle put être, ma pierre au noble édifice de la science naturelle. »

En même temps son esprit se développe, son intelligence s'ouvre, sa conception des choses s'élargit, le collectionneur tend à devenir un savant. Voici un fait qui me paraît intéressant comme montrant bien le travail intime qui s'accomplit dans son esprit : Il accompagnait le professeur Sedgwick dans des excursions géologiques, un jour, « pendant qu'il examinait une vieille carrière à graviers, près de Shrewsbury, un paysan me dit qu'il y avait trouvé une grande coquille usée de Volute des tropiques comme on en voit sur les cheminées des *cottages*;

1. Id., p. 62.

et comme il ne voulut pas vendre la coquille, je fus certain qu'il l'avait réellement trouvée dans la carrière. Je racontai le fait à Sedgwick, et il me répondit (sans nul doute avec raison), que cela avait dû être jeté par quelqu'un dans la carrière, mais, ajouta-t-il, si réellement on l'a trouvée en cet endroit, ce serait une grande infortune pour la géologie, car cela renverserait tout ce que nous savons des dépôts superficiels des comtés de Midland.

« En réalité, ces lits de gravier appartiennent à la période glaciaire. Plus tard j'y trouvais des coquilles arctiques brisées.

» Mais au moment même, je fus absolument étonné que Sedgwick ne fût pas ravi de la surprenante découverte d'une coquille des tropiques trouvée à la surface du sol, au cœur de l'Angleterre. Rien auparavant ne m'avait encore fait supposer, bien que j'eusse lu divers ouvrages scientifiques, que la science consiste à grouper des faits de façon à en tirer des lois et des conclusions générales. » Nous apercevons ici bien nettement l'esprit au moment où il prend une nouvelle forme, des associations nouvelles s'établissent, la représentation d'un fait se rattache peu à peu à celle d'autres faits de manière à former un système qui ne souffre pas l'introduction d'éléments hétérogènes, de représentations qui contrarient l'association générale établie. Les faits ne sont plus considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes ou bien rattachés à des idées superficielles, ils s'unissent, ils se coordonnent selon une direction générale exprimée par la formule d'une loi naturelle abstraite, — une coquille, au lieu d'être admirée pour sa forme ou sa couleur, deviendra un exemple de telle ou telle faune, un signe de telle période géologique — c'est-à-dire que la représentation est rattachée à des milliers d'autres représentations réelles ou possibles et à des coordinations d'idées très complexes. Il y a là un accroissement manifeste de la systématisation de l'esprit.

Mais la direction de la personnalité n'était pas encore tracée, la forme de l'association systématique dominante restait encore indécise, les éléments psychiques avaient encore une vie relativement assez indépendante. Darwin avait l'âge cependant où les vocations doivent se manifester ; il fallait qu'une circonstance quelconque vînt permettre à l'un de ses goûts, et ce ne pouvait guère être, semble-t-il, que son goût pour la science, de déterminer l'orientation générale de la personnalité, ou bien que toutes ses tendances fissent entre elles une sorte d'accord tacite et qu'il se résignât à être un bon clergyman[1], s'occupant à ses heures de loisir de

1. Il est assez remarquable que les deux hommes qui ont soulevé peut-être, dans notre siècle, chez le clergé et chez les croyants, l'opposition la plus vive, Darwin et M. Renan aient été destinés à l'état ecclésiastique. Au fond, il n'y a rien de bien surprenant, chacun de nous porte en lui plusieurs personnalités que les circonstances développent, et d'ailleurs, je ne sais si un croyant de grande valeur n'est pas bien près de devenir un hérétique dangereux, il en faut si peu pour être hérétique, et quand on a commencé à l'être, qui sait si l'on s'arrêtera. Lamennais fut d'abord un fougueux croyant. Mais rien ne me dit que, croyances à part, M. Renan n'eût pas été un excellent évêque, et quant à Darwin, tout ce que j'ai lu de sa vie donne cette impression, qu'il eût fait un admirable clergyman , de ceux dont la valeur, l'intelligence, la douceur, sert à prouver la bonne influence du christianisme. Je prie le lecteur de croire que cette impression ne s'accompagne en moi d'aucune espèce de regrets. — Quoi qu'il en soit, le projet ne fut jamais formellement abandonné, il disparut pour ainsi dire lorque Darwin s'embarqua sur le *Beagle*, à titre de naturaliste. Sans ce voyage, pendant lequel il travailla beaucoup, observa le plus possible, recueillit les matériaux de plusieurs livres, et commença à se poser les questions qui devaient l'amener à écrire l'origine des espèces, Darwin n'eût peut-être cultivé qu'en amateur distingué les sciences naturelles, et pour employer le temps que son ministère eût laissé libre. Comment ne pas être disposé à le croire, quand on songe que des phrénologues ont décidé, à la vue de la photographie de Darwin, qu'il avait « la bosse de la révérence assez développée pour dix prêtres? » Le pire, est que la forme de son nez faillit empêcher le voyage, le capitaine Fitz-Roy fut sur le point de le refuser comme compagnon

science surtout, et aussi de peinture, de littérature et de musique. Heureusement une circonstance s'offrit, qui vint offrir à ses tendances favorites une admirable occasion de se fortifier et de déterminer le sens de l'orientation de l'esprit, le caractère de la personnalité définitive. Ce fut le voyage qu'il fit, du 27 décembre 1831 au 2 octobre 1836, à bord du *Beagle* « à titre de naturaliste non rémunéré. » Ici sa vocation pour les sciences naturelles passée enfin au premier plan, eut l'occasion de s'affirmer et de conquérir toute son intelligence. La force à demi latente qu'elle possédait déjà, se marque par ce fait que Darwin se montra disposé à « accepter immédiatement et avec ardeur l'offre qui lui était faite, » mais ce qui en marque les limites, c'est ceci : « Mon père, dit Darwin, s'y opposa énergiquement, ajoutant heureusement les mots suivants : « Si vous pouvez trouver un seul homme doué de sens commun qui vous conseille d'aller, je vous donnerai mon consentement. » J'écrivis le même soir et je refusai l'offre. » On sait que le voyage fut enfin décidé.

C'est l'opinion de Darwin au reste, que ce voyage décida de sa vocation ; il fut, dit-il, l'évènement le plus important de ma vie, et a déterminé ma carrière entière. » Sur le point de partir, il écrivit au capitaine Fitz-Roy : « Quelle glorieuse journée le 4 novembre (ce devait être le jour du départ) sera pour moi. Ma seconde vie datera de cette époque, qui sera un jour de naissance pour le reste de mon existence. »

il se demandait si le propriétaire d'un semblable nez « posséderait une énergie et une détermination suffisantes pour un pareil voyage. » On voit à quoi il a tenu que les sciences naturelles ne fussent pas bouleversées, et que le nez de Darwin n'offre pas moins matière à philosopher que le nez de Cléopatre — à moins qu'on ne préfère admettre que la vocation de Darwin n'eût pas été enrayée pour si peu, et qu'au défaut de Darwin, quelque autre naturaliste aurait porté les mêmes coups à la croyance à l'immutabilité des espèces. Mais c'est un sujet de discussion.

A partir de ce moment, en effet, le travail de coordination mentale s'accélère et nous apercevons aussi son développement en constatant ses effets d'inhibition. Peu à peu le zèle pour la science l'emporte sur tous ses autres goûts, dont quelques-uns étaient pourtant si vifs et si développés chez lui. « Durant les deux premières années, ma vieille passion pour la chasse existait presque aussi forte que par le passé, je tuais moi-même les oiseaux et animaux que je voulais collectionner, mais peu à peu, j'abandonnai mon fusil à mon domestique, car la chasse troublait mes travaux, surtout lorsqu'il s'agissait de reconstituer la structure géologique d'un pays. Je découvris, insensiblement et inconsciemment que le plaisir d'observer et de raisonner était beaucoup plus vif que celui des tours d'adresse et de sport »[1], et il écrivait à Henslow en 1836 : « Depuis peu j'ai découvert que sans l'aiguillon de la science, le plaisir de visiter des pays nouveaux ne m'est rien »[2].

Le jeu des systèmes psychiques, la lutte, la sélection, l'association systématique et l'inhibition systématisée, tels sont bien les faits généraux et les lois générales que nous apercevons dans cette genèse d'une personnalité ; et nous les comprenons mieux par ce que nous dit Darwin lui-même de sa vie pendant son voyage scientifique — en même temps que nous y trouvons un effet de la coordination mentale déjà établie, nous y trouvons une cause très puissante de son développement. Darwin travaillait de diverses façons mais, dit-il, « les études variées que je viens de signaler étaient sans importance à côté de l'habitude du travail énergique et de l'attention soutenue que j'acquis à cet exercice. Comme sujets de méditation et de lecture, je ne choisissais que ceux qui me faisaient

1. Id. p. 66.
2. Id. ph 304.

directement penser à ce que j'avais vu ou à ce que je verrais probablement. Cette habitude de l'esprit dura pendant les cinq années de voyage : Je suis sûr que c'est cette discipline qui me rendit capable de faire ce que j'ai fait dans la science »[1].

Au retour du voyage, la personnalité était formée, elle se maintint et se fortifia ; il vécut très retiré (ce à quoi contribua d'ailleurs l'état de sa santé) ; la science occupa sa vie entière. « Ma principale occupation et la meilleurs source de mes jouissances ici bas provient de mes travaux scientifiques , la passion excitée par ces études me faisant oublier ou chassant mes malaises. Je n'ai rien à signaler pendant le reste de ma vie (après son mariage et son installation à Down en 1842), si ce n'est la publication de mes nombreux ouvrages ». On sait le nombre et l'importance de ces travaux — ils ont valu à leur auteur une place parmi les plus grands philosophes naturalistes de tous les siècles. Si l'on songe que la santé de Darwin était déplorable, que « pendant quarante ans il n'eut jamais un jour de bonne santé comme les autres hommes[2], » et qu'il était obligé deménager continuellement ses forces et de suspendre souvent ses occupations, on comprend combien ces obstacles à vaincre rendent admirable la grandeur de l'œuvre, et la force qu'avait acquise cette personnalité scientifique, dont nous avons vu les débuts, les tâtonnements et la formation progressive. Pour rendre compte de la grandeur de l'association systématique générale qui se manifeste dans un tel esprit, il faut remarquer aussi le nombre d'ouvrages qui relèvent d'une même habitude de l'esprit, et dont chacun suppose un nombre indéfini de recherches, d'observations, d'expériences, de réflexions, de raisonnements, qui

1. Id. p. 66-67.
2. Id., p. 173.

tous convergent vers un même but et qui tous se composent d'une quantité innombrable d'éléments secondaires dont l'association systématique les rend aptes à entrer dans ces synthèses supérieures.

Naturellement l'inhibition systématisée se produit en même temps que l'association, — chacune de ces images, chacune de ces idées, chacun de ces sentiments qui ont pour fin l'observation, l'expérience, la recherche, la théorie scientifique arrête d'autres idées, d'autres sentiments qui auraient pour fin soit la chasse, soit l'émotion esthétique, soit toute autre occupation (sans parler des inhibitions qui se produisent dans le champ même de la recherche scientifique), et ces inhibitions partielles ont fini par produire parallèlement au développement des associations systématiques, des inhibitions générales systématisées — peu à peu toutes les forces de l'esprit convergent dans le même sens, et des modes d'activité, jadis en pleine vigueur, languissent et disparaissent. Nous avons déjà vu comment le goût de Darwin pour la chasse s'était affaibli, ses autres goûts témoignent d'une dissolution progressive analogue. L'association par contraste se manifeste de temps en temps par les regrets que lui cause la perte de telle ou telle source de plaisir. « Il regrettait souvent que la jouissance qu'il retirait de la musique se fut affaiblie avec l'âge », il l'écoutait encore avec quelque plaisir, mais la passion dominante avait vaincu les autres, et elle se manifestait ici par un trait bien

1. On pourrait étudier dans le même sens la genèse des principales théories de Darwin, par exemple la théorie de la transformation des espèces par le moyen de la sélection naturelle. J'ai ébauché ce travail ailleurs — et montré que le même procédé général se trouve dans la genèse de l'œuvre d'art (en prenant, pour exemple l'histoire du roman d'*Adam Bede*, raconté dans *George Eliot's life, by her husband G. Cross*), mais la vie et la correspondance de Darwin n'avait pas paru à cette époque, et il serait aujourd'hui possible de préciser bien plus que je ne l'ai fait. (V. *Revue politique et littéraire*, 1er semestre 1886.)

caractéristique et que j'ai déjà signalé. « La musique, écrivait Darwin, me fait en général penser trop fortement au sujet que je viens de travailler, au lieu de me donner du plaisir »[1]. Pour ses autres goûts, en général, voici comment Darwin constate leur affaiblissement ou leur disparition :

» J'ai dit que mon esprit, à un certain point de vue, avait changé pendant les dernières vingt ou trente années. Jusqu'à l'âge de trente ans ou environ, les poésies de tout genre, telles que les œuvres de Milton, Gray, Byron, Wordsworth, Coleridge et Shelley me procurèrent un vif plaisir. Shakespeare fit mes délices, principalement par ses drames historiques, lorsque j'étais écolier. J'ai dit aussi que la peinture, la musique surtout, me donnaient d'agréables sensations. Maintenant, depuis un bon nombre d'années, je ne puis supporter la lecture d'une ligne de poésie ; j'ai essayé dernièrement de lire Shakespeare, et je l'ai trouvé si ennuyeux qu'il me dégoûtait.

» J'ai aussi presque perdu mon goût pour la peinture et la musique..... J'ai conservé quelque goût pour les beaux paysages, mais leur vue ne me donne plus la jouissance exquise que j'éprouvais autrefois »[2].

Darwin a bien vu aussi qu'une habitude mentale avait tout envahi dans son esprit, et il avait là une belle occasion d'appliquer sa théorie de la concurrence vitale et de la sélection naturelle, mais il ne paraît pas avoir considéré les choses à ce point de vue. « La curieuse et lamentable perte des goûts plus esthétiques que j'ai éprouvée, dit-il, est d'autant plus bizarre que les livres d'histoire, les biographies et les voyages (indépendamment des faits scientifiques qu'ils peuvent contenir), les essais sur toutes sortes de sujets m'intéressent autant qu'autrefois. Il me

1. Id. p. 108.
1. Idem, page 103.

semble que mon esprit est devenu une espèce de machine propre à extraire des lois générales d'une grande multitude de faits, mais je ne puis concevoir pourquoi cette faculté a causé l'atrophie de la partie du cerveau, de laquelle dépendent les jouissances et les goûts en question » [1].

Son goût pour la littérature ne disparut pas complètement, il éprouva une transformation singulière — l'émotion esthétique s'affaiblit ou s'annula, évidemment il devait avoir trop de force mentale à dépenser afin de lire ses anciens auteurs favoris, pour y prendre plaisir, mais il lui resta quelque chose de son amour pour la lecture — cette tendance enrayée sur certains points se développe à d'autres, de façon à ne pas nuire à la tendance qui avait pris la direction générale de l'esprit, et de façon à s'accorder avec d'autres tendances très fortes aussi, les sentiments de l'homme privé. Darwin se mit à lire ou à se faire lire des romans et y prit le plus grand plaisir — il éprouvait ainsi une douce excitation de ses bons sentiments, en même temps qu'il se reposait de ses travaux et qu'il satisfaisait les restes d'un ancien goût pour la littérature. « Les romans, qui sont des œuvres d'imagination, écrit-il dans son autobiographie, ceux même qui n'ont rien de remarquable, m'ont procuré pendant des années un prodigieux soulagement, un grand plaisir, et je bénis souvent tous les romanciers. Un grand nombre de romans m'ont été lus à haute voix, je les aime tous, même s'ils ne sont bons qu'à demi et surtout s'ils finissent bien. Une loi devrait les empêcher de mal finir. »

« Un roman suivant mon goût, n'est une œuvre de premier ordre que s'il contient quelque personnage que l'on puisse aimer, et si ce personnage est une jolie femme, tout est pour le mieux. »

Nous pouvons résumer l'évolution mentale de Darwin :

1. Idem, page 104.

une tendance à observer, à collectionner, se manifeste dès l'enfance, elle se développe, le désir de comprendre vient se joindre au plaisir de voir et d'assembler; d'autres goûts très variés naissent aussi plus tard et se développent parallèlement, le goût de la science peut d'abord être pris pour une aptitude moyenne comme les autres, cependant nous le voyons se former de plus en plus, la conception de la science s'élargit, les habitudes mentales de coordination et de généralisation des phénomènes naturels se forment. Cette tendance à demi favorisée, à demi enrayée par les circonstances, paraît plusieurs fois sur le point d'être reléguée au second plan. Enfin, une occasion se présente de la faire passer au premier, l'occasion est saisie, dès lors, pendant un temps assez long, presque toutes les occupations, toutes les recherches, toutes les méditations sont concentrées vers le même but, l'esprit s'organise, les théories générales et particulières concernant l'ensemble d'une science ou quelque point spécial, naissent et se développent, inspirent des observations, des réflexions, des expériences ; l'orientation définitive de l'esprit est déterminée, les goûts secondaires s'atrophient et disparaissent ou se déforment pour ne pas nuire à la tendance dominante, qui désormais détermine à peu près seule, la direction du grand courant de la vie intellectuelle — la personnalité scientifique de Darwin est faite.

Mais il y a en Darwin autre chose que le savant, et au point de vue intellectuel, Darwin est un des esprits les mieux unifiés qu'il y ait. En réalité, pour mieux montrer la synthèse psychologique, j'ai pris un des cas les plus simples et je l'ai volontairement simplifié encore en négligeant, de parti pris, certains côtés de la personnalité que j'étudiais. On voit les restrictions qu'il faut apporter à la théorie de la faculté maîtresse et du fait dominateur, que M. Taine a développées avec tant de force et d'éclat. Cette théorie n'est jamais complètement applicable, et

dans les cas où elle l'est partiellement, elle s'applique au résultat d'une longue évolution, d'une concurrence vitale et d'une sélection longtemps continuées. Il n'y a pas de personnalité où tout soit harmonique, et les parties harmoniques des personnalités que nous pouvons observer, se sont formées peu à peu, malgré beaucoup d'obstacles, et souvent elles gardent encore des traces de leurs luttes. Il n'en reste pas moins que la systématisation complète, l'unité de fin reste l'idéal de l'esprit — mais ce n'est qu'un idéal. D'ailleurs, le point de vue sociologique nous aide à compléter ce que le point de vue psychologique peut-être trop étroit, rendait imparfait. L'homme ne fait pas un tout à lui seul ; il a besoin d'être complété par d'autres, qu'il aide à compléter à son tour. Mais il est possible, c'est ce qui arrive constamment en fait, que le même homme ait à remplir socialement des fonctions diverses — il est père et il est savant, par exemple, nous avons vu les inharmonies, les dédoublements qui résultent de ces exigences sociales. Il en résulte que l'harmonie et la systématisation devraient se trouver plutôt dans l'ensemble des individus que dans un individu quelconque — bien que dans l'individu même elles puissent acquérir un très haut degré. Disons d'ailleurs que la coordination sociale est restée aussi très imparfaite.

Ainsi, après avoir examiné la vie des éléments psychiques, nous avons étudié les lois de l'activité mentale, c'est-à-dire la combinaison de ces éléments, et nous avons essayé d'expliquer par elle toutes les formes abstraites de l'intelligence et du caractère, la volonté, la personnalité. Passant du point de vue analytique et abstrait au point de vue concret et synthétique, nous avons tâché de montrer la vie de ces éléments, et les lois de leur combinaisons amalgamées dans un sentiment concret : l'amour : dans une forme importante de la vie psychique : le langage. Enfin, nous avons étudié au même point de vue, la

formation d'une personnalité donnée. Il ne nous reste plus à présent qu'à passer du point de vue synthétique concret au point de vue synthétique abstrait, et à étudier la conception générale de l'esprit qui se dégage de tout ce qui précède.

LIVRE II.

La synthèse abstraite.

CHAPITRE PREMIER

L'esprit comme synthèse d'éléments psychiques et organiques.

L'étude qui précède nous permet, il me semble, de nous faire une idée synthétique et générale de l'esprit — et d'attacher un sens plus précis et plus complexe à cette ancienne conception : l'esprit est harmonie. C'est l'harmonie, en effet, la finalité, la systématisation, que nous avons trouvée partout dans l'esprit et reconnue pour le caractère le plus important de l'activité mentale. Mais ce concept serait resté trop vague et applicable à bien d'autres choses qu'à l'esprit si nous n'avions pas tâché d'établir quelle sorte d'harmonie était l'esprit, à quels éléments elle s'appliquait, de quelles systématisations partielles elle était la résultante et quelles formes principales elle était susceptible de prendre. Nous n'avons plus qu'à résumer et à interpréter, au point de vue de la synthèse abstraite, les faits et les lois déjà examinés et à en tirer les conséquences qui intéressent la psychologie générale.

Il semble que cette activité synthétique et coordinatrice de l'esprit, reconnue implicitement par les psychologues — sans quoi ils n'auraient pu faire aucune étude psychologique sérieuse — n'ait pas été suffisamment étudiée en elle-même, et n'ait pas pris la place qu'elle doit avoir dans la conception de l'esprit et la psychologie

générale. J'ai déjà indiqué comment, pour cette raison, les associationistes anglais, dont les travaux ont été d'ailleurs si utiles, sont restés impuissants en psychologie synthétique : les idées et les perceptions les ont empêchés de voir l'esprit. M. Maudsley a émis des idées générales beaucoup plus justes. « L'esprit, dit-il, n'est pas une seule fonction ou faculté non composée et travaillant toujours avec la même simplicité, avec la même unité, mais une confédération de fonctions ou de facultés, qui tout en ayant leur diverses opérations subordonnées, leurs divers intérêts, sont liées ensemble dans l'unité organique d'un tout »[1]. Il n'y a à reprendre dans cette phrase que l'expression de fonction et de faculté, ce ne sont pas ou ce né sont pas seulement des fonctions ou des facultés qui s'associent ou se combattent dans l'esprit, ce sont plutôt des touts organisés, ayant chacun leur intelligence, leur mémoire et leur volonté, des systèmes psychiques. M. Spencer a, plus que tout autre psychologue, je crois, développé une conception synthétique de l'esprit[2]. Son œuvre dans son ensemble est très belle. Mais sa loi de correspondance des relations internes et des relations externes ne paraît pas être suffisamment précisée ; elle n'exprime pas assez l'activité propre de l'esprit et la réaction de l'esprit sur le milieu ; l'activité mentale consiste peut-être moins dans son essence à établir une relation interne correspondant à une relation externe qu'à réagir sur le milieu, de manière à déterminer une relation externe correspondant à une relation interne. Si on réfléchit un peu, on voit que c'est ce que nous faisons à propos de tout, partout où nous le pouvons nous dérangeons l'ordre naturel des choses pour les accommoder à nos idées et à nos besoins, et les relations internes que

1. Maudsley. *Natural causes and supernatural seemings*, p. 156.

2. Spencer. *Principes de psychologie*, vol. I, partie III. *Synthèse générale*, p. 295-415. Traduction de MM. Ribot et Espinas.

nous établissons en conformité avec les relations externes — les idées, les croyances, l'intelligence en général — ne sont qu'un moyen d'arriver à la réaction, au réarrangement du monde extérieur [1]. Nous reviendrons sur ce point.

En Italie, je dois signaler la tentative hardie de M. Enrico Caporali, qui a fondé une revue, dirigée et rédigée par lui seul avec un talent distingué et un remarquable zèle, où il applique à l'ensemble des phénomènes une philosophie générale synthétique, une sorte de pythagoricisme renouvelé. Ses opinions générales, malgré des divergences de détail, me paraissent pouvoir s'accorder pleinement avec la plupart des idées exposées ici [2]. Il faut rappeler aussi la doctrine de M. Sergi, qui a vu dans les phénomènes psychologiques la manifestation d'une loi de protection, de défense [3]. La théorie de M. Sergi est intéressante, mais sa conception est trop étroite — à moins que le sens des mots défense et protection ne soit trop élargi. Elle a soulevé les critiques d'un autre philosophe italien, M. E. Regalia, qui dans une intéressante brochure, a soutenu que la théorie de M. Sergi ne pouvait indiquer qu'une loi et non une cause [4] des phénomènes psychiques. Le mot de Wundt : l'esprit est une chose qui raisonne, me paraît sujet à la même critique que la loi de Sergi, de même la théorie de Schopenhauer, qui ne verrait au fond, dans l'esprit et dans le monde, que la

1. Il est à noter que M. Spencer, en certains passages, semble considérer les diverses classes de phénomènes psychiques comme des formes de l'intelligence. Ce fait me paraît venir à l'appui de ce que je dis de sa doctrine.

2. *La Nuova scienza*, qui paraît à Todi (Umbria), depuis l'année 1884.

3. Sergi. *L'Origine dei fenomeni psichici e loro significazione biologica*. J'ai rendu compte de cet ouvrage dans la *Revue philosophique*. 1885.

4. *Non « Origine » ma una legge negletta dei fenomeni psichici*, par E. Regalia, Lettera al prof. Enrico Morcelli. (Estratto dalla *Rivista di filosofia scientifica*. Serie 2°. Anno V. Vol. VI, giugno 1887).

volonté. Dans toutes ces théories on considère surtout dans les phénomènes certains caractères généraux abstraits qui se retrouvent également dans les autres opérations de l'esprit en général et l'on applique à l'esprit entier le nom des faits particuliers que l'on a considérés. La définition ainsi obtenue a l'avantage de frapper l'esprit et de bien attirer l'attention sur ce qu'on veut dire, mais elle a l'inconvénient de donner un nom trop particulier à un mode très général d'activité et de prêter à des équivoques, car le raisonnement, comme l'entendraient les philosophes qui érigeraient en théorie la phrase de Wundt, n'est plus à proprement parler un raisonnement, et la volonté, comme l'entend Schopenhauer, n'est plus de la volonté. Au reste, il est très légitime et souvent utile d'employer de pareilles métaphores en tant que métaphores.

Auguste Comte, auquel on doit tant et qu'on oublie trop, avait bien vu que la science était surtout une condition de l'action, que la systématisation générale était le but dernier de la science, de la philosophie et de la morale, mais en ce qui concerne la psychologie, ses préventions contre cette science, l'ont peut-être empêché de tirer de sa philosophie générale tout le parti possible pour la constituer. Après lui, parmi les philosophes de l'école expérimentale, M. Taine a exprimé un certain nombre de vues d'ensemble sur l'esprit, dont nous avons eu à profiter, en les modifiant quelquefois. Il a mis en relief et a même exagéré la corrélation des facultés dans l'esprit [1].

1. On sait le parti qu'il en a tiré pour la philosophie de l'art et de la littérature. (*Philosophie de l'art. Essais de critique et d'histoire, Essai sur Tite-Live, La Fontaine et ses fables, Histoire de la littérature anglaise.*) Il est curieux que dans la psychologie abstraite M. Taine ait eu peut-être à un moindre degré l'esprit de synthèse. Nous ne trouvons pas dans le livre de l'*Intelligence*, dont la valeur est d'ailleurs si considérable, toutes les lois synthétiques abstraites qu'on serait porté à y chercher.

M. Ribot paraît avoir évité de traiter explicitement la psychologie générale, mais les conclusions qui se dégagent de ses divers travaux me paraissent en général tout-à-fait en harmonie avec la théorie que j'expose. Enfin tout récemment M. Richet, se plaçant surtout au point de vue de la psychologie physiologique, a insisté sur le rôle de la finalité, et M. Espinas, dans son cours à la Faculté de Bordeaux, a retrouvé la finalité dans toutes les opérations de l'esprit [1]. Tâchons de coordonner les résultats acquis en y comprenant ceux que j'ai pu ajouter moi-même à la science psychologique dans ce travail et dans quelques autres, et examinons les conséquences qui en résultent et la conception générale de l'esprit que l'expérience, l'induction et la déduction nous conduisent à former.

§ 2.

L'esprit est la synthèse active des éléments de l'organisme opérée par le système nerveux, de manière à déterminer une coordination cosmique et une coordination sociale. Il est la synthèse systématique des conditions physiques, organiques et sociales. Telle est la conception générale qui paraît résulter de notre étude des éléments de l'esprit et des lois de l'activité mentale. Tâchons de la rendre plus claire et plus précise en la développant.

L'esprit est activité. La réaction qui est, avons-nous dit, sa forme principale, est préparée par la réception des excitations du monde extérieur et, de plus en plus à mesure que l'évolution se poursuit et que les formes deviennent plus élevées, par l'analyse et la synthèse plus ou moins minutieuses, plus ou moins complexes de ces excitations, des phénomènes qu'elles déterminent

1. J'ai eu connaissance de ces deux derniers travaux seulement après avoir à peu près arrêté les principales parties de cette étude.

directement dans l'esprit et des éléments de ces phénomènes: Mais ces phases — réception, élaboration, réaction — qui correspondent vaguement à la division classique des facultés de l'esprit [1], et plus exactement aux trois phases d'une action réflexe, impliquent toutes, surtout dans les formes élevées et caractéristiques la réaction qui apparaît ainsi comme la partie essentielle de l'esprit.

Pour ce qui concerne la phase de réception, nous n'avons qu'à rappeler comment les sensations, les perceptions sont modifiées par les idées acquises, par les tendances générales de l'individu quelle différence de complexité il y a entre deux perceptions, dont l'une, ne se rapportant à rien qui nous intéresse, passe presque inaperçue — si même elle se produit, — tandis que l'autre éveille en nous des systèmes innombrables d'images et d'idées. Rappelons-nous encore une cause plus importante de l'influence de la personnalité sur la réception des excitations, c'est que nous nous plaçons toujours dans des circonstances telles que les perceptions soient en harmonie avec la tendance qui domine, nous modifions l'ordre et la série des perceptions, de manière à recevoir principalement celles qui nous intéressent, c'est ce que nous faisons quand nous prenons un livre, quand nous allons en voyage, quand nous rentrons chez nous, etc., — il s'agit toujours d'une modification de la série des perceptions, déterminée par le besoin de satisfaire une tendance, c'est-à-dire que même la phase réceptive est déterminée par la réaction de l'organisme dans le sens

1. La division sensibilité, intelligence, volonté, a l'inconvénient de rassembler des phénomènes de nature tout-à-fait différente sous le titre sensibilité — par exemple les sensations qui sont d'ordre intellectuel au moins autant que d'ordre émotionnel — elles ne sépare pas pas suffisamment les trois phases centripète, centrale, centrifuge, de l'action psychique, et la phase centrifuge est bien incomplètement désignée par le mot volonté.

de la systématisation entre les tendances dominantes et les perceptions, c'est-à-dire entre l'organisme et le milieu.

Cette réaction est également visible dans la phase centrale — nous ne répèterons pas ce qui a été dit plus haut ; rappelons que les idées ne s'enchaînent pas au hasard, ni même seulement suivant leurs propres affinités, mais aussi et surtout sous l'influence d'une orientation déterminée de l'esprit, d'une tendance dominante qui rattache telle idée à telle autre, soigneusement choisie entre les nombreuses idées que la première pourrait susciter, c'est une influence du même genre qui détermine non seulement l'association des idées entre elles, mais aussi l'association des éléments qui composent une idée et qui sont abstraits d'un grand nombre de perceptions et d'un grand nombre de tendances, aussi l'idée, la même idée pour ainsi dire, l'idée d'une même chose diffère-t-elle toujours d'une personne à l'autre, parce que les perceptions et surtout les tendances ne sont pas les mêmes. Et ce qui est vrai pour les idées et les enchaînements d'idées, est vrai pour les complexus encore moins simples. Toujours nous retrouvons dans l'intelligence le facteur individuel. Darwin tire une sorte de conception optimiste du monde de ses théories sur la concurrence vitale et la sélection naturelle ; il ne voit que les bons effets des phénomènes généraux qu'il a étudiés — d'autres en auraient tiré avec autant de raison pour le moins, une conception du monde entièrement pessimiste, c'est-à-dire que les idées éveillées par la théorie auraient été complètement différentes. Je ne vois guère qu'un esprit infini pour apercevoir toutes les conséquences d'une théorie ou d'un fait, c'est-à-dire pour comprendre complètement un fait. Un esprit fini, un esprit d'homme quelconque, voit toujours incomplètement ; il trie dans la réalité ce qui s'adapte à ses sentiments, à ses idées, à ses tendances, et ce qu'on peut espérer de mieux, c'est de

voir un peu et en gros les conséquences de diverse nature qui peuvent résulter d'un fait, mais s'il est possible d'arriver ainsi à des idées synthétiques justes (encore ceci soulève-t-il des problèmes de métaphysique que je ne puis examiner ici) ces idées sont toujours forcément incomplètes, et, par ce qu'elles contiennent, comme par ce qui leur manque, elles portent toujours la marque de la personnalité en qui elles naissent et se développent.

En même temps les sentiments qui se mêlent aux idées et aux perceptions, les émotions, les passions, témoignent de la même vérité. Si la conception d'une chose n'est pas la même chez deux personnes, les sentiments qui l'accompagnent varient d'une manière plus visible encore, c'est que les sentiments sont, plus que les idées, trop abstraites, l'expression fidèle des tendances de chacun de nous. Un élément abstrait peut encore être le même dans deux tendances différentes, et dans bien des perceptions diverses, mais le sentiment, l'émotion, implique en général la mise en jeu d'une portion de la tendance plus concréte, plus complexe et les différences se marquent davantage. En effet, les vérités les plus abstraites, celles des mathématiques, sont celles qui diffèrent le moins d'une personne à l'autre ; encore ne sont-elles identiques qu'au point de vue logique et abstrait , car quand un écolier ou un mathématicien de génie pensent une même formule, les deux états mentaux ne sont pas absolument équivalents , les formules abstraites n'existent pas isolément, elles éveillent toujours, d'une manière plus ou moins nette, quelques idées qui varient d'un esprit à l'autre. Si nous passons aux vérités moins abstraites la différence est plus grande, mais si nous passons aux sentiments, aux émotions qui correspondent non pas à la mise en jeu d'éléments nombreux, mais isolés, abstraits d'un grand nombre de tendances mais à la mise en jeu d'une tendance spéciale telle que la nature propre de

l'individu, la nature de ses ascendants et les circonstances particulières où il s'est trouvé l'ont faite, alors il n'y a pas de doute que la différence ne devienne plus saisissable encore — et si ce n'est pas encore une vérité commune que chacun a sa manière de percevoir et de comprendre, c'en est une au moins que chacun a sa manière de sentir et d'être ému. Personne n'est ému exactement par les mêmes choses que son voisin, ni n'est ému exactement de la même manière, et nous avons vu, par exemple, les différences considérables que présente un même sentiment, l'amour, selon la personne qui l'éprouvait ou le dépeignait. Le sentiment, l'émotion, la passion, le phénomène affectif en général est donc aussi caractéristique de la personnalité, ou d'une partie plus ou moins considérable de la personnalité, d'un système de tendances qui est seul capable de le produire exactement sous cette forme, il est lui aussi une réaction de l'organisme qui le produit.

Quant à la troisième phase, à la phase motrice, elle est peut-être plus visiblement que toute autre sous la dépendance de la nature propre de l'individu. Nos façons d'agir, de parler, sont bien à nous. — Sans doute les actes réflexes sont moins individuels que nos actions réfléchies, il y a en nous un certain nombre de tendances qui, comme on l'a dit, paraissent se rapporter plus à l'espèce qu'à l'individu — cependant, examinez de près, vous trouverez encore des différences individuelles, plus ou moins de vivacité, de régularité, d'adresse, les fonctions organiques elles-mêmes sont très variables d'une personne à l'autre, le nombre des mouvements du cœur varie comme aussi la fréquence de l'inspiration et aussi la rapidité et la facilité de la digestion. Que sera-ce si nous nous élevons un peu plus haut sur l'échelle des réactions ? les gestes les plus involontaires, les attitudes favorites, la démarche, caractérisent un individu, et l'on a tenté, non sans quelque succès, de

reconstituer la nature intellectuelle et morale d'une personne d'après quelques lignes de son écriture ; d'une personne à l'autre rien ne paraît absolument identique. Si nous montons encore, les différences paraissent de plus en plus, chaque personne a sa manière d'être aimable, impertinente, grossière, polie, etc. Là même où la régularité, la banalité semble complète, l'observation fait reconnaître des différences, une originalité peu importante, insignifiante parfois, mais réelle. Enfin, si l'on regarde les manifestations supérieures de l'activité, les différences éclatent au point qu'il n'est pas nécessaire de les signaler plus longuement.

Dire que la nature de la personne se manifeste dans chacun de ses actes, c'est dire que tout se lie, s'organise en nous à quelque degré, que tout fait qui se produit en nous a son but, sa fin plus ou moins complexe et plus ou moins bien remplie, d'autant plus compliquée et d'autant mieux atteinte que les diverses parties de l'organisme, les diverses tendances de l'esprit sont mieux unifiées. Si d'ailleurs on se rappelle comment nous avons expliqué, à l'aide des propriétés des éléments psychiques et des lois d'association systématique et d'inhibition, toutes les formes de l'activité mentale, perception, raisonnement, sentiment, volonté, on se rendra compte, à peu près, de la manière dont une immense quantité d'éléments divers viennent s'unir et converger pour constituer une personnalité, pour concourir en vue de fins déterminées par les tendances dominantes de cette personnalité, par l'orientation psychique principale, et — si l'on tient compte de ce que les éléments organiques, les appareils de la vie de nutrition et de reproduction sont représentés dans l'esprit par des éléments psychiques, et que d'ailleurs les éléments psychiques eux-mêmes ne sont que l'activité d'une partie de l'organisme, et spécialement de quelques points de la substance grise du cerveau — on apercevra comment

il est vrai de dire que l'esprit est un consensus, une synthèse de phénomènes organiques. L'esprit est essentiellement actif, mais ce qu'il groupe, ce sont des phénomènes physiologiques, ce qu'il meut c'est notre organisme, ou plutôt *il est la loi même selon laquelle ces phénomènes organiques s'enchaînent*, *la forme de notre activité.*

§ 3.

Nous sommes ainsi conduits à examiner un peu plus longuement la question des rapports généraux de l'esprit et du corps. Le problème a été agité assez souvent — surtout il y a quelques années, et il a été parfois déclaré insoluble, parce que, je crois, il avait été mal posé. Je n'ai pas l'intention de l'aborder ici au point de vue de la théorie de la connaissance — mais seulement au point de vue de la psychologie générale. La théorie qui a été un moment le plus en faveur dans l'école expérimentale, faisait du physique et du mental, deux manifestations parallèles d'une même substance inconnaissable ou bien deux formes différentes d'un même fait : l'endroit et l'envers d'une même étoffe ; le côté concave et le côté convexe d'un verre de montre. Bain, Lewes et Léon Dumont ont défendu cette théorie ; celle de M. Taine est, à bien des égards, analogue — seulement elle donne la prépondérance au côté psychique subjectif considéré comme un texte dont le phénomène physiologique est une traduction, une apparence, la manière dont un esprit se manifesterait à un autre dans certaines conditions. Ces solutions, qui, même eu égard à ce qu'en attendaient leurs auteurs, ne me paraissent pas parfaitement satisfaisantes, ne répondent nullement au problème tel qu'il est posé ici.

Il ne s'agit pas ici, en effet, de savoir quel est le rapport, ce rapport que Tyndall et Dubois-Reymond ont déclaré inconnaissable et incompréhensible, entre une émotion ou une idée et le phénomène nerveux qui en est le représentant physique. Cette question serait-elle résolue, la

connaissance de l'esprit n'en serait pas avancée de beaucoup, et d'un autre côté, nous pourrions avoir une idée très nette et suffisamment approchée de l'activité mentale au point de vue synthétique de la psychologie générale, sans qu'elle ait été définitivement résolue. Que le phénomène nerveux soit un antécédent du fait psychique, ou un concomitant, ou une émanation de la même substance (ce qui d'ailleurs me semble dépourvu de sens) l'idée générale que l'esprit est une synthèse d'activités organiques et de conditions cosmiques et sociales, pourrait subsister également — il n'y aurait qu'à introduire dans la formule les phénomènes psychiques, si on les considérait comme étant essentiellement distincts des phénomènes physiologiques. La question des rapports de la conscience et du phénomène cérébral n'est donc absolument pas la même que celle des rapports de l'esprit et de l'organisme. Toutefois, elle se présente ici, et nous devons, en la rattachant autant que possible à notre manière de considérer l'esprit et les phénomènes psychiques, en dire quelques mots.

Je n'ai pas à développer ici les raisons qui ont conduit à donner à tout fait de conscience une base physiologique, il est admis généralement aujourd'hui que tout fait subjectif, perceptible par le sens intime, répond à un fait matériel physiologique (vibration de molécules des cellules de l'écorce cérébrales), perceptible ou qui pourrait l'être sous certaines conditions par la vue — et dans d'autres conditions, que nous n'imaginons guère, par le toucher [1]. Une fois le problème posé ainsi, la question du rapport des phénomènes perçus par le sens intime avec ceux que perçoivent ou que pourraient percevoir les

1. Voyez en particulier : Spencer, *Principes de psychologie*, tome I. Bain, *L'esprit et le corps*. Taine, *De l'intelligence*, et Herzen. *Le cerveau et l'activité cérébrale*.

autres sens, ne semble pas impossible, ni même peut-être très difficile à résoudre. Tyndall, cependant, la déclarait insoluble, disant que nous ne possédions pas même le rudiment de l'organe qu'il faudrait avoir pour passer du phénomène matériel au phénomène psychique.

Je remarque ici d'abord une chose singulière. On oppose couramment la matière à l'esprit comme s'il s'agissait de deux choses absolument différentes et d'ailleurs bien définies chacune de son côté. Cela se comprend dans la philosophie substantialiste où la matière et l'esprit sont des substances, mais il n'en est pas de même pour la psychologie positive. Ce qu'on appelle le corps est, après tout, un complexus de données de perceptions d'ordres très différents et irréductibles les unes aux autres, car je ne pense pas qu'on ait beaucoup mieux déterminé le rapport entre l'onde sonore telle que l'imagination visuelle se la figure, et l'onde sonore telle que le sens de l'ouïe la perçoit, qu'on n'a déterminé le rapport de l'esprit et du corps. Dira-t-on que c'est le même problème qui se pose ? On aura peut-être raison, mais à la condition de remarquer alors que le corps se réduit peu à peu à rien, car il n'est pas douteux que si le son est un phénomène subjectif, une couleur, une forme, une odeur ne le soient exactement de la même manière et pour une autre raison. Le problème ne fait que changer de forme. Evidemment les corps, quoiqu'ils puissent être en eux-mêmes et pour eux-mêmes, ne sont pour nous que des complexus de sensations, de perceptions, d'images, relevant de différents sens et irréductibles l'une à l'autre, — mais alors de même que certains complexus de sensations visuelles et tactiles, dans certaines conditions sont également, ou indiquent une cause de sensation auditive ou olfactive, pourquoi d'autres complexus de sensations visuelles et tactiles, dans d'autres conditions ne seraient-elles pas aussi ou n'indiqueraient-elles pas également la cause d'un phénomène

de sens interne ? En d'autres termes, si nous considérons comme faisant un tout, et constituant ou nous révélant un seul objet des perceptions qui nous sont suggérées par la vue, l'ouïe, le tact, l'odorat et le goût, pourquoi ne considérerions-nous pas également comme faisant un seul tout des perceptions de la vue et du tact, et des perceptions du sens intime ?[1]. Si des perceptions visuelles, olfactives, gustatives et tactiles en se synthétisant constituent pour nous une pomme, pourquoi des perceptions visuelles, tactiles et de sens intime, perçues comme celles de la pomme ou perceptibles par différents appareils et réunies en un seul système, ne seraient-elles pas un seul tout, et ne pourraient-elles, par exemple, constituer un cerveau ?

Quelle est la raison qui légitime la réunion de plusieurs perceptions en un même complexus, pourquoi puis-je considérer comme formant *un* porte-plume tel agrégat de perceptions visuelles et tactiles. Il y a ici évidemment des questions de finalité, de causalité, de concomitance. D'abord la sensation visuelle, ou la sensation tactile m'indique que toutes les autres perceptions qui composent l'agrégat sont renouvelables en moi sous certaines conditions déterminées, de plus ces perceptions s'unissent en un système dont tous les éléments convergent vers une même fin, — la sensation tactile, la perception visuelle, etc., sont étroitement unies et combinées en vue de l'acte d'écrire. La concomitance des perceptions, la causalité possible de quelques-unes d'entre elles par certaines autres, dans certaines conditions, l'unité finale de l'agrégat, voilà les conditions qui donnent l'unité au système de

1. J'ai développé cette idée que la perception par le sens intime est, au point de vue de la psychologie générale, entièrement analogue aux perceptions des autres sens, et suppose comme elles une synthèse, une interprétation du phénomène perçu. Voir *La perception interne et la conscience*. Revue scientifique, 1888, tome I.

perceptions qui constitue un objet et nous le fait considérer comme étant bien *un* seul objet en réalité.

Mais quelquefois il arrive que nous ne savons à quelles perceptions, à quel groupe d'images rapporter telle ou telle qualité sensible qui nous arrive naturellement abstraite à quelque degré. En fait, nos notions des choses deviennent de plus en plus concrètes à mesure que nous pouvons rattacher une nouvelle qualité à un agrégat de qualités déjà connu. Ainsi, un enfant a pu voir une flûte dans la devanture d'un marchand d'instruments sans en connaître le son — d'un autre côté il a pu entendre un voisin jouer de la flûte sans voir l'instrument — le son reste ainsi abstrait, isolé, sans pouvoir être rapporté à un complexus d'images ou de perceptions visuelles, tactiles et autres ; d'un autre côté, l'idée de la flûte reste aussi abstraite à quelque degré, ou, si l'on veut, moins concrète. L'expérience qui rend nos idées de plus en plus abstraites, les rend aussi, par un processus inverse et parallèle, de plus en plus concrètes, et chaque jour nous apprenons, nous découvrons de nouvelles qualités des objets qui complètent l'idée que nous nous en faisons, qui augmentent l'agrégat de perceptions, d'images et d'éléments abstraits que, pour nous, est cet objet.

Eh bien, nous sommes un peu, ou nous avons été longtemps par rapport au cerveau et aux phénomènes subjectifs, dans la situation de l'enfant qui aurait entendu la flûte et qui l'aurait vue, mais qui l'aurait entendue sans la voir et qui l'aurait vue sans l'entendre, qui, par suite, n'aurait pu synthétiser les diverses données des sens qui composent l'objet et, si l'on trouve que le son n'est pas une qualité essentielle de la flûte, on peut supposer tel autre exemple que l'on voudra. D'un côté le cerveau a été étudié au moyen de l'œil et du tact, de l'autre côté les émotions, les perceptions, les idées, les sentiments ne sont connus comme phénomènes subjectifs que par la

perception interne. On n'a pu encore déterminer à quel mode particulier de vibration cérébrale correspond tel ou tel phénomène subjectif, comme on a pu déterminer à quel mode de vibration d'une lame répond le son en général, et à quel mode particulier de mouvement. à quel nombre de vibrations par seconde répond telle ou telle note. Mais actuellement, il semble bien que nous pouvons rapporter le phénomène, pensée ou émotion, à l'agrégat cerveau comme nous rapportons le phénomène son à l'agrégat lame ou vibration de corde pincée. La pensée est à ce titre une partie de l'agrégat cerveau comme le son est une partie des perceptions dont l'agrégat forme une corde de violon en vibration, comme une sensation de résistance est une partie de l'agrégat que nous appelons pierre, — avec cette différence que ce qu'on a appelé les qualités premières de la matière diffèrent des autres parce qu'elles correspondent à des conditions plus stables, à un mode d'activité — car toute matière est active aussi bien que tout esprit est inerte, selon le sens qu'on donne aux mots — plus durable et plus persistant [1].

La pensée est ainsi rattachée au cerveau, à l'organisme comme à son substratum naturel. Le cerveau nous apparaît comme donné dans un ensemble de perceptions variées, tactiles et visuelles surtout et, à certaines de ces perceptions visuelles et tactiles — que nous ne pouvons d'ailleurs avoir directement, se joignent des perceptions différentes,

1. J'ai dû exposer brièvement toute cette conception du phénomène psychique et j'ai négligé plusieurs objections. On dira peut être que le son est une simple apparence subjective, que le fait objectif est le mouvement, mais le mouvement ne peut guère être conçu que comme un complexus de perceptions ou d'images visuelles ou tactiles, et alors il y a quelque chose de plus permanent, de plus stable dans le mouvement que dans le son (qui ne correspond qu'à certaines formes de mouvements), mais, en somme, rien de plus ni de moins objectif. La question n'avance nullement et l'on ne gagne rien à la prendre par ce côté là.

des perceptions de sens intime, comme à certaines perceptions visuelles et tactiles, réelles ou possibles, qui constituent un violon, vient, dans certains cas, se joindre une perception différente, celle du son. On ne peut pas préciser au juste à quelles perceptions possibles (dans des conditions impossibles d'ailleurs à réaliser) correspondent, soit la pensée en général, soit telle ou telle pensée, et pour certains autres phénomènes, du reste, (l'électricité, par exemple), la synthèse concrète n'est pas beaucoup plus avancée — mais d'une manière générale on ne peut guère nier que le phénomène psychique ne se rattache à des perceptions visuelles comme des perceptions visuelles se rattachent elles-mêmes aux perceptions tactiles, et si nous appelons matière l'abstrait synthétique de nos perceptions visuelles et tactiles, il n'est guère douteux que la pensée soit matérielle au même titre que le son, l'odeur, le goût, la couleur et la dureté. Elle est comme les autres données des sens, une vibration perçue d'une manière particulière qui lui donne un aspect particulier et irréductible, au moins en apparence, à tout autre. Si d'ailleurs on pense ramener toutes les perceptions à un même élément, le choc nerveux, — il n'est pas douteux que les émotions ou tout autre phénomène subjectif ne se ramènent exactement au même élément.

Ce qui a fait aussi la difficulté de la question, c'est que les différentes perceptions ne peuvent jamais être simultanées en fait, bien qu'elles le soient virtuellement. Nous ne pouvons communément ni voir, ni toucher un cerveau en activité, de plus, le phénomène cérébral ne pourrait être atteint par notre esprit à cause de la grossièreté relative de nos sens, enfin la personne qui éprouve la perception interne, est celle qui pourrait le moins avoir les perceptions visuelles qui lui correspondent ; toutes ces raisons ont fait que la synthèse de la pensée et des phénomènes physiologiques a été très longue et qu'elle

est encore imparfaite — au lieu que le cerveau, agrégat de sensations visuelles, de sensations tactiles, nous paraît un, l'agrégat de sensations visuelles, de sensations tactiles et de perceptions internes nous paraît facilement mal soudé et comprenant des choses hétérogènes. Il y a là une vieille habitude mentale qu'il est difficile évidemment de détruire ; mais la nouvelle synthèse fait des progrès cependant [1]. Toutefois, même dans l'école expérimentale, dont les doctrines cependant s'accordent parfaitement avec les idées que j'expose ici, on retrouve des traces importantes de l'ancien dualisme. Pourquoi parler, par exemple, d'un processus à *double* face, l'une psychique, l'autre matérielle.? Ce n'est pas deux faces qu'il faudrait, mais bien autant de faces que nous avons d'appareils différents de perception, et le nombre en augmenterait si de nouveaux sens se formaient chez l'homme.

D'ailleurs, si nous admettons que la théorie qui précède est l'expression de la réalité, nous n'en sommes pas plus avancés au point de vue de la philosophie générale qui a été celui auquel se sont généralement placés les philosophes qui ont traité la question. Nous n'avons pas cherché si la réalité dernière, la réalité vraie, dont les phénomènes seraient une apparence ou une manifestation, était une substance spirituelle, une substance matérielle, un phénomène mental, un phénomène sonore ou lumineux — la question dernière reste intacte ; je ne me suis placé ici qu'au point de vue de la science psychologique, et, à ce point de vue, il me paraît légitime et nécessaire de rattacher étroitement les perceptions de sens intime aux autres perceptions qui constituent ou qui ont formé notre idée du cerveau. La comparaison de la pensée et de

1. Cf. Herzen, *Physiologie de la volonté.* — Littré, *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine.* — Ferrière, *L'âme est la fonction du cerveau.*

l'organisme avec l'harmonie et la lyre, nous paraît après vingt siècles aussi conforme à la réalité, aussi exacte qu'une comparaison peut l'être.

§ 4.

Mais une fois la question des rapports des phénomènes physiques et du phénomène psychique réglée — et elle exigerait beaucoup plus de développement que je n'ai pu lui en donner ici — celle des rapports généraux de l'organisme et de l'esprit n'en serait pas comme, je l'indiquais, sensiblement plus avancée. Le phénomène psychique, en effet, n'est pas l'esprit ; d'abord, les phénomènes matériels qui sont ce que nous appellerions le cerveau en activité, sont l'esprit au même titre que lui, ensuite ces phénomènes même, l'ensemble des fonctions du cerveau ne constituent pas l'esprit à proprement parler. L'esprit est à la fois plus et moins que l'ensemble des phénomènes cérébro-psychiques qui, d'ailleurs, tous individuellement — et quel que soit le moyen par lequel on les étudie, expérimentation, observation clinique, sens intime — peuvent être considérés comme appartenant à la physiologie.

Mais ces éléments psycho-physiologiques appartiennent à la psychologie par leurs combinaisons. « Il n'y a pas de phénomènes vitaux, disait Claude Bernard, il n'y a que des procédés vitaux. » Tous les phénomènes de l'activité physiologique sont des phénomènes physico-chimiques. Et nous dirons de même dans le même sens, il n'y a pas de phénomènes psychologiques, il n'y a que des procédés psychologiques : tous les phénomènes psychologiques sont, en somme, des phénomènes physiologiques — et de même, il n'y a point de phénomènes sociologiques, tous les facteurs sociologiques sont des phénomènes psychologiques (c'est-à-dire des combinaisons de phénomènes physiologiques, c'est-à-dire encore des combinaisons de

combinaisons de phénomènes physico-chimiques) ; mais il y a des procédés sociologiques, des combinaisons particulières de phénomènes psychologiques qui forment la matière d'une science nouvelle.

La démarcation entre la psychologie et la physiologie est évidemment très peu nette, mais elle ne l'est pas beaucoup moins que la limite entre la chimie et la physiologie et elle l'est au moins autant que la séparation de la psychologie d'avec la sociologie, c'est-à-dire que les phénomènes psychologiques (l'expression est en un sens très légitime) ne sont pas beaucoup plus difficiles à différencier des faits physiologiques que les phénomènes physiologiques eux-mêmes le sont à séparer des phénomènes physico-chimiques, que les phénomènes sociaux des faits psychologiques. De même que les faits physico-chimiques synthétisés d'une certaine manière sont des faits psychologiques, de même les faits physiologiques synthétisés d'une certaine manière sont des faits psychologiques, de même les faits psychologiques synthétisés d'une certaine manière sont des faits sociaux. Une bataille entre deux grandes armées est sans nul doute un phénomène social — mais examinez les éléments qui la composent, ils sont tous d'ordre psychologique et physiologique, c'est un ensemble de volontés, d'instincts, de perceptions, de sentiments, de sensations douloureuses ou excitantes, etc. — de même décomposez un phénomène physiologique, ôtez la loi, la forme qui le constitue essentiellement, vous ne trouvez que des phénomènes physico-chimiques.

Analysez aussi un phénomène psychique, vous le trouvez composé d'éléments physiologiques — prenez une sensation, vous trouvez qu'elle consiste essentiellement dans la synthèse d'impressions répétées faites sur un centre nerveux par une excitation venue du dehors par l'intermédiaire des organes des sens et des nerfs conducteurs. Les analyses de M. Taine que j'ai rappelées plus

haut ne laissent aucun doute sur ce point. Il y a une multitude d'éléments physiologiques qui s'unissent et se coordonnent, prennent un caractère d'unité pour constituer un phénomène nouveau, une sensation — prenez une émotion, vous y trouverez synthétisés un grand nombre d'éléments physiologiques : mouvements du cœur, mouvements divers, état de divers organes, tendances diverses sont réunis et représentés dans un phénomène déterminé qui les synthétise dans un ordre spécial, cet ordre est la nature même du phénomène psychologique. Une tendance comprend l'organisation de phénomènes physiologiques très nombreux : sensations, perceptions, mouvements. Un même mouvement (élément physiologique) peut entrer dans des milliers de tendances diverses.

Encore restons-nous ici sur un terrain mixte, où la limite entre la psychologie et la physiologie est impossible à tracer ; mais allons plus loin, plus haut, considérons les vrais phénomènes psychologiques, ils nous apparaîtront comme très distincts des phénomènes physiologiques — j'entends distincts de la même manière qu'un phénomène vital diffère d'un phénomène chimique, qu'un phénomène social diffère d'un phénomène psychique. Au fond, le vrai domaine de la psychologie, c'est l'étude des combinaisons diverses de l'intelligence et du caractère. Si nous disons, par exemple, que telle personne est bien douée pour les mathématiques ou que telle autre a le type sacerdotal, nous sortons de la physiologie et nous n'entrons pas encore dans la science sociale, mais nous constatons la manière dont certains éléments physiologiques s'arrangent, de manière à pouvoir entrer dans des combinaisons sociales ; et cet arrangement particulier des phénomènes qui les rend aptes à entrer dans des combinaisons sociales, c'est l'esprit même, de même que le corps est une combinaison de phénomènes physico-chimiques groupés de façon à pouvoir entrer dans des synthèses

psychologiques. La façon dont les phénomènes s'ordonnent pour produire les types intellectuels et moraux, voilà vraiment le domaine de la psychologie — les éléments de ces types sont sur une zone indécise ; ils constituent plutôt la psychologie physiologique. Ce n'est pas à dire, au reste, que la physiologie n'ait pas son rôle dans la psychologie proprement dite ; loin de là, elle apporte, elle apportera des matériaux précieux, de même que la pathologie ; mais la psychologie n'en est pas moins autre chose que la physiologie. L'esprit est une synthèse de phénomènes organiques, ou plutôt une synthèse de synthèses. Il n'est besoin que de rappeler ici comment tout phénomène psychique un peu important, exprime un état physiologique déterminé, ce que nous avons tâché d'établir en traitant de la personnalité physique, et comment aussi les états les plus élevés de l'esprit, les plus complexes, sont des systèmes d'éléments psychiques complexes eux aussi, et représentant, soit des tendances concrètes (sentiments, passions) ; soit des éléments abstraits de tendances (idées, perceptions, raisonnements). Partout le caractère qui nous a semblé le plus important, celui qui constitue essentiellement l'esprit, celui sans lequel l'esprit n'est plus, c'est la synthèse systématique, d'autant plus complexe et rigoureuse dans ses formes que l'esprit est plus élevé. Comme les éléments derniers de l'esprit sont empruntés toujours à des tendances, c'est-à-dire à des actes réflexes plus ou moins compliqués, mettant en jeu directement des appareils moteurs déterminés et, indirectement, tous ou presque tous les organes, pour peu que l'acte soit important, c'est bien à une synthèse d'éléments physiologiques que l'esprit, en fin de compte, doit se ramener. Et l'esprit n'est, par conséquent, ni indépendant ni séparé de l'organisme, pas plus que l'organisme n'est indépendant ni séparé des substances azotées et des corps ternaires qui le constituent

dont il est la combinaison ; pas plus que le protoplasma n'est indépendant des atomes d'azote, d'hydrogène, d'oxygène et de carbone qu'il contient.

« Si nous pouvions, écrit M. Fouillée, nous transporter de plus de deux mille ans en arrière chez les Grecs, au temps de Socrate et assister aux derniers entretiens du sage dans sa prison, nous entendrions ce même problème (le problème de la cause de nos actes) posé et deux solutions indiquées, l'une toute mécanique, l'autre psychologique. Socrate, en effet, disait que les partisans du mécanisme universel, si on leur demandait pourquoi il était assis dans sa prison prêt à boire la ciguë, ne manqueraient pas de répondre : c'est que les muscles de Socrate, agissant de telle manière sur ses os et sur ses membres, aboutissent à telle et telle situation de son corps. Et Socrate ajoutait : la vraie raison c'est que j'aime mieux mourir que vivre infâme et parjure »[1]. Nous pouvons ici reprendre à un point de vue quelque peu différent, l'exemple cité par M. Fouillée, et qui est bien propre à nous montrer la différence entre la psychologie et la physiologie et aussi le défaut du matérialisme qui, selon la profonde vue positiviste, consiste à interprêter les phénomènes d'une science au moyen des phénomènes de la science inférieure Sans séparer autant que l'a fait Comte et que l'ont fait ses disciples, les diverses sciences, on doit admettre que le défaut en question a été fréquemment une cause d'erreur. C'est celui que nous avons dû combattre en le trouvant à l'origine des théories associationistes, telles que l'école anglaise les avait formulées. Ici il se manifeste par le fait de tout ramener aux éléments sans avoir suffisamment égard à la synthèse qui les retient et leur donne un sens. Oui, les muscles et les nerfs d'un homme étant disposés de telle et telle façon, il ne peut pas agir autrement

1. *Revue des Deux-Mondes*, tome 76, p. 549.

qu'il n'agit; toutes les conditions anatomiques et physiologiques étant données l'acte de courage d'un Régulus ou d'un d'Assas s'ensuit nécessairement, mais c'est précisément cette synthèse même qui est l'objet de la psychologie, c'est la relation qu'elle a avec les autres synthèses psychiques qui ont aussi dirigé ou tendu à diriger le même organisme, c'est la série des orientations successivement ébauchées et rejetées ou acceptées. Celui qui comparerait le diamant au charbon, et donnerait l'un pour un morceau de même poids que l'autre, sous prétexte que les atomes qui les composent tous deux sont semblables, montrerait la même profondeur de vue que celui qui accuserait une théorie de détruire la moralité et l'âme, parce qu'elle ne trouve dans l'esprit et dans tel ou tel de ses actes : acte de courage ou de lâcheté, de dévouement et d'égoïsme, ni substance impondérable ni indéterminisme, mais bien une synthèse de phénomènes organiques et psychiques. On n'éteint pas les couleurs de l'arc-en-ciel pour avoir prouvé que ces couleurs sont dues à l'inégale réfrangibilité de rayons qui composent la lumière blanche.

Nous avons donc indiqué en résumé comment se justifie la première partie de notre définition de l'esprit, je crois pouvoir dire qu'elle est justifiée aussi par tout ce qui précède — nous nous sommes toujours attachés à montrer le travail de systématisation qui est l'activité de l'esprit s'exerçant sur toutes les formes psychiques, dans tous les domaines de l'esprit — et toujours nous avons tâché de ramener ces éléments aux tendances, qui sont réellement l'unité psychique. L'acte réflexe, en effet, unit dans un système coordonné, rend capable de servir à une même fin l'organe récepteur, le transmetteur, l'organe central, le transmetteur et l'organe moteur. La tendance est une complication de l'acte réflexe, et l'acte réflexe est le type de l'activité mentale en même temps que sa forme la plus simple Ramener toute la psychologie à l'activité synthétique des

tendances et de leurs éléments, c'est bien montrer comment l'esprit est une synthèse de l'activité des éléments organiques. C'est ce que nous avons essayé de faire dans tout le cours de cette étude et de résumer ici sous une forme synthétique — nous avons vu cette systématisation dans l'activité des éléments psychiques ; nous l'avons vue à l'œuvre par l'étude de la loi d'association systématique, et nous avons remarqué qu'elle se complétait par les lois de l'inhibition systématisée, de contraste, de contiguïté et de ressemblance. Voyons maintenant les autres caractères de l'esprit.

CHAPITRE II.

L'esprit comme élément social et synthèse de produits sociaux.

---

§ 1.

Si l'esprit est une synthèse, il est aussi un élément. Synthèse de phénomènes organiques, il est un élément du corps social. Comment l'esprit participe-t-il à la synthèse sociale, quel est son rôle et sa fonction, c'est ce qu'il convient d'indiquer ici, mais brièvement, car la question relève autant de la sociologie que de la psychologie. J'ai, d'ailleurs, indiqué déjà la nature de l'activité sociale de l'esprit en plusieurs endroits de ce livre.

Les cellules et les fibres qui se forment dans l'organisme ne sont pas immédiatement aptes à remplir leurs fonctions vitales, il leur faut un certain degré de développement pour qu'elles puissent prendre part au consensus des éléments anatomiques. De même il faut que la personnalité de l'homme se soit développée, qu'elle ait manifesté ses qualités dominantes, son orientation ou ses orientations principales pour qu'elle puisse prendre part au consensus social. Pendant quelque temps l'enfant vit d'une vie presque purement nutritive, plus tard il passe à la vie psychique, plus tard seulement il est réellement un élément actif de la société. A ce moment-là, l'homme n'est plus seulement un complexus de phénomènes physiologiques et de processus psychiques, il ne vit plus pour lui-même, mais dans et pour un tout plus élevé et plus complexe, et ce qui caractérise sa personnalité, c'est surtout la fonction sociale qu'il a à remplir et la

manière dont il s'en acquitte. Et c'est ainsi que se vérifie, après la première, la seconde partie de notre définition, l'esprit est une synthèse active de phénomènes biologiques, apte à servir d'élément dans l'activité sociale.

Que dit-on, en effet, quand on veut caractériser une cellule : on indique sa composition, ses formes et ses fonctions, et quand nous voulons caractériser un homme? Nous indiquons son occupation habituelle et la manière dont il s'y livre, c'est-à-dire les qualités et les défauts de son caractère et de son esprit. Et chaque défaut, chaque qualité, soit de l'esprit, soit du caractère, en même temps qu'elle indique la prédominance de certains éléments psychiques et les formes, lente ou vive, complexe ou simple de la tendance dominante, indique aussi l'aptitude de l'esprit à entrer dans tel ou tel complexus social, à jouer tel ou tel rôle dans le complexus supérieur dont il fait partie et à le jouer de telle ou telle manière. Et ces différentes choses sont indiquées, mais à un faible degré et d'une manière très vague, et parfois même complètement inexacte par la profession même de la personne dont il s'agit. De là vient qu'il faut tenir compte jusqu'à un certain point, dans beaucoup de cas au moins, mais seulement jusqu'à un certain point, de la profession, de la position sociale de la personne que l'on veut connaître, et surtout du mode d'activité sociale auquel elle se livre et dont la position officielle n'indique souvent qu'une faible partie. En effet, il arrive souvent, d'autre part, que les circonstances ont empêché la vraie vocation de se déclarer et que l'activité sociale d'un homme ne nous indique pas pleinement et exactement ce qu'il est, au moins au commencement de sa carrière, car, plus tard, il est possible qu'il ait fini par devenir ce qu'il paraît être réellement. Il est hors de doute que la société laisse perdre beaucoup de forces psychiques, beaucoup d'aptitudes dont une société mieux organisée aurait pu tirer un bon parti. La

profession est, non pas seulement le résultat de l'aptitude de l'esprit à entrer comme élément dans le tout social, mais en grande partie, et surtout, peut-être une des formes de la réaction de la société sur l'esprit. Ce qui caractérise réellement l'esprit, ce qui indique l'élément social qu'il doit être, ce sont les formes et les aptitudes de l'intelligence et du caractère.

Chacun de nous est appelé à jouer un rôle quelconque dans la société, l'oisif même n'est pas, je ne dirai pas sans utilité, mais du moins, pour peu qu'il dépense, sans influence sur le consensus social, et cette influence bonne ou mauvaise s'accroit s'il se marie, s'il a des enfants, s'il a des relations [1], etc. Dans une certaine mesure, ce rôle sera déterminé par la constitution mentale de chacun de nous — il n'est pas ordinaire de voir un homme exceptionnellement doué pour la poésie s'adonner à l'étude des mathématiques, et une personne incapable d'apprendre les mathématiques ne pourra embrasser une carrière exigeant le passage par l'Ecole polytechnique. En cela, il y a déjà un premier fondement, un peu vague, pour une théorie des types sociaux, mais l'examen du caractère la précise un peu — ainsi la carrière militaire, la carrière sacerdotale, s'allient certainement mieux avec certaines

1. Y-a-t-il des exceptions à cette règle ? En tout cas, elles sont bien rares, et on peut y voir de véritables difformités psychologiques. Quelques griefs plus ou moins légitimes et sérieux que nous ayons contre notre état social, nous sommes bien obligés de le prendre comme il est, sauf à tâcher, dans la mesure de nos forces de l'améliorer et, en attendant, d'en tirer le meilleur parti possible. Certains individus ont tâché de se soustraire à peu près entièrement à l'influence du milieu social, — mais on ne peut y parvenir qu'à la condition de se contenter d'une vie physique, intellectuelle et morale extrêmement retrécie. Voir à ce sujet l'histoire de l'homme sauvage du Var, (V. *Etude médico-psychologique sur l'homme dit le sauvage du Var*, par le Dr E. Mesnet, suivie du rapport de M. le Dr Causse, lu à l'Académie impériale de médecine. 1865.)

nes dispositions naturelles qu'avec d'autres. Nous voyons telle personne faire un très bon commerçant qui eût été un médiocre capitaine. Il est incontestable que tous les hommes n'apportent pas en naissant, à des degrés égaux, le germe des qualités nécessaires pour être un bon commerçant, un bon prêtre, un bon officier, un bon ministre, malgré les opinions qui paraissent être actuellement en faveur. Chacun de nous, d'un autre côté, n'est pas également organisé pour être bon père, bon mari, etc. De plus, chacun remplit sa fonction d'une manière assez différente et qui peut convenir à des circonstances sociales différentes aussi. Tel homme fera un bon administrateur en des temps calmes, qui en des temps de troubles restera au-dessous de sa tâche. Inversement, certaines personnalités qui dans une société réglée sont inutiles, sinon encombrantes ou dangereuses, peuvent, dans une crise sociale, trouver un emploi utile de leurs aptitudes et de leurs dispositions. L'orientation naturelle d'un esprit, le caractère de vivacité, de lenteur, d'obstination, de mollesse que prend l'activité de chaque personne peuvent convenir et doivent convenir à des fonctions sociales différentes, et c'est même trop évident pour qu'il y ait lieu de le développer. La nature d'un esprit le rend propre à être tel ou tel élément de la synthèse sociale.

§ 2.

Nous avons indiqué le rôle de l'esprit dans la société, il faut étudier un peu plus longuement peut-être l'influence de la société sur l'esprit, analogue, sans être identique à celle de l'esprit sur l'organisme, de l'organisme sur les combinaisons chimiques [1]. Il est, en effet, certaines combinaisons chimiques qui ne paraissent se former normalement que dans les organismes — mais alors même que

1. Les comparaisons entre les phénomènes qui font l'objet de plusieurs sciences et ces sciences elles-mêmes paraissent indispensables. Il ne s'agit

la chimie reproduirait toutes les substances de l'être vivant, ce fait n'en resterait pas moins réel que c'est l'être vivant qui, en général, les fabrique — les plantes, par exemple, sont des appareils de synthèse qui opèrent des combinaisons inconnues en dehors des êtres vivants entre l'oxygène, l'hydrogène et le carbone. De même l'esprit combine les phénomènes physiologiques et fait, par exemple, que le mouvement de tel muscle a une signification sociale. De même la société agit sur l'esprit, — et il ne serait pas difficile d'établir des différences très marquées entre les phénomènes de divers ordres dont il s'agit, mais pour le moment, les ressemblances me paraissent offrir plus d'intérêt — et elle agit pour former cet esprit, pour en combiner les éléments, pour en déterminer, pour en fixer l'orientation, pour faire naître et développer certaines associations systématisées, pour provoquer certaines inhibitions, certains arrêts d'activité, et certains arrêts de développement. Et si, dans un être vivant, les complexus de combinaisons chimiques portent la marque de l'organisme qui les a produits, si les éléments de l'organisme, la chlorophylle, la lymphe, le sang, la sève, sont des produits non seulement de telle organisation mais encore spécialement de tel organe, si de même telle combinaison physiologique décèle l'esprit en général, et même tel esprit et telle tendance, de même les esprits portent la marque de la

pas d'ailleurs d'une confusion à établir entre ces phénomènes ou ces sciences. Il y a de l'une à l'autre des analogies non une identité. Quelquefois l'analogie a été forcée. Ainsi, la fameuse phrase « La société est un organisme » présente un défaut que j'ai déjà relevé dans quelques autres définitions — on y a appliqué à deux faits différents qui présentent un caractère identique le nom particulier d'un de ces faits, au lieu d'exprimer seulement par un terme général la partie commune aux deux. La métaphore a d'ailleurs son utilité comme ses inconvénients. M. Espinas a évité ce défaut en appelant la société, dans son beau livre sur les sociétés animales « une conscience vivante, un organisme d'idées », je préférerais encore l'expression : un organisme d'esprits.

société dont ils sont les éléments, mais qui réagit sur eux en mille manières et — malgré les restrictions qu'on peut faire subir aux théories qui ont exagéré l'influence sociale — il est absolument impossible de concevoir qu'un de nous, n'importe lequel, eut été exactement ce qu'il est s'il était né au XVIe siècle au lieu de naître au XIXe, et en Chine, au lieu de naître en France.

Mais l'influence de la société sur l'esprit va plus loin encore — car l'hypothèse que je viens de faire est absurde — l'hérédité, dont l'influence est certaine, est en partie caractérisée par les influences sociales qui se sont exercées sur les parents. C'est une vérité un peu vieillie peut-être à présent que les grands hommes représentent leur temps, et pourtant on ne peut nier qu'ils le représentent en quelque chose au moins. Les trois influences étudiées par M. Taine, la race, le milieu et le moment, sont incontestables, et peut-être pourrait-on dire seulement que M. Taine a exagéré l'influence sociale en négligeant trop l'action individuelle de l'homme sur la société, action qui par l'hérédité est sans doute en partie elle-même, mais non complètement toutefois, sous la dépendance du milieu social — et si elle ne l'est pas complètement, c'est qu'une chose n'est jamais complètement sous l'influence d'une autre et que toujours elle aura sa manière propre d'accepter cette influence et de réagir contre elle. Si la société agit sur l'individu, l'individu agit aussi sur la société, et si la manière même de réagir de l'individu lui vient en partie de l'influence sociale, cette influence sociale elle-même n'est ce qu'elle est que par les éléments psychologiques et individuels qui la composent et qui l'ont toujours composée.

M. Taine s'est placé surtout au point de vue des diverses manifestations de l'art. Nous nous placerons ici au point de vue de l'activité psychique en général. Dès la conception, l'embryon est influencé par la

société, par le milieu qui l'a produit; les aptitudes psychiques dont il contient le germe, ne sont certes pas identiques d'un milieu à l'autre. Mais si l'on pouvait contester ce point, il n'est pas en tout cas douteux que pendant la gestation et surtout dès l'époque de la naissance, l'individu ne soit soumis à des influences sociales bonnes, médiocres ou parfois désastreuses. Sans parler des déformations que des sauvages et même des nations civilisées font subir au crâne, en risquant de déformer l'esprit du même coup — il est hors de doute que la manière dont les enfants sont élevés est déterminée en grande partie par les idées régnant actuellement dans la société dont ils font partie, ou plutôt dont ils feront partie un jour. De temps en temps, un esprit novateur se produit et, profitant des leçons que, sans le vouloir et sans s'en rendre compte, lui donne la société, il tente quelques réformes et souvent tombe dans un abus opposé à ceux qu'il veut réformer et est suivi par la foule. On sait le rôle qu'a joué à cet égard Rousseau, au siècle dernier. Il se produit en petit dans des cercles plus restreints — si l'on ne suit pas un écrivain, un philosophe, on imite un ami, un parent, et l'on commence ainsi à former et à déformer avec plus ou moins de conscience ou d'insouciance, le caractère et l'esprit qui grandissent. Bientôt l'état intervient et tâche de déterminer, sinon l'orientation du caractère et des habitudes, au moins l'orientation de l'esprit; l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, l'enseignement supérieur, sont des fonctions de l'état ou tout au moins des fonctions sociales et elles ne peuvent pas être autre chose. Selon quels principes enseignerait-on, et avec quels faits et quelles considérations meublerait-on et formerait-on l'esprit, sinon avec les principes acquis et qui dominent la société, avec les faits déjà connus et les considérations généralement acceptées? On ne peut guère demander à un éducateur de refaire toutes les sciences,

de se débarrasser de tous les préjugés (au sens étymologique) de toutes les habitudes mentales, et de n'avoir que des idées et des connaissances personnelles. Il est bien évident qu'une telle besogne est absolument impraticable, et qu'un seul homme ne peut pas refaire bien en quarante ans ce que l'humanité a si médiocrement fait en des siècles dont nous ignorons le nombre — sans être engagée par les générations précédentes. A peine s'il peut arriver, en y consacrant sa vie à se faire quelques convictions personnelles, à trouver quelques vérités, à détruire quelques erreurs — mais ces découvertes n'auront d'influence sur l'éducation des petits enfants et des grandes personnes, qu'en se faisant elles-mêmes, routine et préjugé [1] en devenant un mode de l'influence sociale qui, aussi bien, les a rendues possibles.

Peu à peu, le caractère se forme ; ici encore, c'est en grande partie la société qui fait l'individu — par la littérature, par les exemples proposés, par les exemples donnés sans recommandation et qui sont généralement tout différents, par la prédication, par une foule d'autres influences, le milieu social agit et développe ou arrête un grand nombre de tendances, de manière à faire un composé plus ou moins harmonisé en lui-même, mais capable, à moins que la nature personnelle de l'enfant ne soit décidément trop réfractaire, de s'adapter tant bien que mal aux conditions sociales. Des enseignements variés que la société donne à l'enfant il résulte souvent un développement parallèle de systèmes psychiques peu harmoniques, mais dont les conditions sociales favorisent la production simultanée. L'enfant peut aussi se développer surtout dans un sens ou dans le sens opposé, mais,

1. Cf. Ces remarquables articles de M. Tarde sur la psychologie sociale. *Qu'est-ce qu'une société*, et *L'archéologie et l'écononomie politique* (Revue philosophique).

en ce cas encore, une influence sociale s'exerce, et si le choix de l'influence dirigeante est dû en partie à l'organisme lui-même, outre que cet organisme est en partie aussi le produit des circonstances sociales passées, certaines de ses tendances sont plus ou moins arrêtées ou favorisées par ce milieu, de sorte que son choix est pour ainsi dire contraint dans une certaine mesure et déterminé en partie par le milieu lui-même. D'un autre côté, les rapports de société, les amitiés, exercent leur influence — et comme toutes les personnes avec qui le jeune homme entre en relation, sont formées elles aussi par le milieu social qu'elles constituent ensuite, l'influence sociale ne cesse de différentes manières selon la différence du milieu qui l'impose et de l'esprit sur lequel elle agit. Plus tard intervient un autre facteur très important, la profession qui détermine souvent pour le reste de la vie, s'il est en partie déterminé par elles, la tournure de l'esprit, les habitudes mentales et aussi, à quelques égards, le caractère de l'individu. Nous connaissons tous des personnes à qui leurs aptitudes, soit médiocres, soit distinguées, soit supérieures, auraient laissé le choix entre plusieurs carrières et chez qui la profession a déterminé l'orientation définitive de l'esprit, qui ne s'établissait pas autrement ; le pli de la profession se fait peu à peu, les idées se soudent, l'esprit se forme d'une certaine manière et bien souvent, des causes purement sociales ou quelquefois fortuites, ont fait donner la préférence à telle profession plutôt qu'à telle autre et déterminé par là, l'allure subséquente de l'esprit. Les causes sociales qui déterminent les vocations mal marquées et font pencher dans un sens ou dans l'autre, les individus que leurs aptitudes propres ne caractérisent pas suffisamment sont très nombreuses. Selon les époques, grâce à des circonstances particulières, grâce aussi à l'imitation qui est si naturelle à l'homme

et qui est une forme de l'influence sociale, de la systématisation psychique et sociologique ; nous voyons telle ou telle carrière être particulièrement en faveur : la carrière militaire, politique, sacerdotale. La littérature, le théâtre, nous montrent bien souvent ces tendances sociales dominantes. Le héros des pièces de théâtre a été à une certaine époque, le jeune officier, puis le jeune ingénieur, plus tard, peut-être, plus volontiers le jeune savant ; d'ailleurs les courants se croisent, se combinent et ne s'excluent pas absolument. On a remarqué que certains types le jeune oisif par exemple, tendent à disparaître. Au reste, sur le rôle du personnage sympathique et ses variations, on n'a qu'à consulter la *Philosophie de l'Art*, où M. Taine, malgré les réserves que l'on doit faire à certains égards, a magistralement développé les questions et donné une solution, sinon parfaitement juste, au moins très approchée. Les influences varient aussi selon les milieux, la famille, les relations. Il y a des savants, des ingénieurs, qui sont ingénieurs et savants parce que leur père l'a été, ou qu'ils ont un parent qui a pu leur aplanir les difficultés de la carrière. Ils sont ce qu'ils sont comme ils eussent été autre chose, si les circonstances l'eussent voulu. Enfin, il y a l'influence plus générale de la coordination sociale ; bien que l'équilibre soit assez mal établi dans les sociétés, cependant on ne saurait nier la systématisation qui y règne, et qui détermine un grand nombre de phénomènes sociaux ; l'activité de l'esprit des membres d'une société est déterminée en grande partie, non pas seulement par les désirs de ses éléments, mais par les besoins de l'ensemble. Une nation suffisamment organisée, trouve des soldats en temps de guerre et des travailleurs en temps de paix. De temps en temps, comme nous l'avons vu en psychologie, l'activité indépendante des éléments se manifeste et occasionne des troubles sociaux — mais tant qu'une nation dure, un

certain consensus est la condition même de son existence en tant que nation et les activités des éléments sociaux sont inhibées à certains égards, laissées libres à d'autres, comme cela se produit pour les éléments psychiques, et orientées dans le sens de la synthèse sociale.

Et l'influence sociale se manifeste encore de mille manières qu'il serait trop long d'énumérer — outre l'orientation générale de la grande société dont nous faisons partie, il y a l'orientation secondaire des petits groupes où presque tout le monde est engagé — religions, sociétés savantes, sociétés coopératives, sociétés pour l'amélioration de la race chevaline, etc., etc. — sans compter les relations et la famille. Le résultat en est pour l'esprit, au point de vue psychologique, l'inhibition d'un grand nombre de tendances, le développement de certaines autres. De même que les éléments psychiques sacrifient quelques-unes de leurs associations pour entrer dans le consensus général de l'esprit, de même font les hommes, d'une manière quelquefois réfléchie et voulue, mais bien plus souvent automatique et inconsciente. On a pu comparer les membres de la société à des hypnotisés — et cette comparaison est juste à bien des égards. L'homme ne se rend généralement compte ni de l'origine sociale, ni du résultat social de ses actes. Ses actes ne sont souvent qu'une partie d'une sorte de réflexe sociologique alors qu'il croit agir en toute indépendance et sans être déterminé. Et sans doute, il agit librement, étant donné sa nature, mais c'est la société qui a fait en grande partie cette nature et c'est elle aussi qui bien souvent en fait jouer les ressorts, met en activité tel mécanisme, arrête le jeu de tel autre. Considérez la même personne à vingt ans et à trente, généralement les conditions sociales de son existence ont développé certaines de ses facultés, les facultés techniques, celles qui lui servent dans sa profession, inversement un certain nombre de tendances ont

été enrayées, telle personne d'opinions indépendantes à vingt ans a pris à trente celles de son milieu, les goûts qui ne sont pas en accord avec la profession ont souvent disparu ou se sont affaiblis — en tout cas ils se sont organisés à part et sont satisfaits à part, quelquefois en cachette, ils ne se mêlent plus comme autrefois à la personnalité tout entière. Nous avons chez Darwin un exemple concret de ce développement et de cette atrophie de certaines parties de l'esprit et nous avons signalé l'immense quantité de faits particuliers, associations systématiques et inhibitions dont elle était l'expression définitive. Le fait se produit d'une manière plus ou moins visible pour presque tous les hommes ; l'exemple concret que nous en avons étudié et qu'on peut généraliser avec les réserves voulues rend inutile tout développement. Remarquons le rôle que joue la société dans le cas de Darwin, où certes les aptitudes individuelles étaient remarquablement fortes. Sans les conditions sociales qui lui ont permis d'abord d'acquérir une certaine somme de science, ensuite de se développer l'esprit dans la compagnie des savants qui devinèrent en lui le futur grand homme, et enfin de faire un voyage dans d'excellentes conditions pour l'observation scientifique, Darwin n'eut pas été Darwin ; son orientation psychique et, par suite, son rôle social ont été déterminés en grande partie par des conditions sociales qui, d'ailleurs, ne pouvaient produire que sur lui l'effet exact qu'elles ont produit.

Toutes les actions qui constituent l'influence sociale sont, prises à part, individuelles et psychologiques. C'est par les perceptions et par les systématisations qui les suivent que la société agit sur l'homme — elle détermine en lui des séries coordonnées de perceptions qui déterminent naturellement, selon le mécanisme déjà étudié des séries coordonnées d'actes. Il y a une harmonie virtuelle préétablie par les générations qui nous ont

précédé depuis l'origine des êtres — entre la société et l'individu — c'est par le fonctionnement de l'esprit que cette harmonie devient réelle et modifie l'esprit qui est sa condition.

Ainsi nos actions, nos pensées, nos sentiments portent la marque de la société dans laquelle nous vivons. Alors même que nous pensons être en opposition complète avec notre temps et notre milieu nous nous appuyons sur lui, la réaction contre les idées qui nous ont été suggérées est encore une preuve de l'influence de ces idées — (il se produit ici une sorte d'association par contraste déterminée par une influence sociale) — on a souvent remarqué combien les hommes qui ont combattu l'un contre l'autre pour des idées qu'ils pensaient absolument opposées, sont en somme, imbus d'un même esprit général semblable à bien des égards et s'appuient tous les deux sur les mêmes faits, sur les mêmes idées, et même sur des principes analogues. Dernièrement un critique rattachait Joseph de Maistre à ce XVIII[e] siècle dont il a si fortement, si âprement combattu les tendances [1]. Si le fond du caractère, si l'essence abstraite de l'esprit peut être la même d'un siècle à l'autre, d'un milieu à l'autre, d'une civilisation à l'autre, (comme des lois plus abstraites sont les mêmes dans l'humanité entière, et des lois plus abstraites encore dans tout le règne animal ou dans le monde entier, — et la forme générale abstraite de l'esprit correspond du reste en ce cas à une forme générale, abstraite, de la société), la forme concrète que prend une tendance, un trait de caractère, une personnalité, les phénomènes particuliers qui en font une réalité pour ainsi dire visible et tangible, sont bien marqués par l'influence de la société dont ils font partie. On a examiné, à bien des

1. *Joseph de Maistre*, par E. Faguet. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1888.

points de vue, la nature du grand homme. En un sens il n'est pas contestable que le grand homme ne porte l'empreinte de l'époque où il vit — mais ce qui le fait grand ce n'est pas de résumer en lui les idées et les aspirations de son temps, c'est qu'il fait avec les produits sociaux qui sont ses idées, ses perceptions, quelques-uns de ses sentiments, etc., des synthèses psychiques inconnues ou presque inconnues encore, c'est qu'il profite des conditions sociales pour découvrir de nouveaux faits ou de nouvelles interprétations, de nouvelles formes esthétiques, scientifiques, industrielles, qu'il produit enfin des systèmes psychiques nouveaux qui, dérivant à quelque degré de l'état social, vont réagir sur cet état et par l'autorité, la sympathie, l'imitation, l'influence sous toutes ses formes de l'homme de génie, iront modifier dans une certaine mesure l'état psychique des autres hommes et aussi l'état de la société.

Ainsi la société existe par la synthèse des esprits et elle existe dans chaque esprit. Les éléments sociaux, unis pour la vie commune, réagissent les uns sur les autres et l'ensemble réagit sur chacun d'entre eux, comme chacun d'entre eux réagit sur l'ensemble. — Si la société vit de nous et en nous, nous vivons d'elle et en elle, c'est par elle que notre esprit existe et c'est par elle que nos actes ont un sens. Dans chacun de nos actes, ou dans chacune de nos pensées, il n'est pas malaisé de discerner non pas toutes les influences sociales qui l'ont produite, ni toutes les fins sociales vers lesquelles tend le fait psychique, et tous les résultats sociaux qu'elle doit avoir, mais au moins quelques-unes de ces influences, quelques-unes de ces fins, quelques-uns de ces résultats.

§ 3.

Si au point de vue de la sociologie, la société doit être considérée principalement comme une synthèse d'esprits,

ainsi que nous l'avons indiqué tout à l'heure, au point de vue psychologique, nous pouvons envisager la question par une autre face, et considérant l'esprit en lui-même y voir non pas seulement un élément social mais une synthèse de faits sociaux. Ce second point de vue n'est nullement contradictoire avec le premier, il le complète seulement, pour que l'esprit puisse être un élément social il est indispensable qu'il soit une synthèse d'éléments sociaux moins complexes, ou si l'on préfère cette manière de dire, une synthèse de produits sociaux.

Nous avons vu tout à l'heure que l'esprit pouvait être considéré comme une synthèse d'éléments organiques — mais il n'est pas douteux que quelques-uns des éléments organiques ne soient, à quelque degré, des produits sociaux. Le cerveau par exemple, dont les rapports avec l'esprit sont particulièrement intimes, et dont on pourrait dire, quand il fonctionne, qu'il est l'esprit même visible et tangible, si l'esprit ne devait pas être plutôt en somme rapporté à l'organisme entier qu'à une de ses parties, même à celle qui coordonne les autres [1], le cerveau est en grande partie un produit de la société. Je n'en veux pour preuve que le développement cérébral amené par l'activité sociale systématique prolongée, qui est la civilisation. Certaines parties, par exemple celle qui sert au langage articulé, ne sont évidemment que des produits du fonctionnement social — c'est l'influence sociale qui les a fait ce qu'ils sont. C'est elle aussi qui a développé les conditions organiques de la réflexion (sous quelque forme d'ailleurs qu'on se les représente), mais nous pouvons aller plus loin : sans rappeler ici les traces que laissent encore sur les descendants les déformations crâniennes exercées jadis, on peut croire que la main n'a pu devenir ce qu'elle est que par suite du mode d'activité que les circonstances sociales ont déterminé. On peut en dire autant

1. Cf. Lewes. *Spiritualisme et matérialisme.* (Revue philosophique).

pour la forme et la capacité du crâne — et si l'on se rappelle ce qui a été dit sur la personnalité physique, sur la corrélation partielle de toutes les parties de l'organisme et de l'esprit, on verra que tous les éléments physiologiques ressentent secondairement à quelque degré l'influence sociale. Même les organes de la vie végétative sont certainement modifiés par la société. Il est possible aussi que les caractères physiques généraux de certaines races soient en grande partie sous la dépendance de certains modes d'activité d'un groupe ethnique — toutefois il y a aussi des raisons de croire que les pratiques sociales ne déterminent pas toujours des modifications persistantes et d'ailleurs nous n'avons pas besoin de nous attacher ici à démontrer que la nature physique typique d'une race est à quelque degré un produitde son mode d'activité sociologique. Il nous suffit que le cerveau soit comme je l'ai indiqué, incontestablement sous cette influence.

Mais si nous considérons les éléments même de l'esprit, c'est-à-dire le fonctionnement même du cerveau et les produits de ce fonctionnement, la vérité devient plus évidente encore. Tous les éléments de l'esprit sont à quelque degré des produits sociaux ; pour les perceptions, il n'y a guère de doute, non seulement en ce que nos perceptions continuelles sont — à moins que nous ne nous trouvions dans un désert — des perceptions d'objets plus ou moins travaillés par l'homme : la maison où nous demeurons, les objets dont nous nous servons, l'usine, la fabrique qu'on nous fait visiter jusqu'à la campagne où nous nous promenons, et qui n'est guère en général qu'une usine d'espèce particulière, une fabrique de produits spéciaux — les routes, les rues, le sol que nous percevons avec le pied, les mille objets divers qui nous passent par les mains, les voix, les instruments que nous entendons, les parfums divers jusqu'à l'odeur de la rose,

tout ou presque tout est un produit de l'activité sociale. Mais de plus, les choses qui n'ont pas été faites par l'homme, les forêts, les fleurs, le tonnerre, nous ne les percevons qu'en complétant nos sensations par des images et des idées que l'activité sociale a seule rendues possibles. Notre perception du ciel n'est sûrement pas celle qu'en a la brute ou même le sauvage ignorant. Si nous passions aux idées, aux images, aux tendances, aux sous-personnalités, à la personnalité entière, nous trouverions toujours ce même fait général, l'activité sociale entrant pour une part plus ou moins grande dans la formation de tous les éléments de notre esprit — c'est même elle qui rend possible les instants où on l'oublie et le plaisir pénétrant qu'on éprouve à vivre quelque temps au grand air, à l'engourdissement momentané de l'esprit grisé et sainement abruti par les odeurs des prés et des bois, par la tiédeur du printemps.

Nous revenons ainsi à ce qui a été dit tout à l'heure, il n'est pas utile que nous y insistions davantage. Si, comme je crois qu'on ne peut se refuser à l'admettre, tous les éléments de l'esprit sont des produits sociaux, l'esprit, qui est un élément social, est en même temps une synthèse de produits sociaux. Et ces produits sociaux sont en même temps des éléments de l'esprit et des synthèses organiques partielles.

Peut-être après avoir indiqué les rapprochements de la sociologie et de la psychologie, faut-il indiquer aussi la séparation. Il est à craindre quelquefois que la psychologie ne soit scindée en deux, rejetée en partie d'un côté dans la physiologie, et de l'autre ramenée à la sociologie. — Pour les positivistes, par exemple, les facultés psychiques étaient du ressort de la biologie, les produits : le langage, la religion, les mythes, du ressort de la sociologie. Nous tâcherons de prendre une position différente qui nous permette, tout en sauvegardant les droits des

deux autres sciences, que je pense ne pas avoir méconnus, de faire une place à la psychologie. Nous avons déjà vu en quoi cette dernière science se distinguait de la physiologie, il n'est pas très malaisé de marquer en quoi elle se distingue aussi de la sociologie. La psychologie étudie les phénomènes psychiques dans un esprit isolé, et elle étudie cet esprit même qui en est la synthèse ; — la sociologie étudie les faits et les lois qui résultent du raprochement d'esprits différents. Sans doute, ici encore, comme entre la physiologie et la psychologie la distinction n'est pas toujours nette : elle existe cependant. Pour prendre un exemple, la religion ou l'art, le sentiment religieux, les idées religieuses, en tant qu'ils se manifestent chez un individu, qu'ils sont produits en cet individu par des circonstances particulières, qu'ils présentent tel ou tel caractère, sont du domaine de la psychologie. En tant que la religion constitue une organisation sociale, en tant qu'elle réunit un certain nombre de personnes dans des croyances communes, dans des pratiques semblables, dans un culte célébré en commun, en tant surtout qu'elle est capable de les faire marcher ensemble, de déterminer des actions d'ensemble guerrières, politiques, artistiques, etc., la religion est un phénomène sociologique. D'une manière générale le phénomène est étudié par la psychologie en tant qu'il se manifeste dans un esprit individuel, ou si on le considère chez une quantité quelconque de personnes — mais seulement au point de vue des ressemblances et des différences d'intensité, de complexité, de composition qu'il peut présenter chez l'une ou chez l'autre, il relève de la sociologie en tant qu'il détermine une activité commune de plusieurs personnes tendant vers une fin unique ou vers des fins convergentes. Et l'esprit ainsi considéré est bien encore à la fois un élément social et une synthèse d'éléments sociaux moins complexes que lui-même, de produits sociaux.

CHAPITRE IV.

L'esprit et le monde extérieur.

Il nous reste à vérifier la troisième partie de notre définition de l'esprit, et, pour cela, à étudier les rapports de l'esprit et du monde inorganique, ou, en général, du milieu cosmique. L'esprit est doublement en rapport, par la perception et l'intelligence d'une part, par l'activité motrice d'autre part (et ces deux modes se réunissent généralement, la perception étant accompagnée de mouvement, et le mouvement de perception), avec le monde qui l'entoure. Le monde extérieur agit sur l'esprit et l'esprit réagit sur lui, — nous ne saurions avoir une idée suffisamment complète de l'esprit si nous n'examinions pas brièvement les caractères généraux de cette double action.

Dans le chapitre précédent, j'ai indiqué les éléments sociaux de la perception. La perception renferme aussi d'autres éléments ; par son intermédiaire, le monde extérieur agit sur nous, non pas seulement en tant qu'il a été modifié par l'intervention de l'homme et par les qualités qu'il doit à cette intervention, mais aussi par ses qualités propres. De plus, l'activité sociale ne peut agir sur le monde organique et inorganique que selon les propriétés de la matière organisée et de la matière non organisée, — il y a donc, à ce double point de vue, une influence du monde sur l'esprit.

D'abord, c'est le monde extérieur qui a rendu l'organisme possible, et par suite l'esprit, c'est lui qui fournit ses matériaux à la synthèse psychique. Notre science

n'est que la connaissance incomplète de la nature, notre art même n'est à certains égards que son imitation, et en tout cas son interprétation par la personnalité psychique. Toutes les définitions de l'œuvre d'art — homo additus naturæ, l'œuvre d'art est une altération systématique de rapports réels, l'œuvre d'art est un coin de la réalité vu à travers un tempérament, — le constatent. Mais, d'un autre côté, l'homme réagit sur la nature en l'interprétant, il la refait après l'avoir comprise, il la modifie après s'être modifié d'après elle, et après l'avoir reconstituée par son esprit d'après certaines données qu'il lui emprunte il la transforme idéalement par des théories abstraites scientifiques ou philosophiques, il la transforme réellement par la mise en pratique de ces théories qui d'ailleurs précède parfois leur connaissance abstraite.

La première opération est la mieux reconnue — il n'est pas utile de démontrer longuement que l'homme observe et étudie la nature, qu'il tâche de reproduire par ses idées l'ordre abstrait de ses perceptions réelles ou possibles ou des perceptions réelles ou possibles d'observateurs réels ou implicitement supposés. Il est bien clair que par la science et la philosophie, le monde extérieur tel qu'il peut apparaître à un sujet sentant et pensant est plus ou moins fidèlement représenté dans notre esprit. Cette adaptation de l'homme au monde, cet établissement de relations internes correspondant à des relations externes qui, d'ailleurs offre des aspects peu connus et des points de vue curieux, a été magistralement étudiée par M. Spencer dans ses *Principes de psychologie*. Le grand philosophe anglais y a vu la caractéristique principale de l'esprit en général, nous nous sommes placés ici à un point de vue différent, mais nous n'en pouvons pas moins accepter comme aussi exactes qu'ingénieuses, la plupart de ses constatations et de ses généralisations secondaires, en ce qui concerne le point que je viens d'indiquer.

Mais l'autre côté de la question est au moins aussi important si ce n'est davantage. En effet, d'abord la phase de réception et d'élaboration a pour principal office de préparer la phase de réaction, la première ne se comprend pas plus sans la seconde que la seconde sans la première et l'ensemble des deux forme un tout indivisible. Le savoir, instinctif ou conscient, est la condition de l'action, la perception est le premier terme de l'acte. Je ne reviens pas sur ce côté de la question qui a déjà été examiné, je n'insiste pas non plus sur ce fait important longuement étudié dans un chapitre précédent : toute perception et tout acte de l'esprit impliquent déjà une réaction mentale et portent la marque de la personnalité. Mais nous devons considérer la réaction de l'esprit sur le monde extérieur et les caractères principaux de cette réaction.

L'homme est une sorte de foyer où l'univers se rencontre pour s'organiser. Les choses les plus éloignées, celles qui dans la nature n'ont entre elles aucun rapport appréciables, sont ainsi rapprochées, mises en relation et convergent en somme vers une même fin. Les rayons lumineux que nous envoie l'étoile polaire, ou bien encore l'effet de la force magnétique terrestre sur une aiguille aimantée, viennent se combiner dans l'esprit d'un homme avec les images vagues de contrées inconnues, avec les désirs de gains problématiques, avec les impressions tactiles et visuelles de différentes parties d'un vaisseau, et des excitations physiques arrivées de régions si éloignées et provenant d'objets que rien encore n'avait rattachés les uns aux autres, déterminent des séries de phénomènes psychiques systématisés et sont ainsi associées, par le fait de l'intervention humaine, pour diriger la marche d'un vaisseau. D'autres excitations, semblables à certains égards, différentes à beaucoup d'autres, viennent se combiner encore dans un esprit d'homme et déterminent

des séries de pensées, des séries d'actes qui conduisent aux découvertes des voyageurs, aux explorations, à la conquête de pays nouveaux, et de nouvelles richesses et les excitations venues des points les plus éloignés du monde se trouvent ainsi, grâce à l'esprit de l'homme qui les recueille, les rassemble, les analyse et les synthétise, converger vers une série d'actes individuels et de faits sociaux dans la formation desquels elles sont un facteur souvent inaperçu mais parfaitement appréciable.

Tous nos actes impliquent ainsi la convergence et la réunion d'un nombre plus ou moins considérable de phénomènes physiques qui, sans l'homme, restaient, non pas peut-être absolument sans action réciproque, mais sans action appréciable. Ici les « relations externes » dépendent des « relations internes » et se modèlent sur celles-ci.

Si l'on considère le nombre incalculable de perceptions plus ou moins conscientes qui interviennent à chaque moment pour diriger nos actes, on comprendra l'importance de cette synthèse d'excitations venues du dehors, qui est opérée par l'esprit auquel elles arrivent. Les formes, les couleurs, les sons, la résistance des objets, nous aident constamment à diriger tous nos actes, depuis la marche, jusqu'aux opérations les plus compliquées et dans chaque cas nous trouvons ce fait général : des phénomènes naturels (au sens le plus général, n'excluant pas l'intervention de l'homme), sans rapports entre eux, sont réunis par l'esprit et servent à donner de l'unité, de la régularité à nos actes. L'homme tire parti, pour son utilité, pour son agrément, c'est-à-dire en somme pour la systématisation plus ou moins importante de sa vie, d'une quantité innombrable de faits naturellement séparée, réunis et synthétisés en lui et par lui. L'homme est une sorte de microcosme, un miroir où le monde se reflète, mais un miroir où il s'organise et s'unifie. Ce

n'est pas seulement au sens de l'idéalisme subjectif qu'on peut dire, avec Schopenhauer, que couper une tête c'est détruire un monde. Quoi qu'on pense de la réalité du monde extérieur, une tête est un monde condensé et coordonné, plus ou moins riche, plus ou moins bien organisé, mais qui toujours synthétise ce qui était naturellement séparé, ce qui pouvait sembler destiné à l'être toujours et qui l'aurait toujours été sans l'homme. Chaque fois qu'un esprit se dissout, les objets qu'il réunissait en lui seul retournent à leur isolement.

On pourrait reprendre ici l'antique thème des causes finales, et les exagérations les plus étranges deviendraient raisonnables par la différence de l'interprétation. Je renvoie mes lecteurs, pour les faits, à Fénelon et à Bernardin de Saint-Pierre, ils verront, sinon comme toutes choses ont été admirablement disposées pour l'homme, au moins combien l'homme a su tirer parti ou pourrait tirer parti d'un grand nombre de choses, — et depuis Fénelon et Bernardin de Saint-Pierre le nombre s'est augmenté de ces harmonies qui n'ont pas été faites pour l'homme, mais que l'homme a créées, instinctivement ou avec réflexion, grâce au progrès de la science et de l'industrie, aux nouvelles inventions qui ont mis à sa disposition et lui ont permis d'employer des forces auparavant inconnues ou méconnues comme la vapeur et l'électricité, et développer de mille autres manières celles qu'il connaissait déjà.

La finalité n'est pas dans le monde (au moins au sens ordinaire du mot, — nous examinerons plus tard la question à un autre point de vue), ce n'est pas le monde qui a été modelé pour l'homme et adapté d'avance à lui, c'est l'homme qui s'est formé d'après le monde, qui s'est développé conformément à ses conditions d'existence, c'est-à-dire de la seule manière qui pût rendre le développement possible. Il faut donc renverser les termes de la croyance ordinaire aux causes finales — mais le fait

même de la finalité, entendue au sens positif comme convergence d'une certaine quantité de faits vers une fin unique, vers des résultats harmoniques, est absolument indiscutable. Seulement c'est l'homme, ce système de parties qui toutes sont « réciproquement moyens et fins, les unes par rapport aux autres », c'est l'homme qui produit réellement toute cette finalité que l'on a cru reconnaître dans le monde et, parmi les hommes chacun produit dans le monde une finalité particulière, d'autant plus grande que la personnalité est plus élevée — toutes choses égales d'ailleurs. La finalité, la convergence existe pour chacun de nous en particulier, variant d'un homme à l'autre avec le genre de vie, avec la puissance synthétique, avec les conditions d'existence de chacun, et elle existe aussi pour les êtres animés qui tous, chacun à sa manière, chacun selon ses forces, synthétisent aussi les impressions faites sur eux par le monde extérieur et s'en servent pour donner de l'unité à leur conduite. L'oie, comme l'homme introduit de la finalité dans le monde, elle utilise même la résistance de l'air d'une manière que nous n'avons pu imiter encore, mais cette finalité est relativement très imparfaite parce que le système qui la produit est inférieur, relativement aussi bien coordonné peut-être, mais infiniment moins complexe et moins riche en éléments.

Nous avons jusqu'ici considéré la synthèse du monde extérieur comme s'opérant dans l'homme, et ne se manifestant au dehors que par l'unification de l'activité humaine, mais cette activité modifie d'une manière plus ou moins importante le monde extérieur lui-même, l'adaptation de l'homme au monde lui permet d'effectuer l'adaptation du monde à l'homme ; le point central, l'appareil synthétique reste d'ailleurs le même, il est l'esprit dans les deux opérations.

Cette modification du monde extérieur par la main de l'homme est peut-être plus considérable qu'on n'est

généralement porté à le penser, mais il suffit d'un peu d'attention pour la reconnaître et en comprendre l'étendue. Depuis la modification du sol par le labourage, depuis l'acte de cueillir un fruit jusqu'au creusement des canaux, jusqu'au percement des isthmes, nous avons toute une série de modifications, dont quelques-unes sont très considérables, qui proviennent du travail de l'homme et contribuent à augmenter cette finalité que l'homme a su introduire dans le monde — et les instruments avec lesquels l'homme produit ces modifications, sont dûs eux-mêmes à des modifications préalables. Le monde est ainsi plus ou moins bouleversé ; les objets sont rapprochés, combinés, éloignés, pour rendre la finalité moins imparfaite. La table sur laquelle j'écris, formée du bois d'arbres coupés, sciés, a été travaillée de différentes façons avec des outils formés en partie du bois d'un autre arbre, en partie d'acier — et l'acier aussi a une longue histoire. L'encrier dont je me sers, l'encre avec laquelle j'écris, mon porte-plume, ma plume, tout cela représente une quantité considérable de modifications du monde extérieur, essayez de calculer celles que représentent l'établissement d'une ligne de chemin de fer ou le percement de l'isthme de Suez. Chacun de nos actes occasionne généralement un remaniement plus ou moins grand des corps qui constituent le monde extérieur, et il n'est rendu possible que par les remaniements précédents qui ont mis à notre portée les objets dont nous nous servons continuellement (vêtements, outils, etc.) comme il rend lui-même possible ceux qui viendront après lui. En fait, toutes les actions que le monde extérieur dirige par la concentration et la synthèse des impressions qu'il produit, conduisent à le modifier lui-même et d'une manière non pas absolue, mais générale, à augmenter sa finalité par rapport à l'être (homme ou animal quelconque) dans lequel il vient se concentrer. Je dirais presque que le

monde extérieur se modifie lui-même, s'unifie par le moyen de l'homme, — si ce n'était pas à l'homme que revient, en somme, la part la plus importante de cette évolution, et je dirai plutôt que l'homme synthétise les impressions qui lui arrivent du monde extérieur et s'en sert pour l'adapter à lui. Les relations internes ne correspondent aux relations externes que pour que celles-ci à leur tour viennent se conformer à celles-là, et si l'on peut dire que l'homme ne commande à la nature qu'en lui obéissant, il faut ajouter qu'il ne lui obéit guère que pour lui commander.

Les synthèses internes et les réactions se compliquent réciproquement. Les premières observations faites par l'homme lui permettent de fabriquer des instruments, d'améliorer ceux qu'il a — d'un autre côté, ces instruments une fois fabriqués, lui permettent de continuer, de perfectionner ses observations. A mesure qu'il connaît mieux le monde, il peut mieux le modifier ; à mesure qu'il peut mieux le modifier, il peut mieux le connaître, et comme chaque connaissance nouvelle constitue un accroissement de la finalité du monde, par rapport à l'être qui acquiert cette connaissance, par rapport aux autres êtres qui la reçoivent de lui ou qui en profitent indirectement, comme chaque modification du monde constitue également un accroissement tout à fait analogue de la même finalité, comme toute connaissance et toute pratique nouvelle sont, toutes choses égales d'ailleurs ou équivalentes, un perfectionnement de l'esprit, la supériorité de l'esprit et la systématisation du monde par rapport à cet esprit, se développent simultanément — toujours en tenant compte de la même condition.

Du reste, c'est toujours dans l'esprit que la finalité, que l'organisation, en tant qu'elle nous intéresse ici, continue à résider. En effet, les systèmes d'objets que l'homme forme n'ont pas leur fin en eux-mêmes ; livrés à eux-mêmes,

ils ne signifient plus rien et ne présentent qu'une harmonie factice, incapable de s'entretenir elle-même ou tout à fait rudimentaire. Une montre a bien une sorte de vie indépendante, mais combien courte, précaire et insignifiante sans l'homme, et incapable de se prolonger ou de se reproduire. La finalité que l'homme introduit dans la nature est purement relative à l'homme lui-même ou peut-être aussi à quelques animaux — ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas dans la nature quelque finalité différente de celle-là, analogue à quelque degré à celle que nous trouvons en l'homme, différant par conséquent tout à fait de la finalité du déisme ; mais ce n'est pas le travail de de l'homme qui la développe ou la suscite.

Enfin, il faut remarquer que ce que j'ai attribué ici à l'esprit de l'homme, est en réalité une œuvre sociale. Presque toutes ou toutes les modifications dont j'ai parlé, sont non seulement rendues possibles par l'activité sociale en général, mais aussi directement effectuées par une association de travailleurs. Cependant, si l'on tient compte de ce que la synthèse subjective du monde est une opération facilitée et déterminée par le milieu social, mais, en somme, une opération individuelle , de ce que l'activité sociale est une synthèse d'actions individuelles et surtout de ce que l'idée première, l'invention qui conduit à la modification nouvelle, se produit d'abord chez un ou plusieurs individus, travaillant chacun plus ou moins isolément — on ne verra, je pense, aucune objection grave, au fait, de rapporter à l'esprit en général la finalité du monde, toutes réserves faites sur la part qui revient à l'action sociale en tant que telle.

Sous le bénéfice de ces réserves, nous pouvons maintenir la troisième partie de notre définition et dire que l'esprit est une synthèse d'éléments fournis ou modifiés par le monde extérieur ; c'est dans l'esprit et par l'esprit que s'accomplit en tant qu'elle peut s'accomplir, la synthèse

du monde. Cette synthèse a deux formes principales qui se coordonnent et s'enchevêtrent ; d'un côté, l'esprit fait servir des objets très différents et sans rapports objectifs appréciables entre eux, à diriger sa conduite et à lui donner de l'unité ; de l'autre, il modifie le monde extérieur pour l'adapter à l'homme et augmenter la systématisation des actions humaines. Cette harmonie entre l'homme et son milieu que produisent ces deux formes et leurs combinaisons, cette finalité, pour ainsi dire, reste toujours relative à l'homme, ou plus généralement à l'esprit qui la produit, c'est dans l'esprit que réside le principe de la finalité — l'esprit est une synthèse de phénomènes cosmiques, il est le point central de la synthèse du monde.

CONCLUSION

Les trois termes de notre définition de l'esprit ont été expliqués et développés, l'esprit est essentiellement une activité synthétisant des éléments organiques et psychiques en vue d'une fin sociale, déterminée par le fonctionnement de la société dont il est lui-même un élément, et synthétisant aussi des produits sociaux et des éléments cosmiques. Cette opération, qui dans tous les cas que nous connaissons reste toujours plus ou moins imparfaite, s'effectue selon le mode que nous avons examiné par les affinités des éléments psychiques, développées ou retenues selon les lois de l'activité mentale, dont les deux principales sont l'association systématique et la loi de l'inhibition systématisée. Les éléments psychiques dont nous avons étudié au début de cette étude le mode d'activité, sont à la fois des synthèses organiques et des produits sociaux ; pour exprimer les choses un peu en gros, l'organisme fournit la matière de ces éléments, l'influence sociale leur donne la forme ainsi que le milieu extérieur considéré à un point de vue général. L'esprit est la synthèse de ces éléments psychiques, — synthèse dont la forme est déterminée également pour une bonne part, par le milieu social surtout et aussi par le milieu en général. Les lois de l'esprit sont les modes généraux selon lesquels les éléments psychiques se combinent pour permettre à l'activité sociale d'agir sur l'esprit, pour permettre à l'esprit d'entrer comme élément dans l'activité sociale, pour lui permettre également à la fois de mieux s'adapter à son milieu et de mieux adapter ce milieu à lui. A mesure que l'esprit se complique, à mesure que la société progresse — ce qui n'arrive pas

toujours, il s'en faut, mais ce qui arrive quelquefois. — les rapports entre ces trois groupes : le monde, l'esprit, la société deviennent de plus en plus étroits, de plus en plus nombreux, de plus en plus harmonisés. La systématisation totale s'accroît et décroît selon les périodes d'évolution et de décadence, avec la croissance et la mort des hommes et des peuples. L'homme fait profite de la société et du monde extérieur, il sert à la coordination de la société et à celle du monde extérieur, d'une manière que ne connaissait pas l'enfant et que ne connaîtra plus le vieillard, de même une civilisation à son apogée a des coordinations scientifiques, industrielles, esthétiques, qu'elle ne connaissait pas à son origine et qu'elle oubliera à son déclin, et qui seront peut-être perdues pour toujours après elle [1].

---

1. La finalité de la religion ou de la philosophie du théisme, si elle était réelle, ce qui me paraît très improbable, ne serait qu'un cas particulier de celle que nous avons reconnue dans le monde, le cas où tous les éléments du monde, du moins important au plus complexe seraient réfléchis et coordonnés par un esprit qui donnerait une place à chacun d'eux dans un consensus général. Pour le panthéisme, la finalité du monde serait conforme à celle de l'esprit même, les éléments du monde convergeraient d'eux-mêmes vers une sorte de vie de l'ensemble. Il se pourrait que le panthéisme faux aujourd'hui devint vrai un jour — mais rien ne nous autorise à croire qu'il en sera réellement ainsi. Quant au théisme, la notion de l'esprit et de la conscience sans organisme qu'il implique, sinon logiquement du moins en général, est un de ses défauts les plus graves.

LIVRE III.

Lois de l'esprit et lois du monde.

---

§ 1.

Il faut maintenant nous placer à un autre point de vue. Cette finalité immanente, cette systématisation qui est la loi de l'esprit existe-t-elle à quelque degré en dehors des êtres animés ? La finalité est-elle non-seulement une loi de l'esprit, mais encore une loi du monde ? Et en quel sens ? Nous avons écarté déjà l'hypothèse d'après laquelle le monde serait arrangé pour l'homme, ou même arrangé par une conscience. Mais il s'agit de savoir simplement si, en dehors de l'homme, nous trouvons une loi de finalité immanente analogue à celle que nous avons trouvée en lui.

Au-dessus de l'homme, d'abord, nous trouvons la société. Ici pas de difficulté, nous avons eu l'occasion de remarquer plusieurs fois que, si la finalité est une loi de l'esprit, elle est aussi une loi de l'organisation sociale, et que d'ailleurs elle soit aussi faible, aussi incomplète que ce qu'on voudra et bien inférieure à ce que l'a pensé une école d'économistes, toujours est-il qu'elle est la condition indispensable de l'existence même de la société. La société est pour le moment la forme la plus haute d'association systématique que nous puissions constater, et c'est dans les groupes sociaux les plus avancés en civilisation que cette forme d'association se manifeste dans sa plus grande complexité. Que cette forme soit d'ailleurs encore — comme la forme psychique, — bien imparfaite,

cela ne fait pas de doute et cette imperfection est due aux mêmes causes que l'imperfection psychique : l'activité relativement indépendante des éléments sociaux dont les désirs, les tendances ne sont pas toujours suffisamment inhibés par l'orientation sociale et qui, par conséquent, selon les mêmes lois d'association systématique et d'inhibition, tendent à occasionner des troubles sociaux (anarchie, lutte des partis, coalition des ouvriers contre les patrons, oppression des ouvriers par les patrons, grèves, action d'accaparer telle ou telle substance, fraudes diverses, etc.) qui sont tellement habituels, et en un sens, si nécessaires actuellement, qu'on finit presque par les considérer comme des éléments de la vie normale d'une société.

Au-dessus de la société, nous ne connaissons aucune organisation — on peut rêver une synthèse de sociétés, les Etats-Unis d'Europe, on peut aller plus loin et rêver l'association des esprits de diverses planètes, et une synthèse croissante, s'étendant à travers les mondes stellaires par l'invention de moyens de communications nouveaux, par la suggestion mentale à distance ou les pratiques du spiritisme, mais on jugera, je pense, qu'il est inutile de s'attarder pour le moment à ces considérations. Remarquons seulement que les religions offrent à leurs fidèles des associations systématiques supra-sociales, analogues à celles-là — mais, dans tous ces cas, il y a plutôt extension du type social qu'invention d'un type nouveau.

Au-dessous de l'homme, que nous avons suffisamment étudié pour n'avoir pas à y revenir, se trouvent les animaux — évidemment les conclusions générales de notre travail leur sont applicables aussi bien qu'à l'homme, la question de savoir si les animaux ont une âme ne se pose même pas à notre point de vue — il va de soi que tout organisme a une âme qui n'est que l'expression abstraite de ses rapports avec son milieu, de la coordination des

impressions qu'il reçoit et des actes par lesquels il réagit. Après les animaux, nous trouvons les plantes ; ici encore la finalité immanente n'est pas douteuse — et bien que les relations des plantes avec leur milieu soient en général bien simples, au moins relativement à ce que nous trouvons chez l'homme, il ne paraîtra pas excessif, je pense, d'employer le mot : esprit des plantes, et dire que nous trouvons chez la plante l'objet d'une psychologie rudimentaire. J'ai eu, dans le cours de cette étude, l'occasion de lui faire quelques emprunts. Cependant il ne faudrait pas s'abuser sur les analogies — si les habitudes des plantes, si le mécanisme de la fécondation, de la direction centripète de la racine, de la direction centrifuge de la tige, de la disposition des feuilles, rappellent les instincts des animaux, il y a aussi entre ces phénomènes de grandes différences, et l'on est en droit, tout aussi bien, de n'appeler « esprit » que la coordination organique déterminée par l'intermédiaire d'un système nerveux — encore la question ne serait-elle pas tranchée bien nettement, car les commencements du système nerveux et même du règne animal sont assez vaguement définis. Quoi qu'il en soit de cette question de dénomination, nos lois d'association systématique et d'inhibition se retrouvent dans la série, dans le complexus des phénomènes qui constituent la vie des animaux inférieurs et la vie des des plantes et en se mettant en garde contre les abus, on peut très bien considérer la vie et l'esprit comme toujours associés et réellement inséparables.

Au-dessous des plantes, quelque chose montre encore, pour ainsi dire, des traces de vie et d'organisation, c'est le cristal. On a pu parler de la vie des minéraux, on est même allé jusqu'à exprimer cette proposition qui introduit dans le monde minéral l'association systématique, la sélection et l'inhibition : les gros cristaux mangent les petits. Mais faisons la part de la métaphore, ne parlons

plus ici de vie ni d'esprit, si l'on veut, il n'en reste pas moins que le cristal présente une certaine individualité, indiquée tout d'abord par la régularité de sa forme et confirmée par divers phénomènes. Il est impossible de ne pas voir une association systématique (en prenant le mot dans un sens très abstrait), dans le fait du cristal qui porté dans une dissolution du même corps ou d'un corps isomorphe, répare une perte de substance et continue à s'accroître. Un cristal d'alun ordinaire porté dans une dissolution saturée d'alun de chrome continue à s'accroître comme dans une dissolution d'alun ordinaire. Mais le fait même de la cristallisation par fusion, par sublimation, par refroidissement d'une dissolution, par évaporation indique suffisamment la tendance des molécules ou des atomes, à se réunir en systèmes définis. Le dimorphisme est quelque peu analogue aux variations de la personnalité. Certaines substances, lorsqu'on les place dans des conditions différentes cristallisent dans deux systèmes distincts. Le soufre donne par évaporation à froid des octaèdres réguliers à base rectangle, fondu à la chaleur, il donne, vers 111°, des prismes obliques. Il s'établit selon les circonstances des orientations différentes des tendances atomiques, comme des tendances psychiques.

Au-dessous du cristal, nous trouvons enfin deux autres systèmes : la molécule et l'atome. On a reproché à certains philosophes d'animer et de douer même de conscience, la nature inorganique ; de prêter une âme à un rocher, à la terre, à la mer. Il importe de bien préciser la question que je pose et la réponse qu'on croit pouvoir y faire. D'abord il me paraît sans grand intérêt de se demander si la conscience existe dans le règne minéral (ou même dans le règne végétal) ; la façon dont nous avons interprété le rôle psychique de la conscience nous dispense de nous occuper d'elle, et si notre interprétation nous indique une opinion probable sur ce point, c'est que

la conscience ne paraît exister nettement que chez les animaux supérieurs, et, en tout cas, pour les modes d'activité non complétement organisés encore pour ce que M. Caporali appelle « la nature qui se fait. » Mais nous pouvons rechercher s'il y a dans le règne minéral, dans la matière en général, quelque principe d'organisation. Or, cette organisation il ne faut évidemment pas la chercher dans des masses sans forme et sans cohérence (je ne dis pas sans cohésion) comme la mer, l'air, les couches géologiques, où les éléments ont été rassemblés à cause de l'analogie de leurs propriétés ou de leurs conditions d'existence. Si l'on verse de l'huile dans l'eau, l'huile reste toute à la surface ; l'eau reste toute au fond, il n'y a pas là une organisation à proprement parler. Les agglomérations de molécules chimiques sont surtout des agglomérations, non des systèmes ; s'il y a de l'organisation quelque part, ce n'est pas dans les ensembles, dans les masses qu'il faut la chercher, c'est dans les éléments ; ce n'est pas dans les agrégations d'atomes ou de molécules (sauf lorsque ces agrégations forment des corps vivants et des cristaux, et dans quelques autres cas particuliers c'est dans les molécules mêmes et dans les atomes.

Ici, en revanche, la systématisation est manifeste. je ne demande pas qu'on emploie les mots de vie et d'esprit, mais il est impossible de méconnaître des ressemblances générales et de ne pas apercevoir ici des formes très différentes de celles que nous avons vues, moins complexes mais réelles de l'association systématique et de l'inhibition. Ce qui met une différence entre la psychologie et la chimie, ce ne sont pas les lois les plus abstraites, c'est la nature des éléments et de leurs combinaisons : les éléments psychiques sont des synthèses de faits biologiques, les faits biologiques sont des synthèses de faits physico-chimiques, mais ces faits, considérés en eux-mêmes et à part de l'organisme qui les combine d'une

certaine manière, sont des synthèses d'éléments plus simples, et les grandes lois qui régissent les synthèses supérieures, nous les retrouvons sous d'autres formes dans ces synthèses plus simples.

La molécule chimique est une sorte de société d'atomes. Leur association systématique est marquée par ce fait que des atomes, d'abord sans rapport entre eux, se groupent, s'unissent quand les circonstances sont favorables à la mise en jeu de leurs affinités, je dirais presque de leurs tendances ou de leurs désirs, et forment désormais un élément unique, qui a son existence indépendante et qui est susceptible d'entrer comme élément dans des combinaisons supérieures. La théorie atomique a donné des symboles pour exprimer cette sorte de société des atomes qui constitue une molécule plus ou moins complexe. Il est hors de doute que les considérations des chimistes sur l'atomicité, sur la valence des atomes, sur la nature monoatomique, biatomique, triatomique des corps simples, sur la substitution des atomes dans les molécules, sont des illustrations fort intéressantes à notre point de vue de la loi d'association systématique et de la loi d'inhibition, car, si nous voyons des affinités satisfaites, nous voyons aussi des affinités enrayées. Mais il faut prendre garde de trop abonder dans notre sens, nous savons à peu près ce qu'est un désir chez un être organisé, nous ignorons ce qu'est l'affinité chez l'atome et si le mot répond réellement à une manière d'être, si, par exemple, les diverses affinités d'un corps correspondent à des organisations différentes de sa structure intime. D'un autre côté, la théorie atomique n'est pas encore assez universellement acceptée pour que, n'ayant pas, d'ailleurs, le droit de prendre parti pour ou contre elle, nous ayons celui de nous appuyer sur elle et de la tenir pour vraie. Considérons-la comme probable ou comme possible, et tenons compte des renseignements qu'elle nous fournit, mais d'un autre

côté, reconnaissons que, si son interprétation d'un fait général, — l'association des atomes — si la manière relativement concrète dont elle tend à nous représenter les choses, peut être discutée, si les symboles mêmes, si le langage qu'elle a introduits dans la science chimique peuvent, au dire d'éminents adversaires, présenter quelques inconvénients — les faits généraux qu'elle a tâché d'interpréter ne paraissent ni contestés ni contestables, et que ces faits généraux qui se rencontrent dans les combinaisons des corps, nous suffisent parfaitement non pas pour dire quelle est l'organisation de la molécule chimique, ni comment cette organisation varie d'une molécule à l'autre, mais au moins pour affirmer qu'il y a une organisation moléculaire — et que cette organisation résulte de la synthèse, du consensus d'éléments plus simples : les atomes, dont l'existence, bien que conçue différemment, n'est niée par aucun chimiste, non pas en tant qu'il s'agirait de particules dernières absolument simples, de l'absolu en un mot, mais au moins en tant qu'ils sont les éléments des molécules.

Mais ces atomes eux-mêmes, si l'on n'en peut pas dire grand chose, au moins semble-t-il que ce qu'on en peut dire tend à établir qu'ils sont, eux aussi, des synthèses d'éléments plus simples. On connaît la théorie des atomes-tourbillons de Sir William Thomson. L'existence de l'atome serait encore ainsi une loi de systématisation. Pour donner une idée des atomes, tels que cette conception nous les donne, M. Tait avait réalisé une expérience intéressante, les anneaux tourbillons de fumée de tabac que certains fumeurs savent faire sortir de leur bouche, en donnent une idée approximative. « En lançant successivement plusieurs anneaux au moyen de la boîte de Tait, on peut voir ce qui se passe quand ils se heurtent, quand l'un d'eux en traverse un autre plus grand, etc.

» Si l'on suppose un fluide illimité, homogène, incompressible et exempt de frottement, on démontre par l'analyse mathématique — que des *filaments tourbillons* sont nécessairement fermés, mais qu'ils peuvent présenter des rebroussements et des nœuds — qu'ils ne sauraient être engendrés que par une cause créatrice extérieure — qu'à moins d'une nouvelle intervention prenant sa force hors du système, ils sont *insécables* et *indestructibles* ; — qu'ils possèdent tous les caractères de l'individualité et conservent éternellement les qualités déterminées par l'impulsion qui leur donna naissance.

» Ces propriétés font de ces petits êtres autant de *sources permanentes d'énergie* et les rendent éminemment aptes à expliquer les apparences que nous appelons *Matière* et *Mouvement*. Jointe à la flexibilité, leur impénétrabilité n'est plus incompatible avec l'élasticité, ce qui est la pierre d'achoppement des autres hypothèses attribuant à l'atome une étendue finie ; ils exercent les uns sur les autres des actions ayant pour résultat apparent une attraction à distance, comme l'ont démontré Kirchoff et Boltzmann, leur forme annulaire s'accorde très bien avec la forme aplatie ou allongée que l'on est conduit à supposer à certaines catégories de molécules, etc. » [1].

La molécule et l'atome paraissent donc bien présenter, à quelque degré dans leur contexture propre, cette loi de systématisation dont nous trouvons des exemples prodigieusement compliqués [2] dans les organismes supérieurs. Ce sont là les vraies individualités du monde inorganique

1. Jouffret. *Introduction de la théorie de l'énergie*, p. 179-180. — Voir aussi, pour les questions concernant la molécule et l'atome, les traités de chimie et de physique, et Wurtz, *la Théorie atomique* ; Berthelot, *la Synthèse chimique* , Tyndall, *la Chaleur*. Tait. *Conférences sur quelques-uns des progrès récents de la physique*.

2. Les phénomènes vont évidemment en se compliquant en remontant la hiérarchie des sciences, de la mécanique à la sociologie — c'est ce

(à part certains systèmes astronomiques ou physiques). Toutefois si les concrets que forment les éléments molécule ou atome ne nous présentent en général que des rudiments négligeables de systématisation ; si la finalité, dans le monde inorganique bien plus encore que dans le monde de l'esprit, est une propriété des éléments, nous retrouvons une autre forme de tendance à la finalité dans l'ordre abstrait des phénomènes, dans les lois qui expriment leurs relations générales de succession et qui sont probablement — lorsqu'elles ne font intervenir aucune synthèse supérieure — l'expression des propriétés élémentaires de diverses formes de la matière dans diverses conditions. Les lois de la physique et de la chimie, ou du moins certaines d'entre elles, paraissent bien exprimer quelque systématisation. Au reste, je n'ai pas l'intention d'approfondir ici la question de la finalité dans le monde, et je me borne à signaler les faits qui me paraissent indiquer l'existence dans le monde de lois de coordination réellement analogues à un point de vue abstrait, à celles que nous a montré l'étude des systèmes psychiques. La conclusion générale à laquelle nous aboutissons est

caractère qui fait le fondement de la classification des sciences d'Auguste Comte — toutefois cette complication vraie en un sens — en ce sens que un phénomène de l'ordre supérieur comprend toute une complication de phénomènes de l'ordre inférieur, c'est-à-dire toute la complexité des autres phénomènes plus celle qui résulte des synthèses nouvelles, qui sont précisément le phénomène d'ordre supérieur — ne l'est peut-être pas autant si l'on prend la question autrement, et si, on considère seulement cette nouvelle complication. C'est, par exemple, une question de savoir si la complexité des phénomènes sociaux est aussi grande que celle des phénomènes psychologiques ou organiques, si l'on considère seulement comme complexité des phénomènes sociaux celle qui résulte des synthèses de phénomènes psychiques, abstraction faite, au point de vue sociologique, de la complexité d'éléments et de relations organiques, chimiques et mécaniques que supposent ces dernières. C'est à ce point de vue que se plaçait, je pense, M. Tarde, pour déclarer la sociologie moins complexe que la psychologie.

celle-ci : il est vrai qu'il y a partout de la finalité dans le monde, mais cette finalité appartient aux éléments non à l'ensemble, l'atome est un système, la molécule est un système, mais les réunions de molécules et d'atomes sont souvent des agglomérations, non des systèmes, une pierre, un fragment de roche, sont une agglomération de molécules d'espèces diverses, mais ils ne forment pas un système organisé, vivant, dont toutes les parties tendent vers une même fin — si ceci arrive, c'est accidentellement, ou bien grâce à l'intervention d'un organisme qui par son activité propre les fait entrer dans des combinaisons dont il est le centre et l'organe essentiel.

Ainsi l'atome est le terme extrême auquel nous pouvons arriver d'un côté de l'analyse, et cet atome pur manifeste déjà par sa nature propre une systématisation particulière , et par ses affinités une tendance à entrer comme élément dans des synthèses diverses (molécules), soit avec des atomes semblables, soit surtout avec des atomes différents. Remarquons que combiné avec un atome semblable il produit un corps qui ne ressemble pas absolument au premier, ce qui implique bien la systématisation, non la juxtaposition. La molécule présente des tendances analogues qu'il n'est pas utile d'examiner ici en détail. Peut-être autrefois y a-t-il eu une tendance des molécules à se combiner en organismes très simples par générations spontanées, mais si logiquement l'hypothèse est difficile à éviter, les vérifications expérimentales n'ont jamais montré sa réalisation — et si cela ne prouve assurément pas qu'elle soit fausse, tout au moins cela maintient-il la question hors de la portée positive de la science et de la philosophie, jusqu'à ce qu'on ait trouvé de meilleures raisons, directes ou indirectes, de l'admettre comme vraie ou de la rejeter comme fausse.

Après la molécule, en remontant, nous trouvons une sorte de bifurcation — d'un côté les éléments organiques

nous présentent des synthèses de molécules, mais d'un autre côté, les molécules et les atomes s'arrangent aussi en synthèses astronomiques [1], et les corps vivants qui, à d'autres points de vue, sont des synthèses, sont ici des éléments et n'agissent que par leur masse. Tous les organismes qui sont sur la terre seraient remplacés par un poids mort égal, le système solaire n'en serait pas modifié — nous sommes un élément de la terre au même titre que toute autre partie n'importe laquelle [2]. Il n'y a pas à douter que la coordination ne soit un caractère des phénomènes astronomiques — le système solaire, les systèmes d'étoiles, etc., en sont des exemples aussi connus que peu discutables, si d'un autre côté le mouvement propre du soleil pouvait être rapporté à quelque autre ensemble céleste, si les étoiles de la voie lactée pouvaient être reconnues comme formant un ensemble qui tend à se conserver en vertu des forces combinées qui animent ses éléments, la systématisation serait plus complexe encore, mais ici le doute n'est pas dissipé.

Les organismes sont des combinaisons de molécules bien différentes, les différentes propriétés chimiques de l'atome y sont utilisées (et si elles se ramenaient toutes à des formes spéciales de la gravitation universelle, cela ne

1. On peut trouver encore des traces de coordinations dans certains phénomènes physiques, comme la circulation de l'eau par les fleuves et son retour par l'air, à l'état de vapeurs qui se condensent pour alimenter de nouveau les cours d'eau.

2. Si la complexité d'une science se mesurait à la complexité des faits qui en manifestent les lois, l'astronomie serait la plus complexe des sciences, puisque l'animal, l'homme et la société ne sont qu'une partie d'un des éléments du système solaire. Ceci est à rapprocher de ce qui a été dit dans une note précédente — mais ici la question n'offre pas de difficulté. L'astronomie n'implique évidemment pas la biologie, la psychologie et la sociologie ; les propriétés des corps organisés, en tant qu'organisés, ne jouent aucun rôle dans les phénomènes astronomiques, et l'interprétation n'est ni difficile ni douteuse.

dérangerait en rien nos conclusions), ensuite, par l'esprit, les différents éléments organiques, les différents organes sont coordonnés et harmonisés et, par la société enfin, les esprits se synthétisent et forment de nouveaux systèmes [1].

§ 2.

Par cette rapide revue des lois abstraites exprimant l'activité de l'esprit, exprimant également dans d'autres formes concrètes l'activité de tous les éléments de ce monde, nous pouvons remarquer une vérité que nous avons aperçue plusieurs fois. Les lois qui expriment les affinités, les désirs pour ainsi dire des éléments organiques sont fixes et immuables, le goût de l'acide sulfurique pour l'eau, de l'hydrogène et du sodium pour l'oxygène ne varie pas. On sait que l'hydrogène, à la température ordinaire, sera toujours dépossédé par le sodium qui décomposera l'eau, formera de la soude et laissera partir l'hydrogène. Quand il s'agit, au contraire, des phénomènes de la vie, la précision est moindre, à tel point qu'on a pu croire longtemps les corps vivants soustraits au déterminisme universel ; quand il s'agit des phénomènes psychiques et sociaux, la régularité est moindre encore et l'apparence de caprice et d'indéterminisme plus frappante, et c'est ici que les adversaires de la causalité universelle sont encore les plus nombreux. On a expliqué ce fait par la complexité des phénomènes, la difficulté de tenir compte de l'entrecroisement de si nombreuses

1. Une remarque peut être intéressante à faire, c'est que le véritable hiatus dans la complication croissante des phénomènes, c'est le passage du monde inorganique au monde organique — les cristaux forment bien un groupe intermédiaire aux deux groupes principaux, mais à un certain point de vue seulement, et ne fournissent pas un passage. On va facilement de l'atome à la molécule, on va facilement aussi de l'organisme à l'esprit, de l'esprit à la société, mais le passage de la molécule à l'organisme ne peut guère être fait actuellement que par un postulat.

lois et notre ignorance forcée des causes, et cette raison existe en effet, et elle a eu son influence, mais il y en a une autre qui tient non pas tant à notre impuissance qu'à la nature même des phénomènes, c'est que les lois psychologiques et les lois sociologiques ne sont pas encore toutes formées, la régularité des phénomènes, à cause de leur complexité, n'est pas encore obtenue — nous assistons à la formation réelle de lois psychiques et de lois sociales.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il y ait rien d'indéterminé actuellement dans l'esprit ou dans la société. Mais un phénomène d'ordre psychique ou social est quelquefois déterminé par des influences hétérogènes à l'ordre auquel il appartient, les tendances psychiques et sociales se manifestent souvent d'une manière irrégulière, et la suite des phénomènes peut ne pas manifester une loi psychologique qu'elle aurait manifesté si les conditions avaient été plus favorables, qu'elle manifestera plus tard si ces conditions se présentent. Pour rendre ceci plus clair, prenons un exemple concret. C'est une loi psychologique, je suppose, que l'homme cherche son intérêt, cette loi a été adoptée par un assez grand nombre de psychologues, elle a été adoptée par de nombreux moralistes, elle a été adoptée par une école d'économie politique, qui, on peut bien le dire, avait singulièrement simplifié la psychologie sur ce point et sur d'autres. Eh bien, si nous examinons cette proposition nous la trouverons, en bien des cas, manifestement fausse, bien que, au fond, elle réponde à quelque chose de réel, et que, dans un monde idéal, elle dût être parfaitement exacte. Sans doute l'homme cherche son intérêt quand il mange et boit modérément, mais il ne le cherche ni ne le trouve quand il abuse des liqueurs au point de se rendre alcoolique. Ce n'est plus ici l'homme qui cherche son intérêt, c'est une tendance qui se manifeste

aveuglément, c'est un système psychique qui veut se compléter, un goût qui tâche de se satisfaire, et je veux bien qu'en un sens ce goût, cette tendance cherche son intérêt, comme nous avons vu — mais l'homme, lui, ne le cherche pas, il cherche, comme on dit très exactement, à satisfaire son goût, encore ce goût quelquefois lui répugne, lui déplait, il n'en est pas moins obligé de le satisfaire, alors même qu'il n'y trouve aucun plaisir si la tendance est devenue assez forte, si l'organisation de phénomènes qui composent ce système psychique a atteint un certain degré. Si nous supposons, au contraire, un homme bien équilibré, ses désirs auront pour but, et la satisfaction de ses désirs aura pour résultat, la conservation de l'organisme ou son développement — l'homme recherchera réellement son intérêt. Supposons que l'état général de l'humanité devienne semblable à celui de cet homme et la recherche de l'intérêt sera réellement une loi psychologique. C'est encore presque une loi de psychologie concrète que l'homme aime ses enfants, mais nous connaissons des exceptions, la tendance naturelle peut ne pas exister, ou être enrayée par d'autres ; les lois psychologiques et sociales de cette nature sont des lois naturelles non encore formées. Elles correspondent à un état de l'esprit idéalisé que l'on suppose réel. Et, souvent, elles prennent la forme d'une loi morale, d'un commandement impératif. En effet, les lois morales, les lois impératives, en général, sont des ébauches de lois naturelles, des lois naturelles en voie de formation.

Si l'atome a été le résultat d'une longue évolution, cette évolution paraît terminée à présent ; s'il est vrai, par exemple, que les différents corps simples soient en réalité complexes et qu'ils aient été formés peu à peu, par tâtonnements, par des combinaisons d'une matière plus élémentaire, il n'y paraît plus ; les atomes de fer ou de chlore semblent avoir une individualité tout à fait

formée et les différences d'un atome à l'autre, s'il en existe, ce qui est vraisemblable, nous sont inaccessibles. Nous n'apercevons pas de différence entre l'affinité de divers atomes d'oxygène pour l'hydrogène ou le soufre. De même, une molécule d'eau est toujours composée dans des proportions identiques d'oxygène et d'hydrogène. Dans les êtres vivants, au contraire, les variations commencent, l'organisation n'est pas encore achevée, les systèmes qui constituent ces êtres ne sont pas régulièrement arrangés, ils entrent encore en conflit. Sans doute, ils pourraient être parfaits, — en tant que nous pouvons concevoir leur perfection, — sans être semblables, sans former même des groupes composés d'individualités aussi identiques entre elles que paraissent l'être les atomes et les molécules — car les fonctions de chaque élément dans le tout pourraient être différentes — mais cette action des éléments serait régulière et conforme à des lois précises qui ne se manifestent pas encore dans toute leur rigueur. Si l'homme était plus avancé en perfection, il n'hésiterait pas entre son devoir et son plaisir — et d'ailleurs, l'un ne serait pas distinct de l'autre.

L'homme est parvenu à un point de son évolution où l'organisation est encore imparfaite, mais où un état idéal de l'organisation s'impose à l'esprit et donne lieu à une tendance réfléchie et consciente. Les lois impératives, les lois morales, les lois civiles marquent ainsi la tendance de l'homme vers un état plus ou moins élevé, elles indiquent en même temps que cette tendance n'est pas arrivée à un haut degré d'organisation. Solon, dit-on, ne voulut pas prévoir le parricide dans ses lois, ne pouvant admettre qu'un tel crime fut possible — il supposait donc à tort l'existence d'une loi psychologique qui était simplement ébauchée, et qui, si elle avait réellement existé à l'état de perfection qu'il lui attribuait, aurait, en effet rendu inutile toute loi écrite. Si la loi défend, par exemple de prendre

le bien d'autrui, c'est que l'homme est souvent tenté de le prendre, mais c'est aussi qu'il sait résister à la tentation, au moins en certains cas ; la loi morale et la loi sociale indiquent la formation d'une tendance, d'une habitude morale encore imparfaite, et qui n'existe pas en tant que loi naturelle absolue, mais qui serait une loi naturelle dans une société bien organisée, avec des hommes naturellement moraux, aussi bien que les lois des proportions définies et des proportions multiples. Mais la loi morale et la loi sociale ne sont pas seulement la constatation d'un fait ; par les ordres qu'elles donnent, par les peines qu'elles infligent, elles aident à la formation de la loi naturelle dont elles indiquent l'évolution.

Nous avons déjà vu que la loi de finalité ou de systématisation appliquée à l'ensemble de l'individu ou à l'ensemble de la société, était soumise à des restrictions nombreuses. Les luttes des éléments psychiques ou des élément sociaux font de la finalité générale de l'organisme et du corps social une tendance plutôt qu'une réalité. La réalité de cette finalité serait le règne de la loi morale, et la loi morale serait alors une loi naturelle, qui, au lieu de parler au mode impératif, serait simplement exprimée au mode indicatif. Mais l'existence seule de la loi morale — si imparfaitement qu'on la conçoive, est la preuve que la finalité, la systématisation générale de l'organisme et de la société est réelle bien que loin d'être parfaite, et c'est ce que nous avons tâché d'établir en ce qui concerne la psychologie.

Sans insister sur ces questions que je me propose d'examiner dans un autre travail [1], je résume ce qui nous

1. Je les ai abordées, mais bien imparfaitement et bien incomplètement dans quelques articles publiés par la *Revue philosophique*. — *L'obligation morale au point de vue intellectuel*, *L'attente et le devoir*. — *Les conditions du bonheur et l'évolution humaine*. — *Le devoir et la science morale*.

importe ici au point de vue de la comparaison à faire entre les lois de l'esprit et les lois du monde : les lois synthétiques de l'esprit sont imparfaites, non pas seulement parce que la complexité des phénomènes nous empêche de les saisir, mais encore et surtout, parce qu'elles sont elles-mêmes imparfaites à cause de l'état de transition dans lequel se trouvent en général tous les esprits que nous pouvons connaître, et particulièrement l'esprit de l'homme qui est une synthèse beaucoup plus vaste mais, au point de vue de l'harmonie interne, beaucoup plus imparfaite que l'esprit des animaux en général et spécialement des animaux inférieurs. Si donc, tous les phénomènes psychiques de l'homme sont bien soumis à la loi générale du déterminisme, ce déterminisme aussi absolu sans doute, n'a pas les allures régulières qu'il a, par exemple, dans la plupart des phénomènes de la vie de nutrition et qu'il prend encore plus dans les phénomènes chimiques. Ici il n'y a pas — au moins à notre connaissance — de troubles internes ; on n'a pas constaté que, tant qu'une molécule chimique se maintient, les atomes qui la constituent, puissent avoir des désirs non harmoniques qui, par leurs luttes, troubleraient l'organisation moléculaire — dans l'homme au contraire, sans que la personne disparaisse, le désordre interne peut être assez considérable, et l'anarchie des éléments psychiques, entraîner des troubles considérables de l'activité, des irrégularités et des désordres Autrement dit, le déterminisme dans l'ordre chimique est en général celui des lois de la chimie ; dans les sociétés, au lieu d'être toujours d'ordre social, il peut être d'ordre psychologique, comme lorsque la volonté d'un élément, d'une personne, vient déterminer une perturbation dans les relations sociales, dans l'esprit au lieu de résulter seulement du jeu des lois de la psychologie synthétique, il peut résulter de l'activité incoordonnée de divers éléments psychiques, il peut

même être purement organique et physico-chimique — lorsque, par exemple, une série de faits psychiques incohérents, est déterminée par une compression du cerveau ou une lésion de cet organe.

Il ne faudrait pas toutefois s'exagérer cette différence : peut-être existe-t-il dans les molécules mêmes des irrégularités que nos moyens d'observation ne nous permettent pas de constater. Il est à remarquer que l'instinct des animaux, faute d'avoir été assez minutieusement observé, a longtemps passé pour immuable — c'était un lieu commun jadis d'opposer la perfection de l'instinct à la perfectibilité de l'intelligence, et si cette manière de voir était presque exacte, il s'ensuit forcément qu'elle ne l'était pas tout-à-fait. On a vu que l'instinct pouvait se modifier, et cette constatation est venue à l'appui des théories par lesquelles on a supposé que l'instinct s'était formé peu à peu et qu'il ne différait pas essentiellement des ébauches d'instincts que nous trouvons chez l'homme (à côté d'instincts véritables) et qui sont des formes de l'intelligence, du sentiment et de la volonté. Si l'on trouvait de même quelque variation dans les lois chimiques, on pourrait en tirer des conséquences intéressantes. Mais nous n'en avons pas besoin pour défendre les idées exposées ici. Les lois chimiques n'ont pas toujours existé dans notre monde qui paraît avoir été autrefois porté à une température à laquelle aucune combinaison ne pouvait s'effectuer. Elles existaient si l'on veut virtuellement à l'état pour ainsi dire de lois morales que les atomes se seraient formulées s'ils en avaient eu les moyens. De même aujourd'hui d'innombrables lois sociologiques et psychologiques existent virtuellement et se manifesteront dès que les circonstances le permettront, si elles le permettent jamais, dès que l'homme sera arrivé, s'il y arrive, à l'état de perfectionnement voulu. Que maintenant l'état chimique actuel se soit produit sans tâtonnement, au lieu que

les phénomènes complexes de la psychologie et de la sociologie ne peuvent se coordonner régulièrement qu'en cherchant péniblement leur voie, si je puis dire, et par de longues hésitations, des raccords successifs et des tâtonnements nombreux — ou que l'évolution chimique ait été analogue à l'évolution vitale, physique et sociale, il nous importe peu en somme. Notre but était de comparer les lois synthétiques de la psychologie avec celles du monde général, et il me semble que, des considérations qui précèdent, il ressort avec une conception particulière des lois de la synthèse psychique et sociale, une idée des lois naturelles qui diffère en quelques points de celle qui est aujourd'hui généralement acceptée [1].

§ 3.

L'étude des lois de l'esprit et leur comparaison avec les lois de l'univers nous montrent donc certaines analogies

1. Il est une dernière façon de considérer les lois de l'esprit que nous devons indiquer aussi : c'est le point de vue de la logique générale. Traiter la question en détail serait entrer dans la philosophie générale plus que je ne puis le faire ici, et d'ailleurs j'en ai déjà dit quelques mots dans un chapitre précédent, je me bornerai à indiquer ce qui paraît se rapporter le plus à notre sujet.

Pour nous, les lois sont des éléments réels des phénomènes, non pas des éléments concrets, mais des éléments très réels, la forme des phénomènes, l'ordre selon lequel les éléments quelconques des phénomènes se groupent et se succèdent. Pour le criticisme, les lois psychologiques sont des catégories, des formes imposées à l'esprit et par l'esprit, sans lesquelles nul fait, nulle expérience n'est possible. Sans doute lorsque des phénomènes s'arrangent ou se suivent d'après une certaine loi, cette loi est un élément essentiel des phénomènes — le phénomène n'existerait pas sans elle, pas plus qu'elle n'existerait sans le fait. Au point de vue de la logique et de l'expérience, la conclusion est, à certains égards inattaquable, les faits ne subsistent que par les lois (non point bien entendu par les formules que nous en donnons) et les lois ne se réalisent que par les faits. Nous nous sommes déjà expliqués sur ce point.

Où la situation du criticisme paraît moins bonne, c'est lorsqu'il se

que nous avons pris soin de ne pas exagérer, et aussi de grandes différences parmi lesquelles les plus importantes sont d'ailleurs si évidentes que j'ai eu à peine besoin de les indiquer. D'un côté, outre la finalité que le monde reçoit de l'homme et qui est relative à l'homme, il semble bien qu'il y ait aussi une sorte de finalité immanente non pas dans le monde, considéré dans son ensemble, mais dans les éléments qui le composent et dans quelques-uns

représente ces lois comme des types immuables et sans lesquelles aucune expérience, aucun fait n'aurait jamais été possible, lorsqu'il affirme que vouloir expliquer par l'expérience la formation de certaines de ces lois, c'est vouloir rendre raison par l'expérience de ce qui est la condition même de l'expérience.

Il se cache souvent certaines équivoques dans les théories particulières émises à ce sujet; on a dit par exemple qu'il était vain de chercher l'origine de l'idée du temps, le temps étant la forme même de l'esprit, sans laquelle l'esprit n'existerait pas, et que l'on est obligé de postuler alors même que l'on croit devoir en expliquer la genèse. Mais si cela tend à prouver que le temps est la forme même de l'esprit, c'est-à-dire, je pense, que tous les états psychiques ont, pour notre expérience soigneusement appliquée, une certaine durée, cela ne prouve pas que la considération de cet élément abstrait des phénomènes psychiques : la durée, n'ait pu varier en précision et que l'on ne puisse étudier la formation de l'idée du temps, c'est-à-dire l'idée d'un élément des phénomènes psychiques abstrait par l'esprit même, à un moment de son fonctionnement et considérée à part, et même l'appréciation de cet élément dans les divers concrets où il figure. A mesure que l'homme prend pour objet d'étude son propre esprit, il est tout naturel que les formes essentielles de cet esprit deviennent pour lui un objet de considération, un sujet d'études et donnent lieu à des systèmes d'idées et d'appréciations de plus en plus nettes, précises et cohérentes. De même pour l'espace et pour tout le reste.

En somme, il ne semble pas que la conception criticiste des lois de l'esprit doive nous faire modifier ce qui a été déjà dit précédemment, surtout en tant que nous restons dans le domaine de la psychologie et de la philosophie objectives (le seul domaine peut-être qu'on puisse non seulement explorer mais aussi imaginer). Quant à la théorie de la connaissance, nous n'avons pas à la discuter ici. Je dirai seulement que ce nouveau point de vue ne me paraît nullement devoir modifier les résultats que nous avons obtenus d'autre part.

des modes de groupement de ces éléments, les systèmes stellaires, les organismes, les sociétés. D'un autre côté, nous avons vu que la loi de finalité était à certains égards moins imparfaite dans les molécules que dans les éléments organiques, dans les éléments organiques que dans les éléments psychiques, dans les éléments psychiques que dans l'esprit, dans les esprits inférieurs que dans les esprits supérieurs. A mesure que les phénomènes se compliquent et que les synthèses deviennent plus vastes, elles deviennent aussi plus difficiles, et elles ne sont pas encore arrivées, en supposant qu'elles doivent jamais y arriver, à un état aussi voisin de la perfection harmonique résultant d'un consensus d'éléments parfaitement harmonisés.

Ici encore les rêves peuvent se donner carrière, on peut entrevoir, dans un avenir très vague, la venue du « règne des fins », l'homme entièrement systématisé, la société parfaitement organisée, les relations entre êtres animés triomphant des obtacles que l'espace leur oppose et le monde intérieur lui-même harmonisé par l'esprit sorti de son sein, par l'activité systématique de ceux de ses éléments qui ont pu réussir à former les combinaisons les plus élevées. Je n'insiste pas, — ce sont là des rêves, et les plus agréables sont en général ceux que chacun fait pour lui-même. — Mais il est intéressant de constater cette sorte de long effort de la matière partant on ne sait de quel état et arrivant à l'atome d'abord, puis à la molécule, à l'organisation des systèmes stellaires, et sur un ou plusieurs des éléments de ces systèmes, aux combinaisons organiques, à l'organisation, à l'esprit, à l'état social. Si nous allons des phénomènes les moins complexes aux phénomènes les plus complexes, nous trouvons une systématisation croissante caractérisée par le nombre de plus en plus considérable des éléments directement unis dans le système, par le nombre de plus en plus considérable

des éléments extérieurs aux systèmes et qui cependant sont réunis en lui et par lui, pour lui permettre d'exercer et d'étendre encore son activité, et par la complication croissante des relations secondaires qui unissent les divers éléments du système en des groupes synthétisés eux-mêmes, enfin par l'élimination de plus en plus complète de tout ce qui entrave l'activité systématique, par la pureté plus grande du caractère harmonique de cette activité. Si nous allons des phénomènes les plus complexes aux moins complexes, nous observons une dégradation corrélative, mais si loin que nous puissions aller dans l'étude des éléments, nous trouvons toujours cette activité systématisée dont nous avons reconnu dans l'esprit humain une forme supérieure, et il est permis de croire que c'est parce que la finalité se manifeste dans les éléments qu'elle se manifeste — pour d'autres raisons aussi — dans les composés.

CONCLUSION

Ces questions philosophiques ne doivent pas nous faire perdre de vue le but essentiel de cet ouvrage. Il ne s'agit pas tant de comparer l'esprit au monde que de voir ce qu'il en est lui-même, et si l'étude sommaire des lois générales de l'univers peut nous aider en cela, ce n'est cependant qu'un complément de notre étude, une interprétation générale de nos résultats qu'elle peut nous fournir.

L'esprit en lui-même nous est apparu comme étant essentiellement une activité synthétique. Nous en avons d'abord étudié les éléments, nous avons dû reconnaître qu'ils avaient une activité propre, et relativement indépendante, un peu comme celle des hommes, des familles, des partis qui composent une société et qui sont mieux unifiés qu'elles. Etudiant ensuite les lois de l'activité mentale, nous avons reconnu que la loi principale était une loi de finalité, la loi d'association systématique que nous avons étudiée successivement dans la perception, les idées, les sentiments, la volonté, la personnalité, loi complétée par la loi d'inhibition systématisée qui est, pour ainsi dire, son complément, et qui par sa combinaison avec la première, et dans certaines circonstances que j'ai tâché de préciser, donnait lieu à des formes particulières de phénomènes exprimées par la loi du contraste et aussi par les lois moins importantes d'association par ressemblance et d'association par contiguïté. Reprenant la question à un point de vue synthétique, nous avons étudié le jeu des lois dans les phénomènes concrets, en prenant comme sujet d'étude d'abord une tendance, l'amour, puis un élément important de

notre vie psychique, le langage, et enfin le développement d'une personnalité réelle. Ensuite, résumant à la fois l'étude des éléments de l'esprit et l'étude des lois de l'activité mentale qui en expriment le groupement, nous avons trouvé dans l'esprit un une synthèse — imparfaite pour tous les esprits que nous pouvons connaître — d'éléments psychiques et en dernière analyse d'éléments organiques coordonnés de manière à ce que leur ensemble puisse entrer comme élément dans une synthèse sociale. Les éléments psychiques eux-mêmes nous ont semblé être fortement influencés par la société, et aussi par le monde extérieur sur lequel l'esprit réagit de son côté, et l'esprit nous a paru à la fois, en même temps qu'une synthèse organique et un élément social, une synthèse de produits sociaux et une synthèse d'impressions extérieures établissant entre les phénomènes du monde extérieur une systématisation idéale ou réelle dont il est le centre, introduisant dans ce monde une finalité qui n'est pas une illusion, mais qui est tout entière en lui, et, lui supprimé, n'existe plus. Enfin, la comparaison des lois de l'esprit et du monde nous a permis de reconnaître au-dessus et au-dessous de l'esprit une série d'activités synthétiques commençant à la société et finissant à l'atome, activités d'autant moins unifiées qu'elles sont plus complexes et dont les lois, dans les domaines les plus élevés, sont encore en voie de formation. Toutefois nous avons tâché, au cours de ce travail, de déterminer quelle était la forme particulière des lois générales qui constituent l'esprit et les diverses catégories de phénomènes psychiques. C'est ainsi que nous avons trouvé que des éléments différents et des groupements divers produisaient les divers phénomènes de l'esprit : perceptions, idées, jugements, raisonnements, sentiments, tendances, volonté, sous-personnalités — nous avons essayé pour chaque groupe de déterminer la nature des éléments et celle de la loi qui les unissait. Quand à

l'esprit même, à la personnalité, nous avons reconnu en elle un élément social, — la loi qui en unit les éléments, les coordonne de manière à les rendre aptes à prendre une place déterminée dans le consensus social, et le caractère nous a paru se réduire à des associations systématiques et à des formes de ces associations systématiques auxquelles la société donnait un sens et un emploi. Synthèse des phénomènes organiques et des phénomènes psychiques qui sont de véritables produits sociaux, élément du système social, principe de finalité dans le monde, voilà les trois principaux caractères de l'esprit.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 5

PREMIÈRE PARTIE

La vie des éléments psychiques.

CHAPITRE PREMIER Les éléments psychiques 9
CHAPITRE II...... L'activité indépendante des éléments psychiques 17
CHAPITRE III..... Eléments psychiques et facultés 49
CHAPITRE IV..... Les causes qui favorisent ou qui contrarient l'activité des éléments psychiques 66
CONCLUSION 84

DEUXIÈME PARTIE

Les lois de l'activité mentale.

LIVRE PREMIER.

La loi d'association systématique 87
INTRODUCTION 87
CHAPITRE PREMIER Sensations et perceptions 90
CHAPITRE II ..... L'Intelligence. — Images, idées, jugements, raisonnements 106
CHAPITRE III..... Phénomènes affectifs et tendances 140
CHAPITRE IV..... Le pouvoir personnel. — Conscience, attention, volonté 157
CHAPITRE V...... La personnalité 180
CONCLUSION 216

LIVRE II.

La loi d'inhibition systématique 221
INTRODUCTION 221
CHAPITRE PREMIER Sensations et perceptions 224
CHAPITRE II...... L'Intelligence. — Images, idées, jugements, raisonnements 239
CHAPITRE III..... Phénomènes affectifs et tendances 260

Pages.
CHAPITRE IV...... Le pouvoir personnel 284
CHAPITRE V...... La personnalité.......................... 297
RÉSUMÉ ET CONCLUSION.. 311

LIVRE III.

L'association par contraste................................ 315
INTRODUCTION.. 315
CHAPITRE PREMIER Le contraste simultané...................... 317
CHAPITRE II ..... Le contraste successif..................... 365
RÉSUMÉ ET CONCLUSION.. 391

LIVRE IV.

Les associations par contiguïté et ressemblance............ 394
RÉSUMÉ ET CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE..................... 450

TROISIÈME PARTIE

L'Esprit.

INTRODUCTION.. 457

LIVRE PREMIER.

Synthèses concrètes... 549
CHAPITRE PREMIER Synthèses partielles. — L'amour, le langage 459
CHAPITRE II ..... Synthèses générales. — La formation de la personnalité. — Darwin.............. 483

LIVRE II.

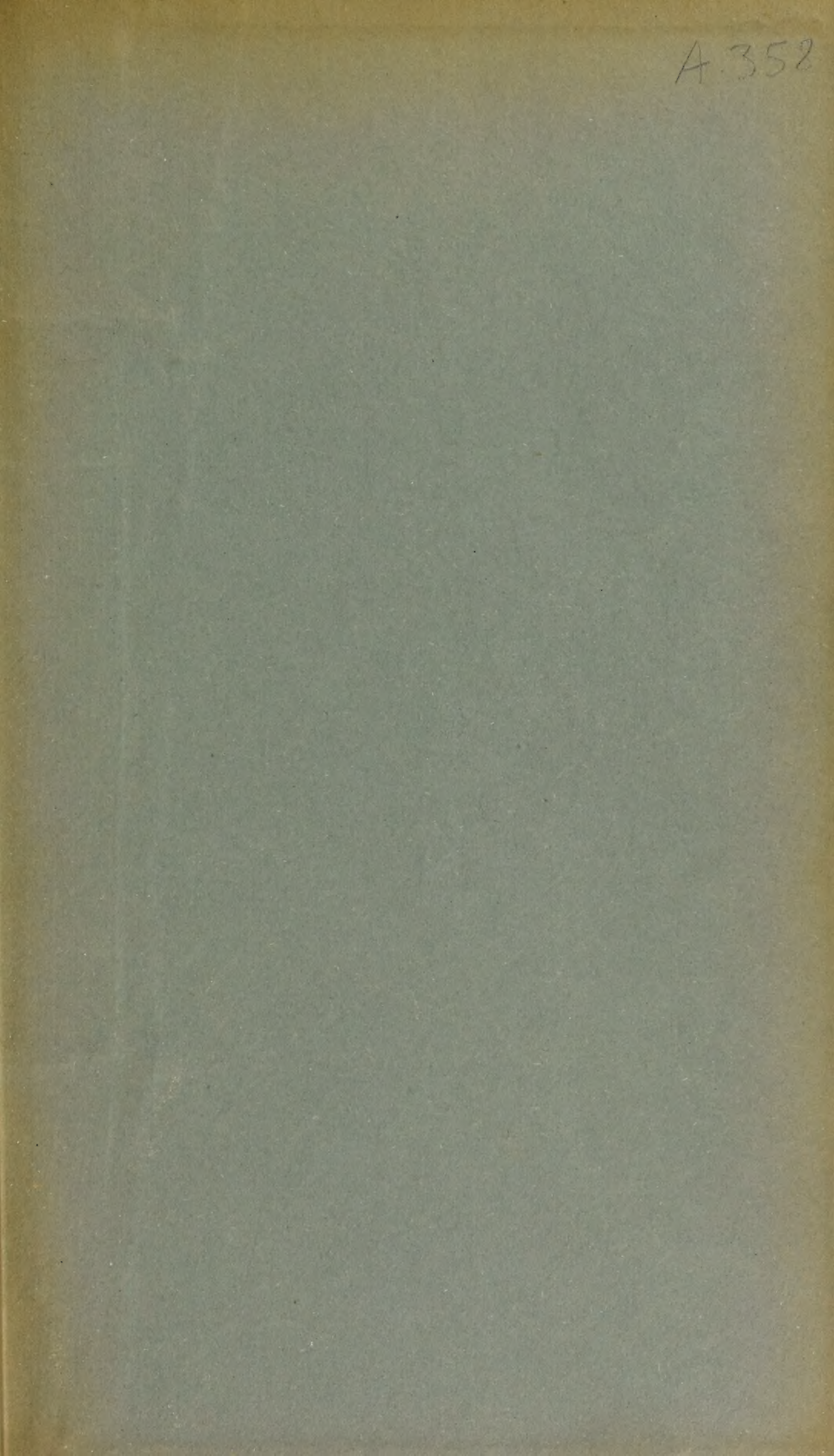
La synthèse abstraite....................................... 506
CHAPITRE PREMIER L'esprit comme synthèse d'éléments psychiques et organiques.................... 506
CHAPITRE II ..... L'esprit comme élément social et synthèse de produits sociaux.................... 531
CHAPITRE III..... L'esprit et le monde extérieur............. 549
CONCLUSION.. 559

LIVRE III.

Lois de l'esprit et lois du monde........................... 561
CONCLUSION.. 583

Nimes. — Typ. F. Chastanier, 12, Rue Pradier.




A.352

